

ANNALES

DE

PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

IIIe SÉRIE.



AVIS.

Le titre de ce volume sera donné à la fin, avec la *table de tous les articles*, sans préjudice de la *table des matières*, qui sera placée à la fin du volume.

Comme les *Annales* sont lues par beaucoup de personnes, et sont un livre d'usage, nous nous sommes décidés à employer un *papier collé*, qui permettra d'écrire sur les marges comme sur un papier ordinaire, et un papier *mécanique* fabriqué exprès, beaucoup plus fort que les papiers ordinaires, comme on peut le voir dans ce numéro ; c'est une augmentation de dépense, que nous faisons volontiers pour l'avantage et la commodité de nos abonnés.

PARIS. — IMPRIMERIE D'A. SIROU, RUE DES NOYERS, 37.

ANNALES

DE

PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE,

RECUEIL PÉRIODIQUE,

DESTINÉ A FAIRE CONNAITRE TOUT CE QUE LES SCIENCES HUMAINES RENFERMENT DE PREUVES ET DE DÉCOUVERTES EN FAVEUR DU CHRISTIANISME,

Par une Société

DE LITTÉRATEURS ET ET SAVANS FRANÇAIS ET ÉTRANGERS,

SOUS LA DIRECTION

DE M. A. BONNETTY,

CHEVALIER DE L'ORDRE DE SAINT-GRÉGOIRE LE GRAND,

De l'Académie de la Religion Catholique de Rome,
et de la Société Asiatique de Paris.

QUINZIÈME ANNÉE.

Troisième Série.

TOME XI.

(30e DE LA COLLECTION.)



PARIS,

AU BUREAU DES ANNALES DE PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE,

Rue de Babylone, n° 6, (Faub. St-Germain.)

1845.

PARIS. — IMPRIMERIE D'A. SIROU, RUE DES NOYERS, 37.

TABLE DES ARTICLES.

(Voir, à la fin du volume, la table des matières.)

N° 61. — JANVIER 1845.

Les conditions que M. Cousin assigne à l'intelligence confirment la théorie de l'origine des connaissances par le langage; par M. D... 7
Dictionnaire de diplomatique. — Écriture liée. — Dégradation et renouvellement de l'écriture. — Écritures gothiques, etc., par M. A. Bonnetty. 21
Lithographies. Planches 40 et 41. Lettres liées, des inscriptions et manuscrits grecs, et des inscriptions et manuscrits mérovingiens. 21
Planche 42. Écriture gothique onciale et minuscule de différentes nations. 29
Auteurs ecclésiastiques ou profanes nouvellement découverts et édités par S. Em. le cardinal Angelo Mai, dans les tomes VII, VIII et IX du *Spicilegium romanum*, par M. Bonnetty. 43
De l'harmonie entre l'Église et la Synagogue, par M. P.-L.-B. Drach (2e art.); par M. l'abbé Cauvigny. 56
Les soirées poétiques des ouvriers de Saint-François-Xavier, par M. Hébrard. 69
Dictionnaire iconographique des monumens de l'antiquité chrétienne depuis le Bas-Empire jusqu'à la fin du 16e siècle, par M. Guenebault. 75
Nouvelles et Mélanges. Nouvelles des Missions catholiques extraites du numéro 96 des *Annales de la propagation de la foi.* 80
Bibliographie. Publications de M. l'abbé Migne. *Theologiæ Cursus completus;* tome XXVIII. Atlas géographique et iconographique du Cours complet. 83

N° 62. — FÉVRIER.

Renaissance du voltairianisme. — M. Michelet au Collége de France. — Réaction anti-voltairienne. — M. Saisset dans la *Revue des deux mondes*, par M. A. Bonnetty. 85
Polémique entre les voltairiens et les anti-voltairiens. 101
Auteurs ecclésiastiques ou profanes nouvellement découverts et édités par S. Em. le C. Mai dans le tom. X du *Spicilegium romanum* (7e article), par M. A. Bonnetty. 104
Mélanges posthumes d'histoire et de littérature orientale, par M. Abel Rémusat. — Suite. de l'exposition du Bouddhisme chinois (2e article), par M. l'abbé de Valroger. 111
Illuminisme de Descartes, ou histoire de la révélation de sa méthode racontée par lui-même. — Analyse et extrait de ses *Olympica*, par M. A. Bonnetty. 128
Revue des journaux philosophiques et catholiques, par M. A Bonnetty. 140
Dictionnaire de diplomatique. — Suite de la lettre E, par M. A. Bonnetty. 148
Nouvelles et mélanges. Bref de Sa Sainteté Grégoire XVI, nommant M. Bonnetty chevalier de l'ordre de Saint-Grégoire le Grand. 159
Condamnation du *Manuel du droit public ecclésiastique de M. Dupin*, par S. E. le cardinal de Bonald. — Condamnation du livre d'*Instruction morale et religieuse de M. Cousin*, par Mgr d'Hautpoul. — Nouvelles des missions catholiques, extraites du n° 97 des *Annales de la propagation de la foi* 161

N° 63. — MARS.

Introduction philosophique à l'étude du christianisme, par Mgr l'archevêque de Paris. — Progrès dans la rénovation de la philosophie catholique, par M. A. BONNETTY. 165
Théophile, prêtre et moine. — Essai sur divers arts; par M. de POUMEYROL. 179
Exposé de la polémique entre les païens et les chrétiens des premiers siècles, par le diacre Constantin, ouvrage nouvellement édité par S. E. le cardinal Mai, traduit de l'original par P. LORAIN, (1er art.) 188
Le christianisme et la philosophie. Réponse à la critique faite par M. Saisset contre l'*Introduction philosophique à l'étude du christianisme* de Mgr l'archevêque de Paris, par A. BONNETTY. 208
Bibliographie. Les 70 serviteurs de Dieu, mis à mort pour la foi, en Chine, au Tong-King et en Cochinchine, lithographie. 244

N° 64. — AVRIL.

Le docteur Strauss et ses adversaires, 1er article. — § I. Antécédens de la question, par M. l'abbé F. ÉDOUARD. 245
Analyse de l'histoire des sciences de l'organisation et de leurs progrès, comme base de la philosophie, de M. de Blainville et de M. l'abbé Maupied (1er article), par L.-F. JÉHAN. 257
Conférences de Notre-Dame de Paris, par le R. P. de Ravignan (1er article), 1re - 4e conférences, par M. A. BONNETTY. 273
Dictionnaire de diplomatique. — Suite de la lettre E, par M. A. B..... 294
Lettre de M. le marquis de SÉGUIER, sur la question du gallicanisme et l'ultramontanisme. 300
Exposé de la polémique entre les païens et les chrétiens des premiers siècles, par M. LORAIN (2e art.). 304
Bibliographie. Publications de M. l'abbé Migne. — Démonstrations évangéliques des plus célèbres défenseurs du christianisme (Tertullien, Origène, etc.). — Mise à l'index de MM. Dupin, Cousin et Michelet. 313

N° 65. — MAI.

Les philosophes et le clergé. Examen de la théorie catholique des rapports de la religion avec la philosophie exposée par M. l'abbé Maret dans le *Correspondant*, par M. A. BONNETTY. 325
Exposé de la polémique catholique entre les païens et les chrétiens des premiers siècles. — Suite et fin. — Traduit par M. LORAIN. 357
Conférences de Notre-Dame de Paris, par le R. P. de Ravignan (2e article); 5e, 6e et 7e conférences, par M. A. B..... 374
Dictionnaire de diplomatique. — Suite de la lettre E, par M. A. B... 396
Gravure. Planche 43. Lettres de l'alphabet étrusque. 400
Nouvelles et mélanges. Lettre de S. S. Grégoire XVI à Mgr de Paris sur son *Introduction philosophique à l'étude du christianisme*. 403
Bibliographie. La Bible, traduction nouvelle, tomes XI, XII et XVII, par S. CAHEN. 403

N° 66. — JUIN.

Le docteur Strauss et ses adversaires (2e art.), antécédens de la question, par M. l'abbé ÉDOUARD. 405
Géographie historique de l'Arabie, ou preuves patriarchales de la religion révélée (1er art.), par le docteur FORSTER. 425
Examen critique des reproches faits à la philosophie du clergé par M. Saisset et les rationalistes, par M. BONNETTY. 438
Nécrologie des auteurs morts en 1844, avec la liste de leurs ouvrages, classés par ordre chronologique. 463
Compte rendu à nos abonnés. 474
Table générale des matières, des auteurs et des ouvrages. 479

ANNALES
DE PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Numéro 61. — Janvier 1845.

Philosophie Catholique.

LES CONDITIONS QUE M. COUSIN ASSIGNE A L'INTELLIGENCE

CONFIRMENT

LA THÉORIE DE L'ORIGINE DES CONNAISSANCES PAR LE LANGAGE.

Doctrine de M. Cousin, conforme à cette théorie. — Il n'y a connaissance que là où il y a *plusieurs termes*. — Ces deux termes ne sont qu'en Dieu, qui est un et trois. — Dans l'homme, il y a quelque chose de semblable, mais non d'identique. – Il a le *sujet* de la connaissance, qui est l'âme, mais non l'*objet*, qui est la vérité. — Le Verbe l'a manifestée par la parole.—Elle unit non-seulement les hommes entre eux, mais la terre au ciel. — D'où vient que la parole renferme des erreurs; moyen de les discerner. — Devoirs de la philosophie dans la recherche de la vérité.

Lorsque M. de Bonald eut démontré, avec une grande puissance de logique, selon moi, la stérilité de la méthode rationaliste et l'impuissance où elle est d'amener aucun résultat satisfaisant; que, sortant de la fâcheuse ornière dans laquelle les esprits étaient engagés, il eut proposé de reconnaître le Langage comme le principe de nos connaissances, on aurait pu penser que les philosophes, fatigués de tant d'efforts inutiles, auraient donné à leurs recherches une toute autre direction. Il n'en a pas été ainsi. C'est avec une ardeur toute nouvelle qu'ils se sont mis à étudier l'homme en lui-même et à chercher dans son intelligence l'origine de ses idées. Jusqu'ici ils n'ont fait que

bâtir systèmes sur systèmes, sans pouvoir s'arrêter à aucun; mais quoiqu'ils n'aient pu atteindre le but vers lequel ils tendaient, il faut pourtant convenir qu'ils ont parfois fait des découvertes précieuses et énoncé des vérités utiles qu'il est bon de signaler et d'enregistrer. Ainsi, dans son analyse de la raison, M. Cousin a émis un principe fondamental qui me paraît jeter un grand jour sur cette question. *La condition de l'intelligence,* dit-il, *c'est la différence, et il ne peut y avoir acte de connaissance que là où il y a plusieurs termes*[1].

Les philosophes allemands avaient bien entrevu cette vérité, lorsque, dans l'exposition de leurs systèmes, ils parlent du connaissant et du connu, du sujet et de l'objet, du moi et du non-moi; mais aucun d'eux ne l'a aussi nettement aperçue, puisque aucun ne l'a formulée d'une manière aussi précise. Ils ont sans cesse cherché à trouver dans l'intelligence de l'homme le sujet et l'objet de ses connaissances, c'est-à-dire les deux termes dont parle M. Cousin, mais leurs efforts ont toujours été inutiles. Jamais ils n'ont pu trouver réunis dans l'homme, dans son être spirituel, les deux termes dont ils sentaient avoir besoin pour principe de la connaissance des vérités intellectuelles.

Une chose bien plus étonnante encore, c'est que M. Cousin lui-même, qui a si bien posé le principe, se soit aussi engagé dans une route où il ne pouvait en trouver l'application. En effet, c'est encore dans l'intelligence de l'homme qu'il prend son point de départ; il le considère comme l'être primitif, l'être complet, l'être pour ainsi dire nécessaire, puisque ensuite il lui assimile Dieu sans aucune restriction, et tout cela au risque de se mettre en contradiction avec le principe qu'il vient d'émettre. Il ne s'effraye nullement de la difficulté, il l'expose dans toute sa force, il nous dit : *A quelle condition y a-t-il intelligence pour nous? Ce n'est pas à la seule condition qu'il y aura un principe d'intelligence en nous, mais à la condition que ce principe se développera, c'est-à-dire à la condition qu'il sor-*

[1] *Cours* de 1828, v[e] leçon, p. 134, dans l'*Intr. à l'histoire de la philosophie*, édition de 1841

tira de lui-même, afin de pouvoir se prendre lui-même comme objet de sa propre intelligence[1]. Je conviens que ce sont bien là les conditions de l'intelligence, comme j'espère le démontrer tout à l'heure ; mais, je le demande, comment l'homme pourra-t-il remplir de pareilles conditions? Comment pourra-t-il sortir de lui même pour s'examiner, et cependant rester en lui-même pour être l'objet de son examen? Ne faut-il pas être prévenu d'une singulière préoccupation pour s'imaginer qu'on a surmonté de pareilles impossibilités? et les exposer aussi nettement, n'est-ce pas démontrer pleinement l'impuissance de l'homme à trouver en lui-même l'objet de sa connaissance?

Au lieu de suivre cette marche, si M. Cousin et les philosophes allemands qu'il suit, mais qu'il dépasse de beaucoup par la netteté de son exposition, étaient remontés plus haut, s'ils s'étaient élevés jusqu'à Dieu, s'ils avaient passé à méditer sur le mystère de la Trinité, qui résout tant de difficultés, le tems qu'ils ont employé dans leurs inutiles recherches, on ne peut douter que ces esprits vraiment supérieurs n'eussent fait faire à la question un immense progrès. Car là est le nœud ; là seulement se trouve l'application vraie et rigoureuse du principe énoncé par le philosophe français et qui me paraît incontestable.

Dieu est un, mais dans son unité il admet le nombre, et ce nombre est si bien ordonné, dit Bossuet, que l'unité n'y met pas de confusion. Voulez-vous donc trouver dans le même être les deux termes dont vous avez besoin pour principe de la connaissance, pour la réduire en acte, remontez jusqu'au mystère impénétrable, il est vrai, mais bien connu cependant de l'essence divine. Dans une unité de substance, vous verrez une pluralité de personnes. C'est un même être qui connaît et qui est connu, mais dès que Dieu connaît, il est père, il a engendré son fils objet de sa connaissance, et voilà deux personnes distinctes. Voilà, remarquez-le bien, toutes les conditions posées par M. Cousin pleinement accomplies. Or, ces opérations divines sont nécessaires, absolument nécessaires. Nous pouvons donc dire, avec

[1] *Cours* de 18.8, ve leçon, *ibid.*, p. 124.

une entière assurance, que, puisque Dieu le Père engendre son Fils par voie de connaissance, et qu'il l'engendre nécessairement, il ne peut pas connaître autrement, et que dans l'essence divine il a fallu deux personnes, c'est-à-dire deux termes, pour que la connaissance y soit réduite en acte. Comme Dieu est le seul être un, simple en substance, et en même tems multiple, ou admettant un nombre de personnes, il en résulte que Dieu est le seul être pouvant connaître par lui-même, en lui-même et sans aucun secours étranger.

Mais quel est l'objet de la connaissance? La raison dit que c'est la vérité. Serait-ce connaître que de connaître l'erreur, sans savoir qu'elle est erreur? et pour le savoir il faut connaître la vérité. La foi nous dit la même chose. La vérité dans son essence, c'est ce qui est par soi-même, ce qui est nécessairement et indépendamment de toute création. Remarquez que cette définition est celle de Dieu, qui est Celui qui est. Et aussi, à ce point de vue, Dieu et la vérité se confondent, sont une seule et même chose, c'est une identité parfaite. Nul, que je sache, n'a jamais contesté ce principe. Dieu le Père, par cela même qu'il est Dieu, est vérité. Dieu le Fils, par la même raison, est vérité, et puisque Dieu le Fils est la connaissance de Dieu le Père, Dieu le Père, en se connaissant lui-même en son Fils, connait la vérité; et comme tous ces rapports sont nécessaires, j'en conclus que la vérité est nécessairement en Dieu l'objet de sa connaissance.

Ainsi, dans l'être nécessaire, deux termes sont nécessaires à l'acte de connaissance, le sujet et l'objet, et l'objet de la connaissance est la vérité. Voilà incontestablement les conditions essentielles de la connaissance, et ce sont précisément celles que M. Cousin lui-même demande. Voilà pourquoi, quant à moi, je déclare son principe souverainement vrai. Voilà ma base, je la trouve dans ma foi, mais partout ailleurs je ne vois qu'illusion et ne rencontre aucune réalité.

Nous avons vu ce qui se passe en Dieu; voilà le principe. Déduisons de là ce qui se doit passer dans l'homme, créé à l'image de Dieu. Il doit s'y passer quelque chose de semblable,

mais non tout à fait identique. Ici, j'abandonne M. Cousin, qui assimile complétement Dieu à l'homme, et je dis, tout au contraire : il ne saurait y avoir identité parfaite entre l'être créé et l'être incréé, entre la créature et le créateur.

Par cela même qu'il est créé, l'homme est fini ; il ne peut posséder la plénitude de l'être. Aussi, ne trouverons-nous pas réunies en lui, comme en Dieu, toutes les conditions nécessaires à l'acte de connaissance. Mais, puisque ces conditions sont les conditions constitutives de l'être nécessaire, de l'intelligence incréée, elles ne doivent pas être autres pour l'intelligence créée semblable à Dieu. Il faut donc aussi à l'homme deux termes pour connaître : le sujet connaissant, et l'objet connu ; et l'objet de sa connaissance sera aussi la vérité. Mais l'homme ne le trouve pas en lui, comme Dieu ; cet objet est hors de lui, c'est la vérité ; et la vérité n'est pas en lui, car il n'est pas Dieu.

L'homme possède, comme condition même de son existence, l'être capable de connaître : c'est son âme ; voilà le sujet connaissant en puissance. Mais son âme n'a pas en elle l'objet de sa connaissance, qui est la vérité, c'est-à-dire Dieu. S'il en était autrement, l'homme posséderait donc Dieu, il verrait Dieu ; ce qui ne lui est pas donné tant qu'il sera renfermé dans son corps mortel [1]. Disons, de plus, que, si l'homme voyait ainsi la vérité à découvert, il n'y aurait plus en lui place pour l'erreur : il serait dans l'état de béatitude, qui n'est autre que l'intuition de la vérité par essence. Or, il n'en est pas ainsi. Son œil ne saurait regarder fixement le soleil qui nous éclaire, et son âme, enveloppée de son corps, ne peut non plus voir en face la vérité en substance, ce soleil des esprits, principe de la vie intellectuelle.

L'opinion contraire à celle que j'émets a donné naissance à toutes les sectes de mystiques, depuis les gnostiques jusqu'aux illuminés de nos jours, qui tous ont prétendu être en communication avec la Divinité. Cette opinion conduit encore, ce que nous voyons de même aujourd'hui, à reconnaître une vérité variable de siècle en siècle, et même d'homme à homme. Ces erreurs ne

[1] Voyez saint Thomas, *Somme*, partie I, quest. XII, art. XI.

doivent pas être ici sérieusement réfutées. Les écarts monstrueux dans lesquels ces hérétiques sont tombés, et les tristes résultats, désormais bien avérés, du protestantisme, qui admet le même principe, font assez connaître que ce principe n'est pas la vérité. Il faut donc conclure que l'homme n'a en lui que l'un des deux termes nécessaires à l'acte de connaissance : il en a le sujet, son âme ; il n'en a pas l'objet, qui est la vérité. Mais poursuivons.

Si l'homme ne saurait trouver en lui l'objet de ses connaissances, comment la vérité peut-elle arriver jusqu'à lui? C'est encore en Dieu ; car c'est là que tout se trouve, qu'il faut aller chercher la solution de cette difficulté.

Nous avons dit que, dès que Dieu connaît, comme père, il engendre au même moment, et de toute éternité, son fils. Or, qu'est-ce que ce fils? c'est son Verbe, la Parole éternelle. Il y a donc en Dieu un rapport nécessaire entre sa connaissance et sa parole. Remarquons bien ceci : c'est elle qui éclaire toute la cité céleste, et les innombrables intelligences qui l'habitent puisent directement, et sans aucun intermédiaire, la vérité à cette source inépuisable et divine. Mais c'est en vain que le Verbe illumine les régions supérieures de ses magnifiques clartés ; il n'est pas donné à l'homme, en sa chair, de s'élever à ces incommensurables hauteurs : et si la vérité ne se faisait connaître qu'à cette distance énorme, si elle restait dans la pureté de son essence, jamais il ne pourrait arriver jusqu'à elle. Cependant, son intelligence sent en elle-même un insatiable besoin de connaître la vérité ; comment ce besoin sera-t-il satisfait?

L'homme est doué d'une intelligence capable de connaître, mais enfermée dans un corps dont elle ne peut se séparer, qu'elle gouverne en effet, mais sans lequel néanmoins elle ne peut rien, elle n'a aucun moyen de participer à cette immense diffusion de lumière qui se fait au-dessus d'elle, dans une sphère et sous une forme entièrement hors de sa portée.

Pour combler cet abîme, que l'homme n'aurait pu franchir, le *Verbe de Dieu,* vérité par essence, source de vérité, s'est, dès l'origine du monde, une première fois, et non moins mystérieu-

sement *incarné,* si je puis m'exprimer ainsi, *dans le langage humain :* il y a pris une forme sensible, et a, par ce moyen, établi un canal de communication entre les intelligences de la terre et la vérité incréée, que des êtres mortels ne peuvent apercevoir dans son essence pure, canal dans lequel la vérité transformée coule à grands flots ; et sans cette admirable et toute divine invention, la vérité serait à jamais demeurée dans les cieux, entièrement inaccessible à l'homme[1]. Mais la vérité s'étant ainsi unie à un corps dans le langage, sa substance toute spirituelle, et sans cesser d'être spirituelle, étant cependant devenue matérielle, l'homme a pu la saisir, s'en emparer ; elle est devenue accessible à ses sens, et elle s'est, par leur moyen, communiquée à son intelligence. Ainsi, le langage est le lien qui unit le ciel à la terre, Dieu à l'homme ; il a sa source dans la parole éternelle d'où il découle, de laquelle il a reçu les vérités sublimes dont il est dépositaire, et qu'il est chargé de transmettre, de génération en génération, et à travers les siècles, à tous les hommes qui arrivent en ce monde.

C'est donc dans le langage que l'homme peut aller puiser la vérité, objet de sa connaissance, et c'est avec grande raison que M. de Bonald l'a assigné comme étant le principe de ses connaissances.

Il y a donc aussi dans l'homme un rapport nécessaire entre sa parole et sa connaissance, rapport qui fait une de ses ressemblances avec Dieu, mais rapport tel qu'il convient à l'être créé qui a tout reçu de son auteur.

La vérité est la nourriture de l'intelligence, elle est la source de sa vie, et l'homme, être créé, et qui, comme créature, tient tout de Dieu, aurait en lui, suivant les rationalistes, la source de sa vie intellectuelle. Il ne trouve pas même en lui l'aliment

[1] Quand je m'exprime ainsi, je ne prétends nullement mettre des bornes à la toute-puissance de Dieu. Il a créé le langage, il aurait pu prendre tout autre moyen pour communiquer à l'homme la vérité, et l'a fait quelquefois. Mais je dis que l'homme n'a aucun autre moyen *naturel* à sa disposition, qu'il ne pourrait s'en donner un autre : preuve assez bonne, selon moi, qu'il ne s'est pas non plus donné celui-là.

grossier qui entretient sa vie animale, son intelligence doit le guider pour l'aller chercher au dehors, et elle aurait en elle cette nourriture toute divine? Il ne saurait en être ainsi, une telle prérogative le rapprocherait trop de Dieu, et l'éloignerait trop des conditions de sa nature.

En effet, l'univers a été donné à l'homme pour son domaine; il peut, par son travail, y trouver la nourriture de son corps, mais ce n'est jamais qu'en mettant en œuvre les dons de Dieu; c'est de lui qu'il a reçu toutes les graines qu'il confie au sein de la terre, il n'en saurait créer une seule, et aucun philosophe n'a jamais prétendu qu'il ait ce pouvoir. La condition de son intelligence sera-t-elle autre? Non, sans doute. Dieu a donné le Langage à l'intelligence de l'homme, comme la terre à son corps; voilà le champ qu'elle doit cultiver, elle peut lui faire produire des fruits innombrables. Mais que l'homme ne prétende pas plus créer la semence pour cette culture intellectuelle, que pour la culture de la terre; cette semence, il l'a reçue de Dieu; il ne se l'est pas donnée à lui-même. C'est une vérité qu'il est inutile de prouver, après que M. de Bonald l'a mise dans le plus grand jour. C'est le langage, la parole, qui viendra développer l'intelligence de l'homme, y allumer ce foyer ardent qui ne pourrait s'allumer lui-même; mais ayant une fois reçu la communication de ce feu sacré, il ira partout, et par ses questions orales, et par ses investigations dans la parole écrite, satisfaire ce besoin immense de connaître, qui brûle au fond de son intelligence.

Voyez comme Dieu s'est conduit généreusement envers l'être spirituel de l'homme. Car, tandis que la terre lui présente indistinctement toutes ses productions, et que, dans son ignorance, sa main peut aussi bien cueillir une plante vénéneuse que prendre un aliment salutaire, Dieu n'a pas voulu qu'il en fût ainsi de son intelligence. Lorsque la malice de l'homme eut introduit le mensonge au milieu des vérités que le langage contient, Dieu a eu soin de présenter à l'homme ses Écritures sacrées qui ne renferment que des vérités, et il peut aller puiser à cette source abondante et pure, sans crainte de rencontrer des poisons au lieu de la nourriture qu'il cherche. Dieu a même fait plus,

il a donné à la vérité un interprète qu'il a promis d'assister et de mettre à l'abri de toute erreur.

Libre à l'homme, sans doute, de délaisser les secours que Dieu lui offre pour se nourrir de la vérité, et nous n'en voyons que de trop nombreux exemples. Mais libre aussi à l'astronome d'essayer de suivre la marche des astres sans le secours des instrumens d'optique; libre au naturaliste d'examiner à l'œil nu les fibres les plus déliées des plantes, et de refuser d'armer sa main du microscope et de la loupe. Dites-moi donc pourquoi il n'y aurait qu'une voix pour proclamer leur folie, pourquoi leurs prétendues découvertes seraient sans autorité, tandis qu'on écoute tranquillement, que bien plus on admire les productions quelquefois les plus obscures, les plus inintelligibles des hommes qui rejettent avec dédain la Révélation leur lumière et leur guide, qui se mettent avec elle dans une perpétuelle contradiction; de ces philosophes qui prétendent que l'homme a en lui-même la vérité, qu'il possède le sujet et l'objet de sa connaissance, et qui, cependant, ne peuvent le prouver, comme les principes qu'ils professent leur en font une obligation? N'est-ce pas là se contredire?

Au surplus, les rationalistes ne sont pas moins en contradiction avec eux-mêmes, en envisageant la question sous un autre point de vue. Car pour toutes les autres vérités, ils consentent sans réclamation, à ce qu'elles soient hors de l'homme; et alors le principe de M. Cousin trouve tout naturellement son application sans que l'intelligence soit obligée de sortir d'elle-même pour se considérer dans l'ordre de vérité qu'elle veut étudier. « Ainsi, » pour les sciences physiques, spéculatives et pratiques, dit » M. de Bonald, il y a un fait extérieur et sensible qui sert de » base à notre raisonnement. Les uns partent du principe que la » ligne droite est la plus courte, entre deux points donnés, du » mouvement en ligne droite, ou de la tendance des fluides à se » mettre en équilibre, etc.; les autres, comme la zoologie, la » botanique, la minéralogie, ont pour fait primitif les corps » mêmes soumis à leurs observations, plantes, animaux, mé- » taux, etc[1]. » Là il n'y a aucune contestation; notre intelligence

[1] *Recherches philosophiques*, t. I, page 85.

est le sujet connaissant en puissance, et l'objet de sa connaissance lui est apporté par les sens qui la mettent en communication avec lui. Il n'y a pas deux systèmes, tous conviennent que les choses se passent ainsi. Mais s'agit-il des vérités morales, des vérités purement intellectuelles? une marche aussi simple est opiniâtrément rejetée. On imagine système sur système ; chaque pays, chaque siècle, chaque philosophe a le sien, preuve complète, selon moi, qu'on est dans l'erreur ; on fait des propositions qu'en tout autre sujet on n'oserait avancer, car on s'écarte évidemment de tout ce que nous connaissons de plus certain sur notre intelligence, et pour appliquer les principes que l'évidence a conduit à poser, on renverse toutes les lois constitutives de cette même intelligence. Cet être essentiellement un, essentiellement simple, M. Cousin veut le dédoubler, pour ainsi dire, pour le mettre en face de lui-même, afin de trouver en lui le sujet et l'objet de sa connaissance. Mais quand on pourrait réussir à disséquer ainsi la substance spirituelle de l'homme, qui ne voit que le problème ne serait pas encore résolu? Car il faudrait avant tout prouver que le sujet et l'objet des connaissances intellectuelles sont une seule et même chose, puisque c'est identiquement le même être spirituel que vous scindez par une opération qui n'avait pas encore été tentée, je pense, au moins par ceux qui regardent notre âme comme spirituelle, et ce serait encore une nouvelle anomalie dans l'étude des sciences morales, que cette identité du sujet et de l'objet qui, partout ailleurs, sont pour l'homme deux choses bien distinctes. Voilà dans quelles contradictions on se jette plutôt que de reconnaître dans le langage l'objet des connaissances morales. Car notez bien qu'on ne peut le trouver ailleurs sur la terre. Il n'y a d'autre substance spirituelle à la portée de l'homme, dans ce monde visible, que notre âme et le langage. Là seulement se trouve la pensée, et j'avoue que je ne comprends pas comment tant d'hommes supérieurs ne sont pas frappés des analogies que je viens d'exposer très-succinctement, et préfèrent se jeter dans des systèmes qu'ils ne peuvent étayer d'aucune manière sur les autres fonctions de

notre intelligence avec lesquelles ils se trouvent en complet désaccord [1].

Au contraire, en admettant la théorie de l'origine de la vérité par le langage, que je ne fais qu'appuyer par quelques nouveaux développemens, il règne une harmonie parfaite dans l'homme et entre les deux substances qui le composent. Dieu les a traitées d'une manière tout à fait analogue à leur nature. Or, comme le langage humain n'est autre chose, à son origine, que la vérité incréée, la parole éternelle qui a pris une forme matérielle, le Verbe est, à tous égards, le médiateur universel, non-seulement dans l'ordre de la grâce, ce que tous les catholiques confessent, mais aussi dans l'ordre naturel, et ainsi se vérifie à la lettre cette parole : *C'est par lui que tout a été fait, rien n'a été fait sans lui.* Il a créé ce monde physique dont la magnificence nous ravit, mais il a créé aussi, au moyen du langage, ce monde des intelligences bien plus magnifique encore, cet admirable commerce des esprits qui ne trouvent qu'en lui le principe de leur vie, et c'est ainsi que le *Verbe illumine tout homme qui vient en ce monde.*

Mais, dira-t-on, dans cette hypothèse le langage ne renferme que des vérités, il nous faut donc adopter tout ce que nous y trouvons. Ce n'est pas ainsi que je l'entends, et je m'explique.

Sans doute, à l'origine du monde, et lorsque Dieu, par des

[1] Il est facile de voir que cette division prend sa source dans l'origine du langage, que les uns, et de ce nombre est M. Cousin, attribuent à l'homme. S'il en pouvait être ainsi, alors j'avoue que l'intelligence est sortie d'elle-même : qu'étant vérité, elle a été se déposer dans le langage, s'y transformer, et que les principes de M. Cousin trouvent dans l'homme leur complète application. Mais aucun philosophe n'a encore prouvé que l'homme a inventé le langage, et j'ai lu avec peine, dans les *Fragmens philosophiques* de M. Cousin, un article sur ce sujet, dans lequel il ne daigne pas même aborder la question. Il semblerait qu'elle n'est pas digne de lui, et en effet tous ses efforts tendent à la ravaler et à la faire considérer comme ne valant pas la peine d'une discussion. Cependant, c'est là la base de son système, et il devrait, à mon avis, chercher à l'établir un peu plus solidement. *Fragm. phil.*, t. I, p. 212 ; 3e édit., 1838.

voies qui nous sont inconnues, a communiqué à l'homme, au moyen de la parole, les vérités primitives et nécessaires à l'existence de la société qu'il créait, le langage alors ne contenait que des vérités. Mais comme le Verbe fait chair dans le tems, et habitant parmi nous, s'est soumis à toutes les imperfections de la nature humaine qu'il prenait, hormis le péché, de même aussi la Vérité incréée, en se couvrant des voiles du langage et y prenant un corps pour se rendre accessible à l'homme, s'est résignée à subir, sous sa nouvelle transformation, toutes les conditions de la matière à laquelle elle s'associait. Ainsi d'abord, d'infinie qu'elle est en elle-même, elle a consenti à devenir bornée dans le langage. Une et simple dans son essence, elle a bien voulu revêtir mille formes diverses, et être divisée en une multitude innombrable de parties. De là il résulte que la vérité, pour se mettre à la portée de l'homme, se présentant à lui partiellement, et par suite, d'une manière incomplète, l'homme aussi ne la peut saisir que par partie, et que s'il aperçoit un côté lumineux, il y a toujours un autre qui reste plus ou moins caché dans l'obscurité. Première source d'erreur. Elle réside dans la faiblesse de l'intelligence de l'homme, faiblesse qui, avant le péché d'Adam, se réduisait à ne pouvoir envisager la vérité toute entière, mais qui depuis s'est convertie en une véritable obscurité, et de plus, sa volonté viciée par la même cause se porte vers le mensonge, qu'elle cherche souvent pour satisfaire ses passions désordonnées.

Mais il y a plus. La Vérité, cette vierge céleste, en se transformant dans le langage par amour pour l'homme, s'est livrée à lui, a consenti à devenir sa propriété; et l'homme, perverti par le péché, au lieu de lui porter le respect qu'elle mérite, au lieu de la traiter comme sa légitime épouse, a mieux aimé abuser d'elle; il a introduit le mensonge au milieu des vérités que le langage renferme, et dans ce mélange adultère, il a si maladroitement et si perfidement ourdi son œuvre d'iniquité, que le cœur droit et sincère a souvent beaucoup de peine à faire complétement la distinction de l'un avec l'autre. Seconde source d'erreur.

De là, pour la philosophie une double obligation. La première, c'est de compléter la vérité, autant qu'il est donné à l'homme dans sa condition mortelle, en réunissant les vérités éparses ; et comme, à l'aide du raisonnement, il peut déduire de nouvelles vérités, des vérités acquises ou communiquées, comme les rapports entre ces vérités partielles peuvent être multipliés d'une manière indéfinie, qu'il sera toujours possible d'en découvrir de nouveaux, un champ immense, infini même, est ouvert pour le philosophe, il a devant lui un sujet inépuisable d'études et de recherches soit dans l'ordre moral, soit dans l'ordre physique.

La seconde obligation de la philosophie, c'est d'aller démêler la vérité dans cette foule d'erreurs au milieu desquelles elle est quelquefois égarée, c'est de la dépouiller du vêtement souillé dont elle est entourée ; et certes ce rôle est assez beau, puisque c'est aller à la recherche même de Dieu, en séparant la vérité, cette essence divine, de l'alliage impur avec lequel, par la malice et la corruption de l'homme, elle se trouve confondue.

Ainsi le philosophe, s'il veut consacrer ses veilles à la recherche de la vérité, peut marcher vers de nouvelles conquêtes, la carrière qui se présente à lui n'a pas de bornes. Une fonction moins brillante, mais aussi moins périlleuse, et peut-être plus utile, lui est offerte, c'est d'écarter les nuages qui couvrent la vérité et de la faire voir sous un plus beau jour

On ne nous accusera pas, j'espère, de réduire la philosophie à jouer un rôle insignifiant.

Il me paraît bien démontré, par tout ce qui précède, qu'en admettant les principes de M. Cousin sur les conditions de l'intelligence créée, il n'y a aucune possibilité de trouver dans l'homme l'origine de ses connaissances, que les efforts de tous les rationalistes pour y parvenir seront toujours vains, et qu'il faut prendre une tout autre route pour résoudre le problème. C'est dans l'essence divine qu'il trouve sa solution, et c'est là évidemment qu'on doit aller chercher le point de départ.

Il ne sera pas inutile de faire remarquer que si M. de Bonald, en étudiant l'homme extérieur, a été conduit à assigner le langage

comme l'origine de ses connaissances, en étudiant l'homme intérieur à l'aide des lumières que donne la révélation, je me suis trouvé conduit à donner la même origine aux connaissances humaines; il me semble que lorsqu'on arrive au même but par deux chemins aussi opposés, on doit avoir rencontré la vérité.

Je ne puis, avant de terminer, m'empêcher de communiquer une réflexion qui me pénètre tout entier. Le principe posé par M. Cousin paraît éminemment vrai, et n'avait pas encore été, avant lui, aussi nettement formulé. Mais qu'il est consolant pour le philosophe catholique de voir comme chaque vérité nouvelle trouve naturellement sa place au milieu des vérités que déjà il possède, comme elle se range et se coordonne facilement avec ses doctrines et ses théories, tandis que cette même vérité bat en ruine et renverse tous les systèmes de ses adversaires! Il y a là, si on veut bien y réfléchir, une preuve toute philosophique et bien frappante que le catholique est réellement en possession de la vérité.

J. D.

---

esfert egregi. eheh ei electu nem

emn en ent ent eos

ep eq eral erect erel erent erep

eri ertatem es el etas

etatem elen elu etta eu

ex exan exer exom exo el

fa fac factus fe fec fecei feren

ff flo fl ga gati gem gen- gent

go gobern gra gran gy hes

hem igra in in integro.

lacent lee lege legi legerep

leq leti lu lex mea mel meta

metme na nati ned nl nl nts

obi oc oca ocenl ocerep od odo

ofratri og oi ol om on onorare op

oq or oraci oslp ostra oles

prœp propri proin qu quam quod

quoque ra rœ rap rœterm rœterita

rœto rd red referta regi regu

resp rem rœm rg rgu ri rm

rn roga rofu rop rr rs ru

sa secu sei seu serti sofbs sp

sti stan stefa step stel stod scrip

ta ta taet tanl tali

tantu len lem lestatem lgraci li

lim lm lo lorem lori lolu ip

lq lrœ lrai lran lrare lres lret

lri lro ls lte lti lten lteq lu tu

ln ly uoem uuam uat ue ue uem

ui uiri uo uod us us xi xp xy

LETTRES Liées les plus communes et les plus anciennes tirées des Inscriptions et Manuscrits Grecs.

ach am am am an an ant ar ar be ghi gr ds dr dr em en

en erma eg et Kai Ke Kl la la le let ld ma me np ng nd

ne ne nK nt on on os ou ou ou ou pre le lr

LETTRES liées tirées des Inscriptions, des Manuscrits, des Diplomes FRANCO-GALLIQUES OU MEROVINGIENS.

ac ad œre œc œco œcu

œg œce œep œtatedec œei œren

agi agn al am amen

an ant ap aq arat ar ari arn

arie as astere asio

al at ali atri au ba bal

balo bea be bebu bel bon

brev bxp ca caes cœ

cap careu cat cau ce ced cem

cen cerd cere certu cenl ci cin

cl con con cop cornu corp

cri cru cla cli ctor clu cui cy

deco dne ea eam ebat

ec ecce eci ecorp eco ecogi

ed edra eecatori eex ef

Lith. Desportes à l'Institut R. des Sourds-Muets

Archéologie.

DICTIONNAIRE DE DIPLOMATIQUE,

OU

COURS PHILOLOGIQUE ET HISTORIQUE D'ANTIQUITÉS CIVILES ET ECCLÉSIASTIQUES [1].

—

Écriture liée.

En entrant dans la discussion de l'écriture cursive, on a dit que les anciens l'appelaient *écriture liée,* parce qu'en effet il est de sa nature de l'être toujours. Mais autre chose est d'unir tous les caractères d'un mot par des liaisons délicates, fines et propres; autre chose de les nouer et de les enchaîner les uns aux autres par des contours hardis, à la vérité, mais si compliqués, qu'ils mettront éternellement à la gêne les déchiffreurs même les plus experts en cette partie. Cette méthode hétéroclite fut cependant l'âme de l'écriture courante romaine, surtout lorsqu'elle n'était pas lâche, étendue, et en caractères éloignés. Sans doute que nos premiers Francs goûtèrent cette tournure, qui, en annonçant une certaine négligence, montrait aussi dans l'écrivain un génie vif et libre de toute contrainte, et qui dédaignait de s'astreindre à des règles : aussi firent-ils de cette écriture liée un usage très-fréquent. Comme c'est, sans contredit, celle qui peut le plus souvent tomber sous les mains, et que d'ailleurs ces nœuds et ces ligatures mérovingiennes, si l'on peut parler ainsi, ont avec les romaines et celles des autres pays des rapports frappans, on se contentera d'en donner quelques exemples. Les *planches* 40 et 41, ci-jointes, qui les représentent, auraient pu être prolongées sans fin, car il est peu d'écriture courante de ces tems qui n'en fût infectée. Pour prouver l'antiquité de ces liaisons de lettres, on commence les modèles qu'on en donne par

[1] Voir le précédent article au n° 57, t. x, p. 180.

des exemples grecs tirés des Tables lacédémoniennes publiées par l'abbé Fourmont [1].

Après avoir traité des genres principaux de l'écriture, il est à propos de voir comment, par une dégradation insensible d'abord, ensuite trop réelle et trop apparente, ils sont venus se perdre et se confondre dans le *gothique moderne*.

Dégradation et renouvellement de l'écriture.

Le déclin de la belle écriture fut d'abord presque imperceptible; mais, dès le 3e siècle, la décadence devint sensible. On rendit carrées les lettres anguleuses, on arrondit les carrées, on les chargea d'ornemens superflus. Dès la fin du 1er siècle même, on vit, sur les monnaies, de faibles atteintes portées à la beauté de l'écriture; depuis le milieu du 3e siècle, l'altération fut manifeste ; on se corrigea un peu au 4e, mais la réforme ne se soutint pas plus d'un siècle. Le dépérissement des écritures vint alors à un tel point, qu'on a cru que les Barbares, les Goths et les Visigoths, étaient seuls capables d'une innovation si monstrueuse ; c'est le sentiment d'un certain nombre de savans, auquel plusieurs raisons empêchent de déférer.

En effet, sans en accuser les Goths, les Lombards, les Anglo-Saxons, les Francs, etc., voici ce que l'on peut penser sur cet objet. L'usage peu fréquent de tracer l'écriture élégante ; le caractère écrasé, dont il a été question plus haut, avec l'aplatissement des angles ; l'introduction de quelques lettres de différentes espèces ; la confusion des divers genres d'écriture ; et, plus que tout cela encore, le mélange de différentes sortes de caractères, de la minuscule, par exemple, ou de la cursive, avec la capitale, irrégularité dont on voit des modèles très-marqués dès la fin du 3e siècle et dans les suivans [2] : telles sont probablement les véritables causes de la décadence de la belle capitale, qui fut sensible presque partout jusqu'au 9e siècle.

Arrive enfin le glorieux règne de Charlemagne : l'écriture se renouvelle, les belles capitales romaines sont remises en hon-

[1] *Mém. de littérat. de l'Académ. des inscriptions*, t. xv.

[2] Voy. la planche d'écriture mêlée dans la *Nouvelle diplomatique*.

neur, et employées avec plus de soin ; on fixe la minuscule, on la perfectionne, et on l'accrédite au point de la rendre presque l'écriture générale. Elle souffrit peu de déchet jusqu'au 12e siècle, dans lequel elle se transforma en gothique. Au 9e siècle, on distingua les divers ordres d'écriture ; mais au 10e, on les confondit avec une licence qui n'eut plus de bornes, jusqu'à ce qu'elle eût produit cet affreux gothique dont le renouvellement des lettres, même après trois siècles, n'a pas encore totalement délivré l'Europe.

Le goût du beau, qui s'était maintenu pendant le 9e siècle, dégénéra par degrés en affectation puérile, en ornemens contre nature, extraordinaires d'abord, ridicules ensuite, et enfin grotesques. Le mal empira jusqu'au 13e siècle, véritable époque du gothique régnant. Au 14e, ces extravagances furent portées à leur comble, en écriture comme en architecture : l'une et l'autre furent surchargées de colifichets.

La *cursive,* en tant que distinguée de la *minuscule*, se tint plus longtems que celle-ci et que la *majuscule* même, à couvert de la dépravation du *gothique ;* mais au 13e siècle il pénétra partout. Ce n'est pourtant que dans le 14e qu'il s'étendit jusque sur le plus grand nombre des lettres de la majuscule. Au 15e, il cessa de régner avec autant d'empire ; car, au commencement de ce siècle, le goût pour les belles-lettres et les antiquités romaines se répandit en Italie, quoique faiblement. Vers le milieu du même siècle, ses progrès devenaient déjà rapides [1], et l'art de l'imprimerie, dont on fit en Italie les premiers essais dans l'abbaye de Sublac, en 1465 [2], avec de beaux caractères romains, porta au gothique un coup dont il se ressentit toujours. A la fin du 15e siècle et dans le 16e, il se cantonna en Italie dans la Chancellerie romaine, où on le conserva pour les provisions des bénéfices. Ce caractère vraiment barbare se réfugia en Allemagne, où il a conservé ses droits sur tout ce qui s'écrit en allemand, et même sur toutes les écritures cursives.

Dès avant la moitié du 16e siècle, la France avait presque

[1] *Biblioth. univers. de Poligraph. espagnola,* prolog. fol. 14.

[2] *Nova Acta erudit. mens. decembr.* 1741.

totalement exclu le *gothique* de ses inscriptions lapidaires et métalliques, aussi bien que de ses imprimeries. Il cessa entièrement de paraître sur les monnaies sous Henri II [1]. Le caractère rond et romain y avait été apporté avec l'imprimerie par Ulric Gering et ses associés, l'an 1470 : cependant ce furent Simon de Coline, Robert Etienne et Michel Vascosan qui contribuèrent le plus à l'abolition du gothique en France. Le *Manuel des prêtres* en latin, imprimé à Paris en 1574 par Kerver, y fut peut-être le dernier soupir de ce goût barbare. Il ne parut plus bientôt que dans un livre intitulé *la Civilité*, pour préparer les enfans à la lecture des *vieux contrats;* cependant une passion très-grande pour tout ce qui tient au 13e siècle et au gothique commence encore à se répandre, et pourrait bien ramener de nouveau l'obscurité dans les écritures imprimées et cursives.

Cette *cursive* en effet fut plus tenace. Elle ne donna entrée à la *romaine* qu'à la fin du 16e siècle, et ne lui céda le ton dominant que passé le milieu du 17e : il faut même l'avouer, nos écritures courantes n'en sont pas encore bien purifiées ; et il est à souhaiter que les restes du *gothique* qui les déshonorent, ne reprennent pas le dessus, et ne causent jamais une révolution dont on croit apercevoir les préludes.

Ces reflexions sommaires sur la dégradation de l'écriture semblent porter naturellement à considérer l'écriture *gothique* sous toutes ses faces. Les capitales, onciales, minuscules et cursives gothiques, sont autant d'objets qui entrent essentiellement dans le plan de cet ouvrage.

Écritures gothiques.

Par *écritures gothiques* on n'entend point parler de l'écriture des Goths, que ces peuples apportèrent en Italie et en Espagne lors des incursions qu'ils firent dans ces deux parties de l'Europe ; c'est ce que l'on appelle le *gothique ancien*, qui ne diffère de l'écriture romaine que par le goût et le génie de ce peuple. Le dessein actuel est de traiter du *gothique moderne*, improprement

[1] Le Blanc, p. 371.

appelé *gothique*, puisqu'il ne vient point de cette nation. C'est la consommation de la décadence de l'écriture, à laquelle on a donné ce nom, sans doute parce que les anciens Goths avaient commencé à défigurer les beaux caractères romains.

Le gothique moderne, né avec la scholastique et dans la décadence des arts et des bonnes études, est le fruit de la bizarrerie et du plus mauvais goût; il n'est autre chose que l'écriture latine dégénérée, et chargée de traits hétéroclites, absurdes et superflus; voilà pourquoi on n'appela pas *gothique* cette manière d'écrire, dès sa naissance; ce ne fut que lorsque le goût de la belle littérature eut été rappelé, que l'on traita de *gothiques* les lettres qui s'étaient écartées du bon goût. On mit sur le compte des Goths ce qu'on n'osa attribuer aux anciens Romains, parce qu'au renouvellement des lettres on ne connaissait pas encore la succession et les métamorphoses des écritures.

Si l'on recherchait les premiers dépérissemens de la belle écriture, on pourrait reculer le gothique jusqu'aux premiers siècles; mais, à proprement parler, on peut faire commencer le gothique moderne au 12ᵉ siècle, et en fixer la fin au règne de Henri II.

Les sources de ce genre d'écriture ont donné: 1° l'arrondissement des jambages des lettres dont les traits étaient naturellement droits; 2° un aplatissement dans les lettres majuscules, qui les rendit minuscules ou cursives; 3° une confusion de ces trois genres primitifs; 4° une prolongation des bases et des sommets de chaque lettre, indice le plus caractéristique du gothique. Ces bases et ces sommets courbés en lignes convexes vers le corps de la lettre, qui, par son évasement, se trouvait souvent plus large que longue, donnèrent le gothique majuscule le plus pur et le mieux décidé. Joignez à cela le contraste des pleins les plus massifs avec les déliés les plus fins, et il ne restera plus rien à désirer pour la conformation du plus parfait gothique. Tout ce qui va plus loin en ce genre n'est qu'affectation sur affectation, barbarie sur barbarie. Tels sont, relativement au gothique majuscule, les pointes et les angles multipliés, les jambages rompus en angles saillans et rentrans; mais, à

l'égard du gothique minuscule, les angles et les pointes contribuent à son essence.

Gothiques sur les monumens lapidaires et métalliques.

Le gothique, qui avait commencé dès le 12e siècle, s'étendit, depuis le commencement du 13e, dans tous les États de l'Europe où l'écriture latine était reçue ; ses progrès furent rapides dans ce siècle et le suivant. On vit cependant en même tems des exceptions à cette barbarie, qui tombèrent principalement sur les monumens métalliques, dont quelquefois un quart, un tiers, une moitié, appartenait à la belle forme antique. Les figures les plus ordinaires du gothique majuscule sur les monnaies ou médailles sont tracées *planche* 36, *fig*. 2, *et les vingt-deux suivantes*, insérée dans notre n° 56, tome x, p. 101.

Le caractère gothique minuscule eut peu d'accès sur les monnaies ; mais il fut en grande vogue et sur les sceaux et sur les monumens lapidaires. Il ne paraît pourtant pas qu'il y ait été reçu avant le 14e siècle ; ce ne fut même que sur son déclin que l'usage en devint fréquent. Au suivant, il prit absolument le dessus sur le gothique majuscule, qui se soutint pourtant assez bien jusqu'au renouvellement des lettres. Ce renouvellement, qui commença en Italie, peut être placé, par rapport aux sceaux des papes, avant l'an 1430. La France, sous le règne de Charles VIII, commença à s'y prêter ; insensiblement, sous les rois suivans, on se défit du gothique dans les fabriques de monnaies ; et il en fut totalement banni sous Henri II, ainsi que des imprimeries et des sceaux.

Il s'est enraciné davantage dans les royaumes du Nord ; à peine les Anglais y ont-ils renoncé de nos jours par rapport à leur langue. En Allemagne, dès l'an 1470 au plus tard, l'empereur Frédéric III avait fait graver sur son sceau l'ancien caractère romain. Il trouva bientôt des imitateurs ; mais ce ne fut qu'au siècle suivant que les exemples s'en multiplièrent. Cette manière d'écrire n'y est pourtant point abandonnée ; et les Allemands ne croiraient pas encore s'exprimer en bon allemand, s'ils n'employaient les caractères gothiques.

Gothique majuscule.

L'écriture capitale gothique, si fréquente dans les inscriptions lapidaires et métalliques, est extrêmement rare dans les manuscrits des 13e, 14e et 15e siècles. On dirait qu'à l'exception des lettres initiales, cette écriture ait été bannie des manuscrits depuis le commencement du 13e siècle jusqu'au dernier renouvellement des lettres. Ce qu'il y a de très-certain, c'est qu'on n'en trouve pas en pur gothique, et que ce que l'on en rencontre par-ci par-là est plutôt d'une écriture mixte.

Gothique onciale.

Quoique l'écriture onciale latine ait vu sa fin avec celle du 10e siècle, il n'est cependant pas possible de méconnaître un certain nombre de lettres onciales dans le gothique, qui ne commence qu'à la fin du 12e, au moyen de certains arrondissemens qu'on a donnés à quelques caractères. On les distingue à leur rondeur et à leurs ornemens superflus ; du reste, ils sont extrêmement rares.

Gothique minuscule.

Les plus barbares écritures des 6e, 7e et 8e siècles n'ont jamais été si monstrueuses que la minuscule gothique. Dès la fin du 12e siècle, principalement sous Louis IX, jusque vers le commencement du 16e, la minuscule latine contracta un air de bizarrerie et de laideur qui augmenta encore par les variations et le caprice des particuliers, surtout dans les 14e et 15e siècles. Ce goût d'écriture fut si diversifié, qu'on en épuiserait difficilement toutes les variétés.

La cause la plus apparente de cette décadence est la chute presque totale des études et la rareté des copistes dans les monastères, les abréviations arbitraires introduites par les scholastiques, et l'invention du papier de chiffon au 13e siècle. La difficulté de lire cette sorte d'écriture fut une des causes de l'ignorance prodigieuse de ces tems-là, portée jusqu'au point de ne savoir pas signer son nom, ou de le signer d'une maniere indéchiffrable. Cette ignorance fut générale dans toute l'Europe, parce que le gothique le fut aussi. Dans le 16e siècle, tems du renouvellement des lettres,

on revint à la belle forme d'écriture minuscule, et l'on ne trouve plus de gothique que dans les bulles des papes, qui l'ont retenu jusqu'à présent, et dans les imprimeries du nord de l'Allemagne. Notre ronde financière, dont on ne s'est jamais défait, quoique plus difficile et à peindre et à lire que la minuscule ordinaire, en conserve encore quelques traces.

L'écriture minuscule gothique fut en vogue dans les livres d'Eglise, depuis saint Louis jusqu'à Henri IV.

Gothique cursive.

La cursive liée, farcie d'abréviations, prit naissance au 13e siècle, et, dans les suivans, dégénéra en barbouillage affreux. Ces écritures sont toutes plus difficiles à lire les unes que les autres, et souvent plus indéchiffrables encore que les cursives anciennes, prétendues barbares; cependant leur existence ne fut jamais révoquée en doute : car elles sont constatées par les dépôts publics et particuliers qui en renferment une infinité de modèles, autant d'objets de chicane et de méfiance. Les écritures anciennes ne sont point dépourvues de ces avantages, comme on le peut voir au mot Archive, et leur antiquité devrait militer pour elles, ainsi que la difficulté de les lire. Cependant ces deux titres sont comme les principales armes que les PP. Germon et Hardouin tournent contre les anciens monumens.

Ce ne fut que par degrés que les écritures de tous les peuples de l'Europe dégénérèrent en gothique au 13e siècle. Pour mieux faire sentir l'altération graduelle que le gothique porta dans l'écriture, la *planche* 42 ci-jointe présente d'abord quelques exemples de l'écriture demi-gothique.

Le *modèle* I, *planche* 42 : *Sigillum Bernardi de Macheco*, est l'inscription du sceau de Bernard de Machecou en Bretagne, sur la fin du 12e siècle : on y voit plusieurs lettres en belles capitales. Dans le *modèle* II, *Sigillum civium de sancto Ipolito*, qui est un sceau de l'an 1290, on voit que le gothique prend le dessus. Pour *modèle* III, on donne un sceau en pures capitales gothiques de l'an 1426 : *Sigillum Marini Dei gratia Episcopi*.

I. + SIGILLVM BERNARDI DE MACHECO

II. SIGILVM· CIVIVM DE· SANCTO·IPOLITO·

III. SIGILLUM * MARINI * DEI GRACIA * EPI

IV. DAVID·DEI·GRA·REX·SCOTORV DNS PROTECTOR MEVS: VILLHEDINBVRGH

V. Onciale

VI. Minuscule.

VII. Cursive D'Italie.

VIII. d'Allemagne.

IX. d'Angleterre

X. d'Espagne.

L'écriture gothique dégénère ensuite, et prend les formes les plus disgracieuses, comme on en peut juger par le *modèle* IV : *David Dei gracia Rex Scotorum... Dominus prosector meus villa Edinburgh*. La première partie de cette légende est empreinte du côté de la tête, et la seconde au revers d'une monnaie d'argent de David II, qui monta sur le trône d'Ecosse en 1319.

Il n'est pas possible de méconnaître un nombre de lettres onciales dans l'exemple de gothique capitale arrondie, que nous présentons dans le *modèle* V de la *planche* 42. Le caractère gothique a probablement tiré de cette écriture son goût et une partie de ses formes, qui ont dégénéré avec le tems. La durée de l'écriture onciale se termine, à la vérité, avec le 10e siècle, et l'autre ne commence qu'à la fin du 12e. Mais dans ces deux mots, *Osee, Amos,* peut-on s'empêcher d'apercevoir l'onciale gothique, quoiqu'ils n'aient été écrits l'un et l'autre que dans le 15e siècle ?

La gothique *minuscule* eut grande vogue depuis les dernières années du 14e siècle jusqu'au 16e. On en donne pour exemple, *planche* 42, *n.* VI, ce modèle d'écriture bizarre, carrée et à pointes triangulaires, dont on se sert encore dans les livres de beaucoup d'églises de campagne : *Adorabunt eum omnes reges, omnes gentes...*

On a déjà dit que les écritures de tous les peuples de l'Europe avaient dégéneré en gothique dès le 13e siècle ; en effet, ce goût infecta la cursive, ainsi que la capitale et la minuscule. L'Italie n'en fut pas exempte ; mais, à la fin du 15e siècle, la *gothique cursive* se réfugia dans la Chancellerie romaine, où elle se conserve encore. Le *modèle* VII de la cursive d'Italie, *planche* 42, est l'écriture des bulles : *Datum Romæ apud Sanctam Mariam Majorem anno...* 1699.

Le *modèle* VIII, de cursive d'Allemagne, est une écriture gothique de l'an 1462, très-difficile à déchiffrer : *Golschalcus Rixstorp prepositus ecclesiæ Slesuicensis executor ad infra scripta una cum aliis...*

L'Angleterre fournit beaucoup de cursives gothiques ; on a choisi le *modèle* IX : *Omnibus Christi fidelibus ad quos hoc presens*

scriptum pervenerit Stephanus.... Cette écriture est du tems d'Edouard IV, vers la fin du 15ᵉ siècle. Le gothique d'Ecosse ne diffère guère de celui-ci.

L'Espagne se servit également de cette écriture dans ses actes, témoin le *modèle X*: *En el nombre de Dios todo poderoso Padre e Fijo e Espiritu Sancto q̄ son tres...* Cette écriture est de l'an 1478; elle est belle en comparaison de celles qui la suivirent.

Défense des anciennes écritures, et difficulté de les lire.

La maxime reçue, que *les anciennes écritures prouvent par elles-mêmes, pourvu qu'elles soient suffisamment vérifiées par la seule voie de comparaison, ou jusqu'à ce qu'elles soient convaincues de faux,* fut violemment attaquée dans le siècle dernier par des assertions tout au moins téméraires. Ce qu'un auteur anglais [1] n'avait osé avancer, tout hardi qu'il était, que par rapport aux chartes anglo-saxonnes, le père Germon, jésuite, ne fit pas difficulté de l'étendre à l'universalité des chartes, et de dire et redire cent fois [2], bien plus, de le poser en thèse, que les anciens monumens doivent passer pour suspects à raison de leur antiquité: *Vetustissima instrumenta esse ipsâ suâ vetustate suspecta.* C'est précisément le contre-pied du principe reçu, que *plus l'écriture d'un titre est ancienne, plus on doit présumer de sa vérité,* parce qu'il reste moins de pièces de comparaison. L'attention d'ailleurs à le conserver, et la révision juridique que l'on a été souvent obligé d'en faire, ne permettent pas de soupçonner que ce soit un monument d'imposture. Ce savant, dominé par une imagination forte, mais déréglée, n'avait pas assez approfondi la cause qu'il voulait décider. Il accordait aisément qu'on pouvait juger des vrais et faux diplomes d'un âge récent; mais que l'art ne pouvait rien pour la vérification des antiques; comme si, en se transportant au 10ᵉ siècle, par exemple, ou au 8ᵉ, on y reconnaissait moins la filiation des écritures du 7ᵉ et du 9ᵉ, que dans le 16ᵉ siècle la filiation des écritures du 15ᵉ

[1] Marsham, *Monastic. Anglic. Propyl.*, p. 16.
[2] *Discept.*, 2, c. III, p. 29, 38: c. VII, p. 65, 66.

Le père Hardouin, plus outré que son confrère, et entiché de cette absurde cohorte à qui il attribue l'invention des manuscrits, diplomes, auteurs anciens, etc., qui sont parvenus jusqu'à nous, fait main-basse sur presque tous les diplomes antérieurs au 15e siècle. La difficulté de trouver, dans un siècle que l'on pourrait qualifier d'ignorance, des imposteurs assez habiles pour inventer toutes les sortes d'écritures que nous regardons comme antiques, pour les nuancer avec cette précision que l'on trouve, ou dans le commencement, ou sur le déclin de ces écritures, pour les rendre avec la hardiesse qu'une main élevée à tracer ces traits si irréguliers et si baroques est seule capable de former, ne l'épouvante pas. Varier les usages de tant de peuples, et les coutumes de tous les souverains, sans qu'aucun de ces prétendus faussaires ait rapporté à l'un ce qui convenait à l'autre; exister dans les mêmes tems et dans tous les lieux de l'Europe, et être pourtant invisible, puisque aucun historien, aucun annaliste, n'en fit jamais mention; changer tout d'un coup la face de la religion, de la jurisprudence, du gouvernement, par des écrits factices, sans que personne ait seulement réclamé : voilà autant d'impossibilités évidentes, qui servaient de fondemens à un système dangereux qu'il avait peut-être intention de pousser trop loin, et qui ne le firent pas seulement sourciller. Enfin, les sophismes les plus grossiers, comme quand, du caractère majuscule des médailles, par exemple, il en infère la non-existence du caractère cursif des chartes, comme si notre écriture financière excluait notre écriture en capitale; les paralogismes les plus avérés, c'est-à-dire la conclusion du particulier au général, et du soupçon téméraire à la certitude du crime, n'ont pas révolté cet esprit si profond et si judicieux d'ailleurs.

La source de ces illusions respectives venait de ce que ces deux savans regardaient telle écriture, la *cursive mérovingienne*, par exemple, comme isolée, sans remonter des plus récentes à de plus anciennes; cette façon de procéder, leur ayant fait sentir les nuances imperceptibles de changemens, les aurait amenés au point de reconnaître l'existence de ces écritures, et de renon-

cer à ce pyrrhonisme dont ils ont jeté les malheureuses semences dans l'esprit de bien des gens de lettres, qui ne sont pas toujours exempts de préjugés. En effet, s'ils eussent eu une exacte connaissance, et du déclin des diverses sortes d'écritures, et des degrés par lesquels elles sont arrivées, soit au plus haut point de leur perfection, soit au dernier période de leur barbarie, et des époques de tous les changemens remarquables; s'ils eussent su trouver les rapports de conformité entre les écritures du même siècle et de la même nation, ou saisir le point de disparité entre celles des divers siècles et des diverses nations; enfin, s'ils eussent eu présens les caractères propres de chaque siècle, il ne leur aurait pas été plus difficile de juger des anciens titres que des nouveaux, ni moins aisé de ne pas prendre, par exemple, l'écriture du 13e pour celle du 11e ou du 15e, que de distinguer le grec du latin.

Pour peu que l'on soit versé dans l'antiquité, on peut communément discerner l'âge des écritures de siècle en siècle, ou au moins décider que telle pièce est plus ancienne ou plus récente que tel et tel siècle. L'imitation servile avec laquelle certains copistes du 11e siècle ont tâché, selon Montfaucon, de rendre l'écriture des manuscrits grecs des 9e et 10e siècles, ne doit pas même nuire au discernement dont on vient de parler ; parce que, continue le même savant[1], les habiles gens s'aperçoivent bientôt de la diversité des caractères, et à la longue il s'y glisse toujours quelque chose qui décèle l'imitation. Les Latins n'ont essayé d'imiter l'écriture qu'au milieu du 15e siècle.

La difficulté de lire les anciennes écritures a surtout révolté le père Hardouin, qui croyait devoir trouver dans les diplomes et les manuscrits les mêmes caractères que sur les monnaies et les médailles. Mais lui qui regarde l'écriture *mérovingienne* comme une invention de la *cabale*, aurait dû faire attention que, dans les tems mêmes de ces écritures anciennes, elles étaient pour les contemporains très-difficiles à lire; qu'un siècle

[1] *Palæograph.*, l. 4, c. VI, p. 299.

ou deux après, les formes des lettres ayant changé, elles devinrent presque indéchiffrables ; que les liaisons, les complications de mots qui n'étaient séparés par aucun intervalle, par aucun point ni virgule, en sorte que tout paraissait confondu et présentait une page entière, comme ne faisant qu'un tout bien joint, demandaient un lecteur bien préparé, bien expert, qui cependant donnait quelquefois à gauche en coupant ou joignant des mots mal à propos.

Les distances que l'on commença à mettre au 9e siècle entre les mots rendit plus difficile la lecture des anciens papiers où ces intervalles ne se trouvaient pas. Dès ce siècle, jusqu'au 12e, les érudits s'avisèrent de séparer les mots dans les manuscrits par des barres ou virgules ; souvent ils les placèrent mal, et par là nous ont laissé des preuves de leur ignorance : ceci même ne regarde que les écritures posées ; car les écritures cursives de toutes les nations causèrent bien d'autres tourmens.

Saint Boniface de Mayence[1] avait de grandes difficultés à lire celles de son tems. L'auteur de la Vie de saint Bérégise[2], l'élite du clergé de Tours, en 1075[3], ne purent se tirer des titres en cursives qui n'avaient pas 200 ans au-dessus d'eux. Le célèbre Lambecius lui-même[4] fut contraint d'avouer son incapacité à cet égard sur une charte en cursive romaine de l'an 504. Ces sortes de faits prouvent, contre le père Hardouin, que les hommes capables de lire les anciennes cursives étaient rares ; que la difficulté qu'ils avaient alors à lire ces écritures antiques consignées dans des actes irréprochables, prouve leur existence ; qu'elles n'ont donc pas été supposées aux 13e et 14e siècles ; que ces difficultés, enfin, montrent qu'on ne doit pas s'effaroucher des fautes que l'on trouve dans les copies des chartes tirées quelque tems après par des copistes qui n'étaient sûrement pas antiquaires.

Au reste, si ces écritures anciennes ne sont point vraies, il

[1] *Epist.* 3, ad Daniel. episc. Winton.
[2] *Saecul. 4 Bened., part.* 1, p. 294. — *Annal. Bened.*, t. II, p. 16.
[3] *De Re dipl.*, p. 659. — *Annal. Bened.*, t. V, p. 26.
[4] *De Re dipl.*, p. 458.

n'y a pas de milieu à prendre entre ces deux partis : ou elles ont été controuvées dans les bas siècles, ou elles ont été contrefaites. Le premier parti est insoutenable à tous égards, comme on l'a vu plus haut; le second, qui en suppose toujours la réalité, est de la compétence des vérificateurs plus que des critiques; c'est pourquoi il n'est pas hors de propos d'apprécier au juste le témoignage des vérificateurs en titre.

Vérification des écritures.

On met une différence entre la critique et la vérification des monumens écrits : tout examen de titres n'est pas vérification. La critique, à la vérité, peut bien comprendre la partie du vérificateur ; mais son affaire principale est de combiner les rapports de l'écriture, du style, des formules, et des usages, avec la date; et d'examiner si ce qui est avancé dans l'acte est d'accord avec l'histoire des tems, ou ne l'est pas, etc. ; *voyez* CRITIQUE. Au lieu que la vérification pèse et apprécie seulement tout ce qui a trait à la contrefaction, à la ressemblance ou disparité d'écriture, à l'addition, à l'insertion, à la suppression, à la superposition des mots dans un titre, etc. : c'est ce qu'on sentira mieux par le détail.

La contrefaction des écritures peut se faire de deux façons : en les imitant à vue, ou en les contre-tirant au moyen du calque. La première est moins exacte, à moins que le faussaire n'ait la main bonne et ne soit bien exercé; car dans ce cas la supercherie ne saurait être découverte par la vérification. La seconde se reconnaît aux traces du crayon employé pour rendre les traits avec plus de justesse, aux charges et recharges d'encre, à l'interruption, à la multiplicité des traits mis en œuvre pour figurer avec plus de vérité chaque lettre, aux petits coups de plume rendus sensibles au moyen d'une loupe, aux traits raboteux, dentelés, tels qu'ils conviennent à l'écriture peinte, plutôt qu'imitée d'après un modèle.

Voilà toutes les ressources qu'a un vérificateur pour juger la contrefaction d'un titre; mais peut-on s'appuyer, avec une juste confiance, sur ces moyens? Le faussaire, en faisant dis-

paraître son modèle, en châtiant et limant ses traits, ne mettra-t-il pas aisément en défaut l'art des experts? Et si on le suppose aussi habile qu'un expert, c'est-à-dire qu'il connaisse quelle écriture doit résulter de telle grossèur, taille, tenue, conduite de la plume, et de tels ou tels mouvemens de la main, il donnera à ses copies l'air de ressemblance, le coup d'œil d'identité qui ne laissera aucune ressource au vérificateur.

La disparité d'écriture qui résulte de la comparaison d'un acte, avec un autre acte faits tous deux par le même écrivain, ou entre le texte et la signature d'un original, ou entre deux signatures qui s'annoncent de même main, peut être de quelque poids contre l'authenticité de la pièce proposée : mais cette preuve n'est point sûre. En supposant que cet indice de diversité de mains ne soit pas infirmé par des traits historiques, on n'en doit pas pour cela porter un jugement de faux définitif. Car tout l'art des experts se réduit à connaître le rapport d'une écriture avec une autre ; y a-t-il parité d'attitude dans les lettres, de liaison dans leur union, de longueur dans les jambages, de hardiesse dans les traits, de grosseur dans les pleins, de finesse dans les déliés, d'inclinaison dans la marche, etc.? ils doivent juger que c'est la même main qui a tracé ces écritures ressemblantes. Y a-t-il au contraire disparité dans ces combinaisons? leur art leur apprend que les modèles proposés sont de deux mains différentes. Voilà à quoi se réduit cet étalage si vanté du savoir de l'expert.

Mais ne peut-il pas se faire que, dans l'un et l'autre cas, ils manquent le point réel, le point de vérité, qu'un faussaire se soit exercé à la contrefaction au point de rendre trait pour trait l'écriture d'un autre? le vérificateur la jugera de la même main, et il se trompera. Que, dans des tems éloignés, une personne ait écrit diverses portions de son testament, par exemple; qu'elle en ait écrit une partie en santé, et l'autre en maladie; qu'elle ait été obligée de signer un acte étant blessée ou incommodée du bras ou de la main; voilà deux écritures différentes : les experts la jugeront de deux mains, et ils se tromperont encore ; tant il est

vrai que cet art doit être traité avec une sagacité, des ménagemens, des précautions, et une délicatesse de conscience, qui se rencontrent rarement réunis dans une même personne.

D'ailleurs, lors même que la preuve littérale ou la preuve testimoniale n'énerve point la preuve tirée de la disparité d'écriture, celle-ci ne donne qu'un indice de suspicion. Cet indice, dans son genre, est-il indubitable ? Non, répond Le Vayer [1]. Pour qu'il le fût, il faudrait que deux écritures semblables fussent toujours de la même main, et que deux écritures dissemblables fussent toujours de différentes mains ; or, le contraire arrive souvent, comme on vient de le démontrer. La vérification est donc communément restreinte à des probabilités : tantôt elle ne produit que le doute, et tantôt elle est même plus dangereuse pour l'innocence que pour le crime, selon les circonstances différentes.

D'ailleurs, est-il donc impossible qu'un acte véritable soit écrit de deux mains ? Une chose qu'il est à propos de remarquer, c'est qu'en matière civile, si la disparité d'écriture nuit à la sincérité d'un acte, l'excès de ressemblance d'écriture avec un autre acte le rend également suspect, quoiqu'ils s'annoncent tous deux de la même main. Car s'il n'y a pas un seul trait ni plus gros ni plus menu, ni plus long ni plus court, ni plus large ni plus étroit, ni plus droit ni plus courbe ; si l'étendue des syllabes, des mots, des lignes, se rapporte ensemble, une des deux pièces aura été contretirée sur l'autre : ne fût-ce même qu'une signature, si cette égalité s'y trouve, comme il est impossible que la même personne la rende avec cette rigoureuse exactitude, il y aura de violens soupçons de faux. Ainsi la ressemblance d'écriture, qui forme un préjugé puissant en faveur de la sincérité d'un acte quand cette ressemblance n'est pas outrée, devient une démonstration d'imposture quand la ressemblance s'y trouve avec une précision qui ne peut venir que de l'art de calquer.

Il faut encore conclure de là que l'art des vérificateurs demande des talens, des lumières, des précautions, dont sont ra-

[1] *De la preuve par comparaison*, p. 28.

rement capables les maîtres écrivains, surtout par rapport aux antiques, vu les erreurs dans lesquelles ils sont souvent tombés en cette partie. Les juges doivent avoir recours pour lors à des antiquaires, et à des antiquaires expérimentés, qui ont seuls droit de citer à leur tribunal les anciennes écritures.

Il est plus aisé aux vérificateurs de découvrir les additions, les insertions, les superpositions, les règles, les lignes blanches ou vergettes plus ou moins nombreuses dans une feuille, ou qui ne se rapportent pas exactement avec les voisines, la différence du grain de papier ou de la marque, l'addition d'une feuille postiche, etc. On peut de plus examiner, par rapport à l'addition, si le nombre des feuilles est uniforme et pair par chaque cahier; si toutes sont du même timbre, supposé que l'usage en fût établi; si les tranchefiles ne sont pas plus récentes qu'elles ne doivent l'être; si quelques chiffres des pages ne sont pas d'une autre main; si la fabrique du papier n'est pas postérieure à la date; si quelque portion de l'écriture n'est pas plus pressée et moins hardie que le reste, resserrée dans les dernières lignes avec un plus grand nombre d'abréviations, ce qui forme un indice de faux, suivant les jurisconsultes, etc., etc. Mais toutes ces remarques ne sont point hors de la portée du plus simple examinateur; il ne faut point être expert juré pour cela.

Un des artifices les plus familiers aux faussaires est d'enlever des écritures pour les remplacer par d'autres assorties à leurs pernicieux desseins. Alors, si c'est une écriture en encre ordinaire qui ait été enlevée, la blancheur, le lustre, l'épaisseur du parchemin ou du papier, doivent en avoir souffert; une exposition oblique du papier au grand jour manifeste la fourberie aux yeux des experts, surtout quand les faussaires n'en savent pas assez pour échapper à leurs recherches. Ce ne sont quelquefois que des clauses essentielles, des dates, des chiffres, des signatures, sur lesquels tombe la fraude : ainsi, d'un zéro on aura fait un 6, un 9; d'un 2, un 3, un 8; d'un 1, presque tel chiffre qu'on aura voulu. Quelquefois elle ne regarde que des noms enlevés, changés, altérés, mais il ne faut que des yeux défians pour tout cela.

On ne prétend cependant pas déprimer l'art du vérificateur ; on veut seulement conclure qu'il est peu sûr, et sujet à erreur, lorsqu'il est même exercé par des personnes d'une profonde sagacité.

Ces discussions, auxquelles ont donné lieu les assertions dangereuses et destructives, hasardées par des savans, au sujet des anciennes écritures et de la difficulté de les lire, nous ont un peu écarté de l'objet principal, quoique tout ce qui concerne l'écriture soit du ressort de la diplomatique. Il est cependant encore une espèce d'écriture singulière dont on ne peut se dispenser de parler.

Écriture en chiffres.

La sténographie, ou cryptographie, c'est-à-dire, l'écriture en chiffres ou en caractères déguisés, a été en usage dès les premiers tems : elle est ancienne de plus de 2000 ans [1]. Selon Suétone, Jules César écrivait des lettres en chiffres, que cet empereur appelait *cæcas litteras*, des lettres occultes, parce que ces sortes d'écritures sont seulement intelligibles à ceux avec qui on est convenu des caractères. César employait le *d* pour l'*a*, et ainsi des lettres suivantes. Auguste écrivait également en chiffres, mais il mettait *b* pour *a*, *c* pour *b*, et ainsi de suite, transposant toutes les lettres.

Au moyen âge, cet art devint à la mode; mais chacun s'en servit assez arbitrairement. Les uns retranchèrent les cinq voyelles, et les remplacèrent par des points, l'*i* par un point, l'*a* par deux, l'*e* par trois, l'*o* par quatre, et l'*u* par cinq. D'autres substituèrent à chaque voyelle la lettre qui la suit immédiatement dans l'ordre alphabétique, laissant pourtant à ces consonnes leur valeur propre : ainsi *b* servait pour *a* et pour *b*, *f* pour *e* et pour *f*, *k* pour *i* et pour *k*, etc. Mais, en ce genre, rien n'est plus célèbre que l'alphabet secret du cardinal de Richelieu [2]. Saint Boniface, évêque de Mayence, passe [3] pour avoir porté cet art d'Angleterre en Allemagne.

[1] S. Hieronym., *Commentar. in cap.* 25 *Jerem.*

[2] *L'Espion du Grand-Seigneur*, lett. 77.

[3] Raban. Maur., l. VI, p. 334.

On renvoie aux mots Monogramme, Notes, Sigles, ce qu'on appelle improprement *écriture monogrammatique, en notes de Tiron* et *en sigles*. Ce sont moins des écritures propres que des abréviations et des conjonctions de l'écriture ordinaire et commune.

Ce n'est point assez d'avoir traité de toutes les écritures d'un usage reconnu ; il entre dans ce plan d'être utile à ceux qui font des recherches, et d'abréger leur travail. Il est donc à propos de leur indiquer aussi quel est le genre d'écriture qui fut le plus d'usage dans tel royaume et dans tel siècle, respectivement aux chartes et aux diplomes. On ne parle point des inscriptions ni des manuscrits, parce que le genre presque unique des premières est la capitale, et que les seconds, surtout depuis le moyen âge, sont le plus communément en onciale ou en minuscule.

Écriture propre aux diplomes.

En général, on a employé tous les genres d'écritures dans les diplomes : capitales, onciales, minuscules, cursives. Mais cette dernière est, à proprement parler, l'écriture diplomatique : elle est tellement l'écriture propre des diplomes, qu'on ne saurait assigner aucun tems auquel on puisse prouver qu'elle n'y fut point en usage. Il y a des diplomes entiers en capitales et en onciales ; mais ils ne sont pas communs. Il n'est cependant pas rare d'y voir au moins, ou les premières lignes, ou les noms propres, ou les signatures, ou les dates, en capitales et en onciales, depuis le 8e siècle. Dès le même siècle, on voit des diplomes en minuscules semblables à celles des manuscrits ; et, depuis le 10e jusqu'à la fin du 12e, ce caractère sembla en exclure totalement le cursif. Mais il faut entrer dans le détail, et voir quelle a été l'écriture des diplomes de chaque peuple.

Écriture des diplomes en Italie.

L'Italie, dans les plus anciennes écritures de ses actes, se servit presque indifféremment des trois genres : de cursive, capitale et minuscule. Depuis que les Lombards se furent établis dans cette partie de l'Europe, on n'usa guère plus dans les actes que de la cursive lombardique ancienne et moderne, de la minus-

cule ordinaire, et du gothique moderne. Pendant les 11e et 12e siècles, on employait en Italie, tantôt le caractère minuscule lombardique, et tantôt le minuscule ordinaire, pour écrire les actes.

Écriture des diplomes en France.

L'écriture diplomatique de la première race eut quatre états : 1° depuis le milieu du 6e siècle jusqu'à Clovis II, elle tint beaucoup de la cursive romaine-gallicane, comme on le voit par les diplomes qui nous restent de Childebert, de Chilpéric et de Dagobert; 2° depuis Clovis II jusqu'à Dagobert III, c'est le même genre d'écriture, excepté qu'elle est moins belle, plus compliquée et plus obscure; 3° jusqu'à Pépin le Bref, elle est moins longue, plus serrée, et ses traits sont tortus et très-compliqués; 4° enfin, sous Pépin et Carloman, elle commence à tirer sur la minuscule italique, et devient ordinairement distincte.

Sous la seconde race, les écritures diplomatiques sont variées à l'infini : tantôt minuscules pures, ou minusculo-cursives ; tantôt cursives allongées, ou simples ; quelquefois capitales, et quelquefois totalement cursives allongées. Mais elles sont toutes plus belles et moins compliquées que les mérovingiennes jusqu'après le règne de Charles le Simple, où elles dégénérèrent insensiblement.

Les caractères les plus ordinaires employés dans les diplomes de la troisième race sont : le cursif, le minuscule et le gothique. Jusqu'à Philippe-Auguste, on voit à la tête des diplomes des cursives ou des minuscules allongées. La cursive capétienne n'est autre que la caroline dégénérée. Dans le 11e siècle, on lui substitua une minuscule qui ne diffère de celle des manuscrits que par ses montans fleuronnés et ses queues prolongées. Cette minuscule se perd dans le gothique dès le commencement du 13e siècle, qui est le terme des beaux caractères. Les belles écritures diplomatiques des 11e et 12e siècles ne furent pas exemptes de quelques lettres gothiques. Sous Philippe-Auguste, ce mélange prit le dessus ; il y eut dès lors deux écritures diplomatiques d'usage, une cursive gothique, tout à fait barbare, dès 1220, et une minuscule gothique, la plus ordinaire dans les lettres royales.

Les écritures diplomatiques ne commencèrent à prendre une nouvelle forme qu'au 16e siècle. Alors, sous François Ier, l'écriture devint vulgaire ; auparavant, cet art n'était guère exercé que par des clercs, des moines, quelques savans et les gens d'affaires.

Écriture des diplomes en Allemagne.

Les mêmes écritures diplomatiques usitées en France sous la seconde race, et jusqu'au 13e siècle, eurent cours en Allemagne ; mais elles y prirent bien plus souvent la forme de minuscule que de cursive. L'écriture diplomatique d'Allemagne, au 12e siècle, l'emporta sur les autres par la beauté et la netteté de ses caractères minuscules. L'écriture cursive ne fut point admise dans les chartes du pays avant le milieu du 13e siècle. A la fin de ce siècle, elle devint tout à fait barbare, ou gothique moderne. On a déjà dit que l'écriture allongée y avait été fort en usage dans les premières lignes des actes et dans les signatures, et quelquefois avec des tremblemens sans fin.

Écriture des diplomes en Angleterre.

Les plus anciennes chartes des Anglo-Saxons ne commencent qu'au 7e siècle ; ils se servaient sans doute auparavant de quelques symboles. Les plus anciens diplomes connus sont en lettres majuscules ; mais bientôt la minuscule et la cursive prirent le dessus, et devinrent, jusqu'au règne d'Alfred le Grand, l'écriture ordinaire des actes. Depuis ce prince, d'autres minuscules et cursives, empruntées des Français, servirent souvent à cet usage. Au 11e siècle, on voyait encore ce mélange de lettres saxonnes et françaises ; mais celles-ci, depuis la conquête de Guillaume, duc de Normandie, prirent faveur de plus en plus, et donnèrent enfin l'exclusion à la saxonne. Dès le règne de Henri II, ces beaux caractères dégénérèrent en gothique, qui devint dominant au 13e siècle, et qui y régna jusqu'au 16e.

Écriture des diplomes en Écosse.

Les plus anciennes écritures diplomatiques d'Écosse ne remontent pas au delà du 11e siècle. Elles eurent les mêmes vicissitudes

qu'en Angleterre : on n'y voit cependant guère que la minuscule française et gothique, avec la cursive des derniers siècles.

Écriture des diplomes en Espagne.

Les écritures employées dans les actes d'Espagne sont les minuscules et cursives visigothiques, la minuscule française, et les gothiques modernes. Ce fut Alphonse VI qui introduisit dans ce royaume l'écriture française. A. B.

Littérature Catholique.

AUTEURS ECCLÉSIASTIQUES OU PROFANES,

NOUVELLEMENT DÉCOUVERTS ET ÉDITÉS

PAR

SON ÉMINENCE LE CARDINAL ANGELO MAI.

SPICILEGIUM ROMANUM; en 10 vol. in-8°.
TOMUS VII[1], Romæ typis collegii Urbani, 1842.

Ce volume comprend trois parties :

La première est composée de la *Préface*, dans laquelle on trouve :

1. Une *Notice* sur l'ouvrage de saint Germain et sur celui de Photius, édités dans ce volume.

2. Un *Extrait d'un concile de Constantinople*, qui déclare dès alors que tout ce que les lois civiles peuvent faire de contraire à l'autorité spirituelle, ou tout ce qu'elles peuvent ordonner qui concerne l'ordre spirituel, est nul et de nul effet (XX-XXIII).

3. Anastase le Sinaïte : *Extrait* d'un opuscule sur l'*immunité ecclésiastique* : grec et latin (XXIII-XXIV).

4. Quatrième concile de Chalcédoine : *Extrait* concernant le 28e *canon de ce concile*, lequel canon donnait à l'église de Constantinople le premier rang après l'Église romaine ; l'auteur, quoique grec, reconnaît que ce canon ne fut jamais reçu, le pape saint Léon l'ayant rejeté aussitôt qu'il fut porté : grec-latin (XXIV-XXVI).

5. Autre témoignage formel sur la *primauté perpétuelle et générale du Pontife romain* ; extrait du même synodique : grec et latin (XXVI-XXIX).

6. Fragment sur la *cause du schisme des Studites*, qui, d'après leur chef Théodore, se séparèrent pour quelque tems des patriarches Tarasius et Nicephore ; précieux fragment d'histoire ecclésiastique ; en grec (XXIX-XXXII).

[1] Voir l'analyse du tome VI, au n° 59, tome X, p. 350.

La 2e *partie* comprend :

7. Saint Germain : *Narration sur les saints synodes, et sur les hérésies qui se sont élevées depuis la prédication des apôtres ;* grec et latin (1-73).

Saint Germain fut patriarche de Constantinople en 715, et occupa ce siége 14 ans, jusqu'au moment où Léon l'Isaurien faisant la guerre aux saintes images, il déposa le pallium et se retira dans sa famille, où il mourut dans une grande vieillesse. Ce fut un des premiers défenseurs des saintes images ; aussi ses écrits furent amplement loués par le 2e concile de Nicée. Le présent ouvrage renferme de précieux renseignemens sur l'histoire ecclésiastique de ce tems, et peut servir à réformer et à compléter Lequien et autres.

8. Photius : *Syntagma canonum.*— *Titre* de tous les chapitres ; en latin (77-88).— Les *Canons* eux-mêmes, formant la 3e *partie* du volume ; en grec (1-480). — *Index des matières ;* en latin (481-496).

Photius avait d'abord fait une première *Collection* des canons des conciles qui avaient eu lieu jusqu'à l'époque où il écrivait, 883, et qu'il avait appelée Συναγωγῆς. C'est, à peu de chose près, celle qui a été publiée avec les scholies de Zonare et de Balsamon, dans les éditions de Paris et de Beveridge. Puis, de ce recueil il avait fait un nouveau travail dans lequel, sous 14 titres, il avait fait entrer tout ce qui avait trait aux affaires canoniques, appliquant à chaque question les canons qui y avaient rapport, en indiquant les conciles qui les avaient portées ; et c'est cette nouvelle *composition,* faite *avec ordre,* qu'il avait appelée Σύνταγμα. C'est celle que publie ici le docte cardinal, et qu'il ne faut pas confondre avec la première, comme l'ont fait Lambecius, Fabricius, Assemani et Morellius.

Enfin, un troisième travail avait été fait sur les canons, par Photius, dans lequel il avait abrégé son *Syntagma,* se contentant de renvoyer par des numéros d'ordre à chaque canon, et c'est ce qu'il avait appelé *Nomocanon,* dont il existe plusieurs éditions.

D'ailleurs, le savant cardinal fait observer que, dans la collec-

tion de Photius, publiée ici, on ne trouve pas un mot qui favorise le schisme. Les canons seuls de l'Église primitive y sont insérés ; c'est donc un ouvrage très-utile, et qui doit être d'un grand secours pour ceux qui s'occuperont de l'histoire et de la discipline des premiers tems du christianisme.

TOMUS VIII, Romæ, typis collegii Urbani, 1842.

1. *Préface* où il est parlé de la plupart des auteurs qui entrent dans ce volume.

2. *Liste de quelques autres vies*, composées par le Florentin Vespasien, en sus de celles publiées par le cardinal dans le 1er volume de cette collection, et *Notice sur quelques codex du Vatican.*

3. Simon de Sienne : *Ode italienne en l'honneur de la Vierge ;* composée vers 1383 (XXIII-XXVII).

4. Anonyme : *Lamento di Fran. Da. Battifolle, conte di Poppi*, avec une réponse au nom des Florentins (XXVII-XXXII).

Il s'agit du désastre de ce Guido de Battifolle, un de ces petits rois de Pupium que les Florentins chassèrent de son trône en 1440.

5. Sedulius Scotus : *Liber de rectoribus christianis* (1-67).

Sedulius fut un auteur distingué du 9e siècle ; les *recteurs chrétiens* dont il parle ici paraissent être Charlemagne et Louis son fils ; l'ouvrage fut composé en 813.

6. *Inscriptions chrétiennes* qui se trouvaient anciennement sur *le tombeau de saint Pierre* (70).

Ces inscriptions, qui étaient inédites, sont au nombre de trois. L'une, qui est d'un Français, est conçue en ces termes : *Rufinus Juventius, Gallus, vir inlustris expræf. Urbis pro beneficiis domini apostoli votum solvit.*

7. Augustinus Valerius : *De comparandâ et tuendâ boni principis existimatione* (71-88).

8. Du même : *De cautâ imitatione sanctorum episcoporum* (89-117).

9. Du même : *Quatenùs fugiendi sunt honores* (118-171).

Valerius, né en 1530 et mort en 1606, fut successivement évê-

que de Vérone et cardinal. Il avait composé un grand nombre d'ouvrages. Ponzettus en compte 191 latins, dont 86 ont vu le jour, et 46 italiens, dont 18 sont encore manuscrits. Le cardinal professe la plus grande estime pour le mérite des écrits de Valerius, qu'il ne fait pas difficulté de comparer à tout ce que les saints Pères ont produit de plus sage et de plus estimé. Le 1er des trois opuscules publiés ici, *sur l'art de bien gouverner*, est adressé à François Marie II de la Rovère, duc d'Urbain ; le 2me, adressé au cardinal Frédéric Borromée, neveu et successeur de saint Charles Borromée, a pour but de lui conseiller une grande modération dans ses rapports avec les magistrats séculiers ; le 3me fut adressé au même Frédéric Borromée, et montre de combien d'écueils les honneurs ecclésiastiques sont environnés pour les chrétiens.

10. Antonius Maria Gratianus : *De Despotâ Valachorum principe*, libri III (172-218).

Gratianus, né en 1537, devint évêque d'Amerina, et secrétaire du pape Sixte V, et fut très-distingué dans les lettres et les affaires. Cet opuscule, fait de main de maître, nous donne l'histoire de Despota, qui gouverna la Valachie de 1560 à 1562.

11. Du même : *De Jacobo, Despotæ fratre,* liber I (219-234).

12. Du même : *Epistolæ,* libri XI (235-478).

Ces lettres traitent de la plupart des affaires du tems compris entre 1566 et 1570; il y a surtout des détails très-curieux sur les guerres civiles de la France, de Belgique et d'Allemagne. Elles doivent être lues par les historiens.

13. Clément VIII : *Lettres à Gratianus pour le consoler de la mort de son frère* (477-478).

14. Johan. Franc. Commendoni : *Inscriptions latines et vers* placés dans la villa que le pape Jules III avait fait décorer hors de la porte Flaminienne (479-487).

15. Petrus Bembo : *Sarca*, *poema heroicum* (488-504).

C'est un de ces poëmes où les littérateurs de cette époque imitaient avec une trop funeste exactitude non-seulement la diction, mais les inventions et les fables païennes. Il s'agit d'un mariage du fleuve *Sarca* avec la ville de *Garda*, où tous les

dieux assistent, et où est prédite la naissance de Virgile, de Pontanus et de Sannazar, etc., *nugæ nugarum*.

16. Actius Syncerus Sannazarius : *Quelques vers inédits* (505-511).

17. Fran. Petrarcha : *Morceau latin* qui manquait à la fin de son *Itinerarium hierosolymitanum* (512).

18. Julius Valerius : *De rebus gestis Alexandri Macedonis supplementa quædam* (513-522).

Supplément à ajouter à cet opuscule du même auteur, déjà édité par le savant cardinal, dans ses *Auct. classici*, t. VII, p. 69.

19. Antonius Galateus : *Epistolæ selectæ XX* (523-608).

Galateus, Grec d'origine, né en 1444, mourut en 1517, et fut un des auteurs les plus distingués de cette époque, de manière à mériter le surnom de *philosophus insignis*. Onze de ces lettres concernent l'histoire, et les autres la philosophie ou des sujets divers. Le cardinal les estime dignes des plus grands éloges. Il y relève cependant cette phrase païenne, qui revient souvent sous sa plume : *Dii immortales*, pour parler des anges.

20. Cæsar Capacius : *Vitæ proregum regni et urbis Neapolis* (609-652).

Capacius était précepteur du fils du dernier duc d'Urbain, Fr.-Marie II de la Rovère. Les vies qu'il décrit sont celles du grand *Gonzalve de Cordoue*, de *Raymond de Cardona*, et de *Petrus Gironus*, sous lequel eut lieu, à Naples, une émeute pour le blé. Dix autres vies sont encore manuscrites. Il mourut en 1631.

21. Onuphrius Panvinius : *In centum libros antiquitatum romanarum præfatio* (653-663).

La bibliothèque Vaticane possède le plan et les divisions de ce grand et bel ouvrage, que la mort ne permit pas à son auteur d'achever. Le cardinal en publie la *préface* très-docte et très-curieuse, qui n'avait été encore éditée qu'en partie, en tête des *Commentaires sur la république romaine*. Elle contient un abrégé de tous les écrivains qui avaient écrit sur Rome, et que Panvinius avait été obligé de consulter. On y voit aussi le plan de tout l'ouvrage.

22. Proclus Lycius : *Commentaire sur la dernière partie du livre X de la République de Platon ;* en grec (664-712).

Ce sont de nouveaux fragmens à ajouter à ceux déjà publiés par le cardinal, du même ouvrage de Proclus. Il y traite de plusieurs parties très-curieuses de la philosophie et de la théologie païenne.

23. Sanctus Augustinus : *Sermones quatuor* (713-725).

Ces quatre discours sont bien du grand docteur de l'Eglise, et ne sont qu'un échantillon d'un grand nombre d'autres de différens Pères, que l'infatigable éditeur a trouvés dans des traductions grecques, arabes, syriaques, et qu'il publiera bientôt.

TOMUS IX, Romæ typis collegii Urbani, 1843.

1. *Préface*, où il est parlé des différens auteurs qui entrent dans le volume (I-XXIV), et où l'éditeur a inséré en outre les pièces suivantes :

2. *Titre de tous les nouveaux sermons d'Eusèbe d'Alexandrie* (VIII-X).

3. Titre et fin (en grec) d'un *Dialogue entre Timothée, chrétien, et Aquila, juif*, pour prouver à celui-ci la divinité du christianisme.

L'ouvrage est très-considérable, et paraît être de l'époque de saint Cyrille, ou à peu près. Le cardinal n'en publie pour le moment que ce spécimen (XII-XIII).

4. *Épitaphe latine d'Andréola*, mère de Nicolas V, découverte à Spolète (XX).

5. Eusèbe d'Alexandrie : *Trois discours sur le jeûne, sur la charité et sur l'incarnation du Seigneur ;* grec et latin (1-28).

Turrianus a parlé le premier de cet Eusèbe, dont il donna quelques fragmens dans sa *Defensio canonum apost. et epist. decret. ;* il le place au 13e siècle ; mais il est bien plus ancien, puisqu'il est cité par saint Jean Damascène, du 8e siècle, et par Jean le Moine, du 7e siècle. Le cardinal le croit du 5e siècle, et il en publie la vie, et de plus douze autres discours plus loin, au n° 30.

6. Sedulius Scotus : *Explanationes in præfationes S. Hieronymi ad Evangelia* (29-58).

On a déjà parlé de ce Sedulius en rendant compte d'un autre de ses écrits inséré dans le t. VIII, n° 5. L'ouvrage publié ici est assez important. On y voit la preuve que le *Prologue sur les canons des Écritures* est bien de saint Jérôme, ce dont Vallarsi paraissait douter. Quelques gloses allemandes sont insérées dans le texte, bonnes à consulter par ceux qui désirent connaître l'allemand du 9e siècle.

7. Odoramnus monachus : *Opuscula* (58-97).

Odoramnus, mort en 1045, âgé d'environ 60 ans, eut beaucoup de crédit sous le roi Robert. Duchesne et Mabillon avaient déjà publié quelques-uns de ses opuscules, mais ceux que donne ici le cardinal sont bien plus importans. Ces opuscules sont au nombre de 13 ; on y trouve des notions curieuses sur l'histoire, la musique, la physique et la science biblique à cette époque. On peut voir surtout dans le 8e la forme de l'élection d'un évêque. Dans ces opuscules on trouve :

8. Fortunatus : *Vers sur la reine Theudechide* (63).

9. Le roi Robert : *In sanctum Savinianum et ejus socios hymnus* (98-102).

Cet hymne est en prose ; le cardinal doute s'il est du roi Robert, qui en a composé plusieurs autres, ou d'Odoramnus lui-même. Il y est parlé des apôtres envoyés par saint Pierre pour convertir la Gaule, *Savinien, Potentianus, Altinus*, auxquels se joignirent *Serotinus* et *Odaldus* ou *Eodaldus*, comme l'avait déjà raconté l'auteur de la *Vie des Pontifes* insérée dans le t. VI, p. 6 de cette collection.

10. *Épitaphes* en vers de 5 archevêques de Sens, morts de 810 à 995, d'un abbé et d'un comte-moine, lesquelles sont peut-être d'Odoramnus lui-même (102-104).

11. Moine anonyme : *In librum Ecclesiastem commentarius* (105-108).

Mabillon et Lelong avaient déjà parlé de ce commentaire adressé à Arnulfe, abbé de Troarn, dans le diocèse de Bayeux,

en 1089. Le cardinal n'en publie ici que l'épître dédicatoire et le commencement du premier livre.

12. Claudius Taurinensis : *Expositio Epistolæ ad Philemonem* (108-117).

Ce Claudius fut évêque de Turin sous Louis le Pieux, au 9e siècle. On a de lui des explications de toutes les Épîtres de saint Paul ; mais ce ne sont que des abrégés des commentaires des Pères. Le cardinal donne pourtant comme modèle cette courte explication, qui est un abrégé de celle de saint Jérôme sur le même sujet. — Il faut dire la même chose d'une *Chaîne sur saint Matthieu,* qui est manuscrite, et qui n'est qu'un abrégé des commentaires des Pères.

13. Anonyme : *Chronicon latinum* (118-140).

Cette chronique d'un codex du 8e siècle, quoique d'un mauvais latin et rempli d'erreurs, méritait pourtant d'être connue. Suivant le cardinal, l'auteur serait un Anglais ou un Gaulois qui aurait écrit contre les *Six âges du monde* de Bède, qu'il désignerait sous le nom de Scot. Sa chronique comprend depuis la naissance du Christ jusqu'à la 9e année du règne de Justin, laquelle correspond à l'an 574 ; il paraît avoir suivi la chronique de Jean Malalas, ou les histoires que cite celui-ci, ce qui prouverait que l'on connaissait et lisait les auteurs grecs en Angleterre et en France à cette époque ; il y a une liste des Césars assez fautive.

14. Onuphrius Panvinius : *De ecclesiis christianorum, Liber unicus* (141-180).

Onuphrius Panvinius, né à Vérone en 1530, mort à Parme en 1568, âgé d'un peu moins de 40 ans, fut un des érudits les plus savans et un des écrivains les plus féconds qui aient existé. Il avait eu en vue de faire deux choses : la première de traiter en 100 livres de toutes les antiquités et histoires générales et particulières de Rome ; la deuxième, de donner un recueil complet des antiquités chrétiennes. Mais la mort l'empêcha d'accomplir ces grands projets. Cependant plusieurs parties étaient finies ; les unes ont déjà été imprimées, et plusieurs sont encore manuscrites dans la bibliothèque Vaticane. Le

savant cardinal en publie ici un grand nombre que nous allons continuer à citer.

Le présent livre, en 9 chapitres, renferme des choses très-curieuses sur les premières églises de la chrétienté et sur les cérémonies qui y avaient lieu.

15. Le même : *De sacrosanctâ basilicâ, baptisterio et patriarchio Lateranensi*, libri v (181-191).

Le cardinal ne publie ici que le 2e chapitre du 1er livre de ce bel ouvrage, ainsi que la dédicace au chapitre de Latran, laquelle contient les titres de tous les chapitres. Ce 2e chapitre est intitulé : *De basilicâ Lateranensi, et hujus vocis origine, et Lateranorum ædibus*. La raison est d'abord que Panvinius lui-même a fait un abrégé de son grand travail dans l'ouvrage italien *sur les sept principales églises de Rome*, qui parut à Rome en 1570 ; mais surtout parce que l'ouvrage de Panvinius a été presque transporté en entier dans le livre que César Rasponius publia près de 100 ans après Panvinius, *sur la basilique et le patriarchat de Latran*, et offrit à Alexandre VII ; ouvrage où il a puisé à pleines mains dans le manuscrit de Panvinius, qu'il ne cite pas assez souvent. Le cardinal désire voir quelqu'un publier l'ouvrage entier.

16. Le même : *De rebus antiquis memorabilibus et præstantiâ basilicæ sancti Petri, apostolorum principis*, libri vii (192-382).

L'ouvrage de Panvinius, bien que non achevé, méritait à tous égards d'être imprimé. Tous ceux qui s'occupent des antiquités de cette vénérable basilique vaticane, y trouveront de quoi faire une moisson abondante. Le cardinal en a fait un choix judicieux, retranchant ce qui était ou déjà publié à part, ou ce qui était traité par Panvinius d'une manière plus détaillée dans d'autres ouvrages.

17. Zacagnius : *Ecclesiarum urbanarum ex Anastasio Bibliothecario et aliis antiquis monumentis magnus catalogus* (383-468).

L. A. Zacagnius était bibliothécaire du Vatican vers le milieu du 18e siècle. C'est avec beaucoup de peine et de soins qu'il avait composé le catalogue de toutes les églises, monastères et

cimetières de la ville de Rome. L'ouvrage, resté manuscrit, n'a pas échappé aux recherches infatigables du cardinal, qui le publie ici à la place de celui de Panvinius sur le même sujet, resté inachevé.

18. Panvinius : *De cardinalium origine*, liber I (469-511).

19. Le même : *De sacrorum cleri ordinum origine* (512-515). Un extrait seulement.

20. Le même : *De variâ romani pontificis creatione* (515-517). Panvinius n'a jamais achevé cet ouvrage, qu'il avait d'abord divisé en 10 livres ; mais il en avait fait un abrégé, qu'il avait dédié à Pie IV. En examinant tous ces travaux, le savant cardinal s'est aperçu qu'ils n'étaient qu'à l'état d'ébauche, et que même ce qui était fait manquait souvent de critique ; aussi il ne publie ici que la dédicace à Pie IV et un extrait de l'épître au lecteur ; mais à la place il donne l'opuscule suivant :

21. Angelus Massarellus : *De modis seu formis per diversa tempora observatis in electione pontificum maximorum à divo Petro usque ad Julium III* (518-530).

Massarellus, évêque de Telesa, dans le royaume de Naples, fut longtems le secrétaire du concile de Trente, et tint le journal des délibérations, dont s'est souvent servi Palavicin dans son *Histoire* de ce concile. Cet opuscule est clair et commode à consulter, surtout avec les *annotations* que le cardinal y a jointes.

22. *Sommaire* de l'ouvrage de Panvinius *sur le même sujet* (530-532).

23. *Notice sur l'histoire ecclésiastique* composée par Panvinius en 4 vol., depuis saint Pierre jusqu'à Pie V ; extrait concernant les *rites* et les *sacremens* (532-534).

24. Autre *Notice sur* les 100 *livres de ses Antiquités romaines,* avec les titres des 12 livres contenant les *inscriptions*, et ceux des 10 livres de son *Histoire romaine* (534-549).

25. Du même : *Lettre à Laurinus et à Goltzius sur divers points d'antiquités* (541-547).

Il y avertit ces savans, avec une urbanité parfaite, qu'ils prêtent le flanc à de nombreuses critiques, et qu'ils veuillent bien, par conséquent, peser leurs paroles avant de l'attaquer.

26. *Notice* sur les *Vies des hommes illustres* et *les histoires des familles romaines* du même, dont plusieurs sont perdues ou n'ont jamais été exécutées; parmi les perdues, on doit regretter surtout une *Histoire de Grégoire VII* en 5 livres, que le cardinal n'a pu encore découvrir. De ces histoires, le savant éditeur ne publie que les suivantes :

27. Du même : *De Fabiorum familiâ* liber (549-574). — *De Maximorum familiâ* liber (575-591).

28. Vespasien de Florence : *Vita della Alessandra de' Bardi* (592-616). — *Vita di Bartolomeo Fortini* (617-621). — *Lettre du Pogge*, où il est fait mention de Vespasien (621).

Voir ce qui a été dit de ce Vespasien dans la notice du t. I, n° 5, insérée dans notre t. X, p. 140.

29. Poggius florentinus : *Invectio in delatores* (622-627). — *Ex epistolis invectivis fragmenta* (628-651).

On sait la réputation du Pogge comme écrivain satirique. Le cardinal a extrait du recueil assez copieux de ses *Invectives* tout ce qui pouvait être utile à l'histoire.

30. Eusèbe d'Alexandrie : *Discours sur différens sujets*; en grec (652-703).

Trois discours du même ont déjà été publiés ci-dessus, n° 5. Dans ceux-ci, on trouve un témoignage sur la *confession* des péchés faite aux prêtres : *καὶ ἐξομολογεῖται τὰς ἁμαρτίας αὐτοῦ τοῖς πρεσβυτέροις* (p. 654); et un autre sur l'Eucharistie : *καὶ ὁ μὲν ἄρτος γίνεται σῶμα, καὶ τὸ ποτήριον γίνεται αἷμα τοῦ Κυριοῦ ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ* (p. 660 et 671); Eusèbe y chante aussi la louange de la *Croix*. Le 7e discours est curieux, à cause des détails sur les superstitions du tems qui y sont réfutées. Il est à désirer que ces discours soient bientôt traduits.

31. Anonyme : *Commentaires, 1° sur la vie d'Eusèbe avant son épiscopat; 2° sur son épiscopat et sur la conversion d'Alexandre; 3° sur la mort d'Eusèbe*; en grec (703-713).

Le cardinal doute de plusieurs des faits racontés ici, et cependant il y en a plusieurs, nouveaux et intéressans, que l'on ne saurait contester.

32. Saint Jean Damascène. *Six hymnes*, en grec (713-739).

C'est une bonne fortune que la découverte de ces hymnes, complétement inconnues jusqu'à ce jour. Elles sont en prose, et célèbrent les louanges des SS. Basile, Jean Chrysostome, Nicolas de Myre, Georges et Blaise, martyrs. Celle sur saint Pierre est remarquable par les éloges et les titres que ce père grec du 8e siècle donne au pontife de Rome. Il dit en propres termes que « le Christ a recommandé à Pierre son Eglise; qu'il l'a gouvernée » avec habileté, comme un pilote son vaisseau; » il appelle en outre Pierre « le tuteur de Rome, le gardien des richesses du » royaume céleste, la pierre de la foi et le fondement inébran- » lable de la foi catholique; » il fait mention « du second retour de » Pierre à Jérusalem, sous l'empereur Claude, et aussi de son » triomphe sur Simon le Magicien. »

33. Photius : *Trois hymnes*, en grec (739-743).

Elles sont en vers; dans la première, c'est l'empereur Basile qui s'adresse à Dieu; dans la deuxième, c'est l'Eglise qui parle à Basile; enfin, la troisième, imparfaite, contenait les éloges de ce Basile.

34. Quelques *corrections* aux 9 volumes de ce *Spicilegium* (743-744).

La deuxième partie comprend :

35. Priscillianus : *Prologus et canones ad sancti Pauli Epistolas* (I-X).

Priscillianus, dont le cardinal a découvert ici le seul et unique fragment qui nous reste, est cet évêque d'Avila en Espagne, chef des priscillianistes, qui, relégué à Trèves par l'ordre de l'empereur Maxime, y fut décapité, l'an 386 de Jésus-Christ. Quelques auteurs ecclésiastiques avaient parlé de cet écrit; mais aucun n'en avait publié un seul fragment. L'ouvrage est composé d'un *Proœmium* très-court d'un saint *Pérégrinus*, évêque, qui nous apprend que l'ouvrage est bien de Priscillien l'hérétique, et qu'il a eu soin d'en corriger les erreurs. Ces canons, au nombre de 93, sont comme le sommaire de la doctrine contenue dans les Epîtres de saint Paul.

36. Fragmens de l'*ancienne version latine* des livres saints, dite *Itala vetus*. (I-VIII, 1-88.)

On sait que cette version est celle dont se servait l'Eglise latine avant la traduction de saint Jérôme, dite pour cela *version nouvelle*. On n'a conservé que des fragmens de l'antique. Ceux qu'en publie ici le docte cardinal sont tirés d'un *Speculum* ou *Miroir moral* d'un auteur inconnu, mais que quelques-uns ont attribué à saint Augustin. Quoi qu'il en soit, le manuscrit est toujours du 6e ou du 7e siècle; on y trouve le fameux passage de saint Jean, sur les trois Personnes divines (p. 71).

37. *Epître apocryphe de saint Paul aux Laodicéens* (74-75).

Cette édition est beaucoup plus complète que celle qui a été publiée par Fabricius dans son *Codex apocryphus novi Testamenti*, t. II, p. 853.

38. *Ex italicâ versione variæ lectiones.* (76-86).

39. *Index palæographicus* (87-88).

40. *Glossarium novum latinitatis ex aliquot nostris editionibus et codicibus sumptum* (I-VI, 1-89).

Ce glossaire, extrait par le cardinal des ouvrages qu'il a édités ou des manuscrits qu'il a consultés, ne renferme que des mots qui ne se trouvent pas dans le *Dictionnaire* édité à Padoue par *Furtanettus*. C'est un vrai service rendu à la langue latine que plusieurs auteurs ont trop voulu éplucher et écourter, et ont ainsi appauvrie.

A. BONNETTY.

Traditions Bibliques.

DE L'HARMONIE ENTRE L'ÉGLISE ET LA SYNAGOGUE,

Par M. P. L. B. Drach.

(DEUXIÈME ARTICLE[1].)

Le dogme de la Trinité dans la Synagogue. — Preuves nouvelles extraites des livres des rabbins. — Conséquences qui en découlent. — Les chrétiens n'ont point emprunté aux païens leurs croyances.

Nous allons recueillir encore quelques-unes des traditions qui prouvent que l'Église judaïque possédait la connaissance du mystère de la très-sainte Trinité.

Chap. V. — M. Drach cite un nouveau passage du *Zohar*[2], sur ce verset : *Ecoute, ô Israël, Jéhova notre Dieu, Jéhova* (est) *un.* Il répète ici, après un grand nombre de fois, que ce verset en particulier renferme le mystère de la sainte Trinité. — Voici encore un commentaire du *Zohar*[3] sur ces paroles du Roi-Prophète : *Tu es Dieu, mon Dieu* (Ps. LXIII, 2) : « David a chanté » une louange sublime, éminente. Et quelle est-elle ? *Dieu, mon* » *Dieu, Toi.* Car pourquoi, après avoir dit Dieu, répéterait-il » mon Dieu, si ce n'était pour annoncer un autre degré qui est » propre à Dieu ? Nous voyons en ce verset les *trois degrés*[4], » *Dieu, mon Dieu, Toi.* Bien qu'ils soient *trois,* ce n'est qu'un » *degré unique* dans le mystère du Dieu vivant.

» *Dieu*, Dieu suprême, Dieu vivant ; *mon Dieu,* d'une extré-

[1] Voir le 1er art., n° 59, t. x, p. 361.

[2] *Zohar,* partie II, fol. 19, col. 74-75. *Ap.* M. Drach, p. 413-15.

[3] *Zohar,* partie II, fol. 62, col. 248.

[4] « L'ancienne Synagogue appelait *degrés de Dieu* les trois hypostases de la divinité. « Et Jéhova se tenait sur l'échelle de Jacob, parce qu'en « cette échelle tous ses *degrés* se voyaient unis en un seul nœud, » dit le *Zohar* sur la *Génèse,* fol. 89, col. 350. Le même, paraphrasant le *Dixit Dominus Domino meo,* le rend de cette manière : « Le premier *degré* dit au « second *degré* : Assieds-toi à ma droite. » M. Drach, p. 417.

» mité du ciel, jusqu'à l'autre extrémité du ciel [1] ; *Toi*, degré qui » lui est inhérent. Cependant le tout n'est *qu'un* et se réduit à un » *seul nom*. Ce *seul nom* est Jéhova, renfermant le grand mystère » si clairement annoncé dans ce passage [2]. »

Moïse, dans l'*Exode*, conjure le Seigneur de lui faire voir sa gloire [3]. Or, quelle est la *gloire* de Jéhova qu'il demandait à connaître ? L'*essence personnelle* de Dieu, Dieu tel qu'il est en réalité, répondent tous les rabbins. Il nous suffit de citer ce commentaire de *Ihezkuni* : « *Fais-moi voir, je te prie, ta gloire.* » C'est-à-dire, accorde-moi la vue de la Divinité elle-même [4]. — » Le Seigneur, répondant alors à Moïse, dit : « Je ferai passer » toute ma bonté devant toi, et *je prononcerai* devant toi le nom » de *Jéhova*.» (v. 19). Que signifient ces paroles : *Je prononcerai le nom de Jéhova?* Ecoutons R. Moïse Nahhménides : « Je pro- » noncerai (je développerai) devant toi le *grand nom* que tu ne » pourras voir.» — « Le *texte* continue : « Et il (Jéhova) dit en- » core : Tu ne pourras voir ma face (*connaître clairement mon* » *Essence*), car l'homme en cette vie est incapable de me voir. » Et Jéhova étant descendu dans une nuée s'arrêta en cet en- » droit-là, auprès de lui, et prononça le nom *Jéhova*. Et Jéhova » passa devant lui en prononçant : *Yehova*, *Yehova*, *él* » (Jéhova, Jéhova, Dieu) (XXXIII, v. 20 ; XXXIV, 5, 6).

« Ces trois mots, dit R. Moïse Nahhménides, sont des noms saints, et nos sages les appellent les *caractères* de Dieu. » — « Ainsi, ajoute M. Drach, Dieu, pour montrer à Moïse *sa gloire*, *son essence*, prononce devant lui le nom de *Jéhova*. Cela veut dire, il lui enseigne la véritable valeur de ce nom adorable, en lui faisant connaître que Jéhova renferme le mystère de la Trinité des personnes divines : *Yehova*, *Yehova*, *él*. — C'est là tout

[1] « Emprunt fait au texte du *Deutéronome*, IV, 32. Les prophètes annonçaient que le Messie devait étendre sa domination et la gloire de son nom d'une extrémité du monde jusqu'à l'autre extrémité. » *Ibid.*, p. 417-18.

[2] *Ibid.*

[3] Ostende mihi (hebr., *quæso*) gloriam tuam. *Exod.*, c. XXXIII, v. 18.

[4] M. DRACH, p. 426.

ce que Dieu a pu accorder à un homme en cette vie. Le voile de l'auguste mystère ne peut être levé entièrement pour nous qu'après que nous serons délivrés des liens du corps. Notre béatitude alors consistera à voir la face de Dieu, dans le miroir clair, comme s'exprime Moïse Nahhménides [1]. »

Le *Talmud*, le *Zohar*, etc., trouvent aussi la doctrine de la Trinité dans ces paroles du Créateur : « *Faisons* l'homme *à notre image et à notre ressemblance* [2]. »

Chap. VI. — M. Drach cite en faveur de la même doctrine quelques extraits de Moïse Maïmonides, qui cependant fut pendant toute sa vie l'adversaire le plus ardent du dogme de la Trinité. Les ennemis de nos croyances, quoi qu'ils fassent, sont souvent les organes dont la vérité se sert pour se manifester au grand jour. Ainsi Maïmonides lui-même l'a déposée dans ses ouvrages ; son *Moré-Nebuhhim* et son *Abrégé talmudique* contiennent même un si grand nombre de propositions *scandaleusement* entachées de l'impiété *nazaréenne*, que les Juifs de plusieurs pays s'entendirent, dans le 13e siècle, pour les livrer aux flammes. La grande diffusion de ces deux traités empêcha leur destruction complète (p. 433-35).

Chap. VII. — On se rappelle ce passage de nos livres saints : *Et Jéhova fit pleuvoir sur Sodome et sur Gomorrhe du soufre et du feu* (*Gen.*, XIX, 24). Voici comment le *Beréschit-Rabba* rapporte la doctrine des rabbins sur ce point : « R. Eliéser enseigne que, partout où il y a dans le texte ויהוה (*et* Jéhova), il faut entendre *Dieu avec son tribunal*.

« Car, dit R. Sal. *Yarrhi*, en commentant ce verset de l'*Exode*, XII, 29 : *Et Jéhova frappa*, etc., la conjonction *et* annonce plus d'une personne ; comme on dit : *un tel et un tel*. Or, on sait que, dans la loi mosaïque, un tribunal est composé de *trois membres*. De nos jours encore, les lettres de divorce se donnent devant un *tribunal de trois*, c'est encore devant lui que les *lévirs* se font déchausser par la veuve de leur frère mort sans postérité. Par conséquent, on doit reconnaître aussi trois per-

[1] Ubi sup., 427-28.
[2] *Genes.*, c. I, v. 26, 27. Cf. M. DRACH, p. 429-32.

sonnes dans le tribunal qui punit *avec* Jéhova les villes coupables, qui avec *lui* frappe de mort les premiers-nés des Égyptiens ? Ne voit-on pas encore là le dogme de la Trinité ?

Chap. VIII. — Ce dogme forme aussi la base du système cabalistique du *Sépher-Yetzira* (livre de la création), que les rabbins attribuent à Abraham. — « Il distingue en Dieu trois *numérations générales*, lesquelles se confondent dans la *numération suprême*, et ne forment ensemble qu'une essence ; à savoir : 1° *En-Soph*, *l'infini*, l'éternité, ou plutôt l'être éternel, autrement appelé *Kéter-Elion*, la couronne suprême ; 2° *Hhohhma*, la sagesse ; 3° *Bina*, la prudence.

« Ces trois numérations suprêmes sont appelées quelquefois, dans les livres cabalistiques, *les trois lumières d'en haut*, et aussi *les trois voies*, *les trois degrés*, *les trois branches supérieures* de l'arbre cabalistique, *les trois colonnes*, etc. Et, pour que l'on sache bien que toutes trois sont véritablement en Dieu, sont Dieu lui-même, on leur donne les *trois noms propres* de Dieu. On appelle donc la première *Ehyé*, אהיה, c'est-à-dire le tétragrammaton à la première personne du verbe *être*, JE SUIS, Dieu, qui seul se connaît lui-même. La troisième est appelée *Yehova*, יהוה, c'est-à-dire le tétragrammaton à la troisième personne du verbe *être*, IL EST. La seconde, qui est la *colonne du milieu*, porte le nom *Iah*, יה, qui, selon les rabbins, est l'abrégé de l'un et de l'autre des deux noms.

» Il n'y a point de Dieu au-dessus d'EN-SOPH, disent les cabalistes, parce que le Père est *principe* aux deux autres, et que nul n'est principe à lui.

» Voici maintenant comment on représente, sous la figure d'un *triangle*, les trois branches suprêmes de l'arbre cabalistique[1] :

[1] *De l'harmonie*, etc., t. I, p. 438-39.



M. Drach cite ensuite quelques extraits importans du *Sépher-Yetzira*, et de ses principaux commentaires. Les limites qui nous sont imposées ne nous permettent pas de les reproduire. Nous nous bornerons à faire remarquer que les rabbins, en adoptant la dénomination *voie* pour désigner chacune des personnes de l'adorable Trinité, rendent un nouvel hommage à la vérité de l'Évangile ; ils enseignent même, avec l'Église, que la foi est un don de la *troisième voie* de Dieu, du Saint-Esprit [1].

M. Drach présente le passage suivant du livre *Cuzari* comme le résumé et comme le commentaire des divers extraits qu'il a donnés du *Sépher-Yetzira*. — « La sagesse est *trois* en *une*. L'être » divin est unique. La distinction des numérations que nous ad- » mettons en lui ne consiste que dans une certaine distinction » dans la même essence [2]. »

Chap. IX. — Tout le monde a lu dans la *Genèse* (ch. XVIII) l'ap-

[1] Cf. M. Drach, p. 440-45.

[2] *Ibid.*, 446.

parition de Dieu à Abraham. Pour reconnaître dans ce récit la trinité et l'unité divine, il suffit de traduire le texte hébreu mot à mot, sans recourir à aucun commentaire :

V. 1. Et Jéhova lui apparut (à Abraham) dans les plaines de Mambré, lorsqu'il était assis à l'entrée de sa tente, pendant la chaleur du jour. — V. 2. Abraham, levant les yeux, s'aperçut que *trois hommes se tenaient* près de lui. Dès qu'il s'en aperçut, il courut vers eux, quittant l'entrée de la tente, et *se prosterna en terre*. — V. 3. Et il dit : Seigneur[1], si j'ai trouvé grâce à *tes* yeux, ne *passe* pas, je prie, devant ton serviteur sans t'arrêter. — V. 4. *Permettez* que l'on apporte un peu d'eau, et *lavez vos* pieds, et *reposez-vous* sous cet arbre. — V. 6. Je chercherai un morceau de pain, et *soutenez votre* cœur, ensuite *vous continuerez* de voyager, puisque *vous* êtes *venus* à passer auprès de *votre* serviteur. — V. 7. *Ils dirent :* Fais ainsi que tu promets. — V. 8. Et il prit du beurre... et *les* servit ; et il se tint auprès d'*eux* sous l'arbre, et ils *mangèrent*. — V. 9. Et *Ils* lui *dirent :* où est Sara, ta femme? Abraham répondit : elle est dans la tente. — V. 10. Et *il dit :* je reviendrai à toi dans un an, et Sara, ta femme, aura déjà un fils. — V. 12. Et Sara s'en moqua intérieurement, pensant... — V. 13. Alors *Jéhova dit* à Abraham : Pourquoi Sara s'est-elle moquée, pensant... — V. 14. Y a-t-il quelque chose qui soit trop difficile pour *Jéhova ?* Dans un an *Je* reviendrai à toi, et Sara aura déjà un fils. — V. 15. Cependant, Sara le nia, disant : je ne m'en suis pas moquée, car elle craignait (de l'avouer). Et *il dit :* Cela n'est pas ; au contraire, tu t'en est moquée. — V. 16. Et *ces hommes s'éloignèrent* de là, et *se tournèrent* vers Sodome. Et Abraham *les* accompagna pour *leur* faire la conduite. — V. 22. *Ces hommes* donc, s'en allant de là, *marchèrent* vers Sodome, tandis qu'Abraham se tenait toujours encore *devant Jéhova*[2].

Pourquoi, demande M. Drach, cette alternative continuelle du nombre singulier et du nombre pluriel dans le texte qui raconte l'apparition de *Jéhovah en trois personnes*[3]? Ne prouve-t-elle pas

[1] « Le Talmud, traité *Schebuot,* fol. 35 verso, décide que ce *Seigneur* est *saint,* c'est-à-dire qu'il doit s'entendre de *Dieu*. Cette décision est adoptée par Maïmonides dans son *Traité des fondemens de la foi ,* c. VI, § 9. Nous disons *décide, décision;* car il s'agissait de savoir si le scribe juif qui copie le Pentateuque doit avoir l'intention, en ce verset, d'écrire un nom *saint* ou un nom *profane*. » Ibid., p. 447.

[2] Le *Talmud,* traité *Berahhot,* fol. 6 verso, les paraphrases chaldaïques et Maïmonides, expliquent : *Et Abraham demeurait en adoration devant le Seigneur*. P. 448.

[3] Pour le mot hébreu אנשים, *viri,* voyez les commentaires de R. Sal. Yarrhi, d'Aben-Ezra, de R. Lévi-ben-Gherschon, Hhezkuni, Sephorni, etc., sur les Nombres, XIII, 4; et Behhaï, sur la *Genèse,* XVIII.

évidemment qu'en son *unité* il y a *trinité?* En vain, pour échapper à la force de cet argument, les rabbins prétendent que ce sont tout simplement trois anges, sous forme humaine, qui ont reçu l'hospitalité du patriarche. Le texte, en effet, parle expressément de Jéhova, et non point des anges. De plus, la tradition de la Synagogue renverse leur assertion. — Ainsi, R. Hhama-bar-Hhanina [1] dit : « Ce jour-là fut le troisième jour de la circon- » cision d'Abraham, et le Très-Saint, béni soit-il ! vint deman- » der à Abraham comment il se portait [2]. »

Le *Zohar*, en cet endroit, partie *Mystères de la loi*, dit : « *Et Jéhova lui apparut*. Manifestation de l'essence divine sous les *trois couleurs* principales, comme elle est en haut, dans le ciel. Et c'est dans le même nombre de couleurs que Dieu se manifeste dans l'arc-en-ciel. » Le *Zohar* ajoute : « Et il est appelé *Jéhova* dans le mystère de la numération suprême, *En Soph* (l'Infini). »

Paraphrase de *Jonathan-ben-Huziel :* « Et la gloire de Jéhova se révéla à lui dans la plaine de Mambré. »

Paraphrase *jérusalémite :* « Et le Verbe de Jéhova se révéla à lui dans la plaine de la vision. »

A tous ces textes, il nous suffit d'ajouter ces paroles d'un illustre Père de l'Église : « Abraham court à la rencontre de *trois* » (personnes), et adore *un* (seul Dieu), Unité en trois, Trinité en » un... A la vue de ces trois hommes, il comprit le mystère de la » sainte Trinité ; et s'il n'adora en eux qu'un seul Seigneur, c'est » qu'il n'ignorait pas que dans ces trois personnes il n'y a qu'un » seul Dieu [3]. »

Chap. X. — Quelle conclusion tirer de tous ces témoignages?

[1] *Talmud,* traité *Baba-Metzïa,* fol. 86 verso.

[2] La fièvre se déclare ordinairement le troisième jour de la circoncision. Or, au dire des rabbins, Abraham reçut la visite du Seigneur, qui venait lui demander de ses nouvelles, le troisième jour après la circoncision.

[3] « Abraham tribus occurrit, et unum adorat. Trina unitas, et una Trinitas. » *De Tempore*, serm. LXVIII, n° 2. — « In eo autem quod tres vidit, Trinitatis mysterium intellexit ; quod autem quasi unum adoravit, in tribus personis unum Deum esse cognovit. » *Ibid*. Serm. LXX, n° 4.

La voici : « Le dogme de la sainte Trinité est antérieur à la promulgation de l'Évangile, et l'ancienne Synagogue, depuis les premiers patriarches du peuple de Dieu, possédait le dépôt de cette haute et importante vérité ; mais, avant la prédication de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ce *redoutable mystère de Jéhova* n'était connu, au moins clairement, que d'un petit nombre de *ceux qui le craignaient*, et se livrait secrètement, sous des termes plus ou moins cachés. La trinité de personnes en un Dieu unique ne devait être enseignée publiquement, clairement, de l'aveu même des rabbins, qu'à l'époque de l'avénement du *Messie, notre juste,* époque où le nom *Yéhova,* qui annonce cet auguste mystère, aussi bien que l'incarnation du Verbe, devait cesser d'être ineffable, conformément à cette prophétie de Zacharie (XIV, 19) : « Et Jéhova » sera reconnu roi de toute la terre. En ce jour-là, Jéhova sera » un, et son nom sera un. » Pensez-vous, demande le *Talmud,* qu'avant cette époque, Jéhova ne soit pas *un?* Rab-Nahhman, fils d'Isaac, répond à cette demande, disant : Le tems d'avant la venue du Messie ne ressemble pas à celui d'après. Pendant le premier, le nom s'écrit *Yéhova,* et se prononce *Adonaï;* mais au tems du Messie il s'écrira et se prononcera *Yéhova.* Rabba a voulu développer ce sujet[1] ; alors un vieillard lui dit : Il est écrit (*Exode,* III, 15) : Ceci est mon *nom* pour le tenir *secret*[2].

» L'explication que *Rabba* aurait donnée si le vieillard ne lui avait imposé silence, c'était, on n'en saurait douter, le mystère de la sainte Trinité[3]. » Ainsi, il est impossible de nier l'existence de ce dogme dans la Synagogue.

Les docteurs juifs, avons-nous dit[4], ont fait *disparaître* certains ouvrages qui contenaient grand nombre de passages favorables au christianisme. Le Talmud, traité *Schabbat,* f. 13 verso ; Médrasch-Rabba, *Lévitique,* parascha XVIII ; Médrasch-Kohelet,

[1] « Glose de R. Sal. Yarhhi. Il a voulu développer ce que l'on entend par prononcer *Yehova* en quatre lettres, c'est-à-dire le sens mystérieux et la haute signification qu'on y attache. »

[2] Traité *Pesahhim,* fol. 50 recto.

[3] M. DRACH, *de l'harmonie entre l'Eglise et la Synagogue,* t. I, p. 453-54.

[4] Voy. le 1er art., n° 59, t. X, p. 370.

Ecclésiaste, I, 3, nous apprennent qu'un édit de proscription a pesé aussi sur les prophéties mêmes d'Ézéchiel, et sur l'*Ecclésiaste* de Salomon.

Entre ces ouvrages perdus pour nous, M. Drach cite[1] :

1° Le Targum (paraphrase chaldaïque) de Jonathan-ben-Huziel, sur les livres hagiographes.

Nous avons surtout remarqué son commentaire sur ces paroles du Roi-Prophète : « *Jéhova m'a dit : Tu es mon fils* (ps. II). Ces deux, père et fils, sont trois en union avec une troisième personne. Et ces trois ne font qu'une substance, qu'une essence, qu'un Dieu[2]. » D'après Jonathan-ben-Huziel, c'est à son VERBE que *Jéhova* s'adresse *quand il dit à son Seigneur :* Assieds-toi à ma droite (ps. CX).

Lorsque les Juifs furent chassés du royaume de Naples, un exemplaire fort ancien de ce *Targum* tomba entre les mains de Petrus Galatinus. Il y trouva la paraphrase suivante du *Trisagion* trois fois saint d'Isaïe (VI, 3.) : Saint le Père, saint le Fils, saint l'Esprit- Saint[3].

2° *Rabbi Mosché Haddarschan* (R. Moïse le prédicateur). M. Drach pense que ses écrits pourraient servir, en grande partie, de commentaire à l'Evangile.

D'abord, il fixe l'apparition du Sauveur sur la terre *avant* la naissance de celui qui devait emmener Israël dans sa dernière captivité. Or, on sait que la naissance de Jésus-Christ a précédé celle de Titus, qui a détruit Jérusalem, et celle d'Adrien, qui acheva de disperser les Juifs ; c'est cette dispersion que les rabbins appellent la captivité dernière. — Ce n'est pas assez : voulez-vous voir clairement exprimée la naissance miraculeuse du Sauveur ? Lisez le commentaire de Rabbi *Yudan*, sur ce verset du *psaume* LXXXV : *La vérité germera du sein de la terre, et la justice sera visible du haut du ciel.* Il dit donc : « C'est notre » *salut*, lequel germera de la terre par l'opération immédiate de

[1] Cf. M. Drach, note 30, p. 187 et suiv.

[2] Voy. Sixti Senensis, *Bibliotheca sancta*, lib. IV, art. *Syra editio*, ap. M. Drach, ubi sup., p. 188.

[3] *Ibid.*, p. 190.

» Dieu. Et toutes deux, la vérité et la justice, seront liées ensemble. Et pourquoi dit-il qu'elle *germera*, et ne dit pas » qu'elle *naîtra*? Parce que sa manière de naître ne sera pas » semblable à celle des créatures du monde, mais elle en différera sous tous les rapports. Tel est le sens du verset suivant : » *Aussi Jéhova accordera-t-il ce qui est bon, et notre* TERRE *rendra* » *son fruit*. Et, à la vérité, il n'y aura personne qui pourra nommer son Père (du Messie), et encore moins le connaître. Mais » ce sera un mystère pour le peuple, jusqu'à ce qu'il vienne » le manifester lui-même [1]. »

Le rabbin nous montre aussi l'immense amour qui a porté le Fils de Dieu à donner aux hommes sa chair en nourriture. En effet, si l'on admet la ponctuation qu'il adopte pour le troisième mot hébreu du verset 25 (*psaume* CXXXVI), le texte signifie alors : « Il (Jéhova) donne à tous du *pain* qui est *chair*. » Or, voici l'explication du rabbin : « Il dit en outre une chose notoire : *Il* » *donne à tous du pain qui est chair*. C'est ce que veut dire le » *psaume* XXXIV, 9 : *Goûtez, et voyez comme Jéhova est bon*. Car » le pain qu'il accorde à tous est sa propre chair. Et tandis que » le goût annonce du pain, il est changé en chair. C'est ce » que dit le verset : *Et voyez comme Jéhova est bon*. Et ceci est » une chose sublime. »

3° Le *Galé-Razaïya* (révélateur des mystères). Ce livre est de R. *Juda* le Saint, celui qui a mis par écrit la *Mischna*. Les mystères de la religion catholique s'y trouvent exprimés en termes très-clairs. Aussi quelques orientalistes ont prétendu que c'est un ouvrage pseudonyme, dû à la plume frauduleuse de quelque moine hébraïsant du 11e ou 12e siècle. Mais il paraît que le style révèle, à n'en pouvoir douter, un rabbin des derniers siècles après la dispersion. Voici un des passages les plus remarquables de ce livre : « Considère que le nom tétragrammaton » dénote, d'après son orthographe, un Dieu *procréateur*. Or, il » n'est pas de procréateur sans *procréé*, et il faut qu'il procède

[1] Cf. M. Drach, ubi sup., p. 191-94. On y trouvera les textes des passages cités.

» un amour du procréateur vers le procréé, de même que du » procréé vers le procréateur; autrement ils seraient séparés » l'un de l'autre, et formeraient deux essences distinctes, tandis » qu'à la vérité le procréateur et le procréé, et l'*amour* procé- » dant de tous deux, sont une seule essence; c'est pour cette » raison que dans ce nom (tétragrammaton) est renfermé le » nom des douze lettres qui forment les mots *Père, Fils et Saint-* » *Esprit;* et sache que ce ministère est un des secrets du Très- » Haut. Il convient de le dérober aux yeux des hommes jusqu'à » la venue du Messie notre juste. Je te l'ai révélé; *mais le* » *secret de Jéhova est réservé pour ceux qui le craignent* [1].

Après tous les textes accumulés dans nos deux articles, nous le demandons à tout homme de bonne foi: est-il possible de contester la croyance de la Synagogue ancienne au dogme de la Trinité? Non, l'existence de ce dogme dans son sein est un fait. Or, un fait, on ne peut pas le nier; il faut, quoi qu'on fasse, nécessairement le subir. On pourra, si l'on veut, bâtir des hypothèses pour expliquer son origine; mais il se dressera toujours inébranlable devant celui qui chercherait à le renverser. Eh bien! puisqu'il faut nécessairement admettre l'existence de ce dogme, examinons la question qui s'élève ici: Comment s'est-il produit? Quelle est son origine? Est-il sorti tout complet des conceptions de la Synagogne? ou bien l'a-t-elle trouvé, soit dans la tradition, soit dans les écrits de la nation juive, avec les autres vérités qu'elle y a puisées? Ici, constatons encore un fait. Que sont tous les passages que nous avons rapportés? des commentaires. Mais un commentaire ne suppose-t-il pas un texte antérieur que l'on saisit, sur lequel on travaille avec des idées dont on est déjà en possession, pour en faire jaillir la vérité qu'il contenait, mais à l'état latent? Elle avait donc reçu d'ailleurs le germe de ce dogme, et elle en était établie comme la dépositaire. Mais qu'est-ce qu'un dépôt? « C'est, répond » Vincent de Lerins, ce qui vous a été confié, et non ce que » vous avez inventé. Ce n'est point le fruit de votre opinion

[1] Voy. le texte de ce passage dans l'ouvrage de M. Drach, p. 498-99.

» particulière. Il a commencé avant vous et il vous est parvenu ; » vous en êtes, non l'auteur, mais le gardien ; non l'instituteur, » mais le sectateur : vous montrez aux autres le chemin, parce » qu'on vous l'a tracé d'abord. »

Voilà donc un germe déposé dans le sein de la Synagogue. Mais qui lui a confié ce dépôt? qui a jeté ce germe dans son sein? Celui-là seul qui s'est mis en rapport avec ses ancêtres pour faire leur éducation civile et religieuse ; celui-là seul qui a inspiré les livres sur lesquels la Synagogue a travaillé, et que le peuple juif a portés sur toutes les parties du globe ; celui-là seul, enfin, qui a révélé les vérités transmises depuis l'origine du monde jusqu'à nous. A Dieu seul appartient le mystère de son essence et de le dévoiler aux hommes.

Mais ne voyez-vous pas les conséquences qui découlent de ces faits? Nous avons été, nous chrétiens, entés sur la Synagogue ancienne, — constitués les héritiers, les légataires universels de tous les biens qui lui ont été donnés, de toutes les vérités qu'elle a reçues de notre commun Père. Entre ces vérités, nous avons trouvé le dogme de la Trinité ; nous l'avons saisi, comme notre bien ; nous lui avons donné un développement plus grand, une manifestation plus éclatante. Et l'on nous accuse de plagiat, de l'avoir volé aux doctrines philosophiques de l'ancien monde, aux livres des Platoniciens ! Cette vieille accusation de Celse, on la réchauffe aujourd'hui ; elle a cours dans un grand nombre d'ouvrages sortis des écoles éclectique, humanitaire, etc. ; on cherche à l'insinuer dans tous les esprits. Quant au but que l'on se propose, il est évident : on voudrait donner à tous les dogmes du christianisme une origine purement humaine, faire disparaître l'intervention de Dieu dans leur manifestation, effacer jusqu'à la dernière trace de la révélation. Ce que l'on enlève ainsi à Dieu, on prétend en gratifier la Raison. Eh bien ! c'est là une entreprise vaine que renversent les faits les plus constans ; c'est là une accusation qui atteste ou l'ignorance ou la mauvaise foi. Nous des plagiaires ! Et comment, je vous prie ? Y-a-t-il donc plagiat, vol, à recueillir un héritage qui vous appartient ? Prenez le dogme de la Trinité, ne le trouvez-vous pas déposé dans nos

livres saints et dans la tradition, avant l'apparition dans le monde des ouvrages des philosophes païens? Moïse et les prophètes ne sont-ils pas de beaucoup antérieurs à Platon? Et alors conçoit-on pourquoi nous aurions dérobé à ses écrits un bien dont nous étions en possession depuis longtems? L'accusation de plagiat ne doit-elle pas, au contraire, retomber sur lui; et celle d'ignorance ou de mauvaise foi sur ceux qui nous la jettent au front? Vraiment, c'est pitié de voir de belles intelligences se tuer à un travail stérile en faveur de l'erreur, qui ne leur laissera que la honte et la confusion. Qu'elles descendent plutôt sur le terrain de l'histoire et des faits; c'est là que nous les attendons, là que la lutte doit s'engager, là qu'elles saisiront la vérité et recueilleront la gloire.

Nous continuerons à donner l'analyse de cet important ouvrage.

L'abbé V. Cauvigny.

Littérature Catholique.

LES SOIRÉES POÉTIQUES

DES OUVRIERS DE LA SOCIÉTÉ DE SAINT-FRANÇOIS-XAVIER.

Il se passe autour de nous une transformation sociale que nous devons signaler comme une des marques les plus certaines d'un meilleur avenir. On sait assez généralement en ce moment que la classe élevée, que toutes les personnes qui ont pu recevoir une éducation vraiment savante, se sont rapprochées de la religion et des dogmes catholiques. Mais ce que l'on ne sait pas, c'est que les masses, le peuple des ouvriers, cette classe si hostile, ou au moins si étrangère naguère au prêtre et à l'Église, se rapproche aussi et du prêtre et de l'Église. Il existe à Paris une *Société de Saint-François-Xavier,* fondée il y a à peine trois ans, et qui déjà compte parmi ses membres plus de 12,000 personnes. Une fois par mois, le soir à 8 heures, l'église est décorée comme un grand amphithéâtre, un bureau est formé où viennent s'asseoir président, conseillers et secrétaires, maîtres ouvriers de tous les états; en face du bureau est une tribune, et autour de la tribune des places réservées, où paraissent des prêtres, des académiciens, des poëtes, des savans, des littérateurs de toute sorte. Puis, sur des bancs rangés en deux lignes, prennent place une foule d'ouvriers de toute sorte, au nombre de 800, 1000, 1500 ou même 2000. Quand l'heure est venue, le maître-ouvrier président donne la parole ou à M. *Cauchy,* de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, ou à M. le comte de *Lambel,* ou à M. *Le Dreuil,* ou à M. *Hébrard* le poëte, qui, devant cette foule attentive et charmée, exposent les secrets de la physique ou de la chimie, enseignent l'histoire, ou l'enthousiasment par quelques allocutions poétiques faites pour elle, et qui aussi vont à son âme, et la rendent sympathique à tout ce qu'il y a de grand et de beau dans la religion du Christ. Et ces voix mâles applau-

dissent avec une rare intelligence à leurs orateurs et à leurs poëtes; et puis elles entonnent des *Cantiques sacrés* qui ébranlent ces voûtes, lesquelles, suivant le dire des messies des religions nouvelles, ne retentissent plus que des chants surannés de quelques jeunes et vieilles femmes.

Voilà pourtant ce que l'on voit dans la plupart des églises de Paris, et ce que nous avons cru devoir signaler ici à nos lecteurs; car notez que c'est spontanément, de cœur, et par plaisir, que ces âmes d'élite, que quelques-uns flétrissent sous le nom de peuple ou de prolétaires, viennent donner ces exemples et ces preuves de goût exquis et de sentimens élevés. Notez qu'aucun *attrait*, aucune *attraction matérielle*, comme dirait un disciple de Fourier, ne sont mis en avant pour les attirer ou les retenir. Il n'y a là ni vin à boire, ni danse, ni femme libre; au contraire, il faut que le pauvre ouvrier paye, en entrant, 50 cent. destinés à former une caisse de secours pour les confrères malades. Voilà des moyens de civilisation et d'amélioration que nous signalons aux écrivains de la *Démocratie pacifique* et de la *Réforme;* qu'ils obtiennent de semblables résultats, et alors nous commencerons à croire à l'efficacité de leurs théories sociétaires et humanitaires.

Mais, pour faire mieux comprendre à nos lecteurs quel esprit anime ces réunions, et comment se relient les relations entre le peuple et le catholicisme, nous allons citer ici les vers affectueux que leur a adressés, à l'ouverture des séances de cette année, leur poëte, M. Claudius Hébrard. Car nous devons aussi mentionner, comme une chose importante et toute catholique, ce but nouveau que M. Hébrard a donné à la poésie. Depuis assez longtems, les poëtes ont chanté exclusivement leurs propres impressions, les fleurs, le soleil, la lune, les femmes; ils se chantaient eux-mêmes sous ces noms divers; or, il est tems que la poésie revienne à sa véritable mission, celle de chanter Dieu et ses révélations, l'Evangile, ses dogmes et sa morale, et de les faire connaître, et de les faire aimer aux peuples. Il faut qu'elle soit une messagère céleste, faite non-seulement pour instruire, mais encore pour consoler le peuple; il faut qu'elle aille éveiller dans l'âme de tant d'infortunés, condamnés à gagner leur pain à

la sueur de leur front, le souvenir de leur céleste origine, leur parler la langue primitive, la langue des anges ; et les masses la comprendront, et elles comprennent déjà cette langue divine. Car ce n'est pas seulement du pain matériel que le peuple a faim, mais encore du pain intellectuel, du pain céleste. M. Hébrard, selon nous, a ouvert une voie nouvelle à la poésie ; à ses yeux, c'est un apostolat ; il en a la conscience, et il en remplit les devoirs avec succès. On verra, par le ton de la pièce suivante, quelle profonde sympathie s'est déjà établie entre lui et les ouvriers de Paris ; ils ne font pas difficulté, dans leur langage énergique, de l'appeler leur *poëte ;* et il l'est en effet. Chaque mois, il leur adresse une de ces touchantes effusions de cœur, que tour à tour il va réciter à chacune des réunions de la capitale ; c'est un touchant et bel exemple. Nous savons que d'autres conférences d'ouvriers sont déjà établies dans d'autres villes de la France ; que les jeunes poëtes de la province fassent comme M. Hébrard, qu'ils aiment autant que lui le peuple et qu'ils aillent aussi *fraterniser* et *communier* avec lui au nom de l'Eglise : ils feront ce que les philosophes humanitaires promettent : ils consoleront et relèveront les classes pauvres et ouvrières.

LE RETOUR.

Quand j'étends mon regard sur cette multitude
Qu'attire de la foi la consolante étude,
Tout mon être se trouble et j'ai peur d'accepter
Un sceptre pesant plus que je ne puis porter.
Quel est ce sacerdoce offert à ma faiblesse ?
Sur mon luth agrandi, déjà ma main se blesse ;
Comment en arracher d'assez larges accords
Pour remuer les cœurs dans la prison des corps ?...
Ai-je assez d'énergie, assez de véhémence,
Pour emporter d'assaut cet auditoire immense,
Comme le vent qui passe, entraînant à la fois
Et la fleur de nos champs, et l'arbre de nos bois ?...

Mon Dieu ! puisqu'ils ont soif de votre poésie,
Si, pour la leur dicter, ma parole est choisie,
Remplissez-moi de verve, enivrez-moi d'espoir,
Soyez tout mon génie, augmentez mon pouvoir.
Donnez !... pour que je donne, et que toujours ma bouche
Ait pour eux quelque mot qui console ou qui touche.
Ne pouvant verser l'or sur ceux qui n'en ont pas,
Je verse, à pleines mains, mon âme sur leurs pas :
Je n'ai qu'un seul désir, c'est de prouver que j'aime :
On peut tout, quand on veut, avec ce mot suprême ;
Sous le plus faible bras, ce levier merveilleux
Peut soulever la terre et l'approcher des cieux.

J'écoute donc l'amour, en lui je me confie,
Pour que ma voix toujours vous plaise et fructifie...
Coulez ! coulez ! mes vers, ah ! coulez sans effort ;
Eveillez leur courage, adoucissez leur sort.
Soyez dans leurs esprits fatigués par les veilles,
Comme les ruches d'or qu'habitent les abeilles,
Toujours pleins de parfums et ruisselants de miel ;
N'arrivez auprès d'eux qu'en passant par le ciel.
L'ouvrier est si bon, qu'au fort de la misère,
Il est reconnaissant d'une aumône légère ;
Il ne mesure pas la grandeur du bienfait,
Et sait rendre à chacun ce que chacun a fait.
Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il aime les poëtes,
Des sentimens du peuple éloquens interprètes.
S'il n'en vient pas pour lui du monde des heureux,
Il les prend dans ses rangs et s'enrichit par eux.
La pauvreté n'est point un obstacle au génie,
Mon cœur écoute encor les vers pleins d'harmonie
Que *Reboul* et *Jasmin* font éclore si beaux,
Sans quitter, l'un son four, et l'autre ses ciseaux.
J'entends chanter *Poncy* dans son logis modeste,
Où, quand l'argent n'est pas, la gaîté du moins reste.
Ma mémoire a gardé le nom de *Violeau*,
Et d'*Hégésippe* aussi je connais le tombeau...
Je sais que bien souvent l'atelier, la chaumière,
Ont du souffle divin la visite première ;

C'est chez un artisan que le Christ est venu,
Et de simples bergers les premiers l'ont connu...

Aussi ma voix n'est point dans ces lieux étrangère ;
Comme, au soir d'un beau jour, la brise passagère,
Dérobe les parfums en passant sur les fleurs,
Je laisse, amis, errer au milieu de vos cœurs,
Mon oreille et mes yeux, mon âme et ma pensée,
Et riche du butin fait dans ma traversée,
Je ne suis que l'écho qui redit de son mieux
Vos plaintes, vos désirs et vos refrains joyeux.
Faites vibrer souvent cet écho sympathique,
Et le luth que ma main suspend à ce portique ;
Envahissez mon cœur, faites passer dans moi
Tout le souffle d'un peuple orgueilleux de sa foi.
Ressuscitez enfin la poésie en France,
Elle enfante la gloire et dompte la souffrance ;
Nos aïeux autrefois jamais ne combattaient
Sans avoir auprès d'eux des bardes qui chantaient.
Ces cris brûlans de l'âme, au sein des multitudes,
Sauvent les libertés, chassent les servitudes ;
Ils tiennent en éveil les nobles passions,
Et font monter la sève au cœur des nations.
Aujourd'hui tout appelle, aspire l'harmonie,
On ne veut pas laisser plus longtems désunie
Cette grande famille aux sentimens divers,
Qui se partage en lots le sol de l'univers ;
On s'élance au-devant de ces siècles prospères,
Où tous se rallieront et s'appelleront : frères.
Chrétiens ! c'est à nous seuls d'annoncer ce beau jour,
Et de frayer la voie au règne de l'amour !
L'extase me saisit, quand je vois cette foule,
Dont le flot grossissant en ces lieux se déroule...
Murs, élargissez-vous, et ne resserrez plus
Dans les champs trop étroits le froment des élus.
Laissez ! laissez passer ce beau torrent des âmes,
Que la foi comme l'or épure dans ses flammes ;
Ouvrez-vous largement, portiques du saint lieu,
Laissez passer le peuple, il a besoin de Dieu...

Comme ils se sont trompés, ceux dont l'ardeur cruelle
Veut rendre à son passé notre France infidèle!
Nos temples, qu'ils disaient de plus en plus déserts,
Voient leurs parvis sacrés d'adorateurs couverts.
Le pauvre, fatigué d'errer dans des systèmes
Qui n'enfantent jamais que de nouveaux problèmes,
Retourne librement au culte des aïeux,
Qui lui donne courage et lui promet les cieux.
Ces hôtes du malheur, interrogeant le monde,
N'ont point trouvé d'amis dont le cœur leur réponde;
Ils ont vu que l'amour est un sublime feu,
Qui ne peut s'allumer que dans le cœur de Dieu.
Et les voilà qui vont devant le sanctuaire,
Chrétiens ressuscités, secouer leur suaire.
Que ce réveil est beau! quel est l'homme assez bas,
Dont le cœur devant eux ne s'élancerait pas?...
Du mien, à larges flots, déborde l'allégresse,
Dieu, par trop de bonheur, embellit ma jeunesse.
Que je voudrais avoir une plus forte voix
Pour entraîner vers lui tout le peuple à la fois!...
Oui! si c'est là le poste où le devoir m'appelle,
Mon zèle me répond que j'y serai fidèle.
J'apporte dans ces lieux un amour spontané,
Que rien n'affaiblira, que rien n'a profané.
Venez! venez à moi, vous, âmes altérées,
Je puiserai pour vous dans les sources sacrées:
Je dresse ici ma tente; et mon luth, parmi vous,
Comme au vent d'Eolie, aura des sons bien doux.
Echo de vos douleurs, j'en dirai l'amertume,
Ayant soin d'y mêler le baume qui parfume.
Mon cœur bat sur vos cœurs, ma main presse vos mains,
Du bonheur jusqu'à vous j'étendrai les chemins.
La poésie est là qui bouillonne en mes veines,
Mon âme emprisonnée a secoué ses chaînes;
Mon Dieu! si je ne puis les rendre tous heureux,
Au moins, je ne serai poëte que pour eux.

Claudius Hébrard.

Les *Soirées poétiques* paraissent à la fin de chaque mois, chez Waille, libraire, au prix de 40 cent. la livraison: au profit de la caisse des ouvriers malades.

DICTIONNAIRE ICONOGRAPHIQUE

DES MONUMENS DE L'ANTIQUITÉ CHRÉTIENNE ET DU MOYEN AGE,

Depuis le Bas-Empire jusqu'à la fin du 16e siècle,

INDIQUANT L'ÉTAT DE L'ART ET DE LA CIVILISATION A CES DIVERSES ÉPOQUES ;

Par L. J. GUENEBAULT[1].

—

Nous avons déjà annoncé plusieurs fois ce savant et consciencieux ouvrage ; nous avons dit combien il devait être utile aux artistes, aux archéologues, et généralement à tous ceux qui s'occupent d'art et d'architecture ecclésiastiques ou civils. Il ne nous reste qu'à dire que cet ouvrage est en voie d'exécution, et que bientôt il sera arrivé à la moitié de son impression. Il en a paru 6 livraisons qui comprennent 32 feuilles d'impression. Il ne nous reste aussi, pour en faire mieux voir l'utilité, qu'à en donner un extrait. Et nous choisissons l'article *Charlemagne*, qui fait une suite naturelle à celui que nous avons inséré dans le cahier de juillet dernier, sur la découverte du tombeau de ce grand empereur.

CHARLEMAGNE. — Figure colossale de ce prince, fresque du IXe siècle, au Musée Sacré de Rome[2]. Cette précieuse peinture est publiée par M. du Sommerard, *Album des arts au moyen age*, pl. XL, n° 3.

Très-belle figure en pied de Charlemagne, peinture sur verre du XIIe au XIIIe siècle, à l'église de Strasbourg ; cette tête est citée à cause de son nimbe, ou auréole, *Iconographie chrétienne*,

[1] A Paris, chez Leleux, éditeur, rue Pierre-Sarrazin, 9. — Livraisons 1 à 5 ; grand in-8° à deux colonnes, à 2 fr. la livraison.

[2] M. Cyprien Robert, qui l'a vue, dit que cette figure, d'une expression moitié barbare, moitié chrétienne, est admirable (*Université catholique*, t. IV, p. 438). Voir aussi les observations de M. du Sommerard sur cette belle figure, t. II de son texte des *Arts au moyen âge*, p. 407 et suiv. ; il y discute l'authenticité et la valeur des figures dites de Charlemagne, et même si c'était son vrai nom

par M. Didron (*Instructions du comité des arts et monumens*); Paris, 1844. V. la planche de la page 2 du texte.

Figure en pied provenant d'une fresque de l'église Saint-Jean-de-Latran, qui n'existe plus et qui doit être une des plus anciennes reproductions des figures de ce prince. Elle est gravée dans l'ouvrage de Nicolaus Allemanus : *de Picturis lateranensibus restitutis*, 1 vol. in-4°.

Dans la collection des *Costumes français*, par Beaunier et Rathier, 1 vol. in-folio, *Monumens du règne de Charlemagne*, t. I, pl. XXXIII, XXXVI, XXXVII, XXXVIII, XLIII, XLIV, XLVIII.

Autre dans le *Trésor de la couronne de France*, d'après celle donnée par Montfaucon, t. I, pl. XXV.

—Sur son trône, tenant un globe, etc.; cette figure a servi d'ornement au bâton cantoral du grand chantre d'une église dont nous ignorons le nom.

Cette figure est gravée dans l'ouvrage intitulé: *du Symbole des lis et de l'espérance*, par Tristan, 1 vol. in-4°, 1556.

Charlemagne en habits de guerre. Figure tirée d'un manuscrit du XIIIe siècle, *Atlas des monumens français*, d'Alex. Lenoir, in-folio, pl. IX.

Figure à cheval, en costume oriental ou du Bas-Empire. Bronze très-important s'il est authentique, provenant du cabinet de M. Alex. Lenoir, et publié par lui, même ouvrage, même planche; et dans l'*Univers pittoresque*, chez Didot frères (*Allemagne*), t. II, pl. CLXVI.

Suite de la vie de Charlemagne, représentée en 24 ou 28 médaillons sur une grande verrière de la cathédrale de Chartres, et publiée dans la monographie de cette église, par MM. Lassus, Viollet le Duc, et autres, sous les auspices du ministère de l'intérieur, in-folio maximo; Paris, 1843, pl. VII. On y voit des aventures chevaleresques, des combats à outrance, des réceptions, des voyages, des scènes intérieures, des reliques présentées à la vénération des chevaliers, des songes et des apparitions, etc.

Cette belle peinture sur verre est du XIIIe siècle. Charlemagne

y est représenté armé de pied en cap, et de diverses autres manières; et son nom est au bas de plusieurs sujets.

Charlemagne en habits de guerre, à genoux, recevant l'étendard de l'Église des mains de saint Pierre : mosaïque célèbre de Saint-Jean-de-Latran, Ciampini, *Vetera Monimenta*, t. II, pl. XXXIX, XL; d'Agincourt, *Peinture*, pl. XVII; n° 9; mais surtout dans l'ouvrage de Nicolaus Allemanus, *de Picturis lateranensibus restitutis*, in-4°.

— En costume d'empereur, assis sur un trône magnifique, entouré d'anges et d'officiers de sa cour, tenant un globe, symbole de sa puissance, portant le monogramme de son nom. Les Vertus servent d'ornement au dossier du trône, etc. Splendide miniature d'une Bible célèbre appartenant à la bibliothèque du Vatican, et connue sous le titre de *Bible de saint Paul*, monument calligraphique du IXe siècle [1].

Outre la belle planche donnée par d'Agincourt, *Peinture*, pl. XL, nous indiquerons encore celle donnée par Nicolaus Allemanus dans l'ouvrage *de Lateranensibus parietinis restitutis*, comme présentant des variantes curieuses à confronter avec la gravure ci-dessus, et même celle de Montfaucon, quoique mal dessinée [2].

Charlemagne et Constantin se rencontrant aux portes de Rome ou de Byzance, miniature du XIe ou XIIe siècle : c'est sans doute un sujet symbolique, Montfaucon, *Monumens de la monarchie française*, t. I, pl. XXV.

[1] On sait que cette figure est l'objet de plusieurs controverses, dans lesquelles nous ne devons pas entrer. On en peut voir tous les détails dans l'ouvrage de d'Agincourt, *Histoire de l'art au moyen âge*, et l'explication de cette peinture, p. 47 du texte. Comme cette figure a des cheveux, cette circonstance devrait aider à fixer les incertitudes; car Charles le Chauve, que quelques auteurs voudraient voir ici, ne doit pas avoir plus de cheveux sur son portrait qu'il n'en avait sur la tête, et on en donne à la figure qui est représentée ici ; mais nous laisserons la question à décider aux habiles : nous signalons le monument, sauf à chacun à y voir ce qu'il voudra.

[2] Ce qui est assez généralement reconnu, c'est que la planche de d'Agincourt donne une idée bien plus exacte du style de l'époque et de la physionomie du monument que Montfaucon et Allemanus

Charlemagne avec le pape Léon III et ses cardinaux, fresque du XIIIe siècle (école d'Italie), d'Agincourt, *Peinture*, pl. XCVIII, lettre E.

Charlemagne recevant à Paris les ambassadeurs de l'empereur Constantin Porphyrogénète, vitrail de l'église Saint-Denis, XIIe ou XIIIe siècle, *Monumens de la monarchie française*, t. I, pl. XXV et p. 277 du texte.

Charlemagne couronné par les évêques et les cardinaux, miniature des grandes chroniques de Saint-Denis, manuscrit de Saint-Germain-des-Prés, 1462, à la Bibliothèque royale de Paris [1].

Figures de trois femmes de Charlemagne, savoir : Hirmintrude, Hildegarde et Luitgarde, gravées dans l'ouvrage de Maillot et Martin, *Costumes français* et autres, *Atlas* du 3e volume. Nous sommes loin de regarder ces portraits comme très-authentiques. V. au reste la planche de l'ouvrage, n° X, nos 3, 4, 5.

L'épitaphe de Fastradane, autre femme de ce prince, trouvée, en 1577, dans l'église de Saint-Alban, à Mayence, et transportée à la cathédrale, et publiée et gravée dans l'ouvrage intitulé : *Ubbildungen der Dentmaler des Doms von Mainz mit lateinischer deutscher und franzosischen. Zertbegloitang. Mainz*, 1829, *in der Muller. G. Muller'schen Bucchandlung.*

Cette épitaphe, qui est de 794, est citée dans le 2e volume du *Bulletin archéologique du Comité historique des arts et monumens*, p. 45, à la note.

Dans l'ouvrage intitulé : *Museum Petavii*, ou du père Pétau, savant chronologiste, l'on trouve un bijou enchâssé de pier-

[1] Nous ignorons si cette curieuse composition est gravée quelque part, mais nous n'avons pu résister au plaisir de la signaler ; les feuillets n'étant pas numérotés, nous ne pouvons indiquer mieux la place de la miniature qu'en ajoutant que presque toutes les miniatures sont accompagnées d'un signet de papier. Au sujet de cette cérémonie, voir la note qu'en donne Lacurne de Sainte-Palaye dans sa précieuse compilation manuscrite en 50 vol. in-folio ou environ, intitulée : *Antiquités françaises*, t. II, v° *Charlemagne* et *Couronnement*.

reries, au milieu duquel est un buste de Charlemagne enfermé dans un quatre-feuilles gothiques, 1 vol. in-4°; la planche est vers le milieu du volume dont les planches ne sont pas numérotées.

Monnaies de Charlemagne. Voy. tous les ouvrages de Bouteroue, de Leblanc; l'*Atlas des monumens français,* par Alex. Lenoir, in-fol., pl. x; le *Trésor de numismatique* (*Règne de Charlemagne*); la *Revue numismatique*. Voy. à la table générale des matières que nous en avons rédigée.

Monogramme de Charlemagne : ce genre de signature se trouve dans plusieurs ouvrages. Voy. surtout les divers traités de diplomatique des bénédictins, de Mabillon, Montfaucon, Wailly et autres paléographes. On en voit un au bas d'un diplome accordé par Charlemagne au monastère de Saint-Maximin, consigné dans les *Acta sanctorum,* t. II du mois d'avril, pl. vi, *de Regulis instrumentorum*, p. 13.

Sceaux de Charlemagne, même ouvrage, mêmes indications dans le *Trésor de numismatique,* dans la *Collection des sceaux des rois et reines de France,* publiée par le marquis de Mignieux, in-4°, assez rare.

Coffre richement orné[1] renfermant le précieux évangéliaire de Charlemagne placé dans son tombeau, gravé sous le n° 17 de la pl. xx, publié dans le 3e volume de l'ouvrage intitulé : *Amusemens des eaux d'Aix-la-Chapelle,* in-12, par un anonyme protestant.

Le n° 16 de la même planche offre le reliquaire qui, dit-on, renferme l'os d'un des bras de Charlemagne; le n° 21 son cornet de guerre ou de chasse et son épée, le tout conservé dans le trésor de l'église de Notre-Dame d'Aix-la-Chapelle, etc.

[1] L'auteur se trompe en désignant cet objet comme étant le livre lui-même. Cette remarque est facile à vérifier.

Nouvelles et Mélanges.

FRANCE. — PARIS. — *Nouvelles des missions catholiques*, extraites du n° 96 des *Annales de la propagation de la foi.*

1. Lettre du père *Servant*, mariste, datée de *Futuna* (Océanie), 19 août 1842, dans laquelle il expose l'état de sa mission.— La conversion de l'île fut commencée par un guerrier nommé *Sam*, que les insulaires ont élu pour roi. Les missionnaires l'ont achevée ; la dernière trace d'idolâtrie, une *pierre sacrée*, a été brisée par les mains mêmes de ses adorateurs ; presque tous sont baptisés, ou se préparent à recevoir ce sacrement de salut.

2. Lettre du *même*, datée de *Futuna*, 22 février 1843, et continuant à donner l'état de sa mission.— Deux églises ont été bâties ; les néophytes sont remplis de piété ; le roi et la reine donnent l'exemple. Les missionnaires apprennent à lire et à écrire aux naturels. Quelques différends se sont élevés entre les différens partis de l'île qui, jadis, se faisaient une guerre à mort. Mais la paix a été cimentée de nouveau, au nom de Dieu.

3. Lettre du *même*, donnant quelques détails très-curieux sur les anciennes croyances des *Nouveaux-Zélandais.* — Ils n'avaient ni temples, ni autels, ni idoles. Selon eux, des puissances invisibles, presque toutes méchantes, étaient répandues partout ; elles dirigeaient les principaux élémens. Au commencement des tems, les ténèbres étaient inconnues sur la terre ; la lumière était continuelle ; une *femme*, la déesse *Hina*, fut l'auteur de la nuit. C'est à *trois dieux*, qu'ils disent frères, qu'ils attribuaient la création de leur île. C'est le *second* qui créa le premier homme dont il forma le corps avec de la *boue ;* un combat eut lieu au commencement entre les esprits... Le missionnaire ne fait pas difficulté de croire que ce sont des restes des croyances primitives sur la Trinité, la révolte des mauvais anges, et la création d'Adam et d'Eve.

4. Lettre du P. *Baty*, mariste, datée de la *Nouvelle-Zélande*, Baie des Iles.— Caractère des habitans, vifs, curieux, méchans, avant leur conversion ; excellens depuis.

5. Lettre du P. *Chevron*, mariste, datée de *Wallis* (île Ouvea), 4 avril 1841, dans laquelle il donne quelques détails sur la réception que lui ont faite les habitans ; sur la manière de vivre des missionnaires et sur les progrès de la foi. Il n'y a plus d'idolâtrie dans l'île, qui possède six églises ; le *Pater* et l'*Ave* dans la langue du pays.

6. Lettre du P. *Tripe*, mariste, datée d'*Akaroa* (Océanie), donnant une

description d'Akaroa, baie et port de la presqu'île de Banks, dans l'île du sud. Cette presqu'île a été achetée par des Européens français et anglais. Les naturels y sont encore peu accessibles.

7. Lettre du P. *Borjon*, datée de *Maketu* (Océanie), 6 mai 1842. Il parle de l'état de la mission, qui est satisfaisant. Les missionnaires calment les querelles, empêchent de renouveler les combats qui ont en grande partie détruit la race superbe des Nouveaux-Zélandais.

8. Lettre du P. *Petit-Jean*, mariste, datée de la *Baie des Iles* (Nouvelle-Zélande), racontant les bonnes dispositions et en même tems les misères sans nombre des habitans ; on désire des sœurs de charité et de nouveaux missionnaires.

9. Lettre de Mgr *Pompallier*, datée de la *Baie des Iles*, racontant les instances de toutes sortes que font les chefs insulaires pour avoir un missionnaire. Ils conjurent, prient, pour qu'on leur fasse connaître le vrai Dieu, mais les ouvriers manquent.

10. Autre lettre du *même*, datée de la *Baie des Iles*, 23 novembre 1842, parlant de la propagation et de l'affermissement de la foi. Trois jeunes sauvages, filles des principaux chefs, ont souhaité d'elles-mêmes faire vœu de chasteté, pour se vouer, comme leurs sœurs d'Europe, à l'instruction et au soulagement des enfans et des malades. Plus de 3000 insulaires ont été baptisés, par les mains du prélat, en un an ; ils sont tous remplis de foi et d'ardeur.

11. Lettre du P. *Cziwtkowietz*, rédemptoriste, datée de *Baltimore* (Amérique), 12 octobre 1843, dans laquelle il raconte la fondation d'une colonie toute composée de catholiques allemands.

12. Lettre de M. *Darnis*, lazariste, datée de *Ravandouze* (Turquie), 7 avril 1844, où sont racontées les persécutions que les chrétiens ont essuyées dans ce pays. D'après l'instigation des missionnaires américains et de l'ambassadeur russe, un firman de la cour de Perse ordonne de chasser les missionnaires catholiques. Cet ordre a été exécuté avec barbarie ; les nouveaux convertis ont été emprisonnés et fustigés ; d'autres ont pris la fuite, — les catholiques ont envoyé une députation à Téhéran, pour faire rapporter l'édit.

13. Lettre de M. *Cluzel*, lazariste, datée de *Soouk-Boulak*, 30 mars 1844, donnant de nouveaux détails sur cette persécution et s'étonnant qu'un ambassadeur russe ait pu faire emprisonner et maltraiter des Français. Il espère, mais en vain, que l'ambassadeur français en demandera raison. Il doit partir pour Téhéran pour se plaindre au roi.

14. Lettre de Mgr *Bézy*, vicaire apostolique du *Chang-tong*, datée de *Nan-kin* (Chine), 15 mai 1843, et dans laquelle il donne quelques détails sur l'état des chrétiens et des idolâtres de son vaste diocèse, qui contient

28,958,760 habitans. A peine y compte-t-on 4000 chrétiens dispersés sur une étendue de 54,800 milles carrés. Les mystères sont célébrés dans le *Chang-tong* de nuit, dans six ou sept oratoires publics ressemblant à des écuries, et où assistent des chrétiens pauvres, mais remplis de foi. La persécution, passagère, il est vrai, ne leur a pas été épargnée. — La mission de *Nan-king* est au contraire tranquille et florissante. Description de ce pays : surface, 81,500 milles carrés ; population, 72,020,050 habitans. Historique de ses persécutions : il y a maintenant 62 ou 63,000 chrétiens; manque de prêtres ; arrivée de trois jésuites en 1842 ; en tout 14 coopérateurs, dont 10 indigènes. Le prélat fonde un séminaire où 22 élèves apprennent le latin, mais les ressources manquent. Tolérance des mandarins, ils savent qu'il existe plus de 200 chapelles; ils disent que l'empire n'a pas de meilleurs sujets que les chrétiens. Le vice-roi de la province a loué leur courage contre les Anglais, et les a récompensés. Ces derniers sèment les Bibles, mais Mgr croit qu'elles peuvent produire quelque bien. Une réunion de prêtres ou synode diocésain a eu lieu à *Nan-kin ;* on y a décidé 1° d'ériger des écoles dans tous les villages ; 2° de choisir des veuves pieuses, de les instruire en médecine afin qu'elles puissent soigner et baptiser les enfans des païens pauvres.— Quelquefois, sur la rivière, une vingtaine de barques de pêcheurs chrétiens se réunissent le soir et chantent tous ensemble les louanges de Dieu. Enfin, le missionnaire est rempli d'espérance.

A la fin de sa lettre Mgr Bezy a ajouté une statistique de l'empire de la Chine, tirée du journal officiel *King-cheng*, imprimé tous les trois mois à Pékin ; elle comprend, pour chaque province, le nombre des villes de 1er, 2e et 3e ordre, et la longueur et la largeur de la province ; 2° les tributs annuels en argent et en riz. D'après ce tableau, les 18 provinces de la Chine comprennent : 172 villes du 1er ordre, 253 du 2e, et 1232 du 3e ordre ; les tributs annuels s'élèvent à 58,097,000 taels ou 470,000,000 de francs, sans compter l'impôt en riz.

15. Départ d'un grand nombre de missionnaires, entre autres de plusieurs religieux *du Saint-Cœur de Marie*. Ce nouvel établissement, qui a été fondé il y a à peine deux ans à *La Neuville*, près d'Amiens, a pour objet spécial d'aller convertir la *Race Noire ;* le Saint-Siége a encouragé et approuvé cette œuvre, laquelle est en prospérité et a déjà des religieux dans plusieurs colonies françaises.

16. Lettre de M. *Masson*, des missions étrangères, datée du *Tong-king* occidental, et donnant quelques nouveaux détails sur le martyre des chrétiens *Pierre Tu* et *Antoine Nam*, étranglés le 10 juillet 1840, pour la foi.

Bibliographie.

PUBLICATIONS DE M. L'ABBÉ MIGNE.

THEOLOGIÆ CURSUS COMPLETUS; *tomus* XXVIII *et ultimus.* Comprenant 772 colonnes.

(*Tome* 98ᵉ *de la collection.*)

Nous avons déjà fait connaître en détail tous les ouvrages qui composent cette grande collection. Elle est heureusement et commodément terminée par ce volume, qui comprend cinq tables ou indices, divisées ainsi qu'il suit : 1. *Tableau de tout le Cours de théologie*, indiquant par un ordre méthodique toutes les matières traitées dans ce cours, et les différens volumes où elles se trouvent. — 2. *Nomenclature* par ordre de tomaison des auteurs contenus dans ce cours ; c'est, à peu de chose près, la table que nous avons donnée nous-même de tout l'ouvrage, dans notre tome V (3ᵉ série), p. 393. — 3. *Liste alphabétique* des auteurs et titres des ouvrages contenus dans tout le cours.— 4. *Table combinée et statistique* curieuse, des noms, profession, pays et mort des 238 auteurs qui composent les deux cours d'Ecriture sainte et de théologie. — 5. *Table universelle analytique ;* nous ferons remarquer que cette table est très-commode en ce que, comme l'indique le titre, sous chaque mot essentiel, il y a une analyse complète de la matière qu'il contient : par exemple, après le mot *absolution* suivent, en deux colonnes et demie, toutes les questions qui ont rapport à ce mot et même la réponse sommaire qui y est faite, de manière qu'il suffit de lire cette analyse pour se former une idée complète de la matière, libre après d'en chercher les développemens dans les volumes.

(*Tome* 99ᵉ *de la collection.*)

ATLAS GÉOGRAPHIQUE ET ICONOGRAPHIQUE du Cours complet d'Ecriture sainte gravé par vingt artistes distingués de Paris, sous la direction de Th. Blanchard et Barrière frères, tiré par Mangeon et Bineteau, publié par M. l'abbé Migne, in-fol. de 76 planches; prix : 6 francs pour les souscripteurs au Cours complet, et 8 fr. pour les autres ; à Paris, au Petit-Montrouge.

C'est une heureuse idée d'avoir rassemble en un seul atlas les planches géographiques et iconographiques qui peuvent servir à l'explication des

Ecritures. Nous allons en offrir ici la nomenclature par ordre de planches. 1 et 2. Système de la création du monde d'après Moïse. — 3. Paradis terrestre d'après dom Calmet et Huet. — 4 et 5. L'arche de Noé. — 6. Carte du partage de la terre aux trois fils de Noé et à leurs descendans.—7. La Tour de Babel, d'après dom Calmet; on aurait pu mettre ici la forme de cette tour d'après Kircher, et la planche représentant les ruines actuelles de cette tour d'après le voyageur Rich, que nous avons publiée dans notre tom. XI, p. 375. — 8, 9, 10, 11 et 12. Forme du Tabernacle, de toutes ses parties, et de tout ce qui servait aux sacrifices. — 13, 14 et 15. Vues très-bien gravées du Sinaï, des inscriptions qui s'y trouvent; du mont Hor et du tombeau d'Aaron; nous avons donné la plupart de ces planches dans nos volumes IX et XI. — 16. Idolâtrie des Israélites dans le désert. — 17. Le Serpent d'airain. — 18. Carte du voyage des Israélites d'après le P. Sicard. Nous avons publié en outre celle donnée par M. de Laborde dans notre tome VII, p. 437 (3e série.) — 19. Campement dans le désert, selon le P. Lami. — 20. Carte de la Terre promise ou de Chanaan. — 21. Terre de Chanaan, d'après la vision d'Ezéchiel.—22 et 23. La Judée ou Terre sainte. — 24. La Syrie. — 25. L'empire de Perse pour l'intelligence d'Esdras, etc. — 26 à 31. Le Temple de Salomon et toutes ses parties.—32 et 33. Mers d'airain et lavoirs. — 34. Autels des holocaustes. — 35 et 36. Plan du palais de Salomon. — 37. Carte du royaume d'Israël sous Salomon.—38. La vision du prophète Zacharie.—39. L'ancienne Jérusalem, d'après Danville. —40. Adoration sur les hauts lieux. — 41. Idoles des Samaritains.— 42 et 43. Formes des mandragores.—44 à 52. Prisons et supplices des Hébreux.—53. Divers instrumens d'agriculture. -54. Divers instrumens d'hydraulique.—55 et 56. Médailles samaritaines.—57. Coiffures et souliers des Orientaux.—58. Instrumens de musique. — 59. Danseuses. — 60. Le grand Sanhédrin d'après le P. Lami.—61. Cérémonies du jour du sabbat.—62. Le mariage.- 63. Les funérailles. – 64 à 67. Tombeaux et disposition des morts.—68. Carte du royaume d'Hérode.—69. La ville de Nazareth.—70. La maison de la sainte Vierge.—71. La caverne de Bethléem. —72. La sainte Robe de Trèves.—73. La lance de la Passion, l'Epine et le Clou conservés à Trèves; portion de Clou conservée à Toul. — 74. Inscription de la Croix. Nous l'avons publiée avec explication dans notre tome XVIII, p. 298.—75. Le Saint-Sépulcre.—76. Carte du voyage des apôtres.—77. Alphabets des langues orientales dans lesquelles il existe des versions de la Bible, d'après Contant de La Mollette. Cette liste aurait pu être encore augmentée.

Nous aurions désiré aussi voir paraître dans cette collection le *portrait du roi Roboam* trouvé sur les monumens égyptiens, et la planche représentant les *Hébreux occupés à fabriquer des briques;* monumens authentiques et contemporains, que la critique biblique ne doit pas négliger, et que nous avons publiés dans nos tomes VII, p. 154, et V (3e série), p. 450.

ANNALES
DE PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Numéro 62. — Février 1845.

Polémique Catholique.

RENAISSANCE DU VOLTAIRIANISME;
M. Michelet au Collége de France.

RÉACTION ANTI-VOLTAIRIENNE;
M. Saisset dans la *Revue des deux mondes.*

M. Michelet vient de faire paraître un livre que nous dirons, avec douleur, déplorable, déplorable non pas pour le mal qu'il peut faire à la religion catholique, contre laquelle il est particulièrement dirigé, mais déplorable pour la philosophie au nom de laquelle il parle, pour l'État qu'il représente au Collége de France, pour la jeunesse qui l'écoute et souvent l'applaudit, enfin pour tous ceux qui ont encore dans l'esprit et dans le cœur quelques sympathies, nous ne dirons pas catholiques, mais religieuses, de quelque sorte que ce soit. Car ce livre attaque toute religion révélée, tout sacerdoce, toute influence spirituelle. A ses yeux, le prêtre, en tant que prêtre, quelle que soit sa croyance, est l'ennemi de la famille, du foyer, *son ennemi* à lui.

S'il est quelque chose qui console l'ami de l'humanité, et surtout des classes pauvres et délaissées, ce sont les soins que prennent d'elles les hommes religieux, prêtres et laïques. S'il est quelque espoir pour ces classes de s'élever et de se civiliser, c'est de voir le bienfait de l'enseignement pénétrer dans le peuple, grâce au dévouement des Frères des écoles chrétiennes, qui élèvent gratuitement les enfans du pauvre, au dévouement des Sœurs de charité, qui, gratuitement aussi, donnent leurs soins aux jeunes filles délaissées ou pauvres ; c'est de voir les ouvriers se réunir pour écouter et recevoir des leçons de croyance

et de morale. Eh bien! selon M. Michelet, ceux qui se dévouent ainsi sont les *ennemis* de ces classes, car ils ne leur donnent qu'un enseignement *de mort*.

En effet, la pensée fondamentale du livre de M. Michelet est celle-ci : l'Église chrétienne par sa croyance, et surtout l'Église catholique par son enseignement, et par le prêtre, corrompt la société, est la cause de tous les maux qui affligent les peuples, et par conséquent est proprement l'*ennemie* de l'humanité. Son action la plus délétère et la plus immorale s'exerce par la confession, et par la confession des femmes; car c'est une chose digne de remarque, M. Michelet ne parle jamais de la confession des hommes ; apparemment qu'il croit qu'ils ne se confessent pas ; voilà pourquoi sans doute il a jugé à propos de leur apprendre ce que c'est que la confession.

On pense bien que nous n'allons pas ici exposer cette longue diatribe du professeur du Collége de France. Cependant nous devons faire connaître, au moins sommairement, les points les plus excentriques de sa doctrine.

La corruption sacerdotale date déjà de loin. Elle a eu pour principal fondateur saint François de Sales, « blonde et douce » figure, toujours un peu enfantine, élevé par les jésuites, » qui gagnait les enfans, et par ceux-ci les mères. Il per» mettait les mensonges aux religieuses, et il faut croire qu'il ne » se l'est pas refusé à lui-même... Au reste, le vrai mensonge » fut moins dans ses paroles que dans sa position : il ne fut » évêque que pour donner l'exemple d'immoler au pape les » droits des évêques » (p. 13). Son influence de mort se signale surtout dans la création des religieuses de la Visitation, et dans la manière adroite dont il fascina le cœur et la volonté de madame de Chantal, qui aimait en lui l'homme, sous le nom de directeur. A saint François de Sales, il faut joindre le cardinal de Bérulle, Fénelon, Bossuet, les jésuites surtout, en un mot tous ceux qui se sont occupés de fonder des couvens, ou de diriger des religieuses. Ils n'ont eu d'autres vues, n'ont fait autre chose que briser l'âme, tuer la volonté, pour rendre le corps plus faible, et l'exposer sans défense à la convoitise de qui en voudra.

Toutes ces grandes créations des Vincent de Paul, des Lasalle, que l'on croyait inspirées par un véritable amour pour les classes pauvres et délaissées, n'étaient que des *affaires de cœur,* des espèces d'amourettes plus ou moins matérielles. C'est là le but et la fin de la direction et de la confession catholiques.

Et en effet, Fénelon n'a été qu'un tout-puissant magicien, tout occupé, durant le cours de sa vie, à enchanter les femmes. M. Michelet lui reproche surtout d'avoir *immolé à l'avancement de ses doctrines et à l'agrandissement de son parti* cette pauvre M[me] de La Maisonfort, qu'il amena adroitement à se faire religieuse (p. 122). Bossuet est sans doute « un beau génie, le meilleur » prêtre du tems, mais malheureusement il y a en lui un prêtre » encore » (p. 127) ; on le voit combattre le quiétisme dans ses écrits, et le suivre en pratique dans la direction de la dame Cornuau.

Mais ceux qui ont conduit tous ces fils, poussé à tous ces excès, ce sont, comme on devait s'y attendre, les jésuites. Si l'Angleterre est protestante, si un roi hollandais a détrôné les Stuarts, si, unie à la Hollande, elle a fait tant de mal à la France, ce sont les jésuites qui en sont la cause ; ce sont eux encore qui ont miné sourdement et détruit presque le gallicanisme, « cette » grande religion royale, et qui avait été mise aux pieds du pape » par le roi en 1693 » (p. 163). Ce sont eux qui ont établi ce culte charnel et quasi-idolâtrique du Sacré-Cœur, qui perdit en France toute tradition du raisonnement. Dès lors la théologie fut abandonnée par les prêtres ; ce furent les légistes qui devinrent les vrais et fidèles théologiens. En effet, voici, d'après M. Michelet, comment répondent les uns et les autres à cette question : *Qui peut nous sauver ?*

Le théologien, s'il est vraiment tel, fait la part la plus grande au christianisme, et répond : C'est la grâce du Christ qui nous tient lieu de justice et sauve qui elle veut ; quelques-uns sont prédestinés au salut, le grand nombre à la damnation. — Le juriste répond au contraire que nous sommes punis ou récompensés selon l'emploi, bon ou mauvais, que nous faisons librement de notre volonté : nous sommes payés selon nos œuvres, selon la justice *Du Prêtre, de la Femme, de la Famille* (p. 10).

Au juriste pourtant il faut ajouter pour auxiliaires, dans l'œuvre de conservation de la morale, quelques autres, et d'abord les comédiens, et en particulier Molière. Savez-vous ce que prouve son *Tartufe?* « c'est que le dévot fut pris en flagrant » délit par le mondain, l'homme d'église fut excommunié par le » comédien » (p. 84).

Mais les véritables conservateurs de la morale, de la vertu, du libre arbitre, ce sont les jansénistes. M. Michelet, ce champion si chaud et si sincère de la liberté humaine, aime d'un amour tendre les jansénistes. C'est Arnaud qui sauva la morale; c'est lui qui, dans son livre de *La fréquente communion,* fit revivre cette maxime : qu'*il n'y a point d'expiation réelle sans repentir*. Les jansénistes constituèrent le *parti de la vertu* (p. 72). Les religieuses de Port-Royal ont seules défendu la véritable grâce. « Ah! ces filles ont été des saintes, il faut le » dire, qu'on aime ou non leur esprit de résistance; des sain- » tes, et, de plus, sous les formes de ce tems-là, les vrais défen- » seurs de la liberté!.... Risible et touchant spectacle, de voir ce » pauvre petit parti janséniste, si grand alors de génie et de » cœur, s'obstiner à faire appel à la justice de Rome, et rester » agenouillé devant ce juge vendu » (p. 76)!..

Tout le christianisme périt alors, et ce furent ceux qui devaient le défendre qui le tuèrent.

A cette époque, une sorte de marché tacite se fit entre Rome, les jésuites et le monde. — Rome livra le *christianisme,* le principe qui en fait le fond (le salut par le Christ)... Les jésuites livrèrent la *morale* après la religion, réduisant les mérites moraux par lesquels l'homme fera son salut à un seul, au mérite politique, dont nous avons parlé, celui de servir Rome. — Le monde, que livrait-il en revanche? Le monde (la partie du monde éminemment mondaine, la femme) livra ce qu'il y a de meilleur, la famille et le foyer... Ainsi chacun vendit son Dieu. Rome vendit la religion, et la femme vendit la religion domestique (p. 43).

Le clergé actuel est pire encore que le clergé corrupteur du 17ᵉ siècle. Le clergé est presque tout composé de fils de paysans.

Or, les paysans sont des gens avides, souvent pleins d'astuce, d'une infatigable constance à suivre tel petit intérêt... Croyez-vous que son fils,

M. le curé, sera moins patient, moins ardent pour gagner une âme, pour dominer telle femme, pour entrer dans telle famille? Ces races de paysans ont souvent beaucoup de sève, une certaine sève qui tient au sang, au tempérament, qui donne de l'esprit ou qui en dispense. Celles du midi surtout, où le clergé fait ses principales recrues, lui fournissent d'intrépides parleurs, qui n'ont besoin de rien savoir, et qui, par leur ignorance même, sont peut-être en rapport plus direct avec les simples personnes auxquelles ils s'adressent. Ils parlent haut et ferme; des gens instruits seraient plus réservés, moins propres à fasciner les faibles; ils n'oseraient tenter si hardiment, dans les choses spirituelles, un magnétisme grossier... Au 17e siècle, la science, tout au moins la controverse et la dispute, créaient au prêtre, dans une situation souvent très-mondaine, une sorte de solitude, un *alibi*, pour ainsi dire, qui le préservait. Les nôtres, qui n'ont rien de tout cela, qui de plus sortent de fortes et matérielles races, et qui ne savent comment employer cette force embarrassante, combien il leur faut de vertu (176-177)!

Aussi qu'est-il arrivé de là, c'est que le prêtre, en tant que confesseur et directeur, est le plus grand corrupteur du siècle.

En effet, « le confesseur d'une jeune femme peut se définir hardiment l'envieux du mari et son ennemi secret. S'il en est un qui fasse exception à ceci (et je veux bien le croire), c'est un héros, un saint, un martyr, un homme au-dessus de l'homme (p. 200). Qu'est-ce que la direction généralement : *L'amour avant l'amour* chez la jeune fille, et l'*amour après l'amour* chez la femme âgée (p. 265)? »

Aussi, toutes les pénitentes, le prêtre les transforme en lui-même, il s'en fait adorer, il se fait dieu.

Ne nous étonnons pas du furieux orgueil du prêtre, qui, dans sa royauté de Rome, l'a souvent emporté au-delà de toutes les folies des empereurs, lui faisant mépriser non-seulement les hommes et les choses, mais son propre serment et la parole même qu'il donnait pour infaillible. Tout prêtre pouvant faire Dieu, peut tout aussi bien faire que l'impair soit pair, que ce qui est fait n'ait point été fait, que ce qui est dit n'ait point été dit (238)... Croyez-vous qu'à travers votre robe sèche, ce maigre corps, et dans ce cœur pâle, je ne voie pas la profonde, exquise et délirante jouissance d'orgueil qui fait l'*être même du prêtre?* Ce qu'il emporte dans sa robe, et couve si jalousement, c'est ce trésor d'orgueil terrible (239)... Or, dans l'orgueil même, une voix s'élève, ironique, pour se moquer de l'orgueil, la voix de la concupiscence qu'il faisait taire jusqu'ici : Pauvre dieu, dit-elle,

si tu n'es pas dieu, c'est ta faute, je te l'avais dit. Laisse-moi là ta scolastique, ton *distinguo* des deux natures, corporelle et spirituelle. Posséder, c'est avoir tout; celui-là a propriété qui use et abuse. Pour que l'âme soit vraiment tienne, il te manque une chose... le corps (241)... Est-il sûr qu'on ait le cœur tout entier, si l'on n'a le corps (250)?

D'ailleurs, on se calme et on s'absout par la maxime suivante :

Si la partie inférieure ne pèche, la supérieure est orgueilleuse, ce qui est le plus grand péché ; donc il faut que la chair pèche, pour que l'âme se tienne humble ; le péché donnant l'humilité, est un degré pour monter au ciel (p. 251).

Voilà le prêtre et ses maximes, d'après M. Michelet. Mais où donc chercher maintenant la morale, le dogme, la vérité? qui nous les révèlera, qui nous instruira? Voici la réponse quelque peu incohérente de M. Michelet.

La principale lumière pour voir ce que cache l'Église, c'est hors de l'Église qu'il faut la chercher, dans la maison, dans la famille (p. 260). Homme, tu cherches Dieu du ciel à l'abîme... mais il est à ton foyer. L'homme, la femme et l'enfant, l'unité des trois personnes, leur médiation mutuelle, voilà le mystère des mystères. L'idée divine du christianisme, c'est d'avoir mis la famille sur l'autel (p. 301). La famille est le véritable saint des saints.

L'homme mortifié en ce moment c'est le mondain, l'homme mondain c'est le prêtre (p. 278). La théologie est ignorée des théologiens... La raison est décidément exterminée de la théologie (p. 164). Quel spectacle de voir prêcher solennellement, devant la première autorité ecclésiastique, tel sermon qui, du premier mot au dernier, n'est qu'une hérésie! Les adversaires de la théologie sont les seuls qui s'en souviennent (p. 164). — Ce que le prêtre n'a pu faire, tu le feras, homme moderne; ce sera ton œuvre. Puisses-tu seulement, dans la hauteur de ton génie abstrait, ne pas dédaigner les enfans et les femmes qui t'*enseigneraient la vie*. Dis-leur la science et le monde, *ils te diront Dieu* (p. 302).

Dans ce nombre, il faut surtout et principalement compter M. Michelet lui-même ; écoutons :

Le prêtre tire avantage du caractère qui en fait un homme à part, et du costume, et du lieu, de cette mystérieuse Eglise qui prête au plus vulgaire un poétique reflet. Ce dernier avantage, qui le leur a donné? *Nous-mêmes*. C'est *nous* qui, dans notre candeur, avons relevé, rebâti en qu ne sorte ces églises qu'ils méconnaissaient. Le prêtre faisait des

Saint-Sulpice et autres entassemens de pierre. Les laïques lui ont retrouvé Notre-Dame, Saint-Ouen. Ils lui ont montré l'esprit chrétien dans ces pierres vivantes, et il ne l'a pas vu ; ils le lui ont enseigné, et il ne l'a pas compris (p. 180).

Enfin, M. Michelet finit en déclarant que le prêtre doit être un vieillard, l'*arbitre* conciliant qui empêche les procès, le *médecin hygiénique* qui prévient les maux (p. 309), et prophétise que tout cela arrivera bientôt à la France, parce que la *France est pape*.

L'universalité d'esprit (qui est la seule vraie), si Rome l'a jamais eue, elle l'a perdue depuis longtems ; elle se retrouve quelque part aux tems modernes, et c'est dans la France. Depuis deux siècles, moralement, on peut dire que la France est PAPE (p. 305).

Telle est l'œuvre de M. Michelet, professeur, au nom de l'État, au Collége de France. En la lisant, nous nous demandions principalement ce qu'en allaient penser ses amis, ses élèves, ses auditeurs. Nous qui, depuis quinze ans dans ce recueil, avons bien auguré et bien espéré de notre siècle, et des études vives et profondes qui s'y font ; nous qui pensons que, parmi les élèves des écoles normales, et les disciples de la philosophie éclectique, il y a, sinon des jeunes hommes catholiques, au moins des esprits généreux et élevés, des travailleurs tenaces, qui ont étudié l'histoire, des amis sincères de la vérité, des honnêtes gens, en un mot, nous éprouvions une espèce de déboire, de voir tous ces francs penseurs battre des mains, baisser la tête et accepter de confiance cet amas d'infidélités historiques, de jugemens passionnés, de contradictions, d'injures, d'illusions fantastiques, d'annonces prophétiques ; et nous nous demandions s'il fallait désespérer ou douter de notre siècle et de l'esprit de notre jeunesse.

Nous étions dans cette incertitude, quand nous avons lu, dans la *Revue des deux mondes*, du 1er de ce mois, l'article intitulé : *Renaissance du voltairianisme*, à propos du livre de M. Michelet. Nous nous hâtons de le dire ; M. Saisset n'est pas catholique ou

chrétien comme nous, mais il s'y montre un esprit droit, sincère; il y répudie cette polémique acerbe, déloyale, menteuse, injurieuse, dont Voltaire a donné l'exemple, et que quelques esprits, demeurans d'un autre âge, voudraient faire revivre parmi nous. M. Saisset s'avoue et se glorifie philosophe. Mais c'est un de ces philosophes avec lesquels on peut discuter. Le christianisme n'a jamais commandé de croire ou de pratiquer avant d'être persuadé, et il a toujours aimé à discuter avec les esprits droits et sincères. M. Saisset, en outre, venge noblement l'Église et le prêtre des calomnies que M. Michelet a inventées ou glanées çà et là dans les bas lieux d'une mauvaise philosophie. En outre, comme philosophe, M. Saisset nous semble commencer contre les cartésiens, les naturalistes et les messies nouveaux, une réaction de bon sens et de raison quil'honore. Bien plus, il donne à ses amis des conseils de modération et d'aménité, que nous acceptons pour nous. C'est même pour maintenir cette modération qu'il attaque l'œuvre déplorable de M. Michelet.

Ce livre, dit-il, considéré dans son fond, et pour ainsi dire d'un œil de philosophe, contient de nombreuses et capitales erreurs. Je dis plus, il est fait pour imprimer aux esprits une direction nouvelle et dangereuse, pour substituer à la défense légitime l'attaque violente, pleine à la fois de passion et de faiblesse, et à la critique large, équitable, solide des institutions religieuses, la haine aveugle de ces institutions, en attendant leur renversement; en un mot, à l'esprit du 19e siècle, tel que l'ont fait quarante années de travaux et de progrès, l'esprit autrefois fécond, aujourd'hui stérile et déplorable, d'un siècle qui n'est plus (p. 379).

Oui, nous acceptons la critique dans ces termes, et nous la conseillons à nos amis, pour examiner les croyances et les promesses de la philosophie elle-même. C'est celle qu'ont employée les grands docteurs chrétiens; c'est celle qui convient à notre siècle surtout; c'est au reste la seule qui puisse convertir, polémique d'attraction, et non de répulsion, d'amour, et non de haine.

Après avoir fait connaître l'esprit qui a dirigé M. Saisset, nous allons lui emprunter les principaux points de sa réfutation de

M. Michelet. Nos lecteurs verront qu'il a tenu parole, et que nous ne l'avons pas flatté en le louant.

Et d'abord, caractérisant le but et l'esprit de M. Michelet, il dit·

Le livre de M. Michelet est un manifeste violent contre le sacerdoce et la religion catholiques, contre tout sacerdoce et toute religion positive. Son but avoué est de représenter tout prêtre, toute religion comme choses pernicieuses dont on ne saurait trop désirer, trop provoquer l'immédiat renversement. La tendance du livre, l'effet qu'il produit et qu'il veut produire, c'est de porter toute l'activité intellectuelle, toute la force philosophique de notre tems, vers la ruine des institutions religieuses. Si c'est là le but de M. Michelet, à quoi nous servirait-il de le dissimuler? Les philosophes ont-ils des desseins cachés? conspirent-ils dans l'ombre? ont-ils un mot d'ordre qu'ils ne livrent qu'aux initiés? On abusera, dit-on, de nos paroles; prenez garde, si les philosophes se taisent, qu'on n'interprète leur silence.

La question est de savoir si la philosophie du 19ᵉ siècle s'engagera dans une voie nouvelle, où des esprits téméraires la convient à s'élancer. Jusqu'à ce jour, la polémique philosophique a suivi un drapeau, qui est celui du 19ᵉ siècle, et où les mots d'équité et de modération sont écrits à côté de ceux de liberté et de franchise. Une main hardie montre un autre drapeau, celui de l'Encyclopédie et de Voltaire, et les philosophes ne s'interrogeraient pas pour savoir s'ils le doivent suivre! Le seul moyen pour cela, c'est la discussion publique, ouverte, sincère, sans inutiles ménagemens et sans vains détours. Le clergé est un corps; il a des chefs, une discipline; la force des philosophes n'est pas là : elle est dans la discussion loyale, mais sincère, sympathique pour les personnes, inflexible pour les idées fausses (p. 387).

Osons-le dire à M. Michelet. Emporté par une indignation généreuse, par de légitimes ressentimens, il n'a pu conserver cette haute impartialité si nécessaire au philosophe, cette critique compréhensive, cette sérénité équitable, qui seules impriment aux jugemens de l'historien un caractère de solidité et de durée. Lui, l'historien sympathique du moyen âge, qui a concouru avec M. Guizot à tirer l'histoire de l'ornière des Dupuis, des Raynal, pour la faire entrer dans les larges voies d'une critique étendue et impartiale, le voilà qui détruit son propre ouvrage, rompt avec son passé, retourne en arrière et emprunte au vieil esprit du 18ᵉ siècle ses passions et ses haines, ses vues exclusives, ses aveugles préventions. Comment cet esprit élevé ne voit-il pas que, loin d'avancer, de préparer les voies à la philosophie, il en retarde les progrès (p. 389)?

On ne peut s'empêcher de reconnaître que ces observations et ces critiques sont justes, équitables, et annoncent un esprit élevé, réfléchi et vraiment philosophique. Puis M. Saisset, analysant tout le livre, le réduit à ces trois points : 1° la direction spirituelle de l'Église catholique a pour objet propre et pour effet nécessaire, d'affaiblir graduellement et de détruire la volonté humaine ; 2° les docteurs catholiques les plus opposés au quiétisme, en théorie, notamment Bossuet, poussent, dans la pratique, à un mysticisme qui tue l'activité et la liberté ; 3° il est de l'essence du catholicisme, et en général du christianisme, de ruiner la liberté morale au profit de la grâce divine. M. Saisset répond victorieusement à ces trois accusations capitales ; et d'abord au 1er reproche :

Soutenir qu'il est de l'essence du Christianisme de détruire la liberté humaine, c'est en vérité tenir trop peu de compte de toutes les données de la théologie, de la philosophie et de l'histoire. Prétendre que l'opposition de la philosophie et de la religion représente celle du fatalisme et de la liberté, c'est confondre d'une manière étrange l'usage libre de la raison, qui constitue en effet l'essence de toute philosophie, avec la liberté morale, la responsabilité des œuvres, qui sont choses toutes différentes. Oui, sans doute, la religion parle au nom de Dieu et fait la part petite à la raison libre ; mais la religion, comme la philosophie, reconnaît et ne peut pas ne pas reconnaître la liberté morale ; ou pour mieux dire, toute grande religion, comme toute grande philosophie, s'efforce d'expliquer la liberté morale et de la régler. Il arrive souvent sans doute que, pour l'expliquer, on la compromet et on la détruit ; mais c'est un malheur qui arrive aux philosophes tout aussi souvent qu'aux théologiens. Jansénius, Calvin et Spinoza, l'un catholique, l'autre protestant, le troisième philosophe, ont été également conduits par leurs systèmes à méconnaître et à nier le libre arbitre. Pélage n'était-il pas un théologien ? c'est au nom de la théologie qu'il a nié la grâce, comme c'est au nom de la philosophie que Hobbes et Collins ont nié le libre arbitre. Rien n'est donc plus artificiel que cette opposition qu'on imagine entre la philosophie et la religion ; rien n'est plus évident au contraire que la distinction qu'on méconnaît entre le libre examen et la liberté morale (p. 390).

M. Saisset fait voir ensuite que M. Michelet se contredit lui-même ; il lui te, ntre autres témoignages, l'éloge exagéré qu'il

faisait autrefois du célibat ecclésiastique, témoignage que nous avons déja cité nous-même dans un de nos précédens volumes[1]; puis s'élevant à l'appréciation du siècle, et le jugeant tel qu'il est, et non comme M. Michelet le fait, il lui dit :

Nous demanderons à M. Michelet comment il se peut faire que depuis dix ans une époque d'abaissement pour la liberté morale soit devenue une *époque de sainteté ;* nous dirons que ni l'histoire, ni la science, ne s'accommodent de ces exagérations, et que la nature des choses ne dépend pas de la fantaisie d'un poëte, tantôt plongé dans la mélancolie, et tantôt aiguillonné par la colère ; nous dirons qu'il est également déraisonnable de représenter le moyen âge et les tems modernes, aujourd'hui comme l'abaissement, demain comme le triomphe de la liberté morale ; qu'au moyen âge la moralité n'était pas aussi forte qu'on pourrait croire, et que le nom de saint y a été un peu prodigué, mais que ce n'est pas une raison pour en gratifier de notre tems, d'une manière qui fait sourire les gens sérieux, Voltaire et Rousseau, lesquels, pour être de grands esprits et de grands serviteurs du genre humain, n'en ressemblent pas davantage à des héros de sainteté ; enfin qu'il est incontestable que la moralité s'est affermie de nos jours avec le progrès des lumières, sans pourtant que l'esprit de pénitence et de mortification paraisse dominant, comme on se plaît à le répéter (p. 391).

Puis M. Saisset fait observer qu'il est complétement faux que la lutte du christianisme et de la philosophie soit celle de la grâce et du libre arbitre, et prouve que l'Église, bien loin de détruire la liberté humaine, l'a au contraire défendue et vengée contre les hérétiques et les philosophes.

Que le christianisme, tout en maintenant avec force la doctrine de la grâce, laquelle, aux yeux d'un philosophe, a un sens très-profond, et garde au sein même du rationalisme une valeur durable, ait toujours réservé les droits du libre arbitre, c'est ce qu'il est trop facile de prouver. Jésus-Christ, l'Homme-Dieu, n'est-il pas le type de la liberté morale? Son sacrifice, qui se renouvelle chaque jour sur l'autel, n'a-t-il pas été volontaire? Ne considérez Jésus-Christ que comme le type de l'humanité, est-ce un mystique? est-ce un quiétiste? est-ce même un contemplatif? Quoi! la religion du Christ, qui a affranchi la femme et l'esclave, et appelé à la dignité morale des millions de créatures dégradées, serait la religion de la fa-

[1] Voir notre tome x, page 287.

talité! Mais tous ses dogmes la condamnent. Le dogme même du péché originel, loin d'exclure la liberté morale, l'implique et la suppose.

L'Église a-t-elle été sur ce point infidèle à l'exemple du Christ et à l'esprit de l'Évangile? a-t-elle jamais autorisé le fatalisme, le quiétisme? Pélage, sans doute, a été condamné pour avoir nié la grâce; mais les manichéens, les prédestinatiens, les priscillianistes, qui niaient le libre arbitre, n'ont-ils pas été frappés en même tems des anathèmes de l'Église? On citera tel père ou tel docteur; mais aucun père n'est l'Église. Saint Augustin lui-même, si grand qu'il puisse être, n'est pas l'Église et ne l'engage pas par ses sentimens. Il a adopté dans toute leur terrible puissance les dogmes de le grâce et de la prédestination. Il a épuisé son ardent génie contre Pélage et Célestius; mais il a combattu Manichée. Eût-il incliné au fatalisme, incliner, pour un ferme génie, ce n'est pas tomber. Fût-il tombé, il n'a pas entraîné l'Église dans sa chute.

Quand l'augustianisme exagéré est devenu le calvinisme et le luthéranisme, l'Église l'a-t-elle épargné? Les conciles du 5• siècle n'ont-ils pas eu leur écho dans le concile de Trente? La part du libre arbitre, celle du mérite des œuvres, n'ont-elles pas été faites d'une main ferme et prévoyante? Un siècle plus tard, nous retrouvons dans le jansénisme une sorte de calvinisme déguisé. L'Église n'a-t-elle pas fait encore entendre sa voix? Les motifs temporels, les intrigues des jésuites ont eu leur influence; qui le conteste? Qui ne sait la part qu'a eue Louis XIV à la condamnation de Fénelon? Qu'importe? l'histoire impartiale constate ces influences diverses; elle voit, elle pèse tout dans ses équitables mains; elle flétrit l'intrigue partout où elle la rencontre, même dans les conseils de la papauté; mais aussi elle sait reconnaître la sagesse de l'Église, qui, pendant une longue suite de siècles, par les pères, par les conciles, à travers mille révolutions, a maintenu dans leur équilibre les deux élémens de la vie, l'élément de la grâce et l'élément de la liberté. Pourquoi la philosophie, pourquoi l'histoire ne rendraient-elles pas cet hommage à l'Église? La sagesse de l'Église ne fait-elle pas honneur à l'esprit humain? Ne représente-t-elle pas la raison même, devant qui expirent toutes les extravagances et toutes les folies des hommes, qui maintient contre tout faux système ces deux droits éternels de l'humanité, le droit d'être soutenu dans sa course pénible ici-bas par la main divine, le droit de participer à sa destinée et de lui imprimer le sacré caractère de la responsabilité morale. Aveugles ennemis, détracteurs indiscrets des institutions religieuses, qui ne voyez pas qu'en les défigurant, c'est la raison même que vous insultez, c'est à l'humanité même que s'adressent vos outrages (p. 392-393).

Ces paroles sont justes, pour le fond ; nous nous rapprochons même plus que ne pense l'auteur, de cette étroite parenté de l'Église et de la raison humaine. Car nous ne croyons pas qu'il existe de raison en dehors des croyances de l'Église, qui ne repousse aucune vérité et les admet toutes. Mais nous aurons occasion de revenir sur les doctrines propres de M. Saisset. En ce moment, nous ne voulons que rendre justice à son impartialité. Voici comment il répond aux reproches injustes adressés à Bossuet :

Je dois des remercîmens à M. Michelet ; son chapitre, aussi piquant qu'inexact sur Bossuet, m'a fait relire le volume entier des *Lettres de Direction* de ce grand homme. Je ne crois pas qu'un ami de la philosophie et de l'humanité se puisse donner un plaisir plus relevé et plus pur que celui de méditer ce volume. Sur la foi de M. Michelet, j'y ai cherché des traces de mysticisme et de fatalisme ; j'en demande bien pardon au brillant écrivain, mais tout cela est imaginaire : je n'ai trouvé dans les lettres de Bossuet à la sœur Cornuau, et à toutes les personnes qui lui confiaient la direction de leur âme, qu'un mélange véritablement incomparable d'élan mystique et de mesure, de tendresse et de pureté, de sublimité et de simplicité, de noble assurance et de candeur. Nulle part, Bossuet n'est plus grand ; nulle part, il n'est plus respectable et plus aimable. Je n'hésite point à dire que les lettres de Bossuet à cette humble sœur Cornuau sont un des chefs-d'œuvre de l'esprit humain (p. 393).

Puis ce qu'il dit ici, il le prouve par des passages extraits de la correspondance avec cette même Mme Cornuau, correspondance que M. Michelet a dénaturée.

M. Saisset demande ensuite à ceux qui veulent la ruine du Christianisme, ce qu'ils espèrent mettre à sa place. Ils promettent bien une religion nouvelle, mais ils ne sont pas encore occupés de dire ou de savoir ce qu'elle sera. En quoi ils sont convaincus d'imprudence et même de lèse-humanité ; car l'humanité ne peut vivre sans religion. En attendant qu'ils s'occupent de cette question, M. Saisset fait observer avec raison, qu'il ne peut y avoir hors du Christianisme, pour exercer un ministère spirituel, que la philosophie, une religion nouvelle, ou la religion naturelle.

Quant à cette dernière, et nous sommes complétement de son avis, telle que les philosophes du 18e siècle l'ont faite et en-

tendue, c'est une chimère. Nous pensons, comme lui, que, lorsque Rousseau « en prétendit écrire le symbole, sous l'inspiration de » la seule nature, il l'écrivait, en effet, sous la dictée d'une philo- » phie préparée par le christianisme (nous dirions, nous, sortie » du christianisme). Ce n'est pas l'homme de la nature qui parle » dans le vicaire savoyard, c'est un prêtre devenu philosophe. » L'homme de la nature (et par conséquent aussi l'état de na- » ture) est un être de fantaisie rêvé par l'imagination des phi- » losophes du 18e siècle (p. 400). »

M. Saisset examine ensuite s'il y a quelque chance pour une religion nouvelle. Nous l'avouons, quand nous avons entendu, au Collége de France, M. Mickiewicz, M. Quinet, M. Michelet, se poser en Messies et annoncer, comme les prophètes, cette religion nouvelle, nous nous demandions si quelques-uns de ses auditeurs, ou de ses amis, parmi lesquels sont assurément des têtes saines et des gens de bon sens, ne s'élèveraient pas contre ces risibles folies. C'est avec plaisir que nous voyons encore M. Saisset stigmatiser sans ménagement cette prétention à je ne sais quelle espèce de divinité :

La religion nouvelle est-elle une pensée plus sérieuse ? Qu'on veuille bien s'entendre. Il ne peut être question ici que d'une religion positive, c'est l'hypothèse que nous discutons. Une religion positive a un dogme ; elle a une morale, un culte, des symboles, des ministres, des autels. La religion païenne avait tout cela. Quand la religion chrétienne est venue la détruire et s'y substituer, elle a offert aux hommes d'autres dogmes, d'autres symboles, une autre morale, d'autres autels. Est-ce une révolution de ce genre qu'on nous propose? Allons-nous avoir un nouveau Messie, des révélateurs comme Moïse ou Orphée, un conquérant-prophète comme Mahomet? Faut-il discuter sérieusement de telles folies ? Songerait-on à une transformation du christianisme? Autre chimère, autre folie qu'une expérience décisive a déjà plusieurs fois condamnée.

Conserver les symboles d'une religion positive en y faisant pénétrer un esprit nouveau, telle a été l'entreprise, audacieuse et stérile, d'une école célèbre. Des hommes de génie y ont mis la main. Un empereur y a épuisé son génie et les grands ressorts du gouvernement le plus puissant qui fut jamais. Cette tentative a échoué. Ce qui a été impossible au 3e et au 4e siècle de l'ère chrétienne sera-t-il praticable aujourd'hui? Où sont les Plo-

tin, les Porphyre, les Julien du 19e siècle? Mais supposez qu'il se rencontre de plus grands hommes encore pour entreprendre un tel dessein ; ils ne détruiraient pas la nature des choses; il est aussi impossible de conserver un symbole en en changeant l'esprit, que de faire passer une âme d'un corps dans un autre. Une révélation nouvelle, un Christianisme nouveau, ce ne sont donc que des illusions et des chimères bonnes à repaître des imaginations malades, et qui ne peuvent séduire un instant un esprit raisonnable et un peu versé dans l'histoire du genre humain.

Nous sommes persuadés d'avance que M. Michelet repousse également ces deux systèmes, et qu'il est au fond aussi éloigné de vouloir confier le ministère spirituel des sociétés modernes à une religion nouvelle, que de l'abandonner à une religion naturelle, ce qui revient, comme on l'a vu, à le supprimer. L'illusion de ceux qui espèrent une religion nouvelle est encore respectable, car enfin ils veulent un ministère spirituel : seulement ils n'en savent pas les conditions; mais ceux qui parlent de la religion de la nature et qui s'entendent eux-mêmes ne veulent pas de religion du tout. Ce sont là ces incorrigibles athées dont la race est loin d'être éteinte, et qui sont convaincus que toute religion est parfaitement inutile, et que, puisqu'ils s'en passent, leurs semblables peuvent bien aussi s'en passer (p. 400-401).

Il ne reste donc, pour exercer le ministère spirituel en dehors du christianisme, que la philosophie; or, est-elle capable d'exercer ce ministère, de parler au peuple au nom de Dieu, de lui apprendre avec autorité ce qu'il faut croire et ce qu'il faut pratiquer? M. Saisset répond encore à cette question avec une bonne foi et un courage qui l'honorent.

Les philosophes font des livres. Qu'importe au peuple, qui ne peut les lire, et qui, s'il les lisait, ne les comprendrait pas? Se représente-on Kant et Locke prédicateurs de morale et de religion? D'ailleurs, tout besoin universel de la nature humaine demande un développement régulier. Si ce besoin est laissé à lui-même, il se déprave, il s'égare. Supposez le peuple le plus éclairé de l'Europe moderne privé d'institutions religieuses; voilà la porte ouverte à toutes les folies. Les sectes vont naître par milliers. Les rues vont se remplir de prophètes et de messies. Chaque père de famille sera pontife d'une religion différente. Si donc la philosophie veut exercer le ministère spirituel, il faut qu'elle lutte contre cette anarchie des croyances individuelles, qu'elle donne aux hommes un symbole de foi, un catéchisme. On ne fera pas lire apparemment aux ouvriers les *Méditations*

de Descartes ou la *Théodicée* de Leibnitz. Or, ce catéchisme si nécessaire, qui le composera ? Un concile de philosophes? Qui déléguera leurs pouvoirs à ces nouveaux docteurs? On peut se passer à la rigueur d'une Église et d'un pape; mais encore faut-il un évangile. Quel homme osera dire : Voilà l'évangile de l'humanité ? Et s'il en est un assez orgueilleux pour le dire, en trouvera-t-il un autre qui le veuille croire ?

S'il est donc une chose palpable, évidente à tout homme de bon sens, c'est que la philosophie est incapable de se charger à elle seule du ministère spirituel dans les sociétés modernes (p. 403).

Il semble qu'après ces paroles, il ne resterait à conclure qu'une chose, c'est que le christianisme seul peut être chargé du ministère spirituel ; ce n'est pas pourtant la conclusion de M. Saisset. Il pense que, comme il n'y a d'*autre source de vérité parmi les hommes que la raison* (p. 404), c'est elle qui insensiblement, sans colère et sans secousse, absorbera le Christianisme dans un avenir lointain. En cela, M. Saisset ne dit pas une chose nouvelle, il est disciple de M. Cousin et de tous les cartésiens modernes. Il partage les illusions communes de la philosophie. C'est là la grande discussion de l'époque. Nous y reviendrons souvent, et alors nous exposerons mieux ses idées et nous nous attacherons à démêler ce qu'il y a de vrai et de faux. Dès ce moment, nous lui dirons que son philosophe, tel qu'il le suppose, est, comme il le dit du naturaliste, un chrétien qui s'est fait philosophe. Mais aujourd'hui nous n'avons voulu que constater sa séparation solennelle d'avec les voltairiens du Collége de France ; il l'a fait avec des raisons claires et solides, il a rendu justice à nos croyances et à nos prêtres calomniés ; nous n'avons qu'à l'en remercier.

Quant à M. Michelet, que pouvons-nous lui dire ? Nous qui, en parlant de ses livres, avons toujours rendu justice à son mérite et à ses talens [1], nous pouvons dire que nous regrettons sincèrement, à cause de lui, la voie dans laquelle il s'est jeté. Ce n'est point une œuvre de conviction qu'il a faite ici. C'est une œuvre de colère et de vengeance, qu'aucune provocation ne

[1] Voir nos tomes IX, X et XI, où nous avons examiné son *Histoire de France*.

pourrait justifier. Pour se venger de quelques hommes, il s'est attaqué à l'Eglise de Dieu. Nous pouvons à l'appui citer un fait. Lors du commencement de cette lutte, nous savons qu'il rendit visite à un prêtre distingué, auprès duquel il se plaignit vivement des attaques dont il était l'objet ; alors il protesta de son respect et de son dévouement pour le Christianisme et pour l'Église. Il dit qu'il voulait seulement répondre à ses ennemis, et repousser leurs attaques ; il demanda avec instance que les évêques et le clergé ne fissent pas cause commune avec ces derniers. Le prêtre lui répondit que, quelle que fût son intention, ses attaques ne portaient pas seulement contre ses ennemis personnels, mais encore et surtout contre l'Église elle-même. Eh bien ! dit le professeur avec menace, si le clergé prend parti contre moi, alors je porterai mes attaques plus haut. Le prêtre lui répondit ces simples mots : Prenez garde, le Christianisme a vaincu des ennemis bien plus forts que vous..... Cette parole s'accomplit. La réaction commence contre M. Michelet lui-même. Il aura sans doute obscurci ou tué bien des intelligences, mais le Christianisme vit et vivra. Nous pourrions au besoin lui citer une prophétie qu'il ne récusera pas, c'est la sienne : et c'est par là que nous finirons.

« Ah ! je me fie pour le Christianisme dans ce mot même que » l'Église adresse à ses morts : *Qui croit en moi ne peut mourir*. » Seigneur, le Christianisme a cru, il a aimé, il a compris ; en » lui se sont rencontrés Dieu et l'homme. Il peut changer de vê- » tement, mais périr, jamais..... Il apparaîtra un matin aux » yeux de ceux qui croient garder son tombeau, et ressuscitera le » troisième jour [1]. » A. B.

POLÉMIQUE ENTRE LES VOLTAIRIENS ET LES ANTI-VOLTAIRIENS.

L'article de M. Saisset a eu, comme cela devait être, du retentissement. D'abord M. Michelet, dans une lettre adressée à différens journaux, appelle la réfutation de son livre, une *dénonciation* au pouvoir pour lui faire perdre sa chaire, se plaint

[1] *Histoire de France*, t. II, dernières lignes

d'être *accusé de vouloir renverser le Christianisme et toute religion positive*, et finit par ces phrases :

Ainsi, c'est donc un procès de *tendance* que l'on me fait ; c'est sur votre interprétation, sur une simple supposition, jeune homme, que vous dénoncez votre ancien maître, que vous le désignez aux rigueurs du pouvoir. En même tems, vous le caressez, vous l'embrassez, vous dites : *Un de nos amis!*

Je ne descendrai pas à une profession de foi, à une dénégation d'ailleurs superflue, car je ne croirai jamais qu'un élève de l'École normale ait fait cette action librement et à lui seul. *Saisset est un pseudonyme.*

M. Saisset a répondu à cette singulière attaque, par la lettre suivante :

M. Michelet publie dans la *Réforme* une lettre où il se plaint d'un article de la *Revue des deux mondes*, signé de moi. C'est, dit-il, une dénonciation ; je réponds que c'est une discussion libre et sérieuse. Je n'ai point dit que M. Michelet fût un athée et un ennemi de l'ordre public. M. Michelet ne m'a pas lu avec calme. Les phrases qu'il cite sont détournées de leur véritable sens ; je demande qu'on les lise à leur place. M. Michelet me rappelle que j'ai été son élève ; je ne l'ai pas un seul instant oublié. En discutant ses opinions avec franchise et fermeté, sans m'écarter jamais du respect dû à sa personne et à son talent, je croyais user d'un droit qu'il serait le premier à reconnaître. Quand M. Michelet écrit qu'un article signé de moi m'a été dicté, inspiré ou simplement conseillé par qui que ce soit, M. *Michelet me calomnie.*

Au reste, la polémique ne s'est pas arrêtée. Les journaux amis de M. Michelet ont continué à crier à la *calomnie,* quand on les accuse de renverser les institutions religieuses ou même le Christianisme ; ils disent que leurs adversaires en veulent à leurs places, qu'ils cherchent, en les attaquant comme voltairiens, à se créer une position. M. Quinet, dans son cours, s'est exprimé ainsi sur leur compte :

Ce n'est plus le monde d'hier qu'il s'agit de combattre, mais bien les hommes qui veulent le remplacer. Il y a parmi nous de *prétendus philosophes*, dont la spéculation s'arrête dans de prudentes *combinaisons*, très-utiles à l'*égoïsme*, mais fatales et mortelles à l'*idée :* doctrinaires, éclectiques, ils travaillent sous ces noms divers à maintenir pour leur profit un société qui s'écroule, et ils semblent avoir entrepris de prouver au genre humain que ce vieil édifice est admirable, parce qu'ils ont trouvé le moyen de s'y *loger convenablement.*

Entre eux et nous, s'est écrié M. Quinet, il n'y a point d'alliance, point de conciliation. Ils peuvent songer à briser cette chaire, mais ma parole vit en vous, et ils ne vous briseront pas.

Enfin, la *Revue des deux mondes* du 15 février répond à toutes ces attaques, s'étonne de ces emportemens dans des écrivains qui proclament, avant tout, le *droit illimité de libre examen,* et résume le débat par les paroles suivantes :

Ou bien, en effet, les nouveaux voltairiens prendront le parti de la prudence, nous ne voulons pas dire de l'hypocrisie, et s'empresseront de déclarer qu'ils n'ont pas entendu attaquer sans distinction les ministres de la religion chrétienne, qu'ils n'en veulent pas aux institutions du christianisme, mais seulement à certains abus ; et alors nous nous féliciterons de conserver dans nos rangs, ou plutôt d'y voir rentrer des amis un instant égarés ; ou bien on arborera fièrement son drapeau, et l'on conviera la génération nouvelle à marcher, enseignes déployées, au renversement des institutions religieuses. La critique alors reprendra tous ses droits ; elle frappera, sans scrupule désormais et sans ménagement, sur ces dangereuses folies. On aura beau dire qu'elle dénonce des professeurs aux rigueurs du pouvoir, la critique répondra qu'elle dénonce des doctrines insensées aux décisives rigueurs de la raison publique. Il serait trop étrange en vérité que l'on pût abriter ainsi les erreurs de l'écrivain derrière la robe du professeur, se décerner un brevet d'infaillibilité de ses propres mains, et lancer l'anathème à ses contradicteurs du haut d'une chaire inviolable ; il serait trop étrange qu'il fût permis dans un pays libre, sous le singulier prétexte qu'on est chargé par l'État d'enseigner la morale à la jeunesse de nos écoles, d'entasser impunément dans des livres adressés au public les violences et les énormités, à l'abri de toute critique indépendante, et sous la protection d'une sorte de terreur organisée de longue main dans la presse démocratique !

Nous tiendrons nos lecteurs au courant de cette polémique, qui annonce, comme on le voit, une grande irritation dans MM. les voltairiens, et pourrait bien les mener à voir leurs leçons suspendues. Quand cela arriverait, M. Quinet se flatte que *sa parole vivra* dans ses auditeurs. Il pourrait bien se tromper. Qui pense aujourd'hui aux leçons de M. *Mickiewicz,* qui l'an dernier prêchait et inaugurait un Messie nouveau, et auquel le ministre a accordé un *congé forcé?*

Littérature Catholique.

AUTEURS ECCLÉSIASTIQUES OU PROFANES,
NOUVELLEMENT DÉCOUVERTS ET ÉDITÉS
PAR
SON ÉMINENCE LE CARDINAL ANGELO MAI.

SPICILEGIUM ROMANUM; en 10 vol. in-8°.
TOMUS X et ultimus[1]. Romæ, typis collegii Urbani, 1844.

Ce volume contient :

1. *Préface*, où il est parlé des différens ouvrages qui entrent dans ce volume (I-XXXII) et où le savant éditeur a fait entrer :

2. *Remarques critiques* sur l'édition des *Lettres de Photius*, donnée par Montaigu (XXIII-XXV).

3. Notice sur quelques manuscrits qu'il a examinés dans un voyage fait en Etrurie (XXXI).

4. *Actes du synode de Constantinople ;* grec et latin (1-93).

Il s'agit du synode tenu à Constantinople sous l'empereur Manuel Comnène, l'an 1156, et assemblé pour condamner l'erreur de Sothéricus, récemment élu patriarche d'Antioche, lequel, craignant d'admettre deux personnes dans le Christ, soutenait que le sacrifice de la croix n'avait été offert qu'au Père et au Saint-Esprit, et non au Fils lui-même en tant que Dieu. Ces actes manquaient dans les recueils des conciles, qui se bornaient à en faire mention. On y trouvera un grand nombre de noms d'évêques et de siéges inconnus jusqu'ici, à ajouter à ceux donnés par Lequien, dans son *Oriens christianus*. Ces actes se composent 1° de l'*écrit* même où Sothéricus soutenait son opinion ; — 2° de la sentence du concile ; — 3° d'un grand nombre de passages des Pères opposés à l'opinion de cet hérésiarque. Le docte cardinal a enrichi de notes savantes la traduction latine qu'il en donne.

5. Constantin le diacre : *Panégyrique de tous les martyrs ;* grec et latin (94-168).

[1] Voir le dernier article au numéro précédent ci-dessus, p. 43.

Dans le 7e concile général, tenu à Nicée l'an 787, pour la défense des saintes images, on lut un fragment de Constantin, diacre, gardien des chartes et juge des causes ecclésiastiques de l'église de Constantinople, à la louange des saints martyrs. Ce Constantin, dont aucun auteur ne donne la vie, paraît avoir vécu sous Justinien, vers le 5e siècle. On regrettait vivement de ne pas posséder ce magnifique témoignage de la foi de l'Église ; or, c'est précisément ce que le savant, et nous pouvons dire l'infatigable et heureux cardinal a découvert dans la bibliothèque Vaticane. Ce panégyrique est comme une histoire sommaire des persécutions. L'auteur y expose les questions posées par les tribunaux païens, les réponses et les discussions des martyrs avec leurs juges ; les différens genres de tourmens qu'ils ont soufferts, etc. C'est une de ces découvertes qui doivent consoler le savant éditeur de ses travaux ; nous nous proposons d'en donner un extrait dans un de nos prochains cahiers.

6. Severus d'Antioche · *Fragmens de ses écrits contre Julien d'Halicarnasse;* en latin (169-200).

Sévère fut patriarche d'Antioche au tems de l'empereur Anastase, au 8e siècle, et fut un de ceux qui combattirent avec le plus de science ce Julien, évêque d'Halicarnasse, chef de la secte des incorrupticoles. Le cardinal a tiré cet ouvrage d'un codex copte, avec l'aide d'un maronite, François Méhasebo. L'ouvrage est de longue haleine ; l'éditeur a traduit d'abord le commencement en entier (169-194) ; puis il s'est contenté d'extraire les passages où étaient cités des témoignages inconnus des Pères, parmi lesquels S. Cyrille et le pape Jules (194-201).

6. Du même. *Fragmens grecs,* qui ne se trouvent pas dans la *Chaîne* des Pères grecs, publiée en grec et en latin, par Junius, à Londres, 1637, et en latin, à Venise, en 1587, par Comitolus, dont le cardinal relève plusieurs erreurs (201-205).

7. Julien d'Halicarnasse. *Fragmens* en grec, extraits de la même Chaîne des Pères (206-211).

8. Severus. *Homilia de sancta Dei matre semperque virgine Maria* (212).

Traduite du syriaque, prouvant combien les Pères étaient

éloignés de ces explications symboliques ou figuratives de la Bible, mises en vogue par les écrivains protestans.

9. Severianus. *Homilia de pythonibus et maleficis* (221-223).

C'est une invective contre les fêtes qui avaient lieu aux calendes de janvier, et où les chrétiens se travestissaient en dieux du paganisme, en bêtes, etc.

10. Dionysius telmarensis. *De jussu baptizandi Judæos* (223).

Ce sont quelques détails extraits d'une chronique syriaque sur l'ordre ridicule donné par l'empereur Phocas, en 617, de faire baptiser tous les juifs ; ordre qu'il fit exécuter par ses officiers et par George, préfet de la province.

11. Poggius Senior. *Epistolæ selectæ* CIII (225-371).

Poggius, né en 1380, fut pendant dix ans écrivain apostolique sous Boniface IX, puis secrétaire apostolique, place qu'il remplit pendant quarante ans sous divers pontifes. Il assista au concile de Constance, en 1414 ; se retira à Florence, sa patrie, en 1453, avec le titre de chancelier public, et mourut en 1460, âgé de 78 ans. On comprend de quelle utilité pour l'histoire doit être sa correspondance ; aussi, l'éditeur a voulu sinon compléter, au moins augmenter le recueil de ses lettres. Il a donc choisi les plus importantes, parmi lesquelles plusieurs sont adressées au pape Nicolas V, à l'empereur Frédéric III, à Alphonse, roi d'Aragon, et à la plupart des autres princes et grands personnages de son tems. Dans ces lettres, on en trouve trois de :

12. Guarinus. *Epistolæ tres ad Poggium* (353).

13. Joah. Fran. Poggius. *De veri pastoris munere liber* (372).

Il n'y a qu'un fragment de cet ouvrage qui existe en entier au Vatican, et que le Pogge avait adressé à Léon X.

14. Poggius Senex. *Oratio in funere cardinalis Juliani de Cæsarinis* (373-384).

Le cardinal Julien était légat du pape dans l'expédition contre les Turcs, et périt avec le roi de Pologne à la sanglante bataille de Werna. Il y a plusieurs détails importans dans cet éloge du Pogge, qui était son ami. Le cardinal y a joint de nombreuses notes historiques.

15. *Episcopii Uratislaviensis supplementum* (384-392).

Ce supplément des évêques de Breslaw en Silésie contient la vie de six évêques, depuis l'an 1562 jusqu'à l'année 1608 ; du 38e au 43e évêque.

La 2e partie comprend :

16. Leontius monachus. *Trois livres contre les Nestoriens, les Eutychiens, les Sévériens, les Incorrupticcles et les Apollinaristes ;* en grec (1-151).

Ces traités existaient déjà, en latin seulement, dans Canisius. Le cardinal y a joint d'excellentes notes où il réfute un des éditeurs de Léontius, le protestant Basnage.

17. Nicéphore de Constantinople. *Deux traités ;* en grec (153).

Ce sont des traités contre les iconomaques, ou briseurs d'images. Il prouve que l'image du Christ est plus vénérable que la croix même. Ces opuscules existaient seulement dans Canisius.

18. Nicolas de Constantinople. *Ses lettres, au nombre de* 163 ; en grec (153-440).

Ce Nicolas, Italien de naissance, monta sur le siége de Constantinople, sous le règne de Léon le Sage, l'an 895, seulement quatre ans après la mort de Photius. Chassé de son siége, neuf ans après, par le même Léon dont il ne voulait pas approuver les quatrièmes noces, il n'y remonta qu'en 911, sous le règne d'Alexandre, frère de Léon ; il mourut enfin, en 925, après avoir occupé le siége épiscopal 23 ans, sans compter les années de son exil. C'était un homme de mœurs et de doctrines si pures, que les Grecs et les Latins lui ont donné le titre de saint. On comprend de quelle importance sont pour l'histoire, la discipline ecclésiastique et la théologie, les nombreuses lettres que le savant cardinal publie ici. Toutes étaient inédites, à l'exception de sept données, par extrait, et encore d'une manière infidèle.

Ces lettres sont divisés en sept classes : 1. aux princes sarrasins ; 2. au prince et à l'archevêque de Bulgarie ; 3. au pontife romain ou aux prêtres de son Eglise ; 4. à l'empereur de Byzance ou aux princes d'Arménie, d'Abasgie, de Lombardie et d'Amalphi ; 5. aux évêques ; 6. aux magistrats civils ; 7. à divers.

19. *Notice* de l'éditeur, *sur différens traités religieux des Grecs contre les Arméniens* (440-448).

Le cardinal y expose sommairement les principaux efforts tentés par les patriarches grecs pour opérer leur réunion avec les Arméniens ; il donne en particulier des extraits d'une lettre de Germain II, patriarche en 1240, à Constantin, patriarche des Arméniens, et de la réponse de ce dernier, le même auquel Grégoire IX envoya le pallium en 1239 ; puis une seconde lettre du clergé de Constantinople au même ; enfin, une troisième lettre du patriarche Manuel II, de l'an 1248 ; mais tous ces efforts ne furent pas couronnés de succès. Il résulte pourtant de toutes ces pièces que le fond de l'hérésie des Arméniens consiste en ce qu'ils ne veulent pas admettre deux natures en Jésus-Christ, ni recevoir le concile de Chalcédoine, et la lettre de saint Léon, pape, qui ont défini cette question.

20. Photius. *Epistola ad Zachariam, patriarcham Armeniorum* (449-459).

21. Du même. *Epistola ad Asutium, principem Armeniorum* (460-462).

Extraites et traduites des manuscrits arméniens des PP. Méchitaristes de Venise, et abondamment annotées par le savant cardinal.

22. Catalogue général des ouvrages qui entrent dans la collection des dix volumes.

Enfin, pour compléter la liste des ouvrages anciens que S. E. Mgr le cardinal Mai a découverts et édités, nous allons donner ici le titre des deux ouvrages suivans.

M. CORN. FRONTONIS ET M. AURELII imperatoris epistolæ. — Item L. VERI, ANTONINI PII, et APPIANI epistolarum reliquiæ. Rome, 1823, in-8°, avec les portraits de M. Aurèle et de Pie VII, et une planche représentant un *fac-simile* du palimpseste du Vatican, d'où les lettres sont tirées.

Ce volume comprend :

1° Une *préface*, où il est traité du double palimpseste de Milan

et de Rome ; de l'ordre qui y est suivi, de la vie de Fronton et du style épistolaire de M. Aurèle (v–xxxi).

2. Témoignages des anciens auteurs sur Fronton (xxxi–xxxv).

L'ouvrage même de Fronton contient les articles suivans :

3. Lettres à Marc-Aurèle et ses réponses, en V livres.

4. Lettres à M. Antonin et ses réponses, en II livres.

5. Deux fragmens de lettres à l'empereur Vérus.

6. Lettres à L. Vérus et ses réponses.

7. Divers traités : de la guerre contre les Parthes ; sur les féries d'Alsium ; sur la perte de son petit-fils ; sur Arion ; sur l'éloquence ; sur les discours.

8. Lettres à Antonin et ses réponses.

9. Lettres à ses amis, en II livres.

10. Principes de l'histoire ; louange de la fumée, de la poussière et de la négligence ; fragment d'action de grâces ; mélanges ; disputes grammaticales ; de la différence des mots ; modèles d'élocution.

11. Tables générales des auteurs, des matières, des mots nouveaux, de la latinité et de l'orthographe.

12. Fragment du discours de Libanius en faveur des temples païens.

PICTURÆ AD HOMERUM ET AD VIRGILIUM PERTINENTES ; volume in-folio, Rome, 1835.

Ce volume comprend :

1. Deux dissertations où le docte cardinal traite au long de ces monumens de l'antiquité et de leur présente publication.

2. La partie qui regarde *Homère* se compose de 58 planches trouvées dans les monumens de la bibliothèque Ambroisienne de Milan.

3. Différens monumens tirés des marbres et des peintures ayant rapport à la guerre de Troyes.

4. Un *fac-simile* de l'écriture du codex d'Homère, d'où les peintures sont tirées.

5. La partie qui regarde *Virgile* comprend 68 planches ayant trait aux sujets des Bucoliques, des Géorgiques et de l'Enéide.

6. Quelques monumens anciens qui ont rapport aux poëmes de Virgile.

7. *Fac-simile* des écritures de cinq manuscrits de Virgile, un de la bibliothèque de Florence (maintenant au Vatican), et de trois de la bibliothèque Vaticane.

8. *Fac-simile* d'un très-ancien codex de Térence, de la bibliothèque du Vatican.

A chacun de ces dessins, le cardinal a joint des argumens qui en expliquent toutes les parties.

Et maintenant que nous avons achevé de faire connaître d'une manière si sommaire et si incomplète les services immenses que S. E. le cardinal Mai a rendus à la littérature, à l'histoire et à la science sacrée et profane, nous ne reviendrons pas à louer son zèle, son immense érudition, sa rare critique, son coup d'œil si sûr, son infatigable activité; tout cela est connu, et évident plus que nous ne pourrions le dire. Il ne nous reste qu'à former des vœux pour que Dieu lui accorde encore longtems une santé forte et prospère, et bientôt, nous aurons occasion d'admirer et de louer de lui de nouvelles découvertes.

A. BONNETTY.

Religions antiques.

MÉLANGES POSTHUMES D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE ORIENTALE,

Par M. Abel Rémusat.

SUITE DE L'EXPOSITION DU BOUDDHISME CHINOIS.

(DEUXIÈME ARTICLE [1].)

§ II. Cosmogonie. — Chute des anges et de l'homme. — Décroissance de la vie humaine. — Les Messies. — La fin du monde. — Palingénésies.

Nous avons vu quelle est, suivant les Bouddhistes, la constitution actuelle de l'univers, quelles sont ses parties, quel arrangement elles gardent entre elles, et comment on s'est efforcé d'atteindre l'idée de l'infini, ou plutôt de la remplacer, en peuplant l'espace d'une multitude de mondes, dont le calcul fatigue l'imagination sans la satisfaire. Nous allons exposer maintenant la doctrine bouddhique sur l'origine et les vicissitudes de l'univers [2].

Comme les Brahmanes, les Bouddhistes distinguent dans la vie du monde quatre âges principaux. Chacun de ces quatre âges tire son nom et son caractère d'une opération spéciale de la nature.

I. Dans le premier acte, l'univers se forme et s'établit. Cette époque est donc appelée le *Kalpa de la perfection ou de l'achèvement*. Sa durée est de 339 millions d'années, qui se subdivisent en une vingtaine de petits kalpas. Le premier de ces petits kalpas est marqué par l'apparition d'un nuage de couleur d'or dans le *ciel de la voix lumineuse*. Ce nuage laisse échapper une grande pluie, qui forme un immense amas d'eau au-dessus des tourbillons de vent, et se convertit en

[1] Voir le 1er art. au nº 53, tome IX, page 350.

[2] Dans l'analyse qui suit, nous avons conservé aussi exactement que possible les expressions de M. A. Rémusat, pour ne pas effacer la couleur orientale de la mythologie bouddhiste.

tourbillons d'eau. Il s'élève à la surface un grand vent, qui amasse une écume, et donne ainsi naissance au Sou-Mérou et aux autres montagnes. A cette époque, tous les êtres vivans sont réunis dans le ciel de la *voix lumineuse*. Les dieux se trouvent serrés et trop pressés dans cet espace. Ceux dont le bonheur commence à diminuer, c'est-à-dire, qui sentent approcher le terme de leur carrière, descendent et renaissent dans le monde inférieur. Le premier de tous est un fils des dieux, qui devient le Brahma-Radja de l'âge commencé. La durée de sa vie dans cette royauté divine est d'un milliard huit millions d'années (60 petits *kalpas*). D'autres dieux descendent ensuite dans les *cieux de la première contemplation*, où ils deviennent les ministres de Brahma. Leur vie dure 672 millions d'années. En troisième lieu, de nouveaux dieux descendent encore dans les cieux de Brahma, pour former la troupe de ses sujets. Les cosmogonies bouddhiques leur assignent un logement avec la précision accoutumée, et nous apprennent que leur vie est de 336 millions d'années. Peu à peu, de nouveaux dieux descendent encore; et enfin, ceux dont le bonheur est épuisé sont changés en hommes; mais ils jouissent de facultés supérieures, et notamment de celle de marcher en volant. Il n'y a parmi eux aucune distinction de sexe. Alors, la terre fait jaillir une source dont l'eau est douce au goût comme la crème et le miel; ils en goûtent, et à l'instant naît la sensualité [1]; ils perdent leurs facultés divines, et entre autres, l'éclat lumineux qui émanait de leurs corps. Le monde se trouve dans de grandes ténèbres; un grand vent souffle à la surface des mers et soulève leurs eaux; le soleil et la lune paraissent sur les flancs du mont Sou-Mérou et illuminent les quatre continens. Alors naît la destruction du jour et de la nuit.

Cependant, les êtres vivans se délectant dans le goût des choses terrestres, leur couleur devient sombre et grossière. Ils se mettent à manger le riz, qui est né spontanément; il leur

[1] La mythologie bouddhiste semble appliquer ici à la chute des anges des circonstances qui, dans nos livres saints, appartiennent à la chute de l'homme.

en demeure un résidu qui produit les désirs. La pureté ainsi altérée, il naît deux conditions, qui se montrent dans la différence du mâle et de la femelle. Les habitudes violentes engendrent la concupiscence, la cohabitation des époux[1]. Par la suite, les dieux du *ciel et de la voix lumineuse* qui sont dans le cas de renaître, sont réduits à habiter dans le sein d'une mère. A cette époque, le riz croît spontanément, on le coupe le matin, et, renaissant aussitôt, il est mûr avant le soir. Le grain a quatre pouces de long; mais, quand l'avidité des hommes les a conduits à le récolter en trop grande quantité, il se produit des balles et de la paille, et le riz ne renaît plus après avoir été moissonné. Primitivement, la vie des hommes est de 84 mille ans; au bout de cent ans, cette durée est abrégée d'un an. Elle décroît ainsi d'un an par siècle, jusqu'au point d'être réduite à dix ans seulement[2]. Il se passe cent années encore; après quoi, elle augmente de nouveau d'un an, et elle s'accroît ainsi d'un an par siècle, jusqu'à ce qu'elle soit revenue à 84 mille ans. Le tems qui s'écoule pendant cette diminution graduelle et le rétablissement qui la suit, se nomme un petit kalpa. Chaque petit kalpa, depuis le quatrième jusqu'au vingtième exclusivement, est ainsi marqué par une augmentation et une diminution de l'âge des hommes.

C'est ainsi que se passe la période de formation.

II. Durant la seconde période, l'univers est dans un état stationnaire. Ce *moyen kalpa* se subdivise, comme le précédent, en une vingtaine de petits kalpas. Pendant le neuvième, l'âge des hommes étant réduit à 50 mille ans, parut le premier Bouddha; la vie humaine ayant été réduite à 40 mille ans, parut le second Bouddha; quand elle ne fut plus que de 20 mille ans, le troi-

[1] N'y a-t-il pas ici un souvenir, altéré sans doute, mais incontestable, du péché de nos premiers parens? Voir *Genèse*, chap. III, et *Élévat.* de Bossuet *sur les Myst.*, VIe semaine.

[2] L'histoire est encore visible à travers ces hyperboles mythologiques. La Genèse ne nous apprend-elle pas que la durée de la vie humaine a diminué de siècle en siècle, en même tems que la religion primitive allait en s'altérant?



sième Bouddha se montra au monde; la durée de la vie étant venue à cent ans, on a vu naître le quatrième Bouddha, *Cha-Kia-mou-ni (Schâkya-mouni)*, le Bouddha de l'âge actuel[1]; au dixième petit kalpa, le cinquième Bouddha, *Mi-Lè* ou *Maïtreya*, descendra sur la terre; et il y aura ensuite 995 autres Bouddhas, qui se succéderont les uns aux autres, prêcheront la doctrine et sauveront les hommes[2]. Enfin, au vingtième petit kalpa, le nombre de mille Bouddhas se trouvant complet, la période de stabilité sera fermée; mais cette époque fatale n'est pas encore près d'arriver; car, sur 336 millions d'années, il nous reste environ 185 millions à parcourir.

III. Dans le troisième âge, le monde est détruit. Durant les vingt petits kalpas dont se compose cette période, il arrive des catastrophes qui anéantissent successivement les différentes parties de l'univers, et qui sont causées par des ouragans, des cataclysmes, de vastes incendies. Ces révolutions atteignent par degrés toutes les portions du monde, ne laissant subsister que le *vase* de l'*univers vide*. Quand la totalité des êtres vivans a complétement disparu, le *vase* lui-même s'anéantit. Cette catastrophe finale est préparée par la méchanceté des hommes, dont les crimes amènent le grand incendie. Le ciel ne verse plus de pluie; ce qui a été semé ne germe plus. Toutes les rivières, les ruisseaux et les sources se tarissent; la sécheresse se prolonge; puis un grand vent pénètre jusqu'au fond de la mer, enlève le palais du soleil, et le porte sur les flancs du mont Sou-Mérou, d'où il éclaire le monde; les plantes et les arbres se dessèchent et tombent. Mais ce n'est là que le com-

[1] Avant d'être parvenu au comble de la perfection morale et intellectuelle, Schâkya-mouni avait passé, dit-on, un nombre immense d'années dans la condition secondaire de Bodhisattwa, et il avait pratiqué toutes les austérités qui devaient lui procurer un jour le rang suprême, et contribuer au salut des êtres vivans.

[2] On ne sera pas surpris qu'il y ait de l'incohérence dans cette chronologie fantastique: en effet, l'âge assigné à chaque Bouddha n'est pas le même dans tous les auteurs. V. Abel Rémusat, *ouvrage cité*, p. 108 — On trouvera aussi de nombreuses variantes chronologiques indiquées à la page 24, et de la page 35 à la page 39.

mencement d'une effroyable destruction qui s'accomplit en sept jours. Le second jour les eaux des quatre mers se sèchent d'elles-mêmes, depuis 100 yodjanas jusqu'à 700 yodjanas. Le troisième, le quatrième et le cinquième jour, les eaux continuent de se retirer et de disparaître progressivement; et, au bout de ce tems, il n'en reste que comme il y en a dans le pas d'un bœuf après une pluie de printems. Le sixième jour, la terre, jusqu'à la profondeur de 68 yodjanas, est réduite en fumée[1]. Bientôt il n'y a rien qui ne soit consumé dans l'enceinte des trois grands chiliocosmes et dans les huit grands enfers. Il ne reste point d'hommes. Les dieux des six cieux du monde des désirs ont eux-mêmes péri. Leurs palais sont vides, et rien de ce qui n'est pas immortel ne dure au-delà de ce terme. Enfin, le septième jour, la grande terre et le mont Sou-Mérou s'affaissent insensiblement, s'écroulent et se détruisent jusqu'à 100 et 1000 yodjanas, sans qu'il en reste aucun vestige. Les autres montagnes sont pareillement englouties, toutes les *choses précieuses* sont consumées, dispersées, brûlées et réduites en vapeurs. L'ébranlement s'étend jusqu'au ciel de Brahma; et toutes les *mauvaises conditions*, c'est-à-dire la race des hommes, des brutes, des mauvais génies, sont complétement anéanties[2]. Ainsi finit le troisième âge du monde, ou la période de destruction.

On raconte ailleurs, un peu différemment les catastrophes

[1] La tradition primitive et pure est sans doute bien défigurée dans toutes ces fables; cependant sa trace est évidente pour celui qui la connaît déjà. » Cœli autem, dit saint Pierre, qui nunc sunt et terra, eodem » Verbo repositi sunt, igni reservati in diem judicii et perditionis impio- » rum hominum..... Adveniet autem dies Domini ut fur : in quo cœli » magno impetu transient; elementa verò calore solventur; terra autem » et quæ in ipsâ sunt opera exurentur. Cùm igitur hæc omnia dissol- » venda sint, quales oportet vos esse in sanctis conversationibus et pie- » tatibus, expectantes et properantes in adventum diei Domini, per quem » cœli ardentes solventur, et elementa ignis ardore tabescent. Novos » verò cœlos, et novam terram secundùm promissa ipsius exspectamus, » in quibus justitia habitat. » *Epist.* II, c. III, v. 7, 10, 11, 12, 13.

[2] *Fa yuan tchu lin,* cité dans le *San-tsang-fa-sou*, liv. XXX, p. 25 v.

qui signalent la destruction des mondes. Quand l'âge des hommes sera descendu jusqu'à trente ans, la pluie du ciel cessera: la sécheresse qui en résultera empêchera les plantes et les légumes de renaître; alors, un nombre immense d'hommes mourra. Lorsque la vie sera réduite à vingt ans, des épidémies et toutes sortes de maladies s'élèveront à la fois, et feront périr une infinité d'hommes. Enfin, quand la vie moyenne n'aura plus qu'une durée de dix ans, les hommes se livreront aux querelles et à la guerre. Les arbres et jusqu'aux plantes deviendront des armes entre leurs mains, et ces armes leur fourniront les moyens de s'entre-détruire; il en périra de cette manière un nombre immense [1].

Mais ces calamités ne sont rien auprès des trois grandes catastrophes. La première est opérée par le feu dans l'espace de sept jours. Nous en avons donné la description. Lorsque le huitième âge du monde est arrivé à la période de destruction, la pluie commence à tomber en gouttes grosses comme les roues d'un char, en même tems le tourbillon d'eau qui est au-dessous de la terre s'accroîtra en bouillonnant, débordera au-dessus du grand chiliocosme, et s'élèvera jusqu'aux cieux de la seconde contemplation, qu'il remplira et qui s'y fondront entièrement, comme le sel se dissout dans l'eau [2].

IV. Dans le quatrième âge, le monde est remplacé par le vide ou l'éther. Tout ce qui est au-dessous du ciel de la première contemplation ayant été détruit dans l'âge précédent, cet espace est vide et sombre; il n'y a ni jour, ni nuit, ni soleil, ni lune. Ce sont de vastes et profondes ténèbres qui durent pendant vingt petits kalpas [3].

Ainsi s'accomplit la grande révolution de l'univers, renfermée dans quatre âges ou *moyens kalpas*, qui se subdivisent en quatre-vingts petits kalpas, et forment 344,000,000 d'années. C'est ce que les Bouddhistes chinois nomment un

[1] *Fa yuan tchu lin*, cité dans le *San-tsang-fa-sou*, liv. XIII, p. 14.
[2] *Ibid*, p. 12.
[3] *Fa tsou toung ki*, cité dans le *San-tsang-fa-sou*, liv. XVIII, p. 10 v.

grand *kalpa*, période immense qui ne se termine que pour recommencer immédiatement, sans interruption comme sans fin durant l'éternité. Quelque longue que soit cette période, on a trouvé moyen d'en exagérer encore la durée par les comparaisons les plus hyperboliques. Qu'on se représente, dit-on, un rocher large de deux yodjanas et épais d'un demi-yodjana; que les dieux du Toushilà, vêtus d'une étoffe légère du poids de 60 grains de millet, viennent tous les cent ans secouer leurs robes sur ce rocher, le grand kalpa sera terminé quand ce léger frottement aura complétement usé ce rocher.

Les catastrophes périodiques que nous venons de décrire ne renouvellent pas simultanément tous les mondes. Les êtres qui habitent les étages supérieurs des cieux ont une existence beaucoup plus longue que le grand kalpa. Ainsi, les dieux du quatrième ciel *de la quatrième contemplation*, appelé *ciel des êtres qui ne pensent pas*, ont une vie égale à 500 révolutions du monde; et l'on assigne aux habitans du *dernier ciel du monde sans formes* une vie égale à 88,000 révolutions du monde, c'est-à-dire 107 trillions 520 billions d'années. M. Abel Rémusat dit que l'éternité est réservée aux Bouddhas, mais, si je ne me trompe, il confond l'*immortalité* avec l'éternité; car, dans le système bouddhiste, tous les êtres sont éternels, au moins quant à leur substance.

§ III. Théologie bouddhique. — Panthéisme. — Idéalisme. — Dualisme. — Déisme. — Système de l'émanation. — Syncrétisme.

Nous avons exposé la cosmogonie du Bouddhisme telle que M. A. Rémusat l'a trouvée dans les livres chinois. Mais, pour que nos lecteurs puissent l'apprécier avec exactitude, nous allons tâcher de mettre en saillie les idées fondamentales cachées sous ces fables étranges.

Dès le début de cette cosmogonie, on se trouve bien loin de la tradition primitive, résumée dans nos livres saints d'une manière si sublime et si pure. En vain chercherait-on, à travers cette mythologie panthéistique, le Dieu que Moïse nous montre créant le ciel et la terre, puis préparant avec une sagesse toute-puissante la demeure de l'humanite. Ici, tout se développe

spontanément dans un espace qui existe par lui-même avec toutes les divisions fantastiques qu'y a tracées un mysticisme bizarre. Les divinités subalternes paraissent elles-mêmes étrangères à l'organisation de ces mondes, où des lois fatales les obligent à renaître périodiquement. Au fond, et à parler rigoureusement, tout semble incréé, les hommes et les dieux; seulement, les régions inférieures de l'univers et les dieux qui les habitent sont soumis à des vicissitudes d'organisation et de dissolution, de vie et de mort. Par cela seul que les Bouddhistes n'ont point admis la création *ex nihilo*, et qu'ils ont identifié le fini avec l'infini, ils devaient, en effet, pour être conséquens, regarder tous les êtres comme substantiellement éternels: et, si leur imagination n'eût pas été dominée par les traditions cosmogoniques, ils auraient tout naturellement supposé que le monde, existant par lui-même, a toujours eu et aura toujours nécessairement, immuablement, sa forme actuelle. Car, si le fait de la création *ex nihilo* est sans analogue dans la sphère de l'expérience humaine, le développement spontané, et la complète dissolution du monde, l'apparition et la disparition des règnes de la nature, le sont également. Toutes les fables relatives au commencement et à la fin des choses sont donc une altération des dogmes primitivement révélés.

C'est, je crois, une chose bien difficile et bien grave de décider si, au-dessus des dieux mortels et immortels, le Bouddhisme reconnaît un Dieu suprême infiniment parfait, organisateur et conservateur du monde. Sur ce point capital, M. A. Rémusat ne nous offre rien de net et de clair; mais je ne saurais dire s'il est bien permis de lui en faire un reproche; car il se pourrait que les Bouddhistes eussent des notions très-confuses et très-incohérentes, relativement à ce grand objet. Dans leur système, dit notre savant orientaliste, « la formation » et la destruction des mondes sont présentées comme les » résultats d'une révolution perpétuelle et spontanée, sans » fin comme sans interruption. Le panthéisme n'admet pas de » création proprement dite, parce qu'il n'accorde pas à la cause » suprême une existence distincte de celle de son effet, et qu'il

» tend constamment à identifier Dieu et l'univers[1]. » — Malgré cela, M. Rémusat pense avec M. Hogdson que la base du système bouddhiste tout entier est l'existence d'un Être souverainement parfait et intelligent, *Adi-Bouddha,* l'intelligence primordiale. « On ne saurait, dit-il, opposer à cette opinion que » des arguties mystiques fondées sur une intelligence incom- » plète des textes, ou sur des obscurités résultant moins encore » de la difficulté de la matière que de l'imperfection du lan- » gage philosophique chez les différens peuples qui ont embrassé » le Bouddhisme, et qui en ont traduit les livres dans leurs » idiômes. L'antériorité de l'intelligence à l'égard du monde » peut ne pas être dans le tems, mais dans l'action. Dire que » les Bouddhas sont des hommes divinisés, c'est oublier que les » hommes doivent être venus de Bouddha directement ou indi- » rectement. Admettre même l'existence de plusieurs Boud- » dhas, c'est-à-dire de plusieurs êtres parfaits, de plusieurs » absolus, de plusieurs infinis du même ordre, c'est parler la » langue mythologique, *c'est poser une assertion qui peut être* » *admise dans les vallées du Tibet ou dans les steppes des Calmuques;* » mais c'est énoncer en philosophie une monstrueuse absurdité, » un véritable non-sens. Je me borne en ce moment à consigner ici, » sous la forme d'une proposition, dont les développemens m'en- » traîneraient loin de mon sujet, le principe de la théologie boud- » dhique et du système philosophique qui y est lié, tel que me l'a » fait concevoir une étude assidue des livres de cette religion, » écrits en chinois et que j'ai pu me procurer : *L'intelligence est* » *la cause souveraine, et la nature est un effet.* Les légendes » partent de Bouddhas par milliers, la doctrine ésotérique n'en » admet qu'un seul; et quand on dit qu'un être est devenu » Bouddha, on entend, non pas qu'il est allé grossir le » nombre de ces divinités imaginaires, mais qu'il a atteint le » degré de perfection absolue nécessaire pour être de nouveau

[1] Ouvrage cité, p. 117. — On peut ajouter que le panthéisme n'admet pas même de Dieu *organisateur* substantiellement distinct des êtres organisés.

» *confondu* avec l'intelligence infinie, et *affranchi de toute indi-*
» *vidualité*, et, par conséquent, des vicissitudes du monde phé-
» noménal[1]. »

Assurément, il est clair, pour nous autres chrétiens, que la cause souveraine est intelligente et que le naturel est un effet. Admettre plusieurs êtres parfaits, plusieurs absolus, plusieurs infinis, c'est une absurdité qui révolte notre esprit éclairé par la lumière d'une tradition pure. Mais il ne s'agit pas ici de savoir ce qui est certain en soi, ni même ce qui est évident pour nous ; il s'agit de constater ce qu'on enseigne dans *les vallées du Tibet, dans les steppes des Calmuques*. M. Rémusat paraît donc être tombé, en étudiant le Bouddhisme, dans une erreur semblable à celle que Ram-Mohun-Roy reprochait à d'illustres membres de l'Académie de Calcutta[2]. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'après avoir admis le développement spontané du monde, les Bouddhistes auront dû trouver assez inutile l'existence d'un dieu créateur ou seulement organisateur de la nature. S'ils ont été conséquens, ils ont regardé l'intelligence comme une production de la nature et non comme sa cause. Telle est la doctrine de Kapila et de presque tous les panthéistes. Mais l'erreur n'est pas ordinairement d'accord avec elle-même. Il est donc vraisemblable que les polythéistes et les pathéistes du Haut-Orient auront conservé, dans leurs rêves mythologiques et métaphysiques, une notion vague du vrai Dieu qu'adoraient leurs ancêtres, et qu'annonce l'harmonie universelle. Les athées du 18e siècle, qui voulaient mettre la nature à la place de Dieu, ne semblent-ils pas attribuer souvent l'intelligence à cette idole aveugle et stupide? Ne trouve-t-on pas aussi le Théisme et le Panthéisme formulés tour à tour dans les ouvrages de nos philosophes contemporains, dans Schelling, par exemple, dans Hegel et dans M. Cousin ? Les livres bouddhistes doivent offrir, à plus forte raison, des contradictions analogues. Voilà, je crois, la seule hypothèse qui puisse expliquer

[1] Ouvrage déjà cité, p. 118-119.

[2] J'ai déjà eu l'occasion de citer les paroles du savant Brahmane, en rendant compte de la traduction du *Baghavata pourana*, publiée par M. E. Burnouf. Voir *Annales*, t. v, p. 187 (3e série).

les interprétations discordantes de nos orientalistes. Ici, comme dans l'histoire de toutes les fausses religions, on a eu le tort de vouloir tout ramener à un système unique, à un enchaînement logique de conceptions rationnelles, tandis qu'il fallait y reconnaître un assemblage confus d'opinions inconciliables et souvent absurdes.

M. A. Rémusat paraît avoir senti quelquefois cette vérité [1]; mais il l'oublie quand il entreprend de résumer la théologie du Bouddhisme. Et cependant les contradictions éclatent jusque dans la synthèse où il s'efforce de les harmoniser. C'est ce que nous allons montrer aussi brièvement que possible. Quelque pénible que soit cette tâche, nous l'aborderons avec courage; il importe aujourd'hui de pénétrer dans les sanctuaires obscurs de cette idolâtrie orientale que l'on ose assimiler au Catholicisme. On ne s'avise guère d'admirer les superstitions de son culte populaire; mais en revanche on exalte, sous prétexte d'impartialité, la pureté de sa doctrine secrète, et l'on insinue que nos mystères y ont pris leur source. Au risque de nous ennuyer un peu, arrêtons-nous donc un instant à tâtonner dans ces ténèbres.

Suivant la théologie samanéenne, Bouddha a deux *corps* ou deux *natures*. Le premier de ces deux *corps* est éternel, immuable, exempt de toute modification, pourvu de toutes les vertus, capable de toutes les actions, souverainement libre. Ce *corps* mystérieux, c'est *la Loi* [2], en d'autres termes, l'ensemble des rapports qui lient les effets aux causes, soit dans l'ordre physique, soit dans l'ordre moral, ou, pour parler plus exactement, dans l'ordre unique qui constitue l'univers. « Nous » disons dans un sens analogue, les *lois de la nature*, et par » là nous entendons l'attraction, les propriétés inhérentes à la » matière, les conditions de l'existence organique. Les Boud- » dhistes entendent encore par le même mot la naissance des

[1] Suivant ses paroles déjà citées. « Le Bouddhisme admet en effet la » pluralité des systèmes, et n'est, à vrai dire, qu'un composé de pan- » théisme, de rationalisme et d'idolâtrie. » *Mél. posth.*, p. 99-100.

[2] En chinois *Fa*, en sanscrit *Dharma*.

» individus, la formation des mondes, la transmigration des » âmes, l'effet des erreurs et des vices, de la science et de la » vertu. On voit par là ce que signifie cette phrase qu'on ren- » contre souvent dans les légendes des Bouddhas et des Bodhi- » sattwas : *Il connaissait à fond toutes les lois.* Il ne s'agit nulle- » ment de lois civiles, même de lois religieuses, mais de lois » réputées naturelles, dont la connaissance approfondie, telle » qu'on l'attribue aux intelligences purifiées, entraîne avec » elle la science du passé, du présent et de l'avenir [1]. » Au fond, ce *corps* éternel de Bouddha ressemble beaucoup à ce que nos athées de l'Occident appellent *la force des choses*, la *nature*, etc. c'est à peu près l'*idée* de l'ontologie hégélienne, c'est peut-être aussi cette raison impersonnelle (*Tao*), intelligible, mais dépourvue d'intelligence, qui, suivant M. Stanislas Julien, est le dieu des Tao-ssé et de Lao-tseu [2]. — Outre ce corps immuable, cette nature éternelle, Bouddha possède un corps *relatif*, sujet à la naissance et aux transformations. C'est ce corps que les Bouddhas revêtent à leur avènement, quand ils entrent dans la route de la vie et de la mort pour sauver les êtres vivans, quand ils embrassent la vie religieuse, quand ils accomplissent la doctrine, quand ils prêchent la loi, quand ils parviennent au *Nirvan;* c'est par lui qu'ils sont en rapport avec les êtres du monde extérieur, qu'ils inondent l'humanité de bonnes influences, qu'ils s'accommodent à la mesure de nos esprits. Identique avec la science, qui est sa substance même, ce corps illumine le monde de la loi tout entière; il se manifeste en toute sorte de corps, comme la lumière d'une seule lune se réfléchit à la surface de toutes les eaux [3].—Quelque obscur que soit ce langage oriental, où la métaphysique s'embarrasse d'élémens mythologiques, on y entrevoit, ce me semble, une théorie panthéistique du Verbe, de l'Incarnation et de la Rédemption, qui rappelle à certains égards les bizarres formules imaginées

[1] A. Rémusat, *ibid.*, p. 125.

[2] Voy. la trad. du *Tao-te-king,* préface et notes.

[3] Livre du *Nirvân'a,* cité dans le *San-tsang-fa-sou,* liv. IV, p. 26 v., et p. 27. — *Hoa-yan-king-sou*, cité *ibid.*

par Schelling, Hégel et leurs disciples, pour expliquer nos mystères. Si ce rapprochement est fondé, comme je le crois, il s'ensuit que nos rationalistes contemporains ne font que renouveler, sans le savoir, des erreurs écloses au sein d'une vieille hérésie de la religion patriarcale. Cela est du reste tout naturel, puisque c'est toujours le même esprit humain qui travestit le même fond de croyances traditionnelles sur tous les points du globe, et dans toutes les époques de l'histoire. Mais les gnostiques allemands et français du 19e siècle sont bien plus inexcusables que les anciens gnostiques de la haute Asie, parce qu'il leur serait bien plus facile d'éviter l'erreur.

Le Panthéisme ne ressort pas très-clairement de la doctrine que je viens d'exposer; mais il ressort incontestablement de l'ensemble auquel cette doctrine appartient. Dans un grand nombre de passages des livres bouddhistes, ce panthéisme est compliqué d'un idéalisme assez semblable à celui des Védantistes, des Eléates et de la philosophie allemande. « L'*Avidya*, » c'est-à-dire l'ignorance, l'obscurité morale, le contraire de » la science, dit M. A. Rémusat, est présenté partout comme le » principe de l'individualité psychologique, et l'on y rapporte » également la formation des mondes[1]. » — « Tout est vide, » tout est illusion pour l'Intelligence suprême. L'*Avidya* seul, » avec les erreurs et les passions qui en naissent, donne aux » choses du monde sensible et pour les intelligences dégra- » dées et individualisées, une sorte de réalité passagère et » purement phénoménale. En ce point viennent converger, » pour les Bouddhistes, tous les principes de l'ontologie, de la » morale et de la cosmogonie[2]. »

Mais, d'un autre côté, « on voit, à travers les brouillards d'un » langage énigmatique, ressortir l'idée d'une double cause de » tout ce qui existe, savoir, l'Intelligence suprême, *Bouddha*, et » l'Ignorance ou l'erreur, *Avydia*, qui donne naissance aux exis- » tences individuelles, aux erreurs, aux affections, en un mot

[1] *Mél. posth.*, p. 121.
[2] *Ibid.*, p. 123.

» aux illusions de toute espèce qui constituent le monde sensible.
» Ce dualisme représente, dans notre langue ordinaire, l'*esprit*
» et la *matière*, mais conçus sous un point de vue qui a besoin
» d'être exposé dans un travail particulier [1].» — On pourrait trouver aussi, dans cette opposition de l'obscurité primordiale, *Avydia*, et de la raison absolue, *Bouddha*, une certaine analogie avec la lutte de la lumière et des ténèbres qui joue un si grand rôle dans la cosmogonie persane. Mais laissons aux personnes qui possèdent les traités de théologie bouddhique dans leur intégrité à nous apprendre quelle doctrine on y enseigne relativement à ce dogme fondamental des deux principes.

Outre ces doctrines déjà si difficiles à classer, les livres bouddhistes en offrent encore plusieurs autres tellement obscures qu'elles déconcertent tous les efforts de l'analyse. M. A. Rémusat en donne un spécimen emprunté à un ouvrage du premier ordre. Nous le reproduisons en note pour l'usage des curieux [2]. Que l'on compare cet amas d'absurdités inintelligibles avec la cosmogonie de Moïse, et l'on pourra mesurer ainsi la distance qui

[1] *Ibid.*, p. 123-124. — La notion d'*esprit* n'a pas de signe arrêté dans la langue chinoise ; elle paraît se confondre avec celle de l'éther et du vide, deux expressions équivalentes et que représente un seul mot chinois. *Ibid.*

[2] « Tous les êtres étant contenus dans la très-pure substance de la pensée, une idée surgit inopinément et produisit la fausse lumière. Quand la fausse lumière fut née, le vide (l'éther) et l'obscurité (le chaos) s'imposèrent réciproquement des limites. Les formes qui en résultèrent étant indéterminées, il y eut agitation et mouvement. De là naquit le tourbillon de vent qui contient les mondes. L'intelligence lumineuse était le principe de solidité, d'où naquit la roue d'or qui soutient et protége la terre. Le contact mutuel du vent et du métal produit le feu et la lumière, qui sont les principes des changemens et des modifications. La lumière précieuse engendre la liquidité qui bouillonne à la surface de la lumière ignée, d'où provient le tourbillon d'eau qui embrasse les mondes de toutes parts. La même force que celle des actes produits par les êtres vivans, fait que ces mondes s'appuient sur le vide et s'y soutiennent en repos. Il y a des kalpas pour leur formation et leur destruction. Détruits, ils se reforment ; formés, ils se détruisent de nouveau. Leur fin et leur commencement se succèdent sans interruption : c'est ce qu'on nomme la succession des mondes. » Traduit du *Leng-yan-king*.

sépare notre Bible des livres pseudo-sacrés du Bouddhisme.

S'il faut en croire notre auteur, les Bouddhistes ont écrit des milliers de volumes sur les perfections de la souveraine Intelligence. Soit ; mais, par malheur, ils font consister la perfection suprême dans l'indétermination absolue, et ils placent au-dessus de la *connaissance* cet état chimérique où, suivant leur expression, on n'est plus *ni pensant, ni non pensant*. Or, je le demande, quelle utilité religieuse ou morale peuvent avoir leurs spéculations enthousiastes sur ce *wou'weï*, ce vide, ce rien, ce non-être, d'où viennent toutes choses et où toutes choses retournent? Qu'importe, au fond, que ce je ne sais quoi mystérieux soit le néant, ou bien qu'il soit l'être indéterminé sans attributs, sans rapports, sans action? Pour moi, je me soucie fort peu de savoir s'il faut admettre la première de ces deux interprétations, avec les auteurs chinois de la secte des lettrés, avec plusieurs missionnaires très-instruits et le savant de Guignes, ou s'il faut, au contraire, adopter la seconde avec M. A. Rémusat et les admirateurs du Bouddhisme. Là-dessus j'accorderai ce que l'on voudra : l'ontologie samanéenne n'est pas un nihilisme complet ; elle n'enseigne pas que *rien* a fait *tout*, que *tout* est *rien*, que le néant est la seule chose qui existe ; j'y consens, et j'aime à croire que l'on s'est trompé en lui imputant ces extravagances. Mais, encore une fois, remplacer Dieu par l'*indifférence* du *différent*, comme parlait Schelling, par un absolu sans attributs, sans rapports, sans action, et par conséquent sans providence, sans bonté et sans justice, — est-ce donner au monde une explication plus satisfaisante, à la religion un objet plus saint, à la morale une sanction plus solide que le néant [1] ?

[1] M. A. Rémusat résume ainsi son opinion sur le sens de cette expression obscure qui a provoqué tant de débats inutiles : « *Wou'weï*, c'est » l'absolu, être pur, sans attributs, sans rapports, sans actions, la per- » fection, l'esprit, le vide, le rien, le *non-être* en opposition avec ce que » comprend toute la nature visible et invisible. » *Mél. posth.*, p. 46. — Quelle confusion d'idées ! La *perfection* est-elle donc identique à l'*être sans attributs?* *L'esprit* est-il la même chose que le *vide*, le *rien*, le *non-être?* Et puis, si le *wou'weï* est *le rien, le non-être*, pourquoi se fâcher contre ceux qui le traduisent par le néant?

Mais supposons que le dieu suprême du Bouddhisme n'est pas le dieu mort des Éléates, l'idée de l'être en général, du moins il ne paraît exercer sur le monde aucune action providentielle. S'il n'est pas dépourvu d'intelligence, il ne doit, comme le dieu d'Aristote, contempler que lui-même dans sa vie solitaire. C'est encore M. A. Rémusat qui nous l'assure : « L'univers et ses par- » ties, une fois formés par l'influence de l'*Avydia*, se dévelop- » pent, prennent leur accroissement et leur configuration, se » maintiennent, s'altèrent et se détruisent par une sorte d'action » interne et spontanée, *sans aucune intervention de la part de* » *l'intelligence suprême*[1]. » — Qu'importe donc à l'homme une divinité étrangère aux événemens de ce monde? Une pareille idole ne peut ni récompenser la vertu, ni punir le vice. Si on l'admire, du moins on ne saurait ni la prier, ni l'aimer, ni se gêner pour la servir.

Il est vrai, s'il faut en croire notre auteur, qu'à côté de ces doctrines funestes l'on trouve dans les livres bouddhistes une théorie moins ouvertement destructive de toute religion et de toute morale : je veux parler du système de l'Emanation. Suivant ce système, qui rappelle ceux des néoplatoniciens, « l'in- » telligence suprême (Adi Bouddha) ayant par sa pensée » (Pradjnâ ou Dharma) produit la multiplicité (Sanga), de » l'existence de cette Triade naquirent cinq abstractions (Dhyan) » ou intelligences du premier ordre (Bouddha), lesquelles engen- » drèrent chacune une intelligence du second ordre, ou fils » (Bodhisattwa)[2]. » On attribue la création des êtres animés à une de ces Emanations du second ordre : et la construction des différentes parties du monde est rapportée à une autre. — Cette doctrine s'éloigne moins que les précédentes du théisme patriarcal, dont elle est peut-être la première altération. Mais, outre qu'elle est perdue dans un chaos d'erreurs bien plus graves encore, elle méconnaît l'unité indivisible et le caractère incommunicable de la substance divine. Or, par là elle autorise

[1] *Ibid.*, p. 124.
[2] *Ibid.*, p. 48.

d'un côté l'idolâtrie, et de l'autre côté elle conduit au panthéisme. C'est pourtant à ce théisme faux et inconséquent que se sont arrêtés les sages du Bouddhisme, quand ils ont su s'élever au-dessus des croyances vulgaires et percer le voile des fables et des légendes[1].

En résumé, la théologie samanéenne n'est qu'un syncrétisme confus d'erreurs contradictoires et funestes. Seulement, on découvre çà et là, dans la mythologie populaire et dans les spéculations ténébreuses des philosophes, quelques vestiges de traditions patriarcales, à peu près comme on trouve des traces de la tradition catholique au sein des hérésies enfantées par le protestantisme moderne, et jusque dans les rêves de J. Bohme ou de Swedenborg. C'est ce que j'achèverai de prouver en étudiant spécialement la triade Bouddha-Dharma-Sanga.

L'abbé H. de Valroger.

[1] C'est ce qui résulte des passages mêmes où M. Rémusat s'efforce de justifier le Bouddhisme : « Partout et dans tous les tems, dit-il, les sectateurs de Shâkia-Mouni *qui ont su s'élever au-dessus des croyances vulgaires, et percer le voile des fables et des légendes*, ont reconnu ce Bouddha premier principe, dont les autres Bouddhas et tout le reste des êtres qui composent l'univers entier *ne sont que des émanations*, et auquel un certain nombre d'êtres humains ont pu, par divers moyens que la religion indique, s'assimiler complétement et *s'identifier* de nouveau. » *Ibid.*, p. 25.

Les *Annales* ont aussi publié un autre travail de M. Rémusat sur le *Bouddhisme des adorateurs du Grand-Lama*, dans le tome VI, p. 99 (1re série).

Philosophie Catholique.

ILLUMINISME DE DESCARTES,

OU

HISTOIRE DE LA RÉVÉLATION DE SA MÉTHODE,

RACONTÉE PAR LUI-MÊME.

Tout le monde connaît l'influence immense que Descartes a eue et a encore sur l'enseignement. Toute l'école philosophique actuelle le proclame son maître, l'appelle le père de la philosophie moderne, et dans un sens nous croyons qu'il l'est en effet. Mais alors nous nous sommes souvent demandé, et bien des personnes se sont fait la même question, comment il se faisait que les catholiques eussent admis cette philosophie dans leurs livres et dans leur enseignement. Ce n'est pas tout, dans ces derniers tems on a fouillé avec curiosité l'origine de cette école. M. Barthélemy Saint-Hilaire au Collége de France, M. Cousin en particulier, dans un grand nombre de ses livres, ont refait l'histoire du Cartésianisme, ont signalé l'opposition qu'il avait rencontrée, opposition qu'ils ont décorée du titre de persécution, et lui ont fait une espèce d'auréole de martyre. Dans ce débat, plusieurs faits inconnus ou oubliés ont été mis au jour, une édition complète de ses œuvres a été donnée ; et de tout cela, et surtout de l'expérience qui a été faite de sa doctrine, il est résulté des faits, des enseignemens qui nous ont paru trop peu connus des catholiques, et que nous avons cru utile de mettre sous leurs yeux.

Cette histoire du Cartésianisme, que l'on refait, renferme bien des erreurs ; et d'abord le mérite de Descartes, comme inventeur et novateur, nous semble exagéré. Descartes, quoi qu'il en ait cru lui-même, n'a pas inventé les principes qui font la base de son système ; ils existaient avant lui dans les écoles; saint Augustin avait formulé presque dans les mêmes

termes le fameux : *Je pense, donc j'existe;* saint Anselme avait donné la preuve métaphysique de l'existence de Dieu, en tant qu'être nécessaire ; et quant à son axiôme, « qu'il ne faut admettre que les choses que l'on conçoit clairement et distinctement, » il y avait plus de 300 ans que l'on prétendait dans les écoles qu'il ne *faut croire que ce qui est connu par soi*, *ou ce qui peut l'être par des choses connues par elles-mêmes*[1]. Abailard avait déclaré, d'après M. Cousin, que la *vraie clef de la sagesse est le doute*[2]. Le mérite de Descartes, comme de tous ceux qui font une révolution, c'est d'avoir fait un corps de toutes les idées qui se trouvaient dans les esprits et les livres, d'avoir réuni en symbole les croyances éparses çà et là.

Quant à la propagation de sa méthode et à son introduction dans les écoles, on les doit à la fausse position où se placèrent ses adversaires. Ceux-ci se bornèrent à défendre la philosophie et l'autorité d'Aristote, toute-puissante alors dans les écoles ; or, nous ne faisons pas difficulté d'avouer qu'en fait de vérité, l'autorité de chaque individu vaut bien celle d'Aristote. Les efforts tentés par l'autorité civile pour confirmer ou imposer de nouveau cette autorité, étaient souverainement ridicules, et l'arrêt burlesque qui arrêta les magistrats était parfaitement raisonnable.

Les choses auraient certainement changé de face, si les adversaires de Descartes s'étaient attachés à prouver que sa méthode avait pour résultat nécessaire de substituer une révélation personnelle et directe, par conséquent cachée et sans contrôle, à la grande révélation extérieure faite au genre humain, c'est-à-dire l'illuminisme à la tradition.

Nous accordons bien que toutes les vérités sont soumises à la raison de l'homme, dans ce sens qu'elle a le droit, ou de les examiner en elles-mêmes ou dans les preuves qui les établissent. Mais ce que nous dénions à la raison humaine, c'est d'être l'origine de ces vérités, c'est de les créer, de les posséder telle-

[1] Voir les propositions condamnées en 1277, dans *Bibliot. Patr.*, t. IV, col. 1319, et dans les *Annales*, t. V, p. 175 (1re série).

[2] *Frag. philos.*, t. II, p. 127, édit. de 1838.

ment en propre, qu'elle n'ait qu'à regarder en elle-même pour les y trouver. Or, c'est précisément la conséquence qui ressort inflexiblement du système de Descartes ; chaque homme doit devenir en dernière analyse participant de la nature divine, et la raison humaine est Dieu.

Et cette conséquence n'est point une supposition. Elle a été tirée en théorie et en pratique. En théorie, M. Cousin, qui résume très-bien l'esprit philosophique actuel, a dit expressément : « La raison est le médiateur nécessaire entre Dieu et » l'homme, ce *logos* de Pythagore et de Platon, ce *Verbe* fait » chair, qui sert d'interprète à Dieu et de précepteur à l'homme, » homme à la fois et *Dieu tout ensemble*. Ce n'est pas sans doute » le Dieu absolu dans sa majestueuse indivisibilité, mais sa » manifestation en esprit et en vérité ; ce n'est pas l'Etre des » êtres, mais *c'est le Dieu du genre humain*[1]. »

Ainsi donc, tout homme participe directement de la raison de Dieu, reçoit intérieurement la révélation divine, et, par conséquent, peut et doit se croire révélateur et messie.

Nous voyons tous les jours la réalisation de cette conséquence ; et la théorie, comme cela doit être, est arrivée à l'état pratique. En annonçant une religion nouvelle, MM. Quinet, Michelet, Leroux et tous les autres parlent en vertu et au nom de ce *Verbe de Dieu,* qu'on leur a dit constituer leur raison. Leur collègue et ami, M. Mickiewicz, a fait un pas de plus. Il a nommé, désigné, inauguré un Messie, dans la personne de M. Towianski[2]. Les jeunes gens en ont ri, les philosophes, M. Quinet excepté, l'ont traité de visionnaire, les journaux ont crié à l'illuminisme et au scandale, et le gouvernement a prié M. Mickiewicz de *voyager pour sa santé*. Or, nous croyons, nous, que ce professeur n'a fait qu'appliquer la dernière conséquence des principes cartésiens, et pour le prouver, et le consoler en même tems, nous allons publier une pièce peu connue, trop oubliée, laquelle prouve

[1] *Frag. philos.,* t. I, p. 78 ; édit. de 1838.

[2] Voir les détails que nous avons donnés sur ce fait, et sur la doctrine de ce messie nouveau, dans notre tome IX, p. 245 (3e série).

sans réplique que le fondateur prétendu du règne de la raison, le père de la philosophie moderne, était lui-même *illuminé*. Tous ses disciples rejettent comme une erreur et une faiblesse d'esprit, toute révélation autre que la raison humaine, tout médiateur autre que le logos humain, et ils nous disent que c'est à Descartes que nous devons cette séparation du naturel et du surnaturel. Or, il se trouve que Descartes a cru avoir en songe et en éveil une révélation directe et intérieure de sa méthode.

Ceci n'a pas dû plaire beaucoup à ses modernes disciples. M. Cousin, en particulier, qui a édité toutes ses œuvres, qui a fouillé toutes les bibliothèques, visité les villes où Descartes a demeuré, n'a pas parlé une seule fois, que nous sachions, de cet opuscule du célèbre père de la raison. Bien plus, nous croyons qu'il a cherché à en cacher l'existence, pour le faire oublier.

En effet, dans l'édition qu'il nous a donnée de ses œuvres, M. Cousin a inséré : 1° Une liste *des ouvrages trouvés à l'inventaire de Descartes qui n'ont pas été imprimés ou se sont perdus*, et dans cette liste, n° 2, il fait entrer les *Olympica* ; 2° une liste *des ouvrages qui ne nous sont pas parvenus, mais qui ont été* VUS *par Baillet* [1]. D'où il ressort évidemment que les *Olympica* n'ont pas été *vus* par Baillet. Et pourtant il se trouve que ce même Baillet, l'historien scrupuleux et minutieux de sa vie [2], nous en a conservé une analyse et une traduction que nous allons reproduire ici.

[1] Cette liste a été publiée dans l'édition du *Discours de la méthode* et des *Méditations*, in-18, donnée en 1825 par Renouard, et dans les *Œuvres philosophiques de Descartes*, publiées en 1835 par M. Adolphe Garnier, professeur de philosophie à l'École normale et au College Saint-Louis, d'où nous avons extrait ces détails. Tome I, p. XCIV.

[2] *La vie de Monsieur Descartes* (par Adrien Baillet), 2 vol. in-4°. Paris. 1691, avec cette épigraphe, qui indique si bien l'orgueil et la pauvreté de la philosophie cartésienne : *Veritas de TERRA orta est, et justitia de cœlo prospexit* (*Psal.* LXXXIV); en tête de la dédicace.

ANALYSE ET EXTRAIT DES *OLYMPICA* DE DESCARTES.

Préambule de Baillet.

« Dans la nouvelle ardeur de ses résolutions, Descartes entreprit d'exécuter la première partie de ses desseins, qui ne consistait qu'à détruire. C'était assurément le plus facile des deux. Mais il s'aperçut bientôt qu'il n'est pas aussi aisé à un homme de se défaire de ses préjugés, que de brûler sa maison. Il s'était déjà préparé à ce renoncement dès le sortir du collége. Il en avait fait quelques essais, premièrement durant sa retraite au faubourg Saint-Germain, à Paris, et ensuite durant son séjour à Bréda. Avec toutes ces dispositions, il n'eut pas moins à souffrir que s'il eût été question de se dépouiller de soi-même. Il crut pourtant en être venu à bout. Et, à dire vrai, c'était assez que son imagination lui présentât son esprit tout nu, pour lui faire croire qu'il l'avait mis effectivement en cet état.

» Il ne lui restait que l'amour de la vérité, dont la poursuite devait faire dorénavant toute l'occupation de sa vie. Ce fut la matière unique des tourmens qu'il fit souffrir à son esprit pour lors.

» Mais les moyens de parvenir à cette heureuse conquête ne lui causèrent pas moins d'embarras que la fin même. La recherche qu'il voulut faire de ces moyens jeta son esprit dans de violentes agitations, qui augmentèrent de plus en plus par une contention continuelle où il le tenait, sans souffrir que la promenade, ni les compagnies, y fissent diversion. Il le fatigua de telle sorte que le feu lui prit au cerveau, et qu'il tomba dans une espèce d'enthousiasme qui disposa de telle manière son esprit déjà abattu, qu'il le mit en état de recevoir les impressions des songes et des visions.

Analyse et extrait des *Olympica*.

» Il nous apprend [1] que le 10 de novembre 1619, s'étant couché *tout rempli de son enthousiasme*, et tout occupé de la pensée *d'avoir trouvé ce jour-là les fondemens de la science admirable* [2],

[1] Cartesii *Olympica*, init. Ms. (Note de Baillet.) Tome I, p. 80.

[2] X novembris 1619, cum plenus forem enthusiasmo, et mirabilis scientiæ fundamenta injicerem, etc.

il eut trois songes consécutifs en une seule nuit, qu'il s'imagina ne pouvoir être venus que d'en haut.

» Après s'être endormi, son imagination se sentit frappée de la représentation de quelques fantômes qui se présentèrent à lui, et qui l'épouvantèrent de telle sorte, que, croyant marcher par les rues, il était obligé de se renverser sur le côté gauche, pour pouvoir avancer au lieu où il voulait aller, parce qu'il sentait une grande faiblesse au côté droit, dont il ne pouvait se soutenir [1]. Etant honteux de marcher de la sorte, il fit un effort pour se redresser : mais il sentit un vent impétueux qui, l'emportant dans une espèce de tourbillon, lui fit faire trois ou quatre tours sur le pied gauche. Ce ne fut pas encore ce qui l'épouvanta. La difficulté qu'il avait de se traîner faisait qu'il croyait tomber à chaque pas, jusqu'à ce que, ayant aperçu un collége ouvert sur son chemin, il entra dedans pour y trouver une retraite, et un remède à son mal.

» Il tâcha de gagner l'église du collége, où sa première pensée était d'aller faire sa prière ; mais, s'étant aperçu qu'il avait passé un homme de sa connaissance sans le saluer, il voulut retourner sur ses pas pour lui faire civilité, et il fut repoussé avec violence par le vent qui soufflait contre l'église. Dans le même tems il vit au milieu de la cour du collége une autre personne qui l'appela par son nom en des termes civils et obligeans, et lui dit que s'il voulait aller trouver M. N., il avait quelque chose à lui donner. M. Descartes s'imagina que c'était un *melon* qu'on avait apporté de quelque pays étranger. Mais ce *qui le surprit davantage, fut de voir que ceux qui se rassemblaient avec cette personne autour de lui pour s'entretenir, étaient droits et fermes sur leurs pieds*, *quoiqu'il fût toujours courbé et chancelant sur le même terrain*, et que le vent qui avait pensé le renverser plusieurs fois eût beaucoup diminué.

» Il se réveilla sur cette imagination, et il sentit à l'heure même une douleur effective, qui lui fit craindre que ce ne fût l'opération de quelque mauvais Génie qui l'aurait voulu séduire.

[1] Cartesii *Olympica*. (Note de Baillet.)

» Aussitôt il se retourna sur le côté droit, car c'était sur le gauche qu'il s'était endormi, et qu'il avait eu le songe. Il fit une prière à Dieu pour demander d'être garanti du mauvais effet de son songe, et d'être préservé de tous les malheurs qui pourraient le menacer en punition de ses péchés, qu'il reconnaissait pouvoir être assez griefs pour attirer les foudres du ciel sur sa tête, quoiqu'il eût mené jusque-là une vie assez irréprochable aux yeux des hommes.

» Dans cette situation, il se rendormit, après un intervalle de près de deux heures, dans des pensées diverses sur les biens et les maux de ce monde. Il lui vint aussitôt un nouveau songe, dans lequel il crut entendre un bruit aigu et éclatant qu'il prit pour un coup de tonnerre. La frayeur qu'il en eut le réveilla sur l'heure même, et ayant ouvert les yeux, il aperçut beaucoup d'étincelles de feu répandues par la chambre. La chose lui était déjà *souvent arrivée en d'autres tems*, et il ne lui était pas fort extraordinaire, en se réveillant au milieu de la nuit, d'avoir les yeux assez étincelans pour lui faire entrevoir les objets les plus proches de lui. Mais en cette dernière occasion, il voulut recourir à des raisons prises de la Philosophie, et il en tira des conclusions favorables pour son esprit, après avoir observé, en ouvrant, puis en fermant les yeux alternativement, la qualité des espèces qui lui étaient représentées. Ainsi sa frayeur se dissipa, et il se rendormit dans un assez grand calme.

» Un moment après, il eut un troisième songe qui n'eut rien de terrible comme les deux premiers. Dans ce dernier, il trouva un livre sur sa table, sans savoir qui l'y avait mis. Il l'ouvrit, et, voyant que c'était un *Dictionnaire*, il en fut ravi, dans l'espérance qu'il pourrait lui être fort utile. Dans le même instant, il se rencontra un autre livre sous sa main, qui ne lui était pas moins nouveau, ne sachant d'où il lui était venu. Il trouva que c'était un recueil de poésies de différens auteurs, intitulé *Corpus poetarum*, etc. [1]. Il eut la curiosité d'y vouloir lire quelque chose. et à l'ouverture du livre il tomba sur le vers *Quod vitæ sectabor*

[1] Divisé en V livres, imprimé à Lyon et à Genève, etc. (Note de Baillet.)

iter, etc. Au même moment, il aperçut un homme qu'il ne connaissait pas, mais qui lui présenta une pièce de vers commençant par *Est et non*, et qui la lui vantait comme une pièce excellente. M. Descartes lui dit qu'il savait ce que c'était, et que cette pièce était parmi les *Idylles d'Ausone* [1], qui se trouvait dans le gros Recueil des poëtes qui était sur sa table. Il voulut la montrer lui-même à cet homme, et il se mit à feuilleter le livre dont il se vantait de connaître parfaitement l'ordre et l'économie. Pendant qu'il cherchait l'endroit, l'homme lui demanda où il avait pris ce livre, et M. Descartes lui répondit qu'il ne pouvait lui dire comment il l'avait eu : mais qu'un moment auparavant il en avait manié encore un autre, qui venait de disparaître, sans savoir qui le lui avait apporté, ni qui le lui avait repris.

» Il n'avait pas achevé, qu'il revit paraître le livre à l'autre bout de la table. Mais il trouva que ce *Dictionnaire* n'était plus entier, comme il l'avait vu la première fois.

» Cependant il en vint aux poésies d'Ausone dans le recueil des poëtes qu'il feuilletait, et, ne pouvant trouver la pièce qui commence par *Est et non*, il dit à cet homme qu'il en connaissait une du même poëte encore plus belle que celle-là et qu'elle commençait par *Quod vitæ sectabor iter* [2]. La personne le pria de la lui montrer, et M. Descartes se mettait en devoir de la chercher, lorsqu'il tomba sur divers petits portraits gravés en taille-douce, ce qui lui fit dire que ce livre était fort beau, mais qu'il n'était pas de la même impression que celui qu'il connaissait. Il en était là, lorsque les livres et l'homme disparurent et s'effacèrent de son imagination, sans néanmoins le réveiller.

» Ce qu'il y a de singulier à remarquer, c'est que, doutant si ce qu'il venait de voir était songe ou vision, non-seulement il décida en dormant que c'était un songe, mais il en fit encore l'interprétation avant que le sommeil le quittât.

» Il jugea que le *Dictionnaire* ne voulait dire autre chose que toutes les Sciences ramassées ensemble ; et que le recueil de

[1] Ausonii *opera* ; *Edyllia*, n° 361.
[2] *Ibid.*, n° 362.

poésies intitulé *Corpus poetarum*, marquait en particulier, et d'une manière plus distincte, la Philosophie et la Sagesse jointes ensemble.

» Car il ne croyait pas qu'on dût s'étonner si fort de voir que les Poëtes, même ceux qui ne font que niaiser, fussent pleins de sentences plus graves, plus sensées et mieux exprimées que celles qui se trouvent dans les écrits des Philosophes. Il attribuait cette merveille à la *divinité de l'Enthousiasme* et à la *force de l'Imagination*, qui fait sortir les semences de la sagesse (qui se trouvent dans l'esprit de tous les hommes, comme les étincelles de feu dans les cailloux), avec beaucoup plus de facilité et beaucoup plus de brillant même, que ne peut faire la Raison dans les Philosophes.

» M. Descartes, continuant d'interpréter son songe dans le sommeil, estimait que la pièce de vers sur l'incertitude du genre de vie qu'on doit choisir, et qui commence par *Quod vitæ sectabor iter*, marquait le bon conseil d'une personne sage, ou même la Théologie morale.

» Là-dessus, doutant s'il rêvait ou s'il méditait, il se réveilla sans émotion, et continua, les yeux ouverts, l'interprétation de son songe sur la même idée.

» Par les Poëtes rassemblés dans le recueil, il entendait la Révélation et l'Enthousiasme, dont il ne désespérait pas de se voir favorisé. Par la pièce de vers *Est et non*, qui est le *Oui et le non* de Pythagore [1], il comprenait la Vérité et la Fausseté dans les connaissances humaines et les sciences profanes.

» Voyant que l'application de toutes ces choses réussissait si bien à son gré, il fut assez hardi pour se persuader que c'était l'Esprit de vérité qui avait voulu lui ouvrir les trésors de toutes les sciences par ce songe.

» Et comme il ne lui restait plus à expliquer que les *petits portraits* de taille-douce qu'il avait trouvés dans le second livre, il n'en chercha plus l'explication après la visite qu'un peintre italien lui rendit dès le lendemain. Ce dernier songe, qui n'avait

[1] Ναὶ καὶ οὐ. (Note de Baillet.)

eu rien que de fort doux et de fort agréable, marquait l'avenir selon lui, et il n'était que pour ce qui devait lui arriver dans le reste de sa vie. Mais il prit les deux précédens pour des avertissemens menaçans touchant sa vie passée, qui pouvait n'avoir pas été aussi innocente devant Dieu que devant les hommes. Et il crut que c'était la raison de la terreur et de l'effroi dont ces deux songes étaient accompagnés. Le *melon* [1] dont on voulait lui faire présent dans le premier songe signifiait, disait-il, les *charmes de la solitude*, mais présentés par des sollicitations purement humaines. Le *vent* qui le poussait vers l'église du collége, lorsqu'il avait mal au côté droit, n'était autre chose que le *mauvais Génie* qui tâchait de le jeter par force dans un lieu où son dessein était d'aller volontairement [2]. C'est pourquoi Dieu ne permit pas qu'il avançât plus loin, et qu'il se laissât emporter même en un lieu saint, par un Esprit qu'il n'avait pas envoyé, quoiqu'il fût très-persuadé que c'eût été l'Esprit de Dieu qui lui avait fait faire les premières démarches vers cette église. L'*épouvante* dont il fut frappé dans le second songe marquait, à son sens, sa *syndérèse*, c'est-à-dire les remords de sa conscience touchant les péchés qu'il pouvait avoir commis pendant le cours de sa vie jusqu'alors. La *foudre* dont il entendit l'éclat était le signal de l'*Esprit de vérité* qui descendait sur lui pour le posséder.

» Cette dernière imagination tenait assurément quelque chose de l'*enthousiasme ;* et elle nous porterait volontiers à croire que M. Descartes *aurait bu* le soir avant que de se coucher. En effet, c'était la veille de Saint-Martin, au soir de laquelle on avait coutume de faire la débauche au lieu où il était, comme en France. Mais il nous assure qu'il avait passé le soir et toute la journée dans une grande *sobriété*, et qu'il y avait trois mois entiers qu'il n'avait bu du vin. Il ajoute que le Génie qui excitait en lui l'Enthousiasme dont il se sentait le cerveau échauffé depuis quelques jours, lui avait prédit ces songes avant que de se mettre au lit, et que l'esprit humain n'y avait aucune part.

[1] Nous prions nos lecteurs de se souvenir que dans ce moment Descartes était très-éveillé.

[2] A malo spiritu ad templum propellebar. (Note de Baillet.)

» Quoi qu'il en soit, continue Baillet, l'impression qui lui resta de ces agitations lui fit faire le lendemain diverses réflexions sur le parti qu'il devait prendre. L'embarras où il se trouva le fit recourir à Dieu pour le prier de lui faire connaître sa volonté, de vouloir l'éclairer, et le conduire dans la recherche de la vérité. Il s'adressa ensuite à la sainte Vierge pour lui recommander cette affaire, qu'il jugeait la plus importante de sa vie. Et pour tâcher d'intéresser cette bienheureuse mère de Dieu d'une manière plus pressante, il prit occasion du voyage qu'il méditait en Italie depuis peu de jours, pour former le vœu d'*un pélerinage à Notre-Dame de Lorette* [1]. Son zèle allait encore plus loin, et il lui fit promettre que, dès qu'il serait à Venise, il se mettrait en chemin par terre pour faire le *pélerinage à pied* jusqu'à Lorette; que si ses forces ne pouvaient pas fournir à cette fatigue, il prendrait au moins l'extérieur le plus dévot et le plus humilié qu'il lui serait possible pour s'en acquitter.

» Il prétendait partir pour ce voyage avant la fin de novembre (1619). Mais il paraît que Dieu disposa de ses moyens d'une autre manière qu'il ne les avait proposés. Il fallut remettre l'accomplissement de son vœu à un autre tems, ayant été obligé de différer son voyage d'Italie pour des raisons que l'on n'a point sues, et ne l'ayant entrepris qu'environ quatre ans depuis cette résolution [2].

» Son enthousiasme le quitta peu de jours après, et quoique son esprit eût repris son assiette ordinaire, et fût rentré dans son premier calme, il n'en devint pas plus décisif sur les résolutions qu'il avait à prendre [3]. »

Tel était l'ouvrage que M. Cousin a mis très-adroitement au nombre de ceux *qui n'ont pas été vus par Baillet.*

Au reste, il ne faudrait pas croire que cette persuasion de Descartes sur le rôle *messianique* et *révélateur* que Dieu lui destinait, n'ait été qu'une pensée transitoire de sa jeunesse; il est

[1] *Olympic.* Cart. *ut supra.* (Note de Baillet.)

[2] *Vie de Descartes,* par Baillet, tome I, l. II, ch. I, p. 80 et suiv.

[3] *Ibid.,* p. 86.

certain au contraire qu'il l'a conservée toute sa vie. Il n'était âgé que de 24 ans lorsqu'il eut cette vision prophétique; mais à l'âge de 28 il ne manqua pas d'accomplir le vœu qu'il avait fait à Dieu en exécutant son pélerinage à Notre-Dame de Lorette, sur lequel Baillet s'exprime dans les termes suivans :

« M. Descartes, étant à Venise (en 1624), songea à se décharger devant Dieu de l'obligation qu'il s'était imposée en Allemagne, au mois de novembre de l'an 1619, par un vœu qu'il avait fait d'aller à Lorette, et dont il n'avait pu s'acquitter en ce tems-là[1]. Nous ne savons pas quelles furent les circonstances de ce pélerinage, mais nous ne douterons pas qu'elles n'aient été fort édifiantes, si nous nous souvenons qu'au tems de la conception de son vœu, il était bien résolu de ne rien omettre de ce qui pourrait dépendre de lui pour attirer les grâces de Dieu, et pour se procurer la protection particulière de la sainte Vierge[2]. »

On trouve encore l'homme qui se sentait inspiré dans la lettre suivante, qu'il écrivait à l'âge de 42 ans, l'année même où il publiait son traité de la *Méthode*, et la *Dioptrique*, les *Météores* et la *Géométrie*. « J'ai fait, en publiant ma métaphysique, ce à quoi je pensais être obligé pour la gloire de Dieu, la décharge de ma conscience. Que si mon dessein n'a pas réussi, et qu'il y ait *trop peu de gens au monde qui soient capables d'entendre mes raisons, ce n'est pas ma faute, et elles n'en sont pas moins vraies pour cela*[3]. »

En effet, que peuvent les jugemens des autres hommes sur un esprit que Dieu a éclairé directement et par lui-même? Nous reviendrons sur cette conclusion extrême et nécessaire du système cartésien. Aujourd'hui nous avons voulu seulement montrer qu'elle s'était manifestée dès le principe, et que Descartes n'en avait pas été plus exempt que M. Cousin et M. Mickiewicz.

A. B.

[1] *Olympica manuscripta* Cartesii. (Note de Baillet.)
[2] *Vie de Descartes*, l. II, ch. VII, tome I, p. 120.
[3] *Lettre au P. Marsenne*, t. II, lettre 57, p. 302.

Polémique Catholique.

REVUE DE JOURNAUX PHILOSOPHIQUES ET CATHOLIQUES.

Une revue générale des journaux scientifiques, soit philosophiques, soit catholiques, ne peut qu'être très-utile à nos lecteurs. Elle ne doit ni ne peut s'étendre à toutes les questions traitées dans ces journaux, parce qu'alors les *Annales* ne seraient qu'une grande table des matières ; cette revue doit se borner aux questions les plus importantes, à celles qui font la base et le fondement de l'antagonisme qui existe en ce moment entre la philosophie et le christianisme. Cet antagonisme, si l'on remonte aux causes de la séparation de la raison et de la foi, est toute renfermée dans la question de l'origine des connaissances humaines. Tout, en effet, consiste à savoir si Dieu a fait à l'homme une révélation extérieure, obligatoire, renfermant ce qu'il doit *croire* et ce qu'il doit *pratiquer*, révélation faite au premier homme, conservée par la société, continuée par la tradition, pure chez un seul peuple, plus ou moins altérée, mais reconnaissable chez les autres ; révélation continuée aux patriarches, à Moïse et aux prophètes, et consommée, terminée par Jésus-Christ ; ou bien si Dieu a donné la loi de croyance et la loi de conduite à l'homme par une révélation interne, personnelle, obscure, sans contrôle, révélation qui se renouvelle en chaque homme, qui rend la vérité sujette de la raison de chaque individu, laisse le champ de la révélation indéfiniment ouvert, identifie la vérité à la pensée individuelle, et transforme tous les hommes en Verbes et en Messies, comme nous le voyons en ce moment... Voilà la vraie discussion... la discussion essentielle entre la philosophie et le christianisme ; elle renferme, comme on le voit, la question de l'origine du langage, de l'état de nature, des idées innées, du cartésianisme, c'est-à-

dire toutes les questions qui se traitent dans les chaires et les écoles.

Or, une revue des journaux faite à ce point de vue, sinon exclusif, au moins principal, nous paraît une chose non-seulement utile, mais encore toute de circonstance.

D'ailleurs, cette question des origines a été traitée déjà assez au long dans les *Annales ;* presque tous les documens y sont analysés ou insérés, il ne reste qu'à en faire l'application, et il importe surtout de la faire non-seulement à l'égard de nos antagonistes les philosophes, mais encore à l'égard des catholiques, qui souvent, plus qu'ils ne le pensent et plus qu'il ne convient, admettent les funestes et faux principes de leurs adversaires.

1. La religion chrétienne n'a pas commencé au Christ, mais date du commencement du monde. — Erreur de M. Frank.

S'il est un principe clair, évident et formant la base même du christianisme, c'est celui que je viens de transcrire ici ; impossible de rien comprendre à l'Évangile, à l'Église, si l'on ne sait pas que notre histoire comprend l'ancien et le nouveau monde. La foi au Messie à venir, la foi au Messie venu ; voilà le seul salut de l'homme d'après l'Eglise. Or, nous voyons des auteurs graves, ayant autorité parmi les philosophes, ne se douter pas même de cette vérité, et la regarder comme une innovation. Nous citerons, entre autres philosophes, M. Frank. M. Frank a été couronné récemment par l'Institut ; il est membre de l'Académie des sciences morales ; il est le directeur ou un des principaux collaborateurs du *Dictionnaire philosophique* que publie M. Hachette ; il a commencé, en outre dans la *Revue de l'instruction publique*, un examen *des Philosophes du clergé au* 19e *siècle,* sur lequel nous pourrons revenir. M. Frank, israélite de religion, est en même tems un adversaire grave et de bonne foi ; or, à propos de la doctrine de l'*unité de substance* qu'il croit contenue dans la kabbale, il dit :

Il est vrai que le contraire a été soutenu récemment par un écrivain néo-catholique, qui prétend découvrir dans la kabbale un christianisme antérieur à la venue du Christ. J'ignore comment les chrétiens sensés et

convaincus accueilleront cette *tentative*, qui rend à peu près inutile le sacrifice du Golgotha, etc.[1].

Sans entrer ici dans la discussion de la question de la création, nous devons apprendre à M. Frank que cette tentative dont il parle est la croyance de l'Église. Saint Augustin dit en propres termes que cette *même chose, qui a été appelée plus tard religion chrétienne, a existé dès le commencement*[2]. Et saint Paul avait déjà dit que l'Ancien Testament n'était que le *type* et la figure du Nouveau ; tout ce *qui arrivait aux Juifs* était des *figures*[3]. Or, comme le type représente la réalité, les livres juifs doivent incontestablement contenir des traces des dogmes chrétiens. Nous le répétons, il est impossible de rien comprendre à l'économie de l'Église chrétienne, si l'on ne connaît pas cette doctrine qui lie la loi nouvelle à la loi ancienne, et fait un tout de la grande famille humaine.

2. Origine primitive des Chinois. — M. Th. Pavie.

Dans le cahier du 1er février de la *Revue des deux mondes*, M. Th. Pavie a inséré un article sur les trois *Religions de la Chine ;* il y traite des doctrines de *Confucius*, de *Lao-tseu* et des sectateurs du dieu *Foë ;* il en cherche l'origine, la propagation et les différentes phases de faveur et de persécution qu'elles ont subies dans l'empire du Milieu. Ces détails sont instructifs. Mais sur l'origine de ces doctrines et sur l'origine même du peuple chinois, il nous semble émettre une opinion qui est loin d'être à la hauteur de la science actuelle ; voici ce qu'il en dit :

L'histoire des peuples anciens, même de ceux dont les annales ont été écrites et recueillies avec un soin intelligent, se perd toujours à son origine dans des fables plus ou moins obscures ; il y a un point où les plus grands fleuves, quand on remonte vers leur source, cessent d'être navigables, où l'œil ne fait qu'entrevoir le filet d'eau au flanc des pics brumeux. La Chine, vieille comme le monde, a donc aussi ses mystères, et

[1] *Archives israélites*, de janvier, p. 81.

[2] Voir le texte plusieurs fois cité dans les *Annales*, t. IX, p. 461 (IIIe série).

[3] Hæc autem in figurâ facta sunt nostri..... Hæc autem omnia in figurâ contingebant illis. *I ad Corinth.*, X, 6, 11.

il serait difficile de dire où les premiers souverains avaient pulsé les doctrines au nom desquelles ils changèrent les familles en peuples, et plus difficile encore de savoir quelles étaient ces doctrines. Quand la chronique plus précise succède à la légende, on distingue nettement le germe d'une société qui va s'épanouir (p. 452).

Non, quelle que soit la croyance religieuse à laquelle on appartienne, il n'est plus permis *scientifiquement* de dire sans restriction que l'*histoire des peuples anciens se perd toujours à son origine dans des fables*. M. Pavie ne se souvient pas sans doute que la Bible nous donne l'origine d'un grand nombre de peuples, et que toute la science moderne, bien loin de prouver que ce livre contient des *fables,* en démontre de plus en plus clairement la vérité. Et pour ce qui concerne le peuple chinois, il est bien vrai que des nuages couvrent son origine et que des fables sont consignées dans ses livres, et pourtant il y reste assez de lueur pour dire d'où les premiers souverains, ou plutôt patriarches (*ty*), ont puisé leurs doctrines. Les traditions qu'ils conservent encore, notamment sur Dieu, sur la *chute des anges,* sur les *démons,* sur le *paradis terrestre,* sur la *chute de l'homme*, sur le *Saint à venir*[1], prouvent qu'ils ont puisé à la même source que les Hébreux, à la révélation primitive que les descendans de Noé, fondateurs de leur nation, leur transmirent. La philosophie a pu longtems dire que l'unité de Dieu a été trouvée ou inventée par tous les peuples ; mais on n'invente pas des faits particuliers et extraordinaires, comme ceux que nous venons de citer, au deux extrémités de l'Asie et en Amérique.

Nous devons noter encore dans cet article le mot de *croyances locales* (p. 468) appliqué aux trois anciennes religions. L'auteur confond ici la révélation mosaïque, qui donne en effet, non des *croyances,* mais des *institutions* locales aux Juifs, avec la religion des patriarches, qui était la révélation primitive faite à tout le genre humain.

[1] Les *Annales* ont publié les travaux du P. *Prémare*, qui a recueilli toutes ces traditions dans les livres chinois. Voir nos tomes xv, xvi, xviii, xix. — Quant à celles conservées en Amérique, voir nos tomes iii et iv (1re série).

Enfin, nous devons noter en passant ce que dit M. Pavie du livre intitulé : *Tong-yeou-ky,* voyage des missionnaires bouddhiques à l'est de l'Inde, « que ce n'est qu'un roman, et qu'on » y rencontre souvent des légendes qui appartiennent à l'histoire » des prophètes et des apôtres de l'Ancien et du Nouveau Testa» ment (p. 468). » Cela est parfaitement vrai et peut servir de réponse à ces jeunes gens de l'école humanitaire qui croient que les Hindous ont *inventé* tout ce qui existe dans leurs livres, et que le christianisme leur a *emprunté* ses croyances.

Dans le même cahier, M. Letronne a inséré un travail très-curieux *sur la civilisation de l'Égypte, depuis l'établissement des Grecs, sous Psammitichus, jusqu'à la conquête d'Alexandre.* Il y démontre que l'invasion des Perses n'a pas ruiné les institutions civiles et religieuses de l'Égypte, et que plusieurs de ces monumens que l'on disait d'une antiquité fabuleuse, ont été bâtis ou achevés sous les Romains. M. Letronne fait ici pour les arts égyptiens ce qu'il avait déjà fait pour leur astronomie, comme s'en souviennent nos lecteurs, qui ont lu dans ce recueil son *Cours d'astronomie* professé au Collége de France[1].

3. Origine des connaissances. — M. L'abbé Maret, dans le *Correspondant.*

En lisant les journaux scientifiques sous le point de vue des origines, nous nous permettrons de demander une explication à M. l'abbé Maret, professeur de dogme à la Sorbonne. Dans un article d'ailleurs très-bien fait, inséré dans le *Correspondant* du 25 janvier, il s'exprime ainsi :

Il est bien vrai, sans doute, qu'il y a des vérités antérieures à la foi, des *vérités naturelles et communes supposées par la révélation positive.* (p. 189).

A l'occasion de ce principe, nous lui demanderons donc s'il croit à la révélation positive de la parole ; et si la parole a été révélée, nous le prions de nous dire quelles sont les *vérités naturelles et communes qui existaient avant cette révélation.* Ceci est

[1] Voir ce cours dans les 8 articles insérés dans nos 4 volumes de 1841 et 1842, tomes III, IV, V, VI de la IIIe série.

une question vitale sur laquelle l'habile et docte professeur, auquel les *Annales* ont rendu un hommage d'éloges si mérité[1], nous paraît être peu fixé, et qui pourrait rendre obscure et peu persuasive la polémique si loyale et si forte qu'il fait contre le rationalisme moderne. Nous craignons que dans ce principe ne se cache celui de la révélation directe, permanente, c'est-à-dire l'incarnation du Verbe divin dans l'âme humaine, comme le soutient toute l'école rationaliste. Il faut absolument que les docteurs catholiques excluent le principe qui sert de base à cette erreur, qui annihile logiquement et en pratique toute la révélation divine.

Et, puisque nous avons parlé du *Correspondant*, recueil qui défend la même cause que nous, nous devons à nos abonnés de le leur signaler comme ayant, depuis deux ans qu'il existe, pris une place honorable et méritée parmi les défenseurs de la cause catholique. Ses rédacteurs, hommes de talent et de foi, s'occupent, en sus des matières philosophiques et religieuses, de finances, de commerce, de colonies, d'administration et de politique[2]. Les catholiques doivent se féliciter de compter un si grand nombre d'organes de leur croyance. Qu'il soit permis aux *Annales*, quand ce ne serait qu'à titre du droit d'aînesse, de signaler encore dans le *Correspondant* cette phrase qui a rapport à la question des origines : *Tous les sentimens de la jeunesse semblent des réminiscences. Qui sait si nous faisons jamais autre chose que nous souvenir* (p. 416)? Cette phrase a échappé sans doute à la vigilance du comité de rédaction. Car c'est une réminiscence de philosophie païenne ; elle suppose la préexistence des âmes, et, comme telle, elle a été condamnée par l'Église comme une *hérésie*.

Enfin, nous finirons notre revue par le passage suivant de M. Cousin, lequel fera toucher du doigt le danger des principes que nous combattons ici, en faisant voir comment, dans cette question de l'origine des vérités ou des croyances, se trouve en

[1] Voir les 4 articles sur sa *Théodicée chrétienne*, dans nos tomes IX et X (IIIe série).

[2] Chez Waille, libraire. Prix : 48 fr. par an pour Paris, et 54 fr. pour les départemens.

ce moment tout le débat entre le christianisme et la philosophie. Voici ce que M. Cousin réclame comme le lot et le bien propre de la philosophie :

Qui a montré aux hommes, dit-il, *par-delà les limites et sous le voile de l'univers*[1], un Dieu caché, mais partout présent, un Dieu qui *a fait ce monde avec poids et mesure, et qui ne cesse de veiller sur son ouvrage*[2]?... Qui leur a inspiré cette touchante et solide espérance que, cette vie terminée, l'âme immortelle, intelligente et libre, *sera recueillie par son auteur*[3]?... Je le demande, qui a enseigné tout cela à tant de milliers d'hommes, avant la venue de Jésus-Christ, sinon cette *lumière naturelle* qu'on traite aujourd'hui avec une si hautaine ingratitude?... Et cette législation romaine qui, pendant de si longs siècles, a donné au monde le gouvernement le plus équitable qui fût jamais, qui l'a inspirée, qui l'a soutenue? Apparemment encore la *raison naturelle*...

Nous ne dirons rien de ce gouvernement *romain, le plus équitable qui fût jamais!* Mais que penser d'un philosophe du renom de M. Cousin, qui oublie à ce point les faits et l'histoire, qui supprime d'un seul trait de plume la révélation primitive et la mosaïque, tous les prophètes, comme si cela n'avait jamais existé, et que la *philosophie seule*, qu'il identifie ici à la *lumière naturelle*, eût enseigné tout cela aux hommes? En vérité, c'est trop d'assurance sur l'ignorance de ses lecteurs. Aussi, avons-nous vu avec plaisir un organe de l'Université, la *Gazette de l'instruction publique*[4], rappeler le professeur aux faits et à la réalité dans ces paroles qui accompagnent la précédente citation.

Ceux qui connaissent l'histoire de la philosophie et de la religion, n'ignorent pas que toutes ces vérités sont des vérités de tradition empruntées aux sages de l'Égypte et de l'Inde, qui eux-mêmes les avaient reçues d'ailleurs. Dieu, qui institua les sociétés, pour leur donner les moyens de se conserver, leur révéla toutes ces vérités qu'on appelle *natu-*

[1] Comme si Dieu ne s'était pas fait connaître positivement et extérieurement aux hommes.

[2] Comme si M. Cousin n'avait pas pris toutes ces notions dans nos Écritures, auxquelles il emprunte même les termes.

[3] Comme si, dans cette expression, cette espérance n'avait pas été enseignée seulement par la révélation biblique.

[4] Numéro du 10 février 1845, p. 43.

relles, et que j'appelerai *providentielles*. Chez les Juifs, les prophètes, chez les païens, les philosophes, accomplirent presque la même mission en *rappelant* aux hommes les vérités que Dieu lui-même avait *promulguées comme législateur de la loi primitive*. Quant à ce qu'ajoute M. Cousin sur les législations, qu'il montre aussi comme un des résultats de la philosophie, qu'on lise l'ouvrage de M. Troplong sur l'*influence du christianisme dans la législation romaine*, et l'on verra combien l'action du christianisme fut puissante sur cette partie de la civilisation. M. Cousin, par cette apologie sans réserve ni mesure, s'expose à ce qu'on lui rappelle la poétique image d'un de ses confrères de l'Institut (M. Victor Hugo), en le comparant à un homme qui *voit des étoiles à travers les branches d'un arbre, et qui les prend pour des fruits de ses rameaux.*

Nous approuvons complétement cette réponse, et nous regrettons de ne pouvoir citer le nom de son auteur, autrement que par les initiales F. D. Si tous les professeurs de philosophie de l'Université entrent dans cette voie des faits et des réalités, nous ne tarderons pas à nous entendre avec eux.

A. B.

Archéologie.

DICTIONNAIRE DE DIPLOMATIQUE,

OU

COURS PHILOLOGIQUE ET HISTORIQUE D'ANTIQUITÉS CIVILES ET ECCLÉSIASTIQUES[1].

—

ÉCRITURES. Ce mot au pluriel a une signification bien différente de celle qu'il présente au singulier. Sous le nom d'*écritures* on n'entend pas seulement les pièces d'un procès faites par les avocats; mais, dans le genre diplomatique, c'est encore une dénomination de chartes en général, et qui s'applique également aux donations[1], aux testamens[2], aux contrats de vente[3], aux actes d'intronisation[4], aux engagemens par écrit[5]. La preuve de ces applications du mot *écritures* est sans réplique dans les continuateurs de Du Cange, aux mots *Scriptura, Conscriptio,* qui sont les sources des diverses dénominations qu'elles ont prises depuis le 6e siècle jusqu'au 13e. Les diminutifs mêmes de ces mots, comme *scriptellum,* ont fait fortune au 14e siècle, pour signifier des billets, des cédules, etc. Le mot latin *orthographium* ne doit point être séparé des *écritures,* avec lesquelles il convient, et quant au sens et quant à l'étymologie[7].

ÉCRITURE SAINTE. Tout sert à un antiquaire éclairé; il tire parti de tout. Il sait que, dès le temps de saint Grégoire le Grand, la version de l'Écriture sainte par saint Jérôme avait pris le dessus sur l'*italique,* et que depuis on ne fit de celle-ci presque aucun usage: il en conclut qu'un manuscrit de cette dernière traduction, qui n'en contiendrait point d'autre, c'est-à-dire qui

[1] Voir le précédent article au n° 61, ci-dessus, p. 21.
[2] *Acta SS. Junii,* t. II, p. 411. — *Hist. de Languedoc,* t. II, col. 44, 48, 64.
[3] *Gallia Christ.,* t. VI, col. 127.
[4] *Hist. de Languedoc,* t. II, col. 94, 258, 267.
[5] *Ibid.,* col. 51.
[6] *Ibid.,* col. 256 et suiv.
[7] *Gloss.* de Du Cange.

ne serait ni à double ni à triple version, doit remonter à d tems fort reculés.

Si on lui présente un manuscrit des saints Évangiles, l'ordre qui y est observé entre les évangélistes lui fournit des moyens de discerner l'âge de ce manuscrit. Si ces saints apôtres ne gardent pas entre eux les rangs que nous y voyons actuellement, par ces indices singuliers il s'annoncera pour être d'une belle antiquité. On ne pourrait guère le rabaisser au-dessous de saint Jérôme, ou tout au moins au-dessous du tems où sa version fit presque tomber l'Italique en discrédit. Il en est de même d'un manuscrit où saint Luc serait appelé *Lucanus* pour *Lucas*.

La division de l'Écriture sainte, ou, pour mieux dire, de l'Ancien Testament, par chapitres et par versets, fut faite par Étienne Langthon, créé cardinal en 1212 [1]. Élies Dupin [2] attribue cette division au cardinal Hugues : mais ces deux auteurs conviennent sur le même siècle. Ce fut le célèbre Robert Étienne qui, en 1551, distribua le Nouveau en versets, et donna à ces divisions l'ordre fixe que nous y voyons [3]. Au commencement du 4e siècle, les Évangiles et les épîtres avaient bien déjà leurs divisions et subdivisions, qu'Eusèbe de Césarée attribue à Origène ; mais les chapitres et les versets n'avaient pas partout, à beaucoup près, une forme égale ; et jusqu'au tems des divisions modernes, il n'y eut rien de fixe.

Quant aux livres qui composent le corps de l'*Écriture sainte*, voy. CANON *des Juifs* et des *chrétiens*.

ÉCUYER. Le titre d'écuyer, très-commun dans les chartes des 12e, 13e et 14e siècles, fut rendu indifféremment par les mots latins *Armiger, Scutarius, Vasletus.* Le premier fut cependant un peu plus d'usage et plus honorifique.

On ne doit trouver que bien tard le terme d'*Écuyer* pour signifier un noble, ou la suspicion serait fondée. La fonction de l'écuyer, qui consistait à porter à la guerre les armes tant offen-

[1] Georg. Jos. Eggi, l. 1, n° 61

[2] *Prolég. de la Biblioth.*, p. 948.

[3] *Voyage littér.* d'Étienne Jordan, p. 17

sives que défensives de son maître ou de son patron, n'était pas à la vérité un emploi bien distingué. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'ordonnance de Blois de 1579 est le premier titre authentique et incontestable où on trouve qu'il soit parlé en France d'écuyer comme d'un titre de noblesse.

ÉDIT. *Edictum*. Les édits, qui font partie des pièces législatives, sont des ordonnances du prince, qui prescrivent ce qu'il faut faire et ce qu'il faut éviter[1]. Ils étaient d'usage sous les empereurs romains. Ils ont passé à tous les royaumes qui se sont formés sur les débris de cet empire. Les gouverneurs des provinces, ou préfets, qui les recevaient de la première main, les promulguaient par un autre édit qui revient à notre vérification des parlemens[2]. Des conciles, et des évêques mêmes dans leur ressort, ont donné des édits[3]; mais cet usage n'a pas prévalu. Les édits des empereurs chrétiens au sujet de la foi étaient appelés *typi*, types : et s'il y avait une exposition de foi, on l'appelait *ecthèse*; car on appelait ainsi toute exposition de foi quelconque, fût-elle d'un hérétique.

EGLISE. Ce mot, selon son étymologie grecque, signifie *convocation, assemblée, société*. On s'en sert principalement pour désigner la Société visible des chrétiens, qui sont réunis par la profession d'une même foi et par la participation aux mêmes sacremens, sous l'autorité de Jésus-Christ, son chef invisible, sous celle du pontife Romain, successeur de saint Pierre, chef visible de cette Église, vicaire de Jésus-Christ, et sous celle des autres évêques et légitimes pasteurs.

L'Église chrétienne, dans un sens mystique mais très-réel, est composée de tous les hommes qui ont cru aux révélations de Dieu, et ont pratiqué sa loi. Dans ce sens, l'Église est divisée en 1° *triomphante*; 2° *souffrante*, et 3° *militante*: la 1re est composée de tous les justes qui, *dans le ciel*, jouissent de la félicité; la 2e de tous les justes qui, dans *le purgatoire*, sont purifiés des

[1] Denys d'Halicarn., p. 336, édit. de Francfort, 1586.
[2] *Concil.*, t. II, col. 1608, 1610.
[3] *Ibid.*, t. IV, col. 461; t. XV, col. 242, 335, 408.

taches qu'ils n'avaient pas expiées ; la 3e des fidèles qui sont encore *sur la terre*, en qualité de voyageurs et d'athlètes. Ces trois assemblées, d'après saint Paul, ne forment qu'un seul *corps*, dont le Christ est *la tête*. Or, de même que dans le Christ on a pu dire, l'*Homme-Dieu*, et *Dieu-Homme ;* ainsi dans ce sens mystique, on peut dire que l'*humanité est divine,* puis qu'elle ne forme qu'un seul corps avec le *Christ-Dieu.*

Cette incarnation de Dieu qui a élevé à lui l'humanité, fut révélée dès le commencement du mondo ; et c'est sans doute l'origine de tout le panthéisme oriental, qui dénatura cette tradition. L'apothéose de l'homme n'est vraie que dans le sens catholique, parce que là seulement, l'homme n'est pas identifié à Dieu, la divinité n'absorbe pas l'humanité.

Les membres de l'*Église militante* sont ceux qui, ayant été baptisés, n'ont point été retranchés du corps de l'Église, comme rebelles et désobéissans, par le pouvoir que Jésus-Christ lui-même en a donné à l'Église.

ÉGLISE GALLICANE. Dom de-Vaines ne croit pas que cette expression soit plus ancienne que le 12e siècle ; on la voit alors dans plusieurs lettres de saint Bernard. Cette Église, quoi qu'en veuillent dire certains auteurs, n'est qu'une partie de l'Église latine ou d'Occident ; elle n'a point eu de révélation ou de tradition particulière à elle seule, et ceux qui lui font des *droits* ou des *libertés* en dehors des traditions de l'Église universelle, et de l'Église romaine, sont dans l'erreur, et lui supposent une pensée de schisme. (Voir LIBERTÉS.)

Voici la composition de cette Eglise à la fin du 18e siècle :

Archevêchés métropolitains	18
Évêchés	113
Curés	40,000
Chefs d'ordre ou congrégations	16
Abbayes de religieux	1,334
Grandes abbayes royales	16
Abbayes de religieuses	550
Prieurés	12,000
Chapelles	13,200
Couvens	14,777

Tous les archevêchés et évêchés étaient à la nomination du Roi, qui nommait en outre à plus de 760 abbayes d'hommes, et 280 abbayes de filles. Le brevet de nomination était expédié par un secrétaire d'État, d'après un mémoire dressé par le prélat qui avait la feuille des bénéfices, et signé du roi. C'est en conséquence de ce brevet que le nommé était pourvu par le pape.

L'Église de France était divisée par provinces ecclésiastiques. C'était le clergé qui faisait lui-même la répartition et le recouvrement des subsides qu'il donnait lui-même à l'État, et qui jugeait les contestations qui s'élevaient sur cet objet. Les assemblées générales faisaient la répartition des impositions sur chaque diocèse, et les bureaux diocésains sur chaque bénéfice ou communauté. Le recouvrement s'en faisait par les mains des receveurs diocésains, des receveurs provinciaux et du receveur général. (Voyez ASSEMBLÉES DU CLERGÉ, et ÉVÊQUES.)

Il y avait des agens pour tous les corps ecclésiastiques ; ces agens avaient succédé aux syndics généraux.

L'Église de France était composée, en 1837, de :

Archevêchés métropolitains	15
Évêchés	66
Chanoines	675
Curés	3,241
Desservants	24,517
Vicaires	6,989
Chapelains	449
Aumôniers	945
Prêtres habitués	439
Directeurs et professeurs de séminaires	1,188
Prêtres en activité de service	40,447
Prêtres jugés nécessaires	52,039

EMPEREUR. Les successeurs de César à l'empire prirent souvent le titre d'*empereur*, comme un titre qui se multipliait à raison des victoires qu'ils remportaient par eux-mêmes ou par leurs généraux ; ainsi l'on disait *empereur pour la troisième, quatrième, cinquième fois*. Nerva fut le premier qui, outre ce nom d'*empereur*, compta son avénement à l'empire pour sa première victoire. Cet exemple fut imité par les empereurs suivans, de façon qu'ils comptaient toujours une victoire de plus. Ainsi

ils se disaient toujours empereurs pour la quatrième fois, quoiqu'ils n'eussent remporté que trois victoires.

Justinien, couronné empereur en 527, est le premier des empereurs de Constantinople qui se soit dit empereur des Romains [1].

C'était autrefois la coutume que les empereurs d'Allemagne ne prissent point ce titre avant d'avoir été couronnés tels des mains du pape en Italie. Ceux même qui n'avaient pas suivi cette étiquette, n'en prenaient pas le titre, et se contentaient de celui de roi de Germanie. Cet usage a duré fort longtems; mais aucun empereur ne l'a observé depuis Charles-Quint. Ce prince, l'an 1530, reçut à Boulogne, des mains du pape, la couronne de fer comme roi de Lombardie, et la couronne d'or comme empereur. C'est la dernière cérémonie de ce genre.

Le titre d'empereur fut quelquefois pris dans les actes pour celui de roi, et réciproquement le titre de roi pour celui d'empereur. Aussi Charlemagne, qualifié empereur n'étant encore que roi, et roi après avoir été couronné empereur, ne porte aucun préjudice aux diplomes. Nos rois de France des 11e et 12e siècles prirent quelquefois les titres d'empereur et d'Auguste. Il y a pourtant quelques exceptions à faire à cette règle. Par exemple, le titre d'empereur, donné aux rois d'Allemagne Conrad Ier, Henri Ier, Othon Ier, dans leurs diplômes respectifs, avant la défaite de Béranger, roi d'Italie, serait une preuve de faux très-marquée; mais, dans les chartes des particuliers, ce titre ne les rendrait pas suspects.

EMPIRE. Guillaume, comte de Hollande, élu roi des Romains en 1247, est un des premiers qui, à la tête de ses diplomes, ait donné le titre de *Saint* à l'empire d'Allemagne : *Universis sacri imperii fidelibus*, etc. [2]. Les mots *sacrum imperium* passèrent en formule sous les empereurs suivans.

ENCRE. Sous le nom d'*encre* on comprend toutes les matières apparentes de l'écriture. L'encre des anciens n'avait de commun

[1] Agath., l. vi, p. 157.

[2] *Antiq. Goslar.*, l. i, p. 44.

avec la nôtre que la gomme et la couleur. La noix de galle, le vitriol et la gomme sont la composition de la nôtre, au lieu que le noir de fumée ou le noir d'ivoire était la base de celle des anciens, qui se faisait au soleil et sans feu [1]. Au 7e siècle on la faisait encore de même [2]. Ainsi des chartes dont on ferait remonter l'âge fort haut, pourraient devenir suspectes, si elles se trouvaient écrites avec une encre entièrement semblable à la nôtre ; mais il faut pour cela un discernement bien délicat ; car, quoique bien des encres anciennes se ternissent et s'effacent, quelques-unes deviennent rougeâtres, jaunâtres ou pâles, ces défauts sont rares dans les diplomes antérieurs au 10e siècle.

La qualité de l'encre, le tems et d'autres accidens, ont rendu quelquefois les chartes indéchiffrables. Il reste alors une ressource, c'est de faire revivre les écritures ; mais ce secret ne doit pas être employé sans le concours de l'autorité publique, de peur d'être soupçonné de faux, et de perdre l'appui sur lequel on se confiait.

Voici le secret le plus simple et qu'on a employé avec assez de succès, pour pouvoir déchiffrer une pièce dont l'écriture était éteinte, et dont les traits échappaient à la vue. Il consiste à prendre une demi-cuillerée d'eau commune et autant de bonne eau-de-vie, dans laquelle on râpera un peu de noix de galle, qu'on y laissera infuser quelques instans. Il faut, avec un petit morceau d'éponge fine, en frotter légèrement le parchemin effacé, et les traits reparaîtront. Ce secret a de la peine à opérer sur des papiers depuis longtems imbibés et pénétrés d'humidité et de moisissure. Parmi les secrets de cette espèce qu'a donnés Lemoine [3], celui-ci est indiqué dans la même forme, à peu de chose près.

Encre d'or.

Nombre de bibliothèques et encore plus les trésors de certaines églises, prouvent suffisamment qu'on s'est servi d'encre

[1] Diosc., lib. v, cap. ultim. — Plin., *Hist. nat.*, l. xxxv, cap. 6.
[2] Isidor., *Orig.*, lib. xix, cap. 17.
[3] *Dipl. prat.*, p. 176.

d'or pour tracer des lettres dans les manuscrits [1]; mais elles ne paraissent pas, ni avec tant de profusion et d'opulence, ni souvent, dans les diplomes. Cependant plusieurs nations en montrent à l'envie, comme l'Orient [2], l'Italie [3], l'Allemagne [4], et l'Angleterre [5]. Celles de ce dernier royaume sont particulièrement des rois anglo-saxons. Ces rois se contentaient néanmoins, pour l'ordinaire, de souscrire avec des croix d'or [6], ou d'en faire marquer à la tête de leurs diplomes. Cette encre d'or n'est pas une raison suffisante, comme l'avance Hickes [7], pour suspecter ces chartes, puisqu'il est avéré que les Anglo-Saxons en usaient dans leurs manuscrits.

Pour faire cette encre, les Grecs pulvérisaient de l'or, le mêlaient avec de l'argent, l'appliquaient au feu et y jetaient du soufre, réduisaient sur le marbre le tout en poudre, le mettaient dans un vase de terre vernissé, l'exposaient à un feu lent jusqu'à ce que la matière devînt rouge, la rebroyaient après, la lavaient dans plusieurs eaux pour en détacher toutes les parties hétérogènes ; et la veille du jour qu'ils devaient s'en servir, ils jetaient de la gomme dans l'eau et la faisaient chauffer avec l'or préparé, puis ils en formaient leurs lettres, et les recouvraient d'eau gommée, mêlée d'ocre ou de cinabre [8].

Encre d'argent.

Dans presque tous les pays, on s'est servi d'encre d'argent pour les manuscrits ; mais personne n'atteste que l'usage en ait été introduit dans les chartes.

[1] Hieron., *Prolog. in Job.* — *De Re dipl.*, p. 43. — *Viagi di* Pietro della Valle *letter.*

[2] Wippon., *De vitâ Conrad. I*, p. 438. — *De vet. Germ. aliarumque nat. sigillis*, pars II, cap. 4.

[3] Paul Warnefrid, *De gestis Longobard.*, l. VI, c. 28. — Puricel, *Monum. eccl. Ambr. mediol.*, p. 282. — *De Re dipl.*, l. I, c. 10, n. 7.

[4] Heineccius, *de veter. sigill.*, part. I, cap. IV, n° 3. — *Museum ital.*, t. I, p 96. — Baron. *ad an.* 962. — *Second Voyage littér. de* D. Martenne, p. 151.

[5] *De Re dipl.*, p. 44. — *Monasticon anglic.*, t. I. p. 211. — Hickes. *Dissert. epist.*, p. 71.

[6] Matth. Paris, *Vita Abb. Sanctalban.*, p. 52.

[7] *Dissert. epist.*, p. 82.

[8] *Palæograph. græc.*, p. 6.

Encre rouge.

L'encre rouge, c'est-à-dire composée de vermillon, de cinabre ou de pourpre, est très-commune dans les manuscrits ; mais il ne s'en trouve cependant pas où elle règne d'un bout à l'autre. Cette couleur est beaucoup plus rare dans les diplomes que dans les manuscrits ; et peut-être n'y a-t-il pas de chartes totalement écrites d'une encre différente de la noire, quoi qu'en dise Heuman [1]. L'encre rouge ou de pourpre était une encre distinguée, puisque les empereurs d'Orient en avaient fait choix, privativement à toute autre personne, pour souscrire leurs lettres et les diplomes dressés en leur nom, et l'on pouvait refuser de reconnaître comme venant de l'empereur tout rescrit dont la signature n'aurait pas été d'encre de pourpre.

Ce fut l'empereur Léon qui, par sa loi 6 de l'an 470, statua que le décret impérial ne serait point estimé authentique, s'il n'était signé de la main de l'empereur avec le cinabre. Cette loi n'a pas toujours eu son effet, quant à la force du décret ; mais les signatures des empereurs grecs, quand ils en mettaient, n'ont point varié depuis pour la couleur jusqu'à la fin de cet empire [2]. Ce droit dont ils avaient été si jaloux, ils le communiquèrent, au 12e siècle, à leurs proches parens [3], puis à leurs grands officiers, comme une marque distinctive. Les empereurs se réservèrent privativement la date du mois et de l'indiction en caractères rouges.

En Occident, tous ces usages n'eurent pas lieu ; et Charles-le-Chauve est peut-être le seul roi de France, le seul empereur d'Occident, qui ait donné quelques chartes dont les monogrammes soient en vermillon [4]. A l'égard des chartes des particuliers, il y en eut dont les lettres initiales étaient rouges. Dom Mabillon [5] n'en avait rencontré qu'une de cette espèce.

[1] *Comm. de Re dipl.*, p. 6.

[2] *Jus Græco-Roman.*, p. 120, 138, 271. — Anonym. Combef. *in Const. Porphyr.*, n° 49. — Anna Comnen., l. XIII. — Cantacuz, l. III, c. 48. — Meibom. *rerum German.*, p. 476.

[3] Nicet. Choniat. *in Isaac*, l. III, n°s 3 et 5.

[4] *De Re dipl.*, l. I, c. 10, suppl. c. II.

[5] *De Re dipl.*, p. 43.

Encre verte.

L'encre verte, dont l'usage fut assez rare dans les diplomes, mais fort commun dans les manuscrits des Latins, surtout des derniers siècles, servait aux signatures des tuteurs des empereurs grecs [1], jusqu'à ce que ceux-ci fussent devenus majeurs, parce qu'il ne leur était pas permis d'user de l'encre sacrée, *sacrum incaustum.*

Encre bleue et jaune.

L'encre bleue n'eut guère de cours que pour les manuscrits, ainsi que l'encre jaune; encore, depuis 600 ans, ne trouve-t-on pas cette dernière.

Les lettres métalliques et autres sont quelquefois vernissées. La cire servait de vernis aux Latins et aux Grecs, mais beaucoup plus à ces derniers, qui en ont longtems conservé l'usage. Cet enduit ou vernis fut beaucoup mis en œuvre dans le 9e siècle.

L'encre, avec toutes ses teintes, n'est pas d'une grande ressource pour la vérification des chartes. Cependant on peut dire en général que l'encre noire des 7e, 8e et 9e siècles, au moins chez les Latins, conserve beaucoup mieux sa noirceur primitive que celle des suivans, sans en excepter celle des 15e et 16e siècles, où elle est assez fréquemment mauvaise; que l'encre pâle est rare avant les quatre derniers siècles; qu'en fait des encres de couleur, des diplomes postérieurs au 12e siècle qui présenteraient des lettres en or ou en vermillon, ne seraient point exempts de soupçons légitimes, à moins qu'ils ne fussent très-solennels, ou donnés par de grands seigneurs ou en leur nom; que des diplomes signés en cinabre, qui ne viendraient pas des empereurs grecs ou de leurs parens, seraient très-suspects dans l'étendue de l'empire de Constantinople; et de même, tout diplome grec impérial, qui n'offrirait ni date ni signature en cinabre, devrait passer pour faux.

ENDENTURE. *Voyez* CHARTES.

ENQUÊTE. Il n'est pas difficile de reconnaître, aux titres d'*inquestæ* et *recognitiones,* les enquêtes anciennes. Les titres de

[1] Nicet., l. VII.

recordum et *recordatio*, pour signifier la même chose, pourraient embarrasser davantage. Ils furent donnés aux enquêtes, parce que les témoins cités devaient commencer par déclarer qu'ils se ressouvenaient de telles et telles choses. Les Normands, chez qui ces derniers termes étaient d'usage, les portèrent en Angleterre avec leurs armes.

ENREGISTREMENT. L'enregistrement des actes royaux ou impériaux est de toute antiquité. Le 1er diplome que nous connaissons, qui est de l'empereur Galba, dans le 1er siècle, marque expressément, à la fin, qu'il a été enregistré et homologué au Capitole.

L'enregistrement ne commença en France que sous saint Louis; mais ce ne fut qu'un recueil des ordonnances des princes ou des jugemens des cours. L'enregistrement de tous les autres actes particuliers, comme donation, rente, échange, etc., n'était point encore d'usage. On croit que ce n'est que dans le 14e siècle qu'on commença à faire enregistrer au parlement les actes publics. On en a un exemple, et ce pourrait bien être le premier : sous Charles V, l'an 1372, ces lettres-patentes furent enregistrées et publiées au parlement le 13 janvier 1372, ancien style. La formule d'enregistrement, écrite sur le dos de ces lettres dressées en français, est : *Presentes littere lecte fuerunt et publicate in camera Parlementi*, etc. [1]. Cette formule d'enregistrement n'était point uniforme. On se servit indifféremment de celles-ci : *Visa per gentes compotorum... Lecta in sede... Visa, lecta et correcta per Dominos magni Consilii Reg. ad hoc deputatos...* etc., etc. On les trouve ainsi à la fin d'un très-grand nombre de lettres royales depuis l'époque ci-dessus. Sous Charles VII et Louis XI, son successeur, il fallut mettre sur les ordonnances, édits et déclarations publiés au parlement, la clause *lecta et publicata requirente* ou *audito Procuratore Generali Regis*. Dans les vérifications des lettres de Charles VIII, tant par son conseil qu'au parlement, on imita les formules du siècle précédent. A. B.

[1] Secousse, *Ordonnances*, t. v, p. 525 et 527.

Nouvelles et Mélanges.

ITALIE. — ROME. — *Bref de Sa Sainteté Grégoire XVI, nommant M. Bonnetty chevalier de l'ordre de saint Grégoire le Grand.*

Une faveur inespérée vient de récompenser surabondamment nos modestes travaux. Nous devons la faire connaître, ou plutôt la faire partager à nos collaborateurs et à nos lecteurs, qui nous ont aidé et soutenu pendant la longue carrière déjà parcourue par les *Annales*. On sait en effet que, commencées en juillet 1830, en société de deux de nos amis, elles ont été, depuis 1833, exclusivement dirigées et en grande partie rédigées par nous. L'accueil fait à ces travaux par les personnes le plus capables de les juger, nous avait fait penser qu'ils n'avaient pas été inutiles ; mais l'approbation et les éloges qui nous arrivent aujourd'hui du Chef même de tous les chrétiens nous sont un encouragement qui double nos forces et nous confirme dans la voie que nous avons suivie jusqu'à ce jour. Nous tâcherons, par de nouveaux efforts, de nous rendre digne d'un si éminent suffrage.

GREGORIUS P. P. XVI.

Dilecte Fili, salutem et Apostolicam Benedictionem.

Gratum quidem Nobis et jucundum est honorum muneribus decorare, ac Pontificiae benevolentiae testimoniis eos prosequi viros, qui egregiis virtutibus ornati de re sacra et civica optime mereri gloriantur, ac Nobis, atque huic Petri Cathedræ firmiter adhaerent. Itaque quum Nobis compertum, exploratumque sit Te probitate vitae, gravitate morum, religionis laude probatum, eximio ingenio praeditum, amœnioribus literis, severioribusque disciplinis excultum, egregiam famae celebritatem jure meritoque assequutum doctis, eruditisque elucubrandis operibus, singulari fide, et obsequio Nos, atque hanc Apostolicam Sedem colere, idcirco Nos ob hujusmodi tuas animi, ingeniique praeclaras dotes, aliquam propensae erga Te voluntatis Nostrae significationem exhibendam censuimus. Peculiari ergo Te honore decorare volentes, et a quibusvis excommunicationis, et interdicti, aliisque ecclesiasticis sententiis, censuris, ac pœnis quovis modo, vel quavis de causa latis, si quas forte incurreris, hujus tantum rei gratia absolventes, ac absolutum fore censentes, Te hisce Litteris Auctoritate Nostra Apostolica Equitem S. Gregorii Magni Classis civilis eligimus, et renuntiamus, atque in splendidum illius militiae Equitum cœtum, ac numerum cooptamus. Quare, ut ejus Ordinis insignia, nempe Crucem auream octangulam rubra superficie imaginem S. Gregorii Magni in medio referentem, ad pectus tænia serica rubra in utraque ora flavo colore appensam, ex communi Equitum more in parte vestis sinistra gestare libere ac licite possis, con-

cedimus, et Indulgemus. Ne quid vero discrimen in hoc ferendo Insigne contingat, ejusdem Crucis Schema tibi tradi mandamus.

Datum Romae apud S. Petrum sub Annulo Piscatoris die XXIV Januari MDCCCXLV, Pontificatus Nostri anno XIV.

Locus annuli piscatoris. A. card. LAMBRUSCHINI.

Au dos est écrit :

Dilecto Filio A. Bonnetty Annalium philosophiae christianae auctori.

TRADUCTION.

GRÉGOIRE XVIe, PAPE.

« Cher fils, salut et bénédiction apostolique.

» C'est toujours pour Nous une chose agréable et douce que de décerner » des récompenses honorables et de donner des témoignages de notre bien- » veillance Pontificale aux personnes qui, ornées d'éminentes vertus, se font » une gloire de bien mériter des sciences sacrées et civiles, et sont ferme- » ment attachées à Nous et à cette Chaire de Pierre. C'est pourquoi, comme » il nous est parfaitement connu que vous êtes distingué par la probité » de la vie, la gravité des mœurs et une religion éprouvée, que vous êtes » doué d'un esprit excellent, que vous cultivez les belles-lettres et les » études les plus sévères, qu'ainsi vous avez acquis justement et à bon » droit une noble célébrité de renommée, par de savans travaux d'érudi- » tion, et qu'enfin vous honorez Nous et ce Siége apostolique par un pro- » fond respect et une foi sincère ; en conséquence, Nous avons pensé » que Nous devions, à cause de ces qualités précieuses de votre cœur et de » votre esprit, vous envoyer un témoignage de notre affection particulière » à votre égard.

» C'est pourquoi, voulant honorer votre personne d'une manière speciale, » et seulement dans ce but vous absolvant et vous déclarant absous de » toutes sentences, censures et peines ecclésiastiques et autres, d'excom- » munication et d'interdit, si vous en aviez encouru quelqu'une, et de quel- » que manière et pour quelques causes qu'elles aient été portées, Nous vous » élisons et proclamons, par ces Lettres de notre Autorité Apostolique, che- » valier de saint Grégoire le Grand, et vous incorporons au nombre et à la » société des Chevaliers de cette illustre Milice.

» C'est pourquoi Nous vous accordons et permettons de porter libre- » ment et licitement les insignes de cet Ordre, c'est-à-dire une croix d'or » octangulaire, émaillée de rouge, offrant au milieu l'image de saint Gré- » goire le Grand, suspendue sur la poitrine avec un ruban de soie rouge » liseré d'orange sur les bords, et attachée à la partie gauche de l'habit, » selon la coutume des chevaliers. Et de crainte qu'il n'y ait quelque diffé- » rence dans la manière de porter cette décoration, nous vous faisons re- » mettre un modèle de cette Croix.

» Donné à Rome à Saint-Pierre, sous l'anneau du Pêcheur, le 24 jan-
» vier 1845, la 14e année de notre pontificat.

» Signé Aloysius, cardinal LAMBRUSCHINI.

Ici le sceau de l'anneau du Pêcheur.

Au dos est écrit :

« A notre cher fils Augustin BONNETTY, auteur des *Annales de philosophie chrétienne.* »

FRANCE. — LYON. — *Condamnation du Manuel du Droit public ecclésiastique de M. Dupin, par S. E. le cardinal de Bonald.*

M. Dupin, qui résume assez bien en lui l'esprit de l'ancienne magistrature, a publié il y a un an un livre sur le droit canonique, lequel résume toutes les lois et maximes que l'ancienne législation, ou plutôt que les anciens jurisconsultes avaient fabriquées contre la liberté de l'Église, sous le nom de *libertés de l'Église gallicane.* Mgr de Bonald, dans son mandement, réfute avec science et modération ce que M. Dupin dit 1° des libertés de Pithou, 2° de la déclaration du clergé de 1682, 3° du concordat de 1801 et des articles organiques, 4° de la bibliothèque choisie conseillée aux ecclésiastiques ; puis finit par ce jugement :

« A ces causes, après avoir examiné nous-même le livre intitulé : *Manuel du droit public ecclésiastique français*, par M. Dupin, *docteur en droit, procureur-général près la Cour de Cassation*, *député de la Nièvre*, etc. *Paris*, 1844, et un écrit du même auteur, intitulé : *Réfutation des assertions de M. le comte de Montalembert dans son manifeste catholique. Paris*, 1844.

» Le saint nom de Dieu invoqué : nous avons condamné et condamnons lesdits ouvrages, comme contenant des doctrines propres à ruiner les véritables libertés de l'Église, pour mettre à leur place de honteuses servitudes ; à accréditer des maximes opposées aux anciens Canons et *aux maximes reçues dans l'Eglise* de France ; à affaiblir le respect dû au Siége apostolique ; à introduire dans l'Église le presbytérianisme ; à entraver l'exercice légitime de la juridiction ecclésiastique ; à favoriser le schisme et l'hérésie : comme contenant des propositions respectivement fausses, hérétiques, et renouvelant les erreurs condamnées par la Bulle dogmatique *Auctorem fidei* de notre saint Père le Pape, de glorieuse mémoire, Pie VI, du 28 août 1794.

» Nous défendons à tous les ecclésiastiques de notre diocèse de lire et de retenir ces ouvrages ; nous leur défendons d'en conseiller la lecture ; nous défendons pareillement aux professeurs de théologie et de droit canon de mettre ces livres entre les mains de leurs élèves, et d'en expliquer les doctrines autrement que pour les réfuter et les combattre. Nous faisons la même défense aux professeurs de la Faculté de théologie de l'*Université*.

» Et sera notre présent Mandement envoyé aux curés de notre diocèse, aux supérieurs de nos séminaires, et aux doyen et professeurs de la Faculté de théologie de l'*Université*.

» Donné à Lyon en notre palais archiépiscopal, sous notre seing, le sceau de nos armes et le contre-seing de notre secrétaire, le 21 novembre, jour de la Présentation de la sainte Vierge au temple, 1844.

† L.-J.-M. Card. DE BONALD, *arch. de Lyon.*

Mgr l'archevêque de Reims, et NN. SS. les évêques de Chartres et de Besançon ont adhéré publiquement à la condamnation de cet ouvrage.

CAHORS. — *Condamnation du livre d'Instruction morale et religieuse de M. Cousin, par Mgr d'Hautpoul.*

A la précédente condamnation, nous croyons à propos de joindre la suivante, quoiqu'elle date déjà de quelques années :

« Paul-Louis-Joseph d'Hautpoul, par la miséricorde divine et la grâce du Saint-Siége apostolique, évêque de Cahors, au clergé et aux fidèles de notre diocèse, salut et bénédiction en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

» La réimpression du catéchisme diocésain nous fournit l'occasion, N. T. C. F., de vous prévenir contre un ouvrage nouveau, qui a pour titre : » *Livre d'instruction morale et religieuse, à l'usage des écoles élémen-* » *taires, autorisé par le Conseil royal de l'instruction publique.*

» Cet ouvrage est divisé en deux parties : l'une contient l'abrégé de l'Histoire sainte, l'autre l'abrégé de la doctrine chrétienne, en forme de catéchisme.

» Avant de nous expliquer sur le mérite de ce livre, nous vous rappellerons, N. T. C. F., que, fût-il conforme à l'enseignement de l'Eglise, à elle seule appartient le droit de le publier, de l'envoyer aux écoles. Qui ignore qu'aux évêques a été confié exclusivement le dépôt de la foi ; qu'à eux seuls il a été dit : « Allez, enseignez les nations..... Je serai avec vous jusqu'à » la consommation des siècles. » Le concours des premiers pasteurs, leur autorisation même étaient donc nécessaires : ce droit imprescriptible a été méconnu.

» Aussi un examen attentif de l'ouvrage y fait-il découvrir, sinon des erreurs clairement énoncées, du moins des omissions essentielles qui conduisent à l'erreur ; on chercherait vainement dans ce catéchisme plusieurs dogmes catholiques qui sont le fondement de la foi, tels que « la mission » divine de l'Église, son infaillibilité, la damnation de ceux qui demeurent » volontairement hors de son sein, l'éternité des peines de l'enfer, la né- » cessité du baptême pour le salut. La chute du premier homme, les suites » funestes du péché originel manquent aussi d'explications suffisantes [1]. »

» Ces omissions, qu'on ne saurait attribuer à l'ignorance, rendent ce livre dangereux. Prévenir ou arrêter, autant qu'il est en notre pouvoir, les funestes effets qu'en produirait l'usage, est un devoir que nous nous hâtons de remplir.

[1] Les *Annales* ont inséré dans leur tome IX, p. 169 et 249, un examen et une réfutation détaillée de ce livre de M. Cousin, par le docte M. Riambourg.

» A CES CAUSES, nous défendons à tous ceux qui, dans notre diocèse, ont charge d'instruire, de se servir d'aucun livre élémentaire qui n'ait été approuvé de nous ou de nos prédécesseurs.

» MM. les curés, vicaires et autres prêtres chargés de la conduite des âmes n'admettront point à la première communion et ne présenteront point à la confirmation ceux qui auront puisé leur instruction religieuse dans ce nouvel ouvrage.

» Donné à Cahors, sous notre seing, le sceau de nos armes et le contre-seing de notre secrétaire, le saint jour de la Pentecôte, 7 juin 1835.

» † PAUL, *év. de Cahors.*

FRANCE. — PARIS. — *Nouvelles des missions catholiques*, extraites du n° 97 des *Annales de la propagation de la foi.*

1. *Missions de l'Amérique du Nord.* — Lettre du P. *Thébaud*, jésuite, datée de *Sainte-Marie* (Kentucky), 15 octobre 1843, offrant un tableau rapide, mais très-intéressant, du sort malheureux des peuples sauvages de l'Amérique; comment ils ont été amenés à vendre leur pays, et comment, fuyant maintenant devant leurs nouveaux maîtres, ils se sont confinés dans les Montagnes Rocheuses, où le prêtre catholique seul les a suivis. — Tableau rapide de l'histoire des sauvages pendant les 50 dernières années. — Etat religieux des tribus qui habitaient autrefois et qui habitent encore la vallée du Mississipi. — Evêchés, missions fondés et entretenus; le catholicisme y fait tous les jours des progrès. — Histoire de la colonie et de la secte des *Marmons.* Révélation nouvelle faite au moyen d'une bible écrite en caractères égyptiens réformés; toute la terre appartient aux Marmons. Leurs voisins les ont expulsés une première fois; une nouvelle guerre est imminente. — Description des mines de plomb de *Galena* et de leur richesse.

2. *Missions de l'Inde.* — Lettre du P. *François*, capucin, datée d'*Agra*, 1843. — Description du village de *Chiouri*, patrimoine de l'Église catholique, reconnaissant le missionnaire pour seigneur, et formé de naturels qui y ont suivi le prêtre chassé de l'empire du Mogol. — Description d'*Agra* et des principales villes. — Origine et progrès de la puissance des *Sikhs* et de leur roi *Ranjit-Sing.*

3. Lettre de Mgr *Borghi*, vicaire apostolique, datée d'*Agra*, 14 août 1843. Voici le tableau des hommes qu'il a à convertir : « L'Indou et sa métempsycose, le musulman et sa religion charnelle, l'Afghan et ses passions vindicatives, le Thibétain et son lama divinisé, le kafir, sauvage habitant d'une partie de l'Hymalaya, presque sans religion comme il est sans science, et si malheureusement rapproché de cet état qu'on a voulu appeler *de nature*, mais que je nommerai plutôt de dégradation ; que de ténèbres à éclairer? » — Grands progrès faits depuis 10 ans; trois nouvelles églises bâties sur l'Hymalaya; les anciennes réparées; double de prêtres, double de conversions; deux maisons d'education, un hôpital ont été fondés; les *Sikhs* sont d'autant plus faciles à convertir qu'ils sont sans préjugés de castes.

4. Rapport du *même* lu par lui au conseil général à Lyon en 1844, sur l'état de la religion dans la mission dont il est chargé. Elle compte environ 40,000,000 d'habitans sur une étendue de 600 lieues de longueur sur 300 de largeur, et renferme les royaumes de l'*Afghonistan*, du *Caboul*, de *Cachemire*, de *Lahore*, du *Petit-Thibet*, des *montagnes de l'Hymalaya*, du *Népal*, d'*Oude*, de *Candelkond* et de *Goualior*. A son arrivée dans son diocèse en 1840, le prélat n'avait que 6 prêtres, 16 églises délabrées, et environ 20,000 catholiques; maintenant il y a 21 prêtres, 4 nouvelles églises fondées, 4 pensionnats pour la jeunesse, dont deux dirigés par les sœurs de Jésus-Marie de Fourvières. Maison de providence pour les petites Indiennes et orphelines irlandaises ; une église magnifique é' 'blie à *Sirdhonah* par la princesse Sombro, qui s'était faite catholique ; 250,000 fr. ont été laissés par elle pour l'entretien d'un séminaire dans cette ville. — Mais les ouvriers manquent dans la plupart des églises.

5. *Missions du Tong-King.* — Lettre de Mgr *Retord*, le 10 février 1843, racontant son entrée en ce pays et l'état politique et religieux où il se trouve. 27 confesseurs européens ou indigènes sont encore en prison. — Notice sur la néophyte *Agnès Bà-Dé*, morte en prison le 12 juillet 1841, et sur quelques autres confesseurs et martyrs ; détails sur les désastres causés en 1842 par les brigands, la famine, la peste, la tempête, l'incendie. Et cependant le missionnaire est rempli d'espoir ; les néophytes sont nombreux et zélés. Il y a eu en 1842 plus de 122,000 confessions et près de 7,000 communions.

7. Autre lettre du *même*, datée du *Tong-King*, 9 juin 1843, renfermant les expresssions d'une espérance rare sur les progrès de la mission.

8. Lettre de M. *Taillandier*, des missions étrangères, 17 avril 1843, donnant des détails sur le genre de vie d'un missionnaire dans cette terre de persécution, et exposant l'état de cette Église. Le personnel se compose de 6 missionnaires français, dont 2 évêques, de 80 prêtres annamites, pour une population de 120,000 chrétiens. Il espère et demande de nouveaux ouvriers. La persécution s'est un peu ralentie ; un prêtre arrêté a même été mis en liberté, ce qui ne s'était jamais vu. Les néophytes sont très-fervens.

9. *Missions du Levant.* — Lettre du P. *Antoine Merciai*, dominicain, datée de *Mossul*, 14 juillet 1844, racontant l'émeute dans laquelle M. Botta, notre consul, et plusieurs Pères français ont été battus, et l'église et la maison des missionnaires pillées et détruites par une population fanatisée par le cadi et les mollahs.

10. Lettre de Mgr *Trioche*, évêque de Babylone, datée de *Diarbekir*, 31 juillet 1844, donnant de nouveaux détails sur cette émeute et sur une autre qui a eu lieu à *Mardin*, et où l'église syrienne et l'hospice des capucins ont été sauvés par le pacha.

11. Départ de nombreux missionnaires.

ANNALES
DE PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Numéro 63. — Mars 1845.

Polémique Catholique.

INTRODUCTION PHILOSOPHIQUE A L'ÉTUDE DU CHRISTIANISME,

PAR MGR L'ARCHEVÊQUE DE PARIS.

Progrès dans la rénovation de la philosophie catholique.

L'ouvrage que vient de publier Mgr l'archevêque de Paris mérite de fixer l'attention des catholiques. Par la méthode qui y est suivie, par les principes qui y sont établis, par les conséquences qui en sont tirées, ce livre est destiné, selon nous, à déterminer et à consommer la révolution qui s'opère depuis quelque tems dans l'enseignement philosophique du catholicisme. Plein de mesure et de charité, grave, rationnel, profond en même tems et clair, touchant à toutes les questions, les résolvant et les éclairant, cet ouvrage doit aussi être connu de tous les rationalistes philosophes. Nous allons suivre Mgr de Paris, en faisant ressortir surtout ce qu'il y a de neuf dans ce livre, plutôt que l'enchaînement des idées, car nous désirons qu'il soit utile plus à nos amis qu'à nos adversaires.

Pour comprendre le livre de Mgr l'archevêque, il faut bien remarquer que c'est surtout par un argument *ad hominem* qu'il procède; il ne veut pas entrer *ex professo* dans les grandes questions des origines primitives; il *suppose* que les dogmes et la morale ont pu être trouvés par la raison, mais ce n'est là qu'une concession. Mgr fait expressément ses réserves dans les lignes suivantes :

« Si nous avions à discuter l'*origine* de cette religion natu-

» relle, nous n'aurions pas de peine à prouver qu'elle a été *pri-*
» *mitivement révélée*. Nous l'appelons *naturelle*, non parce que
» la raison a pu la découvrir, mais parce qu'une fois connue, la
» raison suffit pour la comprendre, et le raisonnement pour la
» démontrer. Quoi qu'il en soit, nos argumens sur l'union in-
» dissoluble des dogmes et de la morale ne perdent rien de leur
» force, en SUPPOSANT *même qu'aucune révélation n'a été faite*
» *au premier homme.* » (p. 338.)

On voit bien clairement ici quelle est la pensée de l'auteur, et nous la recommandons spécialement à nos professeurs de philosophie, qui la plupart en sont encore à ce pur cartésianisme qui ne peut aboutir qu'à l'illuminisme.

Cela établi, Mgr examine quelle est l'erreur la plus générale et la plus dangereuse : c'est l'indépendance que l'homme s'est créée dans ce système de philosophie qui le met en participation directe avec la divinité, par le moyen d'une révélation personnelle, et pour ainsi dire permanente.

« Nous y combattons l'erreur la plus générale de notre épo-
» que, celle qui s'offrira à vous sous les formes les plus variées
» et les plus séduisantes. Vous la trouverez dans l'histoire, dans
» les systèmes philosophiques, dans les drames, dans les ro-
» mans, dans les productions innombrables de l'esprit, jusque
» dans les conversations les plus frivoles ; elle remplit en quel-
» que sorte l'atmosphère morale au sein de laquelle vous êtes
» appelés à vivre. Diverse dans ses formes, elle l'est aussi dans
» ses appellations ; mais par quelque nom qu'on la désigne ;
» qu'on lui donne celui de *rationalisme,* de *naturalisme,* de *dé-*
» *isme,* de *liberté des opinions,* de *progrès des lumières*, elle n'a
» qu'un but et n'exprime qu'une pensée : elle consiste à établir
» l'homme dans une complète *indépendance à l'égard de Dieu.*
» Tous ceux qui croient à cette indépendance, croient aussi
« qu'il a été possible à l'homme, non-seulement de fonder une
» religion et une morale naturelle, mais encore que Dieu n'a
» point *révélé* ou même qu'il n'a pu révéler une religion et une
» morale surnaturelle. » (p. 7.)

Or, pour réfuter ces erreurs, pour établir la vérité, Mgr expose ainsi le projet et la suite de son livre :

« Notre but est bien simple : vous admettez la nécessité de certaines règles de morale ; nous prétendons qu'elles sont impossibles sans la foi en un Dieu législateur et juge de l'homme, » sans la ferme persuasion de la Providence divine, de la spiritualité et de l'immortalité de l'âme ; nous soutenons que cette » morale et cette foi ne *conserveront leur pureté, leur intégrité,* » *que dans notre enseignement ;* que cette double règle du cœur » et de l'intelligence n'a pas été conservée, qu'elle a été plutôt » altérée par une trop grande indépendance de la raison, par » une confiance illimitée dans ses propres forces, qu'elle a été » au contraire *sauvée par son union au christianisme*. Nous établirons en fait la vérité du phénomène, et nous en montrerons » ensuite la cause. Puissent les hommes distingués, nourris longtemps dans d'autres pensées, ne pas dédaigner de consacrer » quelques instans à lire cet écrit. Ils seront conduits, nous en » avons la confiance, à cette conclusion, qu'il faut être chrétien » pour professer la seule religion digne d'une raison éclairée, » digne d'un cœur noble et vertueux, digne de notre nature, » parce qu'elle est la seule digne de celui qui a fait la raison, le » cœur et la nature de l'homme. » (p. 13.)

Et tout d'abord, le prélat attaque les premières bases du système de la religion et de la morale naturelle, en prouvant que ses partisans n'ont jamais pu parvenir à faire un symbole.

« Les déistes ont un *Dieu* qu'ils ne peuvent définir, un *culte* » qu'ils ne savent comment fixer, une *morale* qui n'a jamais été » ni renfermée dans des règles, ni munie d'une sanction.

» En réfutant ceux qui sont moins éloignés de la vérité, nous » réfutons tous les autres.

» La religion naturelle des déistes est renfermée dans deux » mots : *Il faut adorer Dieu et être honnête homme*. Il faut adorer » Dieu : mais quel est ce dieu ? est-ce la substance universelle » de Spinosa, l'âme du monde des Stoïciens, ou quelque dieu » plus moderne : la vie universelle, l'absolu, le moi ? Tous ces » dieux se ressemblent, comme l'obscurité ressemble à la nuit.

» Ces dieux ne sont pas des dieux. A tous ceux qui n'admettent
» pas un Dieu distinct du monde, soit qu'ils en fassent une sub-
» stance spirituelle et corporelle tout à la fois, ou ne possédant
» que l'une de ces deux propriétés, soit qu'ils en fassent une sub-
» stance unique ou multiple, réelle ou purement phénoménale,
» à tous ces hommes nous nous contenterons de répondre : Nous
» raisonnerons avec vous quand vous aurez reconnu cet axiôme :
» Il n'y a pas d'effet sans cause, ni d'œuvre sans ouvrier.

» Aux déistes qui admettent un dieu étranger au monde et
» à la conscience de l'homme, nous prouverons qu'avec un tel
» dieu la morale est impossible, que cette impossibilité n'ex-
» clut pas seulement la morale de l'Evangile, mais la morale
» même qu'ils admettent comme nécessaire, la morale quelle
» qu'elle soit. » (p. 34.)

Mgr montre ensuite que la morale, c'est-à-dire la règle des actions humaines, ne pourrait jamais être fixe et obligatoire, s'il n'existe pas un dieu qui l'ait imposée, un dieu législateur qui ait fait connaître qu'il en punirait les transgresseurs. Les naturalistes citent bien la conscience pour auteur et sanction de la morale, mais, comme le dit le prélat, si l'enfant, si l'homme des champs, si celui qui est placé dans des conditions plus élevées, cessent de craindre, d'aimer Dieu ; s'ils oublient leur maître, la morale ne pourra plus avoir de force sur leur volonté. « Ainsi,
» la conscience ne parle jamais, ou elle garde bientôt un silence
» mortel, quand elle abandonne le dogme d'un Dieu vengeur du
» crime et rémunérateur de la vertu. » (p. 43.)

Mgr examine ensuite quelle est la force ou l'autorité de la raison pour établir, ou plutôt ponr promulguer et intimer (car il faut une promulgation) les règles de la morale, et developpe ici des considérations que nous recommandons à l'attention de tous les professeurs de l'éthique philosophique.

« La science de la morale ne consiste pas à en démontrer les
» axiômes de justice, puisqu'ils sont évidens par eux-mêmes.
» Elle consiste à en déduire les règles particulières et presque
» infinies, au moyen desquelles sont régies les sociétés, et sont
» fixés les devoirs de tous les âges, de toutes les conditions. Mais

» pouvons-nous *concevoir ces règles éternelles du droit comme la loi* » *générale de l'humanité,* contre laquelle on ne peut rien faire » qui ne soit frappé d'un vice radical, *si nous ne croyons au* » *dogme d'un législateur suprême, qui a révélé aux hommes ses* » *volontés?* Ce n'est pas répondre, que de dire : Cette loi, ces » règles éternelles du droit sont dans la nature de l'homme. » Qui donc a créé cette nature? qui l'a constituée? qui lui a » donné le sens moral? L'athéisme, et un rationalisme qui ne » vaut pas mieux, veulent que cette nature soit éternelle : la » raison la plus élevée, comme le bon sens le plus vulgaire, pro- » clament qu'il n'y a d'immuable, d'universel, que ce qui vient » de Dieu, et que l'éternité appartient à celui-là seul qui a dit, » et tout à été fait; qui a commandé, et tous les êtres sont sortis » du néant.

» Une saine philosophie va plus loin encore; et, d'accord » avec la foi, elle nous prouve qu'*avec la parole, Dieu donna au* » *premier homme un juste discernement du bien et du mal.*

» Si la conscience et la raison n'ont pu, sans les dogmes, dic- » ter les règles de la morale, les *législateurs* ont pu encore moins » les établir par leur *seule autorité,* et avec une pleine indépen- » dance de l'autorité divine qui nous est connue par un ensei- » gnement dogmatique. » (p. 44, 45, 46.)

Ainsi, ce n'est que par une révélation positive, par une parole extérieure que l'homme peut être astreint à une loi, et c'est en effet ce que Dieu a fait, d'après les traditions et les croyances catholiques.

A cette occasion, Mgr déplore de voir des chrétiens adopter le principe que l'on peut séparer la morale du dogme, ou adopter un dogme qui ne provient que d'une raison sortie depuis quelques instans du neant. (p. 52.) « Non, il n'en est pas ainsi, » s'écrie-t-il, la raison et la conscience existent sans doute, et » ont une grande force, mais elles ne sont puissantes que lors- » qu'elles reposent sur des motifs placés au-dessus d'elles. » (p. 53.) — En effet, notre âme est une terre, et les principes » que lui donne l'instruction sont des germes qu'elle a la puis- » sance de féconder. Si les principes sont empoisonnés, elle sera

» corrompue ; s'ils sont purs et lumineux, elle possédera la vie et » la lumière. (p. 55.) — La morale n'est rien si elle n'est pas une » loi émanée d'un pouvoir supérieur à l'humanité tout entière. » (p. 56.) — Enfin, pour régler les pensées, les affections, les » actes que l'homme ne peut atteindre, *il faut une loi qui n'é-* » *mane pas de lui*, et qu'il ne soit pas appelé à modifier ou à dé- » truire selon ses caprices. » (p. 57.) — Ailleurs, Mgr donne encore aux catholiques ce salutaire avertissement. « Les défen- » seurs de la foi doivent bien prendre garde qu'ils perdent un » avantage immense en faveur d'une cause aussi sacrée, *s'ils ne* » *ramènent aux faits* les adversaires qui s'obstinent à les re- » pousser. » (p. 269.)

Aussi, pour servir de base à leur morale, les philosophes ont inventé un dieu nouveau, qui n'est pas celui de la tradition, auquel dieu ils ont fait une religion nouvelle. Mgr résume très-bien, dans les paroles suivantes, le dieu nouveau et la religion nouvelle, que la Raison, verbe et messie, a donnés à notre époque.

« Parmi les novateurs, les uns croient à une *grande cité d'al-* » *liance* (c'est ainsi qu'ils désignent le monde moderne), dans » laquelle tous auront *la conscience de l'identité de leur vie spi-* » *rituelle*, c'est-à-dire tous suivront les lois que chacun découvre » dans sa nature. Nous retrouvons là, sous une expression plus » obscure, le symbole des théophilanthropes, des disciples de » Fourier, et de tous les faiseurs d'utopies. Les autres expriment » la même idée, les mêmes espérances en d'autres termes. « Il y » aura, disent-ils, une grande révolution, une nouvelle méta- » morphose du christianisme, un christianisme dépouillé de ses » mystères, un christianisme ramené aux lois de la nature, » seules lois qui nous lient, seules lois qui nous obligent, parce » qu'elles sont la manifestation même de Dieu. » Ainsi, la nature » au nom de laquelle ont parlé tous les rationalistes anciens et » modernes, la nature dont les panthéistes de tous tems ont fait » leur Dieu, la nature mère de toutes les superstitions païennes, » la nature qui a servi aux déistes et aux athées du 18e siècle » à renverser non-seulement nos vieilles institutions, mais

» aussi toutes les notions religieuses et morales qui avaient » formé le peuple le plus civilisé du globe; tel est le messie nou- » veau qui doit régenérer le monde. Mais ce n'est pas d'aujour- » d'hui que la religion, la morale et les lois de la nature, telles » que les conçoivent ces hommes sans mœurs et sans Dieu, ont » été proclamées, sans jamais réformer une seule famille, une » seule âme. « Les lois de la nature sont encore les seules qu'ap- » pellent à leur secours les sociétés secrètes, les prétendus amis » du peuple, et les communistes, et les travailleurs égalitaires. » Ce sont les lois, les seules lois de la nature interprétées par » les plus mauvaises passions qui ont inspiré les maximes qui » sont la base de l'enseignement humanitaire[1]. »

« Cet enseignement se réduit à proclamer le *matérialisme* » comme la loi invariable de la nature, l'abolition *de la famille* » comme nécessaire à la fraternité générale, l'abolition du » mariage comme d'une loi inique, la destruction des villes » comme d'un centre de corruption et de domination[2]. » (p. 76.)

Mgr examine ensuite d'où est venue la démoralisation profonde qui envahit chaque jour la société actuelle et dont se plaignent tous les moralistes, tous les économistes; et il trouve qu'elle est due à cette doctrine qui a identifié la raison humaine et la loi divine, et placé la règle de morale dans la concience ou l'inclination de l'homme isolé.

« D'où vient aux hommes du peuple et ce mépris de la décence, » et cette facilité à méconnaître les lois de la probité, et leur or- » gueil d'autant plus indomptable qu'ils sont plus ignorans? *Ils* » *ont cru que les lois de la nature n'étaient autres que leurs incli-* » *nations dépravées*. Le 18e siècle, dit le respectable écrivain que » nous venons de citer, avec ses mœurs et ses doctrines anti- » chrétiennes, est descendu dans le peuple... Lui aussi, délivré » de ce joug importun des croyances et des pratiques religieuses,

[1] *Instruction secondaire*, par M. Ambroise Rendu, p. 396.
[2] « Nous ne donnons ici que l'analyse de la doctrine. M. Rendu en cite un passage plus étendu, *ibid.* »

» il a invoqué la *raison* (et encore plus la *nature*), il ne croit » qu'à la raison (et à la nature)... » (p. 80.)

Mgr s'attache à prouver ensuite que le rationalisme n'a pu sauver, chez les nations païennes, les dogmes de la religion naturelle; et d'abord, revenant sur les concessions convenues, faisant encore ses réserves sur cette religion, il en constate l'origine traditionnelle.

« Cependant, au sein de cet affreux désordre, on trouve épars » çà et là des débris de vérités, sur Dieu, sur ses perfections, » sur l'origine de l'homme et sur ses devoirs. D'où étaient venues aux païens ces vérités obscurcies et incomplètes? Est-ce » d'une *révélation primitive* et de la *connaissance qu'ils eurent* » *des livres saints*? Nous les croyons sorties de cette *double source*, » ainsi que le soutiennent et le prouvent, selon nous d'une ma- » nière certaine, les apologistes du christianisme. Mais ce n'est » pas ici le lieu de résoudre cette question. » (p. 98.)

Et cependant, comme le font tous les défenseurs de l'école traditionelle, Mgr ne refuse pas à la raison humaine, à la philosophie, tout mérite et toute conquête; au contraire, il se plaît à en constater plusieurs.

« Nous ne nions pas, remarquez-le bien, que la philosophie » cultivée et interprétée par ces grands hommes n'ait fait d'ad- » mirables découvertes, n'ait fait prendre l'essor le plus hardi et » souvent le plus heureux à l'esprit humain, éclairé les sciences, » donné à la parole de l'homme plus de force et de noblesse. Nous » reconnaissons qu'elle a rendu ces éminens services, toutes les » fois qu'elle n'a pas méconnu ses droits et sa mission légitime. » Mais nous affirmons, et c'est dans ce sens unique que les prédi- » cateurs de la parole sainte déclarent la philosophie impuissante » ou dangereuse, nous affirmons qu'elle n'a jamais tenté de faire » des *hypothèses sur l'essence et la nature de Dieu, sur son mode* » *d'action, et sur tout ce qu'il lui a plu de dérober à notre faible intel-* » *ligence, sans tomber dans les plus déplorables erreurs*. Elle ne » s'est pas seulement égarée sur ce qu'elle ne pouvait compren- » dre, elle a méconnu aussi les vérités qu'il lui était possible de » connaître; elle a nié ou altéré les dogmes fondamentaux de

» l'existence de Dieu, de sa puissance créatrice, de sa providence, » de sa justice infinie. Sa force alors a été, non pas de fonder, de » prouver ; mais de détruire, de plonger dans le doute, d'ouvrir » des abîmes d'erreur, dans lesquels elle a englouti le peu de » vérités que les traditions populaires avaient sauvées. » (p. 100.)

Mgr passe ensuite en revue les diverses écoles philosophiques de la Grèce; il fait voir comment toutes ont altéré les dogmes si simples et si clairs de la religion primitive : d'abord les *stoïciens*, qui n'avaient d'autre dieu que la nature, mère de tous les êtres, dieu, non distinct du monde, indéfinissable énergie sans volonté et sans intelligence ; les *platoniciens*, qui adorent bien un dieu suprême, intelligent, mais non créateur, mais aidé d'autres dieux *émanés* ou *engendrés* de lui, mais ayant en face, et par conséquent opposées à lui, les substances spirituelles et corporelles également éternelles et nécessaires. Encore Mgr fait-il observer que « si les philosophes platoniciens n'ont pas dévié plus souvent et » d'une manière plus grave, il est très-probable qu'ils en furent » redevables à des *traditions sacrées* dont ils pouvaient mépri- » ser l'autorité, mais dans lesquelles ils eurent le bonheur de » puiser des notions plus pures. Il est probable que Platon con- » nut la doctrine des livres de Moïse, ou du moins de ceux qui » les avaient lus. Sénèque et Epictète, les jurisconsultes les plus » célèbres, leurs contemporains, purent s'instruire de la doc- » trine chrétienne et en recevoir les salutaires inspirations. » (p. 135.)

Nous conseillons à nos lecteurs les pages (117-125), où Mgr fait voir la différence radicale et essentielle qui existe entre la doctrine de Platon et celle de saint Augustin. Quelles que soient les similitudes entre certaines expressions des Pères et celles des platoniciens, leur croyance est séparée par un abîme : c'est que les uns croyaient à un dieu créateur, et les autres n'admettaient qu'un dieu organisateur. Mgr réfute ici en passant, par un argument péremptoire, M. Michelet et les autres rationalistes qui ont reproché aux mystiques ou quiétistes catholiques d'annihiler l'âme humaine en Dieu.

« Il n'est aucun auteur ascétique qui ne sache que l'âme hu-

» maine est tirée du néant ; qu'elle n'est pas de la même nature » que Dieu, mais qu'il y a entre eux la distance qui sépare le con- » tingent du nécessaire, l'éternel de celui qui a eu un commen- » cement, l'être immense de l'être borné à un point de l'espace. » Quelque fortes, ou si l'on veut, quelque exagérées que soient » les expressions de ces auteurs sur l'union de Dieu avec la créa- » ture, sur l'origine et les destinées de celle-ci, il est impossible » qu'elles signifient une *émanation proprement dite*, une iden- » tité, une co-éternité de nature, et qu'elles conduisent aux con- » séquences morales que justifie l'absorption du monde en Dieu, » ou de Dieu dans le monde. Si les auteurs ascétiques, qui ne » sont pas tenus à l'exactitude philosophique, ne peuvent être » panthéistes, même involontairement, les philosophes chrétiens » peuvent l'être encore moins. Les apparences d'erreur sont » trop facilement démenties par le principe fondamental de la » doctrine. » (p. 128, 129.)

Poursuivant son but, Mgr prouve ensuite que le rationalisme, bien loin d'avoir inventé la religion naturelle, en a détruit toujours les dogmes et la morale. En effet, ce sont les rationalistes qui ont nié la création, et ont rendu ainsi le monde et l'homme indépendans. « Sans nier la puissance de Dieu, ils considèrent » sa loi et ses droits comme non avenus : Dieu n'a rien fait, rien » dit pour les faire respecter. Quels que soient les hommages » dont ils l'entourent dans leurs écrits, ils supposent toujours à » l'homme une conscience, une raison qui se suffisent à elles- » mêmes, parce qu'elles possèdent une bonté, une rectitude na- » tives. » (p. 40.)

Platon, que l'on peut considérer à bon droit comme la plus pure expression de la philosophie, admit deux erreurs radicales dans sa théodicée, un monde éternel, et des idées éternelles. Or, en faisant disparaître la notion du créateur, celle de législateur disparaît aussi ; car comment imposer une loi à un être sur lequel vous n'avez aucune autorité essentielle ; puis, avec l'idée de législateur, disparaît aussi celle de la morale ; la raison et la conscience, étant divinisées, échappent à toute autre autorité. Mais, avec cette notion du devoir, il ne reste plus que la

notion de la force, c'est ce qui fit que les sociétés païennes n'en connurent pas d'autre. C'est l'Eglise qui conquit à l'humanité, au prix de son sang, le droit de liberté de culte et de tolérance. Son alliance avec les pouvoirs temporels a bien pu jeter quelques ombres sur ces notions essentiellement catholiques; mais elles n'en sont pas moins sa conquête. Sans entrer dans les développements de cette thèse, Mgr expose en ces termes quels sont les principes et les droits de l'Eglise en fait de tolérance et de coaction.

« La pensée dominante de l'Eglise a été de réclamer d'une part » protection contre les troubles apportés à la profession pacifique » de ses croyances ; et de l'autre, de prévenir l'entraînement de » la foule plus facilement séduite par l'attrait de la nouveauté, » par l'ardeur, les intrigues, les passions des prédicans, que » par des convictions raisonnées. Elle n'a pas voulu contraindre » les consciences; elle a plutôt demandé qu'elles fussent proté- » gées contre l'oppression qu'exercent trop souvent les mino- » rités factieuses. » (p. 163.)

Ce qui prouve encore mieux l'impuissance du naturalisme, c'est que l'on voit par l'histoire que partout où les notions de religion révélée se sont obscurcies, là aussi se sont obscurcies et souvent perdues, les notions de dogme et de morale naturelle. En vain les rationalistes parlent des progrès continus de l'humanité; ces théories sont contredites et détruites par les faits. « Si l'on interroge les monumens de l'histoire, ils attes- » tent des notions plus pures sur Dieu, sur son unité, sur sa » providence, etc., dans les tems plus rapprochés du berceau » du genre humain. Ils nous montrent des superstitions plus » grossières, une morale plus altérée, un panthéisme plus » bizarre et plus déréglé, à mesure que les hommes sont plus » rapprochés de l'avénement du Messie, plus éloignés de la ré- » vélation primitive, plus étrangers à la révélation mosaïque. » Les exceptions, et il en est quelques unes, s'expliquent, comme » nous l'avons dit, par la connaissance qu'eurent quelques phi- » losophes de nos saintes Ecritures. » (p. 177.)

Comment, au reste, les adversaires du catholicisme peuvent-

ils parler de progrès, eux qui reviennent ou au dualisme païen, ou au panthéisme indou, les deux plus vieilles erreurs qui aient déshonoré l'humanité? Comment le christianisme serait-il sorti de ces erreurs, puisqu'il leur est opposé? A la naissance du Christ, il n'y eut pas tant progrès que retour aux doctrines antiques; seulement, le Christ les développa et les fixa : « Je ne suis point » venu, dit-il lui-même, détruire la loi ou délier (*solvere*) de ses » préceptes, mais l'accomplir, la compléter (*adimplere*)[1]. »

Mgr examine ensuite ce que peut la raison par elle-même, et quelle est la valeur des principaux travaux des philosophes. Cette critique est très-bien faite et ouvre une ère nouvelle à la philosophie catholique; elle fait toucher au doigt les deux plus grands travers du rationalisme, celui de ne pouvoir inventer de lui-même aucun dogme obligatoire, et celui de vouloir prouver ce qui n'a pas besoin de preuve. Voici la pensée de Mgr résumée clairement et en peu de mots :

« Les philosophes chrétiens n'ont pu, sans abjurer leur foi, » abjurer ces vérités premières et universelles, qui forment le » sens commun, ou la lumière générale des moins élevées » comme des plus sublimes intelligences. Les philosophes anti-» chrétiens ne l'entendent pas ainsi; ils veulent prouver, par » des rêves insaisissables, ce qui n'a pas besoin de preuve. » C'est comme si, au lieu de se servir de la lumière du jour » pour apercevoir les objets qu'elle éclaire, ils cherchaient à » éclairer cette lumière elle-même, ou qu'impuissans à en pé-» nétrer l'essence, ils fussent assez absurdes pour la nier. » (p. 246, 247.)

C'est ce que nous avons souvent dit nous-mêmes dans ce recueil, et c'est ce qu'il faut que la philosophie catholique admette, à savoir que le dogme chrétien, et par conséquent l'Église n'est pas seulement gardienne des vérités surnaturelles, mais encore des vérités dites naturelles, c'est-à-dire de toutes les vérités.

Et, en effet, c'est bien gratuitement que nous concédons le

[1] Non veni solvere legem, sed adimplere. *Math.*, v, 17.

titre de rationalistes à ces adversaires de l'Église. « Où sont,
» continue avec une parfaite raison le prélat, où sont les
» hommes qui ont une méthode sage, vraie, dans laquelle se
» manifeste la puissance d'une raison saine, d'une bonne foi par-
» faite? Vous les chercheriez en vain parmi les adversaires de
» la révélation. Un très-grand nombre, presque tous, quand ils
» sont interrogés sur leur foi, n'hésitent pas à répondre : Nous
» sommes chrétiens. Mais si on veut savoir quel est leur chris-
» tianisme, ils abandonnent l'une après l'autre toutes les véri-
» tés chrétiennes. Pour être chrétien, il faut croire aux mys-
» tères, et ils ne veulent pas de mystères; il faut croire à une
» révélation divine, et ils rejettent toute autre révélation que
» celle de l'inspiration du génie. Sont-ils athées, matérialistes,
» déistes, protestans? pas davantage. Ils nient et ils affirment
» tour à tour. C'est là toute leur science, ils hésitent sur toutes
» les vérités; il n'y a pour eux que deux choses certaines : la
» supériorité de leurs lumières, et l'ignorance de ceux qui ont
» la simplicité de croire que l'homme n'est pas destiné à être le
» jouet éternel du doute et l'esclave de ses passions. » (p. 256.)

Le docte prélat finit en prouvant que les dogmes nécessaires à la conservation de la morale naturelle n'ont été et ne sont sûrement conservés que dans l'Église catholique.

Cette suite de raisonnemens et de preuves doit suffire pour contenter la raison la plus exigeante, et lui prouver le soin particulier que Dieu a pris de faire connaître à sa créature ce qu'elle doit croire et ce qu'elle doit pratiquer; et cependant l'Église catholique, seule ici et sans que la philosophie revendique sa part d'invention, seule, dis-je, nous apprend que Dieu a fait plus encore; elle nous apprend qu'il accorde à l'Église un *secours divin, perpétuel et durable,* pour conserver ces dogmes et cette morale dans toute leur pureté, et une *grâce divine, perpétuelle et durable*, à chaque individu, pour les croire et les pratiquer.

Ainsi, elle croit et réalise sans danger, sans confusion et sans contradiction, cette communication de l'homme à Dieu, cette sorte d'incarnation du secours divin, que la philosophie dena-

ture et pousse à l'absurde, en transformant ce secours en incarnation personnelle, cette grâce en révélation permanente. Dans la croyance de l'Église catholique seule, Dieu se communique à l'homme sans identifier la raison humaine au Verbe de Dieu, il l'éclaire divinement sans le pousser logiquement à l'illuminisme.

A. B.

P. S. Voir ci-après, p. 208, la réfutation de l'article que M. Saisset a inséré dans la *Revue des deux mondes,* du 15 de ce mois, contre ce livre de Mgr l'Archevêque de Paris.

Art Catholique.

THÉOPHILE, PRÊTRE ET MOINE[1],

ESSAI SUR DIVERS ARTS,

Publié par le comte Charles de l'Escalopier, conservateur honoraire de la Bibliothèque de l'Arsenal,

Et précédé d'une *Introduction*, par M. Guichard.

Ce livre est plus qu'un beau travail, c'est une bonne action ; et nous en remercions sincèrement M. le comte de l'Escalopier.

Aujourd'hui que le public semble ne voir dans les arts qu'une futile jouissance, qu'une simple distraction ; que les artistes paraissent oublier qu'ils ont une haute mission à remplir, qu'ils doivent être les prêtres d'une science fertile en hautes leçons, il est bon et il est nécessaire de leur apprendre quels sentimens élevés inspiraient les grands artistes des siècles de foi. Une vaine et aride mode ne faisait pas un peintre ou un sculpteur ; on ne le devenait pas davantage, pour contenter un goût plus ou moins éclairé ; les applaudissemens de la foule n'avaient que peu d'influence sur leur vocation ; et l'objet de leurs desirs avait une bien plus haute destination.

Ce n'était donc point un simple moyen de distraire ces loisirs, toujours si longs quand rien d'utile ne les varie. Ce n'était pas non plus une peine ; c'était un labeur, il est vrai ; c'était un travail au reste obligatoire pour tous, mais c'était celui qui était le plus agréable à Dieu. L'artiste ne jouissait pas seul de son œuvre ; les chrétiens y participaient ; et, en effet, c'est bien pour nous unir les uns aux autres que Dieu nous a tous condamnés au travail pour mériter les biens qu'il nous a promis ; et aussi voyons-nous que jamais ses bénédictions ne se répandent plus abondamment que sur le travail dont les bienfaits profitent à tous.

[1] Vol. in-4°, Paris, chez Delion, quai des Augustins, n° 47. Prix : 12 fr.

Et pourquoi voudriez-vous être les premiers de la foule, ô artistes, si vous ne deviez point la conduire en même tems que vous devez l'instruire ; si vous ne deviez pas en être la joie et les interprètes auprès de Dieu, que plus spécialement vous devez glorifier? N'est-ce pas un beau privilége que d'émouvoir tout un peuple? N'existant que par le travail et rien ne pouvant y suppléer, ne voyez-vous point que rien n'est plus saint, et que c'est à juste titre que Dieu l'a sanctifié ? « Tout homme, dit Théo-» phile, qui y réfléchira sérieusement pourra reconnaître quel » grand perfectionnement du corps et de l'âme en résulte. »

Que ceux d'entre vous qui brigueront la première place se rappellent qu'ils n'y parviendront qu'en faisant profiter leurs *veilles* à la multitude. Quant à ceux que Dieu semble y avoir prédestinés, mais qui résistent à sa volonté par leur indolence, qu'ils sachent qu'un jour il les déshéritera. « De même qui est inique » et *détestable*, dit Théophile, de convoiter, par une ambition » *quelconque*, toute chose défendue ou imméritée, ou bien de » s'en *emparer* par rapine ; de même aussi, négliger ou mé-» priser ce qui nous appartient à bon droit, comme un héritage » venant de Dieu notre père, est chose digne d'être taxée de » lâcheté et de démence. » Les dons que l'artiste a reçus de la divine providence, sont notre partage, il n'en est que le dispensateur ; mais s'il faillit à son devoir, à sa mission, Théophile a prononcé l'anathème que nous sommes en droit de faire retomber sur lui. Plus loin, il le comparera au mauvais intendant de l'Evangile. Mais, « s'il est doué de l'esprit de science, son génie » débordera et dominera, il en répandra en toute confiance, sur » le public, les *trésors* et les perfections. »

Tous ceux qui ont voué à l'art, *que la providence avait destiné à glorifier son nom*, cette ardeur dont ils sont enflammés, ont-ils bien songé au compte qu'un jour on pourrait leur demander? Savent-ils que tout travail n'est point *méritant* devant Dieu? Et, en effet, si les offrandes de Caïn ne trouvèrent point grâce devant lui, combien moins peuvent-ils croire que leurs œuvres, qu'aucun noble sentiment n'a inspirées, *mériteront* la moindre reconnaissance? Quant à ceux qui se jouent de leur art

qui n'y voient qu'un moyen d'*obtenir une louange humaine* et n'ont d'autre *désir qu'une récompense temporelle,* Théophile, lui, qui prend Dieu à témoin de n'avoir pas été poussé par un tel mobile, Théophile, disons-nous, les dispense d'*adresser pour lui une prière à la miséricorde de Dieu tout-puissant.* Ils n'ont point voulu, comme lui, *l'accroissement de l'honneur et de la gloire du nom de l'Eternel*; et, comme lui, ils n'ont point voulu encore *subvenir aux besoins et aider aux progrès d'un grand nombre d'hommes ;* et il y a bien de l'apparence que, lorsqu'il demandait une simple prière en récompense d'un travail si précieux, il ne la souhaitait que de ceux qui *s'en seraient servis utilement.*

« Cet humble prêtre, serviteur des serviteurs, indigne de la » profession et du nom de moine, souhaite une récompense d'un » prix céleste, à ceux qui voudront éviter la paresse de l'esprit » et dompter l'égarement du cœur en se livrant à une utile » occupation des mains, en se laissant aller et entraîner, dans » une douce rêverie, à méditer les arts nouveaux; *et delec-* » *tabili novitatum meditatione declinare et calcare volentibus.* » Puis, racontant avec l'élévation d'une intelligence supérieure, comme l'observe avec raison le savant éditeur, ce qu'ont été les arts avant la religion chrétienne, à qui ils furent transmis par des nations qui ne les firent servir qu'à leur amour pour l'argent et qu'à leur plaisir, il nous montre les peuples chrétiens les rendant enfin à leur première destination, c'est-à-dire à la célébration de la gloire de Dieu. « Nous lisons, au commencement du » récit de la création du monde, dit-il dans son magnifique lan- » gage, que l'homme fut fait à l'image et ressemblance de Dieu, » vivifié par l'inspiration du souffle divin, et élevé par l'excellence » de sa nature au-dessus des autres êtres animés. Doué de rai- » son, il mérita de participer au génie et aux conseils de la sa- » gesse divine; gratifié du libre arbitre, il ne vit au-dessus de » lui que la seule volonté de son créateur; il n'eut à respecter » que son empire. Malheureusement, trompé par la ruse du » diable, il perdit, par une faute de désobéissance, le privilége » de son immortalité; mais il transmit à sa postérité la préroga- » tive de la science et de l'intelligence, à tel point que quiconque

» y joindra des soins et de l'application, peut acquérir, comme
» par un droit héréditaire, les capacités de toute espèce d'art
» ou de talent. L'industrie humaine, s'emparant de cette faculté,
» et s'attachant dans les actes divers au gain et au plaisir, la
» transmit, à travers le développement des tems, jusqu'aux jours
» prédéterminés de la religion chrétienne. On vit alors un peu-
» ple consacré à Dieu, tourner au service de la Providence ce
» qu'elle avait destiné à la gloire de son nom. Il est donc juste
» que la pieuse dévotion des fidèles ne laisse point périr dans
» l'oubli le trésor légué à notre âge par la prévoyance de nos
» prédécesseurs ; que l'homme embrasse de toute l'ardeur de
» ses désirs l'héritage que Dieu lui accorda ; qu'il s'efforce de
» le posséder (p. 4). »

Ce saint et modeste moine, qui avait acquis cette science des arts *dont il ne se glorifiait pas en lui-même*, disant, dans son humilité, *que ce n'était pas une conquête, mais un don ; qu'il n'enveloppait pas dans son sein ce bienfait ; qu'écartant toute jactance, il en voulait faire part avec une gracieuse simplicité à ceux qui la chercheraient*, ce savant moine, disons-nous, offre le plus beau type de l'artiste chrétien. Il n'attend pas qu'on vienne lui demander son savoir, qu'on ait recours à son expérience. « Guidé
» par la tendresse d'une sincère affection, dit-il plus loin, je n'ai
» pas craint de chercher à faire entrer dans votre esprit combien
» il est honorable, combien il est parfait d'éviter l'oisiveté et de
» dompter la fainéantise et l'indolence ; combien il est doux et
» délectable de se livrer aux exercices de divers arts *utiles*, selon
» la parole d'un certain auteur qui dit : *Savoir quelque chose est*
» *digne d'éloges ; c'est une faute de ne vouloir rien apprendre.*

» L'oisiveté enfante tous les vices ; elle éloigne les regards de
» Dieu, qui se plaît à considérer l'homme humble et tranquille,
» travaillant en silence au nom du Seigneur et obéissant à ce
» précepte de l'apôtre saint Paul : « Mais que plutôt il travaille
» faisant usage de ses mains, chose qui est bonne, afin qu'il ait
» de quoi fournir aux besoins de celui qui souffre. »

» Redoutant d'encourir le reproche fait à l'intendant de l'Évan-
» gile, moi, ajoute encore Théophile, homme chétif, indigne et

» *presque sans nom, et penè nullius nominis homuncio*, j'offre gra-
» tuitement ce que m'a gratuitement accordé la miséricorde di-
» vine, dont les faveurs abondantes pour tous ne se font attendre
» pour personne. » Il avait déjà dit que sa science n'était pas une conquête, mais un don ; c'était une manière toute chrétienne de parler. On s'en aperçoit par les paroles suivantes, et on comprend aisément que celui qui a fendu les flots au péril de sa vie, n'est autre que Théophile. « O mon bien-aimé fils! apprends, toi
» que Dieu a rendu heureux, en ce sens qu'on t'offre ici gra-
» tuitement ce que beaucoup d'autres n'acquièrent que par de
» pénibles efforts, en fendant les flots de la mer au plus grand
» péril de leur vie, exposés aux rigueurs de la faim et du froid,
» ou bien soumis au long esclavage de l'école, et tourmentés par
» l'insatiable désir d'apprendre. »

C'est en effet au milieu de toutes ces difficultés, c'est au prix de tous ces sacrifices, que l'art fleurit au moyen âge. « O mon fils,
» continue le pieux auteur, saisis avec des regards avides cet
» *essai sur les arts* ; lis-le avec une mémoire fidèle ; embrasse-le
» avec un amour ardent. Si, continue Théophile, tu l'approfondis
» attentivement, tu trouveras là tout ce que la Grèce possède sur
» les espèces et les mélanges des diverses couleurs ; toute la science
» des Toscans sur les incrustations et sur la variété du *niello* ; tou-
» tes les sortes d'ornemens que l'Arabie emploie dans les ouvrages
» faits au moyen de la malléabilité, de la fusion et de la ciselure ;
» tout l'art de la glorieuse Italie dans l'application de l'or et de l'ar-
» gent à la décoration des différentes espèces de vases, ou au tra-
» vail des pierreries ou de l'ivoire ; ce que la France recherche
» dans l'agencement des précieux vitraux ; les ouvrages délicats
» d'or, d'argent, de cuivre, de fer, de bois et de pierres, qui ho-
» nore l'industrieuse Germanie. » Pour rendre belle et magnifique, comme vous savez, la maison de Dieu, on fut obligé d'emprunter ces arts à différentes nations, et peut-être en sommes-nous plus redevables à Théophile qu'à tous autres.

S'il est vrai que l'homme doive travailler, *afin qu'il ait de quoi fournir aux besoins de celui qui souffre*, n'est-il pas évident que l'artiste ne peut accomplir ce précepte qu'en célébrant la gloire

de Dieu ; qu'en retraçant les grands exemples que ses élus nous ont donnés, qu'en nous portant à l'aimer et qu'en attirant sur nous sa divine protection? Ces magnifiques basiliques sont comme les demeures que nous avons préparées à l'Être suprême, et qu'il ne dédaigne point de venir habiter. C'est comme l'aimant qui attire sa bonté. Les églises, en effet, sont empreintes de son parfum ; et de même que le fer, en touchant l'aimant, cette pierre merveilleuse, acquiert quelque chose de sa propriété ; de même pouvons-nous dire qu'en hantant les églises avec amour et avec humilité, nous sommes embaumés de cette bonne odeur qui, plus tard, nous fera reconnaître comme étant de ceux que Dieu a choisis au milieu de la pestilence terrestre,

A tous ceux donc qui, avec humilité et avec ardeur, consacrent leur vie à orner nos temples, nous leur répéterons ce que dit Théophile : « O mon fils bien-aimé, n'hésite pas, crois fermement » que l'esprit de Dieu a rempli ton cœur quand tu as orné son » sanctuaire de tant d'embellissemens, et de si riches travaux. »

Suivant Théophile, nous ne devons rien entreprendre qu'après avoir mûrement réfléchi sur notre vocation. Notre travail doit être sérieux et doit profiter à tous les chrétiens ; mais nous ne pouvons convenablement étudier les arts que tout autant que nous avons les sept dons du Saint-Esprit. « Par l'esprit de sa- » gesse, dit Théophile, tu connais que toutes les choses créées » viennent de Dieu, que sans lui il n'y a rien ; par l'esprit d'in- » telligence, tu as acquis la faculté d'invention, l'ordre, la va- » riété, la proportion que tu dois rechercher dans tes différentes » œuvres ; par l'esprit de conseil, tu n'enfouis pas le talent que » tu as reçu de Dieu, mais travaillant et enseignant au grand » jour avec humilité, tu le montres fidèlement à ceux qui désirent » le connaître ; par l'esprit de force, tu secoues tout engourdisse- » ment de nonchalance, et sans rien entreprendre avec des essais » paresseux, tu mènes vigoureusement tout à exécution ; par » l'esprit de science qui te fut accordé, ton génie déborde et do- » mine, tu en répands en toute confiance sur le public le trésor » et les perfections ; par l'esprit de piété, tu diriges, dans ta re- » ligieuse appréciation, l'espèce, le but, le tems, la quantité ou

» la nature du talent, même le taux du salaire, de peur de laisser
» accès au démon de l'avarice ou de la cupidité ; par l'esprit de
» la crainte de Dieu, tu reconnais que tu ne peux rien par toi, tu
» penses que, sans la permission du Seigneur, tu n'as ni volonté
» ni pouvoir, mais croyant, confessant, rendant grâces, tu re-
» portes à sa miséricorde tout ce que tu as appris, tout ce que
» tu es, tout ce que tu peux être. »

La foi est indispensable à l'artiste. Il doit avoir une haute idée de sa mission. Comme le prêtre, il instruit le peuple, mais comme lui il doit avoir un but. Les couleurs qu'il jette sur les parois de l'église doivent avoir une signification : c'est donc un langage, et la foule doit y trouver de salutaires avis. Ecoutons encore Théophile ; peut-être jamais personne n'a parlé d'une manière plus grandiose et plus poétique des ornemens dont sont pleines ces admirables basiliques. « Animé par l'espérance de
» ces vertus (les sept dons), ô mon cher fils, tu t'es approché
» avec foi de la maison de Dieu, tu l'as décorée avec magnifi-
» cence : parsemant les plafonds et les murs de travaux divers,
» de diverses couleurs, tu as en quelque sorte exposé aux re-
» gards une image du paradis, et son printems diapré de fleurs,
» verdoyant de gazons et de feuillages, et ses immortelles légions
» de saints, et les couronnes qui les distinguent ; tu as forcé la
» créature à louer Dieu, son créateur, à le proclamer admirable
» dans ses œuvres. L'œil de l'homme ne sait d'abord où il fixera
» sa vue : s'il l'élève vers les plafonds, ils fleurissent comme de
» brillantes draperies ; s'il considère les murailles, c'est un ta-
» bleau du ciel ; s'il contemple les flots de lumière versés par les
» fenêtres, il admire l'inestimable éclat du verre, la variété du
» travail le plus précieux. Qu'une âme fidèle voie la passion de
» Jésus-Christ représentée par le dessin, elle est pénétrée de
» componction ; qu'elle regarde les supplices que les saints ont
» supportés ici-bas, leurs récompenses dans l'éternité, elle re-
» vient aux pratiques d'une vie meilleure ; qu'elle songe aux
» joies du ciel, aux tortures, au feu des enfers, elle est animée
» d'espoir pour ses bonnes actions et frappée de terreur à l'aspect
» de ses péchés. » Que nos artistes pèsent bien ces paroles : qu'ils

jettent sur la toile quelques pages de l'épopée chrétienne et qu'ils nous les rendent pleines de vie. « Courage donc, leur dirons-» nous alors, hommes de bien, heureux devant Dieu et devant » les hommes dès à présent, plus heureux pour l'avenir, dont le » travail et le zèle offrent à Dieu tant d'holocaustes; enflammez-» vous désormais d'une ardeur plus laborieuse! »

Tels étaient les hommes du moyen âge. Comment n'auraient-ils pas été des génies créateurs et puissans, quand ils s'inspiraient si hautement? Nos artistes (et nous nous adressons aux artistes catholiques) sont-ils enflammés par des mobiles si élevés? Si cela est, un peu de travail, *une ardeur plus laborieuse*, leur procureront un éclatant succès.

Ne désespérons pas de nos artistes.

Le progrès se trouve partout. L'enthousiasme n'est pas complétement éteint. Il est encore de nobles âmes, et leur exemple ne sera point perdu. Pour nous, nous féliciterons M. de l'Escalopier du livre dont il a doté nos artistes. Une bonne intention mériterait ces éloges, si un beau travail ne les motivait pas davantage. Puissent ces quelques lignes lui faire oublier de grossières attaques dont il a été assailli par un journal qui paraît aujourd'hui en avoir le monopole. Nous l'avons lu ; nous avons vu qu'il accusait l'auteur d'avoir donné un nom à un ustensile qui n'était pas tout à fait le sien. Outre que les raisons qu'il alléguait n'avaient rien de concluant, il ne paraît pas que le livre ait moins de valeur pour l'artiste, et c'est tout ce que voulait M. de l'Escalopier. Tous, en effet, nous pouvons le dire, tous l'ont accueilli avec la plus grande faveur.

Ce serait ici le lieu de dire ce qu'était Théophile. Mais nous n'en savons rien. Ce n'est que longtems après lui qu'il est fait mention de son livre, et nulle part on ne trouve rien qui concerne sa personne. C'était un humble moine, un homme presque sans nom, qui avait parcouru les mers, un homme qui aimait et comprenait noblement les arts : voilà tout, et c'en est assez pour nous le faire aimer. Nous ne saurions davantage assigner l'époque à laquelle il a vécu. Est-ce au 11e siècle? est-ce au 12e? nous n'avons que des conjectures. M. Guichard, dans sa savante introduction,

le croit du 13e. Il en donne de bonnes raisons, quoique reposant encore sur des probabilités. Toutefois, on pourrait dire que si Théophile eût vécu au 13e siècle, il semble qu'il eût dû nous citer quelques noms de ce tems déjà célèbres, et il ne nous en parle jamais. Il se plaint trop des artistes jaloux de leur savoir, avares de leur science, pour croire qu'il vivait dans un siècle aussi avancé, aussi généralement adonné aux arts que celui qu'assigne le consciencieux M. Guichard. Mais c'est au lecteur à juger par lui-même.

Bernard de Poumeyrol.



Polémique Catholique.

EXPOSÉ DE LA POLÉMIQUE

ENTRE LES PAIENS ET LES CHRÉTIENS DES PREMIERS SIÈCLES,

Par le diacre CONSTANTIN ; nouvellement édité par S. E. le cardinal MAI.

—

Dans notre dernier cahier (ci-dessus, p. 105), nous avons parlé de l'ouvrage du diacre Constantin, chartophylax, c'est-à-dire gardien des chartes et juge des causes ecclésiastiques de l'Eglise de Constantinople, intitulé *Panégyrique de tous les martyrs*, nouvellement mis au jour dans le tome x, p. 94, du *Spicilegium romanum* de S. E. le cardinal Mai ; et nous avons promis de le faire connaître à nos lecteurs : nous tenons immédiatement notre promesse.

Cet opuscule nous paraît important, non-seulement parce qu'il a reçu une sorte d'approbation du 2e concile général de Nicée, en 787, mais encore parce qu'il nous fait connaître quelles étaient les objections que l'on faisait aux chrétiens, et qu'il renferme les précieuses réponses de ces derniers. On verra, par cette lecture, qu'au 5e ou 6e siècle les adversaires du Christ mettaient en avant les mêmes objections que les rationalistes modernes : syncrétisme universel fondu dans une religion constituant un éclectisme rationnel, raison, nationalité, symbolisme, panthéisme, etc. ; on croirait entendre un rationaliste ou un panthéiste moderne. — Les chrétiens, au contraire, font les réponses que nous pouvons et que nous devons encore faire en ce moment ; ils rappellent les philosophes aux faits de la révélation et de la tradition. Ils se présentent comme croyant à une doctrine révélée de Dieu dès le commencement, confirmée et accomplie par Jésus-Christ, et conservée par eux. C'est, nous le croyons, une des plus belles pages de la philosophie catholique. Nous espérons que tous les lecteurs et professeurs catholiques la

méditeront. Ceci est antérieur aux subtilités aristotéliciennes de l'école, et n'en vaut que mieux. A. B.

AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR.

Nous espérons que la curiosité des lecteurs sera aussi justement excitée que satisfaite par le *Panégyrique de tous les martyrs*. L'existence de cette pièce, nouvelle dans le monde, et récemment découverte et publiée par le célèbre *Angelo Mai*, n'était constatée que par une citation très-courte qui se trouve dans les actes du 2e concile de Nicée. Depuis lors elle était tout à fait perdue. Une composition, à laquelle on faisait l'honneur de la citer publiquement dans un concile universel, devait avoir une puissance et une renommée contemporaines. De plus, il s'attache à cette relique retrouvée ce genre de puissant intérêt que l'on applique toujours, indépendamment des taches de la forme, aux monumens des premiers siècles de l'Église, dans ces tems où le christianisme était si fervent, si courageux, si noble, si convaincu, si magnanime. Qui n'a pas fait cette expérience en lisant les Pères? Malgré quelques étrangetés de style, malgré le jeu des subtilités grecques, et quelques métaphores violentes et intraduisibles, il y a dans le *Panégyrique* du mouvement, de l'énergie, de l'élan, une forme dramatique et animée. Le dialogue entre les juges et les chrétiens est original, et s'élève jusqu'à l'éloquence. Enfin, comme étude littéraire, comme expression historique des plus hautes pensées, des idées, des passions, des mœurs, du style d'une époque grecque et chrétienne, la découverte du *Panégyrique* doit attirer l'attention et l'estime des hommes instruits qui aiment l'antiquité et les grands souvenirs du christianisme. Dans sa version, aussi littérale et exacte que possible, le traducteur a voulu conserver, avant toutes choses, l'esprit et le caractère de l'original. Il s'est appliqué à en reproduire religieusement les moindres détails et les moindres nuances, à peu près comme le numismate conserve respectueusement tous les contours et toutes les saillies d'une médaille inconnue et reconquise, même alors qu'elle appartient à un âge de décadence, et qu'elle est l'œuvre d'un goût incorrect et d'un art imparfait.

P. Lorain.

PANÉGYRIQUE DE TOUS LES SAINTS GLORIEUX ET ILLUSTRES MARTYRS, QUI ONT SOUFFERT DANS L'UNIVERS ENTIER POUR LE CHRIST NOTRE DIEU,

Par le diacre CONSTANTIN, *chartophylax* de la Sainte-Église de Constantinople.

« 1. Tous les discours sacrés que l'on prononce dans les fêtes du Christ, et par lesquels on veut rendre plus éclatante la lumière de l'Incarnation qui s'est opérée pour nous, surpassent, par la difficulté du sujet, l'intelligence humaine, et par conséquent sont au-dessus de toute la force de la parole, comme au-dessus de la hauteur et de la magnificence de tous les éloges. Mais l'insigne et splendide fête qui se célèbre aujourd'hui, la fête des courageux athlètes de la religion, bien qu'elle surpasse manifestement aussi par sa grandeur et l'illustre dignité de la matière, toutes les voix de la louange, invite cependant les yeux de tous et les langues de tous, les uns à voir, les autres à publier sa gloire. Cette solennité nous lie étroitement, par la loi de l'esprit aussi bien que du corps, à ces nobles élus de Dieu, et à l'imitation de leurs très-grandes actions. Que le monde donc ouvre devant moi son immense théâtre rempli de tous les âges et de toutes les nations, et convoqué par l'éloquent héraut de Dieu, le roi David, qui s'écrie : « Venez, et voyez les œuvres de Dieu, et » les prodiges qu'il a accomplis sur la terre, en faisant disparaî- » tre les guerres de toutes les parties du monde[1]. »

2. Soins de Dieu pour guérir le genre humain.

» Après que nos premiers pères eurent été frappés, dans le paradis terrestre, du malheur si funeste à leur race ; alors que le serpent fit pénétrer dans leur cœur, par les morsures de l'envie, l'amer venin de la séduction, au point d'effacer aussitôt en eux la beauté de l'immortalité, et de leur faire perdre la vie exempte de douleur et de travail ; depuis cet événement fatal, le mal grandit et se répandit sur tout le genre humain, comme

[1] *Psaume* XLV, v. 9.

une eau malfaisante. D'où il advint que l'homme tomba dans une maladie incurable. Ni les *cautérisations* employées en divers tems avec beaucoup de patience et de douceur, ni les déluges, ni les amputations, ou tous autres remèdes violens, ne suffirent à guérir une plaie qui avait résisté au plus doux traitement mis en usage par la doctrine, par la loi et par les prodiges du salut. La blessure désespérée était menacée déjà d'une gangrène absolue et irremédiable ; et, pour parler comme l'Apôtre, « la mort, jusqu'à Moïse, régnait sur ceux-là même qui » n'avaient pas péché [1]. » Ce fut alors enfin que le très-miséricordieux Médecin de la nature vint, comme un père rempli de tendresse, sauver ses fils obstinés qui s'écartaient de leur chemin, et accourut à propos au secours de l'humanité défaillante. Il prit lui-même la forme de l'homme malade ; et celui qui était exempt de toute souillure porta nos péchés et se revêtit de nos misères. Dans la générosité de sa sagesse et de ses desseins, et par un étrange et merveilleux moyen, en souffrant pour nous, il nous délivra de toutes nos souffrances. Il lava dans son sang les plaies dégoûtantes de nos âmes ; sa croix essuya nos humeurs putrides ; il éteignit toutes les ardeurs de corruption qui bouillonnaient dans le monde, il apaisa l'irritation de nos douleurs, il détruisit la mort, il nous replaça, en un mot, dans notre ancienne vie, et nous appela à son héritage universel. Et quand le Rédempteur nous eut faits sains et saufs, et qu'il nous eut rendu cette santé parfaite qui convenait à ceux qu'avait guéris un si grand médecin, il ne voulut pas nous laisser exposer nus et imprévoyans aux coups nouveaux et plus redoutables de notre dangereux ennemi ; il nous revêtit des armes de l'esprit, et nous mit de toutes parts et admirablement en état de défense. Il couvrit notre tête du casque du salut, il entoura notre poitrine de la cuirasse de la justice, et ceignit nos reins de la ceinture de la vérité. Il chaussa nos pieds des apprêts de l'évangile de la paix ; il arma nos mains du glaive de l'esprit, qui est la parole de Dieu, et du bouclier de la foi, sur lequel viendraient s'émousser tous

[1] *Aux Romains*, v. 14.

les traits enflammés de l'esprit du mal [1]. Il nous inspira enfin une immense force, et, nous mettant à couvert de tous les côtés contre les attaques violentes, il rendit la race humaine invincible devant toutes les embûches du serpent.

3. **Forces du démon contre le Christ.**

» Mais la nature tyrannique du démon ne devait pas demeurer en repos, ni se résigner patiemment à l'envie qui le tourmentait. Ce superbe ennemi ne put recevoir un coup, sans engendrer aussitôt l'iniquité. A l'instant donc, il arma, comme sa propre milice, une multitude d'apostats, et n'eut pas de peine à soumettre à ses ordres, par les armes et les machinations d'une religion fausse, ceux qui avaient refusé d'être inscrits parmi les phalanges divines. C'est pourquoi, après s'être fait des partisans parmi les rois, les consuls, les préfets, les toparques, les généraux et les tyrans, les sujets aussi bien que les magistrats, les peuples, les tribus et les diverses langues de la terre, il déclara la guerre aux adorateurs de la vraie religion. Or, les persécuteurs préparèrent le feu, les chaînes et le fer : ils creusèrent leurs fosses, ils lâchèrent leurs cruelles bêtes féroces ; ils dressèrent contre leurs adversaires toutes les machines qui servent aux supplices ; appareil de tourmens dont l'aspect terrible était capable d'épouvanter les timides et les faibles, mais aussi de grandir le courage des cœurs forts, qui se reposaient en leur fermeté. Les bourreaux, enfin, se composaient une armée diverse et multiple par la foule de leurs satellites, la puissance de leur tyrannie, et les forces de l'idolâtrie.

4. **Dénombrement des forces et de l'armée des chrétiens.**

» Mais ce n'était pas avec une moindre ardeur que se préparaient à leur résister les défenseurs de la foi, dont les noms étaient inscrits sur la liste divine, et qui étaient supérieurs aux impies par leur fermeté corporelle, par l'exercice de toutes les vertus et par les plus laborieuses épreuves. De tout sexe, de tout âge, attachés à toute espèce d'études ou de professions diverses,

[1] *Aux Eph.*, VI, 14, 17.

séparés par les variétés du langage et de la patrie, mais tous d'une seule âme, ils composèrent leur sainte phalange. C'était comme une prairie magnifique et variée, resplendissante de belles fleurs aux couleurs innombrables; c'étaient des adolescens et des vierges, des jeunes gens et des vieillards. Les femmes elles-mêmes, puisant de la force dans la force des hommes, oubliaient leur nature, et, par l'ardeur de leur résolution, rivalisaient avec la grandeur du courage viril. On remarquait, dans la pieuse armée, jusqu'à une foule d'enfans impubères, qui montraient une raison déjà mûre, malgré la faiblesse de leur âge. On y voyait mêlés des magistrats avec leurs justiciables, des maîtres avec leurs esclaves, des personnages obscurs ou illustres, des plébéiens et des nobles, des Grecs et des Barbares, des Macédoniens, des Thessaliens, des Pœoniens, des Illyriens, des Lacédémoniens, des habitans du Pont-Euxin, de la Thrace et de Byzance, des Cimmériens du Bosphore, des Bythiniens, des Cappadociens, des Phrygiens, des Cariens, des Lyciens, des Galates, des Isauriens, des Lydiens, des Pisidiens, des Pamphyliens, des Lycaoniens, des Ciliciens, des Scythes, des Perses, des Bactriens, des Colchiens, des Assyriens, des Parthes et des Mèdes, des Elamites, des Osrhoéniens, des Blemmyens, des Indiens, des Ethiopiens, des Ismaélites, des Égyptiens, des Syriens, des Palestins, des Chypriens, des Crétois, des Rhodiens, des Éoliens, des Ioniens, des Phéniciens, des Arabes, des Romains, des Cyrénéens et des Libyens, des Daces et des Gètes, des Sarmates, des Celtes, des Vandales, des Ibères. On y voyait encore des Moabites, des Ammonites, des Chananéens, des Chuttéens, des Amorrhéens et des Phérézéens, des Évéens et des Gergéséens, des Jébuzéens, et des habitans des îles Britanniques et de Gadès : et, comme le dit le *livre des actes*, c'était une armée rangée en bataille, *de toutes les nations qui sont sous le ciel* [1]. Et bientôt, dès que la

[1] On remarquera cette curieuse énumération de tous les peuples que l'on savait, dès le 6e siecle, avoir connu la prédication évangelique; et dans le nombre les *Indiens*, les *Éthiopiens* et les *Blemmyens;* ceux-ci

trompette guerrière eut donné le signal, et appelé les athlètes dans l'arène, ils se dépouillèrent de leurs vêtemens matériels comme de vrais gladiateurs, et, se revêtant du Christ pour la cause duquel avait lieu le combat, et prenant les uns les autres, pour signe de ralliement, le nom du *Sauveur,* ils se jetèrent, l'âme sereine, au milieu des dangers.

» Ainsi donc, en attaquant audacieusement l'indomptable force de leurs adversaires, ces illustres héros succombaient, et, dans leur chute, ils abattaient leurs ennemis; couverts de blessures jusqu'à mourir, ils emportaient les dépouilles de leurs meurtriers, qu'une victoire matérielle couvrait de honte, au delà de toute espérance, et qui demeuraient vaincus par l'intrépidité de ces corps morts. La victoire était admirable, et comme intervertie : car le vainqueur proclamé n'était pas celui qui frappait et tuait, mais celui qui mourait sous ses blessures. La lutte était entre les victimes et les bourreaux : les victimes combattaient et mouraient pour la vertu, les bourreaux combattaient pour attirer à eux les glorieux athlètes, pour les vaincre par leur autorité et leurs artifices, pour les attacher aux idoles, les arracher aux tourmens et les amener à leur parti par la séduction. C'est ainsi que nos frères chrétiens et victorieux élevèrent dans le monde entier un trophée magnifique, en *enchaînant le fort*[1], et en remportant, après leur mort, un insigne triomphe dans le Christ.

5. Procédure païenne contre les chrétiens.

» Voyons maintenant de quelle part et comment fut excitée cette lutte artificieuse et terrible, et quelle fut la nature et la grandeur des combats. On allumait le feu sur les autels, devant les statues des idoles; toutes les choses nécessaires aux sacrifices étaient préparées : les parfums, la myrrhe, l'encens, le genre des victimes, le gâteau sacré. En même tems des édits

habitaient entre l'Égypte et l'Éthiopie; Pline en parle comme n'ayant pas de tête et portant un œil au milieu de la poitrine; la foi avait triomphé de ces peuples, encore fabuleux pour les Romains. A. B.

[1] Matthieu, XII, 49.

impériaux étaient publiés dans toute la ville, pour imposer les dogmes impies des gentils, et pour abroger la véritable foi des chrétiens. Il était ordonné à tous, aux étrangers aussi bien qu'aux citoyens, d'abjurer la vraie religion, et d'adorer la chose créée au lieu du créateur. Ceux qui refusaient d'obéir à ces ordres devaient subir toutes sortes de tourmens, et se voir condamnés à faire échange de la vie contre la mort, sans aucune pitié pour l'âge ou le rang, sans tenir compte de la faiblesse naturelle des femmes, ou de l'incomplète raison des enfans. Dans les lieux publics et principaux s'élevaient des trônes et des tribunaux, du haut desquels des juges assis prescrivaient d'accomplir promptement leur volonté. Ils étaient entourés d'une multitude de bourreaux et de satellites prêts à obéir aussitôt aux signes de leurs maîtres. Il y avait aussi une foule de peuple de toute espèce, les uns pour sacrifier, les autres pour être simples spectateurs de ce qui allait se passer.

6. Instrumens des supplices.

» Or, on avait imaginé une variété innombrable et infinie d'instrumens de torture de toutes formes, de toute matière, de toute fabrication ingénieuse et raffinée, et capables, par leur seul aspect, de jeter l'horreur et la crainte dans les âmes, même avant le supplice. C'étaient des tenailles, des grils, des chaudières, des glaives, des crocs, des chaînes, des lanières, des fouets, des ceps, des machines à tension : c'étaient encore des pointes aiguës, des ongles de fer, des grattoirs, des barres, des roues, des chevalets ; et autres détestables inventions des impies, imaginées pour épouvanter les regards[1]. On avait pris aussi des troupeaux de sangliers et de panthères pour dévorer les corps. Tout servait aux supplices : et les entrailles creusées de la terre, et l'épaisseur des ténèbres, et la rigueur du froid, et la profondeur des mers, et de plus, le feu nourri de poix, de naphte, d'étoupes, de bois sec, et s'élevant en immenses

[1] Quelques auteurs protestans ont soutenu que les martyrs n'avaient pas été tourmentés, ou qu'il y avait de l'exagération dans le récit des actes. Que diront-ils à ce témoignage presque contemporain? A. B.

flammes. Et c'est ainsi que les créatures faites par Dieu étaient audacieusement forcées, par la volonté humaine, à servir au tourment des fidèles; c'est ainsi que les élémens, naguère honorés d'un culte religieux par les païens, étaient aujourd'hui servilement employés à torturer des corps humains. Enfin, un héraut exhortait à grands cris le peuple à sacrifier aux démons, à renier le Christ et à ne point différer le sacrifice.

7. État d'esprit de ceux qui sacrifiaient aux idoles.

» Les eaux fangeuses de l'idolâtrie inondaient donc alors l'univers; elles emportaient, comme un torrent, les âmes qui n'avaient ni racines, ni fruits; elles entraînaient en même tems les corps comme des arbres tombés, et les ensevelissaient dans un même abîme de perdition. On pouvait voir de tous côtés, sur les places publiques et dans les temples, des victimes animées, et une fumée odorante s'élevant aux pieds des idoles. Et pourtant on présageait déjà la ruine et la dissolution prochaine des divinités du paganisme. Mais les ténèbres de l'ignorance et de l'impiété enveloppaient encore toutes choses; je ne sais quel nuage d'erreur couvrait les yeux des païens, qui repoussaient la lumière de la vraie doctrine, plutôt par mauvais vouloir que par impuissance. Les uns, sans qu'on les interpellât, obéissaient spontanément aux ordres du pouvoir, et donnaient ainsi volontairement la mort à leurs âmes. Les autres, au milieu des fluctuations et des hésitations de leur esprit, allaient sacrifier, tristes et rêveurs. Ceux-ci, excités par des faveurs, et séduits par l'amour des richesses ou par des ambitions de gloire, perdaient déplorablement leurs âmes. Ceux-là, victimes de quelques violences, mais ne sachant pas résister un seul instant aux menaces des tyrans, trahissaient eux-mêmes leur propre salut. Mais est-il besoin de rappeler la nuit profonde de ces tems, et ce théâtre varié de toute confusion, et cet incroyable mélange de malheureux hommes qui s'ignoraient presque eux-mêmes, et qui, séparés en sectes diverses, n'avaient aucune espérance fondée, où se rattacher? Un grand nombre aussi, par dépravation, haïssaient la vérité, s'élevaient contre elle en insensés, et faisaient le mal sans cause. Et quelques-uns, enfin,

emportés dans tous les sens par l'incertitude de leurs pensées, flottaient incessamment au milieu de la faiblesse et de l'inconstance de leurs résolutions vertueuses.

8. Fermeté des martyrs ; questions des païens.

» Ce n'est point ainsi que se conduisaient les vrais amis de la vertu, ceux qui avaient gardé au dedans d'eux-mêmes, inviolable et immaculée, l'image du Seigneur, les invincibles martyrs qui, dès longtems, avaient consacré leurs âmes à Dieu, qui lui avaient ensuite offert leurs corps en sacrifice, et en qui la pureté n'éclatait pas moins que le courage. Ils ne se laissaient point vaincre ainsi par les erreurs de leurs ennemis ; ils ne se faisaient point ainsi les dociles esclaves du tems et de la puissance ; ils ne ressemblaient point à tant d'autres hommes en quelque sorte moitié corrompus et moitié insensés, et ne s'écartaient pas de leur devoir en altérant leur intelligence. Mais, tant qu'on ne les exhortait pas à l'apostasie, et qu'on ne les contraignait pas aux sacrifices, ils gardaient le silence, comme les athletes; ils animaient leur courage, ils se préparaient à la lutte, passant le jour et la nuit dans le jeûne et dans la prière, se fortifiant dans l'exercice de toutes les vertus, s'appliquant surtout à vaincre les concupiscences matérielles, à réduire leur corps en servitude, et, par leurs belles victoires intérieures, se rendant plus faciles les combats extérieurs. Aussi, dès que le tems les appelait à combattre, ils s'avançaient aussitôt, faibles de corps, il est vrai, mais armés de leur foi et de la fermeté de leur résolution ; ils volaient rapidement dans le stade ; joyeux et sereins, ils se mettaient en bataille en face de leurs adversaires, et montraient, sur leur visage même, à l'œil qui les regardait, toute l'intrépidité de leur cœur, et leur esprit prêt à braver sans effroi les plus cruelles souffrances. Du haut de leurs tribunes, les tyrans jetaient sur eux un œil menaçant et irrité, à la manière des Titans, et assaillaient les athlètes à peu près par les questions suivantes (nous indiquons ici, sous une forme générale et abrégée, les interrogatoires communs ou particuliers qu'on avait coutume d'adresser aux patiens) :

« Qui êtes-vous, disaient-ils, et de quel pays venez-vous,

» vous qui, au lieu de respecter l'autorité et les tribunaux des » rois, pleins d'audace, au contraire, et de fierté, vous tenez » hardiment debout devant le tribunal des magistrats? »

« On les obligeait ensuite à dire leur condition, leur genre de vie, leur religion, et ce qu'ils pensaient du culte des idoles. Mais eux, le cœur calme et d'une voix placide, répondaient et se justifiaient à peu près en ces termes :

9. Réponse des martyrs; belle profession de foi.

« Notre nature, ô juges, ne diffère pas de la vôtre; mais cependant nous ne sommes pas nés de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme[1]. Nous tenons pour notre auteur et notre père, Dieu, qui a daigné aussi nous accorder d'être chrétiens et d'en porter le nom. Chrétiens, telle est notre appellation commune : quant à notre patrie et à notro nourrice, c'est la glorieuse cité de Dieu, Sion, mère de toutes les intelligences, Sion fondée par le Seigneur très-haut. Notre nation, nos co religionnaires, nos concitoyens, ce sont les esprits supérieurs qui entourent Dieu; ils sont de la même essence que nous, en ce qu'ils ont été, comme nous, créés et tirés du néant par Dieu; ils sont pareils à nous par un zèle égal pour la religion et une égale observance de la justice; mais cependant, par l'élévation de leur dignité, par la pureté et la simplicité de leur nature, et aussi parce qu'avant tout ils ont été éclairés de la lumière divine, une plus grande gloire éclate en eux. En ce qui touche notre condition, et l'emploi de notre vie, nous nous exerçons à la prudence, à la fermeté, à la justice et à la tempérance : à l'aide de ces vertus capitales, nous faisons toujours ce qui est bien, et nous nous dévouons ainsi sans mesure à la véritable vie.

» Notre culte consiste dans une religion droite, c'est-à-dire à ne jamais élever la créature contre son créateur, à n'emprisonner jamais la vérité dans l'injustice, et à ne point changer l'image de Dieu incorruptible dans les vaines ressemblances de l'homme mortel, des oiseaux, des quadrupèdes et

[1] Saint Jean, I, 13.

des reptiles. Fixes dans les limites de l'immuable science, nous connaissons la différence de la créature et du Créateur. Nous confessons le Créateur en trois personnes : le Père qui, sans principe, est générateur ; le Fils engendré, mais également sans principe, et ensuite fait homme pour nous dans le tems ; et enfin le Saint-Esprit, qui nous vivifie et nous sanctifie tous ; et ces trois personnes néanmoins conjointes dans une unité absolue de substance, de divinité, de vertu et de puissance. Toutes les autres choses, visibles ou invisibles, que nous pouvons concevoir ou croire, nous les tenons pour sujettes et dépendantes.

» Maintenant peu de mots suffisent pour exprimer ce que nous pensons du culte des idoles ; elles sont, à nos yeux, comme les poisons dangereux et mortels, comme les serpens les plus malfaisans, avec cette différence que les poisons et les venimeux reptiles ont des morsures légères, qui ne peuvent atteindre que le corps et une matière périssable, au lieu que les idoles s'attaquent à la fois au corps et à l'âme, et les déchirent avec bien plus de cruauté et de violence. »

10. Accusations sur le détachement de la vie ; ce qu'est un chrétien.

« En entendant ces paroles, les tyrans, furieux, et retenant néanmoins leur colère prête à déborder, afin de ne pas avoir l'air de se courroucer si vite : « Pourquoi, disaient-ils, laissez-vous » de côté tous les soins humains, et négligez-vous ainsi votre si- » tuation dans cette vie, où vous pourriez vous assurer une con- » dition brillante, pour vous entretenir des choses célestes, et » faire retentir à nos oreilles, comme des magiciens, des paroles » aussi vaines qu'inouïes[1] ? Tout à l'heure nous en viendrons à » votre culte et au nôtre, que vous attaquez si outrageusement, » et avec tant d'audace et d'amertume ; car ne croyez pas que » nous souffrions impunément l'immense et presque mons- » trueuse inanité de vos paroles. »

[1] On voit qu'alors c'était le fond même du renoncement chrétien et de la vie évangélique que les juges reprochaient aux chrétiens, comme aujourd'hui le fait M. Michelet à ceux qui pratiquent les conseils ou qui usent des sacremens de l'Évangile. A. B

« Et peut-il y avoir, répondaient les martyrs, une marque meilleure et plus éclatante que ce que nous venons de dire, pour démontrer aux ignorans par quels caractères particuliers nous différons des autres hommes? Car, en ce qui touche cette matière de boue épaisse et composée, nous ne différons en rien de vous-mêmes ; notre visage, nos habitudes corporelles, prouvent de tous points que nous sommes de la même espèce que la vôtre; nos proportions physiques, notre taille, nos noms, nos qualités matérielles, tout est pareil entre vous et nous. Notre vie enfin est, comme la vôtre, sujette à naître et à mourir. Mais en ce qui regarde l'âme, il y a entre vous et nous une distance énorme ; et nous ne vous ressemblons ni par les rapports de notre vie et de nos mœurs, ni par le principe de nos sentimens, de nos travaux et de nos volontés. Certes, si nous voulions nous révéler à vous par des signes terrestres, nous voilerions, sous des attributs communs à l'humanité tout entière, notre nature personnelle. Et comme nous avons voulu aujourd'hui vous donner de nous et de notre vie une idée loyale et franche, et mettre au grand jour ce qu'il y a d'intérieur et de caché dans notre manière d'être, afin que vous ayez de nous une connaissance claire et complète, nous ne pouvions faire autrement que de représenter à vos yeux, avec les couleurs naturelles de la vérité, ce que nous faisons et ce que nous entreprenons dans la vie, et quels nous sommes. Et vous-mêmes, vous ne pourrez nier que l'âme soit enchaînée à un corps inférieur à elle, qu'elle le domine et le gouverne, et que, tant qu'elle garde sa dignité, elle commande à son gré à la matière, sa sujette, par la supériorité de sa nature. Si l'homme donc est moins fier de la beauté de la partie principale de son être, qu'il n'est misérablement charmé, comme d'une grande chose, de l'obscur voile de chair qui le couvre, il semble qu'il donne une préférence insensée à ce qu'il y a de plus infime, et qu'il place la créature avant les plus nobles attributs. C'est pourquoi nous voulons que vous croyiez bien que nous n'avons mis ni témérité, ni absurdité, ni malice, ni ruse, mais les plus opportunes convenances, à graver dans vos esprits, comme avec un burin, la raison de notre vie. Il vous

reste, comme vous nous en avez menacés, à nous questionner sur notre religion ; nous sommes prêts à répondre à tous les interrogatoires et à rendre compte de notre espérance. »

11. Idées païennes sur la formation et la conservation du monde.

« A cela les juges répondaient : « Vous attachez du prix, à juste » titre, aux choses dont nous tenons aussi grand compte. Mais » pourquoi essayez-vous d'introduire parmi nous cette espèce » de religion récemment inventée et cette nouveauté de dog- » mes ? car vous nous forcez d'entendre d'étranges choses, et » vous rejetez, en ce qui concerne les dieux, le sentiment de vos » pères dès longtems consacré par les siècles, les mœurs et les » lois. Ce sont les dieux qui lient entre elles toutes les parties » discordantes et opposées de l'univers, et, comme par une loi » d'union et d'ordre, maintiennent l'accord et l'harmonie du » monde, ainsi que la conservation et la sécurité de notre vie. Or, » quelle raison vous a poussés à réduire le nombre des dieux, » et à vous attacher seulement à trois dieux, et inconnus encore, » que votre imagination vient de fabriquer ? Que s'il vous est » permis de nommer la Trinité, en vous appuyant de l'autorité » de ce vers d'Homère, *tout est soumis à une division tripar-* » *tite* [1], ce n'est pas une raison de couper, pour ainsi dire, » l'univers homérique, d'en garder une part, et de rejeter » l'autre. Bien que le poëte attribue le gouvernement du monde » à quelques principaux moteurs, c'est-à-dire à de certaines » causes premières, il n'exclut nullement pour cela le reste des » dieux du gouvernement des choses. Bien plus, dans tout son » poëme, il nous montre les dieux délibérant ensemble sur les » résolutions à prendre, assistant aux mêmes festins, gouver- » nant ensemble, combattant et se secourant dans la guerre, fai- » sant, en un mot, tout ce qu'il faut pour que nous croyions à » la grandeur des dieux, et veillant sur toutes les choses créées

[1] Τριχθὰ δὲ πάντα δέδασται, *Iliad.* xv, v. 189. Spon donne pour commentaire à ce vers d'Homère le passage suivant de Lactance : « Nihil igitur » à poetis totum fictum est ; aliquid fortassè traductum et obliquâ figura- » tione obscuratum, quo veritas involuta tegeretur. » *De falsâ religione* L. I, c. 11, t. I, col. 172, édition de Migne. A. B.

» par leur providence et leurs soins. Nous devons par conséquent les entourer de nos hommages et de nos prières, et » nous les rendre propices par des offrandes. Reconnaissez » donc votre erreur, affranchissez-vous-en comme d'une maladie contagieuse ; que vos esprits se purifient par la lumière » du vrai et de l'honnête, et croyez à nos conseils. Nous vous » épargnons encore, parce que nous avons pitié de votre folie. » Nous nous entretenons avec vous avec douceur, en déposant » toute la fierté du rang et du commandement, et nous cherchons, comme un précepteur avec des enfans, à vous contraindre à votre bien. »

12. Forme de discussion entre les païens et les chrétiens.

« Et comment peut-il se faire, répondirent les martyrs, que nous vous tenions pour des pères et des magistrats bienveillans, si d'abord vous ne nous donnez pour nourriture des doctrines et des enseignemens vraiment dignes de ce titre ? Vous avez de vous une idée si magnifique et si glorieuse, que, à vous croire, c'est à nous de recevoir vos réprimandes, comme celles d'un maître, sur le plus grave de tous les sujets ; et vous pensez agir envers nous avec bienveillance et humanité, par cela seul que vous nous adressez la parole sans colère et avec douceur. Mais, puisque vous avez conservé intacte jusqu'ici la modération que vous nous avez promise, et puisqu'aucun trouble n'émeut votre esprit, allons, discutons ensemble sur la matière la plus sérieuse et la plus importante du monde ; pesons, pour ainsi dire, nos paroles dans une balance ; que le côté où la balance penchera, indique aussi le parti de la victoire, et nous sommes prêts nous-mêmes à nous soumettre au vainqueur. Et d'abord, si vous le voulez, traitons de l'antiquité de la religion [1].

[1] Nous prions nos lecteurs de bien remarquer la *méthode* employée par les saints martyrs pour défendre leur croyance. Ils ne se jettent pas dans des discussions ontologiques sur la nature des dieux ; mais ils rappellent les païens aux faits et aux traditions véritables. C'est la seule méthode pour connaître le Dieu *vrai*, le Dieu *réel*, le Dieu *maître de l'homme*, lequel ne peut être qu'un dieu historique et traditionnel. Le dieu *philosodhique* n'a d'autorité que pour ceux qui le font et l'acceptent. A. B.

13. L'humanité d'après la tradition.

» Dans notre doctrine, et selon la révélation traditionnelle, le premier homme, *divinement instruit de l'existence de l'Etre,* a été, dans le principe, un théologien parfait et plein de sagesse ; et cependant, tombé des hauteurs de sa science, par les piéges et l'envie du démon, et abaissé vers les pensées de la terre, il a senti s'émousser en lui l'extrême pénétration et la subtile pureté de son esprit, et, comme un nuage épais, l'envelopper et lui dérober le souvenir du bien. C'est ainsi qu'il a perdu l'éclat de la lumière, et a été chassé de la splendide demeure du Paradis. Dès ce moment, les yeux de sa postérité elle-même n'ont plus fait qu'entrevoir, et comme en passant, quelque lumière obscurcie et indistincte du rayon théologique. Au reste, Abraham, notre père, qui excellait dans l'amour de la sagesse, a connu et compris, autant qu'il lui a été permis, les choses les plus sublimes, par la profondeur de ses recherches et plus encore par sa foi, et il a été clairement et manifestement initié aux mystères mêmes de la Trinité et de notre culte saint. Son intelligence, enfin, qui aspirait à de plus grandes choses, et dont l'ardeur laborieuse scrutait les divines profondeurs, a mérité que le mystère de l'une des personnes de la Trinité, c'est-à-dire du Verbe de Dieu, s'incarnant dans les siècles suivans [1], lui fût montré d'avance et symboliquement prédit.

» Après Abraham, Moïse, à qui il fut donné de voir Dieu et d'en recevoir la loi écrite, répandit parmi le peuple une connaissance plus explicite de l'Être ; et, dans la suite, cette lumière grandit et s'étendit peu à peu, jusqu'au jour où le Fils du Père, venant habiter en nous et dans notre chair, consomma le salut de la terre. C'est à lui que nous devons la perfection d'une foi exacte, et de pouvoir contempler la gloire de Dieu face à face, et non plus à travers des ombres et des images. Ainsi nous a été prophétisée d'avance la doctrine de vérité, qui surpasse, par son antiquité, toutes vos opinions mythologiques. Car Abraham

[1] On peut voir par ce témoignage, comme nous l'avons dit si souvent, que ce n'est pas une opinion nouvelle que de soutenir que les mystères du christianisme étaient connus et professés avant la venue du Christ. A. B.

florissait vers le tems de Ninus ; et Moïse parut, alors que régnait dans la Sicyonie Orthopolide, qui vivait avant le double Cécrops[1]. Votre Jupiter, ce père des hommes et des dieux, a été fait dieu par Cécrops lui-même[2] ; et depuis, successivement, fut engendré le reste de votre troupeau de dieux, et naquirent les calamités d'Ilion et l'aveuglement de votre poésie homérique ; et la pierre et le bois furent transformés en dieux avec une prodigalité extrême, et revêtirent toutes les formes, suivant le génie et le caprice de l'ouvrier. Que ne donnez-vous donc votre adhésion à la religion réelle, qui s'appuie sur l'autorité des tems[3]? et, renonçant à vos opinions matérielles et animales, que n'embrassez-vous l'évidente vérité ? »

14. Source historique de nos croyances.

« Mais d'où tirez-vous, dirent les juges, la preuve de ce que » vous affirmez ? »

« Nous pouvons démontrer la vérité de notre croyance, répliquèrent les martyrs, en partie par nos livres sacrés, en partie même par un grand nombre de vos propres historiens, de vos écrivains et de vos philosophes. Eupolème et Artaban, en effet, Démétrius et Porphyre, et une foule d'autres auteurs, que nous passons sous silence à cause de leur multitude, rendent témoignage à l'antiquité de Moïse[4]. Créés donc à l'image de Dieu, et gratifiés du don de libre arbitre, ne nous ravalons point aux instincts de la brute, et, pareils aux vils pourceaux, et par une détestable préférence, n'évitons pas les eaux limpides des pures fontaines, pour nous plonger dans la fange et dans les erreurs

[1] *A double nature*, διφυοῦς, mot qui ne se trouve pas dans les dictionnaires. A. B.

[2] Tout cela s'accorde avec le 2e livre de la *Chronique* d'Eusèbe, dans notre édition de Rome ou de Milan. (*Note du card. Mai.*)

[3] Nous faisons observer de nouveau que le débat entre le paganisme et le christianisme était entre les inventions rationalistes et les faits ou la tradition. Les objections sont les mêmes en ce moment ; il faut que les apologistes chrétiens ramènent le débat actuel sur le même terrain. A. B.

[4] On peut voir le texte de ces auteurs dans Eusèbe, *Prépar. évang.*, IX, 26, 27, 29 et X, 11. (*Note du cardinal Mai.*)

de la matière. Et n'est-il pas honteux, n'est-ce pas la dernière des absurdités et des folies, qu'une nature, douée d'intelligence et d'âme, ornée du privilége de la raison, et toute pleine des distinctions de la vertu, aille fonder l'espérance de sa vie sur le bois et l'airain, et se pétrifier en quelque sorte, par les appétits brutaux de son esprit, avec la matière, notre esclave, que nous foulons sous nos pieds ? »

15. Quels les dieux des païens ; pourquoi les images de Dieu.

« * Croyez-vous donc, dirent les juges [1], que nous attendions » notre salut de l'airain et du bois, et que nous ne tournions » pas plutôt nos regards vers une certaine force providentielle, » qui renferme tout, et par laquelle tout bien nous arrive ? »

« Pourquoi, dès lors, répliquèrent les martyrs, vos modeleurs et vos statuaires multiplient-ils, sous des formes si diverses, une foule de figures, et les placent-ils dans les temples ? Pourquoi leur offrez-vous un culte et des sacrifices, et leur demandez-vous la solution de vos doutes ? Mais pourquoi vos tyrans nous persécutent-ils ? La divinité, que vous reconnaissez, n'est-elle pas exprimée par des images ? pourquoi donc nous adressez-vous de si cruels reproches, vous qui n'agissez pas à cet égard autrement que nous-mêmes*? Mais puisque vous portez contre nous, au sujet du culte des images, une accusation bien facile à réfuter, laissez-nous vous ôter sur ce point toute erreur et toute équivoque.

16. Divine économie de l'Incarnation.

» Pour nous, nous n'entendons aucunement représenter, sous de certaines formes et sous une figure précise, la divinité qui est simple et incompréhensible ; et nous ne pensons pas qu'on puisse

[1] Le passage compris entre les deux étoiles est cité tout entier dans le *deuxième concile de Nicée,* tenu en 787. *Act.* v (Labbe, t. VII, p. 373). C'est cette citation elle-même qui a mis l'illustre Angelo Mai sur la trace de sa découverte. De ce que le *Panegyriste* est cité publiquement dans un concile général, le savant bibliographe présume et conclut que cet écrit est au moins antérieur d'un ou deux siècles, et qu'il était déjà consacré par le tems et l'estime des hommes, avant de pouvoir servir d'autorité aux Pères de l'Église, au 8e siècle. Angelo Mai place donc l'auteur du *Panegyrique* au 6e ou au 7e siècle. (*Note* L.)

honorer par des images de cire ou de bois la substance *sup r-substantielle* et sans commencement. Mais, au premier homme, vaincu dans sa chute par l'audace et la puissance de l'esprit de révolte, il fallait un secours qui le relevât; car sa nature défaillante ne pouvait point se réparer et se renouveler par elle-même; et, son ennemi pesant toujours sur lui, il ne devait être délivré de cette tyrannie que par une seconde lutte. C'est alors que le Créateur lui-même, une (personne) de la Trinité, le dieu Verbe, de même qu'il n'avait eu autrefois besoin d'aucun secours pour créer le type humain primitif, de même aussi, maintenant qu'il s'agissait de restituer une image corrompue, ne confia cette restauration à personne qu'à lui seul; mais, n'ayant recours qu'à l'action de son œuvre et de sa puissance, il accepta le combat pour nous sous la forme humaine. Il était en quelque sorte digne de Dieu d'engager, pour ainsi dire, la lutte avec l'ennemi à armes égales et loyales. En effet, tout combattant a coutume de vaincre son adversaire par l'un de ces trois moyens, à savoir : par la ruse, par la loi, ou par la tyrannie. Or, notre défenseur divin rejeta le premier et le dernier de ces moyens, comme impuissans et indignes de lui, et comme sans utilité et sans fruit pour ceux-là même pour qui la lutte avait lieu; car la ruse engendre une fausse victoire, en triomphant de l'adversaire d'une déloyale manière; et la tyrannie est victorieuse par une violence déraisonnable, puisqu'elle engage un combat sans équité. Notre Sauveur préféra l'autre moyen, et choisit une lutte loyale et droite. Il emprunta à notre nature déchue sa chair, douée d'une âme raisonnable et intelligente; et, demeurant ce qu'il était, et ne perdant rien de ses attributs personnels, il reçut en lui, à l'exception du péché, tout ce qui constitue la nature de l'homme. Il ne se montra pas sous une simple et fantastique apparence de notre chair [1]; * il ne combattit pas non plus le démon avec sa pure divinité; le premier moyen eût été trompeur et presque timide, et le second tyrannique et violent. Armé seulement de notre na-

[1] La citation du concile se termine ici, et reprend à l'étoile suivante, avec l'admonition · *et plus loin*. (*Note du card. Mai.*)

ture tombée, il vainquit avec l'extrême loyauté et le droit extrême celui qui avait été vainqueur par la ruse. Il voulut d'abord passer surnaturellement, et cependant, selon les lois naturelles, hors par le péché, par toutes les souffrances humaines, dont l'esprit du mal est le père, par la faim, par la soif, par le travail, par les larmes, par les sueurs, par l'agonie, par les blessures, et enfin par les défaillances du corps et par la mort. Il le voulut ainsi, pour détruire bientôt toutes ces misères qu'il assumait en lui, pour ôter toute souillure au genre humain, comme l'art du fondeur fait disparaître de son œuvre tout ce qui est inutile et impur, et pour rendre à l'homme le même état où il était avant sa chute. Enfin, ressuscitant d'entre les morts, et montant dans le ciel, et annonçant qu'il viendrait nous juger à la fin des tems, il nous assura l'infaillible résurrection des corps et la perpétuelle incorruptibilité de notre nature. * Voilà pourquoi nous le représentons par des images, selon la forme sous laquelle il nous apparut, et sous laquelle il a communiqué et vécu avec les hommes, afin de réveiller par ce type divin la mémoire du salut qu'il nous a apporté, et non pas, comme vous faites, pour créer à notre gré de capricieuses figures, et pour frapper les yeux par la diversité des formes [1]. * Chez vous, en effet, un dieu est mâle et barbu, un autre est du genre féminin; un troisième est hermaphrodite; celui-là, déjà avancé en âge, a passé les années de la jeunesse; celui-ci est dans toute la fleur de la vie; et, pour le dire en un mot, vous n'avez su imaginer les dieux que sous les figures les plus multiples et les plus diverses. Or, d'où avez-vous appris l'exactitude de toutes ces vaines représentations? »

(*Traduit de l'original, par* P. Lorain.)

(*La suite et la fin au prochain cahier.*)

[1] Ici finit la partie de ce précieux discours récitée dans le deuxième concile de Nicée.

LE CHRISTIANISME ET LA PHILOSOPHIE ; RÉPONSE A LA CRITIQUE FAITE PAR M. SAISSET

CONTRE

L'INTRODUCTION PHILOSOPHIQUE A L'ÉTUDE DU CHRISTIANISME,

DE MGR L'ARCHEVÊQUE DE PARIS.

A peine avions-nous terminé l'analyse que nous avons donnée, au commencement de ce cahier, de l'important ouvrage de Mgr l'archevêque de Paris, que nous avons lu, dans la *Revue des deux mondes* du 15 de ce mois, une critique du même ouvrage par M. Saisset. Cette critique, bien que faite sur un ton modéré et en général convenable, est loin d'être juste et fondée en vérité et en raison. Nous ne rétractons pas les éloges que nous avons donnés à M. Saisset dans notre dernier cahier, mais nous sommes bien aises de le rencontrer ici pour pouvoir constater nos dissidences. C'est le droit de la philosophie d'exposer ses doutes, ses difficultés ; tant de ténèbres sont amoncelées autour de la vérité qu'il n'est pas étonnant que les plus fermes esprits vacillent et ignorent, que les intentions les plus droites s'égarent et croient rendre hommage à la vérité en l'attaquant ; le Christ l'a dit : » Celui qui vous persécutera croira rendre gloire à Dieu ; *arbi-* » *tretur obsequium se præstare Deo*[1]. »

Nous croyons que M. Saisset se trompe, parce qu'il ne connaît pas assez les doctrines catholiques, parce qu'il n'embrasse pas assez largement tout l'ensemble de l'économie générale des desseins de Dieu et de ses rapports historiques et réels avec l'humanité, surtout avant la venue du Christ ; parce qu'il n'a pas étudié assez profondément la base et les origines de la science et de la raison humaines ; parce qu'il ne connaît pas assez l'histoire de la philosophie. C'est ce que nous essayerons de lui prouver. Nous avons lu son livre avec calme, attention et fra-

[1] Jean, XVI, 2.

ternité, nous espérons que lui et ses amis (car il représente très-bien l'école philosophique honnête et sérieuse de notre tems) nous liront de même. Ce n'est point un combat de paroles ou de vanité que nous engageons ici, nous cherchons les uns et les autres quelle est la volonté de Dieu sur nous, quelle est la voie qui mène à Dieu, notre créateur. Comme le dit M. Saisset, « plus d'un faux préjugé ferme la porte aux idées saines ; plus » d'une illusion dangereuse tourmente les imaginations, plus » d'une passion offusque et trouble les jeunes âmes. Calmer ces » passions, dissiper ces illusions, déraciner ces faux préjugés, » tel doit être le but de tous les travaux des hommes graves et amis de Dieu.

Si Mgr l'archevêque admet l'infaillibilité de la raison, et s'il se contredit sur ce point dans son livre.

M. Saisset commence par féliciter Mgr l'archevêque de ce que, comme les philosophes, il admet que « la raison humaine est » capable, par sa propre vertu, sans aucun *secours extraordi-* » *naire*, sans autre appui qu'elle-même, *et son union naturelle et* » *permanente avec l'éternelle raison*, de *découvrir* et de démontrer » toutes les vérités essentielles sur lesquelles repose la vie » morale et religieuse du genre humain. » Et plus loin, « de ce » qu'il proclame, sur les traces de saint Paul, la raison aussi » pure, aussi sainte, *aussi infaillible que la révélation elle-* » *même*[1]. » Or, c'est précisément le contraire que soutient Mgr dans tout le cours de son livre ; c'est la conclusion naturelle et directe de son argumentation. Comment, en effet, tirer une autre conclusion des passages suivans : « La saine philosophie » prouve qu'*avec la parole Dieu donna au premier homme* un » juste discernement du bien et du mal (p. 45). — Les théo- » logiens catholiques n'ont jamais admis la *possibilité d'une* » *religion purement rationnelle* (p. 275). — Notre âme est *une* » *terre*, et les principes *que lui donne l'instruction* sont des » germes qu'elle a la puissance de féconder (p. 55). » — Ailleurs il combat ceux qui prétendent que Dieu *n'a point révélé* ses

[1] *Revue des deux mondes*, 15 mars, p. 1024.

volontés aux hommes (p. 7), et ceux qui ne veulent suivre que *les lois que chacun découvre dans sa nature* (p. 76). « Nous ne » pouvons concevoir les règles éternelles du droit, si nous ne » croyons au dogme d'un *législateur suprême qui a révélé aux » hommes ses volontés* (p. 14). Enfin, dit-il, il faut à l'homme » une loi qui *n'émane pas de lui-même* (p. 57). » Il paraît difficile de soutenir que ces passages admettent l'indépendance native et radicale de la raison humaine. Aussi, que fait M. Saisset, il confond deux choses essentielles, et attribue ainsi à Mgr une doctrine qu'il n'a pas soutenue. Mgr, en effet, se borne à dire que la raison peut *justifier* (p. 24) et *démontrer* (p. 26) les vérités naturelles ; et M. Saisset, comme on le voit dans son texte, lui fait dire qu'elle peut en outre les *découvrir*, ce que Mgr n'a pas dit ; or, c'est là cependant la vraie question qui est en controverse. M. Saisset accuse ensuite Mgr d'exposer tour à tour deux doctrines contraires, et de se contredire. Cela vient de ce que M. Saisset n'a pas saisi le fond même de l'argumentation de Mgr l'archevêque. Cette argumentation, comme nous l'avons dit dans notre article, est un argument *ad hominem*. Mgr dit aux rationalistes et aux naturalistes : J'admets pour un moment vos doctrines et sur la force de la raison et sur la loi naturelle, mais je vais vous prouver qu'en *supposant* votre doctrine vraie, elle a besoin, pour se maintenir, de la lumière du christianisme. C'est ce qu'il dit expressément dans la note suivante : « Si nous avions » à discuter l'*origine* de cette religion naturelle, nous n'aurions » pas de peine à prouver qu'elle a été *primitivement révélée*. » Nous l'appelons naturelle, non parce que la *raison a pu la dé- » couvrir*, mais parce qu'une fois connue, la raison suffit pour la » comprendre, et le raisonnement pour la démontrer. *Quoi qu'il » en soit*, nos argumens sur l'union indissoluble du dogme et » de la morale ne perdent rien de leur force, en SUPPOSANT » *qu'aucune révélation n'a été faite au premier homme* (p. 338). » Cet avertissement est donné au commencement même du livre, dès le début de la discussion. Que répond à cela M. Saisset, il se borne à reprocher à Mgr, d'abord de n'avoir manifesté cette doctrine que *dans cette seule note*, ce qui n'est pas, comme nous

venons de le prouver ; ensuite, de l'*avoir discrètement placée dans le coin le plus obscur de l'ouvrage* (p. 1026). On avouera que c'est là une pure chicane. C'est comme si l'on accusait M. Cousin d'avoir voulu s'approprier le mérite des travaux du P. Grou, de Racine et de tous les traducteurs de Platon, parce qu'il n'a placé qu'à la fin du volume les notes où il prévient qu'il a utilisé ces traductions. Encore faut-il observer qu'il n'y renvoie par aucun chiffre ni signe, ce qu'on ne peut pas reprocher à Mgr de Paris. Mais de telles observations, nous le répétons, ne seraient que de misérables chicanes. Quant à la forme d'argumentation employée par Mgr, elle est très-admise dans l'école, et voici comment M. Cousin la justifie dans Platon : « Quant à » la seconde définition, nous savons qu'elle n'est pas de Platon, » et qu'il ne la cite que pour se faire mieux entendre de *Ménon*, » en se *plaçant un moment dans le système philosophique* avec le» quel il est familier... Ainsi, des deux définitions en question, » l'une n'est mise en avant et *montrée un instant*, pour ainsi dire, » qu'afin d'être un peu défendue, puis *retirée*, et sinon désa» vouée, au moins *remplacée*[1]. » — Pourquoi Mgr l'archevêque ne peut-il pas faire ce qu'a fait Platon, c'est-à-dire se *placer un moment* dans une doctrine, la *montrer* un instant, puis la *retirer* et la *remplacer* par une autre plus sûre ?

Comparaison des théories rationalistes et catholiques sur l'origine des connaissances humaines.

Nous l'avons dit plusieurs fois dans ce recueil, tout l'antagonisme entre la philosophie et le christianisme se résout en dernière analyse dans la question des origines ; c'est ce qui a fait que nous avons donné tant de place à cette question, et que nous nous sommes principalement occupés du soin de faire connaître et d'éclaircir les traditions antiques. M. Saisset donne aussi sa théorie sur ces origines, et nous sommes bien aises d'avoir cette occasion de la discuter. D'abord, à propos de la note que nous venons de transcrire, il reproche à Mgr de Paris d'adopter la théorie de la révélation de la parole, attribue cette

[1] *Notes* sur le Menon, *Œuvres de Platon*, t. vi, p. 380.

théorie à MM. de Maistre, de Bonald et La Mennais, et dit que, dans cette théorie, *la raison est capable tout au plus de nous guider dans la satisfaction des instincts les plus grossiers de notre nature* (p. 1026). Puis, sans s'arrêter à la réfuter, ni à réfuter d'autres écoles qui ne sont pas d'accord avec lui, il expose sa propre théorie. Il suppose seulement dans l'âme l'*instinct* de trois choses, du *bien*, de l'*infini* et du *divin*. Admettons cette supposition et écoutons les conséquences que M. Saisset en tire :

« Si l'homme se contentait de cet *instinct confus*, il resterait » plongé dans une éternelle enfance (nous disons dans un éter- » nel mutisme), il manquerait sa destinée, il rendrait inutile » le don le plus parfait que Dieu ait fait à sa créature ; la Pro- » vidence y a pourvu. »

Nous le croyons aussi ; mais voyons comment M. Saisset fait sortir la connaissance ou la science, de l'instinct, qui n'est qu'une espèce de propension ou de tendance.

« Il est dans la nature de l'*instinct* moral et religieux de se » développer avec énergie. Le premier produit de ce développe- » ment, c'est ce qu'on appelle une *religion* (p. 1024). »

Ainsi, d'après M. Saisset, l'homme n'a d'abord que l'*instinct* ; cet instinct se *développe*, et tout d'un coup il a une *religion*. C'est par ce peu de paroles que M. Saisset nous apprend comment on passe de l'*instinct* à la *science*. Il nous permettra de lui dire qu'en bonne philosophie, ce n'est pas raisonner, c'est assurer, assurer sans preuve, et même c'est assurer contre les faits, l'expérience et la raison. Nous allons le lui prouver.

Admettons le mot *instinct* pour la disposition de l'âme à devenir raisonnable, et voyons ce qui se passe sous nos yeux ; nous pourrons savoir par là comment s'est faite la révélation primitive, car tous les jours le monde commence pour quelques individus ; tous les jours il y a des âmes qui passent de l'*instinct* à la *religion*. Or, que voyons-nous ? d'abord, que si l'homme ou l'enfant n'est pas secouru, s'il n'est pas reçu, conçu, porté une seconde fois, et pendant plus de neuf mois, dans les entrailles de la société ou de la famille, le sujet, pour parler la langue philosophique, ne peut subsister, il mourra. Ceci ne peut être contesté.

Mais la société ne conserve, n'élève pas seulement le corps de l'homme par le lait de sa mère, elle élève encore son âme par le lait de la parole. Les rationalistes ferment les yeux sur cette époque solennelle de la vie, ils la suppriment, ils annihilent ce lait de la parole aussi nécessaire que le lait matériel. Et ici encore il n'y a pas d'objection à faire; c'est un fait quotidien et matériel. Il ne s'agit pas de se perdre dans les théories et les suppositions, si l'homme peut ou ne peut pas inventer la parole; en fait, en réalité, il ne l'invente jamais, il ne parle jamais que la langue de sa nourrice. Aucun rationaliste ne peut nier ce fait. Poursuivons encore.

Non-seulement l'homme nomme par cette parole qui lui est donnée les objets matériels, avec le degré de clarté et de vérité que contient cette parole, mais encore, à mesure qu'il grandit, il nommera, il connaîtra Dieu et les autres croyances qui constituent la *religion*, par cette parole; il n'y fera d'abord aucun changement; elle lui dit, il répète; elle se trompe, il se trompe; elle dit vrai, il dit vrai. Sa religion aura juste le degré de clarté et de vérité que contient cette parole. Ceci est encore un fait, un fait général, constant, nécessaire, et qui se passe journellement sous nos yeux. Si la parole donnée à M. Saisset avait été chinoise, ou mahométane, ou païenne, ou fétichiste, il aurait cru à Confucius, à Mahomet, à Jupiter, au fétiche.

Eh bien, voilà la théorie de l'origine des vérités par le langage; c'est la théorie de Mgr l'archevêque de Paris; ou plutôt c'est une théorie qui n'est ni de Mgr l'archevêque, ni de M. de Bonald, ni de M. de Maistre; c'est la théorie de l'expérience et des faits; c'est la théorie naturelle. C'est d'une manière semblable, c'est-à-dire extérieure, qu'a dû se faire la première révélation, celle que nous appelons la révélation primitive; elle est encore primitive pour chaque homme qui vient en ce monde; telle elle a été pour chacun de ceux qui y sont venus; telle elle a été pour Adam. C'est là proprement *la vraie lumière qui éclaire tout homme qui vient en ce monde*[1], lumière non intérieure,

[1] Erat lux vera (verbum) quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum. *Jean*, I, 9.

mais extérieure, comme le dit expressément le texte, qui l'appelle *parole* et *verbe ;* c'est cette lumière qui a été mise en dehors de nous, dans la tradition et l'enseignement, comme un signal que l'on place pour avertir et guider toute une armée ; c'est encore ce que dit la Bible dans ces paroles : *Vous avez élevé au-dessus de nous, comme un signal, la lumière de votre visage*[1] ; car c'est le vrai sens de ce passage, et non : *vous l'avez imprimée au dedans dê nous*, comme l'ont cru ceux qui les traduisent à faux. Aussi la Bible, qui, dans son admirable laconisme, contient pourtant tout ce qu'il nous est nécessaire de savoir, dit expressément que *Dieu parla à Adam*, et pour prouver que ce n'était pas une parole intérieure, elle ajoute qu'*Adam entendait le son de sa voix*[2]. La tradition de cette communication *extérieure* de Dieu s'est conservée dans toutes les religions ; partout on a cru que Dieu avait parlé à sa créature ; *les oreilles des hommes ont entendu l'honneur de la voix de Dieu*, comme le dit l'auteur de l'*Ecclésiastique*[3]. C'est encore *extérieurement* qu'il a parlé à Moïse, et comme si ce n'était pas assez de cette parole, entendue extérieurement, la Parole de Dieu elle-même a pris un corps, et elle est venue habiter parmi nous et y accomplir une vie d'homme, pour qu'on ne pût pas la confondre avec la fantasmagorique parole intérieure, que veulent diviniser en ce moment les rationalistes.

Telle est notre théorie, ou plutôt tels sont les faits humains ; ils sont si incontestables que M. Saisset est forcé lui-même de les admettre. Ceci peut paraître paradoxal, mais c'est la vérité.

[1] Signasti super nos lumen vultûs tui, Domine, *Psaume* IV, vers. 7. C'est là la vraie signification de ce verset. « *Signatum,* dit Ménochius, » hebraicè נסה, *eleva*, scilicet quasi *signum* et *vexillum* favorem tuum, » nam apud Hebræos נס (*nes*) *vexillum* significat, itaque *signatum,* erit » quasi *elevatum ut signum et vexillum.* » Le savant Génébrard dit la même chose. Voyez les *notes particulières sur les Psaumes*, dans l'excellente et savante traduction des *Psaumes,* de M. le chanoine Bondil, t. II, p. 479.

[2] Tulit ergo Dominus Deus hominem et posuit eum in paradiso voluptatis, ut operaretur et custodiret illum, præcepitque ei *dicens,* etc. — Et cum *audissent vocem Domini. Genèse*, II, 15 ; III, 8.

[3] Et honorem vocis audierunt aures illorum, et *dixit* illis. *Eccli.* XVII, 11.

Comme nous venons de le voir dans le dernier passage cité, M. Saisset franchit d'un seul bond l'intervalle immense qui sépare l'*instinct* de la *religion*. Dans la première ligne, il n'accorde à l'homme que l'*instinct;* dans la seconde, il le met en possession de la *religion;* c'est un peu leste. Mais, dans un autre passage, M. Saisset a comblé cette lacune ; il s'est arrêté sur cette époque de la vie humaine, et doué d'un esprit juste et clairvoyant, comme il l'est, il n'a pas manqué de raconter les faits comme nous, et d'exposer la même théorie. Ecoutons-le, cela en vaut la peine ; car, comme le dit M. Saisset, il s'agit de la théorie qui sépare la philosophie du christianisme.

« La nature et la raison, ces nobles *instincts*, resteraient » étouffés en nous sans une culture assidue et regulière. (Nous » avons dit que, sans cette culture ou sans le secours de la mère, » l'enfant mourrait.) Cette culture, c'est *la civilisation qui la* » *donne.* (C'est exactement ce que nous avons dit de la société.) » Les deux forces que la civilisation emploie à ce grand ouvrage, » ce sont la *religion* et la *philosophie.* (Nous n'avons pas dit au- » tre chose : en effet, la société donne toujours à l'enfant sa re- » ligion et sa philosophie. Un mot pourtant, un tout petit mot, » manque ici ; mais c'est un pur oubli de la part de M. Saisset ; » ce n'est pas même un oubli, car c'est une chose si claire et si » certaine, qu'il n'est vraiment pas nécessaire de le prononcer. » Ce mot, c'est que c'est *par la parole* que la *civilisation* donne sa » *culture*, c'est-à-dire sa religion et sa philosophie.) Otez la reli- » gion et la philosophie, *vous ôtez* les arts et la poésie, vous ôtez » même les institutions civiles et politiques ; en un mot, *vous ôtez* » *la civilisation.* » (Cela est très-exact : ôtez cette première com- » munication de la société à l'enfant, de Dieu au premier homme, » vous ôtez tout, c'est-à-dire vous rendez impossible l'humanité » telle que Dieu l'a faite ; cela est admis implicitement par M. Sais- » set dans le paragraphe suivant.) Il reste sans doute *les germes* » de tout cela, mais *ces germes périssent avant d'éclore* (p. 1032). »
Nous le répétons, ces aveux renferment toute la théorie catholique, et même réfutent toutes les theories philosophiques. En effet, que l'on appelle l'âme humaine une table rase, qu'on la

doue seulement d'une capacité, ou qu'on lui donne des idées innées, un instinct, une raison, nous ne disputerons pas sur tout cela, pourvu qu'on nous accorde, comme le fait M. Saisset, que sans la *civilisation*, c'est-à-dire la société et la parole, *ces germes périssent avant d'éclore*. C'est ce que nous soutenons; mais aussi, qu'on ne vienne plus nous dire que la raison humaine n'a besoin de personne, et que, sans *autre appui* qu'elle-même, elle est *aussi infaillible que la révélation même;* car, au dire de M. Saisset, elle a besoin de la *civilisation*, c'est-à-dire du secours extérieur de la parole, pour que les *germes* qui sont en elle *ne meurent pas* et *puissent éclore*. Mgr n'a pas soutenu autre chose : il a constaté, comme nous, le fait. Quant au *comment*, et au *mode*, c'est une chose que nous ne connaîtrons peut-être jamais; mais cela ne doit pas nous empêcher de recevoir le fait. C'est encore M. Saisset qui pose cette règle en des termes très-convenables et que nous devons consigner ici : « Il est vrai, » dit-il en parlant des substances, que nous ne comprenons pas » *comment* elles agissent les unes sur les autres; mais on n'a » pas le droit d'en inférer que cette action réciproque soit im- » possible; tout s'explique infiniment mieux en admettant que » Dieu a placé ce secret, *avec tant d'autres*, au-dessus de la portée » de notre raison [1]. »

Erreur de M. Saisset, qui suppose que les doctrines chrétiennes datent seulement de la naissance du Christ.

M. Saisset avoue dès le début qu'il n'entend pas le christianisme ni la religion naturelle de la même manière que Mgr l'archevêque; il n'admet pas non plus l'hypothèse d'une religion parfaite antérieure à la civilisation. « Quels sont, dit-il, les » dogmes de cette religion? Un Dieu spirituel, unique, intelli- » gent, libre et bon, qui aime également tous les hommes. Or, » il est clair qu'*avant le christianisme*, les hommes ne con- » naissaient pas ce Dieu. Nous ne trouvons partout que des » dieux *nationaux et limités*. Le Jéhovah du mosaïsme lui-même » est un *dieu local*. L'idée d'un Dieu unique et universel est » essentiellement chrétienne; quelques sages avant Jésus-Christ

[1] *Ænésidème*, par M. Saisset, p. 178.

» l'avaient connue et enseignée aux esprits d'élite ; l'humanité » ne la connaissait pas (p. 1031). »

Il est difficile d'émettre un plus grand nombre d'erreurs doctrinales et historiques que n'en renferment ces paroles. On voit bien ici que M. Saisset n'a pas étudié le christianisme, il n'en connaît ni la croyance, ni l'histoire, ni l'harmonie générale ; c'est de cette ignorance que découlent forcément toutes les dissidences qui existent entre la philosophie et le christianisme. M. Saisset ne connaît (et encore nous allons prouver que ce n'est qu'imparfaitement) que la philosophie grecque. Le christianisme, c'est-à-dire les dogmes et les préceptes qui en forment la partie essentielle et fondamentale, datent du commencement du monde. Nous adorons le même Dieu, nous croyons au même réparateur, nous suivons les mêmes préceptes qu'adoraient, croyaient et suivaient Adam, Noé, Melchisédech, Abraham, Job, Moïse. *Jéhovah* n'est pas le Dieu de Moïse seulement, mais celui des fils de Noé, fondateurs des peuples, et celui d'Adam. Or, Adam vécut plus de 900 ans ; des villes et des sociétés étaient établies. Alors, on ne peut le nier, il n'y avait qu'un seul Dieu, car il n'y avait qu'une nation. — La même chose s'est renouvelée sous Noé. A la sortie de l'arche, il n'y avait dans tout le genre humain qu'une religion parfaite. Les fils de Noé ne reconnaissaient qu'un seul et même Dieu ; et c'est la croyance en ce Dieu que ces fondateurs des peuples emportèrent partout. Nous demandons pardon à M. Saisset de le rappeler ainsi à des faits précis, mais c'est là notre philosophie, et il faut bien qu'il nous réfute tels que nous sommes, et non tels que les philosophes nous veulent faire.

Or, quels étaient les noms de Dieu connus de ces premiers peuples ? C'était JEHOVAH, ou *celui qui a été, qui est et qui sera ;* YAH, ou l'*être ;* ELOHIM, ou les *puissans ;* EL, ou le *fort ;* ADONAI, ou le *seigneur ;* SCHADDAI, ou se *suffisant à lui-même ;* ELION, ou le *très-haut ;* SCHAMMAIN, ou les *cieux ;* HANNOUN, ou le *bon ;* HASID, ou le *bienfaisant* [1], celui d'où vient toute bonté, comme

[1] Quia חסיד (*pius*) ego sum, dicit Dominus. *Jéremie*, III, 12.

nous le montre la Genèse. Or, qui oserait soutenir que le Dieu qui porte tous ces noms est un Dieu local? Il faut plutôt dire que jamais les peuples, jamais les philosophes n'ont trouvé d'autres noms de Dieu ; ils se sont toujours servis de quelqu'un de ces noms, qu'ils avaient très-probablement appris de leur mère, comme M. Saisset le dit de Socrate, et qu'ils ont plus ou moins conservé intact ou défiguré. Le Dieu des chrétiens est le même. En effet, en ces jours où j'écris ces lignes, l'Eglise catholique, pour prouver à tous qu'elle n'adore que le Dieu antique, fait retentir dans tout l'univers les louanges en l'honneur de YAH dans son immortel *allelu-YAH*, et célèbre la passion et la mort de EL, qu'elle appelle *Emmanu-EL* (Dieu avec nous). Voilà comment le Dieu des chrétiens est un Dieu nouveau! Quand donc les philosophes prêteront-ils l'oreille aux instructions de l'Eglise! quand donc, sortant d'eux-mêmes et de leur pensée, consentiront-ils à examiner les monumens et les traditions que l'Eglise nous conserve?

Ce que nous disons ici ne peut être nié par les philosophes. Le Christ lui-même a prévenu qu'il ne faisait que continuer la foi antique. Répétons encore ses paroles, que nous avons déjà exposées si souvent dans ce recueil : « Ne croyez pas que je sois » venu, dit le Dieu-Homme, briser, délier, dissoudre (καταλῦσαι) » la loi ou les prophètes ; je ne suis point venu dissoudre, mais » accomplir, compléter (πληρῶσαι)[1]. » Saint Paul dit, ce semble, quelque chose de plus ; il nous apprend que tout ce qui s'est passé dans l'Ancien Testament, toute l'histoire des Juifs, bien que très-réelle, étaient en même tems les *symboles*, les *types* de la nouvelle alliance. En sorte que le christianisme, bien loin d'être une chose nouvelle, n'est que la *réalisation* de ces *symboles*, de ces *types*[2]. Les docteurs chrétiens n'ont pas manqué de constater cette unité et cette filiation. Origène, Clément d'Alexandrie, Eusèbe, les martyrs ont toujours défendu leurs croyances en

[1] Nolite putare quoniam veni solvere legem, aut prophetas; non veni solvere, sed adimplere. *Matth.*, v, 17.

[2] Hæc autem in figurâ facta sunt nostri... Hæc autem omnia in figurâ contingebant illis. *I Ad Corinth.*, x, 6. 11.

disant aux philosophes et aux païens qu'elles existaient avant les leurs, que le Dieu des chrétiens était le Dieu créateur du monde, le seul Dieu réel et historique[1]. Saint Augustin résume cet enseignement par ces paroles si claires : « Cette chose même » que nous appelons *religion chrétienne* existait chez les anciens » et n'a *jamais cessé d'exister depuis le commencement du genre* » *humain* jusqu'au moment où le Christ lui-même vint dans la » chair ; ce qui fit que la vraie religion, qui déjà existait, com- » mença d'être appelée la religion chrétienne[2]. » — Ainsi donc, quand Mgr l'archevêque a dit : « Par dogmes chrétiens nous en- » tendons ceux qui ont été professés par tous ceux qui ont cru » au Messie *avant* comme *après* sa venue (p. 209), » il a parlé comme saint Augustin, comme les Pères, comme les martyrs, comme saint Paul et le Christ. Nous savons que quelques catholiques recens ont pu, en parlant du christianisme, non contredire, mais oublier ce point de vue ; mais c'est que les idées philosophiques d'un cartésianisme exclusif les préoccupaient malheureusement trop. Aussi toutes les anciennes histoires de l'Église la font remonter jusqu'au commencement du monde, tous les vieux chroniqueurs commencent leur histoire à Adam. Fleury, peut-être, est un des premiers qui, dans les premières lignes de son histoire, dit qu'il va *représenter la suite du christianisme depuis son établissement*. Mais à son époque même on ne laissait pas de croire à l'origine primitive du christianisme[3],

[1] Voir le témoignage renfermé dans le document inédit du 6e siècle, cité ci-dessus, p. 203.

[2] Res ipsa quæ nunc christiana religio nuncupatur erat et apud antiquos, nec defuit ab initio generis humani, quoàsque ipse Christus veniret in carne ; unde vera religio, quæ jam erat, cœpit appellari christiana. *Retractat.*, l. I, ch. 13, n° 3, tom. I, col. 603, édition de Migne.

[2] Préface de son *Histoire ecclésiastique*.

[3] Nous avons sous les yeux un excellent et docte ouvrage du R. P. Beurier, curé de Saint-Étienne-du-Mont, le même qui administra Pascal à ses derniers momens, le 19 août 1662, et ayant pour titre : *Perpetuitas fidei ab origine mundi ad hæc usquè tempora : seu Speculum christianæ religionis ; in triplici lege naturali, mosaicâ et evangelicâ*, etc. In-8°, Paris, 1672. Cet ouvrage nous paraît renfermer le plan d'une excellente théologie, et mérite d'être connu.

et quant de nos jours M. l'abbé Rohrbacher a fait remonter sa belle *Histoire universelle de l'Église catholique*[1] à Adam, il n'a fait que suivre la tradition des docteurs chrétiens. Quoi qu'il en soit, les philosophes, et en particulier M. Saisset, ne peuvent s'empêcher de reconnaître que tel est le vrai christianisme, le christianisme réel et historique, celui du Christ, deuxième Adam, le même que celui du premier Adam.

M. Saisset se trompe dans l'exposition qu'il fait des croyances et de la morale philosophique de la Grèce et de Rome.

Que M. Saisset ne connaisse pas bien les croyances et l'histoire de l'Eglise catholique, il n'y a rien là qui doive bien nous étonner. Ce n'est pas une science que l'on enseigne à l'école normale, et les philosophes, éclectiques ou néo-platoniques, ses maîtres, ne la savent pas eux-mêmes. Mais nous avions quelque droit d'attendre de lui une exposition sincère et fidèle des dogmes et de la morale philosophique de la Grèce et de Rome. C'est sans nul doute le principal objet de ses études, et il nous a même donné des preuves d'une rare sagacité dans ses recherches sur les écrits et la philosophie d'*Ænésidème*. Quel n'a donc pas été notre étonnement, quand nous l'avons vu, dans sa réponse à Mgr l'archevêque, commettre les plus graves erreurs d'exposition, de traduction et d'histoire sur la philosophie grecque! Ce n'est pas l'histoire telle qu'elle est, c'est une histoire composée *à priori* dans l'intérêt d'un système, une histoire d'imagination, contraire à cette terrible histoire des faits et de la réalité, contre laquelle viennent se briser successivement tous les philosophes. Nous l'avouons, nous n'avons pas donné à cette étude autant de tems que M. Saisset, mais nous croyons que nos souvenirs nous ont assez bien servi pour prouver ce que nous avançons ici.

Et d'abord, la première inexactitude de M. Saisset dans l'exposition des doctrines antiques, c'est de ne parler que de celles des Grecs. L'origine d'un Dieu unique, d'un Dieu spirituel, bon, tout-puissant, est montrée en Grèce comme si elle y avait pris

[1] Il a déjà paru 15 volumes de cette belle histoire, à 4 fr. le volume, chez les frères Gaume, libraires.

naissance. Il suppose implicitement que les Grecs sont un peuple autochthone, sans précédens, sans maîtres, sans aïeux; il les sépare violemment de la grande famille humaine et des traditions générales de l'humanité. C'est le défaut de notre éducation classique : nous tous, en sortant de nos classes, nous avons cru que la croyance des Grecs ne remontait pas au delà de leur Cécrops, et de leur Saturne fils du Ciel et de la Terre, posé on ne sait où dans l'histoire de l'humanité. Mais cela n'est plus soutenable en ce moment. Non-seulement on sait que plusieurs de leurs croyances venaient de l'Egypte, mais, par l'étude de leur langue, on a prouvé leur parenté avec les peuples de l'Inde, on a prouvé que les Grecs et les Indiens ont dû partir d'une même souche. Bien plus, voilà qu'on trouve leurs dieux et leurs personnages mythologiques, non-seulement dans l'Inde[1], mais à la Chine. Les livres chinois nous apportent les figures des Cyclopes, des Satyres, des Amazones, des Harpies, des Myrmidons des livres grecs, noms hiéroglyphiques, que les Grecs, qui en avaient perdu l'explication, ont regardés comme appartenant à des êtres réels[2]. Ceci est encore un fait qui sape par sa base le système philosophique qui prétend que l'esprit humain en Grèce a inventé ou trouvé, sans précédent, le Dieu, un, spirituel, etc. Pourquoi M. Saisset n'a-t-il pas parlé de ces preuves de filiation et de tradition? C'était un devoir de le faire, puisqu'il s'agit de savoir si les Grecs ont inventé ce qu'il y a de pur dans leurs croyances, ou s'ils l'ont reçu d'ailleurs. Au lieu de cela, nous allons voir M. Saisset ne remonter pas plus loin qu'Orphée, comme si, avant Orphée, même en Grèce, il n'y avait pas eu des croyances. C'est pourtant sur cette hypothèse qu'est fondée la principale argumentation de M. Saisset contre Mgr de Paris. Mais auparavant relevons une erreur essentielle.

Mgr l'archevêque de Paris refusant à la philosophie d'avoir inventé les dogmes de la religion naturelle, M. Saisset lui repro-

[1] Voir un article de M. de Chézy, *sur l'origine indienne de la mythologie grecque*, dans notre tome VII, p. 299.

[2] Voir la figure chinoise de *deux centaures* et d'*une amazone*, avec la dissertation qui y est jointe, dans nos tom. XIX, p. 96, et Ier (3e série), p. 32.

che de faire *lire la Bible à Socrate et à Platon*, et traite d'*expédient désespéré de donner au platonicisme une origine orientale et judaïque* (1043 et 44).

M. Saisset triomphe ici un peu trop à son aise, et d'abord il n'expose pas avec vérité la pensée de Mgr. Le prélat cite expressément *deux sources* de la philosophie grecque : « D'où » étaient venues aux païens, dit-il, ces vérités obscurcies et » incomplètes? Est-ce d'une *révélation primitive*, et de la con- » naissance qu'ils eurent des *livres saints?* Nous les croyons » sorties de cette *double source* (p. 98). » M. Saisset ne parle pas de la tradition primitive, et semble railler Mgr d'avoir fait lire la Bible à Socrate et à Platon. Cela est-il loyal et juste? nous l'en laissons juge. — Nous reviendrons plus tard sur la probabilité de la question de savoir si Platon a lu la Bible. Examinons en ce moment les origines que M. Saisset assigne à la philosophie grecque :

M. Saisset expose mal l'origine de la religion d'Orphée.

M. Saisset dit à Mgr l'archevêque : « Qui a donné à la Grèce » ses arts, sa littérature, sa liberté, sa philosophie, sinon la reli- » gion d'Orphée, » qu'il met sur la même ligne que Moïse?— Or, nous savons où Moïse a puisé sa religion : il avait la religion primitive, celle d'Adam, de Noé, des patriarches, à laquelle Dieu ajouta la révélation du Sinaï, faite extérieurement au milieu des tonnerres et des éclairs, et dont les préceptes furent gravés sur la pierre. Mais d'où venait la religion d'Orphée, l'avait-il inventée, l'avait-il tirée de sa raison? Voilà le vrai point de la question. M. Saisset, qui le cite en faveur de sa théorie philosophique, semble la résoudre en sa faveur. Mais à tort et sans fondement. Les historiens de la philosophie disputent pour savoir si Orphée a existé, si les ouvrages que nous avons de lui n'ont pas été inventés plusieurs siècles après l'ère chrétienne[1]. Dans tous les cas, ils le font venir du nord de la Thrace, le disent d'une famille dont les membres, de père en fils, étaient

[1] Voir sur cette question les détails donnés par Schoel, *Histoire de la littérature grecque*, t. I, p. 38.

iniateurs, prophètes, par conséquent possédant une tradition ou des livres anciens traditionnels ; ce que nous admettons sans peine ; ces traditions renfermaient plusieurs croyances, chrétiennes ou primitives, ce qui a choqué la plupart des critiques, et leur a fait soutenir que ces poésies étaient récentes, tandis qu'à nos yeux c'est une preuve de leur antiquité. Enfin, Creuzer[1] a lui-même pensé que ses doctrines dérivent de l'Egypte, ce qui nous rejette encore dans cet Orient, en face de cette famille patriarchale, juive, chaldéenne, noétique, que nous retrouvons partout. — Et puis, pourquoi M. Saisset ne parle-t-il pas de Linus, qui exista avant Orphée, et de Musée, qui fut son contemporain et son maître ? Pourquoi faire ainsi d'Orphée, contrairement à l'histoire, un révélateur, un messie, tandis qu'il ne nous est offert que comme un initiateur, par conséquent, comme ayant été initié lui-même et possédant une doctrine traditionnelle? Il nous serait facile de prouver ce que nous disons ici par des citations tirées des ouvrages d'Orphée ; mais M. Saisset nous dirait que ce sont précisément ces citations qui sont apocryphes ; nous préférons donc nous appuyer de l'autorité de M. Cousin, qui s'exprime ainsi dans ses *Notes sur le Ménon* de Platon : « Voilà » donc une même doctrine, qui du tems de Platon était rapportée » également et aux pythagoriciens, et aux *anciens théologiens,* » dont le représentant était Orphée, ὁ θεόλογος[2]. » — Ainsi Orphée fut le représentant et le continuateur de théologiens plus anciens que lui ; nous ne disons pas autre chose. Mais dès lors il ne faut plus comparer Orphée à Moïse ; il ne faut pas citer Orphée pour preuve du droit et de la force de l'esprit humain à inventer des religions. Ce n'est point *l'instinct moral et religieux, l'instinct divin* qui lui a donné sa religion, elle ne fut pas un *développement* de cet instinct.

M. Saisset expose mal la doctrine de Xénophane.

Pour réfuter Mgr l'archevêque, M. Saisset a recours à Xénophane, à Anaxagore et à Platon. Avant eux, les dogmes que nous

[1] *Symbolik,* vol. III, p. 292.
[2] *Œuvres de Platon*, tome VI, p. 478.

appelons de la religion naturelle ou primitive n'existaient pas ; c'est à la philosophie grecque que la raison en est redevable, et de la Grèce ces dogmes ont passé dans le christianisme ; c'est par ces erreurs historiques que M. Saisset répond à Mgr. Ecoutons-le :

« M. l'archevêque voudrait-il bien nous dire où était, au 7e » siècle avant l'ère chrétienne, ce qu'il lui plaît d'appeler la reli- » gion naturelle? Est-ce dans les poëmes d'Homère, ou dans la » théogonie d'Hésiode qu'était déposé le dogme d'un Dieu unique » et spirituel? Est-ce à Delphes ou à Eleusis que s'enseignait la » spiritualité de l'âme? Quelle voix s'est élevée *pour la première* » *fois au sein du paganisme*, pour attaquer les croyances poly- » théistes? »

L'histoire nous dit que la religion naturelle ou vraie était alors renfermée pure dans la Bible, enseignée purement par Jérémie et les prêtres de son tems, et que des fragmens plus ou moins purs subsistaient encore dans les familles et les livres de toutes les nations; que ce furent les prophètes et les savans juifs, alors dispersés ou captifs en Assyrie, en Egypte, et ailleurs sans doute, qui ne cessèrent d'attaquer le polythéisme ; M. Saisset, au contraire, toujours parqué dans la Grèce, répond : — « C'est celle » de Xénophane, le *père* de la philosophie grecque. L'auteur de » la *Cité de Dieu* a consacré une grande partie de ce bel ouvrage » à combattre les superstitions de l'anthropomorphisme païen ; » mais l'école d'Elée lui avait porté les *premiers coups*, dix siècles » avant saint Augustin, tant le polythéisme avait de racines « dans le genre humain, tant la philosophie grecque a eu de » la peine à les extirper (comme si elle les avait extirpées !), » tant il *est chimérique* de croire que le dogme d'un *Dieu unique* » *et spirituel* soit une donnée *naturelle et primitive* de la raison » (de la raison, non, mais de la révélation, oui). Xénophane est le » *premier en Grèce* qui ait proclamé ce dogme essentiel dans » deux vers immortels, que nous a conservés Clément d'Alexan- » drie, et dont voici le sens :

« Un seul Dieu supérieur aux dieux et aux hommes,
» Et qui ne ressemble aux mortels ni par la *figure*, ni par l'esprit. »

Voilà qui est clairement défini et arrêté ; par Xénophane, *l'instinct* humain est passé à la *religion* d'un Dieu un et spirituel. Mais écoutons l'histoire ; c'est M. Cousin qui va la faire parler :

« Si Xénophane n'eut pas de maîtres, à proprement parler, il » s'instruisit librement à la grande école de son siècle. Il s'ins- » pira de toutes les doctrines contemporaines, mais il ne s'as- » servit à aucune, et fonda lui-même un système qui suppose » l'existence et la connaissance préalable de deux autres[1], » c'est-à-dire de celui des pythagoriciens et de celui des Ioniens. « Son » système est loin d'avoir l'unité qu'on lui prête généralement » (M. Saisset en particulier) (p. 27)... C'est un mélange où les deux » grandes philosophies contemporaines coexistent sans être fon- » dues véritablement (p. 28). » La partie cosmologique et physique est ionienne (p. 30); en quelques parties même, il a suivi Anaximandre, ionien comme lui, et même d'après Stobée, il a emprunté à Bérose[2]. Or, avec Bérose, le voilà en pleine Chaldée ; et qui nous dira s'il n'a pas trouvé là son idée de Dieu un et spirituel? Il a connu les fossiles, et de là il concluait que dans « un certain tems, toute la terre avait été couverte d'eau, » et que le genre humain y avait péri (p. 37) ; » ce qui est aussi dans Bérose. Voilà pour les *sources* où Xénophane a pu puiser et ce que M. Saisset aurait dû dire. — Au reste, quant à son Dieu en lui-même, c'est encore à tort que M. Saisset dit qu'il enseigna un Dieu *unique*. Il était unique sans doute dans le sens du panthéisme, car il est probable que de Dieu et du monde, il ne faisait qu'une grande unité, éternelle et incorruptible[3]. Le vers que cite M. Saisset dit bien qu'il ne ressemblait pas aux mortels par la *figure*, mais il fallait ajouter que la figure de Dieu suivant Xénophane était sphérique. « Le tout est un, il est » sphérique, » lui font dire Cicéron et Théodoret[4], « Dieu est éter- » nel, un et sphérique ; il n'est ni infini ni fini, » lui fait dire Aris-

[1] *Fragm philos. phil. ancien.*, p. 13, 2e édit.

[2] Stobée, *Eccl.*, I, 27, p. 556 ; dans Cousin, *ibid.*, p. 32.

[3] Voir comment M. Cousin l'excuse d'avoir professé l'opinion d'un panthéisme exclusif, en prétendant que Plutarque, Stobée, Théodoret, Origène, ne l'ont pas compris. *Ibid.*, p. 65.

[4] *Ibid.*, p. 65 et 67.

tote[1]. Enfin, nous ne savons où M. Saisset a trouvé que le Dieu de Xénophane était *spirituel*. Aristote dit positivement le contraire, d'après M. Cousin. « Xénophane, qui le premier[2] parla » de l'unité (ou plutôt d'unité,) car Parménide passe pour son » disciple, n'a pas eu de système précis ; il ne parait pas » s'être prononcé sur la nature de cette unité, si elle était *ma-* » *térielle* ou *spirituelle ;* mais en contemplant l'ensemble du monde » (ou plutôt du ciel), il a dit que l'unité (cette unité) est Dieu. » — « Tel est le jugement auquel, selon nous, il faut s'arrêter, » ajoute M. Cousin[3].

On se demande maintenant si M. Saisset a connu, ou s'il a dissimulé ces passages. Dans tous les cas, peut-on dire absolument que Xénophane est le *premier* qui en Grèce a proclamé le dogme *essentiel d'un Dieu unique et spirituel ;* et est-ce Xénophane qui nous prouve que la raison humaine passe par son énergie propre de l'*instinct* à la religion ?

M. Saisset ne connaît pas ou expose mal la doctrine d'Anaxagore.

Nous sommes désolés de le dire, mais il est certain que M. Saisset a arrangé à l'appui de son système l'exposé de la doctrine d'Anaxagore, comme il l'a fait pour celle de Xénophane. Écoutons-le d'abord :

« Qui a *conçu* Dieu *pour la première fois* comme une intelli- » gence, *pure de tout mélange*, source de l'ordre et de l'harmonie » de l'univers ? C'est encore un philosophe, c'est Anaxagore, à » qui Aristote, saisi d'admiration pour un de ses plus glorieux » prédécesseurs, accorde ce magnifique éloge : — Quand un » homme vint dire, *pour la première fois,* qu'il y avait, dans la » nature comme dans les animaux, une *intelligence* qui est la » cause de l'arrangement et de la beauté de la nature, cet » homme parut seul avoir conservé sa raison au milieu des fo- » lies de ses devanciers (p. 1040). »

[1] Dans Cousin, *ibid.*, p. 69.

[2] Il n'y a pas, dans le texte, le *premier* d'une manière absolue ; Aristote parle du système de Mélissus et de Parménide, puis il dit *le premier avant eux*, πρῶτος τούτων ; ce qui est bien différent.

[3] Dans Cousin, *ibid.*, p. 73.

Le point essentiel de la discussion est ici dans les mots *conçu Dieu* et *pour la première fois*, aussi c'est à bon escient que M. Saisset répète deux fois cette dernière expression. Malheureusement ni l'une ni l'autre ne se trouvent dans Aristote. C'est M. Saisset qui les lui prête; Aristote même dit positivement le contraire, comme on peut le voir dans le texte que nous publions en note[1]. Aucune des traductions d'Aristote, latines ou françaises, n'a mis ici *pour la première fois*[2]. Mais cependant, comme ce mot s'accorde très-bien avec la pensée philosophique de l'*invention de Dieu* par l'esprit humain, M. Cousin a fait comme M. Saisset, il a introduit une expression équivalente à la phrase qui suit immédiatement : « Or, nous savons avec certi- » tude, qu'Anaxagoras *entra le premier* dans ce point de vue; » *avant lui* Hermotime de Clazomène paraît l'avoir *soupçonné*. » Il y a simplement dans le texte qu'*Anaxagore toucha cet ordre de considérations*, comme le traduit M. Ravaisson. D'ailleurs, comment dire qu'il fut le *premier*, puisqu'on ajoute immédiatement qu'*avant lui* Hermotime en avait *parlé* (εἰπεῖν et non *soupçonné*). « Ces *nouveaux philosophes*, continue M. Cousin, érigè- » rent en même tems cette cause de l'ordre en principe des » êtres, principe doué de la vertu d'imprimer le mouvement. » Il n'y a pas dans le texte ces *nouveaux philosophes*, Aristote parle d'une manière indéterminée, en disant : *Ceux donc qui pensèrent ainsi*, etc. MM. Pierron et Zévort vont encore plus loin que M. Cousin dans leur traduction. « Ces deux philoso-

[1] Voici tout le passage : Νοῦν δέ τις εἰπὼν εἶναι, καθάπερ ἐν τοῖς ζώοις, καὶ ἐν τῇ φύσει τὸν αἴτιον καὶ τοῦ κόσμου, καὶ τῆς τάξεως πάσης οἷον νήφων ἐφάνη παρ' εἰκῆ λέγοντας τοὺς πρότερον. Φανερῶς μὲν οὖν Ἀναξαγόραν ἴσμεν ἁψάμενον τούτων τῶν λόγων. Αἴτιον δ' ἔχει πρότερον Ἑρμότιμος ὁ Κλαζομένιος εἰπεῖν. Οἱ μὲν οὖν οὕτως ὑπολαμβάνοντες, ἅμα τῷ καλῶς τὴν αἰτίαν ἀρχὴν εἶναι τῶν ὄντων ἔθεσαν καὶ τὴν τοιαύτην, ὅθεν ἡ κίνησις ὑπάρχει τοῖς οὖσιν. Ὑποπτεύσειε δ' ἄν τις Ἡσίοδον πρῶτον ζητῆσαι τὸ τοιοῦτον, κἂν εἴ τις ἄλλος ἔρωτα ἢ ἐπιθυμίαν ἐν τοῖς οὖσιν ἔθηκεν ὡς ἀρχὴν, οἷον καὶ Παρμενίδης. *Métaph.*, l. I, ch. III et IV : t. II, p. 843 et 844, édition de Duval.

[2] Voir M. Ravaisson, *Essai sur la métaphysique d'Aristote*, p. 121; M. Cousin, dans sa traduction du Ier *Livre de la métaphysique*, p. 137; et MM. Pierron et Zévort, *La métaphysique d'Aristote*, t. I, p. 18.

phes, disent-ils, *arrivèrent donc à la conception de l'Intelligence, et établirent,* etc. ; ce n'est pas traduire οἱ μὲν οὖν οὕτως ὑπολαμβάνοντες ; c'est imposer à Aristote un système philosophique qu'il continue à contredire. « On pourrait dire, continue M. Cousin, qu'*avant eux,* Hésiode avait *entrevu cette vérité* (gradation » qui n'est pas dans ζητῆσαι τὸ τοιοῦτον, *hoc quæsivisse*), Hésiode, » ou *quiconque* a mis dans les êtres, comme principe, l'amour » ou le désir, par exemple Parménide. »

Au reste, ce qui prouve qu'Aristote n'a pas voulu définir ici celui qui avait *conçu Dieu*, comme le lui fait dire M. Saisset, ni celui qui *était arrivé à la conception de l'Intelligence*, comme le lui font dire MM. Pierron et Zévort, ni qu'Anaxagoras était *entré le premier dans ce point de vue*, comme disent MM. Saisset et Cousin, c'est qu'il ajoute immédiatement après : « Quant à la » question de savoir à qui appartient la *priorité*[1], qu'il nous soit » permis de la décider plus tard...[2]. » Il faut donc toujours se défier de ces modernes traductions philosophiques.

Quoi qu'il en soit, nous croyons avoir prouvé que M. Saisset a eu tort d'opposer Anaxagore à Mgr de Paris, et de donner ce philosophe, comme *ayant conçu Dieu, pour la première fois, comme une intelligence pure de tout mélange ;* et quant à cette dernière expression, la νοῦς d'Anaxagore était si peu *pure de tout mélange*, il était si difficile de la démêler du milieu de ces principes ou parties similaires infinies en nombre, qu'il établissait, que ni Aristote ni Platon ne voulurent l'admettre[3]. D'ailleurs, quelle qu'ait été cette intelligence, et surtout supposé que l'idée en ait été pure, il faudrait encore prouver qu'Anaxagore, qui était *Ionien*, ne l'avait pas puisée dans cet Orient mystérieux[4].

[1] Nous prions nos lecteurs de remarquer l'ordre logique de la traduction de M. Cousin, qui dit qu'Anaxagore fut le *premier,* mais qu'*avant* lui il y avait Hermotime, et *avant* celui-ci Hésiode, ou *quiconque*..., et que finalement Aristote ne veut pas s'occuper de la *priorité.*

[2] Dans M. Cousin, *ibid.*, p. 138, qui prévient que nulle autre part Aristote ne tient cette promesse.

[3] Voir en particulier la réfutation de Platon dans le *Phédon,* t. I, p. 276.

[4] Il existe un ouvrage de Carus intitulé : *De Anaxagoreæ cosmo-theologiæ*

M. Saisset accuse à tort Mgr l'archevêque de défigurer la doctrine de Platon et expose mal la doctrine de ce philosophe.

« M. l'archevêque de Paris, dit M. Saisset, *défigure* de la ma-» niere la plus *étrange* le système de Platon, lui attribuant tour » à tour la théorie de l'*émanation*, qui est *panthéiste*, et la théorie, » de *deux principes* coéternels, qui est *dualiste.* »

Puis, sans chercher à prouver que Platon n'est pas coupable de ces deux erreurs, il accuse Mgr de confondre les tems et les lieux, de ne pas distinguer entre les platoniciens d'Athènes et ceux d'Alexandrie, et « conseille à ceux qui vou-» dront connaître Platon de lire non le chapitre du docte pré-» lat, mais deux pages du *Phédon* et du *Banquet* (p. 1042). »

On comprend que nous ne pouvons chercher à exposer ici les diverses idées de Platon sur Dieu et la nature; nous nous contenterons de dire que si Mgr se trompe dans la doctrine qu'il attribue à Platon, il se trompe avec des personnes que M. Saisset a l'habitude de respecter. En effet, nous nous souvenons que deux fois M. Cousin a attribué l'émanation à Platon. « Sydenham, dit-» il, entend par la Μῆτις orphique l'intelligence divine, laquelle » *produit d'elle-même* les idées que Platon appelle ici πόρος, riche » *émanation* de l'intelligence dont participe la pauvreté, πενία, » c'est-à-dire la matière, qui, sans sa participation aux idées, » manquerait de forme[1]. » Et un peu plus loin : « Si l'intelli-» gence humaine est une *émanation de l'intelligence divine*, elle a » une affinité intime avec les idées, etc.[2]. » —Un autre savant, qui a étudié Platon pour le moins autant que M. Saisset, M. Henri Martin[3], attribue à Platon la même erreur : « Je pense donc, » dit-il, que cette partie de l'âme du monde et des âmes des » astres et des hommes qui perçoit les idées, et que Platon lui-» même nomme éternelle et *divine*[4], est, suivant lui, une *éma-*

fontibus, Leipsick. 1796, in-4°, que nous n'avons pu consulter, les bibliothèques publiques étant fermées pendant les fêtes de Pâques.

[1] *Notes* sur le *Banquet*, t. VI, p. 443 des *Œuvres de Platon*.

[2] *Ibid.*, p. 455.

[3] Voir ses belles *Etudes sur le Timée*, t. I, p. 357.

[4] *Politique*, p. 309, c. d., et *Timée*, p. 44, c.

» *nation* de la Divinité, c'est-à-dire la *Divinité* même, manifes- » tant plus ou moins sa présence dans les âmes, où elle apporte » la lumière et l'ordre. » Quant à la théorie des deux principes coéternels, *Dieu* et la *matière première*, elle est renfermée si clairement dans Platon, que nous nous étonnons que M. Saisset ait pu paraître l'ignorer. M. Martin n'en fait pas le sujet d'un doute : « D'après Platon, dit-il, la *matière première* du monde, » le lieu indéterminé, ὕλη, τόπος, χώρα, ἄπειρον, a toujours existé... » L'on voit dans le *Timée* non-seulement que le chaos est an- » térieur au monde, mais que l'action de Dieu *était absente du* » *chaos*, et que par conséquent Dieu n'en était pas l'auteur[1]. »

Nous attendons que M. Saisset nous explique en quoi Mgr est coupable d'attribuer ces deux grossières erreurs et leurs déplorables conséquences à Platon.

« Mais, dit encore M. Saisset, Socrate vient *annoncer* aux » hommes le dieu de la conscience, le suprême et incorruptible » arbitre de nos destinées, le juge et le père de tous les hommes. » Elève de Socrate, héritier d'Anaxagore et de Parménide, in- » terprète accompli de la sagesse de l'antiquité, Platon en re- » cueille tous les trésors et les assemble dans ces immortels » dialogues, *véritables évangiles de la philosophie* (p. 1040). »

Mgr, sans entrer dans la discussion de ces divers points, ne nie pas que la philosophie antique ne professât de grandes et belles vérités, mais il refuse de croire qu'elle les eût *inventées*; il les attribue d'une part à la tradition paternelle et naturelle qui avait conservé les dogmes de la révélation primitive apportée par la famille de Javan, fils de Noé, qui avait peuplé l'Ionie et une partie de la Grèce; d'autre part, au contact que Platon et les philosophes avaient eu avec les peuples orientaux, égyptiens, phéniciens, longtems mêlés avec les juifs, qui conservaient intacte la révélation primitive. M. Saisset dénature ici la pensée de Mgr l'archevêque, en lui demandant si Socrate a lu la *Bible*, si Platon a copié la *Genèse*, si Pythagore a conversé avec *Daniel*. Telle n'est pas la question; ces philosophes ont pu

[1] *Ibid.*, t. II, p. 180 et 182.

connaître les doctrines primitives de la Bible sans lire la Bible elle-même; ils ont pu connaître les opinions des Juifs sans avoir conversé directement avec les prophètes.

Et quant à l'origine orientale et traditionnelle de la philosophie de Platon, nous avons encore pour nous l'autorité de Platon lui-même et de M. Cousin, qui résume ainsi les sources de la philosophie platonique. « Il y a un *regard aux mystères* dans tout ce » mythe de *Phèdre*, mais en même tems un libre esprit se joue » dans les détails et préside à la coordination de l'ensemble » (c'est exactement ce que nous soutenons)... La religion se lais- » sait *exploiter* par la raison et la science, qui *mettaient à contri-* » *bution ses traditions*, et y *puisaient* avec respect et indépen- » dance... Platon est un philosophe qui, selon l'école de Pytha- » gore, au lieu de *s'asservir à la tradition*, s'en sert comme d'une » forme pour ses propres idées[1]. Il lui a *emprunté* la démonstration » de l'immortalité de l'âme par son activité essentielle (458). »

« Le mépris marqué pour les livres et l'écriture; *l'appel à une* » *tradition des anciens, des anciens qui seuls savent la vérité*, à » *l'Egypte*, aux *prêtres* de Dodone; la comparaison de la sim- » plicité antique avec la frivolité moderne... prouvent incontes- » tablement un retour complaisant vers *le passé*, et attestent dans » le *Phèdre* une teinte pythagoricienne, mystique et *orientale*... » L'esprit attique s'y développe originalement sur la base du » pythagorisme et des *traditions étrangères* (p. 463)... Encore » une fois, les traditions de *l'Orient*, celles des pythagoriciens, » par leur antiquité, leur renommée de sagesse, leur caractere » religieux et les vérites profondes qu'elles renfermaient... *ser-* » *vaient de base aux conceptions de Platon*; c'était pour ainsi dire » l'étoffe de sa pensée (p. 465). »

« Platon, d'après Proclus lui-même, ne fit qu'appeler *tout le* » *monde*[2] à l'initiation pythagorique... Fidèle aux *traditions* de

[1] *Notes* sur *Phèdre*, dans son vol. VI, p, 453, 454; laquelle note est reproduite dans les *Fragmens sur la philosophie ancienne*, p. 151.

[1] « *Tout le monde*, c'est-à-dire, ajoute M. Jules Simon, tous les esprits » assez élevés pour comprendre et goûter ses doctrines. On sait avec » quel mépris Platon traitait les dernières classes du peuple... Lui-même

» cette chaîne dorée à laquelle il appartient, il reproduit les » doctrines orphiques et pythagoriciennes (voilà les faits de » la révélation primitive), en y joignant le caractère de la phi- » losophie et du langage de Socrate[1]. (Voilà l'action propre de » la philosophie que nous sommes loin de nier). »

De tout cela, nous croyons pouvoir hardiment conclure que Platon n'a pas *inventé* les dogmes et les préceptes qui constituent le fond de sa philosophie. Il les a pris dans les croyances antiques, conservées dans les traditions nationales de la Grèce, ou des nations de l'Orient.

S'il est absurde que Platon et les Grecs ont eu une connaissance directe ou indirecte de la Bible.

On vient de le voir, nous n'avons aucun besoin, pour prouver que les philosophes n'ont pas *inventé* ce qu'il y a de vrai dans leurs croyances, qu'ils aient lu la *Genèse* ou conversé avec les *prophètes;* il nous suffit qu'ils aient pu, ou plutôt qu'ils n'aient pas pu ne pas connaître les traditions primitives, portées dans tous les pays par les fils de Noé, fondateurs des peuples. Mais cependant est-ce donc une chose absurde et invraisemblable que de soutenir que Solon, que Pythagore, que Platon, aient eu connaissance de la *Bible*, c'est-à-dire de la *loi* des Juifs? Pour résoudre cette question avec l'impartialité que les hommes graves de l'école vraiment historique moderne aiment à mettre dans leurs études et leurs assertions, il faut observer :

1° Que cette loi, religion des Juifs, n'était pas une doctrine cachée, confiée à quelques adeptes ou à une caste, comme chez les Orphiques, les Pythagoriciens et les Egyptiens. La croyance des Juifs, c'est-à-dire la Bible, faisait partie de leur constitution, il était impossible de voyager en Judée, de converser avec des juifs, d'habiter leurs villes, sans savoir qu'ils ne reconnaissaient

» se raille des philosophes dont les doctrines sont intelligibles aux cor- » donniers. » Voir Proclus, *sur le Timée*, p. 40. — Les prédicateurs du christianisme seuls nous ont appris que la vérité est faite pour les *cordonniers* aussi bien que pour les *philosophes*.

[1] *Du Comm. de Proclus sur le Timée*, par M. Jules Simon, p. 35 et 36.

qu'un Dieu, différent de tous les dieux, sans figure, sans représentation matérielle ou symbolique, adoré dans un seul temple; les fêtes et les sacrifices se célébraient à découvert; la lecture de la Bible était publique, le Juif et l'étranger pouvaient l'entendre.

2° Il faut faire attention encore que les Juifs, connus souvent sous les noms de Chaldéens, de Syriens, de Phéniciens, ont visité tous les pays; quelle absurdité y a-t-il à croire que quelqu'un a visité Athènes, et même s'y est établi? Ce n'est pas tout encore : la Providence, dans la vue sans doute de répandre les vérités qu'ils conservaient, les a dispersés plusieurs fois dans tout l'Orient, en Assyrie, en Perse, en Egypte et dans d'autres pays. Nous savons qu'ils pratiquaient leur foi, et sans doute qu'ils ne devaient pas cacher leur doctrine dans les conversations particulières. Pourquoi ces doctrines ne seraient-elles pas *arrivées à Athènes*, *comme un bruit merveilleux,* comme M. Cousin le dit de la première connaissance du pythagoricisme[1] ?

3° Nous savons avec certitude que les principaux philosophes grecs voyageaient en Orient dans le but avoué et connu d'étudier les dogmes, et les *livres* religieux antiques.

Voyons maintenant ce qui s'est passé chez les Grecs.

Solon, au commencement du 6e siècle avant Jésus-Christ, visita l'Orient, et passa quelques tems en Egypte, où non-seulement il étudia la sagesse des prêtres égyptiens, mais copia leurs livres; il y avait même composé un ouvrage, qui, s'il avait été achevé et publié, *l'aurait mis au-dessus d'Hésiode et d'Homère*[2]. Il y était surtout parlé de la belle et vaillante race à laquelle les Grecs devaient *leur origine*. Cet ouvrage existait encore du tems de Platon : « Ces » manuscrits, dit Critias, étaient chez mon père, je les garde en» core chez moi, et je les ai beaucoup étudiés dans mon enfance[3].»

Un siècle après, Pythagore consulte encore l'Orient, et habite

[1] *Frag. philos.*, p. 155.

[2] Platon dans *le Timée*, *Œuvres*, t. XII, p. 105.

[3] *Critias*, *ibid.*, p. 260. — C'est de ce livre en particulier qu'est tiré le récit de l'Atlantide.

22 ans l'Égypte, visite probablement les contrées de la haute Asie; au moins il trouve le moyen, dit Schœll[1], de se procurer la connaissance des sciences (et dogmes) qu'on y cultivait.

Enfin, Platon, né en 430, mort en 347 avant notre ère, vient encore chercher la sagesse en Orient; il demeure 13 ans ou au moins 3 ans en Égypte, y a pour maître l'égyptien Sechnuphis d'Héliopolis[2], désire visiter la Chaldée et la Perse, en est empêché par les guerres actuelles, et revient dans sa patrie où il compose ces dialogues qui sont, dit M. Saisset, l'évangile de la philosophie.

Or, pendant cet intervalle de tems, voici ce qui s'était passé au sein du peuple juif. Salmanazar avait enlevé les dix tribus, et les avait dispersées dans les provinces de son vaste empire (717 avant J.-C.). Nabuchodonosor prend trois fois la ville de Jérusalem (602, 594, 584 avant J.-C.), et la dernière fois la brûle, ainsi que le temple. En trois fois aussi il emmène en Babylonie une partie du peuple juif. Jérémie prophétise à Jérusalem, en Chaldée, à Babylone, en Égypte, ainsi que Daniel, Saraias, Baruch, Ézéchiel. Ces prophéties sont écrites et répandues parmi les Juifs. Les Juifs, malgré le conseil de leurs prophètes, font alliance avec les Égyptiens, qui envoient une armée à leur secours. Après leur défaite, une partie du peuple juif passe en Égypte (583 avant J.-C.). Daniel est nommé gouverneur de la province de Babylone et chef des mages; ses amis partagent sa fortune et prennent part à l'administration de l'empire sous trois rois; il est nommé un des trois chefs de l'État sous Darius le Mède, qui reconnaît le Dieu des Juifs, et défend, par une ordonnance publiée dans tout l'empire, de s'adresser à une autre divinité qu'à ce Dieu (550 avant J.-C.). Cyrus met les Juifs en liberté, et leur permet de rebâtir Jérusalem (543 avant J.-C.). L'Égypte est conquise par les Perses (522). Assuérus épouse une Juive; il abandonne à son favori Aman le sort des Juifs; puis révoque cet ordre, et permet aux Juifs de se venger de tous

[1] *Histoire de la littérature grecque*, t. II, p. 296.
[2] Clément d'Alex., *Stromat.*, l. I, ch. XV, p. 303, édit. de Cologne, 1688.

leurs ennemis, et ordonne de respecter leur Dieu (504 avant J-C.). Artaxercès avait permis de relever les portes et les murs de Jérusalem ; le temple avait été rebâti et inauguré. Néhémie et Zacharie publient leurs prophéties (435 avant J.-C.), qui ont cours non-seulement parmi les Juifs de Palestine, mais encore parmi ceux en grand nombre qui habitaient l'Égypte. Tous les Juifs étaient obligés de posséder le livre de la loi et de la mettre en pratique.

Or, cela étant ainsi, nous demandons maintenant si c'est une chose absurde de supposer que Solon, Pythagore, Platon ont eu connaissance des livres des Juifs, ou au moins ont conversé avec quelques Juifs instruits et connaissant leur loi, comme l'a dit Mgr de Paris? Et les Pères qui ont avancé que Platon avait connu les doctrines bibliques, sont-ils donc si coupables? Tout le monde aveuera que M. Saisset a été ici un peu trop tranchant. Il aurait dû prendre exemple sur son maître, M. Cousin, qui dit avec plus de circonspection, tout en refusant de croire que Platon a lu en Égypte Moïse et les prophètes : « Il ne faut pas non » plus nier un *rapport réel* au milieu des plus profondes diffé- » rences... C'est nier les *traditions antiques* (nous disons pri- » mitives) qui ont *servi de fondement,* en Grèce, à l'art comme à » la *philosophie,* à l'imagination comme à la *raison*[1]... » Plus, en » effet, on approfondira les dialogues de Platon, et plus on y » trouvera d'*élémens réels et historiques* librement employés[2]. » Ajoutons en outre que Platon reconnaît lui-même, dans l'*Épinomis,* qu'une grande partie de sa science sur les dieux, il la doit à un *barbare*, à un *Chaldéen*[3].

Quant aux communications des Juifs avec les Latins, un fait curieux et important nous a été révélé tout récemment, c'est

[1] *Notes sur le Banquet*, t. VI, p. 434.

[2] *Ibid.*, p. 432.

[3] *Epinomis*, dans les *Œuvres,* t. XIII, p. 22. — Nous savons bien que l'on prétend que l'Epinomis n'est pas de Platon, mais de *Philippe*, son disciple. Cela nous prouverait que ce disciple avait divulgué une des sources de la science de Platon, que celui-ci avait tenue secrète. Voir nos *Annales,* t. II, p. 97 (IIIe série).

que, 140 ans avant Jésus-Christ, « les Juifs avaient essayé de faire » recevoir leur religion aux Romains, qu'ils avaient élevé des au- » tels à Rome (ce qui nous ferait croire qu'ils étaient des exilés des » dix tribus), et que le prêteur Hipalus les chassa de la ville, fit » détruire les autels qu'ils avaient élevés dans les lieux publics, » et les obligea à retourner en Palestine, et qu'il fit la même » chose aux Chaldéens qui avaient établi leur culte et leur » science à Rome[1]. »

Passons à une autre question.

Si c'est l'école stoïcienne qui a découvert le principe de la fraternité du genre humain.

« C'est le stoïcisme, et non le christianisme, dit M. Saisset, qui » a reconnu *pour la première fois* que les hommes sont frères, » et frères en Dieu, » et il cite sur cela l'autorité de Socrate et de Cicéron. Mais M. Saisset ne sait pas ou cache que les philosophes grecs et romains, tout en soutenant que les hommes sont frères, ne reconnaissaient comme *hommes* que leurs concitoyens, et non les *barbares* ni les *esclaves*. Les textes abondent, et nous lui en désignerons quelques-uns. Voici comment s'exprime Platon : « Tant cette disposition généreuse, qui veut la liberté et la » justice (pour les Grecs), tant cette haine innée des barbares » (par nature haïssant les barbares, φύσει μισοβάρβαρον) est en- » racinée et inaltérable parmi nous (Athéniens), parce que » nous sommes d'une origine purement grecque et sans mé-

[1] Ce fait avait été indiqué par Valère Maxime (l. I, 3, n. 2), qui avait désigné les Juifs sous le nom d'adorateurs du *Jupiter Sabazius;* les savans disputaient sur ce dieu et ne voulaient pas y reconnaître le *Dieu Sabaoth;* mais le cardinal Mai (dans son tom. III, 3e partie, p. 1-92 de ses *Scriptores veteres*) a inséré deux abrégés de Julius Paris et de Januarius Nepotianus, lesquels nomment les juifs et ôtent ainsi toute ambiguïté. Quant à cette *expulsion*, on peut dire d'elle ce que l'on dit de la fameuse médaille frappée en l'honneur de Dioclétien, pour avoir *aboli la religion chrétienne.* En effet, on a trouvé des inscriptions qui prouvent qu'au tems de Domitien on honorait encore ce dieu. Voir une de ces inscriptions dans l'édit. de *Valère Maxime,* de Pichius, Genève, 1618, p. 458, et le texte de J. Paris et de Jan. Nepotianus, dans nos *Annales*, t. v, p. 138 (IIIe série).

» lange avec les barbares[1]. » Et puis cette doctrine est érigée en loi dans la *République*.

« Grecs, il ne ravageront pas la Grèce ; ils ne brûleront pas les » maisons ; ils ne regarderont pas comme des adversaires (des » *ennemis*, ἐχθρούς) tous les habitans d'un Etat, *hommes, femmes* » et *enfans*....... Je reconnais avec toi que les citoyens de notre » Etat doivent garder ces ménagemens dans leurs querelles avec » les autres Grecs, et *traiter les barbares comme les Grecs se trai-* » *tent maintenant entre eux*[2], » c'est-à-dire ravager, brûler, traiter hommes, femmes et enfans en *ennemis*.

Or, non-seulement les barbares étaient exclus de la fraternité grecque, mais les esclaves étaient déclarés être *d'une nature différente*, dévouée à jamais à l'esclavage ; il faut entendre, dans la bouche d'Aristote, ce code nouveau de fraternité humaine :

« Quand on est inférieur à ses semblables, autant que le corps » l'est à l'âme, la brute à l'homme (et c'est la condition de tous » ceux chez qui l'emploi des forces corporelles est le meilleur » parti à espérer de leur être), on est esclave par nature » (οὗτοι μέν εἰσι φύσει δοῦλοι) ; pour ces hommes-là (il n'y a pas » le mot *hommes* dans le texte, mais *ceux-là*), ainsi que pour » les autres êtres dont nous venons de parler (les bêtes), le mieux » (βέλτιον) est de se soumettre à l'autorité d'un maître ; car il » est esclave par nature, celui qui peut se donner à un autre (il » n'y a pas *se donner* dans le texte, ce qui emporte une idée de » volonté ; il y a *être, appartenir à un autre*, ἄλλου εἶναι), et ce » qui précisément le donne à un autre, c'est de ne pouvoir aller » qu'à ce point, de comprendre la raison quand un autre la lui » montre, mais de ne la posséder pas en lui-même... La *na-* » *ture même le veut*... il est *évident* que les uns sont *naturel-* » *lement* libres, et les autres naturellement esclaves, et que, » pour ces derniers, l'esclavage est aussi utile qu'il est juste[3]. »

Telle est la philosophie grecque. Quand on connaît ces textes

[1] *Ménexène*, dans le *Platon* de Cousin, t. IV, p. 208.
[2] *La République*, dans le *Platon* de Cousin, t. IX, p. 300.
[3] *Politique*, traduite par Barthelémy Saint-Hilaire, t. I, p. 27 et 31.

qui ne sont pas les seuls, on se demande si M. Saisset a voulu s'amuser de la crédulité des lecteurs de journaux, quand il a intrépidement attribué à la philosophie d'avoir reconnu, *pour la première fois* (M. Saisset introduit partout cette expression dont il a besoin), que *les hommes sont frères et frères en Dieu?*

Au reste, les philosophes latins n'avaient pas d'autre pensée. Cicéron reconnaît aussi qu'il y a des *peuples entiers qui naissent esclaves*[1], et il mettait dans ce nombre la nation qui, reconnaissant clairement que les hommes sont tous créatures du même Dieu et fils du même père, était obligée de croire que tous les hommes sont frères et frères en Dieu ; tandis que, sous l'influence des dogmes païens, cette fraternité était impossible.

Sénèque, que M. Saisset ne veut pas citer, parce qu'il a pu avoir quelque connaissance du christianisme, tient le même langage que Cicéron. « La miséricorde, suivant ce chef des stoïciens, » est un *vice de l'esprit*, est une *preuve* de *petitesse d'esprit*, une » *maladie de l'âme*... Le sage ne doit pas laisser sans secours celui » qui pleure, mais il ne doit pas pleurer avec lui, ni *compatir* à ses » maux[2]. » Est-il étonnant, dit Mgr de Paris, après avoir cité les paroles précédentes[3], que ce digne moraliste ait osé dire : « Nous *noyons* les enfans qui sont nés difformes et débiles. Ce » n'est point la colère mais la raison qui nous ordonne de séparer » les choses inutiles des choses saines[4]. » Voilà pourtant les hommes que M. Saisset nous cite comme ayant inventé les pre-

[1] Judæi et Syri nationes natæ servituti. *De provinciis cons.*, n° 5.

[2] Plerique ut virtutem laudant misericordiam et bonum hominem vocant misericordem ; at hæc vitium animi est... Omnes boni misericordiam vitabunt ; est enim vitium pusilli animi... est ægritudo animi... Succurret alienis lacrymis, non accedet. *De Clementiâ*, l. II, c. 4, 5, 6.

[3] Voir son Mandement *sur les rapports de la charité avec la foi*, pour 1843. M. Saisset y apprendra, sur la morale des païens, beaucoup de choses qu'il paraît ignorer.

[4] Liberos quoque si debiles monstrosique editi sunt, mergimus ; non ira, sed ratio est, à sanis inutilia secernere. *De Irâ*, l. I, c. 15. Juste Lipse, dans ses notes, fait observer que ce ne sont pas seulement les enfans *débiles*, mais ceux qui étaient trop *nombreux* ou *à charge* aux parens qui étaient ainsi traités.

miers le dogme que *tous les hommes sont frères, et frères en Dieu!*

Les doctrines catholiques ne détruiront ni la raison, ni la philosophie humaines.

C'est bien à tort, au reste, que M. Saisset reproche à la doctrine catholique de vouloir humilier et annihiler la raison ou la philosophie. Non, elle ne veut rien de semblable, la raison est le plus précieux des dons du Créateur, et la philosophie est non-seulement un droit, mais un devoir. Mais cette philosophie doit consister à *rechercher*, *éclaircir*, *comprendre* la vérité et non à l'*inventer*. Si nous avons un reproche à faire aux philosophes, à Platon comme à Cicéron, c'est de n'avoir pas assez usé de leur raison : ils voyaient l'absurdité des enseignemens de leurs prêtres, mais ils déclaraient qu'il fallait les croire *sans raison* et *sans raisonner*. Nous n'inventons pas cette doctrine, elle est clairement formulée dans les deux plus sensés penseurs de l'antiquité.

« Quant aux autres démons (c'est-à-dire les dieux de la » Grèce), dit Platon, il est au-dessus de notre pouvoir de con- » naître et d'expliquer leur génération ; il *faut s'en rapporter » aux récits des anciens*, qui, étant descendus des dieux, comme » ils le disent, connaissent sans doute leurs ancêtres[1]. On ne sau- » rait refuser d'ajouter foi aux enfans des dieux, quoique leurs » récits ne soient pas appuyés sur des raisons *vraisemblables* ou » *certaines*. Mais comme ils prétendent raconter l'histoire de » leur propre famille, *nous devons nous soumettre à la loi et les » croire*[2]. »

Cicéron tient le même langage.

« Quand un philosophe veut que j'embrasse une religion, je » dois lui en demander compte, au lieu que j'en dois croire là- » dessus mes ancêtres, *même sans preuve*[3].

Bien loin donc de ne pas admettre la tradition, Platon et Cicéron lui accordent trop d'autorité. Car leur raison aurait

[1] Il s'ensuivrait de ce texte que les dieux de la Grèce n'étaient que les premiers hommes ou les fils de Noé, de qui ils tiraient leur origine ; ce qui a été soutenu par plus d'un auteur.

[2] Dans le *Timée*, t. XII, p. 136.

[3] *De Naturâ deorum*, l. III, n. 2.

dû examiner les preuves de cette tradition, remonter à l'origine, séparer ce qui était vraiment ancien de ce qui avait été surajouté; mais c'est leur demander trop sans doute; il y avait sur tout cela des ténèbres telles qu'elles ne pouvaient être débrouillées par la raison; il fallait la parole renouvelée du Christ, portée par le pêcheur Pierre ou le faiseur de tentes Paul.

Au reste, que telles aient été la prérogative et la fonction pour ainsi dire de la philosophie, c'est-à-dire qu'elle ait *raisonné* seulement sur des dogmes qu'elle n'avait pas *inventés*, nous citerons à l'appui de cette assertion une autorité que M. Saisset n'accusera pas de vouloir déprimer la raison. Il s'agit précisément de Xénophane et de ce que lui doit la philosophie : on va voir que M. Cousin est un peu plus dans le vrai que M. Saisset.

« Au lieu de poser simplement des dogmes, comme aurait fait » un pythagoricien ordinaire..., au lieu de prononcer des sen- » tences et presque des oracles, et de parler par symboles, Xé- » nophane *raisonna*... On peut dire que Xénophane a l'honneur » des premiers essais de dialectique... Les auteurs nous ont con- » servé *le corps de l'argumentation* par laquelle Xénophane *dé-* » *montrait* que Dieu n'a pas eu de commencement et n'a pas pu » naître... C'est là peut-être *la première fois* que, dans *la Grèce* » *au moins*, l'esprit humain a tenté de se *rendre compte de sa foi* » et de convertir ses *croyances en théories*... Sans doute, avant » lui, les *notions de l'unité, de la bonté et de la puissance de Dieu* » *ne manquaient point aux hommes,* et on les avait même ex- » primés avec toute la force et l'éclat du sentiment; mais per- » sonne, que nous sachions, n'avait essayé de trouver le rapport » qui unit ces idées entre elles, de manière à en faire la matière » d'un *raisonnement,* et à construire la *théorie* qu'Aristote nous a » conservée[1]. »

A la bonne heure, la philosophie n'a inventé les notions ni de l'unité, ni de la bonté, ni de la puissance de Dieu; elle a raisonné sur cela, elle a réduit ces notions en dialectique; elle en a

[1] *Fragm. philol. philos. ancienne,* p. 52, 53, 55.

tiré des conséquences, elle en a fait un système et une théorie, elle y a appliqué la première fois le raisonnement, au moins en Grèce; voilà qui est raisonnable, voilà que nous sommes d'accord. Mais on avouera qu'il y a loin de cela à soutenir, comme le fait M. Saisset, que « c'est la philosophie grecque qui *a* » *mis au monde* toutes ces grandes vérités morales et re- » ligieuses. L'unité de Dieu, sa spiritualité, sa providence..... » la liberté, la responsabilité, l'immortalité[1] de l'âme hu- » maine, l'idée de la justice universelle et de la fraternité du » genre humain, nous venons de voir *tout sortir* par degrés du » *développement progressif de la pensée* humaine et du *sein fé-* » *cond* de cette philosophie grecque, dont on accuse la stérilité » (p. 1041). » Quand M. Saisset parle ainsi, quand il nous désigne la Grèce comme ayant *mis au monde* ces croyances, il avance une grande erreur historique; il prouve qu'il ne connaît ni les croyances de l'Egypte, ni celles de l'Inde, ni celles de la Chine, ni celles des anciens Gaulois, où ces vérités ont existé pour le moins aussi bien qu'en Grèce; il prouve qu'il ne connaît pas l'histoire de l'humanité et ses titres les plus glorieux, les annales du christianisme avant comme après le Christ. Il fait, en pleine civilisation, en plein christianisme, ce que faisaient et font encore les grandes familles humaines séparées et parsemées dans un coin de cette terre; les Indous aussi croient, et avec plus de raison, car il est plus ancien qu'Anaxagore, que Menou a *inventé* (ou plutôt *reçu* seul de Dieu) la connaissance de ces dogmes; les Chinois disent la même chose de Confucius; mais ces peuples sont plus excusables, car ils sont encore séquestrés et parqués dans leurs seuls livres, leur seule histoire, leur seul pays; ils ne peuvent pas, comme nous, tout connaître, tout comparer, et remonter ainsi sûrement au commencement de la grande famille humaine.

Quels sont les emprunts que le Christianisme a faits aux philosophies antiques.

Après tout ce que nous venons de dire, il nous sera facile

[1] Cicéron dit un peu mieux que M. Saisset : « De tous ceux dont il nous » reste des écrits, Phérécide, *Syrien de nation*, est le premier qui ait dit

de décider ce qu'il y a de vrai ou de faux dans les assertions de toute l'école humanitaire et éclectique concernant les emprunts que le christianisme a faits à la philosophie et aux croyances antiques. Quant aux dogmes fondamentaux, aux préceptes essentiels, il n'a rien emprunté à aucune école, à aucune philosophie, par la raison toute simple que, comme le dit M. Cousin, les philosophes n'ont fait que *raisonner* sur ces dogmes et essayer de les *démontrer*. Ils n'ont rien *inventé*, par la raison toute simple que lorsqu'il s'agit de Dieu, des choses d'un autre monde, d'une autre vie, il faut être de cet autre monde, de cette autre vie pour les connaître. « Personne ne » sait ce qu'est le Fils, si ce n'est le Père, et personne ne sait ce » qu'est le Père, si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils a bien voulu » le révéler[1]. » Le bon sens comprend et dit aussi ces choses. Ce n'est donc pas le christianisme qui a emprunté aux philosophes, ce sont les philosophes qui ont emprunté au christianisme ou à la révélation primitive.

Quant à la *démonstration* par la dialectique, à l'arrangement en *théories*, en *systèmes*, aux *explications* plus ou moins plausibles de tous ces dogmes que le Fils a révélés aux hommes, le christianisme a pris aux hommes, aux philosophes tout ce que ces philosophes ont fait ou trouvé de bon, de plausible ou de probable. C'est dans ce sens que l'Eglise a laissé et laisse encore ses docteurs et ses enfans se servir de raisons et de considérations empruntées aux Orientaux, à Platon, à Aristote, à Descartes, à Pascal, à Bossuet, à Fénelon, à Newton, etc., etc., à tous les philosophes, à tous les penseurs. C'est ainsi qu'il a conservé et sanctifié certains rites et formes de prières empruntés au paganisme. Sur cela, bien loin de décourager la raison humaine, l'Église l'excite et la fortifie et l'a élevée à ce haut point

» que les âmes des hommes sont immortelles. » *Tusculanes*, I, n° 16. — Collect. Pankouke. Nous ne savons pourquoi le traducteur a supprimé le mot *Syrien*.

[1] Et nemo scit quis sit filius nisi pater, et quis sit pater nisi filius, et cui voluerit filius revelare. *Luc*, x, 22; et *Matth.*, xi, 27.

de perfection où elle est arrivée, et où elle méconnaît sa mère. Seulement elle l'avertit et l'arrête lorsqu'elle veut ou pénétrer *dans le sein du Père, où le Fils peut seul pénétrer,* ou refuser de croire à ce que *ce Fils a bien voulu nous révéler.*

Cette mission conservatrice et directrice est très-bien reconnue et exprimée par M. Saisset lui-même.

« En général, dit-il, l'Eglise ne repousse rien que les extré-
» mités : elle veille sur les vérités essentielles et ne souffre pas
» qu'on en diminue le trésor. Elle maintient la grâce contre Pé-
» lage et la liberté contre Manès, la divinité de Jésus-Christ
» contre Arius, son humanité contre Nestorius et contre Euty-
» chès ; elle n'épargne personne, pas même ses plus chers enfans.
» Au 2e siècle, elle frappe Tertullien ; au 11e, elle frappera
» Abeilard ; au 17e, elle ne fera pas grâce à Fénelon. En même
» tems, elle laisse à l'ardeur naturelle de l'esprit humain une
» certaine liberté. Le stoïcisme, quand il ne va pas jusqu'à
» Pélage, le mysticisme, quand il ne s'emporte pas jusqu'à un
» quiétisme énervant, le sentiment du néant de l'homme, quand
» il s'arrête en deçà de Jansénius, l'Eglise souffre et tolère tout
» cela. C'est là du moins le rôle qu'elle a joué dans ses jours de
» puissance et de vie, depuis le concile de Nicée jusqu'au concile
» de Trente, inflexible pour tout excès, pour toute témérité,
» pour toute doctrine exclusive, gardienne vigilante et incor-
» ruptible des vérités essentielles (p. 1045). »

Cela est exact et bien dit ; il ne reste à M. Saisset qu'à reconnaître, ce qui est de toute vérité et de toute nécessité, que le christianisme datant du commencement du monde, toujours il a été nécessaire pour connaître les vérités premières et pour empêcher l'esprit humain de tomber dans quelque extrémité. Et c'est ce que l'histoire de l'humanité nous apprend en effet.

A. B.



Bibliographie.

LES 70 SERVITEURS DE DIEU,

MIS A MORT POUR LA FOI, EN CHINE, AU TONG-KING ET EN COCHINCHINE,

Déclarés vénérables par N. S. P. le pape Grégoire XVI.

Lithographie de 74 centimètres de large sur 56 centimètres de hauteur. A Paris, chez Gaspard, éditeur, rue des Canettes, n° 7. Prix : Avant la lettre ou en couleur, 50 fr. — Avec la lettre, 25 fr.

Depuis longtems l'art n'avait rien produit d'aussi chrétien que cette planche.

Au haut, dans sa gloire, apparaît le Christ assis sur sa chaire de juge, les bras ouverts, le visage rempli d'une tristesse affectueuse. Autour de lui, admirables de jeunesse, de joie, sont 15 figures d'anges formant une guirlande animée, tenant en leurs mains des palmes, des couronnes, des harpes, des lyres, et les bras tendus vers leurs frères.

Au bas du tableau sont groupés dans un ensemble admirable les 70 martyrs qui ont souffert pour la foi. Toutes les figures sont rayonnantes de joie, mais d'une joie différente; tous les yeux sont fixés sur le Christ, mais avec une expression particulière à chacun. La plupart sont appuyés avec orgueil sur les instrumens de leur supplice. Parmi ces visages de martyrs se détachent sans peine les traits des figures européennes. Dix de ces grands athlètes sont Français, 8 font partie du séminaire des Missions étrangères, et 2 de celui des Lazaristes; noble ferment qui commence à purifier et à faire lever cette masse de la corruption asiatique, qui doit aussi un jour entrer dans l'assemblée des élus.

Il n'est pas de famille chrétienne qui ne dût avoir dans son salon, et mettre sous les yeux de sa famille ces généreux martyrs à la place de ces gravures plus ou moins obscènes, et le plus souvent païennes, que l'on y rencontre si souvent. Ce serait une prédication continuelle qui ne pourrait que porter des fruits de sagesse, de dévouement et de foi dans la famille. Ce serait aussi une des plus belles pages de l'art catholique à notre époque.

On trouve également chez le même éditeur les *Notices du martyre de chacun de ces vénérables serviteurs de Dieu*, par M. l'abbé Rousseau. 1 vol. in-12. Prix : 1 fr. 25 c.

ANNALES
DE PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Numéro 64. — Avril 1845.

Polémique Contemporaine.

LE DOCTEUR STRAUSS ET SES ADVERSAIRES.

(PREMIER ARTICLE.)

§ I. ANTÉCÉDENS DE LA QUESTION.

État des esprits opposés en ce moment au christianisme. — Tactique anti-historique de MM. Cousin et Jouffroy; — de M. Michelet et son école. — M. Leroux et son école. — Reproche au christianisme d'avoir oublié ce que le Christ lui a enseigné; de favoriser le despotisme; d'être venu du monde philosophique. — Admet les faits et miracles du Christ. — M. Salvador et ses doctrines. — Admet les faits évangéliques. — M. Quinet transforme le christianisme en naturalisme. — Tous ne connaissent pas le christianisme historique.

Le christianisme est le seul système religieux qui ait eu à soutenir, dans tous les grands événemens de son existence, les oppositions de la science et de la philosophie. On s'imagine trop facilement que ses ennemis sont d'hier. Si on reporte un moment ses regards vers ses origines merveilleuses, on s'apercevra facilement qu'il est né dans la tempête et qu'il a grandi dans la contradiction. Le docteur Kuhn remarque que les premiers ennemis du christianisme n'étaient ni moins ardens, ni moins subtils que nos contemporains [1]; qu'il lui a fallu, pour s'établir, subir l'épreuve de la science comme l'épreuve des bourreaux. Les grands cultes qui se sont développés en dehors du culte du Sauveur se sont établis par le sabre ou par les combinaisons raffinées du despotisme. Nous ne pensons pas que le bouddhisme,

[1] Jean Kuhn, *La vie de Jésus* au point de vue de la science. *Introduction*.

le brahmanisme ou le mahométisme eussent pu se développer sous l'œil de lynx des Celse, des Julien, des Porphyre, et eussent gagné bien des esprits et bien des cœurs. Le christianisme, dès sa naissance, ne s'est pas placé sous la tutelle du despotisme; il s'est placé, dès ses premiers momens, au grand jour de la science et de la liberté. M. Pierre Leroux reconnaît qu'il ne s'est établi ni par l'ignorance, ni par la fraude, mais bien par la discussion et par la lutte[1]. M. Villemain est tellement convaincu de cette vérité, qu'il explique, par la supériorité du génie chrétien, la propagation merveilleuse du christianisme dans les tems héroïques[2]. La conduite des premiers fondateurs de l'Eglise à cette époque sérieuse de son histoire doit être la pensée constante et la consolation perpétuelle des cœurs vraiment chrétiens. Il est encore des esprits faibles au sein de notre Eglise, qui n'ont, pour le tems que la Providence nous a donné, qu'un monotone et mélancolique anathème. Heureusement tous les catholiques français ne partagent pas des sentimens peureux qui fortifient l'apathie et qui servent d'excuse à la paresse.

On l'a dit plus d'une fois, nos glorieux soldats qui, fatigués des combats de chaque jour, s'endormaient de lassitude dans les neiges de la Russie, ne rouvraient jamais les yeux à la lumière. Nous ne comprenons pas la fatigue que certains esprits dans nos rangs voudraient changer en théorie de désespoir ou en politique d'engourdissement. Si l'Eglise de France venait à s'endormir dans la bataille, et nous aussi, nous ne rouvririons peut-être jamais les yeux à la lumière et à la vie.

Dans le tems d'agitation où nous vivons, quand on cesse de combattre, il faut cesser de vivre. Mais après tout, il faut avoir bien peu de cœur et bien peu de sentimens véritablement chrétiens, pour trembler ainsi devant l'ennemi. Nos pères aimaient la lutte et souriaient à la persécution, comme les héros scandinaves souriaient devant la mort. La lutte, après tout, n'est-ce

[1] Pierre Leroux, *Encyclopédie nouvelle,* art. *Christianisme.*

[2] Villemain, *Mélanges littéraires.* Il va sans dire que nous ne citons pas ici M. Villemain comme un adversaire du christianisme.

pas la vie même de l'Église, et la couronne d'épines ne lui sied-elle pas aussi bien que la couronne de reine? L'Église, il est vrai, a repris, depuis cinquante ans, le bâton de l'exil et l'habit des persécutions. Elle a les pieds meurtris de la fatigue des chemins, et les yeux remplis de pleurs, par le scandale de tant d'apostasies. Mais, pour moi, c'est cette Église ainsi souffrante et désolée qu'il me plaît de défendre jusqu'à mon dernier jour. J'aime à le croire, et nous en avons heureusement des preuves éclatantes, bien des cœurs catholiques partagent mes sentimens. Quant à ceux qui n'ont pas encore compris les nécessités de la lutte où nous vivons, le bonheur de combattre et de souffrir pour l'Église, puisse la voix du ciel, plus puissante que la nôtre, leur crier un jour dans leur sommeil : Lazare, sortez!

Ce serait une misère bien profonde et bien triste, si tous ne comprenaient pas maintenant, au point où nous en sommes, l'immense nécessité de l'action. Les doctrines ont pris, par suite des circonstances politiques où la société moderne se trouve lancée, un irrésistible besoin d'agir sur les esprits. L'Évangile a dit que les enfans du siècle sont plus prudens dans leurs affaires que les enfans de lumière. Les choses, en vérité, ne sont-elles pas toujours ainsi? le parti rationaliste, si étrangement divisé dans ses doctrines, forme, dans son action contre l'Église, une masse intelligente et compacte. Ce fait, depuis longtems sensible pour tous les esprits qui suivent le mouvement des idées, est devenu plus éclatant que le soleil depuis la fameuse déclaration de guerre faite au Collége de France. Les catholiques inexpérimentés ont pu voir, avec une inquiétude comme avec une surprise profonde, les conservateurs et les révolutionnaires, les voltairiens et les éclectiques, le *Constitutionnel* et les *Débats* prendre tous la cocarde de guerre contre l'Église et marcher ensemble sous les mêmes étendards. Il est maintenant impossible de se le dissimuler, nos adversaires ne sont pas seulement des esprits aventureux qui marchent sans direction, sans chef et sans mot d'ordre. Il suffit d'étudier un petit coin d'une province pour juger de quel immense reseau le rationalisme enlace tout le pays. Depuis le fonctionnaire indifférent ou de-

fiant pour l'Eglise, jusqu'aux écrivains qui rédigent les journaux de la localité, vous rencontrerez partout les mêmes préventions et les mêmes précautions à l'égard des doctrines catholiques. Une chose qu'il faut bien remarquer, c'est que ces préventions se traduisent toujours par des actes qui maintiennent dans les masses, à l'égard du christianisme, une antipathie qui n'est pas encore arrivée dans les provinces à l'état de décroissance. Ce qui constitue l'unité de ce mouvement, c'est l'influence du haut enseignement universitaire. Le rationalisme populaire puise dans cette direction une supériorité de tactique et d'ensemble qui fait sa force et son audace. Il nous importe donc avant tout, pour bien comprendre tous les périls qui nous entourent, de savoir quelle doctrine et quels rapports communs unissent entre elles toutes les fractions en apparence si divisées du parti rationaliste et universitaire.

Les idées qui maintenant dirigent l'enseignement universitaire peuvent se rapporter à deux sources principales : les doctrines historiques et les doctrines métaphysiques. L'Eglise a toujours subi cette double épreuve; elle a toujours vu contester par ses adversaires, tantôt sa philosophie, tantôt son histoire. Celse attaquait l'histoire évangélique, et Julien la philosophie de l'Evangile. Il n'a pas été rare non plus de voir les mêmes hommes combattre en même tems l'une et l'autre, comme l'ont fait Voltaire et d'Holbach. Au 18e siècle, nous voyons des esprits différens suivre cette double tendance. J.-J. Rousseau, Diderot, Helvétius, Saint-Lambert attaquent le christianisme par la métaphysique; Burigny, Dupuis, Condorcet, Volney ne cessent de tourner l'histoire contre l'Eglise, en essayant de renverser par des faits l'invincible tradition du christianisme. Il y a quelque chose de simple et de naturel dans cette marche. Les esprits qui ont une tendance irrésistible à la spéculation ne sont guère préoccupés des faits, et ils s'imaginent assez facilement avoir renversé l'immense édifice de l'histoire catholique avec un syllogisme en règle. On trouvera perpétuellement des hommes qui croiront toujours plus aux systèmes qu'à la réalité, et quand même Dieu écrirait lui-

même son nom dans l'azur des cieux, ils n'accepteraient son existence qu'après avoir renversé logiquement toutes les antinomies de Kant. Il est au contraire une autre classe d'esprits essentiellement positifs et pratiques qui professent assez d'indifférence pour les idées spéculatives; s'ils se détachent jamais du christianisme, n'allez pas croire que sa dogmatique n'est pas suffisamment d'accord avec les idées rationnelles; s'ils ont découvert par hasard, dans l'histoire divine du christianisme, un fait particulier qui ne leur paraisse pas suffisamment prouvé, un point de vue qui prête à la légende, un abus du pouvoir papal, une opposition de l'Eglise au développement de la civilisation, vous les verrez rapidement se détacher des convictions chrétiennes, et répéter sans cesse qu'elles sont inconciliables avec les faits.

La France du 19e siècle a vu des esprits distingués combattre tour à tour et son histoire et sa philosophie. Nous ne sommes pas de ces gens qui veulent rapetisser les adversaires du christianisme, afin d'en avoir bon marché. Ce n'étaient pas des esprits médiocres qui ont pu faire à la foi de nos pères les larges plaies qui saigneront longtems encore peut-être. On ne compte guère, parmi les adversaires du christianisme en France au 19e siècle, beaucoup d'hommes qui aient essayé franchement de contester la vérité de l'histoire de l'Evangile. Dans ses *Cours* de 1828 et de 1829, M. Cousin insinue perpétuellement que le catholicisme est un fait naturel, une phase de l'éternelle révélation de Dieu dans la nature et dans l'humanité. Mais c'était un esprit trop prudent pour attaquer directement l'histoire de l'Évangile, qui contient toutes les bases sur lesquelles repose la foi chrétienne. Jouffroy suivit à peu près la même marche. Dans son fameux article, *Comment les dogmes finissent,* il réduit visiblement la doctrine catholique à n'être qu'un accident fugitif et périssable du grand drame qu'on appelle la vie du genre humain. Dans le *Cours du droit naturel,* il essaye, par des efforts pleins d'adresse et de mauvaise foi, d'identifier la morale catholique avec toutes les extravagances d'un quiétisme outré [1].

[1] *Droit naturel*, t. I, chap. *Mysticisme*

Jouffroy, surtout dans ses *Mélanges,* est un esprit ferme et décidé. Quoiqu'il ne conteste pas positivement l'histoire de l'Évangile, on voit que c'est l'occasion qui lui manque plutôt que la franchise. Je ne m'arrêterai pas à quelques autres écrivains d'un talent évidemment bien inférieur, et dont les attaques contre la philosophie de l'Église n'ont pas laissé dans les esprits de traces un peu profondes. Chaque rédacteur de journal s'imagine en savoir plus long sur les plus hauts problèmes philosophiques que n'en savaient saint Augustin, Bossuet et Fénelon. Mais nous croirions manquer de vérité comme de justice en confondant ces réputations de coterie avec les esprits véritablement distingués dont nous avons parlé tout à l'heure.

En même tems que M. Cousin et Jouffroy développaient dans les chaires de Paris, avec un succès véritable, les principes *qui devaient remplacer l'ancien dogme,* d'autres hommes s'élevaient à côté d'eux qui combattaient aussi l'Église à leur manière. Ce n'était pas par des hypothèses philosophiques, mais plutôt par les faits, qu'ils essayaient de prouver que l'Église catholique avait suivi la marche des autres institutions humaines. Ils la montraient perpétuellement, et dans leurs livres et dans leurs cours, se développant par le travail des âges, grandissant comme une plante vigoureuse qui s'épanouit par les soins qu'on lui donne; puis enfin subissant la loi fatale de la décadence et de la mort. On voit que nous voulons parler de M. Michelet et de quelques écrivains de la même école. Je ne puis m'empêcher d'avouer que cet écrivain distingué avait porté la question sur son terrain véritable et solide. Il a admirablement compris l'esprit positif de son siècle, qui veut des faits bien plus que des systèmes. S'il était vrai, comme il l'a dit, que l'Église n'est qu'une combinaison purement artificielle et qui porte encore visibles dans son histoire les traces de ses perpétuelles variations et de ses transformations sans fin, la promesse du Christ serait vaine, et nous aurions souffert et combattu non plus pour l'épouse vivante et pure du Sauveur, mais pour un vain fantôme. Cette tentative éclatante n'était pas certes un fait nouveau; M. Michelet l'avait prise dans le protestantisme, tout en

l'exagérant. Avec lui, la guerre contre la doctrine catholique sortit des abstractions rêveuses, entra dans le domaine de la réalité comme de la vie.

On comprend bien qu'elle n'en devait pas rester là. Après avoir attaqué l'Église, comme il se trouve que ses preuves sont en définitive les mêmes que celles du christianisme, c'était contre le christianisme qu'on devait se tourner tôt ou tard[1]. Mais c'était une opération *délicate* et *périlleuse*. Les hommes qui avaient déjà tant avancé le progrès du rationalisme en France par les systèmes ou par l'étude des faits, n'étaient pas *commodément* placés pour pousser leur marche victorieuse jusqu'au cœur même du christianisme. On n'avait pas encore renouvelé l'usage du jésuitisme pour souffleter avec hypocrisie la grande figure du Christ. Les hommes dont nous parlons appartenaient tous à l'Université. Leur position leur interdisait donc d'aller jusqu'au bout de leurs systèmes historiques. C'étaient des hommes en dehors de leur corporation qui devaient appliquer leur méthode. Avant la publication du livre de Strauss en France, il se fit quelques tentatives dans ce sens-là ; et ce sont ces tentatives que nous nous proposons d'apprécier, afin de bien faire connaître l'état des esprits au moment où *la Vie de Jésus,* traduite par M. Littré, commença à faire du bruit en France.

M. Pierre Leroux et son école.

M. Pierre Leroux mériterait d'être mieux connu des théologiens. Son *Encyclopédie* résume presque toutes les objections, les rancunes ou les préjugés du rationalisme contemporain. Les prétentions de cet écrivain ne sont pas médiocres. Il a voulu continuer tout à la fois Jouffroy et M. Michelet. On ne peut s'empêcher de trop rendre hommage à son extrême franchise. Il n'en veut, lui, ni aux ultramontains, ni aux jésuites, ni aux néo-catholiques, c'est au christianisme tout entier qu'il s'atta-

[1] J'écrivais ces lignes avant de connaître le dernier ouvrage de M. Michelet. Ce livre justifie tout ce que je dis là de la tendance définitive de cet écrivain. M. Saisset l'a jugée comme nous, dans un remarquable article de la *Revue des deux mondes* (1er février 1845), inséré en partie dans le cahier de février des *Annales*, voir ci-dessus, p. 101.

que; il ne renie ni Voltaire, ni Diderot, ni Hégel, et reproche plusieurs fois à M. Cousin de les avoir abandonnés par politique ou par peur [1].

M. Pierre Leroux n'a pas réuni dans un ensemble systématique ses idées sur la vie, la personne, les miracles et la doctrine du Sauveur. Il les a dispersées, soit dans le livre de *l'Humanité,* soit dans l'*Encyclopédie nouvelle,* et principalement dans ce dernier ouvrage. Parmi ces idées, les unes sont simplement spéculatives, et les autres historiques. Nous ne nous arrêterons pas à discuter le panthéisme bâtard que le livre de *l'Humanité* expose d'une manière si prétentieuse, si lourde et si pédante. Nous nous attacherons principalement à faire comprendre l'ensemble de sa doctrine sur les origines divines du christianisme, parce que c'est sur ce terrain-là surtout que nous prétendons comparer l'incrédulité française du 19e siècle avec l'exégèse allemande dont Strauss est le représentant le plus complet.

M. Pierre Leroux commence par supposer que la doctrine que l'Eglise enseigne maintenant à tous les coins du monde n'est pas celle qu'elle a reçue de son fondateur. On voit qu'il part de l'hypothèse historiquement si fausse, admise par M. Michelet. Le dogme actuel, corrompu dans ses bases, n'est plus qu'un instrument docile aux mains de la tyrannie pour l'asservissement comme pour l'abrutissement des peuples. L'Eglise et le trône pèsent encore sur les nations avilies de leur double poids. Mais quel était donc le dogme primitif, et quelle était donc son origine? Le christianisme n'était pas, comme on le pense, un fait nouveau : le monde moderne, avec toutes ses merveilles, est né par un plagiat. Le Christ, prophète de l'idéal, devait renverser la fatalité qui pesait si lourdement sur l'ancien monde, en rendant populaires les sublimes pensées que la philosophie avait, bien avant lui, prêchées dans les écoles ou dans les sanctuaires. Quelle est, en effet, la base du christianisme, sinon la doctrine du λογος? Or, qui ne sait que la doctrine du Verbe fut enseignée dans les écoles sacerdotales de l'Egypte et de

[1] *De l'Éclectisme*, par Pierre Leroux.

la Perse, dans celles de Pythagore et de Platon, bien avant la naissance de Jésus? Les premiers philosophes du christianisme appliquèrent à Jésus tout ce que la science de l'ancien monde avait imaginé du Verbe.

Quelle part Jésus prit-il lui-même à ce travail d'où sortit la merveille du dogme nouveau? C'est une chose qui n'est pas claire dans M. Pierre Leroux. L'Évangile, dont il veut bien reconnaître l'authenticité, ne nous donne là-dessus que des renseignemens qui n'éclaircissent pas cette grave question. Ce qui paraît probable, c'est que le Christ, esprit enthousiaste, était partagé par la double tendance du matérialisme judaïque et du spiritualisme platonicien. On le voit perpétuellement, par les guérisons qu'il faisait à l'aide de secrets purement naturels, s'efforcer de faire croire qu'il pouvait assurer ici-bas l'immortalité de la vie corporelle. La doctrine de la résurrection des corps, qui doit être suivie par le règne de mille ans sur la terre, est toute empreinte d'un matérialisme grossier que le Christ avait pris dans l'esprit judaïque. Jean-Baptiste présenta dans sa doctrine la même confusion d'idées hétérogènes. A côté de maximes élevées, on y retrouve la pente grossière de l'esprit national, dont Jean l'évangéliste et Paul s'éloignent le plus parmi les fondateurs du christianisme.

Il y a dans cet ensemble d'idées, deux faits significatifs que nous tenons à mettre en lumière, parce qu'ils serviront à constater les profondes divisions de nos adversaires sur les points les plus importants.

M. Pierre Leroux suppose 1° l'authenticité de nos évangiles; on pourrait le démontrer par plusieurs citations de l'*Encyclopédie nouvelle*. Il suppose 2° que les faits du Sauveur peuvent tous s'interpréter *naturellement;* or, ce sont précisément ces deux bases que le docteur Strauss a constamment dédaignées comme indignes d'être acceptées par la science du 19e siècle.

Le système de M. Pierre Leroux sur Jésus-Christ n'est pas sans importance dans la question qui nous occupe. Il sert déjà à constater quelques-unes des différences profondes qui séparent les écoles rationalistes de l'Allemagne et de la France. Ces

différences se produisent d'une manière tout aussi sensible, dans un ouvrage qui traite presque d'un bout à l'autre des grands problèmes religieux qu'a prétendu résoudre l'exégèse sceptique du docteur Strauss. Ce livre, c'est *Jésus-Christ et sa doctrine*, par M. Salvador.

M. Salvador et ses doctrines.

Vers la fin de la Restauration, en 1828, M. Salvador, qui est juif d'origine et rationaliste de religion, fit paraître sur les *institutions de Moïse* un livre qui fit du bruit. Ce livre devint surtout célèbre par l'éloquente réfutation que publia d'un des chapitres de l'ouvrage M. Dupin aîné. L'auteur poussait l'enthousiasme pour sa nation proscrite et malheureuse, jusqu'à présenter comme un jugement légal la sentence de la Synagogue qui livra aux bourreaux le Fils de l'homme. On apercevait déjà, dans ce livre, un principe d'antipathie judaïque contre le Christ et l'Evangile, que l'indifférence philosophique n'avait pas complétement déracinée. Mais c'est dans *Jésus-Christ et sa doctrine*, qui parut assez longtems après (1838), que l'auteur présenta tous les développemens et toutes les phases de son système.

M. Salvador connaissait certainement le système mythique, mais il a préféré continuer, à l'égard de l'Evangile, la tradition adoucie du 18e siècle, malgré la défaveur dont elle semblait frappée. On reconnaît chez lui un esprit positif qui ne s'accommode guère des utopies hégéliennes du célèbre professeur de Tubingue. Il a cependant cela de commun avec lui, qu'ils ne sont l'un et l'autre que deux échos fidèles, et qu'ils représentent, chacun à leur manière, les deux grands systèmes d'attaque dirigés par le rationalisme contemporain contre la vérité de l'Evangile. M. Salvador, en effet, ne représente-t-il pas le *naturalisme*, comme M. Strauss résume tout le *système mythique?* J'inclinerais volontiers à penser que le système naturaliste s'accorde mieux avec la tendance de l'esprit positif et pratique qu'on conserve toujours en France, même parmi les erreurs les plus graves. Le naturalisme, en effet, n'affiche pas pour l'histoire ce dédaigneux mépris qui fait le caractère de

l'école mythique, école de savans rêveurs tels qu'on en rencontre assez rarement dans ce pays essentiellement raisonnable qu'on appelle la France. On a dû remarquer que M. Pierre Leroux contredit positivement deux principes importans du système mythique, puisqu'il reconnaît l'authenticité de nos quatre évangiles, et qu'il accepte l'histoire qu'ils nous apprennent, pour l'interpréter *naturellement*, comme faisaient Celse, Julien et Porphyre. Cependant, M. Pierre Leroux est un des esprits contemporains sur lesquels agit le plus fortement le panthéisme chimérique et rêveur d'outre-Rhin. Il suffit, pour s'en convaincre, de feuilleter le livre de *l'Humanité*, si plein de métaphysique abstruse et d'utopies extravagantes. Si l'on vient à lire attentivement la réfutation piquante et spirituelle qu'a faite du livre de Strauss M. Edgar Quinet dans *Allemagne et Italie*, on y verra dominer aussi le point de vue pratique de l'ancien naturalisme. Je citerai pour exemple l'histoire de la tempête apaisée. On pourrait dire de lui ce que le docteur Strauss a dit du docteur Paulus. Pour lui, Jésus n'est pas *le Fils de Dieu* dans le sens de l'Eglise, mais c'est un homme sage et vertueux; ce ne sont pas des miracles qu'il accomplit, mais ce sont des actes tantôt de bonté, tantôt de philanthropie, tantôt d'habileté médicale, tantôt de hasard et de bonne fortune [1]. Le même point de vue se montre encore dans le *Génie des religions*.

Si la théorie naturaliste présente au premier coup d'œil moins d'embarras que le système opposé, il ne faut pas cependant penser qu'elle n'en renferme d'inextricables. Le docteur Strauss a parfaitement senti toutes les difficultés qu'entraînait l'acceptation de ce système pour la critique moderne, et M. Salvador n'a jamais pu sortir de ces embarras. Prendre pour point de départ l'authenticité des évangiles et en même tems contester leur crédibilité par rapport aux miracles, comme l'a fait M. Salvador, c'est être mené nécessairement à nier la bonne foi, la véracité des redacteurs de l'Evangile; c'est, en un

[1] *Introduction*, § VI.

mot, se placer sur ce terrain glissant où le docteur Strauss a déclaré qu'il était impossible de se maintenir à présent. Entraîné par la force intime de la logique, M. Salvador, qui commence par renier la critique dénigrante du 18e siècle, est obligé d'y revenir plus d'une fois. Il ne serait pas difficile de le prouver.

Ce point de vue a quelque chose d'odieux. On n'habituera pas facilement à regarder les fondateurs du christianisme comme des esprits souples, des consciences flexibles qui, pour embellir la vie de leur maître, auront couronné sa tête des plus belles fleurs de la poésie de l'Orient. Il serait encore plus difficile de présenter comme des visionnaires ces esprits décidés, courageux, résolus, qui, pendant si longues années, à travers tant de périls capables d'ouvrir les yeux les plus aveugles, n'ont pas cessé de poursuivre avec la plus ferme constance, la plus merveilleuse douceur et le dévouement le plus héroïque, la régénération du monde moral. Ce sont pourtant ces hommes que M. Salvador présente *forcément* tour à tour comme des ambitieux ou comme des visionnaires! Faites-en plutôt des mythes, si vous ne savez pas les comprendre!

Le livre de M. Salvador fut prodigieusement vanté par les journaux rationalistes; le *Siècle* le compara à tous les grands esprits qui, dans les différens momens de l'histoire, avaient crié au nouveau dieu marchant au Capitole : Tu n'es pas immortel! Cependant le livre de M. Salvador fut, à la suite de ces déclamations soufflées par des compères, l'objet de quelques critiques vraiment sérieuses. Un coreligionnaire de M. Salvador fit peser sur son livre un jugement impartial et sévère. Mais l'appréciation la plus habile, la plus spirituelle que nous connaissions est celle que M. Cassagnac publia dans la *Presse*, en 1839. Il termine ainsi son ingénieux travail : *Ce n'est ni prouvé ni écrit.*

L'abbé F. Edouard.



Sciences Catholiques.

HISTOIRE DES SCIENCES DE L'ORGANISATION

ET DE LEURS PROGRÈS, COMME BASE DE LA PHILOSOPHIE;

Par M. H. de BLAINVILLE, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des sciences de Paris, etc., etc.; et par M. F. L. M. Maupied, prêtre, docteur ès-sciences, etc.[1].

(PREMIER ARTICLE.)

Des sciences de l'organisation. — Comment elles élèvent l'âme de l'homme vers le Créateur. — Quels en ont été les progrès successifs. — Influence des principaux auteurs. — Aristote, Pline, Galien, Albert le Grand, Gesner. — La science générale subit une décadence et se transforme en particulière. — Vésale, Harvey, Descartes. — Linné, Buffon, etc., etc.

Voici une œuvre de haute portée scientifique et morale, un pas remarquable dans la voie du progrès philosophique et religieux, dans ce mouvement ascensionnel de l'esprit humain, qui, de conquête en conquête sur le domaine du vrai, du bon et du beau, soulevé par l'énergie divine qu'il puise au sein du christianisme, s'approche de plus en plus de Dieu, dernier terme de la science. Ce n'est point ici une de ces hypothèses plus ou moins ingénieuses, constructions imposantes au premier aspect, mais vacillantes sur leur base, statues d'or par la tête, mais d'argile par les pieds, que le moindre choc ébranle et fait tomber en ruines; c'est le résultat de graves et consciencieuses méditations, le fruit d'études profondes, poursuivies avec un rare talent d'observation, avec ardeur et prédilection, pendant de longues années d'enseignement, d'expérience et de recherches; c'est, en un mot, la conséquence suprême des travaux d'un savant illustre, éminemment doué de ces facultés puissantes et de ces hautes qualités morales, sans lesquelles il était impossible d'élever ce beau monument à la philosophie de la science.

Entrons dans l'examen de cette œuvre capitale. Et d'abord

[1] Chez Perisse, frères, à Paris et à Lyon, 3 vol. in-8°. Prix : 15 fr.

que faut-il entendre par organisation, par science de l'organisation ?

Dans sa notion la plus générale, l'organisation est l'expression de la forme des êtres finis, réalisés sous les conditions de l'étendue ; d'où il suit qu'il y a autant d'organisations différentes qu'il existe de formes diverses dans l'univers. L'organisation se complique toujours davantage à mesure que les formes sont elles-mêmes plus complexes, jusqu'à ce que, par d'insensibles degrés, elle cesse d'être une pure aggrégation de molécules juxta-posées, comme dans le minéral, pour devenir, dans la plante et dans l'animal, un tout dont les parties, composées selon leurs fonctions et harmoniquement unies, se supposent mutuellement, et sont animées d'une force et d'une vie communes. Dans le langage ordinaire, ce n'est qu'aux êtres, circonscrits ainsi dans l'unité individuelle, que s'applique le mot organisation.

D'après cet aperçu, l'on comprend déjà que l'ouvrage que nous annonçons n'a pas pour objet de tracer le cercle complet des connaissances humaines. Cette immense et magnifique épopée de l'intelligence et de ses conquêtes, pour emprunter à nos auteurs leur beau langage, ne peut être l'œuvre d'un seul homme ; à l'humanité seule appartient de se chanter dignement elle-même. Mais s'il est juste de comparer la science considérée dans sa généralité à un cercle, on conçoit dans ce cercle des rayons qui représentent chaque science particulière ; ou si l'on aime mieux, la véritable philosophie, comprenant l'ensemble des connaissances divines et humaines, comme l'a si bien définie Platon, est un arbre superbe dont les branches et les nombreuses ramifications figurent les sciences diverses qui la composent. « Il y a déjà bien de quoi nous intéresser dans l'his-
» toire qui nous fait assister à la naissance, au développement
» et aux progrès de quelqu'une des parties de cet immense su-
» jet, mais surtout dans celle qui a pour objet les progrès de la
» science de la nature, considérée dans tous les êtres organisés
» et vivants ; car là se trouve éminemment la solution la plus
» certaine et la plus évidente de toutes les hautes questions qui

» ont rapport à l'humanité. Dans la nature, l'homme étudie » l'homme, il y découvre et y scrute son être physique et, par » suite, son être moral; il s'y distingue de la brute, et élève son » esprit à Dieu qui l'a donné. Sans cesse, la contemplation des » lois de causalité et de finalité, plus évidente ici que partout » ailleurs, ramène même l'esprit rebelle à la confession et à la » louange de l'adorable Providence et des perfections infinies » du Créateur [1]. »

Pour mieux faire comprendre la haute importance des sciences zoologiques et le but élevé qu'elles atteignent, qu'on nous permette d'exposer ici brièvement la nature et l'étendue des objets qu'elles embrassent et leurs principales divisions.

La zoologie, la première des sciences naturelles, abordant l'étude de l'organisme en général, le considère d'abord à l'état statique, ce qui renferme la matière ou les élémens chimiques et les principes immédiats qui résultent de leurs combinaisons dans l'organisme; la disposition intime de cette matière ou la structure organique; enfin la forme extérieure que cet assemblage de matière affecte dans le corps vivant.

La zoologie étudie ensuite l'organisme à l'état dynamique, dans lequel la matière est considérée en mouvement, ce qui renferme la composition, d'où résulte l'augmentation ou l'accroissement du corps, et la décomposition qui amène son décroissement ou sa destruction.

Passant ensuite à l'étude spéciale des corps organisés des animaux, la zoologie en étudie successivement :

1° L'anatomie, c'est-à-dire la structure, la forme, la disposition, les rapports des différens organes dont la combinaison produit tel ou tel animal défini;

2° La physiologie animale ou le mode d'action des différens organes en particulier et les uns sur les autres, ainsi que les résultats de ces actions pour produire tel ou tel degré de vie;

3° La zoologie proprement dite, qui traite d'abord de la forme générale et spéciale que les différens organes affectent con-

[1] M. l'abbé Maupied, *Avant-propos*, p. xxx

stamment, et qui constitue à nos yeux tel ou tel animal ; ensuite des moyens plus ou moins artificiels de le reconnaître, de le faire reconnaître aux autres, et de disposer les animaux de manière à faciliter l'emploi de la voie d'analogie et d'induction ;

4° Enfin la zoéthique, ou l'histoire naturelle proprement dite, relative aux différentes manières dont les combinaisons d'organes constituant un animal affectent une forme déterminée, agissant sur les circonstances extérieures pour se nourrir et se propager, c'est-à-dire les mœurs, l'industrie, les habitudes des animaux.

Si, d'après cette simple énumération des diverses sortes d'application immédiate de la connaissance des animaux, nous cherchons à nous rendre compte du but et de l'importance de la zoologie, nous trouverons que ce but vraiment philosophique ressort comme conséquence de toutes les parties de cette science. Il nous montre d'abord, par la comparaison exacte des faits et des phénomènes naturels, que l'homme est le chef-d'œuvre ou le plus élevé des êtres créés, le seul qui puisse concevoir l'ensemble de ces êtres et remonter, pour en expliquer l'existence et les harmonieuses relations, jusqu'à la nécessité d'un Dieu, d'une intelligence souveraine et infinie, qui a créé toutes choses et qui les gouverne toutes par les lois d'une providence bienveillante et universelle.

Ce but nous fait voir en second lieu que si l'intelligence humaine, formée et complétée par la parole, peut s'élever jusqu'à sa céleste origine, jusqu'au monde spirituel auquel elle est essentiellement unie par sa nature, le corps qu'elle anime et auquel elle est intimement liée, est soumis aux mêmes lois physiques que le reste de l'univers créé, lois physiques qui sont toutefois modifiées dans l'homme par les lois intellectuelles ; enfin cette influence réciproque du corps et de l'intelligence est rendue évidente par des faits irrécusables, pris dans l'étude de tous les animaux, aussi bien que dans celle de lui-même, réunissant, dans une seule personne, dans un seul être, qui ne peut être complet sans cela, la matière organisée vivante et la substance immatérielle ; il est une intelligence incarnée, le nœud du monde et de Dieu,

le passage de la matière à l'esprit, le lien qui unit les créatures au créateur; et, fait à l'image de Dieu et à sa ressemblance, ce chef-d'œuvre de la création voit au-dessous de lui des êtres qui reflètent en eux quelques traits de son image à lui-même.

C'est sans doute une noble science que celle dont le développement complet atteint un but aussi large, aussi élevé, mais ce n'est pas le seul, et il en est d'autres non moins dignes de toute l'attention d'une haute philosophie. Si nous pouvions suivre nos savans auteurs dans toutes leurs belles déductions, nous aurions à faire voir l'importance de la science qui nous occupe pour la constitution de la société humaine et pour l'établissement des lois et des règles sur lesquelles elle repose; à montrer comment l'homme se distingue nettement de tous les animaux par la faculté qu'il a reçue d'améliorer la succession des individus ou l'espèce par une éducation et une instruction proportionnelles à l'avancement de la société; éminente prérogative sur laquelle est réellement fondé l'ordre social et moral tout entier : d'où il suit que l'éducation ne peut être propre au perfectionnement de l'espèce, à l'avancement de la société, qu'autant qu'elle est fondamentalement religieuse. Mais il faut lire dans l'ouvrage même les considérations si pleines d'intérêt qui démontrent la haute importance de l'étude approfondie des sciences de l'organisation, et qui en font ressortir le caractère éminemment religieux et philosophique. Nous ne pouvons qu'effleurer ici ces magnifiques doctrines, qui sont appelées à relever, régénérer, vivifier les sciences naturelles, à leur imprimer cette haute direction qui les ramène invinciblement à la confirmation de la vérité dogmatique sur laquelle la science est forcée de s'appuyer, sous peine de s'anéantir elle-même; et c'est ainsi que se constitue la véritable philosophie qui conduit à la sagesse. Car, « la » sagesse est de connaître Dieu par sa parole et par ses œuvres, » et les créatures en elles-mêmes pour conduire à Dieu; en un » mot, c'est la lecture du grand livre de la création et des lois » qui la régissent, pour de là nous élever à la glorification du » Créateur et du Législateur tout-puissant [1]. »

[1] *Histoire des sciences de l'organisation*, t. III, p. 11

Honneur donc à M. de Blainville et à son digne collaborateur. Grâce à leurs efforts, aux nobles inspirations de leur génie tout chrétien, la science, cette fille des cieux depuis si long-tems détrônée, elle aussi, et traînée dans toutes les ignominies d'un matérialisme abject, car, dans les jardins de l'intelligence, quelle fleur ce souffle impur n'a-t-il pas souillée, flétrie, cette vierge auguste, disions-nous, à qui l'on s'était efforcé de faire murmurer des paroles de blasphème, aujourd'hui enfin rassurée à la voix de ses illustres défenseurs, elle rejette loin d'elle ses voiles funèbres dont on l'avait enveloppée, elle déploie ses ailes radieuses et relève son front couronné d'étoiles et tout illuminé des purs rayons émanés d'en haut, et les accens qu'elle fait entendre en s'élevant vers les régions de la vie et de la lumière, sont des chants de louange et de bénédiction, des hymnes d'adoration et d'amour. Encore une fois, honneur aux savans qui ont travaillé à son affranchissement, préparé son triomphe, et qui ont refoulé dans ses tristes ténèbres le génie du mal, l'esprit d'erreur et de mensonge.

L'histoire de la science, dit M. de Blainville, *est la science elle-même*. Ces paroles nous paraissent formuler l'idée fondamentale qui a présidé à la conception et à la disposition du plan de l'*Histoire des sciences de l'organisation*. On comprend, en effet, que l'appréciation des travaux qui ont été exécutés en histoire naturelle depuis les tems les plus reculés jusqu'à nos jours, doit présenter nécessairement le tableau complet des progrès de cette science, des faits qui lui ont été acquis par tant d'efforts et de recherches successives, des systèmes, des méthodes, dans lesquels en a cherché à ranger les êtres, des doctrines et des théories philosophiques par lesquelles on s'est efforcé de rendre compte de leur existence, des lois en vertu desquelles ils se sont produits, se conservent et se perpétuent. En traçant ce vaste tableau de la science et de son évolution, nos auteurs ont dû passer sous silence les efforts infructueux qui ont eu lieu à toutes les époques et qui sont restés sans succès, parce qu'ils ont été faits dans une fausse route, ou mal à propos, ou même à rebours; il n'ont tenu compte que des pas qui ont été faits dans la ligne

droite, entre le point de départ et le terme ou le but. Voilà pourquoi, dans le long espace de tems qu'embrasse l'histoire des sciences de l'organisation depuis Aristote jusqu'à Oken, c'est-à-dire pendant plus de 2000 ans, ces messieurs, négligeant les travaux de ceux qui, volontairement ou involontairement, se sont engagés dans une fausse voie, n'ont choisi pour jalons qu'un certain nombre de ces hommes éminens qui, forts de leurs propres travaux et de ceux de leurs prédécesseurs légitimes, ont successivement imprimé à la science une impulsion dans la direction convenable, et d'une intensité voulue par l'âge auquel elle était parvenue ; impulsion personnelle qui, ajoutée à celle qui avait été donnée par leurs devanciers, a porté la science à des degrés de plus en plus élevés au-dessus du point auquel chacun l'avait reçue.

Pour atteindre ce but, voici donc comment ils procèdent.

Ils renferment sous *sept* titres différens la biographie de chacun des hommes qu'ils considèrent comme la personnification d'une époque, d'un degré de développement de la science, qui constituent en un mot ce qu'ils appellent points ou nœuds scientifiques. Dans le 1er titre, ils exposent et quelquefois discutent avec une rare érudition, les élémens qu'ils doivent employer, les sources où ils doivent puiser leurs détails biographiques.

Dans le 2e, ils s'attachent à résumer les différentes circonstances de la vie privée et publique de chaque savant; ils recherchent, ils examinent tout ce qui a pu exercer quelque influence sur la direction de ses travaux ; ils ne négligent aucun des détails qui peuvent nous faire juger de son degré de moralité et de plus ou moins de confiance que méritent ses observations.

Dans le 3e, sont exposés les élémens que le biographie a pu employer pour la composition de ses ouvrages, en notant soigneusement ce qu'il a reçu de ses prédécesseurs ou de ses contemporains soit nationaux, soit étrangers; ce qui constitue l'appréciation des circonstances scientifiques au milieu desquelles il a vécu.

Sous le 4e titre, nos auteurs renferment l'exposition complete et méthodique des travaux laissés par ce savant, avec la date

soigneusement établie des époques auxquelles ils ont été publiés.

Le 5e expose comment ces ouvrages nous sont parvenus et se sont répandus dans le monde scientifique, chose quelquefois très-difficile à obtenir pour les anciens, et cependant d'une importance majeure, puisque, sans cette condition, on ne peut déterminer le degré de confiance qu'ils méritent, ni celui de leur influence ultérieure sur les progrès de la science.

Le 6e est employé à donner une analyse raisonnée et substantielle des principaux de ces ouvrages, et surtout de ceux qui appartiennent évidemment à la science de l'organisation.

Enfin, le 7e titre résume ce que le savant dont il est question a introduit de principes, de faits importans et nouveaux dans la science, et laissé véritablement d'acquis à ses successeurs.

Mais il ne suffisait pas d'avoir déterminé le meilleur procédé à suivre pour présenter la biographie de chacun des hommes scientifiques qui se sont, pour ainsi dire, donné la main en traçant la marche de la science à travers les siècles, il fallait les choisir, désigner nominativement ces personnifications, et le faire d'après des principes incontestables et qui fissent eux-mêmes partie de la conception générale.

Ces principes reposent sur les faits suivants :

Une étude approfondie de l'évolution de la science a montré que la science particulière de l'organisation, comme toute connaissance humaine, en général, a suivi dans ses accroissemens et dans la suite des tems une marche naturelle, enchaînée, et pour ainsi dire indépendante de la volonté de l'homme, suivant laquelle, au milieu de tâtonnemens plus ou moins nombreux, d'oscillations et même quelquefois de rétrogradations réelles ou apparentes, le point capital et nécessaire dans la direction voulue est attaqué par l'homme de génie, dont la nature de l'esprit se trouve le plus en rapport avec le besoin de la science à l'époque où il apparaît.

Un second fait encore plus important et non moins indubitable, c'est que la science n'est pas pour l'homme une simple spéculation, une stérile contemplation de son esprit, elle est pour lui la sagesse, c'est-à-dire la connaissance de Dieu et de

ses devoirs : elle forme un tout que l'on peut considérer comme un cercle dont chaque science est un rayon, et ce cercle n'est complet, n'est clos que lorsque le but, le terme de la science est atteint; en un mot, lorsqu'elle comprend la base unique de la société, la religion, comme l'indique si bien ce mot dans sa force étymologique.

Quels sont donc ces hommes dont le génie, en quelque sorte providentiel, est apparu à chaque époque où les besoins de la science le réclamaient et dont les efforts ont été déterminés par les progrès mêmes de cette science?

Après un long chapitre plein d'érudition, de recherches et de vraie critique sur l'état de la science dans le monde, et particulièrement en Grèce avant Aristote, travail dû tout entier à M. l'abbé Maupied, et qui est à lui seul une remarquable histoire de la philosophie, nos auteurs arrivent à cette époque brillante qu'ils appellent *époque grecque*, et qui est caractérisée par les écrits du philosophe de Stagyre. Aristote, dont le puissant génie a conçu que l'ensemble des connaissances humaines constitue la philosophie, a été conduit à tracer dans la science le grand tableau de la création. Comprenant que l'étude des choses n'embrasse pas seulement l'histoire des faits, mais encore la recherche et l'explication des causes, et que, pour parvenir à les connaître, il faut donner à l'esprit la méthode en général, puis la méthode en particulier, la classification et la nomenclature, qui conduisent à lire l'ordre de la création manifesté par la dégradation des êtres ou leur série, Aristote a crée la méthode qui est l'art de se prouver la vérité à soi-même et de la montrer aux autres en combattant l'erreur. Il a appliqué cet instrument à la connaissance des corps naturels, à l'état d'élémens, à l'état de monde, à l'état d'êtres; il a établi que la recherche des causes est le but de la philosophie dont il a vu aussi le terme à la fois intellectuel, qui tend à remonter à Dieu, et physique, qui, lorsque l'on y reste, tend uniquement au matérialisme. Mais, bien qu'il eût vu ce double but, il n'a pu arriver jusqu'aux rapports de l'homme avec Dieu; cela n'était possible que par le secours de la révélation, et dès lors le cercle ne pouvait être fermé.

L'époque romaine est représentée par Pline, compilateur indigeste, beaucoup trop vanté par Buffon, proclamant hautement des opinions qui sapent par la base toute idée sociale en niant l'immortalité de l'âme et la divinité ; de telles opinions ne sont pas le germe de la philosophie, elles sont au contraire son poison le plus délétère et son tombeau. Entre les mains de Pline, la science de la nature, et en particulier de la zoologie, a perdu son caractère scientifique, pour prendre essentiellement la direction matérielle d'utilité immédiate et d'empirisme, qui devra cependant contribuer, en un certain sens, à ses progrès ultérieurs.

L'époque grecque, *dans l'école d'Alexandrie*, est formulée par Galien, continuateur de l'œuvre d'Aristote. Comprenant la philosophie comme ce prince des philosophes, Galien esquisse dans le tableau de la création l'homme sain et malade, pour servir de mesure aux proportions des autres parties ; dans ce but, il élargit la méthode d'observation en ouvrant une voie expérimentale beaucoup plus développée ; enfin, sous l'influence chrétienne, il a vu plus clairement le but théologique dans la grande thèse des causes finales.

La longue période du *moyen âge*, renfermant un espace de onze cents ans, du 2e au 13e siècle, est représentée par Albert le Grand, qui élargit la toile, agrandit les traits et illumine le tableau par le rayon divin qui en montrera le but et en fera saisir les harmonies. En ajoutant à ce qu'avait fait Aristote la grande démonstration de la révélation, Albert le Grand détermine le but de toute science et ferme le cercle. A partir de ce moment, le cercle des connaissances humaines est donc terminé. La philosophie a été l'ensemble des connaissances divines et humaines, pour arriver à la sagesse, qui est la connaissance des créatures, des œuvres de Dieu, en un mot, la lecture des êtres et des lois qui les régissent, pour de là nous élever à la glorification du Créateur. Mais si le cercle est clos, il peut être agrandi dans le nombre des matériaux, dans leur connaissance plus intime, dans l'aiguisement et l'emploi de l'instrument qui doit enfin faire sentir les rapports et les lois ; et, par suite, dans la démonstration plus adéquate de Dieu par ses œuvres.

Ces perfectionnemens, dans chacune de ces directions, vont nécessairement avoir lieu, mais comme il est impossible à un seul homme d'embrasser toutes les parties augmentées, il faudra prendre chacune d'elles l'une après l'autre pour les perfectionner autant qu'elles en sont susceptibles.

Gesner est le représentant de la période de *transition* du moyen âge aux tems modernes, du 13e au 16e siècle, époque faussement désignée sous le nom de *renaissance*. Pendant cet intervalle, furent introduits des élémens matériels très-importans, qui devaient exercer une influence plus ou moins directe sur les progrès de la science. Ces deux ou trois siècles virent naître l'art de l'imprimerie, qui a tant servi à la diffusion des idées. La boussole, découverte ou introduite, ouvre, sur toutes les mers, des chemins inconnus à la navigation et au commerce, elle conduit le Génois Christophe Colomb à la découverte d'un nouveau monde. Alors un immense horizon se développe. Des animaux inconnus, des végétaux curieux, des minéraux d'un grand prix, tous nouveaux et en grand nombre, se présentent à l'observation, et viennent compléter l'admirable échelle des êtres créés, et préparer la démonstration rigoureuse de la série animale. D'une part, ils comblent des lacunes immenses, et de l'autre, ils offrent à la paléontologie des termes de comparaison indispensables sans lesquels elle n'aurait pu prendre rang parmi les sciences positives, bien loin de pouvoir servir elle-même à la démonstration rigoureuse de l'ordre de la création.

Gesner commence par une énumération plus complète des corps naturels et surtout des animaux, en rappelant consciencieusement et méthodiquement tout ce qui avait été dit sur chacun d'eux. Il fait le bilan de ses prédécesseurs et découvre à ses successeurs ce qu'il y a de fait dans le tableau qui doit représenter la création. Son but, individuel en apparence, est pour lui théologique en réalité.

A Gesner finissent les naturalistes généraux, qui ont embrassé toute la conception philosophique ; le bien-être matériel de l'individu va maintenant dominer la science. Avec la période dite des *tems modernes* se présente le phénomène qui déjà avait ruiné

la Grèce après Aristote. Les sciences naturelles vont être abaissées entre les mains des gens de l'art, dans la pharmacie et l'industrie. C'est à cette époque que nous entrons dans cette série d'hommes qui, abandonnant la science générale, ne travailleront plus qu'à en éclaircir certains points. Ils nous introduisent dans ce qu'on appelle la philosophie des faits, sans égard aux principes d'où part la science, ni au but qu'elle doit atteindre. Chacun ne va plus s'occuper que d'une branche isolée, d'un fait même, sans s'élever à aucune conception d'ensemble. L'anatomie et la physiologie ouvrent la marche, la première entre les mains de Vésale, qui étend plus loin que Galien le champ de l'expérience sur chacune des parties de l'organisme ; la seconde entre celles de Harvey qui, continue sous ce rapport expérimental, par l'étude des deux phénomènes les plus importans déduits de l'organisation, la circulation et la génération.

Bacon applique la méthode à l'étiologie des phénomènes et insiste sur l'expérience qu'il régularise. Aristotélicien par la nécessité logique naturelle à l'esprit humain, la science, dans la conception de Bacon, est aussi l'ensemble des connaissances divines et humaines. Selon lui, l'objet de la philosophie est Dieu, la nature et l'homme.

Descartes perfectionne la méthode mathématique ; il pose en principe que la philosophie est impossible sans la connaissance des sciences de l'organisation. Il voulait que l'homme fût connu anatomiquement, physiologiquement, et comparé aux autres êtres organisés, avant d'entreprendre son étude psychologique et de constituer la philosophie. Toute sa vie il poussa la science dans cette direction aristotélicienne.

Dans la seconde moitié du 17e siècle, Ray développe la direction de Gesner et l'élargit considérablement. Ray est le créateur de la méthode artificielle et a mis sur la voie qui conduit à la méthode naturelle. S'il n'a pas compris celle-ci, il n'en cherche pas moins à ranger les êtres dans l'ordre le plus convenable pour être éclairés par le rayon divin.

Linné agrandit cette direction et élargit la somme de la science en augmentant les êtres et les faits connus ; mais surtout il

perfectionne la méthode. La direction de Linné était encore théologique ; pour lui, la création est un hymne au Créateur, mais ici finit cette belle marche de la philosophie naturelle. Ce grand naturaliste, en perfectionnant l'ordre et en inscrivant au tableau le moyen de le lire, montre qu'il y a une science plus parfaite, capable de saisir toutes les nuances de la nature et de les harmoniser dans leur ensemble.

Buffon vient donner la vie et les couleurs, afin de faire mieux ressortir les harmonies du tout ; il reprend l'étiologie d'en haut, envisagée par rapport à l'homme, mais physiquement, à l'aide de la méthode mathématique. Il abandonne Aristote pour suivre la physique de Descartes. Livré à son imagination, il remplace la création de la terre, des animaux, de l'homme, par des hypothèses. En sortant de la direction théologique, Buffon ouvre les voies à l'athéisme. Il n'avait point encore paru d'appréciation du grand Buffon, aussi parfaite de style, de forme et de fond que celle-ci ; ce beau travail de critique, de philosophie profonde, de belle littérature, est à lui seul un ouvrage, qui place M. l'abbé Maupied, son auteur, au rang de nos plus remarquables écrivains.

A l'époque de Linné, le besoin de la science était la méthode naturelle ou les rapports naturels des êtres, leur dégradation sériale ; or, comme ces rapports ne peuvent être reconnus et appréciés que par l'étude comparée de l'organisme et de ses actes intérieurs et extérieurs, on voit comment le pas à faire était une anatomie comparée et une physiologie. Haller publie sur cette dernière science un ouvrage immortel qui mène à fin l'effort de Galien et de Vésale. La première est créée par Pallas et par Vic-d'Azyr. Celui-ci donne la loi qui servira à comparer tous les êtres organisés vivans et fossiles, et crée l'anatomie comparée dans ses principes ; la nomenclature suit de près ce mouvement d'une manière proportionnelle à l'avancement de la science, et les méthodistes viennent former des groupes, des familles ; c'est ce que firent Adanson, et surtout les Jussieu. Ceux-ci firent faire à la méthode naturelle un pas définitif et l'un des plus importans qui aient été faits, en l'appliquant aux végétaux, d'où il fut transporté avec plus ou moins d'habileté

aux autres corps de la nature. Mais dans ce mouvement progressif, qui se fit presque tout à la fois dans la dernière moitié du dernier siècle, on perdit généralement de vue le but religieux, le terme de la science. On créa des lois des phénomènes, des lois des opérations des corps, au lieu de les lire. On crut qu'une science ne consistait qu'à connaître la loi des phénomènes, et comme la chimie fit de grands progrès, soit dans la matière mieux décomposée, soit dans la connaissance des lois d'un plus grand nombre de phénomènes, on se persuada seulement qu'il n'était plus besoin de remonter au Créateur ; alors la science, de plus en plus abaissée à l'application immédiate, devint industrie et se décomposa en autant de manières qu'il y eut de directions à faire fortune.

Toutefois et malgré cette déviation funeste, la science accomplit son dernier développement. Pinel essaye d'appliquer la méthode naturelle à la pathologie, le génie de Bichat crée l'anatomie générale, l'anatomie des tissus et de développement ; Broussais, enté sur les deux précédens, développe l'anatomie pathologique, cherche le siége des maladies, arrive à la thérapeutique rationnelle, au diagnostic des maladies et à la pathologie générale. Tous trois, par leurs efforts réunis, achèvent la partie du tableau où apparaît l'homme, qui est désormais une mesure suffisamment connue, mais Broussais lui enlève, avec Gall, le principe qui le fait homme et le rayon divin. Ce dernier augmente notablement un des rayons les plus importans du cercle de la philosophie, celui du siége des facultés intellectuelles, de leur analyse, et, par là, il conduit au lien d'union entre la matière et l'esprit, et montre à son insu et malgré sa tendance matérialiste, la moralité humaine.

Le chevalier de Lamarck, s'appuyant sur cet état des sciences, conçoit le hardi projet de reconstituer la philosophie ou le cercle scientifique ; il pousse à l'extrême la thèse antithéologique. Pour lui, les corps naturels, nés et non créés, ont commencé par les plus simples, et les circonstances les ont modifiés de proche en proche.

Arrive Oken, lequel cherche à donner à cet athéisme immoral

et démontré fatal par ses effets, une forme nouvelle, considérée comme le dernier terme de la philosophie de la nature, dans laquelle l'antithéologie a essayé de se reproduire sous forme de panthéisme. Le principe consiste à retrouver le tout dans ses parties.

L'absurdité et le ridicule de ces doctrines forcent aujourd'hui à rappeler le rayon divin, et à sa lumière le tableau scientifique de la création terminé reprend ses proportions harmoniques et permet d'espérer qu'il sera bientôt la copie aussi parfaite que possible de la conception du Créateur.

« En effet, la marche aristotélicienne, continuant ses progrès, » arrive à démontrer de plus en plus la théorie des causes finales, » la série croissante et décroissante des organisations, et par » suite, non-seulement un plan dans chacune d'elles, mais un » plan général dans l'ensemble des êtres, comme il y en a un » pour chaque famille, comme il y en a un pour chaque espèce » et pour chaque être, ainsi que des rapports nécessaires entre » eux. Par là se trouve démontré le sceau d'un Dieu, créateur de » toute chose, aussi évident dans l'ensemble que dans l'individu ; » d'où ressort la conception du grand Être qui a créé l'homme à » son image et à sa ressemblance, puisque seul il peut lire ce » plan, et par conséquent sentir en lui-même le prototype » de Dieu : c'est là l'effort qui s'exécute actuellement [1]. »

Autour de ces savans choisis comme représentans de chaque époque scientifique, combien d'autres savans célèbres sont groupés dans l'ouvrage et apportent le tribut de leurs efforts et de leurs recherches pour contribuer aux progrès de la science ! Dans la rapide esquisse que nous avons tracée, nous n'avons pu même les mentionner. Il en est ainsi de ces savantes et lucides analyses de leurs travaux, qui donnent à la lecture de ce livre un intérêt particulier, de tant d'aperçus neufs, de considérations élevées, de jugemens portés sur les hommes et sur leurs œuvres avec une noble indépendance et une haute impartialité. Mais l'un des caractères les plus remarquables de cet ouvrage et qui

[1] *Histoire des sciences de l'organisation*, t. III, p. 528.

en fait un livre éminemment philosophique, c'est, nous le répétons, l'esprit chrétien qui le pénètre et le vivifie d'un bout à l'autre, qui éclaire de ses rayons toutes les parties de ce vaste tableau, en relie le magnifique ensemble, et constitue enfin, dans la science, cette unité si vainement cherchée dans des théories conçues en dehors du principe religieux.

Dans un 2e article, nous nous proposons de montrer les points de contact des sciences de l'organisation avec la théologie et la nécessité d'entrer dans leur étude par la philosophie.

L.-F. Jéhan,
Membre de la société géolog. de France.

Enseignement Catholique.

CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME DE PARIS,

PAR LE R. P. DE RAVIGNAN[1].

La lutte entre l'erreur et la vérité, objet des conférences de cette station. — 1. La lutte païenne. — 2. Lutte mosaïque ou conservation de la vérité avant Jésus-Christ. — 3. La lutte apostolique. — 4. La lutte philosophique. — 5. L'hérésie et l'unité catholique. — 6. Esprit de la lutte; ruse et courage. — 7. Conciliation de la lutte, ou le catholicisme.

En entrant en matière, l'orateur fait observer d'abord que lorsqu'on jette les yeux sur l'histoire de l'humanité, on y découvre tout d'abord, non pas seulement d'immenses guerres matérielles, mais, ce qui est plus grave, une immense guerre spirituelle ; l'état de lutte et de lutte religieuse semble être permanent. Or, la raison de cette lutte n'est autre que l'effort de réhabilitation de l'homme déchu ; car la révolte contre Dieu, le mépris et la séparation de la loi première seraient incompréhensibles sans cela.

L'histoire providentielle et la philosophie du monde est donc surtout l'histoire de la lutte entre deux partis opposés, souvent cachés et méconnus, mais vivant réellement pour combattre au plus intime de l'homme et des sociétés. C'est l'histoire des assauts livrés par l'erreur et les passions aux bénignes influences de la réparation divine. Car voilà tout l'homme, à vrai dire, non pas l'homme des vaines et vagues théories, mais l'homme de la révélation et des faits. Tout le reste, dans l'histoire, n'est qu'un vaste accessoire et une immense conséquence.

En deux mots, l'homme déchu et qui ne veut pas l'être prétend se déclarer indépendant des lois de la réparation divine ; et Dieu, dont la bonté s'épanche avec amour sur toute créature, oppose ou plutôt offre sans cesse à l'homme, avec la foi, la lumière et la force qui épurent, qui réparent, et qui sauvent la liberté de ses funestes écarts. Telle est la lutte.

[1] Voir l'analyse des *Conférences* de l'an dernier, dans notre tome IX, p. 297.

Dans cette *première conférence*, l'orateur se propose d'exposer ce que fut le *paganisme* ou la *lutte païenne*. Après avoir montré, d'après le point de vue catholique des Pères, l'histoire des deux luttes, qui constituent les deux cités décrites si bien par saint Augustin, il trace à grands traits l'origine du paganisme, qu'il fait consister, 1. dans le *culte de la force*; 2. *l'apothéose des grands hommes*; 3. les *sacrifices humains*; puis il trace un énergique tableau de la *perversion* du sens commun par ces déplorables erreurs, et termine par ces paroles :

Cependant, flottaient encore, comme les débris d'un grand naufrage, épars çà et là, à la surface de l'océan des nations, quelques lambeaux lacérés des *traditions antiques*: mais, reconnaissables aujourd'hui à la clarté brillante de la foi, ces restes des vérités primordiales et ces quelques lueurs conservées se perdaient alors parmi les rêves confus d'une théogonie poétique et fabuleuse, et d'une philosophie qui s'en faisait complice.

Et nous que les bienfaits du christianisme ont inondés de lumières et remplis de vérité ; nous qui ne devrions point avoir assez de larmes pour pleurer sur ces cruels égaremens; nous pour qui chaque jour, chaque heure de notre vie devrait être l'hymne de la reconnaissance et de l'amour fidèle envers le Dieu régénérateur de l'Évangile ; nous dont l'admiration, la foi ne devraient jamais tarir en hommages et en éloges pour cette puissance toute divine qui produisit, qui maintient encore miraculeusement l'œuvre du Christ au milieu des combats et des penchans toujours païens de l'homme ; nous racontons, nous lisons sans effroi les dégradantes théories qui nous ramènent en arrière de dix-huit siècles, théories qui ne savent plus flétrir le vice ni couronner la vertu, qui ne reconnaissent plus d'erreur et ne distinguent plus la vérité, mais nivellent sous nos yeux, avec une froide audace, et placent au même rang toutes les infamies et tous les biens que put rencontrer l'humanité dans sa religieuse carrière.

Dans la *deuxième partie*, l'orateur réfute les théories que l'infidélité moderne s'est faites sur le paganisme antique, et s'élève contre ces malencontreuses réhabilitations du passé.

Grâce à une certaine disposition de l'âme qui caractérise les civilisations avancées, on n'a plus la force d'accepter les faits nus de l'erreur. Parce qu'on n'est plus établi dans la vérité vive et tranchée, on admet volontiers qu'il n'y eut jamais au sein de l'humanité de ces longs égaremens qu'il faille juger pour les flétrir, ou du moins pour les déplorer profondément. Ce ne sont plus que des évolutions diverses de la pensée, des pha-

ses progressives de l'affection religieuse. Dans ce système, il n'y a plus d'erreur ; tout est beau, tout est grand ; la rédemption devient inutile ; le christianisme n'est qu'un aspect un peu plus brillant du symbolisme religieux, en attendant mieux encore, comme on veut bien nous l'annoncer. Sans doute, ces interprétations accusent plus de mollesse et d'ignorance que d'impiété ; mais il y a de tout cela dans une mesure qui ne saurait s'exprimer. Ces sacriléges tendances sont en flagrante opposition avec les témoignages les plus sacrés et les plus décisifs. Moïse sans doute avait pénétré le sens de ces combats, livrés par l'esprit de haine et de mensonge à l'unité du seul vrai Dieu. Eh bien ! quand il descend du Sinaï pour dicter des lois à Israël, il lui défend d'adorer ce que le Seigneur a créé ; il proscrit l'adoration des dieux d'or et d'argent. Même prohibition dans les livres du *Lévitique*, du *Deutéronome*. Josué la renouvelle quelques années plus tard.

Il y avait donc une idolâtrie réelle, un polythéisme incontestable parmi les nations, puisque les interprètes du Seigneur lui-même réprouvent et condamnent ces funestes excès. Depuis, tous les prophètes, saint Paul, saint Justin, Arnobe, Tertullien, Clément d'Alexandrie, Origène, saint Augustin, dans le cours de sa Cité de Dieu et ailleurs, tous les Pères, en un mot, sans en excepter un seul, donnent le même sens à l'idolâtrie qu'ils abandonnèrent, pour la plupart, ou dont ils furent les témoins contemporains.

Telle fut, telle est encore dans d'immenses régions, l'adoration décernée à la créature au lieu du Créateur. Elle prostitua les honneurs divins à la pierre, au bois, à la bête, à l'homme, aux démons, au crime et à la matière. Seulement un jour la philosophie crut sauver sa dignité en faisant son Dieu particulier de la nature entière et en demandant à ses spéculations les plus élevées les tristes proportions du panthéisme.

Messieurs, tel est le paganisme. Hors de ces appreciations franchement catholiques et reellement historiques, il n'y a que de vaines théories et de coupables systèmes. Bien condamner et caracteriser l'erreur est une grande partie de la profession du vrai. Mais quoi donc ! est-ce que l'autorité de la Bible, des Pères et de l'Eglise, la série palpable des monumens, la succession des génies chrétiens, ne vaut pas l'autorité d'un ou deux rêveurs de l'Allemagne moderne ?

Oui, le monde fut idolâtre ; il fut païen, entendez-vous ? Oui, il se prosterna devant la force brutale qu'il adora. Que voulez-vous ? C'était le genre humain de ce tems-là : et voilà l'homme sans le christianisme.

Le R. P. de Ravignan fait ici l'application du passé au pré-

sent, et voit l'homme semblable à lui-même, païen quand il n'a plus la foi. L'effroyable corruption de mœurs qui nous déborde prouve que nous adorons encore la force aveugle et brutale des sens.

De là cette haine du bien moral auquel nous ne croyons plus ; de là cette haine de la foi qui le consacre, et de l'Eglise qui le commande en le protégeant contre les attaques intéressées du sophisme et de la passion. Le cœur est idolâtre, l'esprit est faux. Il se prend à toutes les illusions, il adopte tous les mensonges. Pour s'étourdir, il se crée une agitation factice. Qu'apercevons-nous encore parmi nous ! La grande guerre païenne de l'ignorance que stigmatise admirablement le livre de la Sagesse : *In magno viventes inscientiæ bello* [1].

Quand on étudie les grandes époques et les grands hommes de l'histoire religieuse, la lutte nous apparaît énergiquement soutenue; d'indomptables courages s'opposaient aux envahissemens de l'esprit d'erreur et à l'entraînement des opinions d'un siècle malade. Le païen, lui, cédait au tems, ce fut là son caractère. L'incrédule moderne fait de même, il cède toujours.

Luther, Henri VIII, Voltaire, Joseph II, les défenseurs si bruyans à toutes les époques de l'irréligion et de l'erreur, que sont-ils ? Les tristes servans des influences, des opinions, des préventions, des haines de leur siècle. Qu'on cède au tems ou plutôt qu'on le seconde ; qu'on loue même et que l'on célèbre les progrès du présent dans les arts, dans les sciences d'observation, dans des institutions utiles, dans une utile extension de l'industrie : j'y consens. Mais Dieu ne change ni ne s'améliore, je pense : la vérité, la religion ne changent pas davantage ; et prétendre les enchaîner au char de l'opinion pour leur frayer des voies nouvelles, c'est tout simplement imposer et subir l'esclavage. Le bruit et la clameur sont donc encore les dieux du monde ?

Dans une touchante *péroraison*, l'orateur flétrit avec les accens d'une sainte indignation ce paganisme moderne qui, semblable au paganisme ancien, prostitue des hommages à une force aveugle, se précipite dans la corruption et l'orgueil, méconnaît Dieu et l'outrage, impose le joug des opinions, brise les traditions antiques, élève au milieu des ruines le temple et l'idole du moi en délire, type funeste à la fois et de jouissance matérielle et d'agonie intellectuelle et morale.

1 *Sagesse*, XIV, 22.

Deuxième conférence. — L'orateur sacré annonce qu'après avoir esquissé l'histoire de l'erreur et de ses affreux déportemens dans l'ancien monde; après avoir contemplé l'effrayant spectacle des déviations libres de l'homme loin de l'œuvre de sa réhabilitation, il fera connaître ici *la conservation de la vérité avant Jésus-Christ,* c'est-à-dire l'histoire la plus avérée de l'action et de l'intervention divine pendant les longs siècles de l'attente pour défendre le dépôt antique des vérités, des lois et des promesses révélées. Il réduit le tableau qu'il doit présenter à trois faits principaux : *la religion primitive ou patriarcale; la théocratie mosaïque, et l'étonnante succession du ministère prophétique.* Car ce fut là, pour ainsi parler, la triple garde que Dieu avait posée autour de sa parole dans l'ancien monde. Ce fut l'élément conservateur et divin de la résistance dans la lutte.

1° *Religion primitive ou patriarcale.*—Il est naturel de demander quels furent ces enseignemens augustes donnés aux premiers hommes; où se trouve le code sacré des dogmes et des préceptes primitifs. Dieu se manifesta lui-même à sa créature, c'est-à-dire que le monothéisme, l'unité divine, et le grand dogme de la création, furent crus et enseignés avant tous les autres. L'homme connaissait ainsi son principe et son auteur. Mais à l'âme intelligente et libre, il ne suffit pas de savoir d'où elle vient, si elle ne sait encore où elle va. Il lui faut une fin montrée, imposée, un but dernier auquel doivent tendre ses pensées, ses efforts et ses insatiables désirs. Dieu se donna lui-même pour fin à l'homme. L'âme fut declarée immortelle, pour aller dans l'union divine jouir de la béatitude souveraine, récompense promise à ses travaux. Aussi saint Paul nous dit-il que les saints et les justes des anciens jours appelaient de tous leurs vœux cette cité qui seule est bâtie sur des fondemens durables. Ils mouraient tous dans la foi, contemplant et saluant de loin les promesses, et confessant qu'ils étaient des voyageurs sur la terre, marchant vers une patrie meilleure.

L'immortelle destination connue, restait la voie pour y parvenir. A côté de la chute originelle et transmise, qui s'oppose à la divine béatification de l'âme, apparait, pour aplanir les voies, la promesse contemporaine de la chute, qui est l'âme du monde patriarcal. La foi au *Rédempteur* futur était, par une grâce preparee pour tous, le signe et le moyen du salut. Puis, vient le *sacrifice*, symbole d'expiation et de réconciliation non moins

que de culte suprême. Que si l'on y joint la grande *règle morale* des actions humaines, *gravée dans les cœurs en caractères ineffaçables par l'auteur de la nature*, on possède à peu près ce que l'on peut affirmer avec le plus de fondement sur ces *révélations primordiales* que Moïse et Jésus-Christ sont venus compléter. Mais déjà tout l'homme était expliqué, son origine, sa fin, sa voie ou moyen de salut, son culte et ses devoirs. Déjà ce code sacré faisait des croyans inébranlables, tandis qu'autour de lui tout chancelait dans les doctrines humaines.

Quand on lit ici que la *règle morale fut gravée dans les cœurs*, il ne faudrait pas que l'on entendît ces paroles comme excluant le précepte extérieur et positif de Dieu comme principe indispensable de la morale. Sans doute, les préceptes de Dieu sont selon la nature de l'homme qu'il a formé : et dans ce sens ils sont en quelque sorte imprimés dans son cœur. Mais il en est de cela comme des idées, comme des pensées : pour qu'ils soient aperçus, pour qu'ils se développent, le secours extérieur de la parole est nécessaire, elle est comme le burin dont Dieu se sert pour graver ses préceptes dans le cœur de l'homme ; il suffit de lire l'Ecriture pour s'en convaincre. Tous les ordres de Dieu sont donnés par la parole, à Adam comme à tous les autres ; l'Ecriture se sert toujours de la formule : « Dieu leur ordonna *disant*, etc.[1] ; c'est la seule source naturelle de morale comme de croyance. Dieu lui-même semble avoir voulu prévenir une erreur qui mettrait dans l'homme la mesure et la règle du bien, en donnant pour premier précepte, pour règle qui devait décider du sort de toute la race humaine, un commandement contraire à la nature, à l'essence des choses. L'homme aurait eu beau réfléchir, il n'aurait jamais trouvé en soi que ce fût une chose mauvaise de manger le fruit de l'arbre du bien et du mal. Aussi la volonté de Dieu, intimée à Adam, puis enseignée et promulguée par les pères de famille, puis consignée dans les tables de la loi, puis dans l'Evangile, a toujours été la seule règle catholique des actes humains. L'autre règle est la règle philosophique

[1] Præcepitque eis *dicens*, etc. Formule du premier précepte fait à l'humanité. *Genèse*, II, 16.

inventée par les païens, c'est-à-dire par ceux qui avaient perdu le souvenir de la révélation positive et extérieure de Dieu, quoiqu'ils profitassent de cette révélation et qu'ils suivissent en partie, cette règle, qu'ils trouvaient dans les préceptes paternels. Il nous semble que les apologistes catholiques doivent insister sur ces points, en ce moment où toute l'école anticatholique a adopté la maxime que *la raison de l'homme est une incarnation du verbe de Dieu*, et *sa conscience une émanation* de celle de Dieu. Si on lui accorde l'un ou l'autre de ces deux points, nous ne savons ce que l'on peut répondre à l'école humanitaire et à ses prétentions, prétentions repoussées si souvent et avec tant de force par le R. P. de Ravignan.

2° *Théocratie mosaïque.* — L'orateur appelle d'abord l'attention de son immense auditoire sur le peuple qui, choisi de Dieu, institué, régi, gouverné par une action divine toute spéciale, est une vivante personnification de cette intervention constante, mais plus ou moins manifestée de la Providence, qui défend et maintient, au sein des libertés humaines, la vérité, la foi, l'ordre divin, contre les implacables ravages du génie du mal. L'orateur pénètre, le flambeau de la science sacrée à la main, dans les rites et les prescriptions civiles ou religieuses, par lesquels il fallait retenir dans la droite voie cette nation indocile, murmuratrice et forte contre Dieu lui-même. La monarchie juive est encore intéressante à étudier sous d'autres points de vue. Seule, elle proteste, par sa merveilleuse et surnaturelle exception, contre l'impiété idolâtrique. Elle nous raconte par les faits comment les sociétés prospèrent ou déclinent, selon qu'elles sont plus ou moins fidèles aux lois que Dieu leur a imposées. Enfin, elle nous apprend à connaître Celui par qui vivent les peuples, par qui règnent les rois, et par qui seul les auteurs des lois en décernent de justes, selon le langage des Écritures.

Deux pensées doivent dominer et résumer ce que je viens de dire. La foi première était à maintenir dans la lutte : elle fut maintenue, et le sera toujours. L'intervention divine devait être montrée dans la grande œuvre de la religion et dans les choses d'ici-bas. Cette action fut montrée. Surtout ainsi vous comprenez à jamais que la vie de la foi et la conservation des

traditions antiques, sont l'âme des grands corps de nations; qu'autrefois, pour venger et défendre la vérité, Dieu parla, agit et frappa à découvert au sein de ce peuple précurseur de l'Eglise; qu'aujourd'hui, toujours vivant, mais plus caché sous le voile des institutions humaines, au milieu des bouleversemens qui agitent le monde, il est toujours, lui seul, avec la parole catholique, le dernier mot, la première et la dernière raison de l'existence et de la durée des empires.

3° *Succession du ministère prophétique.* — La foi mosaïque était destinée à venir au-devant de l'Évangile pour se verser dans son sein, grandir et se confondre avec lui. Aussi tout fut provisionnel, figuratif dans ce peuple héritier de la promesse. Il n'existe, n'agit, ne souffre, ne règne, ne succombe que pour annoncer et publier la venue de celui qui doit venir. L'attente du Messie est l'âme et la vie, elle est toute la destinée de ce peuple extraordinaire et unique dans les annales du monde. Ses plus illustres personnages le figurent; ses lois, ses rites, son grand Pontife, son sacerdoce, son culte si varié d'expiation et de purification par l'eau et le sang, ses holocaustes, ses malheurs, ses sacrifices si divins et si multipliés, annonçaient à l'avenir, et annoncent encore dans nos Livres saints le rachat du monde si longtems captif, les triomphes de l'Église, le pontificat suprême et le ministère pastoral de la nouvelle alliance. Noble et belle lumière, glorieuse anticipation de la réparation divine, et qui, au sein du peuple hébreu, parmi les ténèbres de la gentilité, préludaient au grand combat de l'Évangile.

L'orateur montre ensuite que les prophètes ont connu et répandu partout presque tous les faits de l'histoire évangélique, qui n'est que la réalisation des prophéties dont l'ancien monde s'était pour ainsi dire nourri.

Transportés sans cesse par l'élan subit et divin de l'inspiration, des tems présens ou rapprochés aux tems à venir et lointains encore, ils célébraient avec les plus magnifiques accens l'heure glorieuse de la délivrance et du triomphe à remporter par l'oint du Seigneur. C'était l'hymne sacrée de foi et d'espérance décernée par les prophètes au désiré des nations pendant les longs siècles de l'attente. Ils ont dit la divinité de l'Emmanuel ou du Jéhovah réparateur, sa génération dans les jours de l'éternité. Ils ont dit la virginité de sa mère, le moment, le lieu, les signes de la ve-

nue du Fils sur cette terre. Ils ont dit, et toujours de longs siècles à l'avance, ses vertus, ses œuvres, ses travaux, ses prodiges, sa doctrine, son supplice, sa mort, sa résurrection : en un mot, sa vie tout entière et toute son histoire, avec tous les détails, toutes les circonstances les plus caractéristiques de l'avenir évangélique, afin que l'on ne pût au jour marqué s'y méprendre. Ils ont dit les combats et les triomphes de ses apôtres, les combats et l'immortalité de son Eglise, l'universalité, la catholicité de cette foi, qui devait être portée à toutes les nations et jusqu'aux extrémités du monde. Ils ont dit le châtiment et la ruine de ses ennemis, la ruine et l'étonnante conservation des Juifs déicides, le châtiment de Rome ancienne, si longtems ivre du vin des prostitutions païennes, enivrée plus tard du sang des martyrs, et dont le front superbe devait être humilié, courbé sous les coups répétés des barbares, pour se relever à jamais glorieux sous l'auréole tutélaire du pêcheur de Galilée.

Le vieillard de Pathmos, lui le disciple de la charité et le dernier des prophètes, joignant la prophétie à l'histoire, vint clore la chaîne divine, l'indissoluble suite des oracles mille fois répétés et ponctuellement réalisés.

Puis l'orateur n'oublie pas de faire remarquer que ces chants sacrés furent connus du paganisme. Ce qu'il dit est très-convaincant, nous aurions cependant désiré qu'il eût indiqué un peu plus clairement une autre source des traditions païennes, celle des révélations primitives portées chez toutes les nations par les fils de Noé, premiers fondateurs des peuples. La polémique philosophique actuelle exige que l'on mette en évidence ces vérités historiques sur lesquelles les apologistes chrétiens n'ont pas assez insisté.

Ces chants sacrés sont connus du paganisme ; l'histoire, la poésie, la théogonie, la philosophie païenne les reproduisent et les citent, mais les altèrent. Sous le règne éclairé des Lagides, trois siècles avant le christianisme, ils passent dans la langue alors universelle, comme pour recevoir le dernier sceau d'authenticité et d'existence antérieure. Ils se repandent en Orient et en Occident ; et aujourd'hui encore, ce peuple étrange, present partout, n'existant nulle part, ces tribus errantes dont l'origine est l'origine même du monde, élèvent dans leurs mains les divins oracles sur tous les points du globe, comme pour attester mieux les arrêts du ciel qui les condamnent, qui nous benissent et nous protégent.

Puis l'orateur fait très-bien sentir que, nous catholiques, avons la même foi, la même religion, le même Dieu que les

peuples primitifs, quoi qu'en disent MM. Saisset, Cousin, et toute l'école philosophique actuelle.

Et le grand peuple catholique, seul héritier et successeur immédiat du peuple de la promesse, en tous les lieux aussi de l'univers, il ouvre le Testament antique, il ouvre l'Évangile. Il lit, il compare; c'est le même homme, le même Dieu, le même Dieu-Homme annoncé, arrivé avec tous ses signes et tous ses traits : Jésus-Christ, médiateur de Dieu et des hommes, par qui l'idolâtrie fut abolie, la mort vaincue, la vie reconquise et assurée à tous ceux qui croiront en lui.

Ces magnifiques développemens, qui avaient pour but de prouver que Dieu a voulu, qu'il a su parler, agir, combattre, donner la vérité, la conserver, la défendre, préparer et accomplir le grand œuvre de la réhabilitation, se terminent par les paroles suivantes :

Messieurs, les flots de la lumière divine furent répandus dans l'univers. En vain les ténèbres ennemies auront lutté, en vain tous les vents de l'erreur en furie auront voulu éteindre le céleste flambeau de la foi; la foi antique a poursuivi à travers les siècles son cours majestueux.

Elle aura même paru quelquefois se réfléchir au sein des ignominies idolâtriques et éclairer à l'avance de quelques-uns de ses rayons les portiques de la science et de la philosophie païenne. Mais l'arche incorruptible de Moïse recèle seule et garde le foyer divin de chaleur et de lumière. Son éclat est longtems comprimé, combattu, obscurci par intervalle. Il apparaît enfin triomphant dans la plénitude des âges. Il se lève entre le ciel et la terre sur la montagne de Sion, comme le soleil des plus beaux jours. Ses splendeurs divines s'étendent comme deux bras immenses jusqu'aux extrémités des deux mondes pour les réunir et les vivifier à jamais.

Et alors la voix créatrice s'est écriée une seconde et dernière fois : Que la lumière soit, et la lumière fut. Et tout est consommé; le christianisme établi éclaire la terre.

Troisième conférence. — L'orateur se propose d'examiner ici la *lutte apostolique* ou les difficultés de l'établissement du christianisme, et entre ainsi en matière :

Nous avons vu que la foi révélée dont quelques lambeaux lacérés apparaissaient épars çà et là dans l'univers, sur les plages idolâtriques, demeura vivante, entière et pure, au sein du peuple de Dieu, et se transmit d'âge en âge par la chaîne indissoluble attachée au berceau du monde, continuée dans la religion patriarcale et mosaïque, ainsi que dans le mi-

nistère prophétique. En sorte qu'il a bien fallu conclure que Dieu avait voulu, qu'il avait su donner la vérité, la conserver, la défendre, et préparer ainsi le grand œuvre de la réhabilitation, le fait divin de notre foi. Enfin, la plénitude des tems était arrivée. Visiblement destinée de Dieu à l'exécution de ses admirables desseins sur son Eglise, la domination romaine était le degré préparé d'en haut pour asseoir le christianisme, et marquer, mais sans limites, sa place et son foyer, dans un même centre d'unité catholique pour tous les peuples. Les grands empires sont tombés avec fracas les uns sur les autres, comme parle Bossuet; un seul reste. Les prophéties de l'ancienne alliance touchent à leur terme; la terre est dans l'attente d'un événement extraordinaire; jusqu'aux extrémités du monde, un bruit s'est répandu que le Législateur, le Sage va paraître en Orient. Cependant Auguste est seul maître de Rome, de Rome la maîtresse des nations. Il a fermé le temple de Janus : l'univers vit en paix sous sa puissance. Jésus-Christ vient au monde.

Or, de quelle sorte fut la lutte que le christianisme soutint dans le monde? c'est ce que l'orateur se propose d'examiner. L'école philosophique moderne a jeté d'étranges ténèbres sur cette époque. Les paroles de l'orateur viennent fort à propos, écoutons-les.

Première partie. — État du monde au milieu duquel apparut le Christ. —Quand le christianisme allait naître, l'univers en proie aux fureurs impies du polythéisme et aux folles aberrations de la philosophie, était un vaste théâtre où les hommes livraient avec une brutale joie de violens combats à la vérité et à son divin auteur. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter un rapide coup d'œil sur l'histoire des nations. Qu'y voyons-nous ? La Chaldée et l'Assyrie adorent les astres et surtout le soleil. L'Egypte, malgré la sagesse dont elle se vante, porte jusqu'au dernier degré le culte de la bête et de l'idole. Les brachmanes et les gymnosophistes de l'Inde unissent, comme l'attestent leurs védas, un dégoûtant polythéisme à la plus affreuse extension du panthéisme. Dans la Perse, la religion est dénaturée par un dualisme formel et le magisme. Le stationnaire empire du Milieu, ainsi qu'il s'appelle lui-même, descend peu à peu dans toutes les extravagances de Bouddha ou de Fo. La Grèce arrive à la volupté à travers les raisonnemens de ses sophistes. Rome, enfin, opère la conquête du monde; mais, en le soumettant à sa gigantesque domination, elle lui dérobe ses vices, ses erreurs, ses crimes, ses prostitutions et toutes ses souillures idolâtriques.

Devant l'avénement prochain du christianisme, le genre humain se pré-

sente avec trois caractères ou trois besoins qui peuvent se résumer en ces termes : On aperçoit une civilisation avancée, de grands efforts, quelques triomphes, même du génie, mais toujours liés à de déplorables erreurs, et aux cultes les plus faux, comme les plus hideux. Il fallait donc pour l'homme, avec la connaissance de la vérité un principe plus sûr et plus fécond de religion, de vie et de vertu en même tems que de civilisation et de gloire. Un prétendu sacerdoce et de prétendus philosophes marchaient à la tête des peuples, mais cachant la vérité à la multitude, et la dénaturant grossièrement. Il fallait donc une philosophie et un sacerdoce à qui il fût dit : *Allez, instruisez toutes les nations ; apprenez-leur toute vérité.* Enfin, l'humanité n'était pas enseignée ; elle doit l'être : elle n'était pas dirigée, retenue dans les voies fortes de la vérité ; l'heure approche où tout va changer pour elle.

Mais par qui l'enseignement lui sera-t-il donné ? Lui viendra-t-il par l'éloquence, la philosophie, l'opulence, l'autorité du génie, l'ascendant de la gloire, l'éclat de la puissance ? Cette bienfaisante révolution sera-t-elle l'œuvre du tems, l'enfantement progressif des esprits, ainsi qu'on l'a osé dire ? Il n'en sera rien.

Une croix de bois plantée en terre, une chair livide et meurtrie, du sang épanché avec violence, une couronne d'épines, une mort infâme et cruelle, voilà les armes du Seigneur et l'instrument de triomphe préparé pour la conquête de l'univers. Il y a là un fait, mais il y a là aussi une pensée profonde et toute divine, la pensée tout entière du christianisme, son esprit, sa vie, sa philosophie la plus sublime.

Deuxième partie. — Doctrine du Christ. — Moyens qu'il employa pour dissiper l'erreur païenne. — Une croix et un crucifié ! Il fallait qu'il en fût ainsi pour confondre l'orgueil du faux savoir, pour humilier et vaincre une philosophie hautaine et la forcer à confesser son impuissance ; pour renverser tout le vain échafaudage qu'avaient élevé les fascinations du mensonge ; pour enfanter de nouveau la raison à la vérité en captivant l'esprit indocile sous le joug de la foi ; enfin, pour heurter de front tous les préjugés, toutes les opinions humaines, afin que, dans la terrible lutte qui allait s'ouvrir, on vît bien que Dieu avait seul combattu et seul remporté la victoire ; qu'à Dieu seul appartenait toute gloire, et non pas aux hommes, et que l'œuvre du christianisme établi était bien absolument l'œuvre divine.

Après avoir développé cette grande doctrine, qui met dans la plus complète évidence l'action toute-puissante de Dieu, le R. P. de Ravignan ajoute :

Parlez-moi tant que vous voudrez le langage des hautes considérations sur le christianisme ; dites qu'il est la souveraine raison, la plus noble philosophie ; qu'il est le perfectionnement le plus sublime de l'intelligence humaine, qu'il se révèle au génie avec des caractères de grandeur et de beauté qui le transportent et le ravissent. Ah ! j'en conviens du fond le plus intime de mes entrailles. Mais sans la folie même de la Croix de Jésus-Christ, comme base et comme type générateur du christianisme, vous ne m'offrez pas la pensée divine, vous ne me parlez pas la langue divine. Dieu ne sera Dieu pour moi, il ne sera le Dieu de ma foi que lorsque je le verrai déjouant et renversant tous les conseils de la raison humaine, luttant pour ainsi dire corps à corps contre tous les efforts et tous les prestiges du sophisme, du génie et de la science d'erreur, contre toutes les passions et toutes les fureurs liguées ensemble ; par la folie contre la sagesse, par l'opprobre contre l'honneur, par la pauvreté contre les richesses, par l'extrême infirmité contre toutes les forces unies : je le verrai, dis-je, triompher ainsi du monde et de l'enfer, et par la Croix établir la domination sainte du culte catholique dans tout l'univers, et c'est ce qui a été fait.

Troisième partie. — Faits de l'exécution. — Durant le cours de sa vie mortelle, Jésus-Christ, malgré sa bonté et ses vertus ineffables, malgré ses miracles sans nombre et la sublimité de sa doctrine, n'avait compté qu'un petit nombre de disciples. Il meurt. Bientôt ses apôtres se répandent dans toutes les parties de la terre alors connues, pour rallier sous la bannière de la Croix les populations assises à l'ombre de la mort. Des rêveurs n'ont pas laissé de répéter néanmoins que le christianisme était un heureux développement des progrès de l'humanité par les forces mêmes, par l'action croissante de la civilisation et des intelligences. Dans ce système, l'institution chrétienne serait un résultat purement naturel et humain. Jamais plus orgueilleux démenti ne fut donné à l'histoire, aux traditions, aux monumens les plus hautement avérés. Le christianisme un produit du tems et de la raison publique ! Mais que faites-vous de cette Croix qui un jour a été plantée sur le Golgotha, au milieu des fureurs d'un peuple ameuté contre le Juste? C'est un fait apparemment. Que deviennent pour vous ces douze apôtres qui s'en vont par le monde porter au loin la doctrine du Crucifié, et versent leur sang pour confirmer ce qu'ils ont vu et entendu? Que deviennent pour vous les prophéties qui annonçaient les combats qu'ils ont soutenus, le drapeau qu'ils devaient arborer, les généreux triomphes qu'ils ont remportés, et cette voix de la prédication divine qui a retenti au loin, soit par leur ministère, soit par celui de leurs successeurs? Que pensez-vous de ce Paul, qui, terrassé per-

sécuteur sur le chemin de Damas, se relève apôtre intrépide, pour aller glorifier son maître devant les sages du paganisme? Que pensez-vous de l'intrépide Simon Pierre, qui va arborer au Capitole cette Croix, sous l'ombre de laquelle viennent bientôt se reposer toutes les nations, données pour héritage à leur auguste libérateur? Qu'est-ce enfin pour vous que cette domination spirituelle de la Rome catholique, étendant ses glorieuses et pacifiques conquêtes plus loin que n'avait fait jadis Rome païenne par la valeur de ses soldats et la force de ses armes? Encore un coup, ce sont là des faits palpables, d'une évidence irrésistible. Tout l'univers les crie et les affirme; et ce cri est le témoignage rendu à la pensée divine, à la force divine de la Croix. Oui, Dieu a su exécuter son dessein : il a montré à tous les yeux qui veulent s'ouvrir, qu'il règne seul, qu'il se joue, comme il lui plaît, de tous les efforts conjurés de la puissance humaine.

Tels sont donc les faits trop connus pour que j'insiste, et voilà, Messieurs, ce que j'avais à vous dire de la lutte et de la victoire apostolique.

Donc laissez là vos rêves, vos nuages, vos doutes, si vous en aviez encore : car le christianisme établi est à jamais le fait d'une Croix de bois, conséquemment l'acte le plus uniquement et le plus évidemment divin; et vous le dites tous ici avec moi.

Après avoir montré que les modernes adversaires du christianisme, en parlant de la lutte païenne et chrétienne, oublient toujours le grand rôle qu'y joua la Croix, rôle d'autant plus difficile à comprendre à cette époque, qu'elle produit, à présent même, une répulsion si marquée dans leur esprit, qui y est pourtant plus préparé que l'esprit païen, l'orateur termine par cette magnifique *péroraison*, que nous voulons citer en entier.

Galiléen, tu as vaincu, s'écria, dit-on, en mourant par un blasphème, un empereur sophiste et impie. O Croix, m'écrierai-je en l'adorant, tu as vaincu par ton ignominie, ta faiblesse et ta folie, l'univers et ses maîtres superbes! Je te vois étinceler sur le front des Césars et surmonter leur couronne. Je te vois au-dessus des aigles romaines planer à la tête des armées; car tu leur donnas la victoire. La fierté des faisceaux s'est abaissée devant toi; le sénat et le peuple t'adorent : tous se sont fait gloire de marcher à ta suite comme sous l'étendard triomphant du Roi des rois. Bientôt tes célestes influences auront seules à soulager les nations gémissantes sous l'oppression des barbares, et sauront, en adoucissant des mœurs farouches, en tempérant l'orgueil de la conquête, faire des peuples de frères,

de tribus divisées et ennemies. A la clarté de cette foi qui s'alluma sur le Calvaire, renaîtront et grandiront les prodiges de la civilisation, de la science et des arts. Une vie intime et féconde sera répandue dans tout le corps social, et y fera germer des fruits abondans de gloire et de génie. Aux ardentes inspirations de la Croix, nous verrons les populations entières se mouvoir, se dresser comme un seul homme, et arrêter du moins, aux bords de notre Europe, le menaçant colosse de l'Islamisme. Et depuis, quoi qu'on puisse penser et dire, le signe qui décorera la poitrine du brave, ce sera toujours la Croix : et avec elle seront alliés tous les vrais triomphes, toutes les illustrations les plus belles de la pensée, du savoir, du dévouement et du courage.

Mais surtout, Messieurs, ô vous qui refuseriez encore à Dieu ce que Dieu vous demande, puissiez-vous bien comprendre et sentir qu'au pied de la Croix, dans une humble et confiante prière, se versent et se déposent les souffrances de l'âme, les angoisses du doute et le trouble des passions! L'Eglise, aux grands jours de l'expiation, vous pressera, comme une mère tendre, d'en faire l'heureuse expérience. Puissiez-vous entendre sa voix et la suivre! C'est le vœu le plus cher de mon cœur. Alors une onction suave et forte viendra, qui, pénétrant intimement vos âmes, saura vous déprendre de tout ce qui passe et s'évanouit comme un souffle, pour vous attacher et vous unir inviolablement à ce qui demeure toujours, la charité de Jésus-Christ.

Quatrième conférence. — L'orateur se propose d'examiner ici la lutte philosophique contre le christianisme ; il trace d'abord le portrait d'une sage philosophie, cette philosophie qui respecte les *traditions* comme *une des expressions de l'enseignement que Dieu a donné aux hommes*. Nous aurions préféré que l'orateur eût dit sans hésiter que, lorsqu'il s'agit des enseignemens que Dieu a donnés aux hommes, dans les siècles écoulés, les traditions sont *la seule expression* de cette volonté. Car où trouver l'expression d'une loi positive, si ce n'est dans les monumens ou dans l'Église qui en ont gardé le souvenir? Nous le répétons, il faut que les apologistes catholiques poussent leurs adversaires dans les dernières conséquences, et soutiennent, comme le dit tout récemment Mgr de Paris, que la philosophie peut *éclaircir, expliquer, comprendre,* mais non *inventer les vérités ou les volontés de Dieu*[1]. L'orateur

[1] Voir le compte rendu de son *Introduction à l'étude du christianisme,* dans notre précédent cahier ci-dessus, page 165.

va s'attacher surtout à offrir le tableau de la lutte que l'école d'Alexandrie éleva contre le christianisme, qui est représenté dans ce discours principalement par les martyrs.

Sans suivre l'ordre des dates, et en nous attachant uniquement à l'ordre logique de l'erreur, deux empereurs et deux chefs d'école nous représenteront assez bien *la lutte du sophisme païen contre la foi*. La haine se personnifiera dans Marc-Aurèle, le mensonge dans Porphyre et Julien, la faiblesse dans Plotin. Tous quatre se glorifièrent du nom de philosophes ; tous quatre furent des ennemis acharnés du nom chrétien. C'était une raison pour s'attirer de grands éloges qui ne leur ont pas manqué : quant à nous, nous leur rendrons la justice qu'ils méritent.

Marc-Aurèle, ici nous n'avons à juger que le philosophe, est l'un des plus célèbres représentans de ces opinions fastueuses que la langue de l'Evangile avait déjà profondément abaissées. Sage dans ses livres, dans quelques belles pensées, et dans des sentences sonores, il nous montre la profession de philosophe unie dans sa personne à une conduite honteuse et à une cruauté persécutrice. Fils, époux, père de courtisanes, il laisse sa femme et sa fille vivre en Messalines. Il distribue des récompenses et des dignités aux incestueux qui outragent son honneur. Il décerne un culte à l'infâme Faustine, à Lucius Vérus, non moins infâme. Superstitieux jusqu'à l'extravagance, il dégoûte ses contemporains par l'excès de ses ridicules terreurs. Enfin, après avoir encouragé une cabale qui se ligue dans son palais contre la religion du Christ, il se baigne dans le sang des premiers chrétiens. C'est une chose triste à dire, la foi naissante a été surtout persécutée par les empereurs philosophes.

L'éclectisme alexandrin ne fut pas moins cruel à sa manière. Je le prends dans Porphyre et Julien. Qu'était-ce, à vrai dire, que cette philosophie d'Alexandrie ? Pas autre chose que le paganisme que l'on voulait réhabiliter à l'aide de quelques idées chrétiennes, gnostiques, théurgiques, orientales et platoniciennes. Une sorte d'unité divine était mise en avant, mais des émanations à l'infini donnaient toujours une multitude infinie de dieux. Ce n'est pas tout, les prophéties de l'ancienne loi accomplies, les miracles de Jésus-Christ, ceux des apôtres et des premiers chrétiens, leurs vertus, leurs mœurs surhumaines, étaient des titres qui recommandaient puissamment le christianisme. Porphyre imagina des oracles, inventa des prodiges, produisit une morale, créa des saints d'un nouveau genre, qui pussent servir de contrepoids. C'est dans ce but que furent écrits la plupart de ses ouvrages, en particulier ses livres sur la *vie et les doctrines des philosophes*, sa *philosophie tirée des oracles*, son *traité de l'abstinence des viandes*, et d'autres encore. Partout se montre un tissu de fa-

bles grossières, de mensonges effrontés et d'emprunts audacieux faits à la religion abhorrée de Jésus-Christ. Mais ce qui domina chez les éclectiques alexandrins, ce fut la théurgie, la magie, le commerce avec les démons et les dieux, réduit en système et en pratique. Plotin, Porphyre, Jamblique, Julien l'Apostat, ont été surtout des magiciens, tout occupés de conjurations, d'évocations, d'apparitions. Ils y passaient leurs jours et leurs nuits ; leurs écrits et les histoires païennes l'attestent. Ils se flattaient aussi de l'union la plus intime avec la divinité. Porphyre, dans la *vie de Plotin*, nous dit gravement que son illustre ami jouissait de la vue et de la conversation familière des dieux ; que pour lui, il n'en avait été favorisé qu'une fois.

Julien alla plus loin, parce qu'à des idées perverses il joignait la puissance politique. Dans sa dévotion hypocrite pour les formes païennes, au milieu des nécromanciens et des jongleurs ses pareils, le philosophe couronné haïssait le *Galiléen*, comme plus tard on voulut *écraser l'infâme ;* et *l'infâme* a survécu. Mais le sophiste impérial mentait à sa conscience et à l'univers entier. Il déguisait ses vues ; il ne voulait point paraître persécuter la religion, il ne voulait point faire de martyrs : il craignait leur triomphe. Il prit un moyen plus sûr. Il défendit à tous les chrétiens l'enseignement des lettres, réservant aux païens les chaires et les écoles, afin de faire honorer et expliquer le paganisme comme Porphyre l'entendait. Qu'on vienne nous répéter encore que les progrès de la philosophie et les lumières de la raison amenèrent la chute de l'idolâtrie, tandis que ce furent, au contraire, les philosophes, un Plotin, un Porphyre, un Jamblique, tous eclectiques alexandrins, qui se déclarèrent les ardens defenseurs de ces extravagances, que ruinait de fond en comble le travail progressif des idées chrétiennes.

Voilà, Messieurs, quelle fut cette philosophie : je la retrace d'après les monumens originaux ; ma pensée recule de dégoût, ma parole s'indigne. Allons donc ! il serait tems d'ecrire l'histoire, je crois, et de fletrir, comme d'imprudentes et grossières impostures, toutes ces sophistiques menées des maîtres et des écoliers d'Alexandrie. Julien était l'un de ces derniers.

Le sophisme païen s'exprimait donc par le mensonge et par la haine armés contre le christianisme. Il n'enfanta non plus, dans ses plus laborieux efforts, qu'un infirme et faible système. Oui, Messieurs, infirme et faible, quoiqu'il se nomme le *panthéisme*. Je n'ai d'ailleurs ici à caractériser que le panthéisme alexandrin. Peut-être tiendrais-je un autre langage, si je traitais des doctrines védastiques de l'Inde, ou du panthéisme indien, la plus belle horreur qui ait éte jamais conçue, ce me semble.

Plotin, le chef premier de l'éclectisme, vous le savez, au milieu des plus confuses rêveries, aboutit à ce triste résultat, sans méthode, sans principes, sans preuve du reste. Est-ce là qu'on voudrait encore nous ramener, pour échanger l'énergique précision de la foi contre des nuées sans eau, des conceptions sans consistance ni vérité, de vacillantes et insaisissables théories? Et si l'on n'a point cette pensée, pourquoi tant d'éloges d'une école et de docteurs aussi impuissans et aussi infirmes à leur plus haute élévation et puissance?

L'orateur cherche à définir ensuite ce qu'est le *panthéisme*, et prend soin de le séparer de cet élan naturel de l'âme qui tend à s'unir à Dieu, but du chrétien indiqué par le Christ; ce qui est bien différent de son identification avec l'humanité, abîme où se perd la philosophie qui veut comprendre Dieu sans prendre pour guide la révélation positive de Dieu.

Mais veut-on sonder l'impénétrable abîme de la vie et de l'immensité divine; veut-on se demander hors des convictions positives, hors de la foi et en abstraction, ce qui sépare la personnalité finie et créée d'avec la personnalité, la réalité incréée et infinie; veut-on aussi le vague, les ténèbres, l'étourdissement du trouble, alors, dans l'idée mystérieuse de la substance divine, l'imagination se perd, l'esprit se confond. Il creuse cependant. Sans lumière et sans guide, il erre au sein d'un gouffre. La création disparaît à ses regards, et lui-même et tous les mondes ne sont plus pour ses sens troublés que des formes fantastiques ou de vaines apparences. L'homme, sa vie, son âme, son corps, tous les hommes, tous les êtres, l'univers entier, c'est Dieu : Dieu est un, Dieu est tout. Pour les uns, c'est le *moi;* pour d'autres, l'absolu; pour ceux-ci, la matière; pour ceux-là, tout est Dieu; raison, foi, morale, liberté, évidence, individualité, ne sont rien. Il n'y a plus que Dieu, un Dieu chaos, un Dieu tout, un affreux dédale, une horrible et profonde nuit, un rêve désespérant où toutes les passions et toutes les illusions se livrent le combat du délire.

Messieurs, voilà l'énergie du panthéisme. Elle n'est, hélas! on le voit, que l'extrême infirmité de la pensée humaine. Eh bien! rêvez encore! Nous, nous croyons.

Dans la *deuxième partie*, l'orateur examine ce que le christianisme oppose à la lutte philosophique. Il lui oppose le martyr. Or, qu'était-ce que le martyr? L'orateur en trace un magnifique portrait.

Le martyr n'opposa point la haine à la haine, la violence à la violence

de ses bourreaux. Il aimait ; il aimait ses ennemis comme ses frères ; il priait ardemment pour ceux qui l'immolaient. Il mourait victime douce et patiente, holocauste réparateur que consumaient les flammes de la divine charité, plus encore que les feux des bûchers, allumés par la rage des tyrans. Le martyr ne répondait pas aux sophismes, aux mensonges par d'arbitraires fictions et d'impuissantes chimères. Il disait, comme nous disons encore : « Je crois en Dieu, à Jésus-Christ, Fils de Dieu, né, dans » le tems, de la Vierge Marie, crucifié sous Ponce-Pilate, mort, ressus- » cité, monté au cieux. Je crois à l'Eglise, au Saint-Esprit qui la guide » et l'assiste. » Le martyr ne tremblait pas plus dans ses conceptions et ses pensées que dans son cœur. A côté d'une société énervée, évanouie, pour ainsi dire, dans les molles habitudes, il mourait pour sa foi, pour la liberté véritable de l'âme humaine affranchie en Jésus-Christ, et chantait l'hymne du courage ainsi que de la délivrance. Le martyr ne se passionnait pas, comme il est arrivé quelquefois, pour des abstractions enfantées par des cerveaux malades, ni même pour des opinions ; il croyait à des faits, il mourait pour des faits. C'est un témoin, un historien de la foi, mais un historien qui scelle de son sang la vérité de son récit.

Tout ce portrait est vrai ; nous aurions cependant désiré que l'orateur eût signalé, parmi les raisons opposées au philosophisme, le rappel à la réalité de l'histoire de l'humanité, aux traditions antiques. L'extrait que nous avons donné sur cette lutte païenne et chrétienne[1] et ceux que nous donnons ci-après, dans ce cahier, prouvent que les chrétiens furent vainqueurs par la science autant que par le martyre. Les païens ignoraient la vraie origine des hommes, ils la leur apprirent ; ils ignoraient les véritables communications de Dieu à l'homme, ils leur en montrèrent les monumens historiques. En réalité, ils les firent rentrer dans la famille humaine, ils les instruisirent de ce qu'ils ignoraient. A leur religion philosophique, hypothétique, presque toute d'invention humaine, ils opposèrent une religion historique, réelle, générale. Les apologistes catholiques ne doivent pas négliger ce point de vue, très-réel et très-persuasif ; il faut encore l'opposer, en ce moment, à cet état faible, maladif, couvert d'ignorance, qui fait le fond de la

[1] Voir le précédent cahier ci-dessus, page 202.

philosophie, et dont le célèbre orateur trace le portrait suivant, qui n'est que trop ressemblant.

Enfermés dans leurs propres pensées, comme dans le sombre et triste séjour des rêves, des hommes prétendus sages haïssent la lumière qui les environne et qui les presse; ils s'irritent de ses bienfaits et de ses triomphes salutaires; ils lui déclarent la guerre, et souvent, trop souvent, les mauvais instincts, l'orgueil déçu des opinions, le dépit de voir l'autorité acquise à la foi chrétienne, auront uni aux fureurs du sophiste la hache du bourreau, et auront su chercher parmi des torrens de sang répandu un dédommagement funeste et de cruelles consolations. Ou bien encore, des esprits malades s'en prennent, dans leurs spéculations, à la vérité elle-même, la tourmentent, la déchirent. De ses lambeaux déshonorés, ils revêtent leur système, mêlent, confondent, dénaturent tout. Artisans de mensonges, dupes parfois de leurs propres illusions, ils prétendent bâtir un édifice nouveau, et l'orner de toutes les richesses réunies de la sagesse et du génie. Ils ont moissonné au loin les champs des investigations humaines; maîtres et arbitres de leur choix, ils ont choisi; et alors, sous le titre abusif de l'éclectisme, nous voyons surgir un composé monstrueux de toutes les erreurs qui ne méritent plus le nom d'aucune, mais où se trouvent alliés, par le plus fol assemblage, l'orientalisme, l'hellénisme, le gnosticisme, la théurgie, et que sais-je encore? toutes les théories païennes, et jusqu'à l'Evangile lui-même. L'école d'Alexandrie, autrefois le type de cet éclectisme indéchiffrable et menteur qui simulait le discernement supérieur de toutes les vérités, réunissait toutes les erreurs.

Fasse le ciel que nous ne l'imitions pas!

Enfin, il jette un coup d'œil sur la philosophie actuelle et y découvre encore plus d'ignorance et de faiblesse, que de haine et de mauvais vouloir.

Ne l'oublions pas, Messieurs, il faut une énergie véritable et une grande vigueur de l'âme pour accepter la foi et la souveraine autorité de l'Eglise qui l'enseigne. L'incrédulité, sous toutes ses formes, n'est qu'une expression de l'extrême faiblesse. Dans les faits, dans les traditions, dans les doctrines évangéliques, il y a une vérité sublime, austère, mâle, qu'il faut savoir saisir, comme on gravit le sommet escarpé de la montagne. Des soldats timides, des voyageurs las au départ, s'arrêtent et se traînent péniblement loin du but. Pour se consoler, on veut tout niveler et tout confondre, la victoire et la défaite, le bien et le mal, le vrai et le faux, ceux qui affirment et ceux qui nient. De là, aux époques de transformation vi-

goureuse opérée par la foi, cette lutte infirme du sophisme qui se traduit par un syncrétisme honteux, et qui nomme unité, vérité à un pareil degré toutes les divergences, toutes les contradictions amoncelées. De là ce paganisme réhabilité, ce symbolisme prétendu philosophique, qui célèbre, honore, approuve tout dans les religions les plus absurdes de l'antiquité. De là, enfin, comme terme et comme apogée de l'impuissance de l'esprit d'erreur, ce lamentable panthéisme, qui, n'osant envisager ni accepter un Dieu créateur, un Dieu juge distinct, équitable et souverain modérateur des hommes ainsi que des choses, lui substitue le monde, la nature, l'animal, la plante, l'intelligence, l'idée, la folie, le crime non moins que la vertu, dans un tout monstrueux, dans un absolu chaos!

» Messieurs, ces hommes ont ployé sous le faix; ils se sont laissé accabler par l'énergique majesté de la foi; ils sont tombés dans des abîmes.

» Il faut les plaindre et nous instruire par leurs malheurs. »

(La suite au prochain cahier.) A. B.

Archéologie.

DICTIONNAIRE DE DIPLOMATIQUE,

OU

COURS PHILOLOGIQUE ET HISTORIQUE D'ANTIQUITÉS CIVILES ET ECCLÉSIASTIQUES[1].

ENSEIGNEMENS. Ce mot est un des noms génériques qui renferment toutes sortes d'anciens titres et diplomes, et principalement ceux qui furent accordés par les princes en faveur des églises. On rendait ce mot en latin par *documenta,* d'où est venu le mot *documens,* usité en terme de palais.

ÉPACTE. L'épacte, dont la date sert si souvent dans les chartes du moyen âge, n'est autre chose que le nombre de 11 jours, dont l'année commune du soleil excède l'année commune de la lune, qui n'a que 354 jours. Ainsi, l'épacte de la 1re année est 11. Celle-ci, jointe à l'épacte de la 2e année, donne 22 d'épacte. Si à ces 22 vous ajoutez encore 11 pour l'épacte de la 3e année, vous aurez le nombre de 33 jours, qui valent un mois lunaire et 3 jours; et alors vous omettez les 30 jours qui forment une lunaison entière, et il vous restera 3 pour l'épacte de la 3e année. Dans la 4e, vous ajoutez 11 à 3, qui font 14 d'épacte; dans la 5e, 11 à 14, qui font 25 d'épacte; dans la 6e, 11 à 25, qui font 36; et en omettant toujours le nombre de 30, vous avez 6 d'épacte, et ainsi de suite. Lorsque l'épacte était 8, deux ans après elle se trouvait être 30, parce que 22 et 8 font 30: alors les anciens la notaient souvent par ces mots *epactâ nullâ.*

Les épactes servent à trouver le jour de la lune; et pour ce faire, on additionne le nombre de l'épacte, celui des jours du mois courant et celui des mois écoulés, en commençant à les compter au mois de mars. Si tous ces nombres assemblés sont

[1] Voir le précédent article, au numéro 62 ci-dessus, p. 148.

au-dessous de 30, le nombre qui en résulte est celui des jours de la lune ; mais si ces nombres passent celui de 30, en ôtant ce même nombre de 30, le surplus est le jour de la lune.

Dans l'usage que la diplomatique fait des épactes, voici ce qui mérite attention : 1° Les années bissextiles ayant un jour de plus, il faut, depuis le bissexte, ajouter 1 à l'épacte courante. 2° Il faut observer qu'il y a eu beaucoup de variations, et que les computistes et les tables chronologiques s'accordent assez rarement ; les uns comprenant mars parmi les mois qu'il faut compter pour trouver pendant l'année les jours de la lune, les autres l'excluant ; les uns comptant du 22 de mars le quantième de la lune pour servir d'épacte, les autres ne commençant qu'au 31 décembre à supputer ce qui restait du quantième de la lune pour servir d'épacte de l'année suivante. Ce n'est que depuis le calendrier grégorien qu'on a établi une parfaite uniformité dans les épactes.

Au 11e siècle, il n'était pas rare de voir des chartes datées de deux épactes différentes, la majeure et la mineure. La première ne diffère pas de la solaire, ni la seconde de la lunaire. On vient de parler de celle-ci. La solaire se confond avec les concurrens, et ceux-ci avec les lettres dominicales, en les commençant par l'F et les finissant par le G. *Voy.* CONCURRENS, DATES.

ÉPÉE. (Ordre des deux épées de Jésus-Christ, ou les chevaliers du Christ des deux épées.) Cet ordre militaire de Livonie et de Pologne avait été institué, en 1193, dans la vue d'employer les armes des chevaliers pour défendre la religion. Ces chevaliers portaient dans leurs bannières des épées en sautoir ; ils s'opposèrent avec succès aux entreprises des idolâtres contre les chrétiens.

ÉPERON. L'ordre des chevaliers de ce nom fut établi par le pape Pie IV en 1560. Les chevaliers portent une croix d'or à huit pointes, émaillée de rouge, au bas de laquelle pend un éperon d'or. Les nonces et les auditeurs de Rote et quelques autres personnes avaient le privilége de créer des chevaliers de l'éperon ; mais cette faculté ayant dégénéré en abus, Sa Sainteté Grégoire XVI, en 1842, supprima tous ces priviléges, ordonna

que tous les anciens brevets seraient soumis à un nouvel examen, et reconstitua ainsi l'ordre de l'Eperon d'or.

EPITRES. Il n'est pas rare de trouver des pièces portant en titre le nom de *chartes* et dans le texte celui d'*épîtres,* ou appelées tour à tour *épîtres* et *chartes*. Dans les tems postérieurs, quoique l'acte ait conservé la forme d'épître, c'est-à-dire l'*adresse* et le *salut*, le nom d'*épître* a cédé la place à celui de *charte*. Voici le détail des pièces auxquelles les anciens ont donné le nom d'*épître*.

Épîtres de donation.

On a déjà vu, sous les mots *chartes* et *donation*, que les actes qui constataient les bienfaits du donateur, portaient souvent le nom d'*épître*. Plusieurs autres, dont le fond était bien différent, portèrent le même titre. Telles furent :

Épîtres d'adoption.

Les *épîtres d'adoption*, qui emportèrent avec elles la donation des biens d'un côté, et de l'autre l'obligation de fournir aux besoins de celui qui s'en était dessaisi. Ces sortes de conventions furent quelquefois connues sous le nom de *traditio respectualis*, c'est-à-dire *respectiva*, ou *convenientia* [1].

Épîtres de rappel.

Les épîtres de rappel, *epistolæ firmitatis*, étaient quelquefois des actes par lesquels un grand-père ou un grand-oncle rappelait ses petits-fils ou ses petits-neveux dans son testament, dans lequel ils n'avaient pas de droit direct.

Épîtres de liberté.

Lorsque l'on accordait la liberté à un serf, on en dressait une épître, *epistola libertatis*, *ingenuitatis*, *manumissionis*, que l'on appelait quelquefois *chartula*, etc. [2]. Ces chartes étaient ordinairement exécutées après leur concession : mais quelquefois elles n'avaient leur effet qu'après la mort de celui qui les accordait ; et encore le seigneur se réservait-il quelquefois certaines servitudes [3], réserve qui n'avait jamais lieu pour les serfs des-

[1] Baluze, t. II, col. 481, 526.

[2] *Acta SS. Benedict.*, t. I, p. 440, 510.

[3] *De Re Dipl. Suppl.*, p. 81.

tinés à l'état ecclésiastique. M. Lancelot dit [1] que le dernier de ces affranchissemens qu'il ait vu en France est de 1325 : il y en a cependant de plus récens.

Si le serf se rachetait lui-même, l'épître accordée par le maître s'appelait *chartula redemptionalis* [2].

Un serf qui avait épousé une femme libre obtenait quelquefois de son seigneur une épître par laquelle celui-ci déclarait libres les enfans qui naîtraient de ce mariage illicite [3]. On appela ces sortes de lettres *epistolæ conculcaturiæ*, ou *chartula triscabina* [4].

Épîtres de sécurité.

Pour décharger une partie de l'instance intentée contre elle, la partie adverse lui faisait expédier une épître de sécurité, *securitatis ;* c'était une espèce de transaction ou d'accommodement [5]. A la fin d'une administration temporelle, on donnait à l'économe une quittance ou décharge générale sous le nom de *sécurité,* qui ne diffère en rien des épîtres de pleine sécurité [6].

Épîtres d'obligation et de quittance.

Un débiteur s'obligeait devant son créancier à s'acquitter à tel terme, par une lettre d'obligation, *epistolæ cautionis* [7]. Au terme échu, si le débiteur avait satisfait, le créancier lui en donnait une quittance, *epistola quittatoria :* mais si, dans l'intervalle de la dette à l'échéance, l'obligation s'était perdue, de façon qu'on ne pût pas la déchirer au terme, on donnait au débiteur une lettre qui la rendait nulle et invalide, au cas qu'on la retrouvât, sous le nom de *epistola evacuatoria* [8], qu'il faut bien distinguer de *vacuatio, vacuarium*, qui était une charte par laquelle on déclarait n'avoir aucun droit sur des biens en litige.

Épîtres précaires et prestaires.

Les épitres *précaires* sont de toute antiquité, et remontent aux

[1] *Mém. de l'Acad. des Inscript.,* t. XX, p. 412.
[2] Baluze, *Capitul.,* t. II, col. 462.
[3] *Append.* Marculf. *formul.* 18.
[4] Lindenbrog., *Formul.* 88.
[5] *De Re Diplom. Suppl.*, p. 78.
[6] *Diur. Rom. Pontif.,* p. 115.
[7] Baluze, *Capitul.,* t. II, col. 421.
[8] *Ibid.,* col. 424, 494.

tems de la République romaine [1]. On distinguait *epistolæ precariæ* de *epistolæ præstariæ*, en ce que celles-ci étaient données au preneur, parce qu'assez souvent il y avait une prestation attachée au don ; et que celles-là étaient données au bailleur, parce que sa donation était un effet des prières du preneur. Les premières étaient en supplique [2], et les secondes étaient une concession. Les unes et les autres tiraient leur origine des emphytéoses autorisées par les lois romaines dès le 4e siècle. Dans la suite, ces actes devinrent purement ecclésiastiques, parce qu'ils ne regardèrent que les biens des églises. Ainsi un propriétaire faisait-il une donation à une église, l'église lui en laissait souvent l'usufruit pendant quelques années, ou pendant sa vie, ou pendant quelques générations, ou à l'emphytéotique, c'est-à-dire pendant quatre-vingt-dix-neuf ans, ou à emphytéotique perpétuelle [3], laquelle dégénéra en fief; et on lui expédiait une charte précaire qui prit nombre de dénominations [4]. L'église retenait-elle sur cette jouissance qu'elle abandonnait, un cens quelconque, le donateur faisait une charte de *prestation*. Ces chartes devaient être renouvelées tous les cinq ans ; mais on y introduisit une clause qui avait la même force, et qui suppléait à ce renouvellement. Il n'était pas permis de rien contracter pendant la vacance des siéges. *Voyez* CHARTES.

Épîtres précatoires, rogatoires, et de sugestion.

Tout ce qui peut devenir l'objet des demandes et des prières était du ressort des suppliques ou requêtes appelées *epistolæ precatoriæ*; mais l'objet des lettres dites *rogatoriæ* était borné à solliciter le pape ou le métropolitain de sacrer un évêque nouvellement élu. On nomma quelquefois ces épîtres *suggestiones*, et alors elles ont pour caractère invariable d'être toujours adressées par des inférieurs à des supérieurs [5]. On rend assez

[1] Muratori, *Antiq. ital.,* t. III, col. 150.

[2] Lindenbrog., *Formul.*, p. 1226.

[3] Muratori, *Antiq. ital.,* t. III, col. 161.

[4] Muratori, *Antiq. ital.,* t. III, col. 174, 194, 243, 244. — Baluze, t. II, col. 427, 490, 529, 472, 506.

[5] *Concil.* Labb., t. IX, col. 559.

bien ce mot par une *très-humble adresse*[1]. L'usage de ces sortes d'épîtres connues sous le nom de *suggestiones* ou *suggerendæ*, paraît ne convenir qu'aux dix premiers siècles, et depuis le 10ᵉ elles seraient légitimement suspectées. Elles ont toujours eu le même but que les suppliques, *supplicationes*[2], qui reviennent à nos *très-humbles remontrances* ; car notre *placet* n'est rendu correctement que par les lettres pétitoires, *petitoriæ*[3], ou par les demandes juridiques, *petitiones*[4], terme qui nous est venu du droit romain.

Epîtres de notoriété.

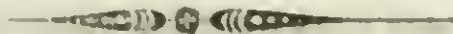
Ce qu'on voulait faire savoir à des personnes de toutes conditions leur était notifié par des lettres appelées *notariæ* ou *notariæ epistolæ :* mais lorsqu'un dignitaire de Rome écrivait à l'exarque pour lui notifier la mort du pape, on appelait cette lettre *nuntius*[5].

Épîtres de relevée.

Lorsque l'exposition d'un enfant était constatée, on le confiait à quelqu'un qui payait une certaine somme, à condition que l'enfant serait reconnu pour son esclave, par une lettre dite *epistola collectionis*, qui ne différait guère de *charta de sanguinolento*[6].

ÉPITRES *canoniques* ou *catholiques* (les), sont au nombre de sept ; elles sont appelées *canoniques*, ou parce qu'elles appartiennent au canon de l'Ecriture, ou parce qu'elles contiennent des canons, c'est-à-dire des règles et des instructions propres aux chrétiens. Elles sont aussi nommées *catholiques*, c'est-à-dire universelles, parce que plusieurs sont adressées, non aux fidèles d'une certaine ville, mais à tous les fidèles dispersés dans tout le monde. A. B.

[1] *Ibid.*, t. III, col. 787, et t. IV, col. 1127
[2] *Ibid.*, t. III, col. 425, et t. XI, col. 502
[3] *Ibid*, t. III, col. 727.
[4] *Ibid.*, t. XII, col, 1454.
[5] *Diurn. Roman. pontif.*, p. 9.
[6] Baluze, t. II, col. 474.



Correspondance.

Paris, le 18 avril 1845.

« Monsieur,

» Il pourra vous paraître étrange qu'un laïque ose élever la voix dans la question qui divise aujourd'hui une grande partie du clergé de France et le gouvernement; et assurément ce serait un acte de témérité bien grande, si j'entrais dans le fond de la question théologique; mais, n'examinant que les rapports extérieurs de l'Etat et de l'Eglise, je me suis demandé comment il se faisait qu'avec la liberté de conscience accordée à tous les Français, on fût tombé dans des querelles théologiques dignes des derniers tems du Bas-Empire. La liberté de conscience ayant pour but essentiel et pour premier avantage de préserver à jamais de ces discussions, dont le moindre tort est de ne pouvoir se terminer, comment a-t-on pu méconnaître à ce point tout ce qu'a d'avantageux la position qu'on occupe, pour en perdre le fruit?

» Sincèrement catholique, mais en même tems tolérant par principe et professant la maxime de l'illustre Canning : Liberté civile et religieuse pour tout l'univers, j'ai essayé de remonter à la source de l'erreur qui trouble les têtes dans ce moment; et voici ce que j'ai cru découvrir : L'esprit despotique de l'empereur Napoléon, ne comprenant pas le bien de la liberté, n'en a voulu d'aucune espèce. Peu reconnaissant envers le pape Pie VII de ce concordat où, pour lui complaire, il avait dépossédé les évêques de leurs siéges et bouleversé la circonscription des diocèses, il fut chercher contre lui, dans le vieil arsenal de Louis XIV, une arme rouillée dont ce prince s'était servi dans ses démêlés avec le Saint-Siége, et qu'il avait ensuite abandonnée; ce qui d'ailleurs allait au révocateur de l'édit de Nantes, mais nullement au fondateur d'un empire où toutes les religions étaient indistinctement admises. Eh bien! cette erreur se continue. On veut réunir les choses les plus inconciliables. On se déclare tolérant pour tous les cultes, sauf celui plus généralement professé en France. On fait enfin du conseil d'Etat une espèce de concile permanent, qui réforme les mandemens épiscopaux!

» Quelques lignes sur cette question trop négligée m'ont paru utiles à

communiquer au public, et j'ai espéré que vous voudriez-bien les admettre dans votre excellente publication périodique.

» Agréez, Monsieur, l'assurance de ma considération la plus distinguée.»

» Le marquis SÉGUIER,
» De l'Académie des inscript ons et belles lettres. »

QUELQUES MOTS SUR LA QUESTION
DU GALLICANISME ET L'ULTRAMONTISME.

Il est évident que par son *Manuel* M. Dupin n'a pas prétendu donner une règle de croyance à l'Eglise universelle : tout pour lui se reduit à l'Eglise de France, dont les libertés, émanées de je ne sais quelle autorité, à je ne sais quelle époque, recueillies jadis par Pithou, remises en honneur par l'assemblée du clergé de France de 1682, sont la base des lois organiques du concordat et des décrets impériaux qui ont suivi. Voilà la limite dans laquelle M. Dupin se renferme. Il ne veut donc convertir que les Français, laissant en dehors tous les autres catholiques qu'il désigne sous le nom d'ultramontains, dénomination fausse ; car elle ferait supposer que ce n'est qu'au-delà des Alpes que les principes contraires aux maximes gallicanes sont professés, tandis que c'est la foi de l'Eglise universelle, sauf la France, dans laquelle même de nombreuses dissidences ont lieu, comme nous en avons la preuve incontestable.

La question étant ainsi posée et reconnue par tout le monde, la France a-t-elle un intérêt réel à vouloir que la doctrine exceptionnelle prévaille sur la doctrine commune à toute l'Eglise catholique, et que l'enseignement théologique des catholiques soit en tout point conforme aux libertés gallicanes?

L'indépendance respective de l'État et de l'Église, suite de la liberté des cultes, admet-elle une pareille contrainte?

Le mot de liberté suppose une émancipation. Ainsi la France, en se créant des libertés religieuses, a voulu apparemment s'isoler de l'Eglise universelle, à laquelle, pour tout le reste, elle veut bien appartenir. Le nom même accuse sinon le schisme, au moins la séparation : en même tems qu'il proclame la con-

quête, il avoue que ces libertés ne sont que pour la France. Or, sont-elles précieuses à ce point qu'on doive en faire un texte de violence, peut-être même de persécution ?

A une époque bien éloignée de nous par le tems comme par les idées, époque où la puissance ecclésiastique et la puissance civile étaient tellement confondues, que le contact amenait de fréquentes collisions ; époque où l'idée de tolérance religieuse semblait aussi monstrueuse qu'aujourd'hui elle semble juste et naturelle, on conçoit que l'autorité civile ait cherché à se mettre en garde contre les envahissemens du pouvoir spirituel. Mais c'est un anachronisme absurde que de vouloir aujourd'hui réchauffer des querelles d'autant plus déplacées dans la bouche de ceux qui s'en font les défenseurs, que leur zèle religieux, glacial pour tout le reste, n'est ardent qu'en faveur des libertés gallicanes. Qu'un prélat tel que Bossuet, qui a combattu l'hérésie sous toutes les formes, et composé d'admirables ouvrages sur la pratique des devoirs religieux, prenne la défense des doctrines gallicanes, cela convient au grand théologien, au promoteur ardent de la révocation de l'édit de Nantes ; mais que des hommes plus chrétiens de nom que de fait, qui d'ailleurs admettent sans réserve l'égalité de protection pour tous les cultes religieux qui n'offensent ni la morale, ni la tranquillité publique, viennent par un zèle hypocrite ressusciter les vieilleries du jansénisme et du molinisme, voilà ce qui ne peut se comprendre. L'avantage inappréciable d'un gouvernement comme le nôtre, c'est que l'Etat reste complétement étranger à toutes les questions qui s'agitent entre les chrétiens des différentes sectes ; or, vouloir dans cet état de choses prescrire un enseignement religieux serait à la fois un excès de despotisme odieux et l'abandon d'un bien réel pour un avantage très-hypothétique. Que diraient les ministres à des hommes qui se déclareraient franchement ultramontains, puisque l'expression est reçue, c'est-à-dire en union avec tous les catholiques du monde, hors les Français, et demanderaient l'exercice libre de leur culte? Le leur refuserait-on sous le prétexte qu'il n'est pas permis d'être catholique en France, à moins de souscrire les

quatre articles de 1682? Qu'on refuse de les payer, cela dépend du ministère et des Chambres; mais leur interdire le libre exercice de la religion catholique, c'est-à-dire universelle dans toute son étendue, serait un acte digne de 93.

Qu'on se hâte donc de sortir de la voie périlleuse dans laquelle on s'est engagé, en laissant l'entière liberté de conscience à tous les habitans de la France, sans s'immiscer dans des débats qui ne peuvent amener à leur suite que du trouble et des malheurs sans nombre.

Polémique Catholique.

EXPOSÉ DE LA POLÉMIQUE

ENTRE LES PAÏENS ET LES CHRÉTIENS DES PREMIERS SIÈCLES[1],

Par le diacre CONSTANTIN ; nouvellement édité par S. E. le cardinal MAI.

17. Défense des dogmes païens par le symbolisme.

« Bien que les formes de nos dieux, répondirent les juges, » aient coutume de varier dans les images particulières, cependant une doctrine plus divine nous a été transmise, qui élève » nos esprits à une théorie plus vraie et sublime, et jusqu'à un » archétype, et ne permet pas que nous tombions et nous nous » perdions dans la divisibilité d'une vile matière, ni que nous » nous attachions exclusivement à la variété des couleurs. Mais » ce serait violer le droit et la piété que de révéler cette doctrine à » des profanes et à des étrangers tels que vous. Que si vous osez » être initiés à nos mystères sacrés, et vous faire nos coreligionnaires, nous vous révélerons tous nos secrets, et nous n'aurons » rien de caché pour vous. Quant aux images de nos dieux, que » nous représentons tantôt sous la figure d'un vieillard, tantôt » sous celle d'un jeune homme, votre sentiment à cet égard est » pareil au nôtre, puisque vous donnez à vos dieux les noms de » Père et de Fils. N'est-il pas évident que l'idée et la notion » de Père doivent être antérieures à celles de Fils? »

18. Réfutation du symbolisme païen.

Que vous aussi, dirent les martyrs, et par imagination ou par allégorie, vous représentiez symboliquement les dieux sous la forme humaine, nous le comprenons : mais pourquoi vous faites-vous un dieu à tête de chien ; un dieu avec des cornes ou avec des pieds d'animal ; un dieu moitié homme, moitié bête ; un dieu hermaphrodite enfin, tandis que les idées des choses divines,

[1] Voir notre précédent numéro ci-dessus, page 188.

alors même qu'on veut leur donner une forme sensible, doivent conserver une entière dignité, si nous ne voulons absolument compromettre les espérances de notre salut[1] ? Et n'est-il pas impie, et tout à fait indigne d'hommes raisonnables, de désigner Dieu sous de honteux symboles, d'imposer l'aspect d'un chien à l'essence excellente et première, et d'aboyer ainsi, s'il est permis de le dire, contre la Providence? Pour nous, dire que Dieu est plus vieux ou plus jeune, c'est dire une chose détestable : car ce langage ne convient qu'aux créatures temporelles. Mais, dans l'essence éternelle et qui n'a pas commencé, il n'est rien qui se puisse mesurer par les proportions humaines ; et encore bien que, à cause de l'infirmité de notre nature, nous donnions quelquefois à Dieu, et non sans convenance, des noms humains, Dieu n'en est pas moins au-delà de tous les tems, au-dessus de tout commencement, et de toutes les propriétés que l'on peut concevoir dans les choses créées. Si donc nous voulons faire un noble et sincère usage de notre raison, nous ne concevrons pas le Père sans le Fils, ni le Fils sans le Père ; de même que nous ne concevons pas le feu sans son éclat, ni le soleil sans ses rayons, pour exprimer des choses incompréhensibles, autant qu'il est possible, sous une brève image, infiniment encore éloignée de la vérité.

19. Exposition de la croyance sur l'essence de Dieu.

Lors donc que nous disons que le Père n'a pas commencé, nous confessons en même tems la co-éternité du Fils engendré, et celle du Saint-Esprit qui procède du Père. Dans notre pensée, nous contemplons Dieu indivisiblement uni au Verbe et à l'Esprit. Nous affirmons que ces puissances ne sont point passagères en Dieu, et nous croyons qu'elles sont inhérentes absolument à sa substance, et n'en peuvent être séparées, comme il arrive à la

[1] Les *Actes* du martyr Chrysanthe placent dans sa bouche à peu près les mêmes paroles sur les divinités païennes. Voy. dans *Surius*, 25 octobre, t. v, p. 1049. (*Note du card. Mai.*) — Cela nous prouve ce qu'au reste on savait déjà, que les païens avaient tout à fait perdu le sens de ces figures, hiéroglyphiques et symboliques primitivement, puis matérielles et prises au pied de la lettre. A. B.

nature humaine. Nous les adorons donc distinctement, quant à la dénomination des personnes, mais comme indivisiblement unies dans une seule essence et une seule divinité. En effet, dans une substance simple et non composée, et qui n'admet aucun changement, aucun esprit sain ne dira que le Fils, ou celui qui procède, se transforme en la cause première. Ce qui est simple n'admet jamais en soi, sous quelque mode que ce puisse être, rien d'hétérogène; autrement on verrait dans cette substance simple une composition de parties, et elle perdrait ainsi son caractère de simplicité. Comment donc ce qui se change et se transforme en une autre chose pourrait-il être proprement divin? comment ce qui a besoin d'une autre substance pour compléter son tout pourrait-il encore compléter d'autres êtres? Et prenez garde, enfin, de creuser le mode de génération et de procession, et de le concevoir sous une forme basse et matérielle. Car si Dieu est sans limites, invisible, incompréhensible à l'esprit, infini, et hors de toute forme, comment pourrait-il se faire que nous pussions le pénétrer et le discerner dans quelqu'une de ses propriétés? Et telle est, avant tout, à l'égard du Père, du Fils et du Saint-Esprit, la règle et la doctrine théologique, que peu de mots suffisent à prouver.

20. De la trinité païenne et sa réfutation.

« Et chez nous aussi, s'écrièrent les juges, on comprend et » on croit qu'il existe une seule divinité avec des personnes » distinctes. »

Oui, en paroles, répliquèrent les martyrs, nous ne nions pas que telle soit votre opinion; mais vous n'allez pas plus avant; et en réalité, vous vous éloignez bien du sens de vos paroles mêmes[1]. Et comment reconnaître le caractère de l'unité dans ce qui se repousse et se combat réciproquement, dans ce qui ne

[1] Nos philosophes modernes, Kant, Hegel, Schelling, Cousin, disent aussi qu'ils admettent la Trinité, comme le disaient les juges païens; mais nous devons encore leur répondre, comme le faisaient les martyrs, que cette trinité est une trinité de paroles et fantastique, bâtie dans leur imagination, et non une trinité réelle, positivement révélée et traditionnellement transmise et conservée, comme la Trinité chrétienne. A. B.

montre que disparates et contradictions, où une part domine en tyran, et l'autre part obéit en esclave? Et nous ne comprenons pas avec quelle adresse vous vous y prendriez pour ne voir qu'un seul et même dieu dans les guerres des Titans, dans les combats des dieux sous les murs d'Ilion, dans Saturne qui dévore ses enfans, dans les enfans de Saturne qui chassent et font prisonnier leur père, dans leur puissance qui se sépare en dynasties, et dans leurs royaumes qui se divisent. Reconnaissez donc que vous êtes égarés dans les contradictions de l'erreur, et que l'expression de votre sentiment tombe et s'évanouit devant la force de la vérité.

21. Impatience des juges qui ordonnent de sacrifier.

« A ces mots, dit-on, les tyranniques magistrats ne purent supporter les argumens des invincibles martyrs, et, se dépouillant de leur masque d'hypocrisie, et laissant voir à nu et et sans voiles la colère de leur esprit, et se trahissant par l'attitude de leur corps et les mouvemens de leur visage, ils crièrent aux martyrs, comme des insensés, et d'une voix bien plus élevée que de coutume : « C'est à nous sans doute encore plus qu'à » vous-mêmes, que nous imputons l'absurde discours que nous » venons d'entendre et les blasphèmes proférés contre les dieux ; » à nous, dont la bonté a nourri votre folie : à nous, qui avons » laissé attenter au droit et à l'autorité, en vous permettant de » tout oser, à vous, les irréconciliables ennemis des dieux et des » hommes. Car il y a dans vous une insolence et une extravagance unies à une intempérance de langue, qui, dans son impudence extrême, et en quelque sorte innée, ne peut prononcer que des choses impies. Et d'ailleurs, votre esprit sans » frein a pour ses compagnes ordinaires l'irréflexion et l'audace, » qui débordent en mouvemens subits et désordonnés; et il » serait plus facile d'empêcher le feu de brûler qu'une bouche » téméraire de souffler les séditieuses nouveautés. Mais voyez » la sentence qui vous menace et le péril suspendu sur vos » têtes; voyez déjà levée et étendue sur vous notre main vengeresse, qui, par un sentiment naturel de clémence et de miséricorde, s'arrête et diffère encore avant de frapper. Renon-

» cez donc à tous ces vains ambages de discours, à tous ces tor-» tueux labyrinthes de paroles ; marchez désormais dans la voie » royale et toute frayée du pouvoir, c'est-à-dire sacrifiez aux » dieux invincibles, à qui l'universalité du genre humain doit, » selon le commun usage, des honneurs et des actions de grâces, » en échange de la bienveillante providence qu'ils exercent sur » lui ; et soumettez-vous enfin aux ordres des augustes empe-» reurs. Car vous savez qu'une *peine immortelle* est réservée à » vos refus. »

22. Constance des martyrs ; à quels dieux on les obligeait de sacrifier.

» Ces paroles n'effrayèrent nullement les martyrs ; mais, au contraire, comme il arrive toujours dans les luttes, elles ne firent qu'éclater davantage l'élévation et la noblesse de leurs âmes. Pour calmer un peu les bouillonnemens de la colère des impies, et pour adoucir l'amertume de leur esprit, les chrétiens répondirent, d'une manière modeste, dans une attitude ferme et d'une voix tempérée : O juges, nos paroles, que vous taxez d'intempérantes, nous les avons soigneusement préméditées, et elles nous été inspirées, comme très-fructueuses, par l'amour de votre propre salut. De plus, il a bien fallu que nos discours répondissent à vos interrogations : car ce n'a pas été sur de minimes sujets qu'a roulé notre entretien, et qu'une controverse s'est élevée entre nous. Maintenant que vos emportemens étouffent toute convenance, que l'orgueil enflamme vos esprits, et que vous vous irritez sans justice, daignez encore nous accorder un seul moment de trève et répondre à nos questions. A quels dieux et par quelle raison nous ordonnez-vous de sacrifier ?

» Les juges répondirent aussitôt : « A Jupiter, sans aucun » doute, et à ses enfans, et à Neptune, à Junon, à la mère des » dieux, afin de les apaiser en leur offrant de l'encens, des » sacrifices d'animaux domestiques et tout le reste des honneurs » accoutumés [1]. »

[1] On voit, comme l'a fait observer ci-dessus le R. P. de Ravignan, que c'était bien à tous les dieux matériels et ridicules de l'Olympe et non aux dieux philosophiques que l'on voulait forcer les chrétiens à rendre hommage. A. B.

23. Les chrétiens prouvent combien il était ridicule de reconnaître la divinité de Jupiter et des autres dieux.

» O chose ridicule! répliquèrent les martyrs, et que la subtilité de vos esprits est admirable! Vous, qui d'ordinaire, dans vos nations diverses, êtes en désaccord jusque sur la nature des victimes à immoler, et qui êtes ainsi en perpétuelle discordance; vous, enfin, qui ne vous entendez pas même sur la nature de vos dieux; c'est vous qui cependant nous contraignez à partager vos sentimens à cet égard; comme s'il ne vous suffisait pas de vous abuser dans les choses religieuses, sans entraîner encore les autres dans votre erreur. Ne serait-il pas absurde et inconvenant de voir des hommes, dévorés dans leur maison même de maladies contagieuses, offrir à leurs voisins un remède dont ils n'useraient point pour leur propre compte? Et siérait-il bien à un État en proie à tous les périls d'une sédition, de s'interposer auprès d'un autre État par des conseils de paix démentis par son propre exemple? Car si nous nous rangions à l'opinion de quelques-uns d'entre vous, d'autres, qui favoriseraient une secte contraire, ne manqueraient pas de s'écrier qu'ils sont les dépositaires des doctrines les meilleures et les plus utiles, et de chercher à se concilier ceux qui les entendent par de persuasives paroles; d'autres bientôt feraient la même chose et les mêmes efforts que ceux-ci; et après ceux-ci, d'autres encore; et ainsi sans cesse, par les inventeurs de doctrines opposées, la Divinité serait, pour ainsi dire, déchirée en lambeaux et divisée en sectes absurdes, jusqu'à ce que notre esprit fatigué se laissât aller à l'athéisme, par dégoût de tant de mensonges et de tant d'erreurs. Quoi! vos dieux ne sont-ils pas tels que vous les dites chez quelques nations? Mais aussi, chez d'autres peuples, ne sont-ils pas des singes, des boucs, des ibis, des crocodiles et des chats, et jusqu'aux eaux du Nil lui-même, et jusqu'au bœuf Apis de Memphis, dieu mugissant et nourri d'herbes, entouré de prières avant sa mort, après sa mort pleuré par des larmes et des gémissemens, tout à la fois sacré et sujet à pourrir, et soumis, selon le tems, à cette double condition? Et dans d'autres pays, l'eau, le feu, les chevaux, des

dragons familiers passent pour les dieux qui président à l'humanité; et dans d'autres pays encore, un glaive ou bien un arbre sauvage et touffu; et chez quelques-uns, enfin, une mouche, le plus vil et le plus faible des insectes, usurpent la place de la Divinité. Il en est de même pour la diversité des sacrifices. Les uns immolent des victimes humaines; les autres, des animaux; ceux-ci accomplissent leurs sacrifices par des offrandes de fruits sortis du sein de la terre; ceux-là se contentent de purifier leurs mains par des ablutions; d'autres, enfin, faisant des incisions à leurs corps avec leur glaive, croient rendre un culte à Dieu avec leur sang qui coule. Mais qu'est-il besoin de citer tant de cultes discordans et contradictoires, et les espèces et les différences innombrables des religions et des sacrifices qui se partagent l'univers?

24. Les martyrs attaquent les dieux du paganisme par l'indignité des actions qu'on leur attribuait.

» Et, pour ne pas parler des autres dieux, et pour rappeler seulement ceux qui sont en plus grande vénération auprès de la plupart d'entre vous, pouvons-nous sacrifier à des dieux adultères, à des dieux qui se complaisent aux unions les plus abominables et les plus contraires à la nature, à des dieux efféminés et moitié hommes, et qui sont soumis à toutes les misères de l'humanité? Comment tout cela serait-il raisonnable aux yeux des hommes dont l'intelligence est entière? Certes, si, par quelque motif que ce soit, nous vous obéissions à vous, qui nous commandez un tel culte, aussitôt se dresseraient contre nous les lois elles-mêmes, et elles nous crieraient que l'on ne doit que des supplices à ceux qui ont été convaincus des crimes les plus honteux. Pour nous, nous voulons imiter Dieu, qui est la cause première de tout ce qui est bien; et, d'ailleurs, c'est un précepte de philosophie, selon votre Platon, que l'homme, autant qu'il est en lui, doit aspirer à ressembler à Dieu[1]. Or, il nous est impossible de faire choix d'un bon avis; car nous sommes réduits à cette équivoque alternative : si nous

[1] *Théétète*, p. 176, B, dans le *Platon* de Cousin, tom. II, p. 133.

obéissons aux lois, nous ne sacrifierons pas à des dieux que nous ne pouvons, d'après elles, tenir pour dieux. Si, au contraire, nous obéissons aux dieux, nous serons obligés de faire procès aux lois elles-mêmes. De quelque côté donc que nous nous tournions, assiégés et presque abîmés par les flots agités, inconstans de vos paroles, et, pour ainsi dire, broyés par les écueils cachés de l'idôlatrie, comme par des rochers que couvre la mer, nous nous hâterons de jeter l'ancre dans un port doux et tranquille; nous nous placerons sous le patronage et la garde du vrai Dieu. Et c'est ce que nous avons fait en réalité : par sa grâce, nous sommes arrivés à la foi dans laquelle nous persévérons, et nous mettons notre joie dans l'espérance et la gloire de Dieu, dont la protection nous aidera à porter notre fardeau dans un refuge salutaire. C'est à ce Dieu que nous offrirons, en oblations et holocaustes, un sacrifice de justice. Et s'il est besoin de victimes pour compléter le sacrifice, nous lui offrirons nos corps, vivante et agréable victime; et nous placerons avec fermeté l'espoir de notre vie dans un culte d'intelligence, bien plutôt que dans le sang des animaux dépourvus de raison. Au lieu de parfums, au lieu de la poussière des parfumeurs et des senteurs de compositions aromatiques, nous apporterons à Dieu la bonne odeur de notre foi et les parfums de notre âme, dont les douces exhalaisons montent, sans que nul les puisse arrêter, vers l'autel de l'Esprit, et délivrent l'homme de toute émanation corrompue et de toute vapeur épaisse. Ce sera la fin de nos discours, et comme la couronne de toute cette controverse.

25. Les martyrs préfèrent les supplices à l'adoration des dieux.

» Voilà pourquoi vous avez devant vous des hommes qui ne se soumettent point à vos ordres, et qui ne s'épouvantent point de vos menaces : car nous vous résistons à la fois par notre parole et par la vigueur de notre âme, armés que nous sommes en même tems de foi et d'espérance. C'est par notre parole que nous repoussons vos argumens et votre contrainte; c'est par la fermeté de notre âme que nous nous affranchissons de la crainte. Quels que nous soyons donc, vous nous connaissez à merveille. Chaînes, tourmens, fouets, pointes de glaive, pouvoir tyran-

nique, et jusqu'à la mort si formidable d'ordinaire pour la foule des hommes, nous ne tenons pas plus de compte de cela que des bulles d'eau qui s'enflent et s'évanouissent aussitôt; ou que de ces charlatans qui se présentent sur la scène, le corps couvert de feintes blessures, et qui, par une fraude artificieuse, savent déguiser la vérité et feindre en riant la douleur. Ne nous présentez donc pas les craintes et les menaces comme quelque chose de sérieux : car aucune cruauté ne nous effraie; et si un pareil traitement nous arrive, ce ne sera point une raison de renoncer à notre pieuse croyance, qui nous donne elle-même des forces pour endurer ces terribles épreuves.

26. Les juges confondus perdent patience.

A ce discours, l'amas de sophismes élevé par le détestable concert des païens avec les vils matériaux d'une religion corrompue, fut ruiné dans sa base, comme une tour ennemie qui succombe sous les traits lancés habilement par une machine de guerre. Toute la vanité de leurs paroles vint échouer contre le roc immobile et poli de la vérité; et la langue du blasphème fut confondue par la voix pure et divinement inspirée des martyrs. Désormais il n'y avait plus pour les païens réduits au silence aucune lutte verbale possible; et voyant leur doctrine profane, qu'ils avaient entassée à grand'peine, mise en péril si facilement et si honteusement par leurs adversaires, ils ne purent que recourir à leur art familier, c'est-à-dire à la cruauté; aussi bien la vengeance était la seule arme qui leur restât. Ainsi, couverts de honte, comme il arrive naturellement de ceux qui sont vaincus dans une lutte, le visage marqué des taches livides de la colère, leur âme ressentait tous les mouvemens désordonnés de la fureur; ils ne croyaient déjà plus que l'humanité convînt à l'égard des hommes, ou plutôt ils trouvaient tout naturel et tout conséquent d'être cruels envers leurs semblables.

(*La suite et la fin au prochain cahier.*)

Traduit de l'italien par P. Lorain.

Bibliographie.

PUBLICATIONS DE M. L'ABBÉ MIGNE.

DÉMONSTRATIONS ÉVANGÉLIQUES des plus célèbres défenseurs du christianisme (*Tertullien*, *Origène*, etc.), traduites pour la plupart des diverses langues dans lesquelles elles avaient été écrites, reproduites intégralement, non par extraits; annotées et publiées par M. l'abbé *Migne*, éditeur des *Cours complets d'Ecriture sainte et de théologie;* ouvrage également nécessaire à ceux qui ne croient pas, à ceux qui doutent et à ceux qui croient. — Chez l'éditeur, au Petit-Montrouge; 16 vol. petit in-4° de plus de 1300 colonnes. Prix : 96 francs.

(*Tome* 100ᵉ. — 116ᵉ *de la collection.*)

La nouvelle publication de M. l'abbé Migne a paru en 1842 et 1843. C'est dire avec quelle activité il travaille, et c'est accuser aussi notre paresse qui n'a pu rendre compte qu'aujourd'hui d'une si bonne collection. Heureusement que les publications de M. l'abbé Migne n'ont presque pas besoin d'être recommandées, tant elles se distinguent par leur mérite, leur commodité et le rare bon marché de l'acquisition. — Les *Démonstrations évangéliques* renferment, dans les 16 volumes qui les composent, tout ce qui a été écrit de plus convaincant et de plus important pour la défense de notre foi; une somme de 1000 francs ne suffirait pas pour se procurer séparément tous les auteurs qui entrent dans cette collection. En lisant cette longue suite d'apologistes, on peut suivre pas à pas les différentes phases de la polémique catholique. C'est la partie mobile, c'est-à-dire philosophique du christianisme, car c'est la partie où les dogmes sont défendus, expliqués plus ou moins heureusement par la plupart des écrivains qui ont consacré leur plume à la défense de la foi. C'est sous ce point de vue que nous allons considérer les ouvrages dont nous allons faire une énumération succincte. Comme nous l'avons déjà dit, de semblables productions n'ont besoin que d'être nommées pour être louées.

TOME I, de 1304 colonnes.

1. *Préface générale* sur toute la collection. — 2. TERTULLIEN, né en..., mort vers 216. — 1. *Préface* particulière à Tertullien, et notice sur sa vie et ses ouvrages (v-xviii). — 3. *Apologétique*, ou défense des chrétiens contre les Gentils (xviii-lxxviii). — 4. Des *Prescriptions* contre les hérétiques (lxxviii-civ). L'éditeur a reproduit la traduction de l'abbé de

Gourcy, parue en 1780. Nous n'avons pas besoin de louer ces deux ouvrages. Le premier est une savante et courageuse défense de notre foi ; le deuxième prouve que, dès le 2e siècle, la tradition était la règle de foi de l'Église catholique, qu'en conséquence tous les dogmes étaient connus et crus, l'Église n'a fait dans la suite que fixer les termes par lesquels il fallait les nommer. — 3. ORIGÈNE, né en 185, mort en 254. *Contre Celse* en X livres (1-474); c'est la traduction d'*Élie Bouhereau*, parue en 1700, in-4°. On sait que c'est un des meilleurs livres de la controverse chrétienne contre les païens au 3e siècle. — 4. EUSÈBE de Césarée, né en..., mort vers 339. 1. *Préparation évangélique* en XV livres (475-1170). C'est la première traduction française de l'ouvrage le plus savant peut-être de toute la polémique chrétienne. C'est un vrai service rendu à la cause catholique.

TOME II, de 1404 colonnes.

1. EUSÈBE de Césarée. *Démonstration évangélique* en X livres (1-370). C'est aussi la première traduction française complète. On sait que les chapitres 1 et 2 du 1er livre sont perdus, et ont été suppléés par Fabricius. Ces extraits sont publiés ici, traduits par M. *Séguier de Saint-Brisson*. — 2. SAINT AUGUSTIN, né en 354, mort en 430. *Traité de la véritable religion*, précédé d'une notice sur sa vie et une préface du traducteur (370-462). C'est la traduction d'*Arnauld*, publiée en 1725. — Ici se présente un assez grand intervalle d'apologistes. L'estimable éditeur aurait pu la combler en donnant, pour chaque siècle, quelque *apologie ;* sa tâche eut été facile, car chaque siècle en a produit en abondance. On aurait pu ainsi suivre la polémique chrétienne sans interruption. — 4. MONTAIGNE (Michel de), né en 1533, mort en 1592. *Christianisme de Montaigne*, précédé d'un *Discours sur Montaigne* (462-698). C'est l'ouvrage publié en 1829 par M. l'abbé *Labouderie ;* il renferme tout ce qui, dans les œuvres de cet auteur, peut être utile à la religion et être mis entre les mains de tous les lecteurs. — 5. BACON (François), Anglais, né en 1561, mort en 1626. *Discours préliminaire*, où il est traité de ses ouvrages et de leur influence (698-732). — 6. *Vie* de Bacon (733-768). — 7. *Pensées de Bacon* sur la religion (769-944). C'est la reproduction de l'ouvrage de l'abbé *Émery*, publié en 1799 sous le titre de *Christianisme de Bacon*. — 8. *Dialogue sur la guerre sacrée*, de Bacon, inachevé, dirigé principalement contre les Turcs (945-994). — 9. GROTIUS, né en 1583, mort en 1648. *Traité de la vérité de la religion chrétienne* en VI livres, avec une *préface* et la *Liste de ses ouvrages* (994-1126). — 10. DESCARTES, né en 1596, mort en 1650. *Pensées sur la religion*, précédées d'un *Discours préliminaire*, par M. Émery, et d'un autre discours sur sa *vie reli-*

gieuse. C'est l'édition publiée en 1811, par l'abbé Émery, supérieur de Saint-Sulpice (1126-1388).

TOME III, de 1300 colonnes.

RICHELIEU (le cardinal), né en 1585, mort en 1642. Les *Principaux points* de la foi de l'Église catholique défendus contre l'écrit adressé au roi par les quatre ministres de Charenton, avec *Notice préliminaire* (1-146). Chaque chapitre commence par l'exposition des ministres, suivie de la réponse. — 2. ARNAULD (Ant.), né en 1612, mort en 1694. *De la nécessité de la foi en Jésus-Christ* pour être sauvé, avec une *préface* contenant la *tradition* des Pères sur ce sujet et une *notice* (146-454). Le docteur janséniste s'y étend longuement pour prouver que les païens n'ont pu être sauvés ; il n'y fait nulle mention de l'état primitif pendant lequel tous les hommes connaissaient la vraie religion que Dieu avait révélée à Adam. — 3. FRAYSSINOUS (Mgr Denis), né en 1765, mort en 1842. *Sur le salut des païens;* l'éditeur a placé convenablement ici cet extrait de la *conférence* ayant pour titre : *Maximes de l'Église sur le salut des hommes*, pour tempérer le rigorisme janséniste d'Arnauld (455-458). — 4. CHOISEUL (Gilbert de), docteur de Sorbonne, né en 1613, mort en 1689. *Mémoires contre les athées*, les déistes, les libertins et les protestans (458-504). — 5. *De la présence réelle* de Jésus-Christ dans l'Eucharistie et de la transsubstantiation (504-574). — 6. *Le vrai système de la religion chrétienne* et catholique (574-606). Tous ces traités se ressentent un peu des opinions jansénistes que professait l'auteur, évêque de Tournay. — 7. PASCAL, né en 1623, mort en 1662. Ses *Pensées*, précédées de la vie extraite de Feller ; d'une *Notice* sur ses éditions, par M. Foisset, extraite du tome XI (1re série) de nos *Annales*, et accompagnée des *notes* des éditions de 1819, 1822, etc. (606-823). — 8. PÉLISSON, né en 1624, mort en 1693. *Réflexions* sur les différends de la religion avec les preuves de la tradition ecclésiastique, d'après la 2e édition ; de l'*Eucharistie*, avec les preuves tirées principalement des écrivains protestans et de leurs nombreuses professions de foi (823-938). — 9. *Traité de l'Eucharistie*, publié après sa mort et édité par son parent de *Faure Ferriès*, avec les preuves tirées de l'Écriture sainte et des écrits même des protestans (938-1036). — 10. NICOLLE, né en 1625, mort en 1695. *Son esprit* sur les vérités de la religion ; extraits bien choisis de ses principaux ouvrages (1036-1290). C'est l'ouvrage de l'abbé *Cerveau*, publié en 1765, bien supérieur aux *Pensées de Nicolle* publiées en 1806 par Moreau de Mersan.

TOME IV, de 1316 colonnes.

BOYLE (Robert), Irlandais, né en 1626, mort anglican en 1691.

Dissertation sur le profond respect que l'esprit humain doit à Dieu (1-50). — BOSSUET (Jac.-Bénig.), né en 1627, mort en 1704. *Exposition* de la doctrine de l'Eglise catholique sur les matières de controverse (50-88). — Sermon sur la divinité de la religion (88-102). — BOURDALOUE (Louis), jésuite, né en 1632, mort en 1704. *Sermons :* sur la religion chrétienne (101-127); — de la foi et des vices qui lui sont opposés (127-177); — de l'Eglise et de la soumission qui lui est due (178-202); — sermon sur la sagesse et la douceur de la foi chrétienne (202-217); — sermon sur la sainteté et la force de la loi chrétienne (218-238). — LOKE (Jean), anglais Anglican, né en 1632, mort en 1704. *Que la religion chrétienne est très-raisonnable,* telle qu'elle nous est représentée dans l'Ecriture sainte (238-508). Cet ouvrage fut accusé avec quelque raison de socinisme, parce que l'auteur, en suivant la méthode protestante, n'avait trouvé dans l'Ecriture que la preuve que le Christ est le Messie, et non Dieu. Il répondit pourtant à ces reproches, et l'éditeur a joint cette *réponse,* traduite par *Coste*, à l'ouvrage même. — LAMI (Dom Franç.), bénédictin, né en 1636, mort en 1711. *L'incrédule amené à la religion par la raison* (508-618). En forme de dialogue; c'est de l'idée de l'être et de la raison que l'auteur fait sortir tous les devoirs et tous les dogmes; cartésianisme pur. Nous aurions désiré que l'éditeur y eût joint son *nouvel athéisme renversé* où le P. Lami réfute victorieusement Spinosa que l'on cherche à réhabiliter. — BURNET (Gilbert), Écossais et anglican, né en 1643, mort en 1715. *La vraie religion* démontrée par un enchaînement de conséquences déduites de principes sûrs et incontestables, ou défense de la religion tant naturelle que révélée, contre les infidèles et les incrédules (618-690). L'auteur y suit la méthode protestante et philosophique : nous nous contenterons de citer la première phrase : *La vraie religion est celle qui se tire de la nature des choses*, etc. La révélation et la tradition ne sont plus rien. Les *notes* ajoutées par le traducteur rectifient souvent le texte et sont excellentes. — MALLEBRANCHE (Nic.), oratorien, né en 1638, mort en 1715. *Conversations chrétiennes,* et *Méditations* sur l'humilité et la pénitence ; et De l'adoration en esprit et en vérité (690-850), trois ouvrages qui étaient très-rares. — LESLEY (Char.), Irlandais, ministre anglican, né en....., mort en 1722. 1. *Méthode* courte et aisée contre les déistes ; avec une *Défense.* 2. *Lettre* sur Sammonochodon, dieu des Siamois. 3. *La Vérité* de la religion chrétienne démontrée, ou dialogue entre un chrétien et un déiste. 4. *Lettre* sur ce même sujet. 5. *Méthode* courte et aisée contre les Juifs. 6. *Du jugement* particulier et de l'autorité en matière de foi. Plusieurs de ces ouvrages, surtout le dernier, sont dirigés contre l'Eglise romaine, mais le traducteur, le P. *Houbigant* de l'Oratoire, les réfute dans d'excellentes *notes.*

—LEIBNITZ (Guil.-God.), luthérien et philosophe distingué, né en 1646, mort en 1716. 1. *Système de théologie*. 2. Ses *pensées* sur la religion et la morale, publiées par M. Emery (1020-1146). — LA BRUYERE (Jean de), né en 1644, mort en 1696. *Extraits* de ses caractères sur les esprits forts (1147-1165). — FÉNELON, né en 1651, mort en 1715 ; l'éditeur a publié de ce savant évêque : 1. Lettre sur l'existence de Dieu et sur la religion. 2. Sur le culte de Dieu, l'immortalité de l'âme et le libre arbitre. 3. Sur le culte intérieur et extérieur et sur la religion juive. 4. Sur la réfutation de Spinosa. 5. Sur l'idée de l'infini et sur la liberté de Dieu de créer ou de ne pas créer. 6. Sur l'existence de Dieu, le christianisme et la véritable Eglise. 7. Sur les moyens donnés aux hommes pour arriver à la vraie religion. 8. Sur la vérité de la religion et sur sa pratique (1165-1266) — LEIBNITZ (déjà nommé). *Discours* sur la conformité de la foi avec la raison (p. 1266-1308). C'est en grande partie une réponse à différentes objections de Bayle.

TOME V, de 1336 colonnes.

HUET (Pierre-Daniel), évêque d'Avranches, né en 1630, mort en 1721. *Démonstration évangélique* (1-936). La traduction et la publication de cet ouvrage est un vrai service rendu à la cause de la foi; le savant évêque y examine toutes les religions du monde, et en montre l'origine dans les traditions primordiales ou bibliques. Il y a sans doute bien des points contestables, bien des erreurs même dans son livre; la critique et la science de l'antiquité lui ont souvent manqué; mais le fond même de son système est vrai; et tôt ou tard les apologistes catholiques seront forcés de l'adopter. M. *Allouvry*, chanoine d'Amiens, en le traduisant, a fait preuve d'une rare sagacité, et a bien mérité des lettres catholiques.—CLARKE (Samuel) Anglais, né 1675, mort en 1729. *Démonstration* de l'existence et des attributs de Dieu; traduction de *Ricotier*, avec plusieurs lettres contenant des objections et les réponses de Clarke. 2. *Discours* sur les devoirs immuables de la religion naturelle, et sur la vérité et la certitude de la religion chrétienne (936-1316). Clarke, pourvu de la cure de Saint-Jacques de Londres, était un de ces nouveaux ariens, parmi lesquels se trouvait Newton; sa méthode d'enseigner la religion est toute cartésienne, et rationelle, et non traditionnelle. Ce fut lui qui fonda une somme annuelle de 50 livres sterling pour être donnée tous les ans à l'auteur de l'écrit qui aurait prouvé la vérité de la religion chrétienne contre les infidèles, sans toucher aux controverses qui existent entre les chrétiens.

TOME VI, de 1292 colonnes.

DUGUET (Jac.-Jos.), oratorien, janséniste célèbre, né en 1649, mort en

1733. *Principes de la foi chrétienne* (1-484). Preuves de la religion solides et savantes, d'après la méthode cartésienne. — STHANOPE (Georges), anglican. *Défense* de la religion chrétienne contre les juifs et contre les faux sages, tant païens que chrétiens (486-602). Ouvrage solide et curieux dans les rapports qu'il montre entre le nouveau et l'ancien Testament. — BAYLE (Pierre), Français, philosophe sceptique, né en 1647, mort en 1706. *Nouvelle analyse* de ses ouvrages (602-782). C'est l'ouvrage que M. *Duboys de Launay* fit imprimer en 1782, en 2 vol. in-12; l'auteur y a fait entrer ce qu'il y a de bon dans Bayle, qui a si souvent soutenu, comme on le sait, le pour et le contre. — LECLERC (Jean), Génevois protestant, né en 1657, mort en 1736. *Traité de l'incrédulité*, où l'on examine les motifs et les raisons qui portent les incrédules à rejeter la religion chrétienne (782-944). Avec deux *Lettres* sur la sincérité des apôtres et sur la vérite des miracles. — DUPIN (Louis Elie), Français, docteur de Sorbonne, gallican exagéré, né en 1657, mort en 1719. *Traité* de la doctrine chrétienne et orthodoxe (p. 944-1272).

TOME VII, de 1316 colonnes.

JACQUELOT (Isaac) Français, ministre protestant, né en 1647, mort en 1708. *Conformité* de la foi avec la raison, ou défense de la religion contre les principales difficultés répandues dans le *Dictionnaire* de Bayle; suivi du *Système abrégé* de l'âme et de la liberté (1-170). — TILLOTSON (Jean), Anglais presbytérien, puis anglican, né en 1630, mort en 1694. 1. *Sermons* sur l'utilité de la religion chrétienne par rapport aux sociétés; 2. par rapport à chaque particulier; 3. sur l'excellence de la religion chrétienne; 4. sur la facilité d'observer ses préceptes; 5. sur la divinité de Jésus-Christ; 6. sur l'incarnation de Jésus-Christ; 7. sur le sacrifice et la satisfaction de Jésus-Christ; 8. sur l'unité de la nature divine et la Trinité (170-336). C'est la traduction de Jean *Barbeyrac*, à laquelle l'éditeur a joint de bonnes notes pour réfuter les objections les plus ostensibles contre l'Église romaine. — HALLER (Albert de), Bernois, médecin, naturaliste, philosophe chrétien, né en 1708, mort en 1777. 1. *Discours sur l'irréligion*, avec des *notes* très-sages, pour servir de réfutation aux discours *impies* sur les fondemens et la raison de la religion chrétienne. 2. *Lettres sur les vérités* les plus importantes de la révélation, au nombre de 14 (336-440). — SHERLOCK (Thomas), évêque anglican, né en 1678, mort en 1740. *De l'usage et des fins de la prophétie* dans les divers âges du monde; traduction d'Abraham *Lemoine*; 2. *Les témoins de la résurrection de Jésus-Christ* examinés et jugés selon les règles du barreau, pour servir de réponse aux objections de sir *Woolston*. Traduction du

même *Lemoine* (440-594). — LEMOINE (Abraham), Français, ministre anglican, né en..., mort en 1760. *Dissertation historique* sur les écrits de *Woolston*, sa condamnation et les ouvrages qu'on a publiés contre lui (594-628). Rempli de détails curieux. — POPE (Alex.), Anglais, catholique de naissance, puis philosophe, né en 1688, mort en 1744. 1. *Le Messie*, églogue sacrée, à l'imitation du *Pollion* de Virgile. 2. *Essai sur l'homme*, précédé d'une *lettre* du chev. de Ramsay à Racine sur cet ouvrage (628-674). Ouvrage médiocre, moitié chrétien, moitié philosophique. — LELAND (Jean), ministre puritain, Irlandais, né en 1691, mort en.....1. *Discours préliminaire* sur la religion naturelle et révélée; médiocre de forme et de fonds. 2 *Nouvelle démonstration évangélique :* 1re partie, preuves par l'état de la religion dans le paganisme relativement à la connaissance et au culte de Dieu, à une règle de moralité et à un état de récompenses et de peines futures; 2e partie relativement à l'état de la morale (674-1316). Excellent ouvrage; c'est la religion entière prouvée par la révélation primitive et les faits. Les défenseurs de la religion doivent lire ce livre.

TOME VIII, de 1300 colonnes.

RACINE (Louis), né en 1692, mort en 1763. 1. La *Religion*, poëme en VI chants avec *préface* et *notes*. 2. *Jugement* de J.-B. ROUSSEAU sur ce poëme, avec une épître à l'auteur. 3. La réponse de Racine. 4. *La Grâce*, poëme en IV chants (1-150). De ces deux poëmes, où il y a de bien beaux vers et de beaux passages, l'un est fait selon les principes cartésiens, et l'autre se ressent beaucoup trop des principes jansénistes. — 2. MASSILLON (J.-Bap.), oratorien, évêque de Clermont, né en 1663, mort en 1742. 1. *Discours* sur la vérité de la religion. 2. Discours sur la divinité de Jésus-Christ. 3. Discours sur les caractères de la divinité de Jésus-Christ. 4. Discours sur le véritable culte. 5. Discours sur les doutes de la religion. 6. Discours sur les triomphes de la religion. 7. *Pensées* sur Dieu et la religion, extraites de toutes ses œuvres et bien choisies (150-294). — DITTON (Humphrey), Anglais, savant mathématicien, né en 1675, mort en 1715. *La vérité* de la religion chrétienne démontrée par la résurrection de Jésus-Christ, paru à Londres, en 1712, sous le titre de *Démonstration de la religion chrétienne*, et traduite en français par *La Chapelle*, théologien protestant, publiée à Paris en 1728, en 2 vol. in-8° (294-562). Ouvrage savant et profond, un de ceux où les chrétiens cherchent à lutter contre les rationalistes qui les envahissent. — DERHAM (Guill.), ministre anglican, astronome et physicien, né en 1657, mort en 1735. *Théologie as-*

tronomique, ou démonstration de l'existence et des attributs de Dieu, par l'examen et la description des cieux (562-672). Curieux et savant ouvrage. L'éditeur a reproduit la traduction de l'abbé *Bellager*, publiée à Paris, in-8°, 1726 et 29; il en a été fait une autre traduction par E. *Bertrand*, publiée à Zurich, en 1760. — 3. *Analyse* de la théologie physique, suivie des conséquences pratiques tirées du système que l'on vient d'exposer (673-702). La théologie physique de Derham avait été traduite par le Dr *Lafneu*, et publiée en 1726, 32 et 60 en 2 vol. in-8°. L'éditeur l'a abrégée, et n'a publié en entier que la 2e partie. — D'AGUESSEAU (Hen. F.), Français, jurisconsulte, né en 1668, mort en 1751. *Lettres* sur Dieu et la religion. Ces lettres, très-intéressantes, sont au nombre de 6, et renferment de curieuses remarques sur la création, que les philosophes grecs ont pu connaître par la tradition; sur l'espace et le vide, sur les planètes, la substance, la liberté de Dieu, sur la possibilité d'un infini créé; sur l'évidence; fragmens sur l'Eglise et les deux puissances. Réflexions diverses sur Jésus-Christ (772-961). Excellent travail, que nous croyons être la reproduction du l. XIVe des *œuvres complètes* éditées en 1818-20 par M. *Pardessus*. — POLIGNAC (Melchior de), cardinal, né en 1661, mort en 1741. *L'anti-Lucrèce* ou de Dieu et de la nature (964-1268). C'est la traduction de ce poëme assez connu, faite par de *Bougainville*, en 2 vol. in-8°. L'auteur y suit la méthode cartésienne, sans faire valoir les traditions et révélations positives.

TOME IX, de 1376 colonnes.

SAURIN (Jacques), ministre protestant, né en 1677, mort en 1730. 1. *Sermons* sur la suffisance de la révélation; 2. sur ses avantages; 3. sur la divinité de Jésus-Christ; 4. sur les difficultés de la religion chrétienne; 5. sur la résurrection (1-114). — BUFFIER (Claude), jésuite, né en 1661, mort en 1737. 1. *Exposition* des preuves les plus sensibles de la véritable religion; 2. avec un *appendice* contre les juifs; et 3. *dissertations:* qu'il ne sert à rien de faire de grands raisonnemens contre Spinosa; 4. sur le passage de Josèphe concernant Jésus-Christ; 5. sur Apollonius de Thyane (114-248). Ouvrage rempli de méthode, de points de vue neufs; méthode cartésienne, et oubliant la révélation primitive. — WARBURTON (Guill.), prélat anglican, né en 1698, mort en 1779. 16 *dissertations sur l'union de la religion, de la morale et de la politique.* 1. Sur la société civile et sur la nécessité de la religion pour l'établir; 2. réfutation de cette opinion de Bayle qu'une société athée pourrait subsister; 3. réfutation de cette opinion de Mandeville sur l'utilité des vices dans la société; 4. utilité de la religion pour la société, prouvée par le soin qu'ont eu tous les légis-

lateurs d'établir les dogmes d'une providence et d'un état futur; 5. de l'établissement des mystères dans les sociétés païennes, et de leur utilité pour la société par l'enseignement qu'on y conférait du dogme d'un état futur; 6. de l'initiation aux mystères, ou explication de la descente fabuleuse des anciens héros aux enfers, principalement du V° livre de l'Énéide; 7. utilité des mystères prouvée par l'explication de la métamorphose de l'âne d'or d'Apulée; 8. examen des sentimens des philosophes sur la nécessité et la vérité du dogme des récompenses et des peines d'une autre vie; 9. suite de cet examen, explication de la doctrine de Pythagore, sur la métempsycose, et origine des métamorphoses; 10. suite de l'examen de la doctrine des philosophes anciens sur cet état futur; 11. sentimens des philosophes sur la nature de Dieu et sur celle de l'âme; 12. sur l'aveuglement et l'égarement des philosophes païens; 13. si la religion est une invention de la politique; 14. sur la nature des sociétés religieuses et leur différence d'avec les sociétés civiles; 15. sur l'établissement d'une église nationale, ou sur l'alliance et la confédération des sociétés religieuses et civiles, de l'Église et de l'État. Dans ces deux dissertations, le traducteur avoue s'être éloigné des idées de l'auteur, et s'être inspiré des idées de Bossuet et de M. de Marca, dont il reproduit en effet de longs fragmens; 16. sur l'esprit de tolérance et de persécution (248-582). C'est la traduction publiée, en 1742, en 2 vol. in-12, par Étienne *Silhouette*, qui a corrigé et modifié quelquefois les idées de l'auteur. Excellent ouvrage, rempli de recherches neuves et curieuses; on n'a peut-être à lui reprocher que d'avoir cru que Moïse n'avait établi ses lois que sur des promesses temporelles, sans faire attention que le dogme des récompenses ou des peines futures, qui existait chez les Égyptiens, était admis à plus forte raison parmi les Israélites. — TOURNEMINE (Réné-Joseph de), jésuite français, né en 1661, mort en 1739. *Lettre* sur l'immatérialité de l'âme et les sources de l'incrédulité (583-596). C'est une réponse savante à Voltaire, qui l'avait interrogé sur ces deux questions. — BENTLEY (Richard), ministre anglican, né en 1662, mort en 1742. *Réfutation* de l'athéisme (591-644). Existence de Dieu prouvée par l'immatérialité de l'âme, du monde, etc.; principes cartésiens, abandon de la tradition. — LITTLETON (Georges), né en 1709, mort en 1773, d'abord déiste, puis chrétien. *La religion chrétienne* démontrée par la conversion et l'apostolat de saint Paul (644-690). Traduction de l'abbé *Guénée*. — SEED (Jérémie), ministre anglican. 2. *Discours* sur l'excellence intrinsèque des saintes Écritures (690-712). Opuscule rempli de vues neuves et bien présentées. — FABRICIUS (Jean-

Albert), Saxon, savant antiquaire, né en 1668, mort en 1736. *Théologie de l'eau*, ou essai sur la bonté, la sagesse et la puissance de Dieu, manifestées dans la création de l'eau (712-878). Très-curieux ouvrage, agréable et utile à lire. L'éditeur aurait dû indiquer que la traduction qu'il donne est du docteur *Burnand*. — ADDISSON (Joseph), littérateur anglais, né en 1672, mort en 1719. *De la religion chrétienne*, traduction de M. *Seigneux de Corrévon*, et publié en 1757, en 2 vol. in-8° (878-1070). Excellent ouvrage, destiné à prouver l'existence et la divinité du Christ par le seul témoignage des auteurs juifs et païens. Tous ceux qui prétendent que le Christ est un mythe y sont surabondamment réfutés. Les *notes* du traducteur sont elles-mêmes souvent des dissertations très-bien faites; 2. *Dissertation* sur les sibylles avant et après l'établissement du christianisme; 3. *sur la durée* du pouvoir miraculeux dans l'Église au-delà du tems des apôtres (1070-1106). — BERNIS (le cardinal), né en 1715, mort en 1794. *La religion vengée*, poëme en X chants (1106-1196). Rien à dire sur le fond ni la forme, médiocres l'un et l'autre, si ce n'est que c'est par de tels amusemens que l'on prétendait en France soutenir la religion si profondément attaquée. — ROUSSEAU (J.-J.), philosophe génevois. *Jean-Jacques Rousseau apologiste de la religion chrétienne*, par M. *Martin du Theil* (1196-1362). C'est un extrait des œuvres de Rousseau, où ce philosophe rend hommage aux dogmes et aux maximes de la religion.

TOME X, de 1272 colonnes.

PARA du PHANJAS, jésuite français, né en..., mort en.... 1. *Les principes* de la saine philosophie conciliés avec ceux de la religion, ou la philosophie de la religion; paru en 1774 en 2 vol. in-8° (1-332). Excellent travail plein de sagacité et de méthode, admettant la révélation faite à Adam, mais malheureusement l'unissant à une prétendue révélation faite à la raison, *émanant naturellement de l'Être suprême*, sans s'apercevoir que si la raison de l'homme est ainsi et naturellement une *émanation* de Dieu, il n'a pas besoin d'une autre révélation, ni surtout de l'enseignement de M. Para du Phanjas; 2. *Discours* sur la nécessité et l'existence d'une religion révélée; 3. sur *la divinité* de la religion catholique; 4. sur les *égaremens* de l'incrédulité (332-430). — STANISLAS Ier, roi de Pologne, né en 1682, mort en 1766. *Le philosophe chrétien* (430-450). Espèce de christianisme philosophique à la manière de Platon, pauvre de fond et de forme. — TURGOT (Anne-Robert-Jac.), économiste français, né en 1727, mort en 1781. 1. *Discours* sur les avantages que l'établissement du christianisme a procurés au genre humain; 2. sur *les progrès suc-*

cessifs de l'esprit humain (450-484). Ces deux discours furent prononcés à la Sorbonne en 1750, pendant qu'il en était prieur; ce sont des espèces de raisonnemens vagues, sans fondement et sans portée sur la religion, tels que pouvait en faire un ecclésiastique qui s'était séparé de la religion traditionnelle, et qui, devenu depuis ministre, prépara la révolution. — STATLER, philosophe allemand, né en....., mort en..... *Démonstration* évangélique, ou certitude de la religion révélée par Jésus-Christ contre tous les incrédules, etc. (484-1018). Ouvrage très-utile à consulter, admettant et n'admettant pas la révélation primitive, exposant bien les preuves de la véracité des évangiles. — WEST (Gilbert), écrivain anglais, né en....., mort en..... *Observations* sur l'histoire et sur les preuves de la résurrection de Jésus-Christ, traduites et publiées par l'abbé *Guénée*, en 1 vol. in-12; Paris, 1757 (p. 1018-1172). Bon ouvrage fait pour réfuter l'auteur anglais de l'*Examen des témoins de la résurrection de Jésus-Christ*, etc., et dont Strauss aurait bien fait de réfuter les preuves. — BEAUZÉE (Nicolas), né en 1717, mort en 1789. *Exposition abrégée* des preuves historiques de la religion chrétienne (1172-1264). Exposé assez fidèle du développement de la religion chrétienne depuis le commencement du monde.

Nouvelles et Mélanges.

EUROPE.

ITALIE, ROME. — *Mise à l'Index des ouvrages de MM. Dupin, Michelet et Cousin.* Par décret du 5 avril 1845, approuvé le 7 du même mois ont été proscrits les ouvrages suivans :

« *Mes Adieux à Rome, lettre de l'*abbé Bruitte (Edouard), *ex-curé de La Chapelle... et maintenant Chrétien non romain ..* — En quelque langue que ce soit.

» *Le Pape et l'Evangile, ou Encore des Adieux à Rome;* par J.-J. Maurette, *curé de Serres... prêtre démissionnaire.*

» *L'Eglise Catholique romaine a-t-elle quelques défauts? — Lettres d'un Laïque;* par Maximilien Wangenmuller.

» *La Guerre et la Paix, ou l'Hermésianisme et ses adversaires;* par Pierre-Paul Franck.

» *Combat critique avec l'Eglise et l'Etat;* par Edgard Bauer. (Ces trois ouvrages sont écrits en allemand.)

» *Manuel du droit public ecclésiastique français, contenant: les libertés de l'Eglise Gallicane en 83 articles—avec un commentaire; la Déclaration du Clergé, de 1682, sur les limites de la puissance ecclésiastique: le Concordat—et sa loi organique, précédés des rapports de M. Portalis, etc., etc.;* par M. Dupin, *procureur-général près la cour de cassation.*

» *Du Prêtre, de la Femme et de la Famille;* par J. Michelet.

» *Essai théorique et historique sur la génération des connaissances humaines dans ses rapports avec la morale, la politique et la religion, etc...;* par Guillaume Tiberghien.

» *Manuel de Philosophie à l'usage des Elèves qui suivent le cours de l'Université;* par M. C. Mallet.

» *Abrégé de l'histoire de la Philosophie de* Guillaume Tennemann. —En quelque langue que ce soit (traduit en français par M. Cousin.) —Même décret.

» *Poésies italiennes tirées d'un recueil manuscrit.*—Même décret.

» *Cours de l'Histoire de la Philosophie;* par M. V. Cousin.—Décret du 8 août 1844.

» *Le livre des Mères de Famille et des Institutrices sur l'éducation pratique des Femmes;* par Mlle Nathalie de Lajolais—jusqu'à ce qu'il soit corrigé.—Décret du 13 janvier 1845.

On a remarqué que le décret qui condamne le *Cours de Philosophie* de M. Cousin est du 8 août 1844; à cette époque furent condamnés d'autres ouvrages par un décret publié le 25 novembre dernier. En voici les titres.

Isabella Orsini, duchessa di Bracciano, par F.-D. Guerrazzi—*Du Génie des Religions*, par E. Quinet.—*Della pittura Religiosa;* dialogue de Ferdinand Ranalli pour servir de réfutation au mysticisme et à l'idéalisme actuel (jusqu'à ce qu'il soit corrigé.)—*Scienza dell' umano intelletto* ou leçons d'idéologie, de grammaire et de logique; œuvre posthume du professeur Tom. Fracassi Poggi (jusqu'à ce qu'il soit corrigé.) L'auteur de l'ouvrage: *E picciol dono ma tel' offre il cuor*, condamné par décret du 23 juin 1843, a louablement réprouvé son ouvrage.

ANNALES
DE PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Numéro 65. — Mai 1845.

Polémique Catholique.

LES PHILOSOPHES ET LE CLERGÉ.

EXAMEN

De la théorie catholique des rapports de la religion avec la philosophie exposée par M. l'abbé Maret, dans le *Correspondant*.

Depuis longues années tous les hommes qui examinent avec attention l'état de l'antagonisme entre la religion et la philosophie, conviennent que des changemens sont à faire dans la marche et le système de la polémique catholique. Ils conviennent surtout de la nécessité de modifier l'enseignement qui se donne dans les maisons d'éducation catholique sous le nom de *cours de philosophie*. Ce cours, étant pour les uns la base de leur instruction théologique, pour les autres les seules armes qu'ils auront à opposer aux objections des rationalistes modernes qui se glissent partout, dans les livres, journaux, conversations, est en quelque sorte la seule base de la polémique et de l'instruction catholiques.

Malheureusement presque tous les livres classiques de philosophie s'en tiennent encore plus ou moins aux principes cartésiens diversement modifiés et mis en œuvre, c'est-à-dire qu'ils sont trop rationalistes en principe.

Un homme d'un grand talent fit récemment une rude guerre à la philosophie classique, et s'efforça de lui donner une base nouvelle : mais à beaucoup de vérités, il mêla des erreurs radicales qui exigèrent une condamnation souveraine. Du haut de

la chaire apostolique, il fut paternellement averti, mais malheureusement en vain, que, « laissant de côté les traditions » saintes et apostoliques, il ne cherchait pas la vérité là où elle » est d'une manière certaine, en la cherchant hors de l'Église » catholique, où elle se trouve sans le mélange impur de l'er» reur [1]. » En effet, l'abbé de La Mennais, en remplaçant la raison individuelle par la raison générale, établissait en réalité un rationalisme général, c'était véritablement *une philosophie selon la tradition des hommes, selon les élémens du monde et non selon le Christ* [2]. En le rappelant à cette règle, le conservateur de la foi catholique montra mieux le défaut d'un spécieux système que toutes les argumentations cartésiennes de ses adversaires.

Mais, amis et adversaires, sans faire attention que cette condamnation tombait sur le rationalisme individuel autant que sur le rationalisme général, se rejetèrent dans un cartésianisme plus ou moins déguisé, et accusèrent de Lamennaisisme tous ceux qui essayèrent de sortir de cette ornière.

Cependant un grand fait avait été non inventé, mais signalé et mis en relief, c'est le fait de l'obligation pour l'homme de *recevoir la parole pour devenir raisonnable*, et par conséquent pour acquérir la raison, fait indépendant de tout système, irrécusable, et propre à servir de base à une solide philosophie. Ce fait, admis en général dans les philosophies catholiques, n'a pas été cependant lié avec toutes les parties de cet enseignement. Et surtout on n'en a pas tiré toutes les conséquences si certaines et si avantageuses qui en découlent et qui doivent changer la base de la polémique catholique. Nous en donnerons des preuves.

De là les reproches de contradiction, d'ignorance, de faiblesse jetés contre *la philosophie du clergé* [3]. Nous examinerons

[1] Termes de l'encyclique condamnant les *Paroles d'un croyant*.

[2] Videte ne quis vos decipiat per philosophiam et inanem fallaciam secundum traditionem hominum, secundum elementa mundi, et non secundum Christum. *Ad Coloss.*, II, 8.

[3] Article de M. Saisset, dans la *Revue des deux mondes* du 1er mai 1844, p. 440.

ces reproches dans le cahier suivant, mais auparavant nous devons porter notre attention sur quelques principes de l'enseignement philosophique du clergé lui-même.

Un homme d'une réputation méritée, M. l'abbé Maret, professeur de théologie dogmatique, auteur très-connu d'un *Essai sur le panthéisme* et d'une *Théodicée chrétienne,* vient tout à propos de publier dans le *Correspondant,* dont il dirige la partie philosophique et théologique, un travail qu'il a nommé *Théorie catholique des rapports de la religion avec la philosophie.* Or, cette théorie nous paraît offrir ce fâcheux mélange des principes rationalistes avec les principes catholiques ; aussi regardons-nous comme utile et même nécessaire de soumettre cette doctrine à un sérieux examen.

Un autre devoir nous y obligerait encore. Dans ce travail, M. Maret accuse les *rédacteurs des Annales de philosophie de tomber dans des confusions fâcheuses et déplorables, et d'user d'un langage théologiquement peu exact* [1]. Ceci est dit sous forme de sentence, comme jugement absolu, sans désigner quelles sont ces inexactitudes, ces erreurs ou ces confusions, afin que tout le monde pût juger de la valeur du reproche. M. l'abbé Maret nous paraît avoir manqué de justice envers un recueil qui, depuis quinze ans qu'il existe, lu par la plupart des professeurs de philosophie et de théologie, et par les hommes le plus haut placés dans la hiérarchie ecclésiastique, n'en a jamais reçu que des félicitations et des éloges. Nous répondrons donc à ces gratuites assertions, en disant, nous, explicitement et clairement, ce qui nous paraît confusion, erreur ou théologiquement peu exact, dans le travail de M. l'abbé Maret ; nos lecteurs pourront juger ainsi la valeur de nos reproches.

Car c'est une chose indispensable en ce moment de faire sentir à tous combien il importe à la cause catholique d'instituer en philosophie un enseignement uniforme, d'y introduire, pour

[1] *Correspondant*, du 25 avril, p. 192, en note.

règle de ce qu'il faut croire et de ce qu'il faut faire, la révélation traditionnelle, solidement unie aux faits et à l'histoire de l'homme, et de purger la science catholique des vieilles utopies, restes de systèmes aristotéliciens ou cartésiens, c'est-à-dire païens ou rationalistes, qui, propres peut-être à repousser d'anciennes attaques, demeurent impuissants aujourd'hui contre ce rationalisme et ce panthéisme qui nous débordent. On attaque notre croyance et notre morale dans leur base même, c'est à leur base même qu'il faut les ramener ; c'est dans leur divine origine qu'il faut les retremper. Ces recherches, ces soins, ces travaux, quelque imparfaits qu'ils puissent sortir de notre plume, sont en réalité aussi importans que la question si débattue de la liberté d'enseignement. Car que servira d'enseigner librement si l'on n'enseigne pas exactement et solidement ?

Et d'abord M. l'abbé Maret établit très-bien que la *révélation* admise par le rationalisme n'est que le *développement spontané et instinctif de la raison.* Or, pour prouver que ce développement n'a pas lieu, il va définir ce que c'est que *raison* et *révélation.* Nous allons examiner ce qu'il dit de ces deux bases de toute science et de toute théologie.

1. Si la raison est un écoulement de la lumière qui éclaire Dieu lui-même.

« La raison humaine, dit M. l'abbé Maret [1], est *un écoulement* » *de cette éternelle et intelligible lumière* qui éclaire Dieu lui- » même ; — elle est une *participation aux idées éternelles* que » l'intelligence divine pose comme les types immuables des » choses; — elle n'existe qu'à la condition d'une *union réelle* » avec la raison infinie. »

Nous en demandons bien pardon à M. Maret, mais nous ne saurions admettre ce système, qui lui est propre, comme *la théorie catholique des rapports de la religion avec la philosophie.*

M. Maret a fait un ouvrage *ex professo* pour combattre le

[1] Le *Correspondant*, du 25 avril, t. x, p. 190.

panthéisme et prouver que le système des *émanations* y conduit nécessairement [1], mais a-t-il bien examiné si le système de l'*écoulement* n'y conduit pas aussi? Qu'est-ce que le mot *émanation*, si ce n'est le mot latin *emanatio*, *francisé?* et qu'est-ce que le mot *écoulement*, si ce n'est le mot *emanatio*, *traduit?* Émanation et écoulement sont donc deux synonymes, ou plutôt c'est le même mot, l'un *latin*, l'autre *français*. Or, en théologie comme en philosophie, on ne peut pas se servir de ce terme en parlant des dons que Dieu a faits à sa créature, en parlant d'aucune des qualités que possède l'homme. Il n'y a eu qu'une seule émanation, qu'un seul écoulement en Dieu, c'est celui qui a eu pour terme le Fils et le Saint-Esprit, l'un par génération, et l'autre par procession. Alors a été épuisée en Dieu la faculté émanante; c'est le langage de la théologie, qui doit être aussi celui de la philosophie, c'est le langage du bon sens; émanation, écoulement impliquent l'idée de *consubstantialité*, or il n'y a de consubstantiel à Dieu que les trois personnes divines.

Et puis combien d'autres termes peu exacts dans ce peu de paroles? Qu'est-ce que c'est que cette *lumière éternelle et intelligible qui éclaire Dieu et l'homme?* Est-ce que Dieu peut être éclairé par quelque chose que par lui-même? Qu'est-ce que c'est aussi que cette *union réelle* de la raison avec Dieu? Nous croyions qu'il n'y avait que l'âme du Christ qui fût *unie réellement* à Dieu. Est-ce bien dans un moment où le panthéisme nous gagne, qu'il convient de se servir de pareils termes en parlant des rapports qui existent entre le Créateur et sa créature?

Mais ce n'est pas tout; continuons. « Cette *communication*, » ajoute M. l'abbé Maret, de la lumière intelligible du Verbe à » l'âme humaine est un fait *interne*, un fait qui s'accomplit dans » les *plus intimes profondeurs de l'âme humaine*. Tous les grands » théologiens, depuis saint *Jean* jusqu'à Malebranche et Bossuet, » ont *enseigné* cette glorieuse origine de la raison; mais l'as-

[1] Voir son *Essai sur le panthéisme*, chap. IV, où le système des *émanations*, soit antique, soit moderne, est réfuté avec beaucoup de clarté et de logique.

» pect purement intellectuel de ce magnifique phénomène avait » surtout fixé l'attention de ces *grands hommes*. De nos jours » d'illustres philosophes ont remarqué que les idées intelligibles » ne nous étaient *perceptibles* à nous-mêmes, et n'étaient *trans-* » *missibles aux autres qu'au moyen du langage et de la parole.* » (*Ib.*)

Ici la difficulté augmente. En effet, conçoit-on que Dieu nous ait gratifiés d'un écoulement de sa lumière éternelle et intelligible, et que cette lumière qui suffit pour éclairer Dieu ne suffise pas pour éclairer l'homme? Conçoit-on que les *idées intelligibles* de Dieu placées en nous ne soient pas par elles-mêmes *perceptibles* à nous? Conçoit-on qu'il faille le secours de la parole humaine pour éclairer une lumière divine? Et c'est là ce que M. Maret appelle une *révélation?* Si l'âme n'a que l'instinct, que des facultés, qu'une capacité, on comprend (non le comment, mais le fait) que la parole, par la permission de Dieu, y dépose, y fasse naître des connaissances, des idées. C'est une puissance que Dieu nous a donnée, comme il nous a donné celle de coopérer à la procréation des corps et des âmes; mais dire que notre parole rend *perceptible* la lumière de Dieu écoulée en nous, n'est-ce pas faire injure à cette lumière, ou plutôt n'est-ce pas confondre toutes les notions sur le Créateur et la créature? Partout où sera un écoulement de la lumière de Dieu, là est Dieu lui-même. Cette lumière aura toujours assez de force et d'énergie propre pour se faire comprendre, pour se rendre perceptible, pour se développer seule. Si donc la raison humaine ne se développe pas seule et a besoin de la parole, c'est qu'elle n'est, ni de près ni de loin, et en aucune forme de langage, un écoulement de la divinité.

Ce que nous venons de signaler ici paraît radicalement faux, mais il y a encore des manques de convenance que nous avons à faire ressortir dans ce passage.

En effet, nous demanderons à tous les théologiens et à tous les philosophes s'il est convenable de mettre sur la même ligne Malebranche, Bossuet et saint *Jean*, comme ayant *enseigné* les uns et les autres l'origine divine de la raison. Bien que M. Maret

donne ailleurs (p. 200) à Malebranche le titre de *divin;* aux yeux des catholiques, il n'est, non plus que Bossuet, qu'un cartésien d'une autorité très-contestable. Sur l'origine de la raison, ces deux philosophes n'ont pu rien nous *enseigner* dans le sens de l'enseignement de saint Jean. Cet apôtre, ou nous a rapporté les propres paroles, paroles divines, réelles du Christ, ou il a été dirigé, guidé, inspiré par le saint Esprit dans tout ce qu'il a écrit. Rien de semblable, ou d'approchant, ne peut se dire de Malebranche ou de Bossuet. Son autorité est donc toute différente de celle de ces deux philosophes. Unir deux autorités si éloignées, c'est tenir le même langage que les rationalistes, qui, n'admettant pas d'inspiration divine, mettent précisément sur la même ligne nos auteurs inspirés, et Malebranche, et Bossuet, et Socrate, et Platon. Quand on ne pense pas comme eux, pourquoi parler de même? Et encore est-ce bien s'exprimer convenablement, et d'une manière théologique, que de caractériser la *révélation positive* que saint Jean nous a faite des paroles ou des inspirations divines, par les expressions suivantes : *L'aspect purement intellectuel de ce magnifique phénomène avait surtout fixé l'attention de ce grand homme!* Les rationalistes, qui nient l'inspiration directe de saint Jean, s'exprimeraient volontiers dans ces mêmes termes. Que M. Maret nous pardonne ces observations, elles nous sont dictées par la nécessité que nous a faite la polémique de notre époque, de ne s'exprimer dans toutes ces questions qu'avec une réserve, une circonspection et une précision extraordinaires.

Nous passerons, sans nous y arrêter, sur cette expression, » que ce n'est que *de nos jours* que d'illustres philosophes ont » remarqué que les idées n'étaient *perceptibles* et *transmissibles* » qu'au moyen de la parole. » Sans doute, l'ensemble du système qui s'appuie sur ces notions est récent; il n'a été élevé, comme tous les autres, qu'au moment où l'erreur l'a rendu nécessaire. Mais ce serait une grande naïveté de croire que ce n'est que d'aujourd'hui que l'on a remarqué que les connaissances et les sciences quelconques ne se communiquent qu'au moyen du langage. Cela est vieux comme le monde, comme la

première mère qui a appris à parler à son enfant, comme le premier père qui a transmis à son fils ce qu'il savait.

Continuons l'exposition de la théorie de M. Maret sur la raison.

« Le *développement de l'idée* dans l'homme est un fait entière-
» ment identique à *celui du développement de la parole elle-même;*
» *l'une suit l'autre, comme l'ombre suit le corps.* Les idées étant un
» don et une *participation divine*, il était donc nécessaire de con-
» clure que la parole elle-même était un *don divin*, et comme
» un écho de cette parole éternelle que Dieu prononce en lui-
» même et qui exprime tout son être (p. 190). »

Ainsi les connaissances humaines sont un *développement de l'idée*, et la communication du langage est un *développement de la parole*. Or, voici dans quelles inextricables difficultés se jette M. Maret par cette théorie. En effet, la parole ne faisant que développer la raison, et chaque raison étant un écoulement de la lumière de Dieu, il s'ensuit que toutes les fois que la parole fera développer la raison, le produit sera divin. Il pourra bien y avoir là plus ou moins de clarté, c'est-à-dire un écoulement plus ou moins développé, mais tout développement sera divin; c'est-à-dire que chaque raison ne se développera qu'en *vérités*, ou si elle se développe en *erreurs*, ces erreurs seront *divines*. Or, nous le demandons, n'est-ce pas là précisément le système des panthéistes et des rationalistes modernes?

Les catholiques ne peuvent donc admettre la théorie inventée par M. Maret, et M. Maret lui-même ne peut y persister.

Son erreur vient de deux causes : la première, de ce qu'il a voulu définir sur l'origine de la raison des choses que l'Église n'a jamais définies, que Dieu ne nous a jamais révélées; la seconde, de ce qu'il fait entrer dans sa théorie catholique des idées puisées à une philosophie dont la base fut païenne.

Sur la formation de la raison, nous ne savons qu'une chose, c'est que l'enfant n'a d'abord que ce que lui communique la parole. Quand Dieu lui dit ce qu'il devait croire et ce qu'il devait faire, l'homme n'eut que des vérités; quand l'homme lui a

donné sa règle de croyance et sa règle de conduite, l'enfant a possédé des vérités ou des erreurs, selon que cette parole humaine lui communique plus ou moins fidèlement les premières paroles de Dieu, voilà le fait de la révélation première, fait incontestable, patent, qui se renouvelle tous les jours sous nos yeux. La raison n'est pas une *entité écoulée* de Dieu, et surajoutée à l'âme, puis se développant en elle. La raison, c'est l'âme même, ayant la faculté, la capacité de connaître, et connaissant plus ou moins des vérités de Dieu. Tout ce que M. Maret surajoute à ces notions est une réminiscence des systèmes de Platon, de Descartes, de Malebranche.

Sur cette question, Mgr l'archevêque de Paris dit avec beaucoup plus de précision, de clarté et de vérité ces simples et instructives paroles, qui résument tout ce qu'il y a de certainement connu sur l'origine des vérités qui sont en nous. » Notre âme est une terre, et les *principes que lui donne l'ins-* » *truction* sont des germes qu'elle a la puissance de féconder. » Si les principes sont empoisonnés, elle sera corrompue; s'ils » sont purs et lumineux, elle possédera la vie et la lumière [1]. » Pourquoi M. l'abbé Maret ne suit-il pas l'enseignement si sage de son archevêque?

Une autre source d'erreur de M. Maret provient de ce qu'il n'a pas des idées très-claires de la première révélation divine, comme il n'en a eu que de très-confuses de l'origine de la raison. C'est ce que nous allons voir.

2. Si la révélation naturelle ne fut pas une révélation positive, et si la révélation surnaturelle doit seule être appelée de ce nom. — Confusion de la théorie de M. Maret.

M. l'abbé Maret avait dit dans un précédent article: « Il y a » des *vérités* antérieures à la foi, des *vérités* naturelles et com- » munes supposées par la *révélation positive* [2]. » C'est sur cela que nous lui avions demandé « s'il croyait à la révélation *positive* de » la parole, et dans ce cas, de vouloir bien nous dire quelles

[1] *Introduction philosophique à l'étude du christianisme*, p. 55.

[2] *Correspondant*, du 15 mars, t. IX, p. 189.

» étaient les *vérités* naturelles et communes qui existaient *avant* » cette révélation [1]. » M. l'abbé Maret répond en donnant la théorie suivante de la révélation.

» Le premier homme n'étant pas d'une nature différente de la » nôtre, on est donc conduit à penser que la *communication* » *primitive des idées* à l'intelligence humaine n'a pas été une » simple *révélation intérieure* (par l'écoulement de la lumière de » Dieu), mais encore une révélation *extérieure* (par la parole), » et que les choses se sont passées au premier jour, comme » elles se passent encore tous les jours sur la terre... L'acte créa- » teur et fécondateur de l'intelligence est donc une révélation, » une révélation interne et *externe* à la fois, *une véritable révé-* » *lation.* Mais qu'on le remarque bien, cette révélation est pure- » ment *naturelle*, et elle est très-distincte de la *révélation surna-* » *turelle et positive*, de la révélation au sens théologique du mot, » de cette révélation qui suppose les *facultés* humaines, exis- » tantes, développées, déjà en exercice [2]. »

En outre, la révélation naturelle qui constitue sa nature intelligente et d'où vient même la *religion naturelle*, n'a jamais existé *seule*, l'homme ayant été *dès son origine* gratifié de la révélation surnaturelle ; aussi la religion naturelle ne pourrait se conserver *sans le secours de la révélation surnaturelle*. Bien plus, sans ce secours, « l'homme est devenu *incapable d'atteindre* à la fin *na-* » *turelle* de son intelligence, la *connaissance du vrai Dieu* et de » nos *rapports essentiels* avec lui (p. 192). »

C'est à la suite de ces définitions que M. l'abbé Maret met la note suivante, portant condamnation des rédacteurs des *Annales* :

« Souvent ces notions ont été confondues par les écrivains ca- » tholiques modernes ; il en est résulté des *confusions fâcheuses* » et un *langage théologiquement peu exact*. Les rédacteurs des » *Annales de Philosophie chrétienne* sont tombés naguère dans une » de ces *déplorables confusions*. Ils nous ont reproché une *erreur*

[1] Cahier de février, ci-dessus, p. 144.
[2] *Correspondant*, du 25 avril, t. x, p. 190, 192.

» qui n'existe que sous leur plume ; une phrase qui serait signée
» par tous les théologiens (*ib.*) »

Nous n'acceptons pas cette sentence d'erreur, formulée d'autorité et sans citer la phrase *erronée*, pour justifier la sentence auprès de ses lecteurs. Examinons la doctrine de M. Maret, et nos lecteurs verront ici, comme ils l'ont déjà vu sur l'origine de la raison, de quel côté se trouvent et la *confusion fâcheuse* et le langage théologiquement et philosophiquement *peu exact*.

Et d'abord, il faut remarquer que M. l'abbé Maret, sans en avertir personne, corrige sa première définition et la remplace par une autre toute différente. Il n'avait parlé, dans la phrase signalée par nous, que d'une *révélation positive*, ici il change cette expression en celle de *révélation surnaturelle et positive* ; il avait dit que cette révélation suppose des *vérités naturelles et communes* ; ici il dit qu'elle suppose seulement des *facultés existantes, et en exercice* ; et c'est après avoir fait ces corrections radicales, que, sur sa seule parole d'écrivain et de professeur, il accuse devant les lecteurs du *Correspondant*, les rédacteurs des *Annales* d'avoir été *inexacts*, d'avoir fait de *déplorables confusions*, et d'être tombés dans l'*erreur !* Au lieu de s'avouer inexact lui-même, il jette ce blâme sur les rédacteurs des *Annales*. Nous le demandons à tout le monde, est-ce là un procédé juste et loyal ?

Mais voyons si la nouvelle définition est plus exacte que la première.

Et d'abord, nous accordons bien que la révélation surnaturelle et positive suppose les *facultés* humaines existantes, mais M. l'abbé Maret voudrait-il bien nous dire si la révélation qu'il appelle *naturelle* ne les suppose pas ? Peut-il exister une révélation quelconque sans les *facultés* capables de la recevoir ? Mais ceci est bien différent de la thèse première, où il soutenait que ces *facultés* étaient des *vérités* reçues.

De plus, en assurant que la *révélation surnaturelle* est seule *positive*, il suppose que la révélation *naturelle* est et fut négative, ou au moins n'est et ne fut pas *positive*. Or, il a appelé cette dernière révélation du nom d'extérieure, faite au moyen du

langage; il a dit que les *choses s'y sont passées comme elles se passent encore tous les jours sur la terre.* Nous le demandons à tous nos lecteurs, peut-il y avoir quelque chose de plus *positif* que la révélation faite tous les jours par la mère à l'enfant, par la société à l'individu? Cette distinction est donc vaine et fausse.

De plus, il faut observer que les rationalistes accordent aussi que la révélation de Dieu à l'âme est intérieure et naturelle, mais ils nient surtout qu'elle soit *extérieure* et *positive;* en soutenant que cette révélation naturelle n'est pas *positive,* M. l'abbé Maret ne leur donne-t-il pas lieu de conclure qu'elle n'est pas non plus *extérieure?*

Et encore M. le rédacteur du *Correspondant* donne-t-il, pour la question actuelle, une définition bien exacte de la révélation *naturelle* et de la révélation *surnaturelle.*

Il existe sans doute des vérités naturelles que l'homme comprend, et des vérités surnaturelles qu'il ne comprend pas. De plus, l'homme a reçu de Dieu des dons de justice dus à sa nature, et qui sont des grâces naturelles, et des dons de faveur qui ne lui étaient pas dus, et qui sont des grâces surnaturelles. Mais il ne s'agit pas ici de la *nature* des différens dons que Dieu a faits à sa créature. Il s'agit uniquement de la *manière* dont l'homme a acquis la connaissance des dons naturels et des faveurs surnaturelles de Dieu, la connaissance de ce qu'il devait croire et de ce qu'il devait faire, la connaissance, en un mot, des vérités qui le rendent un être raisonnable et un être religieux. Il s'agit de la révélation, non quant au fond et à l'objet, mais quant au *mode.* Or, Dieu a fait connaître aux hommes ces deux sortes de dons de deux manières, par une révélation *naturelle* et par une révélation *surnaturelle.* La première est celle qu'il a faite par le langage, c'est celle dont il a usé en parlant à Adam, à Abraham, à Moïse; c'est celle dont s'est servi Jésus-Christ quand il est venu s'incarner et vivre parmi nous d'une vie d'homme. Cette révélation est extérieure, positive, c'est la seule révélation *naturelle*, ou plus exactement la seule manière *naturelle* de révéler; elle était sans doute accompagnée d'une grâce

intérieure surnaturelle, mais la manifestation se faisait d'une manière *naturelle*.

La seconde *manière de révéler,* ou la révélation *surnaturelle,* est celle dont Dieu s'est servi quand il a parlé aux prophètes, aux apôtres, aux saints par des songes, par des visions, par des inspirations directes et personnelles. Celle-ci est intérieure, extraordinaire, et dans ce sens *seule surnaturelle*. Aussi, comme il y avait à cette révélation le danger de cet *illuminisme* que nous avons à combattre de nos jours; comme chaque homme aurait pu donner sa pensée pour une révélation de Dieu, comme le font aujourd'hui les rationalistes et les panthéistes, Dieu, dans sa sagesse, a pourvu à cet inconvénient en faisant prouver cette révélation surnaturelle par des miracles, et encore plus en la soumettant à la condition de ne pas contredire la révélation donnée d'une manière extérieure et positive, et de se faire approuver par l'autorité gardienne de cette première révélation.

« S'il s'élève au milieu de vous, dit-il, un prophète ou quel- » qu'un qui dise qu'il a eu une vision, et qui prédise un pro- » dige et une merveille; et que ce qu'il a annoncé arrive, et » qu'il vous dise : *Allons et suivons des dieux étrangers que vous* » *ignorez, et servons-les;* vous n'écouterez point les paroles de ce » prophète et de ce songeur... Suivez le Seigneur votre Dieu; » *gardez ses commandemens, écoutez sa voix*... Mais que ce pro- » phète ou cet inventeur de songes soit puni de mort[1]. »

On le voit, la manifestation surnaturelle, même confirmée par des prodiges, est subordonnée à la révélation traditionnelle et primitive, faite d'une manière *naturelle* et *positive*. En effet, Dieu ayant parlé au commencement, la première preuve qu'il avait parlé dans la suite des tems a dû être de ne pas contredire cette révélation première.

La même règle a été établie et suivie sous la nouvelle loi : quand le Christ est venu nous révéler les plus *surnaturelles* des vérités, il s'est servi de la voie la plus *naturelle* et la plus *posi-*

[1] *Deutéronome*, XIII, 1-5.

tive à la fois : « Il s'est fait homme, il est venu se faire voir sur » cette terre, et il y a conversé avec les hommes[1]. » Il n'a pas supprimé les révélations *surnaturelles*. Mais la première condition de la vérité de ces révélations a été de ne pas contredire ce qu'il avait révélé lui-même d'une manière *naturelle*. Il a établi une Eglise pour juger tous les novateurs et révélateurs, et a déclaré « païen et publicain quiconque ne l'écouterait pas[2]. »

Saint Paul développe la même règle : « Il y a des hommes qui » mettent le trouble parmi vous, et qui veulent *changer* l'Évan- » gile de Jésus-Christ. Quand nous vous annoncerions nous- » même, ou quand un *ange* venu du ciel vous annoncerait » un évangile différent de celui que nous vous avons annoncé, » qu'il *soit anathème*. — Comme je vous l'ai dit ; ainsi, je vous » le dis de nouveau : *Si quelqu'un vous annonce un évangile diffé-* » *rent de celui que vous avez reçu, qu'il soit anathème*[3]. »

Telle est la règle posée par saint Paul ; lui-même, ravi au ciel, y avait reçu la plus glorieuse des révélations *surnaturelles ;* mais, retombé sur cette terre, le Seigneur lui dit : « Lève-toi, » et entre dans la ville, et là il te sera dit ce qu'il faut que tu » fasses[4]. » Et il y reçut ainsi d'Ananie une communication faite d'une manière *naturelle*.

L'Église catholique a continué à prendre les mêmes précautions contre le danger évident d'illuminisme que renferment les communications surnaturelles, et par un décret exprès du ve *concile général de Latran*, « elle a défendu, sous peine d'excom- » munication réservée au pape, de publier des révélations nou- » velles, à moins qu'elles n'aient été approuvées par le pape ou » les évêques[5]. »

Appliquons maintenant toutes ces notions à nos discussions

[1] In terris visus est, et cum hominibus conversatus est. Baruch, III, 38.

[2] Si Ecclesiam non audierit, sit tibi ethnicus et publicanus. Mathieu, XVIII, 17.

[3] *Aux Galates*, I, 6-9.

[4] *Actes des apôt.*, IX, 7.

[5] *Concile de Latran* v^e^, tenu en 1516, session XI, const. I, dans la *Summa concil.* de Bail, t. I, p. 463, in-fol.

actuelles avec les rationalistes, et voyons quelle est celle de ces deux révélations qu'ils admettent ou rejettent. Ils ont, dans leurs livres, la prétention de n'admettre que des révélations *naturelles*. Or, en fait, en réalité, ce sont les révélations *surnaturelles* seules qu'ils admettent. En effet, grâce à ce principe que leur raison est une *incarnation, émanation* ou *écoulement de Dieu*, ils se croient et se disent tous prophètes, voyants, messies. M. Cousin traduisant Platon, ou professant devant la Chambre des pairs, M. Saisset dogmatisant à l'Ecole normale, ou écrivant pour la *Revue des deux mondes*; M. Quinet annonçant au Collége de France le christianisme nouveau; M. Mickiewicz divinisant son messie Towianski, se croient ni plus ni moins inspirés que les prophètes, les apôtres et les saints. Ils se croient favorisés d'une révélation *surnaturelle*; seulement ils lui donnent le nom de *naturelle*, tandis qu'il faudrait l'appeler *extraordinaire, contre-nature, inacceptable, improuvable par elle-même*; car elle assimile ceux qui s'en servent avec tous les illuminés, enthousiastes, fous et sorciers qui ont jamais existé, si, en dehors de cette inspiration, il n'y a pas de règles et de juges pour juger la révélation même.

Or, qu'il ait fallu prendre des précautions pour se garder de l'illuminisme de la révélation intérieure, ce n'est pas seulement l'Écriture et l'Église qui le reconnaissent, la nécessité de ces règles n'avait pas échappé aux philosophes antiques. Le grave Platon, qui, comme le dit M. Cousin, *a fondu dans sa philosophie toutes les croyances traditionnelles de son tems*, reconnaissait, à la vérité, que les hommes pouvaient communiquer directement avec la divinité par les songes, les maladies et l'enthousiasme; mais il voulait, à peu près comme Moïse et comme saint Paul, que ces communications divines fussent jugées par une autorité extérieure. « C'est pour cela, dit-il, que la loi établit des » prophètes qui sont juges des oracles; on les nomme aussi quel- » quefois devins, parce qu'on ignore qu'ils ne font qu'interpréter » les paroles ou les visions mystérieuses, sans être eux-mêmes » des devins. Leur vrai nom est celui d'interprètes des devins[1]. »

[1] *Timée*, dans les *Œuvres de Platon* de Cousin, t. XII, p. 201.

Nouveaux disciples de Platon, MM. Cousin, Saisset et autres rationalistes, vous enseignez que l'homme reçoit intérieurement et surnaturellement les communications de Dieu ; mais dites-moi, s'il vous plaît, où sont les prophètes que, comme Moïse, comme le Christ, comme Platon, vous avez établis pour juger les révélations faites à MM. Mickiewicz, Quinet et Michelet?

Revenons maintenant à la théorie du *Correspondant,* et qu'on me dise si elle a assez bien distingué ces deux sortes de révélations. Dans ses paroles, M. l'abbé Maret n'a-t-il pas mêlé ensemble l'*objet révélé* avec la *manière* dont il a été révélé, laissant ainsi glisser les rationalistes entre ses deux définitions? Qu'il veuille bien examiner lui-même si, en appelant la raison *un écoulement divin,* si, en mettant pour condition de son existence, *son union réelle avec la raison divine*, il ne confirme pas les rationalistes dans leur prétention qu'elle est une *incarnation du Verbe de Dieu,* comme le dit M. Cousin, et que, par *son union naturelle et permanente avec l'éternelle raison, elle peut découvrir et démontrer toutes les vérités,* comme le soutient M. Saisset, contre Mgr l'archevêque de Paris.

3. Si M. l'abbé Maret a eu raison de dire qu'il a réfuté le panthéisme avec la seule autorité de la raison ; — et si cette théorie ne fait pas perdre tous les avantages résultant du fait de l'origine divine de la vérité, et de sa transmission par le langage.

Ce n'est pas tout encore : nous allons voir M. l'abbé Maret oublier toutes ces révélations et rendre inutile tout ce qu'il vient de dire, sur l'union intime et la coexistence obligée de la révélation naturelle et surnaturelle, sur la nécessité de la révélation du langage, et par conséquent sur l'obligation pour la raison de n'être jamais seule, ou isolée, de la société et de la révélation.

En effet, quand Dieu a créé l'homme dans une dépendance si grande de la société, ou de la civilisation, comme dit M. Saisset, il a voulu, sans aucun doute, prouver qu'il ne fallait jamais l'isoler ni pour le corps, ni pour l'âme. Les apologistes catholiques, en ramenant la discussion à l'examen de cet état social de l'homme, ont voulu saper par la base, et extirper radicalement les systèmes, et du doute méthodique de Descartes, et du doute réel d'Hermès, et ces théories des psychologistes et des rationa-

listes qui, tous, veulent partir de l'*homme isolé*, de la *raison seule*, du *moi absolu;* ils ont voulu prouver, et ils prouvent en effet qu'il ne peut pas exister un homme complétement *isolé,* une raison exclusivement *seule,* un *moi absolu;* c'est aussi sans aucun doute le but de M. Maret, lorsqu'il dit que l'homme a eu, dès le commencement, besoin du langage et de la révélation. Or, voilà que, quelques pages plus loin (p. 201), il oublie tout cela, renonce à cette position si sûre et perd tous ces avantages. Répondant à M. Saisset, il lui dit : « Au nom de la raison, et de la » raison *toute seule,* nous avons combattu le panthéisme... Cette » démonstration a été donnée au *nom de la seule raison*, appuyée » sur *sa seule autorité.* » Si vous avez fait cette démonstration avec la raison *toute seule*, vous êtes vous-même rationaliste, car vous avez dit, peu de pages avant, à M. Saisset : « Le mot de *ra-* » *tionalisme* exprime parfaitement l'essence même de votre sys- » tème, qui veut tout tirer de la *raison seule,* tout appuyer *sur* » *elle seule* (p. 189). » Mais non, non, ce n'est point avec votre raison *toute seule* que vous avez combattu le panthéisme, c'est avec votre raison sans doute, mais formée, mais aidée, mais éclairée de la révélation primitive, de la révélation sociale faite par le langage, et de toutes les lumières qu'il renferme en ce moment. Vous n'avez pu vous séparer de cette influence et de ce secours, pas plus vous que les rationalistes, qui prétendent tout tirer de leur raison seule. Nous savons que vous admettez ces révélations et ces secours, mais alors vous n'auriez pas dû vous servir des expressions que nous venons de citer; car ces expressions, plus que celles des *Annales*, peuvent induire à des confusions fâcheuses.

4. Si la religion naturelle n'est que l'expression de l'essence des choses, et si la volonté de Dieu toute seule ne peut créer aucune obligation pour l'homme.

« La morale n'est rien, dit Mgr de Paris, si elle n'est pas une » loi émanée d'un pouvoir supérieur à l'humanité entière [1]. » Cette notion est celle du bon sens comme de la tradition. En effet, celle-ci nous apprend que dès que l'homme fut placé sur

[1] *Introduction à l'étude du christianisme*, p. 56.

cette terre, Dieu, entrant en communication avec lui, lui fit connaître ce qu'il devait croire et ce qu'il devait pratiquer. C'est ce qui constitua la *religion* que l'on a appelée *naturelle*. Les premiers hommes pratiquèrent plus ou moins longtems ces deux règles; et ils avaient la religion parfaite, celle que Dieu exigeait d'eux à cette époque, religion naturelle, révélée et positive. Cette unité de croyance et de pratique, brisée par la corruption générale, fut rétablie lors du renouvellement de l'espèce humaine; après le déluge, Dieu fit de nouveau alliance avec Noé et avec sa famille, et l'unité, la pureté de croyance et de conduite furent de nouveau rétablies. La règle unique et obligatoire était la volonté de Dieu, connue et conservée dans la tradition, c'est-à-dire dans l'enseignement des pères aux enfans.

Mais les hommes se dispersèrent sur la terre; des familles, des tribus entières se séparèrent de la grande famille: alors les hommes étant préoccupés seulement des premiers besoins de la vie, peu à peu les traditions s'altérèrent, et le souvenir de l'origine des lois et des devoirs se perdit.

Cette histoire des destinées de l'humanité n'est pas de notre invention; le paganisme la connaissait, et Platon nous en a conservé un précieux témoignage. « Les premiers habitans du » pays, dit-il, demeurèrent pendant plusieurs générations, » eux et leurs enfans, si embarrassés de pourvoir aux pre- » miers besoins de la vie, que cet objet occupant toute leur at- » tention, et remplissant tous leurs discours, ils ne songeaient » guère aux événemens du passé; car l'étude des choses anti- » ques et l'habitude de s'en entretenir ne s'introduisent dans » les sociétés qu'avec le loisir, et quand un certain nombre de » personnes ne s'inquiètent plus des premiers besoins de la » vie [1]. » Ainsi, quand les traditions furent perdues, quand ces peuples, séparés de la grande famille, ne connurent plus leur propre histoire, ni l'origine des lois qui les régissaient, alors les hommes de loisir ou d'étude qui voulurent se rendre raison des croyances et des préceptes, furent obligés de donner une autre

[1] *Critias*, dans le Platon de Cousin, t. XII, p. 253.

base à leur croyance, à leur morale, et d'avoir recours à des suppositions. De là vinrent en Grèce le système de l'état de nature, qui a pu être vrai (et encore d'un état de nature imparfait), pour quelques peuplades, et la nécessité de chercher la base de la morale dans l'utilité, dans le plaisir, dans l'amour, et, entre autres, dans l'essence même des choses [1]. Or, comme en effet ce que Dieu avait ordonné était convenable et adapté à la nature de l'homme, ce système, quoique imparfait, quoique surtout privé de sanction, a pu prévaloir. On ne chercha plus la règle de conduite dans la volonté de Dieu, dont on avait perdu la claire tradition, mais dans l'essence même des choses, et en dernière analyse, dans la raison humaine.

C'est ce système, tout païen d'origine, que l'on a longtems enseigné dans les écoles sous le nom et l'autorité d'Aristote. Il y a encore des universités entières qui l'enseignent, et on ne le trouve que trop répandu dans nos écoles philosophiques et catholiques, comme nous allons le montrer bientôt.

Cette base est irrationnelle pour plusieurs raisons : 1° Parce qu'elle suppose que l'humanité a commencé par l'état de nature; 2° qu'elle a inventé elle-même, et pour elle-même, ses rapports avec Dieu ; 3° qu'elle a inventé le langage ; 4° que Dieu n'a pas posé à l'homme une loi positive dès qu'il l'eut créé; 5° et enfin parce que poser une loi qui soit dans l'homme même, c'est rendre l'homme la mesure des choses, c'est-à-dire Dieu.

Les écrivains catholiques, et tous ceux qui admettent la filiation des traditions divines, ne peuvent, ne doivent plus admettre cette base de morale. Cela est reconnu par la plupart des bons esprits, et Mgr l'archevêque de Paris a parfaitement résumé en peu de mots cette doctrine quand il a dit : « Si nous » avions à discuter l'*origine* de cette religion naturelle, nous » n'aurions pas de peine à prouver qu'elle a été *primitivement* » *révélée*. Nous l'appelons naturelle, non parce que la raison a » pu *la découvrir,* mais parce qu'une fois connue, la raison suf- » fit pour la comprendre, et le raisonnement pour la démon-

[1] Voir dans l'*Eutyphron*.

» trer [1]. » Et pour corroborer cet enseignement, Mgr prouve que la religion naturelle, telle que l'admettent les philosophes, n'a pu subsister partout où la religion révélée, la religion conservée pure dans les traditions et écritures juives, n'a pas été connue ou suivie. Tel est l'enseignement catholique.

M. l'abbé Maret admet implicitement cette thèse, puisqu'il admet et la nécessité de la révélation naturelle, et la coexistence de la révélation surnaturelle, comme complément et soutien nécessaire de la première.

Malheureusement, des souvenirs d'école ou de lectures le poussent à détruire tout cet enseignement si solidement lié et complet, en assurant que la *religion naturelle* n'est pas une révélation *positive*, et n'est que le *rapport avec Dieu, résultant de l'essence même de l'être spirituel;* qu'elle est seulement l'*expression même de ce rapport essentiel* (p. 193). Dès lors nous voilà sortant des idées naturelles et communes de loi, de religion, d'obligations, toutes choses ne pouvant résulter que d'une défense, ou d'une ordonnance précise, extérieure, promulguée par une autorité supérieure, pour nous jeter dans la recherche et l'examen abstrait, arbitraire, des *rapports essentiels* entre Dieu et l'homme. Au lieu d'une loi précise, nous avons pour nous diriger une thèse de métaphysique. La notion de loi fait naufrage au milieu de ce déluge de contradictions.

M. Maret dit bien que cette religion n'a jamais existé seule, mais comme elle est supposée précéder l'autre, qu'il appelle seule *révélation positive,* comme il suppose qu'il existait des *vérités naturelles et communes* [2] avant cette révélation (qui cependant est dite coexistante), il est clair que celle-ci repose sur la première ; d'ailleurs, il introduit dans la notion de droit et de

[1] *Introduction*, etc., p. 338.

[2] Nous avons déjà fait observer que M. Maret a substitué le mot *facultés* à celui de *vérités;* mais comme il n'a pas désavoué sa première expression, nous pouvons supposer qu'il l'admet encore. C'est ainsi que, n'ayant pas désavoué que nos *connaissances ne sont que des souvenirs,* nous pourrions lui attribuer cette pensée émise dans le *Correspondant*, dont il dirige la partie théologique et philosophique.

devoir une autorité qui n'est pas la volonté de Dieu (celle des relations essentielles), tandis qu'il est clair que la volonté de Dieu, créateur de l'homme, peut seule imposer à l'homme une obligation, parce que seul il peut poser une sanction de peine ou de récompense, que seul il peut réaliser.

Et quand nous reprochons aux paroles employées par le collaborateur du *Correspondant* de constituer une morale en dehors de la volonté et de l'autorité de Dieu, nous savons bien qu'il n'est pas l'auteur de cette théorie. Il peut malheureusement nous citer des autorités graves pour soutenir son opinion. Nous allons en donner une qui le justifiera, lui dans sa définition, et nous dans nos appréhensions.

Nous sommes profondément affligé d'avoir à signaler le danger de doctrines professées par des hommes essentiellement catholiques et que nous vénérons, mais les principes qu'ils sèment nous paraissent précisément ceux qui jettent la perturbation sur la nature même de nos obligations et de nos devoirs. Ces principes nous paraissent avoir créé l'état de confusion morale et dogmatique où nous vivons, et alors force nous est d'en avertir nos amis.

Nous ne pouvons en ce moment consulter les différens cours de philosophie à l'usage des écoles catholiques; nous nous contentons de citer le plus récent, celui qui porte pour titre : *Institutions philosophiques du séminaire de Bayeux*[1], et que nous croyons le plus pur, le plus dégagé d'un cartésianisme exagéré. Tout ce qui concerne l'origine des connaissances humaines, la raison, la révélation, le panthéisme, nous y paraît traité avec sagesse, clarté, et selon les principes développés dans nos *Annales*, que le savant auteur cite souvent. Mais, arrivé à poser les principes qui constituent le bien et le mal, c'est-à-dire la règle de ce que l'homme doit faire et de ce qu'il est tenu d'éviter, il abandonne presque tous ses principes et pose la théorie suivante, que nous sommes à peu près certain n'être pas de lui, mais avoir été tirée de quelque ancienne philosophie carte-

[1] *Institutiones philosophicæ* in seminario Bajocensi habitæ, anno 1839-1840, auctore A. Noget-Lacoudre, cursus philosophiæ majoris professore. Parisiis, Mequignon, 1844, 3 vol. in-12.

sienne, laquelle, se posant dans un état séparé des traditions et des révélations divines, est forcée d'y avoir recours.

Et d'abord, tout une thèse est employée à prouver « que la » différence entre le bien et le mal moral ne doit point être » recherchée seulement dans la *volonté positive et libre de Dieu*, » mais dans l'*essence des choses* et dans la *notion que nous sug-* » *gère notre propre raison.* »

Il était impossible de mieux opposer la règle païenne du bien et du mal à la règle primitive, traditionnelle, évangélique de la volonté de Dieu ; les développemens sont encore plus excentriques. Ils constituent un véritable dualisme, car ils mettent en présence la volonté même de Dieu et l'essence des choses, et ils disent que ce n'est pas à cette volonté que nous sommes tenus d'obéir, mais à l'essence. Nous allons traduire :

« Car, est-il dit, si l'on ôte le discernement entre le bien et le » mal, qui provient de l'*essence des choses*, alors je ne suis plus » *obligé* d'obéir à l'ordre de Dieu, parce que la chose qu'il com- » mande est bonne, mais seulement, parce que Dieu la veut. » Or, LA VOLONTÉ DE DIEU TOUTE SEULE *ne peut engendrer* » D'OBLIGATION. Car il ne peut exister d'obligation, à moins qu'il » n'y ait un devoir à remplir ; or, dans cette hypothèse (de la » volonté de Dieu), il n'y a aucun devoir à remplir. Car tout » devoir implique l'idée d'un acte *bon*, ou *conforme à la raison* » (excellent raisonnement, qui suppose ce qu'il faut prouver), et » non pas seulement l'*ordre* d'une volonté, quelque puissante » qu'elle soit. Car s'il n'existe que l'ordre d'une volonté toute » puissante, et aucune notion du droit, certainement ce ne serait » pas une chose prudente de ne pas obéir à celui qui commande, » et il ne pourvoira pas sagement à sa sécurité et à son avantage, » celui qui méprisera l'ordre de cette volonté souverainement » puissante ; mais si *on peut le taxer d'imprudence* (celui qui » refuse d'obéir à la volonté de Dieu), jamais cependant il ne » sera *violateur du droit et du juste ;* car la seule violence ne » peut engendrer aucun droit ; donc, etc. [1]. »

[1] Nous croyons devoir joindre ici le texte même de ce raisonnement : Si enim tollitur discrimen *ex essentiâ rerum profluens,* tunc Deo jubenti

Nous ne nous arrêtons pas à relever ce grossier paralogisme, qui consiste à supposer ce qui est à prouver, c'est-à-dire à prétendre que tout devoir implique seulement, et abstraction faite de la *volonté* de Dieu, *l'idée d'un acte bon* ou *conforme à la raison;* qui suppose que l'homme a pu connaître les actes bons sans Dieu, sans la société. Quand même le syllogisme serait exact, nous demandons comment il est possible qu'un chrétien, qu'un philosophe puisse tirer la notion d'une obligation, d'une loi, d'une morale, d'ailleurs que de la volonté de Dieu. Existe-t-il donc deux maîtres dans l'univers? La créature a-t-elle à rendre compte à quelque autre qu'à son créateur? La volonté de Dieu a-t-elle donc cessé d'être l'unique et seule mesure, règle, modèle, de nos devoirs, de notre conduite? Quand le Christ, répondant au jeune homme qui lui demandait ce que c'était que le bon, lui donne pour toute règle de *garder les commandemens*, est-ce qu'il a donné une règle déraisonnable[1]? *Cette essence des choses*, qui est-elle? que nous veut-elle? où parle-t-elle? Quelles sont ses règles, ses lois? quand s'est-elle expliquée? quand a-t-elle établi ses droits? quand a-t-elle dit, en nous menaçant, cette parole terrible : EGO DOMINUS, *c'est moi qui suis votre Dieu?* Quand nous accomplirons ses règles, comment nous récompensera-t-elle? comment nous punira-t-elle

parere non teneor, quia bona est res quam ille imperat; sed tantummodò quia Deus vult : *Atqui sola voluntas DEI non potest parere obligationem.* Nulla enim adesse potest obligatio, quin adsit officium implendum; atqui tunc nullum adest officium implendum : omne enim officium implicat ideam actûs boni, seu rectæ rationi consentanei; non verò solummodò imperium voluntatis quantumvis potentis. Si enim non adest nisi imperium voluntatis summè potentis, nulla verò notio recti, sanè prudentiæ non erit non parere jubenti, securitatique et utilitati suæ non sapienter consulet qui imperium voluntatis istius summè potentis detrectabit : at si *imprudentiæ reus ille meritò dicitur*, nunquàm tamen recti et æqui violator erit. Nullum enim jus sola violentia parere potest. *Inst. philosop.*, t. III, p. 115, édit. de 1844.

[1] Et voilà qu'un jeune homme s'approchant, lui dit : « Bon maître, quel » *bien* dois-je faire pour obtenir la vie éternelle? » Jésus lui dit : « Pour- » quoi me demandez-vous ce qui est *bon ?* Dieu seul est bon. Mais si vous » voulez entrer dans la vie, *Gardez les commandemens.* Matth., XIX, 16, 17.

quand nous transgresserons ses préceptes? Cette essence est-elle intelligente, voit-elle? Quel oubli de la notion même de droit, de devoir, de créature et de créateur!

Je le sais, on nous dira que la volonté de Dieu est toujours conforme à cette essence et à notre droite raison. Mais en vérité, faites attention qu'il s'agit de trouver la règle de ma volonté et de ma raison, et vous voulez que ce soit dans ma conscience et dans ma raison même que je la cherche! Ce ne sera plus Dieu qui servira de règle et de raison, ce sera l'homme qui décidera si ce que Dieu a fait est bien ou mal, qui devra examiner l'essence des choses, et y chercher une absolution ou une condamnation à porter à l'égard de Dieu!

Et nous insistons d'autant plus sur ces principes que ce sont précisément ceux qui tous les jours sont appliqués. Demandez à tous ceux qui refusent de suivre la voix et la révélation de Dieu; leur principale objection contre les œuvres et les paroles de Dieu est de dire : Je ne les trouve pas conformes à l'essence des choses, aux notions de ma raison. La lutte philosophique ne consiste pas à dire : Il faut que vous me prouviez historiquement et positivement que Dieu a parlé, ce qui est juste et admis par les catholiques; mais : Il faut que vous me prouviez que ce que l'histoire nous rapporte que Dieu a fait et dit, est bien fait et bien dit. Les rationalistes supposent donc une règle du bien en dehors de Dieu, c'est-à-dire dans l'essence des choses, telle qu'ils se la figurent, et dans leur raison. L'homme est donc ainsi la mesure de Dieu, la règle de Dieu.

A ce compte, on comprend que dès que Dieu voudra faire quelque chose au-dessus de la raison, alors logiquement la raison pourra refuser de le croire et de le faire. Adam a pu manger de l'arbre du fruit défendu, car je défie tout professeur de philosophie de me prouver que ce fût *de l'essence* d'un fruit de n'être pas mangé, et l'homme aurait longtems cherché pour trouver ce précepte *dans sa raison.*

Et pourtant voilà les principes que l'on enseigne dans ce que l'on appelle un *cours de sagesse chrétienne!*

5. Théorie païenne de M. Cousin sur les fondemens de la morale.

Et pour prouver que nous n'inventons à plaisir ni ce système ni ces faits, nous allons citer M. Cousin, dont l'enseignement a eu tant d'influence sur les esprits rationalistes de notre époque. Voici sa théorie de la notion du bien et du mal, développée dans son *argument* du dialogue de Platon intitulé : *Eutyphron*.

Dans ce dialogue, Socrate demande au prêtre Eutyphron ce qui constitue le bien et le mal. Le prêtre lui répond, entre autres choses, que le bien c'est ce qui plaît à Dieu, et le mal ce qui lui déplaît. A cela Socrate fait une objection insoluble pour un païen; il lui oppose la pluralité des *amours* des dieux, dont les uns trouvent bien, des choses que les autres trouvent mal; puis, de question en question, il fait avouer au prêtre qu'il ne sait plus à quoi s'en tenir, et que *tout tourne autour de lui* [1]. La vraie solution à ces difficultés était de rappeler Eutyphron et Socrate à la vraie notion de Dieu, et de leur faire connaître les véritables règles qu'il avait données sur le bien et le mal. M. Cousin veut donner une solution séparée de toute tradition et révélation divine, veut constituer la morale sans Dieu, et pour cela faire, il ne trouve d'autre moyen que de l'appuyer sur l'essence des choses et sur la raison individuelle. Écoutons-le, et qu'on ne craigne pas la longueur de la citation. Il s'agit d'une chose assez importante, il s'agit de la base de la morale, il s'agit de savoir si Dieu doit s'y trouver ou en être exclu.

« Dieu n'étant que le bien lui-même, l'ordre moral pris sub-
» stantiellement, toutes les vérités morales s'y rapportent comme
» les rayons au centre, les modifications au sujet qui les fait être
» et qu'elles manifestent. Loin donc de se combattre, la morale
» et la religion se rattachent intimement l'une à l'autre, et dans
» l'unité de leur principe réel, et dans celle de l'esprit humain
» qui les conçoit, et ne peut pas ne pas les concevoir simultané-
» ment... » Jusqu'ici il n'y a ni difficulté, ni dissidence; on ne parle que de la morale *en soi*, et l'on consent à l'unir intimement à Dieu; mais il faut voir ce qui va être dit quand l'ordre

[1] *Eutyphron,* tome I des *Œuvres de Platon,* par Cousin, p. 23 et 37.

moral, sortant de l'*absolu*, doit entrer en exercice et devenir la règle des actions de l'homme.

« Mais quand l'anthropomorphisme, abaissant la théologie au » drame, fait de l'Eternel un *Dieu de théâtre*, tyrannique et pas- » sionné, qui du haut de sa toute-puissance *décide arbitraire- » ment* de ce qui est bien et de ce qui est mal (toute cette phra- » séologie se réduit à dire : quand on fait parler Dieu aux » hommes ; les catholiques auraient ajouté : alors il faut *prou- » ver* que *véritablement* Dieu a parlé aux hommes. Voici ce que » disent les rationalistes), c'est alors que la critique philoso- » phique peut et doit, dans l'*intérêt* des vérités morales, s'auto- » riser de l'immédiate obligation qui les caractérise, pour les éta- » blir *sur leur propre base*, indépendamment de toute circon- » stance *étrangère*, indépendamment même de *leur rapport à » leur source primitive* (et c'est ainsi que l'on a séparé la morale » de Dieu, le ruisseau de sa source, comme dit M. Cousin ; reste » à savoir si on en a le droit et si cette morale reste encore obli- » gatoire, ce que M. Cousin oublie de prouver) ; se plaçant ainsi » sur un terrain moins élevé, mais plus sûr (l'essence des choses » et la raison de l'homme), sachant perdre quelque chose (l'au- » torité et l'intervention de Dieu ! eh !), pour ne pas tout per- » dre, et sauver au moins la morale du naufrage et de la haute » philosophie... Il faut donc convenir que le bien n'est pas tel » parce qu'il plaît à Dieu (comme cela est bien prouvé !), mais » qu'il plaît à Dieu *parce* qu'il est bien (mais dites-nous donc » *pourquoi* il est bien?) et que par conséquent ce n'est pas dans » des *dogmes religieux* qu'il faut chercher le titre primitif des » vérités morales. Ces vérités, comme toutes les autres, se » *légitiment elles-mêmes*, et n'ont pas besoin d'une autre *autorité » que celle de la raison*, qui les *aperçoit* et qui les proclame. La » *raison est à elle-même sa propre sanction* [1]. » M. Cousin oublie seulement de nous dire si la raison, *qui est sa propre sanction*, a été formée dans l'homme indépendamment du langage, indépendamment de la révélation extérieure et positive de Dieu et

[1] *Argument* de l'Eutyphron, t. I des *Œuvres de Platon*, p. 3 et 5.

de la révélation sociale, il oublie seulement *ce qui est indispensable* à la raison pour *concevoir*, pour *proclamer* la morale. A part ce *léger* oubli, qui détruit tout son système, nous convenons que son argumentation est valable.

En effet, quand on a perdu la notion du Dieu véritable, comme du tems de Socrate, quand on suppose la raison existant par elle-même comme Dieu, on conçoit que l'on prenne l'homme pour mesure du bien. Après Dieu, il n'est pas d'être plus grand pour être adoré. Quand on croit que le Verbe de Dieu s'est *incarné dans la raison humaine*, et que la raison est le *Dieu de ce monde*, comme M. Cousin [1] et les rationalistes, on conçoit que l'on s'adore soi-même sous prétexte d'adorer Dieu. Mais quand on est chrétien, quand on fait profession d'avoir un testament de Dieu, une tradition qui nous a conservé les préceptes, les ordres, les révélations de Dieu, soutenir que l'on doit chercher la notion de ce qui est bien ou mal, dans l'essence des choses, dans la raison de l'homme, c'est, nous en demandons pardon aux professeurs de philosophie, poser deux principes, Dieu et l'homme, et adresser ses adorations au principe inférieur ou mauvais.

6. Récapitulation du système de M. l'abbé Maret.

Récapitulons maintenant en peu de mots tout ce que M. l'abbé Maret nous a dit sur les rapports du christianisme et de la philosophie, sur la raison et la révélation.

[1] Nous espérons que M. Cousin ne nous accusera pas de lui imputer une fausse doctrine, lui qui a dit (*Notes* sur le Ménon, *Œuvres de Platon*, t. VI, p. 376), en exposant les idées de Platon et la théorie de leur développement dans la conscience : « Les idées de Platon subsistent sous des » noms différens dans la philosophie moderne... J'ose à peine ajouter qu'il » y a dix ans, j'ai tenté, selon mes forces, une théorie complète des » vérités absolues, dont on peut voir une esquisse imparfaite sous ce » titre : *Programme des leçons données à l'École normale et à la Faculté des* » *lettres, pendant le premier semestre de* 1818, *sur les vérités absolues.* » (*Frag. philos.*, p. 263, Paris, 1826). Or, il faut noter que les *cours* de M. Cousin n'étaient point facultatifs, mais obligatoires pour les élèves de l'École normale, qui *étaient tenus de suivre et de rédiger les leçons de M. Cousin* (*Avertissement* du *Cours de la philosophie moderne*, p. II, 1841).

1° Dieu donne à l'homme pour fonder sa raison une révélation intérieure, par un *écoulement de la lumière qui l'éclaire lui-même.* — Mais cette lumière, suffisante pour éclairer Dieu, n'est pas suffisante pour éclairer l'homme et lui rendre ses propres idées *intelligibles* et *transmissibles.*

2° Nécessité d'une révélation naturelle, extérieure, faite par la *parole,* mais non *positive,* rendant la première utile, rendant les idées intelligibles et transmissibles, constituant la religion naturelle. — Mais cette révélation est encore inutile, elle ne pourrait se conserver seule; avec son seul secours, l'homme serait *incapable d'atteindre, même à la fin naturelle de son intelligence, la connaissance du vrai Dieu, et de nos rapports essentiels avec lui.* Aussi elle n'a jamais existé seule.

3° Nécessité d'une troisième révélation, surnaturelle, extérieure aussi et la seule *positive*, nécessaire, ayant existé en *même tems* que la précédente.

4° Ces trois sortes de révélations divines, intérieures, extérieures, positives, faites par le langage, n'empêchent pas que la religion naturelle ne soit l'*expression* non de la volonté de Dieu, mais de l'*essence des choses* ou du *rapport avec Dieu qui résulte de l'essence de l'Être spirituel.*

5° Ces différens secours divins et humains nécessaires, indispensables, inhérents à l'homme, n'empêchent pas qu'on ne puisse dire que l'on peut réfuter le panthéisme avec *la raison toute seule,* appuyée de *sa seule autorité,* et qu'on ne puisse parler aux hommes *au nom de la raison, et de la raison seule.*

Voilà les confusions, contradictions et impossibilités que M. l'abbé Maret appelle la *théorie catholique;* voilà l'échafaudage qu'il invente pour établir ce que la tradition, l'Écriture et l'Église disent si simplement, qu'au commencement Dieu parla à l'homme, lui fit connaître, d'une manière naturelle et positive, ce qu'il devait croire et ce qu'il devait pratiquer, des vérités qu'il pouvait comprendre et des vérités qu'il ne pouvait comprendre, des dons dus à sa nature, et des dons de faveur qui ne lui étaient pas dus, et que plusieurs fois il lui a parlé de la même manière dans la suite des tems. Sur tout cela il faut que

M. l'abbé Maret, il faut que les rédacteurs du *Correspondant* s'expliquent. Nous connaissons la plupart des hauts personnages qui patronnent et soutiennent ce recueil. Nous apprécions avec tous les catholiques les nobles efforts qu'ils font pour conquérir la liberté d'enseignement. Mais il s'agit de savoir si c'est pour venir enseigner dans leurs pages cette *théorie* qui commence par dire que la raison humaine est un *écoulement* de Dieu, et finit par ne plus parler de lui, mais de la *raison humaine toute seule*.

7. Quelques idées sur un cours de philosophie catholique.

Nous n'avons nullement ici la prétention de formuler au *nom du catholicisme* la théorie des rapports du christianisme et de la philosophie. Nous avouons n'avoir ni l'autorité ni la science nécessaires pour cela. Nous nous permettrons seulement de donner les conseils suivans, qui nous semblent être suggérés par l'état présent des connaissances scientifiques et de la polémique philosophique.

A la question : quel doit être le *système* de la philosophie catholique, nous répondrons d'abord : quelle nécessité ou utilité y a-t-il pour les catholiques d'adopter un système ? Qu'on jette un coup d'œil sur l'histoire de la philosophie, et que l'on dise de quel avantage ont été, pour la vérité et pour l'Église, tous ces écrivains qui ont successivement embrassé et défendu avec une égale ardeur tant de systèmes, qui ont été successivement platoniciens, aristotéliciens, néo-platoniciens, néo-péripatéticiens, qui ont été nominaux, universaux, qui ont suivi Raymond de Lulle ou Abailard, qui ont été thomistes[1] ou molinistes, qui ont adopté exclusivement Descartes, Gassendi ou Malebranche, Locke ou Reid, Leibnitz ou Bossuet, Fenelon ou Lamennais? Si les innombrables ouvrages composés pour défendre la partie *systématique et à eux appartenant*, de tous ces

[1] Il est bien entendu que nous ne parlons ici que de la partie de l'enseignement qui appartient *personnellement* à ces écrivains, et qui constitue *leur système*. — Nous n'avons pas besoin de dire non plus que ce n'est pas l'*intention* des écrivains que nous attaquons dans tout cet article, mais seulement les *expressions* et les *conséquences* que l'on en peut tirer.

auteurs, avaient été employés à défendre purement et simplement la tradition de Dieu, la vérité, nous n'en doutons pas, serait mieux connue des hommes, et moins d'erreurs, moins d'hérésies auraient affligé l'Église et l'humanité.

Ainsi, point de *système* sur la base première des connaissances humaines, mais *rechercher* et *établir* les faits. Ces faits sont déjà assez connus.

1° Nécessité de l'état de société pour l'existence du corps de l'homme;

2° Nécessité de la révélation du langage pour que l'homme arrive à l'état d'être doué de raison;

3° Nécessité d'une première société avec Dieu, d'une première révélation extérieure et positive, d'une première communication du Créateur à la créature, révélation continuée et complétée par le Christ;

4° Par conséquent, fausseté de tout système qui isole l'homme, qui isole sa raison, qui lui suppose un état de nature pur de corps ou d'âme;

5° Par conséquent, fausseté réelle et de fait de toute philosophie qui part de l'homme seul, du moi isolé, de sa raison toute seule, abstraction faite de toute révélation extérieure de Dieu;

6° Par conséquent, changement du but de la philosophie, qui ne sera plus d'*inventer*, mais de *comprendre*, d'*éclaircir*, d'*étendre*, de développer les révélations de Dieu, d'en tirer des conclusions, de les comparer, etc., etc.

Pourquoi les catholiques, en fait de *système* sur l'origine des premières connaissances, ne s'en tiendraient-ils pas à ces *faits*? Pourquoi, sous un nom ou sous un autre, iraient-ils encore faire ce qui a été fait, c'est-à-dire être platoniciens, aristotéliciens, etc., etc.?

Et cependant conseillons-nous aux catholiques de rester étrangers aux travaux ou aux découvertes de l'esprit humain? Doivent-ils *excommunier* la philosophie et les philosophes? A Dieu ne plaise. La philosophie, c'est-à-dire la recherche du *pourquoi* et du *comment* sur tous les problèmes de l'humanité, sur toutes les vérités connues aux hommes, les efforts tentés

pour *comprendre* toutes ces choses, pour les *développer* et les *étendre*, sont la plus belle, la plus noble étude de l'homme. C'est le désir naturel d'un aveugle pour recouvrer la vue, c'est l'effort du prisonnier pour sortir de sa prison, c'est l'élan invincible de l'enfant pour se réunir à sa mère. Que les catholiques donc accueillent avec bienveillance, avec sympathie vraie et réelle, tous les travaux philosophiques; qu'ils en fassent le sujet de leurs études; s'ils les examinent comme il faut, ils n'en ont rien à craindre; qu'ils adoptent avec reconnaissance tout ce qui dans ces travaux ne détruira pas les faits primitifs, incontestables que nous avons signalés plus haut; et ils auront à accepter quelque chose dans tous les systèmes. Mais qu'ils rejettent et repoussent tout système, toute philosophie qui contredit, ou oublie, ou méconnaît, ou détruit ces faits primitifs et divins; et ils auront à rejeter quelque chose dans tous les systèmes.

Adopter ce que Dieu nous a dit dans les différens tems, et ce que la tradition nous a conservé de ses paroles, l'Église n'en demande pas plus.

Ne pas détruire les faits primitifs qui ont constitué l'homme et sa raison, croire ce que Dieu a vraiment révélé aux hommes, tenir compte des labeurs et des conquêtes de l'homme dans l'étude de ces faits et de ces révélations, la philosophie ne peut pas refuser cela ou demander davantage.

Qu'est-ce qui pourrait empêcher alors que l'accord fût signé dès aujourd'hui entre l'Église et la Philosophie?

A. B.

Polémique Catholique.

EXPOSÉ DE LA POLÉMIQUE

ENTRE LES PAÏENS ET LES CHRÉTIENS DES PREMIERS SIÈCLES[1],

Par le diacre CONSTANTIN ; nouvellement édité par S. E. le cardinal MAI.

27. Commencement des tortures.

« Et d'abord ils ordonnèrent qu'on arrachât aux martyrs leurs vêtemens, et qu'on les exposât absolument nus au milieu du prétoire. Ils prenaient un impudent plaisir à les railler sur leur nudité, et à regarder les parties les plus secrètes et les plus honteuses de leurs corps. C'était pour les païens une joie voluptueuse de déshonorer ignominieusement en public les choses dont la nature s'est, par-dessus tout, réservé le mystère. Or, les martyrs, par leur attitude calme, témoignaient de la parfaite sérénité de leur âme. Et il me semble qu'alors la vertu couvrait si bien la nudité des chrétiens publiquement dépouillés, que les femmes elles-mêmes, ainsi exposées à tous les regards, n'avaient rien à souffrir, à cause de leur maintien héroïque et de l'immuable pureté de leur esprit. Et par cela même ces pieux chrétiens rendirent témoignage à la vérité de l'Ecriture sacrée, qui raconte ce que furent avant le péché, dans le paradis terrestre, nos premiers parens : *Adam et Ève étaient nus,* dit-elle*, et ils n'avaient pas de honte*[2]. Et maintenant aussi la même chose arrivait à leurs descendans, après la désobéissance et la chute, mais avec bien plus d'honneur encore, puisqu'ils avaient l'honneur de combattre avec une chair épaisse et corruptible, et de garder intacte la pureté de leur corps et de leur âme. Ensuite les invincibles martyrs subirent d'ignominieuses flagellations, et les païens recommandaient à leurs esclaves de les déchirer

[1] Voir notre précédent numéro ci-dessus, page 304.

[2] *Genèse,* II, 25.

avec des ongles de fer jusqu'aux os et jusqu'à la moelle. Ces ordres étaient plus rapidement exécutés que donnés, et la promptitude du licteur prévenait le commandement : car il y avait entre eux une émulation et une lutte de barbarie, et les juges tenaient pour le meilleur celui qui montrait le plus de cruauté. On n'entendait plus que le bruit des coups, et comme des murmures confus ; les tyrans et les bourreaux criaient et torturaient ensemble, et tout le tribunal retentissait des dissonantes clameurs que poussait en langues diverses la foule qui entourait les suppliciés. Mais les martyrs, de leur côté, ne faisaient entendre que les paroles les plus dignes et les plus douces ; au lieu de plaintes et de gémissemens, ils n'avaient que des chants pieux et des prières, et, avant toute chose, des actions de grâces à Dieu ; et bien loin d'adresser aux tyrans des prières et des supplications, ils aimaient mieux s'exhorter et s'animer entre eux par ces paroles :

28. Belle exhortation que les martyrs s'adressent les uns aux autres.

« Hommes et femmes, jeunes gens et vieillards qui, par une vocation divine, soutenons un double combat, un combat tout ensemble spirituel et matériel, et qui nous exposons au péril pour le Christ, rejetons avec transport le pesant fardeau de nos corps, afin de remporter une plus facile victoire, et résistons, malgré notre nudité, à toutes les attaques de nos ennemis. Que nos blessures elles-mêmes nous défendent, et nous tiennent lieu de cuirasses et de boucliers ; plus elles seront nombreuses et vives, plus sûrement elle nous protégeront. Des flots de sang nous serviront de retranchement ; nous les opposerons comme un fossé inondé qui arrête l'armée adverse, et l'esprit des païens y sera noyé. Que toute leur impétuosité hostile se brise contre notre patience. N'abandonnons pas Dieu qui nous guide, qui est au milieu de nous, et qui combat dans nos rangs. Nous sommes comme une forte phalange, et comme un mur inexpugnable ; ne laissons pas rompre par la peur les boucliers unis qui nous couvrent. Qu'aucun de nous ne soit un traître ni un déserteur. Nous avons les anges pour spectateurs de cette lutte, et c'est le Christ;

le premier des martyrs, qui préside à notre combat. Ne nous décourageons pas pour quelque malheur accidentel : car le Christ sait bien, à cause de ce qu'il a souffert lui-même, venir en aide aux victimes de la force. Bien que nous différions par les apparences extérieures, n'ayons tous, pour ainsi dire, qu'une seule âme ; et n'avons-nous pas été baptisés tous dans un seul esprit et comme un seul corps ? Échangeons nos natures respectives, tout en gardant chacun nos attributs spéciaux, et obtenons ainsi une récompense pareille. Que l'homme soit semblable à la femme, en ce qui touche la sincère pratique de la religion divine ; mais que la femme se comporte en homme par sa fermeté et son intrépidité contre les plus dures épreuves. Que le jeune homme se fortifie de la maturité d'esprit du vieillard ; et que le vieillard devienne jeune homme par la vigueur de sa résolution. Que nul parmi nous ne se conduise moins noblement que son frère. Car, tout différens que nous soyons les uns des autres par le vil limon qui coule en nous, c'est-à-dire par la richesse, par la naissance, par les dignités et les honneurs, de même que diffèrent entre eux l'or et l'argent, les peaux et les étoffes grossières et les tissus précieux ; cependant nous nous sommes tous unis et confondus dans un même et sacré trésor, et tous nous n'avons formé qu'un seul tabernacle d'élection, qu'une seule arche de salut, puisqu'il nous a été donné, par la grâce divine, de porter un nom qui est au-dessus de tous les noms devant les peuples et devant les rois.

29. Suite de l'exhortation mutuelle.

» Le bonheur de nos pères dans le paradis fut suivi de gémissemens et de tristesses. Par un changement contraire, obtenons la félicité par des souffrances, une existence immuable par une vie destinée à la mort. Que nul ne préfère l'amour de ses proches à l'amour de Dieu ; et que nos cœurs ne s'abaissent pas vers les misérables individualités de la terre. Remplissons mutuellement, les uns à l'égard des autres, les devoirs de notre propre famille. Que le fils se conduise comme un père envers son propre père, et que le père se comporte en fils vis-à-vis de son enfant : celui-là par ses sentimens d'affection, celui-ci par

le dévouement de son obéissance. N'ayons tous qu'une loi, la soumission, et que chacun de nous soit agréable à son prochain en l'édifiant dans le bien. Que les uns, par leurs paroles, enseignent et montrent la voie; que les autres, par leurs œuvres, donnent l'exemple de la vertu; et tous ensemble, aidons nos frères à mettre des intérêts corporels au-dessous de nos immatérielles contemplations. Au milieu de l'océan amer de cette vie, nous avons été pris dans les filets du Christ; ne soyons pas rejetés, tremblans et défaillans, des filets divins, comme des êtres inutiles et vils; et ne nous précipitons point de nouveau dans le trouble et l'amertume de notre vie première et de nos voluptueuses habitudes. Mourons dans le filet même où nous sommes tombés, afin d'être placés et gardés, comme le dit l'Évangile, dans les *vases de Dieu*[1]. Que désormais les tortures des tyrans ne soient plus autre chose à nos yeux que les instrumens destinés à guérir nos maladies. Les coups réduisent l'orgueil de l'insubordination, essuient le sang corrompu; le feu consume les germes desséchés du vice, et réduit le corps en poussière, pour le préparer bientôt à une restauration et à une gloire plus céleste. Que le glaive tranche impitoyablement les lascivités de nos désirs, et fasse couler les abondantes eaux de notre orgueil. Les pointes des ongles de fer effaceront sur nous, comme sur une statue d'airain, les taches dont nous sommes couverts par le péché, et donneront à notre figure l'éclat et la pureté de l'or.

30. Suite et fin, nécessité d'immoler à Dieu le corps et l'esprit.

» Mais pourquoi en dirions-nous davantage? Évitons des peines futures par des souffrances temporelles. Conquérons de préférence, au prix d'une vie passagère, une vie d'immortalité, qui ne se peut jamais acheter qu'en sacrifiant l'une et en aspirant à l'autre. Pourquoi n'achèterions-nous pas le plus précieux de tous les trésors par le sacrifice de tout ce que nous possédons? Mais, entre toutes les choses que nous possédons, avons-nous rien qui soit plus precieux et plus beau que notre corps? Ajoutons-le donc avec tout le reste pour payer l'éter-

[1] Matth., XIII, 48

nité ; et nous ne l'aurons point encore estimée à sa valeur. Frères, nous subissons un double combat, parce que nous aussi nous sommes doubles ; et nous entrons en lutte avec un adversaire bien inégal ; c'est la lutte à la fois de l'esprit et des sens : car nous sommes composés d'esprit et de chair ; et nous avons des ennemis dont les uns nous frappent invisiblement d'en haut et dans les ténèbres, et dont les autres, nos frères et nos semblables par leur nature, nous attaquent et nous frappent ouvertement. Tenons-nous donc de tous côtés sur nos gardes ; veillons pour ne pas nous endormir mortellement sur quelque point, tandis que la lutte est si compliquée et si pleine de piéges, et que tant de traits et de machines nous enveloppent de toutes parts. Qu'aucun de nos ennemis ne puisse dire : Je l'ai emporté sur eux. Si seulement nous nous ébranlons, nous verrons se réjouir ceux qui nous persécutent. La faiblesse la plus légère, c'est une défaite complète, c'est la perte de la victoire. Puisque la garde du camp nous a été confiée comme à des sentinelles, veillons quelque tems encore ; car l'Époux ne tardera point de venir, qui, voyant notre amour, et pesant nos épreuves dans la balance de la justice, nous donnera une abondante et généreuse récompense. Aussi bien, le monde nous offrira au Rédempteur comme les prémices de la terre. Et ne savons-nous pas que, par notre corps et notre sang purifiés, nous deviendrons le levain nouveau et le sel de la masse du genre humain ; et que, à l'aide du feu divin, c'est-à-dire de l'Esprit, il se fera un pain purifié de vie parfaite, un pain entièrement dépouillé de tout ferment ancien de vice et de mal ? Honorons donc Dieu par notre corps aussi bien que par notre esprit ; car l'un et l'autre nous viennent de Dieu. »

31. Redoublement de colère des juges païens.

» S'encourageant ainsi mutuellement par ces exhortations et ces paroles fortifiantes, les nobles et intrépides martyrs, pareils au fer qui s'endurcit quand on le plonge dans l'eau après l'avoir chauffé, s'endurcissaient, immobiles et inébranlables, au milieu des tourmens ; et la fermeté de leur âme résistait à tous les supplices. Mais quand les tyrans les virent tout dégouttans de sang

et les chairs pantelantes, ils leur adressaient ces paroles de dérision : « Comment vous trouvez-vous de cette première » épreuve, ô bienheureux? » — Les martyrs répondirent : « Comment, de votre côté, vos espérances vous ont-elles réussi? » Quant à nous, après avoir vaincu toutes les choses que vous » estimez terribles, nous n'avons qu'une seule crainte, ô juges, » c'est que, contre la coutume, vous ne changiez votre sentence, » que vous ne deveniez plus doux, et que, par pitié pour nos » corps, vous ne laissiez s'endormir votre ardeur à nous tortu- » rer. » — « Nous vous montrerons encore, dirent les tyrans, » comment nous sommes changés. » — Et alors, ne prenant plus conseil que de leur fureur, et la rage augmentant leur énergie, ils s'ébranlèrent et se précipitèrent de toutes leurs forces sur les martyrs invincibles; et ils commandèrent aux licteurs d'épuiser sur eux tous les genres de supplices. Tout fut aussitôt prêt, tout ce qui est horrible à voir et impossible à raconter : le feu, les bêtes féroces, le glaive, rien ne manquait de tout ce qui sert aux tourmens; les bourreaux étaient ardens et cruels, et l'idolâtrie riait à ce spectacle.

32. Affreux supplices infligés aux martyrs.

» Il fallait voir alors les martyrs supporter les maux les plus lamentables : on déchirait leurs chairs, on broyait leurs os, on coupait leurs nerfs, on mutilait leurs membres, on convulsionnait leurs fibres jusqu'au spasme, on tordait leurs articulations, on déchiquetait leurs corps, on leur arrachait la moelle, les yeux, les entrailles; on coupait leurs jambes, et l'on ne faisait de tout leur corps qu'une sorte de masse confuse et liquide; et ils souffraient tout avec le plus grand courage. Quelles paroles pourront jamais, comme dans un tableau, peindre à l'esprit de tous l'horrible variété de cette scène de carnage? On pourrait dire avec justice que ces supplices furent comme une tempête de tourmens agitée de tous les orages et de toutes les foudres de la férocité des hommes, et que les peines infernales réservées aux impies ne surpasseront point en rigueur les passions des saints martyrs. Il fallait voir aussi les bourreaux se jetant comme des furies sur les martyrs, épuisant sur eux toute la

puissance énergique de leur méchanceté, les épouvantant par des cruautés ingénieuses, et les torturant par les inventions les plus raffinées et les plus féroces. Ils cherchaient à se surpasser l'un et l'autre par les imaginations les plus terribles; et ne se proposant tous qu'un seul but, la destruction des martyrs, chacun rivalisait à qui porterait les premiers et les plus terribles coups. Mais enfin ils ne recueillirent de cette affreuse lutte que la honte et l'infamie, en obéissant au lâche et criminel esprit du mal. Car, par un miracle inespéré, le combat fut changé. Les forces des bourreaux les abandonnèrent, leurs corps s'engourdirent, une sorte de paralysie saisit leurs membres; ils furent frappés de tremblemens, de vertiges, de défaillances de cœur et comme épuisés de tant de travail et des efforts de leur imagination à trouver des supplices.

33. Généreuses exhortations des martyrs.

» Mais les défenseurs de la foi étaient plutôt fortifiés qu'abattus par la douleur. Ils puisaient une vigueur nouvelle dans leurs épreuves, et s'endurcissant à tant de périls et à l'immensité de leurs tourmens; ils étaient radieux comme le soleil, et plus éclatans que la neige; et, dans leur confiance sublime, ils criaient à leurs ennemis : « D'où vient que les yeux de votre esprit sont
» à ce point voilés par l'aveuglement de l'erreur? Qui a pu dé-
» tourner ainsi vos âmes de la droiture du devoir? Ne voyez-
» vous pas manifestement que, sans recevoir de coups, vous
» êtes plus sévèrement punis vous-mêmes que les hommes que
» vous meurtrissez de vos flagellations? Ne voyez-vous pas que
» pour nous toutes ces tortures sont comme un jeu de palestre
» ou un exercice de gymnase qui purifient notre âme et l'élè-
» vent à une beauté plus grande? Où sont vos discours composés
» avec tant d'artifice? que deviennent vos poétiques fables et
» et la richesse de vos doctrines? Tout cela n'est-il pas muet
» et étouffé devant les paroles simples de la vérité? Si donc
» votre éloquence n'a plus ni force, ni sûreté; si les œuvres de
» votre tyrannie se rompent et se brisent contre le rempart de
» la foi, si déjà vous prenez la fuite en voilant de honte votre
» visage, pourquoi vous qui fuyez, ne vous joignez-vous point

» à nous qui souffrons la persécution? Et pourquoi, dans une » lutte où votre défaite éclate bien plutôt que votre puissance, » n'aspirez-vous pas à la véritable gloire? car dans ce combat » c'est pour nous que se lève la victoire. Une humilité illustre » vaut mieux qu'une gloire infâme ; une modestie magnanime » vaut mieux que la domination d'un esprit étroit ; et mieux » vaut enfin une condition petite et sûre, qu'une grandeur qui » chancelle. Imitez donc notre exemple, effacez de vos âmes les » caractères de l'ignorance, et nous graverons dans votre cœur, » comme sur des tablettes, avec le burin de l'Esprit, la loi de » la doctrine de Dieu. Vous la lirez vous-mêmes et souvent, et » vous apprendrez d'elle à bien vivre. Instruisez-vous à ce tri- » bunal comme dans une académie, et réformez-vous à notre » exemple. Qui de vous tous aime la vie avec autant de passion » que nous courons à la mort pour le Christ? Pour nous, le » feu est comme la neige ; nos membres usent le fer, et il tombe » sur nos corps comme sur le diamant, et les bourreaux dé- » faillans seraient presque sans vie, si l'aspect de notre courage » ne leur rendait un peu de force. Et voilà que nous, qui obéis- » sons à la loi de Dieu, nous prions pour vous qui êtes encore » dans les ténèbres de l'erreur ; nous désirons que vous parta- » giez avec nous les présens du Christ, parce que le grand sa- » crifice a été fait pour vous aussi, afin de vous délivrer de la » servitude. Tandis que vous demeurez sur la terre, efforcez- » vous de racheter les peines qui vous attendent après la vie. » Une fois que le lien de notre existence est brisé et que l'enfer » nous sépare des élus, il n'est donné à personne de remonter » vers eux par un aveu tardif. Vos mauvaises actions sont » pour vous comme des fers de l'esclavage qui enchaîneraient » vos bras ; mais, si vous le voulez, nous, vos captifs, nous bri- » serons vos chaînes. Ne tardez point, nous vous en supplions; » ne vous en allez pas ; votre salut est facile, il est dans vos » propres mains ; soyez baptisés et purifiés. Courbez avec dou- » ceur votre tête sous le joug léger de l'Evangile, et rejetez loin » de vous le pesant fardeau de vos péchés : voilà le souverain » bien. Que si par hasard vous pensiez que nos paroles, sous

» une apparente bienveillance, nous sont dictées en effet par la » peur et la lâcheté, eh bien! éguisez vos glaives, attisez l'ar- » deur du feu, amenez des bourreaux nouveaux dont les forces » soient nouvelles. Tant il y a dans nous d'intrépidité et do » grandeur d'âme! »

34. Les martyrs sont condamnés à mort.

» Lorsque ce discours des martyrs eut cessé et que leurs paroles de salut se furent évanouies et perdues en frappant en vain les oreilles endurcies de l'assemblée (comme celles d'un aspic, reptile venimeux et sourd), les tyrans se dépouillèrent désormais entièrement des misérables artifices dont leur méchanceté s'était péniblement couverte; ils jetèrent leur dernier trait aux victimes, et donnèrent l'ordre de conduire au supplice les généreux chrétiens, en recommandant de les faire périr par différens genres de mort. Or, les invincibles athlètes de la foi, se précipitant vers le prix de la victoire, et ayant hâte de se dissoudre dans le Christ, arrivèrent au lieu du supplice, obtinrent de leurs gardiens un court délai; et, le corps prosterné sur la terre, mais l'âme élevée vers les cieux, ils offrirent d'une voix forte et avec larmes ces actions de grâces, ces prières et ces supplications à celui qui pouvait les sauver de la mort [1].

35. Actions de grâces des martyrs.

» Nous vous rendons grâces, Seigneur Dieu, conservateur et créateur de toutes choses, *qui avez ramené toutes choses à l'unité, qui avez renversé dans votre chair le mur de séparation, c'est-à-dire la colère, et qui avez absorbé en vous l'humanité entière pour la réhabiliter comme dans un seul et nouvel homme* [2].» Nous vous rendons grâces de nous avoir montré le paradis du témoignage, délectable séjour de nos pères, et de nous en avoir généreusement rendu les délices. Mûris par la féconde pratique des vertus, et sanctifiés par les épreuves, nous avons goûté de l'arbre de vie qu'il n'a pas été donné à Adam de toucher. Nous

[1] Comparez le discours suivant avec celui que prononça au moment de mourir le saint martyr Pierre d'Alexandrie, dans notre *Spicilegium*, t. III, p. 685. (*Note* du card. Mai.)

[2] *Aux Ephésiens*, XI, 14, 15.

avons connu que vous étiez le Seigneur Christ, et nous nous sommes débarrassés de nos grossières tuniques que les fouets et le glaive ont déchirées. Et voilà que nous sommes revêtus aujourd'hui devant vous de la nudité antique et belle dont nous ne rougissons pas; et nous ne traînons plus après nous aucun reste de fange et de corruption, parce que nous avons vaincu le démon, non point par la ruse, mais dans un loyal combat, et que nos vieilles souillures sont purifiées par nos derniers actes. Et le démon s'est embarrassé dans ses piéges, et il est tombé, et nous nous sommes levés et tenus debout, comme l'inexpugnable rempart du genre humain. C'est vous, ô Dieu, qui avez ceint de votre vertu notre petit nombre et notre faiblesse. Ce n'est pas le nombre qui fait votre puissance, ni la force matérielle qui fait votre force : mais vous êtes le Dieu des humbles et le protecteur des faibles. Voilà pourquoi nous avons élevé l'édifice de notre âme sur vous, comme sur le roc immobile, et nous avons bravé les tempêtes de l'idolâtrie, les flots de l'apostasie, et les attaques impétueuses de l'esprit du mal, qui se précipitaient sur nous comme un torrent. Par un pénible accomplissement de vos préceptes, nous avons aussi renouvelé notre chair, comme une terre qu'on débarrasse d'épines et d'herbes parasites; nous avons arrosé avec des ruisseaux de sang les semences que nous y avons laborieusement jetées; au milieu d'un produit matériel, nous avons recueilli de nos blessures une récolte admirable, qui s'élève comme une abondante moisson, qui n'est point brûlée par l'antique péché, comme par les feux de l'été, ni dévorée par l'orgueil, comme par les oiseaux du ciel, ni étouffée par les inquiétudes, comme par les épines. Et nous ne nous sommes point dévoués au sacrifice, à l'exhortation de nos pères, mais nous nous sommes offerts spontanément à la mort; nous avons présenté notre corps en sacrifice comme un bélier, et comme une offrande plus grasse et plus parfaite que la graisse des holocaustes. Recevez-nous donc aujourd'hui comme la plus grande des offrandes, bien que nous en soyons infiniment indignes : car, quelle que soit la victime, la douceur de son parfum est bien impuissante, et si grande qu'elle puisse être, elle est bien petite

pour la consommation d'un si grand sacrifice. Mais pourtant celui qui craint le Seigneur, devient, par cela seul, véritablement grand.

36. Les martyrs prient pour la conversion du genre humain.

» Faites de nous. Seigneur, un saint temple; que nous portions au dedans de nous, en quelque sorte, l'encensoir et le candélabre, la table et les vases de sanctification; l'encensoir, pour que nos prières s'élèvent jusqu'à vous comme l'encens; le candélabre, pour que la lumière de nos œuvres illumine les hommes; qu'enfin nous soyons embrasés sur l'autel comme une offrande et une victime dévouée à ceux qui ont faim. Que notre ange gardien réprime en nous les penchans de l'erreur et de l'envie; qu'il nous délivre du prince des ténèbres, du démon qui mène ce monde, et qui combat pour la possession de nos corps; faites que nous échappions sains et saufs aux piéges de la troupe des esprits de malice répandus dans l'air, et qu'éprouvés par le feu céleste, nous et nos œuvres immortelles nous soyons comme l'or et l'argent pur et les pierres précieuses, que le feu ne puisse plus consommer; et qu'ainsi, paraissant irréprochables devant vous, nous obtenions, comme une récompense promise, le royaume du ciel, l'héritage des saints lieux, la couronne de justice, et la complète possession de votre gloire. Mais accordez-nous, pour premier prix de nos souffrances, la conversion et l'illumination du genre humain. Rendez la liberté à ceux qui sont retenus en esclaves dans les chaînes du péché; ouvrez les yeux que la fausse religion obscurcit et aveugle; redressez les hommes qui sont courbés par l'incrédulité; que nos cendres chassent de l'univers et dissipent comme la poussière toute la phalange des démons; que toutes les maladies du monde soient guéries par notre sang répandu. Que le corps cesse de voiler l'âme, comme un nuage voile la lumière. Daignez, Seigneur, venir en aide à tous ceux qui vous invoquent en notre nom. Commandez à l'orage des tentations, et que la tempête s'apaise, et que tous les hommes se reposent dans votre volonté comme dans un port. Que, par la vertu de l'Esprit, le genre humain ne forme plus qu'un seul troupeau soumis par vous au Christ, comme à un pasteur; et

que votre peuple se réjouisse dans vous. O Dieu libérateur, ô Seigneur miséricordieux, que vos yeux et vos oreilles s'ouvrent à la prière de vos serviteurs! »

37. Exhortation adressée aux païens.

» En achevant ces mots, les illustres martyrs se levèrent, et se tournant vers la multitude qui les entourait : « Hommes nos frères, crièrent-ils fortement, et vous tous, parmi cette foule, qui craignez Dieu, les paroles du salut vous ont été envoyées, vous avez été sauvés par un pur bienfait d'en haut; car, vous qui étiez éloignés, vous êtes maintenant rapprochés par le sang du Christ. Ah! croyez que le tems est court, la limite de la vie de l'homme bien étroite, et sa voie bien trompeuse. La tribulation abonde sur la terre, les pas de ceux qui marchent sont embarrassés d'obstacles. Les sentinelles du mal, comme des chasseurs superbes, dressent devant nous les piéges cachés de la concupiscence. Ne hasardez pas vos pieds dans leur dangereux chemin. Nous sommes condamnés à la sueur et à la peine. O bien-aimés, marchez dans la vertu, et comme au grand jour, gardez votre foi immaculée. Par la sévérité de votre vie, triomphez des langueurs de la volupté. Que votre langue médite la justice, et célèbre incessamment les louanges du Créateur. Que votre oreille soit fermée à tous les honteux discours. Pèlerins et étrangers que vous êtes ici-bas, selon l'avertissement de Dieu, abstenez-vous des cupidités de la chair qui combattent contre l'âme. Chers fils, voici la dernière heure; la fin de toute chose approche. Si quelqu'un d'entre vous n'est pas marqué du sceau de l'Esprit, qu'il soit marqué de la lumière du baptême; oignez avec le sang immaculé la demeure de votre âme et les portes de vos sens; c'est le seul moyen d'échapper au démon exterminateur. Que nul de vous ne désespère de son salut; que notre combat vous inspire confiance; nos blessures sont un bel exemple pour vous. N'avons-nous pas été revêtus d'une chair comme la vôtre? Ne sommes-nous pas composés, comme vous, de nerfs et d'os, et ne respirons-nous pas le même air que le vôtre? Et pourtant, comme nous savons que toutes les passions du tems sont démesurément au-dessous de l'éternité qui nous sera ré-

vélée, nous avons soutenu avec constance et courage cette lutte de tortures, et nous avons souffert avec joie qu'on nous enlevât tous nos biens. Et enfin, vous le voyez, nous marchons gaîment à la mort. Imitez-nous donc, comme nous avons nous-mêmes imité le Christ, qui a vaincu le péché par sa croix et par ses souffrances. »

38. Ils terminent leur sacrifice.

» A ces paroles, les bourreaux se jetèrent sur les martyrs, s'excitèrent mutuellement à la consommation des supplices qui leur avaient été commandés, et tourmentèrent vivement les héros victorieux qui s'offraient au carnage, le front serein. Les uns furent consumés par les flammes ; les autres moururent étranglés. Ceux-ci périrent par le glaive, ceux-là furent précipités au fond de la mer. Quelques-uns furent broyés sous la dent des bêtes féroces; d'autres moururent par le supplice de la faim ; plusieurs furent sciés tout vifs ; un grand nombre fut écrasé sous des meules de moulin ; et tous enfin se reposèrent, après avoir subi la mort qu'ils désiraient, dans le Seigneur.

39. Éloge de la force des martyrs.

» O saintes âmes ! ô corps sacrés ! ô précieux et divin trésor, plus inestimables que l'or et la topaze ! ô demeures du Christ, habitacles de l'Esprit, vases de vertus! oui, vous retrouverez un jour, après la décomposition de ce misérable mélange, tout ce qui vous appartenait dans les élémens matériels dont se formait votre corps à sa naissance ; mais vous les recouvrerez sanctifiés par la récompense immortelle que vous aurez reçue ! O multitude bienheureuse ! ô splendeur multiple, qui éclate comme dans une âme unique ! quels chants de triomphe vous célébreront dignement, ô vous dont la victoire a surpassé les forces de la nature ! De quels trophées de mémoire éternelle, de quels psaumes, de quels hymnes, de quels cantiques spirituels ceindrons-nous vos fronts, comme de magnifiques couronnes immortellement fraîches et vertes ! vous avez honoré vos parens, selon le précepte évangélique : car vous avez, par vos souffrances, effacé la honte de vos ancêtres, délivré vos pères du déshonneur, et rendu à la nature humaine la joie à la place du

deuil. Vous avez changé la terre en ciel, et vous êtes comme l'orient serein, comme l'aurore de la justice, et comme des étoiles qui brillent en tout lieu : car tous les pas que vous faites sont dans la voie droite des saints commandemens. Ni un père désolé, ni une mère s'arrachant les cheveux, ni des enfans poussant des cris de douleur, ni des parens éplorés, ni des amis gémissant, rien n'a pu amollir votre fermeté. Vous n'avez pas seulement combattu avec vos persécuteurs ; vous avez encore lutté avec la nature elle-même, et vous avez vaincu cette invincible nature qui fléchit et attendrit jusqu'aux bêtes féroces, jusqu'à la cruauté des reptiles empoisonnés : vous avez vaincu la nature qui commande tyranniquement à tous les êtres vivans, par une force intérieure, partout et toujours nécessaire. Et cependant vous avez formé entre vous, ô martyrs, une parenté réciproque par les liens de vos communes souffrances, et vous vous êtes intimement unis en mêlant votre sang au sang dans une communion de supplices. Ni la soif des richesses, ni l'amour des félicités, n'ont affaibli votre amour envers Dieu ; pour vous, la probité dans la foi a remplacé l'or, et l'esprit d'humilité vous a tenu lieu de toutes les richesses ; l'opprobre du Christ a eu plus de prix à vos yeux que les trésors du monde : car votre regard s'est attaché sur la récompense future, et vous saviez bien que vous possédiez dans les cieux une essence supérieure et impérissable. Au lieu des vanités de la gloire, vous avez choisi l'ignominie pour le Christ ; au lieu des joies folles, la contrition du cœur ; au lieu de la satiété des plaisirs, la continence. Vous avez mis la beauté du corps dans la mortification des désirs ; et votre force a été la charité dans la faiblesse et la mort.

40. Suite de l'éloge des martyrs.

» En quelques heures, vous avez accompli de plus pénibles travaux dans la vigne de Dieu, que ceux à qui l'on donne le nom de patriarches. Vous vous êtes placés, par vos œuvres, au-dessus de votre premier père : car vous avez gardé les commandemens du Christ. Vous avez offert au Seigneur un sacrifice plus saint que celui d'Abel, l'holocauste de vos âmes. Aussi avez-vous été transportés vers une immortalité plus belle que celle d'He-

noch, sur une arche plus solide que celle de Noé, composée qu'elle est avec les matériaux incorruptibles de la vertu. C'est dans cette arche que votre âme s'est préservée de l'étouffement des idoles. Abraham a reconnu le mystère de la Trinité dans son type, mais voilé encore et couvert d'ombre; mais vous, dans les combats que vous avez soutenus pour la Trinité, vous vous êtes faits, d'une voix retentissante, les hérauts éclatans de la vérité. Votre sacrifice a été supérieur à celui d'Isaac, et par votre meurtre vous avez accompli un rite sacré. Par la sincérité de votre but, vous avez surpassé la vie loyale de Jacob. L'excellence de votre vie a été, selon le saint précepte, semblable à l'innocence des colombes. C'est vous qui avez bâti l'Eglise, comme un illustre édifice, en présentant à Dieu le Père la pieuse offrande de vos blessures, et en immolant sur l'autel, au lieu d'un chevreau, l'humilité de votre corps. C'est pourquoi vous avez reçu de Dieu la bénédiction, c'est-à-dire la vie éternelle. Vous avez vaincu Joseph en chasteté, vous qui avez repoussé la doctrine des faux dieux, doctrine corrompue dans ses actes comme dans ses images, et qui avez abandonné à des tyrans débauchés et pervers le vêtement qui vous enveloppe, c'est-à-dire votre corps. Toutes les épreuves de Job, vous les avez subies; et, de plus que lui, vous avez enduré les supplices jusqu'à la mort elle-même. Vous avez eu un plus grand honneur que Moïse : car, après avoir reçu et gardé la loi de grâce et de vérité, vous avez traversé à pied sec la mer de l'idolâtrie rougie de votre sang, et vous êtes arrivés dans le pays de promission, dans la céleste Jérusalem. Et déjà, auparavant, vous avez prouvé vos forces à vos ennemis par le grand nombre de signes et de miracles qui avaient éclaté dans le désert, c'est-à-dire dans la vie religieuse; et, par votre mort, vous avez écrasé et étouffé sous vos pieds les serpens insidieux qui poursuivaient les hommes de leurs morsures venimeuses. Au lieu de la robe d'Aaron, faite de main d'homme, vous vous êtes revêtus, comme il sied aux saints, de la justice du Christ.

» Ce n'est point dans le sang des agneaux, mais dans votre propre sang, que vous avez lavé votre peuple. Au bruit de vos dog-

mes, comme au son retentissant de la trompette, sont tombées les murailles des impies, les villes ennemies, les langues parleuses et la vaine sagesse de vos adversaires; et vous avez été plus célèbres que le chef Josué. Vous vous êtes montrés encore de plus saints et plus grands ministres de Dieu que Samuel : car ce n'est pas votre mère qui vous a offerts à Dieu, c'est vous-mêmes qui vous êtes donnés, et vous ne vous êtes pas livrés pour vivre, mais pour mourir, afin de vivre dans l'éternelle vie. Ce n'est pas avec une fronde, comme David, mais avec une pierre réprouvée par les hommes, que vous avez fait tomber aux pieds du Christ le symbolique Goliath intellectuel. Après avoir, par vos périls, brisé la tête du démon orgueilleux, comme des triomphateurs victorieux et couronnés de leurs brillans exploits, vous êtes enfin entrés dans les portes du ciel, par un essor plus sublime que celui d'Élie : portés par vos vertus, comme par un char divin, et appuyés, comme sur des ailes, sur la force de vos œuvres, votre ascension a été plus facile et plus durable que celle du prophète assis dans son char. Et maintenant enfin, avec le chœur innombrable des anges, et dans l'immense assemblée des premiers-nés des hommes, vous présidez aux chœurs célestes devant le véritable tabernacle[1].

41. Prière aux martyrs.

» Aussi répandez-vous sur vos frères une part de la splendeur que vous puisez dans le sein de la lumière spirituelle. Car vous êtes préposés à l'égard du genre humain tout entier[2], et comme les tuteurs des âmes, les médecins des corps, la colonne de la foi, la consommation du sacerdoce, la rémission des péchés, le fondement et l'appui des églises, le remède des maladies, le repos des voyageurs, le gouvernail des navigateurs, la ressource

[1] Donc les saints jouissent de la gloire céleste immédiatement après leur mort, sans attendre, comme le prétendent les schismatiques grecs, le jugement universel. (*Note du card. Mai*)

[2] Ceci condamne les hérétiques de notre tems, qui font un crime aux catholiques de l'invocation des saints, et refusent de croire à leur intercession auprès de Dieu, et aux bienfaits qu'ils ont souvent conférés aux hommes. (*Note du card. Mai*)

des indigens ; vous soutenez ceux qui combattent, vous relevez ceux qui tombent, vous rendez le courage à ceux qui se plaignent, vous guidez ceux qui s'égarent, vous gardez ceux qui marchent dans le droit chemin ; vous êtes la consolation des affligés, et pour tous un puissant secours et un ferme appui d'inébranlable espérance.

42. Exhortation aux fidèles.

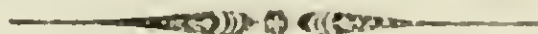
» Et vous, ô brebis saintes qui nous écoutez, si nous sommes résolus à honorer dignement les martyrs, soutenons des luttes pareilles aux leurs, résistons aux séduisantes flatteries des passions, et répandons un déluge de larmes, comme ils ont versé des ruisseaux de sang. Que le jeûne réduise notre corps, et comprime les vils instincts de la matière. Que les ardeurs des vices soient étouffées sous l'inextinguible lumière des bonnes actions. Tranchons pieusement la tyrannie de l'impiété et du péché avec le glaive à double tranchant de la doctrine et de la vraie foi ; et laissons nos lèvres annoncer librement la juste loi de Dieu ; de sorte que, après avoir imité, dans tous les tems de cette vie, les luttes des martyrs, nous obtenions un prix égal à celui qui leur fut donné.

43. Dédicace aux martyrs du Christ.

» C'est à vous, ô prêtres de la religion de l'Esprit, héritiers du Christ, divins luminaires, peuple choisi, martyrs illustres, c'est à vous que nous avons fait hommage de ce faible et inculte discours : recevez-le comme une offrande de fleurs sauvages. Oh ! plaise à Dieu que ces pièces vous soient agréables, et que vous accueilliez l'humble fruit de notre travail ! N'estimez point, en le comparant à votre grandeur, mais en le mesurant à nos forces, cet opuscule que nous avons composé pour vous, et qui a coûté bien des sueurs à notre visage. Nous n'avons ni assez de science, ni assez de génie, pour publier dignement la gloire de vos actions et de vos paroles. Notre esprit languissant et froid manque d'ailleurs d'énergie nécessaire pour célébrer les grandes choses. Mais cependant nous avons uni le travail à la bonne volonté, et suppléé à l'insuffisance de l'artiste par le zèle ardent du chrétien. Veuillez purifier nos cœurs du limon du péché, et

délivrez-nous, comme des restes d'une lie impure, des souillures que ce siècle immonde et amer traîne avec lui, et que ses misères favorisent. Que ce qui nous reste de vie soit maintenu dans la pratique du bien, à droite comme à gauche, par les armes de la justice, et nous soit gardé doux et paisible. Et lorsque nous sortirons de cette terre, et que nous nous affranchirons des troubles du monde, puissions-nous être mis au nombre des élus par le Juge universel! puissions-nous obtenir cette rémunération de notre humble offrande dans le Christ, Notre-Seigneur, à qui tout honneur est dû, ainsi qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et pendant les siècles des siècles! — Amen. »

Traduit de l'original par P. Lorain.



Enseignement Catholique.

CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME DE PARIS,

Par le R. P. de Ravignan[1].

Cinquième conférence. — L'orateur aborde dans cette conférence la *lutte de l'hérésie contre la foi*, et se propose de rechercher et de produire au grand jour par quelles armes elle attaqua l'Église, et aussi quelles armes l'Église lui opposa.

Première partie. — La foi s'élevait sur les ruines de l'idolâtrie. Placé au sommet de la sainte montagne, un chef unique imprimait le mouvement au grand corps de l'enseignement catholique. Afin d'éviter à l'humanité, fatiguée par de longs siècles d'incertitudes et d'erreurs, tous les dangers et tous les maux des doctrines téméraires et des discussions religieuses, une voix se faisait entendre, organe et interprète souverain des vérités révélées. Jésus-Christ, qui l'institua, lui promit son assistance divine jusqu'à la consommation des tems. Mais arriva l'hérésie, qui brisa le lien d'unité, secoua l'autorité même divine d'enseignement, et jeta bien loin en arrière la chaîne protectrice des traditions chrétiennes et de la succession apostolique. L'hérésie ne choisit point en obéissant, par le plus noble usage de la liberté humaine, ce qui fut véritablement établi et enseigné par le Sauveur, mais ce que son propre esprit lui suggère ; elle invente, elle crée, elle dogmatise à son gré ce qu'elle doit croire. Aussi n'est-elle autre chose, suivant la définition de saint Augustin et de saint Thomas, que le *choix fait par l'esprit individuel*, au lieu de l'*acceptation* obligée des traditions et de l'autorité catholiques.

L'orgueil de l'esprit est le principe indestructible de l'hérésie ; il est l'auteur du *propre choix*. De là, un chagrin superbe et une curiosité rebelle qui poussent tout à l'extrême. De là, ce caractère inhérent à l'esprit hérétique : les variations perpétuelles, signe certain d'erreur et différence essentielle entre ce que Dieu fait et ce que font les hommes. La vérité catholique, venue de Dieu, a d'abord sa perfection : l'hérésie, faible production de l'homme, ne peut se faire, pour ainsi dire, que de pièces mal assorties. Mais agir de la sorte, n'est-ce pas se condamner soi-même ? La vérité ne peut se démentir. Il s'ensuit donc que l'hérésie qui se dément sans cesse

[1] Voir les autres conférences au numéro précédent ci-dessus, p. 273.

elle-même, n'est pas et ne peut être la vérité. A l'erreur, l'inévitable sceau de variation et de nouveauté; à la vérité catholique, le sceau indélébile d'unité et de perpétuité. Dieu a voulu que l'esprit de mensonge, ainsi marqué au front, ne pût se montrer sans porter avec lui-même son remède ou son préservatif.

Mais si une élection orgueilleuse et téméraire, si le choix d'un esprit tumultueux et rebelle sont les causes de l'hérésie, la *domination* est son but. Une doctrine religieuse vraie ou fausse, si elle a quelque valeur, tend à se répandre, à se former des prosélytes nombreux et dévoués, à fonder un empire, une société de croyances et de culte. Une religion, réduite aux tristes proportions de l'individu, qui serait la foi d'un seul, qui ne voudrait ni influence, ni domination dans le monde intellectuel et moral, serait une théorie étroite et mesquine, ou plutôt un néant. Le christianisme est grand, parce qu'il aspire à la domination religieuse de l'univers, à l'union des esprits et des cœurs dans une même foi, une même espérance, un même amour. Il se dilate sans cesse, et s'efforce de ramener tous les hommes sous les lois salutaires de l'Eglise. Voilà de la grandeur et de la gloire. L'hérésie est grande aussi quand elle veut étendre au loin ses conquêtes. Il y a là une audace, une ambition criminelle sans doute, mais qui sied à un grand esprit. Je ne refuserai donc point à l'hérésie cette sorte de louange que les Pères, et Bossuet après eux, ont cru pouvoir décerner aux auteurs des plus fameuses et des plus cruelles dissidences. Mais vous m'avouerez aussi qu'elle renferme au moins autant de perversité et de crimes que de force et de grandeur.

L'orateur fait remarquer encore que si le choix personnel est la cause de l'hérésie, la domination personnelle est son but; et pour établir cette domination, viennent comme auxiliaires les discussions sanglantes, les luttes haineuses et meurtrières, les armes déloyales et perfides, la calomnie, la violence, la tyrannie qu'on nomme la liberté, pour faire prévaloir, quoi? des opinions préconçues, des idées hardies, des théories funestes, une ambition démesurée, une domination dissidente. L'auteur de toutes ces calamités sera grand, si vous le voulez; mais ce sera un grand coupable. Cette gloire est bien triste. La postérité eût béni sa mémoire, s'il avait voulu se souvenir que l'Eglise était sa mère. Mais non, il a arraché à l'unité de la patrie, à la famille universelle, des esprits et des cœurs qui lui appartenaient. On ne se souviendra de lui qu'en maudissant l'usage qu'il a fait de sa liberté et de ses talens.

Quelques noms historiques vont le prouver. Ils attesteront le double esprit de l'hérésie : l'esprit d'élection propre et arbitraire, l'esprit de domination.

Deuxième partie. — Le P. de Ravignan résume tous les hérétiques dans trois grands noms : Arius, Mahomet, Luther ; il trace à grands traits le portrait du premier, tour à tour courtisan, flatteur, annaliste faussaire, sophiste subtil ou populaire, docte parfois, grave même et austère en apparence, envahissant par degrés les écoles, les camps, le trône et le sanctuaire, puis finissant misérablement. Il en vient ensuite à Mahomet et à Luther.

Après avoir décrit largement la dureté de leur caractère personnel, il expose ainsi leur doctrine.

Tous deux mirent à nu dans leurs doctrines et dans leurs mœurs la turpitude de leurs penchans. Mahomet ne voulut, ne choisit pour lui-même et n'offrit aux autres, pour espérance et pour bonheur, que la fange des voluptés sensuelles : il s'y plongea avec la plus brutale incontinence. Luther, moine apostat, rompt son ban, arrache aussi aux engagemens du cloître celle qu'il a choisie pour victime de ses déportemens. Il approuve la polygamie par un acte solennel qui demeure : il prêche publiquement l'adultère : ses ouvrages et la plus irrécusable histoire l'attestent encore. Devenu homme de table et d'orgie, il laisse alors s'exhaler son âme tout entière dans des propos que des mains amies ont recueillis, publiés, et dont rien n'égale le cynisme et l'infamie.

Tous deux parurent s'être exaltés, préparés à la mission qu'ils se donnèrent, par la solitude, le jeûne, les austérités ; et les cavernes du mont Hara furent pour le prophète de la Mecque ce que le couvent d'Erfurth avait été pour le prédicant de Wittemberg.

Ce qu'ils prétendirent enfin l'un et l'autre, le voici : Mahomet travailla toute sa vie à établir sa propre domination par l'empire d'un fatalisme brutal. Il présente le cimeterre ou le sérail ; il faut recevoir l'islamisme ou la mort. De vastes régions sont bientôt subjuguées, et le redoutable empire du calife est fondé pour de longs siècles. Pour longtems des populations nombreuses seront courbées sour le double joug d'un despotisme cruel et d'un sensualisme fanatique.

Quant à Luther, nul doute qu'il ne voulût établir son règne, le règne de ses conceptions audacieuses, et l'empire de cette haine qui le dévorait contre le pontificat romain. Le principe de son hérésie fut son orgueil blessé dans ses démelés avec Rome. Son choix propre, son élection héré-

tique fut, indépendamment de toute question de doctrine, la révolte contre l'autorité pontificale qui le condamnait. Son chagrin superbe et son châtiment furent de manquer à l'égard de ses disciples de ce lien d'autorité qu'il avait brisé pour lui-même. Il commandait, il anathématisait : vains efforts! Il aurait bien voulu voir s'établir l'empire hautain de sa pensée et de son jugement privé; mais remarquez-le, Messieurs, ce fut beaucoup plus pour courber les autres sous le joug propre de Martin Luther, que pour affranchir les opinions et les croyances, comme on l'a trop souvent et trop faussement supposé.

Qu'arriva-t-il? Bientôt, de toutes parts, ses plus ardens sectateurs se sont armés contre lui du principe même de sa révolte. Du vivant de Luther, ses doctrines, comme cela devait être, furent disséquées, déchirées en lambeaux. Rien ne fut sacré : de quel droit obliger à respecter quelque chose en religion, quand il n'y a plus ni lois, ni juges, ni pouvoir souverain? La guerre déclarée à l'autorité catholique, régulateur suprême du christianisme, tel fut donc, à vrai dire, le protestantisme.

De là, ces divergences et ces divagations sans mesure; de là, l'ébranlement de toutes les bases d'ordre et de foi; toutes les passions déchaînées, toutes les agitations suscitées n'ont plus présenté que l'aspect d'une terre mouvante, décomposée, sans consistance, sans nom; chaos intellectuel, politique, religieux et moral, auquel nous avons encore le malheur d'assister. Vainement le dissimulerions-nous : tout se tient depuis trois siècles. Messieurs, voilà l'hérésie : je vous devais la vérité, je vous l'ai dite.

L'orateur passe ensuite à la *troisième partie*, où il examine comment l'Eglise résistera à l'attaque de l'hérésie, et développe en ces termes la grande et divine institution sur laquelle le Christ a appuyé l'Eglise, *le pontificat.*

Vous me demandez comment l'Eglise résistera aux attaques de tous ses ennemis. Comment? mais vous le savez bien : par le *pontificat.*

Ici, Messieurs, je parle dans le sens où ont parlé les Pères, quand ils ont dit : l'Episcopat est un; *Episcopatus unus est.* L'épiscopat est un, surtout, suivant la pensée de saint Cyprien, dans son centre et dans son chef, le pontife romain. Sous l'autorité de ce chef suprême qu'ils s'honorent de suivre, de vénérer et de chérir, les évêques sont nos maîtres, nos pères et nos guides : ils sont les témoins irréfragables des faits divins et traditionnels. Ils sont, Messieurs, les juges et les défenseurs-nés de la foi, les vrais successeurs des apôtres, revêtus comme eux de la plénitude du sacerdoce, admis avec les successeurs de Pierre à une grande part de sollicitude pastorale.

L'évêque agit, parle, gouverne, en vertu d'une mission toute divine : par sa mission même, il est surtout préposé à l'enseignement religieux des peuples et à la conservation de la foi. Tel est l'évêque. Dans l'épiscopat uni à son chef, dans son chef, dans son caractère et son pouvoir sacrés, réside cette force catholique contre laquelle l'hérésie vient se briser, comme le torrent devant la digue immobile. L'histoire le prouve assez.

Mais dans l'histoire, je ne veux ici, à l'exemple d'un auteur récent, saisir rapidement qu'un seul fait : l'*unité de l'épiscopat*, ou, ce qui revient au même, l'*unité de l'Eglise et de sa foi*. Je l'appelle un fait ; je le considère comme tel, et comme tel, il existe incontestablement, il a toujours existé depuis dix-huit siècles.

Ce fait, Messieurs, est l'adversaire et le vainqueur de l'hérésie, et il est humainement inexplicable. Oui, l'unité de la foi avec toutes ses conditions dans l'Eglise catholique, est, en présence de l'hérésie, un phénomène humainement impossible et inexplicable, un immense miracle. Veuillez m'entendre. Il faudrait n'avoir jamais jeté les yeux sur l'histoire des lettres, pour nier que l'Eglise ait possédé dans tous les tems des hommes illustres par leur savoir, leurs talens et leur génie, voués à tous les genres d'enseignement, de recherches et de discussions. Je laisse en ce moment de côté les caractères divins du catholicisme : je veux bien le considérer comme une école ou une secte quelconque. Or, qu'une doctrine se soutienne et se perpétue dans une parfaite unité durant dix-huit cents ans à travers un enseignement qui revêt toutes les formes, à travers des luttes qui expriment toutes les contradictions, parmi la multitude de grands esprits que cette unité à toujours renfermés dans son sein, c'est le résultat le plus extraordinaire qui fut jamais.

L'orateur sacré montre ici l'Eglise évoquant dans son sein tous les élémens et tous les combats qui peuvent scinder et fractionner les esprits, pénétrant toutes les sciences, interrogeant tous les monumens sacrés ou profanes, invitant à la discussion sur tous les sujets, se présentant avec une généreuse confiance au foyer de toutes les civilisations, et cependant conservant toujours son immuable unité. Qu'on nous explique ce phénomène extraordinaire, au milieu de toutes les variations qui l'environnent. Pour la raison impartiale et même pour le sens commun, il découle donc cette légitime conséquence, qu'il y a dans l'Eglise catholique quelque chose qui ne se trouve point ailleurs. Et quand on dit quelque chose qui ne se trouve nulle part ail-

leurs au milieu de la communauté nécessaire de la nature, des facultés et des résultats humains, on a nommé ce qui est divin.

Ces graves considérations, que nous nous bornons à indiquer, sont suivies d'un magnifique passage sur les tristes défaillances de la raison, quand, trop éprise d'elle-même, elle s'abandonne à ses conceptions et répudie tristement l'appui surnaturel qui lui est offert, là où elle ne peut que s'égarer, en se privant de ce secours. L'immense auditoire qui se presse toujours avec le même recueillement autour de la chaire du haut de laquelle tombent ces éloquentes paroles, a eu peine à contenir ici les marques de sa religieuse admiration. L'orateur *achève* en ces termes :

Qu'on nous dise donc, Messieurs, quel talisman secret réside aux mains d'un humble prêtre sur la terre, et opère ainsi ce qui a été impossible à tous les pouvoirs, à toutes les religions, à toutes les philosophies : l'unité de la doctrine. Ces hommes qui, dans la longue succession des tems, inclinent leur liberté et leur raison devant la parole du Vatican, ces hommes qui rejettent leur propre sentiment pour se soumettre à ce qui leur est dicté par un évêque appelé le Pape, ce ne sont pas seulement des hommes simples et ignorans. Regardez-les attentivement. Vous découvrirez dans la fierté qui décore leurs fronts, le sentiment qu'ils ont de leurs propres forces. Dans leurs yeux, vous verrez étinceler la flamme du génie. Ces hommes sont les mêmes qui ont brillé du plus vif éclat dans les chaires, dans les académies, dans les sociétés européennes, qui ont rempli le monde du bruit de leur réputation, dont les noms sont parvenus au milieu des chants de triomphe jusqu'à la postérité la plus reculée. Ils avaient la foi.

Vos pères, Messieurs, ont noblement compté parmi ces âmes généreuses. Avec la soumission et le respect constant pour l'épiscopat, pour ses enseignemens, pour ses vœux et pour ses lois, ils ont, dans tous les champs d'honneur et de gloire, cueilli une assez ample moisson de lauriers, pour que vous ne vous preniez pas à répudier leur héritage. Vous en montrer dignes, ce sera comme eux embrasser inviolablement l'autorité de l'Eglise catholique, et vivre de sa foi dans l'indestructible unité.

Sixième conférence. — Le R. P. de Ravignan, dans cette conférence, se propose d'examiner quel fut l'*esprit de la lutte* de part et d'autre dans l'antagonisme contre l'Eglise ; et il ne lui est pas difficile de trouver dans les adversaires de l'Eglise, la *peur*, la peur de Dieu, la peur de ses préceptes, de son action,

et dans les enfans de l'Eglise, le *courage*, courage d'esprit contre les persécutions, courage de cœur contre leurs passions.

Première partie. — L'orateur remarque d'abord, qu'à part la lutte insensée du philosophisme voltairien du 18e siècle, les ennemis de l'Eglise n'ont jamais eu la pensée directe de la détruire. C'était l'épurer, la perfectionner que voulaient la plupart des hérétiques et même Luther. C'est aussi la pensée, à peu d'exceptions près, de ses ennemis actuels.

Cette philosophie du progrès continu est un triste jeu d'imagination : elle n'est pas la raison, l'esprit de la lutte. Elle n'a fait ni Porphyre, ni Julien, ni Arius, ni Pélage, ni Mahomet, ni Luther, ni Voltaire et son siècle impie ; elle n'a pas fait les attaques, les préventions, les haines présentes contre l'Eglise!

La raison du combat serait-elle dans les intérêts d'un protestantisme varié, dans l'indomptable orgueil des sophistes irréligieux, dans les haines héréditaires, dans les préjugés politiques, dans l'ignorance rebelle et curieuse, dans les passions en effervescence, dans l'enthousiasme des théories et des rêves? Ce furent des élémens et des armes de guerre aux diverses époques. Messieurs, en y réfléchissant avec maturité, vous trouverez, comme moi, que rien de tout cela n'explique l'état permanent de lutte religieuse, ni la disposition trop générale du cœur de l'homme à se révolter contre l'autorité catholique.

Il doit y avoir un principe plus profond, plus étendu, plus rapproché de la nature et des inclinations communes, que toutes ces causes ou partielles ou locales de dissidence. L'erreur n'a presque jamais été non plus une logique suivie. Encore moins la guerre contre l'Eglise fut-elle l'œuvre de convictions assises et calmes, de croyances éprouvées et néanmoins contraires à la foi chrétienne.

Dans le fond, et à l'illuminisme près, tous les combats contre le christianisme sont un doute. Voyez plutôt l'hérésie la plus ardente, l'arianisme. Il varia comme Protée ; le protestantisme l'imita, le surpassa même ; la philosophie se dément tous les jours. Mais on n'est pas bien assuré quand on change sans fin ; il y a là un cachet d'incertitude ; il n'y a pas la conviction appuyée sur des bases inébranlables, comme le lion au repos. Le doute n'est pas un principe ; il n'est pas la raison du combat. Comment exprimerons-nous donc la raison fondamentale et commune de la lutte? Comment généraliser ce principe, cet esprit qui, sous des formes si diverses, produit l'opposition contre l'Eglise?

Pourquoi donc l'homme refuse-t-il de croire à l'Eglise? c'est

qu'il *craint l'Eglise,* c'est qu'il ne veut pas de son pouvoir. Voici comment l'orateur expose la cause et le mystère de cette crainte :

Un mot du plus paisible et du plus profond génie m'a paru un trait de lumière. Saint Thomas, ayant à définir la crainte, dit : « En Dieu, » il n'y a point de crainte, parce que Dieu n'a point de supérieur, *In Deo » non est timor, quia non habet superiorem.* »

Dieu est inaccessible à la crainte, parce qu'il n'a point de supérieur. Si ce privilége est exclusivement personnel à la divinité, si Dieu seul est sans supérieur, si cette raison est encore une des différences immenses et essentielles qui séparent de Dieu la nature humaine, ne serait-elle pas aussi, au plus intime du cœur de l'homme, le principe le plus fécond, la racine la plus indestructible de révolte et de combat contre la religion?

Vraiment, Messieurs, j'en conviens, le christianisme se présente au monde avec une incroyable audace. Une poignée de bateliers juifs, quelques pêcheurs galiléens s'adressent à la civilisation grecque, romaine, orientale, et lui disent : Voilà votre Dieu, l'homme crucifié dans la Judée; croyez-en lui, adorez-le.

Ces mêmes apôtres étaient l'Eglise, ils étaient le corps hiérarchique et enseignant des premiers pasteurs, uni à Pierre leur chef suprême. L'Eglise répétait par leur bouche à la science, à la philosophie, au génie comme à la multitude : Il a paru bon au Saint-Esprit et à nous; elle dictait ses lois à tous, elle imposait ses dogmes, et commandait la foi qu'elle définissait seule au nom du Seigneur.

L'Eglise, à la face de l'univers, se posait donc hardiment comme l'autorité souveraine d'enseignement religieux, comme le supérieur premier de toutes les intelligences, de toutes les consciences, pour les obliger à s'incliner devant la parole révélée. Et l'Eglise a vaincu le monde; elle a établi, propagé au loin, maintenu le christianisme. L'Eglise subsiste, parle et règne encore : il faut bien traiter avec elle de puissance à puissance; elle vit par une force invincible non moins qu'inexplicable. Que voulez-vous? C'est un fait; bon gré, mal gré, on doit en convenir. Oui, il y a dans l'Eglise autorité, force, puissance; elle s'impose à l'univers; elle veut être le supérieur de tous les hommes, elle l'est réellement de générations innombrables.

[Cela suffit, la raison est trouvée, l'homme *craint*, parce qu'il sent un *pouvoir supérieur dans l'Eglise;* Dieu ne craint pas : il ne connaît et ne veut connaître de supérieur.

{ On a peur de l'Eglise et de sa puissance. On n'a pas le courage de l'accep-

ter. On a peur d'un acte de foi sincère, d'une science trop franche, trop complète, trop conséquente et trop logique, qui obligerait à croire, à faire, à se soumettre aux dogmes et aux préceptes divins, non plus vagues, mais précis, non plus arbitraires, mais définis. Ah ! il faudrait être raisonnable, humble, chaste, vertueux et fidèle. C'est à craindre. On a peur de s'avouer vaincu, ou, ce qui revient au même, on a peur d'être convaincu, de le dire, d'abandonner ainsi pour jamais la langue convenue jusque-là , de briser tous les liens honteux, de répudier tous les engagemens de la vie publique ou privée contre lesquels murmure la conscience. Certes ! le retour à la foi est un grand courage : on ne l'a pas. On a peur par un entraînement déplorable, par une fascination humiliante, de renoncer à je ne sais quelles positions fausses, prises par certains hommes d'Etat, vis-à-vis de l'Eglise. Le courage d'un esprit supérieur dominerait seul cette sphère tracassière et mesquine : on n'a pas ce courage.

Après avoir ainsi prouvé que les hommes ont peur de l'Eglise catholique, l'orateur se demande pourquoi l'on n'a pas peur des Eglises non catholiques; et il en donne cette raison, qui est à méditer, à tous les chrétiens, quelle que soit leur Eglise.

Mais, chose étrange ! Jamais ailleurs les hommes d'Etat n'ont eu peur chez eux de leur Eglise païenne, arienne, grecque, turque, prussienne, anglicane : non, jamais; les catholiques seuls ont peur de l'Eglise, et tous les genres de dissidens ont eu peur de l'Eglise catholique seule : ils ont lutté contre elle ; ils ont eu pour soutien dans leur lutte, qui ? ses propres enfans.

Ah ! c'est qu'ailleurs l'Eglise est l'Etat, c'est-à-dire que l'Eglise ailleurs est soumise à l'Etat. L'Eglise catholique n'est pas soumise à l'Etat, et ne peut pas l'être. Son autorité, sa fin, son origine, ses lois sont différentes. L'Eglise est l'autorité divine, spirituelle. L'Etat est l'autorité, la société humaine, temporelle, naturelle.

Grand Dieu ! si l'Eglise était reconnue vraie, divine et libre, tout serait bien alors. Je tracerais volontiers le tableau de cette désirable félicité; mais ce serait la paix ; il faut la guerre, l'Evangile l'annonça.

On a donc peur de l'Eglise, et, dans l'Eglise, on a peur du prêtre, de sa mission, de son influence, de sa présence, qui est tout à la fois un témoignage et un reproche; et cette peur se traduit trop souvent par l'aigreur, l'injure, la diffamation et la haine.

Après avoir montré que la *peur* est le sentiment qui anime les adversaires de l'Eglise, l'orateur, dans cette *deuxième partie*, va faire voir que le *courage* est le signe distinctif auquel on

connaît les enfans de l'Eglise, les vrais chrétiens; et qu'aussi on peut appeler l'Eglise une école de *courage*.

Si l'Eglise, comme on l'a si bien dit, est une grande école du respect, elle est certainement aussi la grande *école du courage*, toute son histoire l'atteste; et chaque siècle en prépare une nouvelle preuve pour les siècles suivans. Messieurs, quelle fut donc la conduite de l'Eglise dans ce long duel de dix-huit cents ans? Quel esprit l'anima dans les combats du glaive, du sophisme, de l'hérésie, du schisme, de l'impiété, de la tyrannie? car je veux tout rassembler ici, dans une rapide esquisse, à cette heure. J'ai beau chercher, je ne trouve qu'un seul mot qui convienne pour ma réponse : *le courage*. Et certes, Messieurs, on n'a pas su, on n'a pas pu encore reprocher à l'Eglise la peur et la lâcheté.

L'erreur et le mensonge revêtent toutes les formes pour l'attaquer, et l'erreur seule peut attaquer l'Eglise. L'Eglise, pour sa défense, ne taira jamais les droits de la vérité. Sous le fer des bourreaux, sous le joug des tyrans, devant les assauts d'une haine impie et frémissante, l'Eglise fera entendre sa noble voix. Elle confessera hautement son maître, son origine; elle exposera ses titres, ses caractères divins, ses dogmes immuables, son autorité souveraine; on veut l'accabler, la réduire au silence, elle répond : Je ne puis me taire; *Non possumus*. Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. Malheur, malheur à moi si je n'évangélise! *Vœ mihi, si non evangelizavero!*

Ici l'orateur trace à grands traits le courage héroïque que déploya l'Eglise dans les persécutions, contre les hérésies, contre le schisme, contre tous les sophismes. Nous en extrairons seulement les passages suivants :

La lutte de l'hérésie, et du schisme, plus encore peut-être que celle de l'hérésie, vint frapper à coups redoublés sur la base de l'édifice. Cette lutte s'en prenait violemment à l'autorité hiérarchique et doctrinale, pierre fondamentale, soutien de la Jérusalem nouvelle. Ils se levèrent, Messieurs, les pontifes, les docteurs, les pères de l'Eglise, et combattirent vaillamment les ennemis du Très-Haut. Connaissez-vous beaucoup de héros tels que l'indomptable Athanase, exilé sept fois, accusé, condamné, poursuivi sans cesse, toujours vainqueur, toujours plus grand et plus fort que toutes les forces de l'empire, que toute la rage et toute la ruse de l'arianisme? Est-ce qu'il y a de plus beaux noms que ceux d'un Hilaire de Poitiers, cet Athanase des Gaules, d'un Grégoire de Nazianze, d'un saint Basile, d'un saint Jean Chrysostome, d'un saint Jérôme, d'un saint Augustin et de tant d'autres? Leur âme a-t-elle connu la peur dans la lutte

qu'ils soutinrent? Non, certes! on y sent battre toutes les ardeurs du soldat, comme on y voit briller toutes les flammes du génie; et l'Eglise, rangée sous leur bannière, nous apparaît comme l'armée en bataille, toujours unie, toujours invincible.

L'Islamisme, semant au loin la mort et la terreur, menace-t-il d'envahir notre Europe et de courber les races chrétiennes sous le fatal croissant? A la voix de l'Eglise, de ses pontifes, de ses prêtres, les nations se dresseront comme un seul homme, et iront fixer pour jamais au bord des mers ces redoutables envahisseurs. Pierre l'Hermite, saint Bernard, Urbain, Eugène, Innocent III, Innocent IV, Godefroy, Baudouin, Richard, Philippe-Auguste, saint Louis, ces princes latins de Jérusalem et d'Antioche, ces milices hospitalières de saint Jean, et plus tard les héros de Lépante et de Vienne, furent, je crois, de vaillantes expressions de la foi, dans le cloître, dans la chaire, dans le gouvernement de la chrétienté, dans les luttes armées des saints lieux, dans la défense des terres usurpées. L'Eglise, la croix, la pensée catholique inspirèrent tous ces grands hommes. Pourquoi n'aimerions-nous pas à célébrer ces gloires vraiment chrétiennes? Qu'ont-elles donc qui ne soit digne d'une admiration généreuse?

Quand donc l'Eglise a-t-elle tremblé ou faibli? Serait-ce au moyen âge, dans les longues luttes entre le sacerdoce et l'empire? La mâle énergie des pontifes sut assez fortement défendre, je crois, les libertés et les droits de l'Eglise, et prendre en main les droits des peuples opprimés par les tyrans.

Serait-ce la réforme dont le marteau redoutable aurait dompté le courage de l'Eglise? Mais Léon X, Pie IV, Pie V et le Concile de Trente, dans leur invincible constance, saint Charles Borromée, le doux saint François de Sales, Bellarmin, du Perron, Richelieu, Bossuet, Fénelon, toutes les gloires de la civilisation et des lettres, développées dès lors en Italie et bientôt en France; en France aussi, l'invincible rempart opposé par la fidélité catholique, ont sauvé, maintenu tout ce qui pouvait l'être; ont renfermé la réforme dans les limites qu'elle ne devait plus franchir; ont courageusement montré, à côté du principe dissolvant de l'erreur, ce que peut et ce que veut l'unité fidèle. Jamais les tristes victoires de la réforme n'égaleront la force triomphante des siècles de Léon X et de Louis XIV. Et le Nouveau-Monde, et les Indes et l'immense plateau de l'Asie, qui donc aussi les a couverts de chrétientés florisssantes? La vaillance apostolique de pauvres missionnaires.

Enfin, une secte haineuse et déloyale, une philosophie éhontée se sont-

elles unies pour armer d'incroyables décrets contre l'Église, l'autorité civile? L'Église résiste avec calme, et l'assemblée du clergé de France, en 1765, protestant hautement contre les parlemens obstinés; plus tard, son imposante unanimité, lors du schisme tenté par la Constitution civile du clergé, prouvent assez que le courage vit impérissable avec la foi dans des cœurs d'évêques; qu'ils peuvent être opprimés, bannis, immolés par les fureurs de l'hérésie ou par les prétentions tyranniques d'une politique tracassière et impie; vaincus, jamais.

Je dois conclure; j'aime à me glorifier devant vous, Messieurs, de ces souvenirs du courage catholique; j'aime à féliciter vos âmes généreuses d'avoir su en comprendre l'énergie, d'en avoir fidèlement recueilli l'héritage.

Puis, dans une touchante et noble *péroraison,* l'orateur sacré résume ainsi cette belle conférence, et produit sur son auditoire une impression difficile à décrire.

Croyez donc, Messieurs, sans en douter jamais, à l'indomptable permanence de l'Église, de sa foi, de la vôtre. Croyez aux immortelles promesses qui lui garantissent l'assistance divine. Une voix lui dit un jour : *Voilà que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles.*

Plus que jamais, ce me semble, le tems est venu de manifester l'immuable constance du catholique au milieu des intérêts, des opinions et des haines passionnées qui combattent l'Église. Que votre front se lève, Messieurs, sans crainte au sein d'un peuple libre; qu'il rayonne de toutes les splendeurs de la joie et de l'espérance. Que votre langue répète hardiment la parole qui fit tant de héros : Je suis chrétien. Dites-bien à ce siècle distrait et préoccupé, que vous êtes de ceux que l'on confesse, et que, tombés aux pieds du prêtre, vous vous relevez plus généreux pour pardonner, plus dévoués aux intérêts de vos frères et de la patrie, mais plus forts aussi pour défendre l'Église et sa foi. Sortez, sortez, en priant Dieu, de la torpeur qui énerve les âmes et qui enchaîne la régénération religieuse. Mais n'oubliez pas que la lutte et le triomphe nécessaires doivent commencer par vous-mêmes; votre cœur est la première arène où se débattent les intérêts du ciel et de la terre. Vainqueurs fidèles de votre orgueil, de vos penchans mauvais, vous entrerez mieux avec sa grâce en possession de la libre énergie qui arbore bien haut le drapeau de la vérité et de la gloire divine, serre les rangs des soldats du Christ, et leur assure la palme ainsi que la couronne de l'immortalité.

Septième conférence. — Le père de Ravignan recherche dans cette dernière *conférence* s'il n'y a pas un *moyen de conciliation*

entre l'erreur et la vérité, et il le trouve dans l'Eglise catholique. Et pour cela il établit que l'existence de l'Eglise n'est point une question métaphysique. L'Eglise n'est pas une thèse de philosophie, c'est un *fait*, un *fait palpable et sensible*, existant par lui-même en dehors des doutes ou des négations de la raison. Puis, l'examinant sous ce point de vue, qui est le vrai, il trouve à l'Eglise trois caractères qui lui appartiennent exclusivement. Le catholicisme, qu'elle représente, est le *fait accompli par excellence*; il est aussi le *fait organique et social*, et enfin, et et par-dessus tout, il est *le fait divin*[1]. Cette conférence est peut-être la plus belle qu'ait faite le savant et éloquent orateur. Nous allons la résumer largement.

Et d'abord il fait remarquer avec vérité que la plupart des adversaires de l'Eglise ne la connaissent pas, ils n'en ont qu'une notion incomplète et souvent fausse. L'Eglise, la véritable Eglise de Dieu et du Christ, ils n'en ont puisé l'idée que dans les ouvrages de MM. Cousin, Guizot et autres, qui ont fait une espèce d'Eglise humaine, toute philosophique, qui n'est pas l'Eglise divine, toute historique. Attaquer cette erreur funeste, éclairer ces hommes, rappeler les esprits à l'étude de l'Eglise, historique, traditionnelle, telle que Dieu l'a faite, c'est là que doivent tendre tous les travaux des apologistes catholiques. Or, nous n'avons vu aucun ouvrage où cette question soit traitée avec plus d'ensemble, de clarté, de précision et de réalité que dans cette courte conférence du P. de Ravignan. Nous voudrions pouvoir la donner ici en entier; car c'est aussi pour éclaircir la même question que les *Annales* ont été créées et subsistent. Nous en donnerons cependant d'assez longs extraits pour en faire ressortir les principales preuves et faire voir combien les travaux des *Annales* se trouvent d'accord avec les vues de l'illustre orateur. Et d'abord, voici comment il fait voir que la vraie notion de l'Eglise est obscurcie dans l'esprit de la plupart de ses adversaires.

[1] L'orateur avait déjà traité la question du catholicisme, présenté comme un *fait historique*, dans ses conférences de 1839. Voir le compte que nous en avons rendu dans notre tome XVIII, p. 245 et suivantes.

Qu'est-ce donc, Messieurs, que le catholicisme ou le christianisme de l'Eglise ? Qu'est-il ? Le sait-on assez quand on le combat, quand on le délaisse, ou même quelquefois quand on l'accepte ? Pour quelques imaginations ardentes et abusées, il y a transition, se disent-elles ; un travail révélateur s'opère chez les peuples, je ne sais quels pressentimens annoncent et préparent une phase religieuse. Pour d'autres, le christianisme, la religion, la foi ne sont guère qu'à l'état de théorie vague, de souvenir confus et de sentiment stérile. Pour plusieurs, hélas ! la vie est un marasme continu d'indifférence qui n'exclut au reste l'énergie que de la sphère des facultés ou des convictions religieuses ; qui laisse la place à l'action vive et futile des grandes agitations de cette terre. Dans cette disposition, si l'on profère des noms chrétiens, ce ne sera le plus souvent que pour balbutier ce que l'intelligence ne pénètre plus, ce que le cœur n'aime pas, ce que tout l'homme a complétement abandonné. Dans un grand nombre aussi, sans aucun doute, nous retrouvons, Messieurs, nous saluons avec transport la vie, l'action véritable de la foi, et son courage et ses joies ineffables.

Mais pour tous, en ce moment, je tiens à dire ce qu'est le catholicisme, à rappeler la signification réelle qui lui appartient en propre, sa nature et sa notion précises. Car cette précieuse réalité de la foi doit être le résultat et la conclusion de nos études sur les luttes religieuses...

Puis l'orateur définit ce qu'il faut entendre par *catholicisme* et par *Eglise*.

Ou le *catholicisme* ne serait, Messieurs, qu'un mot abusif, ou bien, vous en conviendrez, il signifie l'*Eglise même*, fondée par Jésus-Christ, toujours une, toujours seule catholique, toujours indépendante et souveraine dans la foi, toujours constituée avec l'ensemble de ses dogmes, de ses lois, de sa hiérarchie sacrée.

Or, l'existence de l'Eglise est un *fait palpable et sensible*, bien supérieur sans doute à tout autre en importance et en dignité ; mais enfin, c'est un fait revêtu de toutes ses conditions, un fait vivant à la fois et traditionnel, de la même nature, matériellement pris, que tous les faits historiques et permanens, comme sont, par exemple, les institutions d'un grand peuple, lorsqu'elles ont reçu la sanction du tems. C'est donc comme un grand fait existant et transmis, comme un fait réel et positif qu'il faut de toute nécessité *envisager le catholicisme* pour en avoir une idée saine.

Or, l'Eglise et le catholicisme étant ainsi définis, l'orateur le

considérera sous trois aspects : 1° Le catholicisme est *le fait accompli* ; 2° c'est *le fait organique et social;* 3° c'est *le fait divin.*

Première partie. — J'appelle, Messieurs, *un fait accompli* celui qui, préparé et amené par les voies de la Providence, se réalise d'une manière stable et passe dans les institutions ainsi que dans les mœurs des peuples pour y vivre et pour les féconder. Tel est assurément le christianisme.

Suivez, en effet, Messieurs, les traces et la durée du catholicisme, au milieu du travail des sociétés humaines. Laissez, je vous en conjure, les vagues spéculations pour recueillir les *leçons pratiques des faits*, et voyez bien si l'Eglise n'est pas, non-seulement le fait accompli, mais *le fait persistant et vainqueur par excellence.* Tout s'ébranle, se modifie ou périt même sur la scène du monde par le conflit des libertés et des passions humaines. L'Eglise reste, et reste seule ce qu'elle est malgré la lutte. Spectacle étrange, qu'on n'étudie pas, ou qu'on étudie mal : type suprême du fait accompli. L'Eglise est la colonne antique et mystérieuse qui est debout, quand tout croule autour d'elle : inébranlable, elle est toujours prête à servir d'appui à l'édifice qu'on relève à ses côtés.

Devant l'Eglise et devant sa foi, toutes les erreurs se brisent comme des nuées sans consistance. Nous passons aussi nous-mêmes avec nos tristes et perpétuelles variations. Et l'Eglise demeure : elle demeure avec son autorité, son unité, ses croyances, ses lois, sa hiérarchie, son chef suprême. La voyez-vous ? Quoi ! l'Eglise demeure, quand la terre tremble sous ses pas ? elle demeure ferme, inébranlable, toujours la même. Cela ne vous dit rien ?

Et tout combat l'Eglise. Dans son propre sein, ses enfans l'outragent et la déchirent ; au dehors, le glaive, le pouvoir, le sophisme, le schisme, l'hérésie, le blasphème sont armés contre elle. L'Eglise vit et persévère dans son immortelle constitution ; elle répare, dépasse au loin ses pertes par ses conquêtes. Dans la lutte et la tourmente, quelque faible, quelque abandonnée qu'elle paraisse, elle s'enracine et grandit, comme le chêne, roi des forêts, se fortifie par la tempête.

Tel est dans l'Eglise ce que vous me permettrez de nommer la *force d'accomplissement et de durée.*

L'orateur fait voir ensuite que le fait de l'Eglise est *l'histoire même de l'humanité.*

Les révolutions de la pensée et des Etats se succèdent ; les doctrines sont bouleversées comme les empires ; mille erreurs surgissent et chassent d'autres erreurs ; mille causes de destruction et de ruine s'amoncellent

autour de l'œuvre du Christ; l'œuvre reste, croît, s'étend et s'accomplit. Par un travail mystérieux et puissant, la foi catholique, son esprit, ses institutions, ses lois ont pénétré le cœur des nations, s'y sont incorporés, et demeurent inséparablement unis à leurs institutions, à leurs mœurs, à leurs lois, à leurs besoins. Que ne fit-on pas pour arracher la foi du milieu des peuples? Malgré l'indifférence et le délire, malgré les défections et la guerre, la foi reste. Son action, si forte et si douce, partout dans l'univers, depuis dix-huit siècles, vous la retrouvez présente. Son histoire est forcément liée à toutes les histoires, ou même, pour qui sait lire, l'*histoire du christianisme* est *toute l'histoire* prise à son point de vue supérieur et universel.

Dans le christianisme survivant à toutes les luttes et à toutes les maladies des nations, se résume le gouvernement providentiel du monde; il est le grand, l'unique but des conseils divins; à lui se rapportent, quoi qu'on en ait, toutes les phases et toutes les révolutions de l'humanité, à lui, c'est-à-dire au grand œuvre de la réhabilitation divine, qui est l'institution même catholique.

Puis l'orateur va plus loin et montre que dans le catholicisme *se résume toute vérité.*

Dans le catholicisme, dit-il, *se résume* encore *toute vérité.* Ce qui s'accorde avec lui est le vrai; ce qui s'en éloigne et s'y oppose est le faux. Il est le fond de la vérité une, souveraine, universelle, déposé dans le genre humain par la main divine pour servir de base, de lien, et plus encore, d'âme à toutes les doctrines et à toutes les institutions. Le nom lui seul en est la preuve et l'aveu : catholicisme veut dire universalité, unité des tems et des lieux dans la foi. Telle est, Messieurs, la merveille des merveilles, et ce que j'ai pu nommer, je crois, *le fait accompli par excellence.*

Voilà ce qui se perpétue et s'accommode avec toutes les formes d'institutions et d'améliorations politiques; ce qui les vivifie et les féconde. Nommez un Etat où la vie de l'Eglise puisse être un obstacle et non pas plutôt un immense appui. Seulement, l'Eglise préfère les pays vraiment libres pour être libre elle même : c'est tout simple. L'Eglise n'a besoin que de liberté : le reste, Dieu le lui départ en abondance. Pourquoi donc prétendre changer, détruire, améliorer l'Eglise, quand elle ne demeure ce qu'elle est que pour affermir et inspirer tous les biens?

Puis l'orateur montre aux gouvernemens et aux individus que l'Eglise leur donne, et leur donne seule, tout ce qui leur manque et tout ce qui leur est indispensable pour leur existence.

Vous avez mille fois besoin d'une *base féconde*, d'un principe fondamental d'ordre, de vérité et de justice. Otez le christianisme vivant de l'Eglise, qu'avez-vous? Des terres mouvantes, des élémens ennemis et dispersés, l'énergie des dissolvans les plus actifs dans la mobilité des opinions humaines; rien pour remettre dans la voie qui conduit à Dieu; rien pour bâtir et fonder avec lui.

Il faut la *foi*, vous en sentez, vous en proclamez l'impérieux besoin pour les peuples; si votre main en était pleine, vous l'ouvririez. L'Eglise verse à pleines mains les bienfaits de la foi sur les nations; elle la constitue, l'alimente, la défend, la conserve seule. Hors du catholicisme, il n'y a pas de foi constituée, durable et vivante: et vous combattez l'Eglise, vous ne voulez pas du catholicisme! Vous avez le fait acquis de la foi, son droit, son principe établi, sa source ouverte, ses influences toujours prêtes: vous les repoussez! Vous avez les biens, les forces, la durée d'une indissoluble unité; une pierre angulaire pour appuyer les institutions et les doctrines; vous avez ce refuge, cet abri, ce sanctuaire en vain cherché hors de l'Eglise par tous les efforts haletans du génie. Vous pourriez vous reposer et vous asseoir; vous ne le voulez pas! l'Eglise, mère et nourrice des peuples, se penche vers eux sans cesse pour leur dispenser sans mesure le lait des croyances, des saines doctrines, des mœurs vertueuses; vous repoussez l'Eglise!

Comme conséquence de tout cela, l'orateur fait voir ensuite que ceux-là sont bien coupables contre la société et l'humanité entière qui repoussent ou persécutent l'Eglise.

Mais que faites-vous donc? Où vont vos pensées, vos haines, vos aveugles préoccupations! Mécontens, vous vous irritez: vous luttez, vous voulez enchaîner ce qui est esprit et vie, ce qui répand l'esprit et la vie dans la conscience et dans le cœur des peuples. Il vous faut mieux. Il vous faut un christianisme, une Eglise au gré de vos caprices, souple à vos désirs, à toutes les transformations de l'orgueil et du délire humain. Eh bien! vous ne l'aurez pas. Vous passerez; l'Eglise restera.

Allons! vous faites de la religion comme de l'histoire, avec des idées préconçues, avec vos préoccupations maladives, avec vos erreurs et vos déceptions. Il y a un *grand fait accompli en religion et en histoire :* l'ÉGLISE. Laissez-la vous abriter et vous couvrir dans son éternelle charité. Approchez-vous de son foyer divin. Amenez, unissez à sa lumière vos institutions, vos industries, vos sciences, vos libertés, vos gloires. Elles seront plus stables, plus heureuses et plus belles...

Deuxième partie. L'orateur aborde ensuite la seconde partie de sa thèse, celle qui établit que le catholicisme est *le fait organique et social par excellence.* Jamais, suivant nous, le P. de Ravignan n'avait développé des considérations plus profondes, plus appropriées aux nécessités de la polémique présente. Que tous les apologistes de la religion, et que tous ses adversaires les méditent.

Nier la force organisatrice et sociale du christianisme, ce serait, Messieurs, nier la clarté du jour à son midi; aussi, me garderai-je bien de vous la démontrer. Les publicistes les moins prévenus en faveur de l'Eglise, les historiens, même séparés de ses croyances, se sont empressés, avec une justice qui les honore, de rapporter au christianisme, comme à leur source, les bienfaits de la civilisation, versés depuis dix-huit siècles au sein des sociétés nouvelles, en sorte que l'on a pu donner justement à l'ensemble de l'histoire moderne, le nom d'histoire de la civilisation chrétienne. Le droit international, le droit politique ou privé des Etats, la famille, la justice, la pauvreté, la richesse, la guerre, la paix et la liberté, tout, chez les peuples, malgré les abus et les déchiremens inévitables, tout s'est empreint, à un degré plus ou moins profond, de l'esprit chrétien et des maximes évangéliques. C'est que la foi seule révèle bien à l'homme les liens sacrés qui l'unissent aux autres hommes. En dictant également à tous la charite fraternelle, en faisant une institution du repentir, en imposant la réparation de l'injustice, le pardon de l'injure, l'amour des ennemis, le désir des biens spirituels et purs, en adoucissant les masses, en calmant les consciences, en prêchant la patience à l'infortune, l'humilité au génie, la modération au pouvoir, le christianisme est venu régénérer la société humaine, et créer la voie pour tendre à la civilisation véritable.

Mais vous en convenez tous, et je n'ai point à répéter ce qu'on a dit cent fois. On a peut-être omis trop souvent de remonter au principe de ces influences admirables. On n'a point assez considéré le type générateur de la civilisation sociale dans l'institution même catholique qui est le fait organique et social par excellence; qui est en elle-même la société par essence, la société née, immuable et invincible. Il faudrait ne l'oublier jamais: le catholicisme, à son apparition dans le monde, était l'Eglise, il était la société chrétienne constituée, la société spirituelle avec son pouvoir, ses membres et ses lois. Jerusalem, après l'Ascension du Sauveur, Antioche, Corinthe, Ephèse, Rome, Alexandrie, l'Orient, l'Occident, toutes les chrétientes naissantes etaient l'Eglise. Elles formaient la société universelle, l'institution hiérarchique, l'organisme social catholique.

L'Eglise vivait aux catacombes, dans les antres des déserts, sur les plages inhospitalières non moins que dans les grands centres de civilisation. Le temple improvisé des pauvres néophytes des premiers tems, comme la vaste basilique des empereurs chrétiens, présentait toujours la même société de fidèles professant la même foi, participant aux mêmes sacremens, soumis aux mêmes pasteurs, dans la dépendance du Pontife souverain.

Organisation admirable, simple autant que forte : un chef suprême, pasteur universel, et des évêques, pères de leurs troupeaux, telle fut l'Eglise des apôtres. Elle sortit ainsi du cénacle ; elle évangélisa ainsi le monde, comme elle l'évangélise encore aujourd'hui ; toujours la même dans ses dogmes, parce qu'elle est la même dans son autorité, dans sa hiérarchie, dans sa constitution sociale, qui est la règle vivante de la foi ; en sorte qu'un christianisme sans Eglise est un rêve et un fantôme funestes.

Puis l'orateur combat cette erreur propagée par MM. Guizot, Cousin, Saisset, Michelet, Quinet et tous les éclectiques modernes, à savoir, que la croyance ou le dogme de l'Eglise catholique se sont *formés successivement*, erreur que nous avons si souvent signalée dans nos *Annales*.

On a bien prétendu que l'Eglise et même le dogme s'étaient *formés successivement*. Vaine allégation ! il est totalement impossible d'assigner, avec la moindre apparence de probabilité, cette origine postérieure de l'organisation catholique. Aussi loin que l'on remonte, l'Eglise apparaît. Elle n'a pas d'autre naissance que la foi même. Société à sa première aurore, elle a pu s'accroître sans doute par l'étendue des lieux et le nombre de ses enfans ; elle a pu ajouter des lois disciplinaires et des dénominations diverses de peuples et de villes : elle ne s'est pas constituée un autre jour que le premier jour de son existence. Une différence profonde sépare donc l'Eglise de toutes les institutions humaines. Celles-ci se formèrent par l'action du tems ; elles varient encore sans cesse : l'Eglise est née armée de toutes ses forces et ne varie jamais. Nulle histoire, nul fait n'ont pu obscurcir cette vérité. Il y a ici un principe social dont l'énergie native surpasse tous les efforts du génie de l'homme, et demeure toujours intacte, invincible et complète, ainsi qu'à la première heure. Cette merveilleuse existence de l'Eglise n'est-elle donc pas le fait organique et social par excellence ? Ne conçoit-on pas qu'elle soit une source féconde et conservatrice de tous les biens sociaux pour les agrégations humaines ?

Société spirituelle, indépendante, elle laisse les sociétés civiles naître, s'avancer lentement, se constituer, changer : elle ne change pas, et leur

promet un secours toujours présent dans le danger : elle apporte le soutien et l'aliment de la vie sociale, qu'elle recèle en elle-même à un degré souverain de force et de perfection.

Aussi, Messieurs, voyez ce qui arriva : la Réforme prétendit renverser l'autorité de l'Église et sa hiérarchie : elle réduisit le christianisme à être un livre, un assemblage de pages d'écriture que chacun devait lire. Comme si le christianisme était une épopée ou une simple théorie morale ! La société chrétienne était ainsi détruite, l'institution brisée. Que reste-t-il au christianisme de la Réforme ? Vous le savez ; un insaisissable *rationalisme*. Donc le christianisme est le catholicisme, il est l'Eglise, la société par essence, l'organisation première et inviolable.

Troisième partie. — Après les paroles que nous venons d'entendre, il n'est pas difficile à l'orateur d'établir, que le catholicisme, que l'Eglise, est un *fait divin,* un fait qui a Dieu pour auteur et pour soutien, un fait que l'homme ne saurait repousser sans être rebelle à Dieu même.

Une société apparue sur la terre, constituée, établie par tout l'univers, et qui n'a d'origine, d'auteur que le fait même de sa naissance ; une société créée déjà, formée tout entière quand elle naquit, société née et constitution invariable, indestructible, toujours forte et révérée ; toujours une parmi des générations innombrables, et qui furent les plus diverses comme les plus contraires entre elles ; ce fait, cette société, Dieu la créa divinement ; Dieu, et non pas l'homme, la marqua d'un sceau tout extraordinaire et spécial de sa puissance : elle est le *fait divin par excellence*, ou bien elle ne présente plus qu'un phénomène inconciliable et inexplicable à tout jamais.

Naissance, constitution, durée, unité, non, rien de tout cela n'est humain dans l'Eglise, et ne se retrouve ailleurs. Et je n'ai pas même besoin de vous rappeler les deux grands caractères de la prophétie antique et du miracle évangélique, qui sont aussi l'histoire la plus certaine et l'action divine elle-même.

Ou rien n'est clair au monde, rien n'est fort, rien n'est vrai et certain ; ou l'institution catholique est le fait divin : car il est préparé, fondé, consommé, maintenu par l'action divine la plus formelle. Sur l'immense portique du temple nouveau, il est écrit en caractères ineffaçables : C'est vraiment la maison de Dieu ; *Verè domus Dei est.*

Et enfin, Messieurs, le christianisme est historiquement ce fait qui est né, qui a été cru, qui a été combattu même et dénaturé comme le fait

divin. Il y a ici l'indivisible vérité. Je vous l'ai déjà rappelé, les premiers siècles eux-mêmes de la lutte ne nièrent pas le fait divin de la foi : ils prétendirent l'imiter. De là, cette transformation de la philosophie en école permanente de théurgie et de magie.

Vous ne croyez pas, vous éludez le fait divin, vous ne dites ni oui ni non au catholicisme, vous louez quelquefois, et voilà tout. Vous ne savez pas croire. Mais prenez garde, l'institution catholique tout entière est divine, ou n'est rien. Vous séparez du christianisme *le fait divin.* C'est trop tard. Ils sont nés, ils ont vécu, ils ont été combattans et vainqueurs ensemble ; ensemble bienfaiteurs et sauveurs de l'humanité. Tout ce qui fait l'Eglise, le christianisme, tout ce qui l'atteste, l'accompagne, le constitue, l'atteste également et le constitue fait divin.

Enfin, l'orateur sacré termine cette belle conférence et la station de cette année par les paroles suivantes, que nous ne ferons que citer, bien assurés qu'elles iront au cœur de tous nos lecteurs et de tous nos amis.

Levez-vous donc, Messieurs, au milieu des sociétés malades, et dites-leur votre force et votre bonheur ; qu'on vous rencontre, qu'on vous voie partout où le mal a besoin de remède, le bien de consolation et d'appui. Montrez le courage des convictions catholiques aux postes les plus avancés de la lutte, dans les combats de la science, de la philosophie, des lettres, de l'industrie, des arts et de la liberté. Faites entendre la grande voix du christianisme parmi ce chaos confus d'opinions et de doctrines. Dites que vous voulez, que nous voulons la goire et la grandeur de la patrie, le développement et le maintien de ses institutions, le libre essor du génie et des grandes pensées. Pensez vous-mêmes bien haut, apprenez à ceux qui l'ignorent votre langue et votre foi ; rétablissez par la conscience chrétienne l'empire de la justice, de la vérité, et d'une sainte indépendance. Croyez-le ! vous avez reçu plus de garantie de puissance et de durée que tous les essayeurs épuisés des théories humaines. Un jour, si vous le voulez, la postérité l'entendra redire : L'Eglise était méconnue, calomniée : de jeunes cœurs s'armèrent pour la défendre, de toute l'énergie des convictions, du travail et du talent. Nourris du pain qui fait les forts, ils vouèrent au Seigneur et à son Eglise tous les désirs de leurs jeunes années ; ils apparurent au sein des populations comme des hommes nouveaux, comme les habitans d'une autre terre.

Mais peu à peu leurs courageuses protestations passèrent dans la langue et dans les mœurs. Beaucoup, en les voyant, se prirent à réfléchir, plu-

sieurs à les imiter et à les suivre ; ils avaient planté un drapeau. On s'honore de marcher sous leur bannière. Et si les déceptions cruelles de l'erreur, si les ravages du vice restèrent encore pour accomplir la loi de la contradiction et de la lutte, du moins il fut permis à l'Eglise de parcourir librement ses voies, de conquérir les âmes à la vérité, et d'accroître sans mesure les rangs de ceux qui devront peupler un jour l'éternelle patrie.

Nous n'ajouterons rien à ces nobles paroles, si ce n'est que, comme l'orateur, nous sommes rempli d'espoir que la génération actuelle, celle que l'on peut appeler sérieuse et studieuse, celle qui cherche avec bonne foi, et elle est plus nombreuse qu'on ne pense, entrera de plus en plus dans cette voie, et au bout de cette voie, trouvera l'Eglise où elle se reposera, avant le voyage éternel.

A. B.

Archéologie.

DICTIONNAIRE DE DIPLOMATIQUE,

OU

COURS PHILOLOGIQUE ET HISTORIQUE D'ANTIQUITÉS CIVILES ET ECCLÉSIASTIQUES [1].

EPY (chevaliers de l'). Ordre militaire de Bretagne, fondé vers 1445, par *François I*er, duc de Bretagne, fut ainsi nommé parce que les chevaliers devaient porter un *collier d'or*, *fait en façon d'une couronne d'épys de bled*, joints les uns aux autres, et entrelacés en lacs d'amour : une hermine sur un gazon d'hermines pendait au bout de ce collier avec ces mots : *A ma vie.*

ÈRE chrétienne, d'Espagne, de Pise, etc. *Voyez* DATE.

ESPRIT (ordre du Saint-). Cet ordre fut établi en 1352 par le roi de Sicile, Louis d'Anjou. Il était placé sous la protection de saint Nicolas de Bari, dont l'image pendait au bas du collier de l'ordre. Les membres s'appelaient aussi chevaliers *du droit désir*. Les troubles qui suivirent la mort du roi Louis furent cause que cet ordre ne lui survécut pas.

ESPRIT (chanoines réguliers du Saint-). Dans le 12e siècle, frère *Guy*, quatrième fils de *Guillaume*, fils de *Sibille*, seigneur de Montpellier, fonda dans cette ville un hôpital, auquel il donna le nom du *Saint-Esprit*. Le bon ordre qu'il y établit lui attira en peu de tems beaucoup de frères ou associés, qui se dévouèrent, comme lui, au service des pauvres, et qui allèrent dans plusieurs villes du royaume faire de pareils établissemens. Le pape *Innocent III* confirma leur institut, déclara la maison de Montpellier chef-lieu de l'ordre, et décida que toutes les maisons déjà établies, ou à établir, reconnaîtraient à perpétuité frère *Guy* et ses successeurs pour supérieurs généraux. En

[1] Voir le précédent article, au numéro 64 ci-dessus, p. 294.

1202, frère *Guy* alla à Rome pour y prendre soin de l'hôpital de Sainte-Marie *in Saxia*, que le pape unit à celui de Montpellier par un bref de l'année 1204. Cet ordre s'est conservé en Pologne et fleurit encore en Italie. Ses principales maisons en France étaient à Dijon, Besançon, Poligni, Bar-sur-Aube, Sainte-Phanfel en Alsace. Les religieux étaient habillés comme les ecclésiastiques ; ils portaient seulement une *croix de toile blanche à douze pointes*, sur le côté gauche de leur soutane et de leur manteau. Ils avaient, dans l'église, une aumusse de *drap noir doublée et bordée d'une fourrure noire.*

ESPRIT (ordre du Saint-). Cet ordre, qui a fait des chevaliers jusqu'à Charles X, et qui en créera peut-être encore, fut établi en France le 31 septembre 1578 par le roi Henri III, en souvenir de ce que le jour de la Pentecôte il avait reçu deux couronnes, celle de Pologne et puis celle de France. Le roi est chef de l'ordre, et le nombre des chevaliers était limité à 100, parmi lesquels étaient compris neuf prélats qui devaient faire preuve de noblesse, à l'exception du grand aumônier, qui était commandeur de droit.

La *croix de l'ordre est d'or*, à huits rais, émaillée, chaque rayon pommeté d'or, une fleur de lis d'or dans chacun des angles de la croix, et dans le milieu une colombe d'argent. Les chevaliers et officiers ont, de l'autre côté de cette colombe, un saint *Michel,* au lieu que les prélats portent la colombe des deux côtés de la croix, n'étant associés qu'à l'ordre du *Saint-Esprit* et non à celui de *Saint-Michel.* Le collier de l'ordre est à présent composé de fleurs de lis, d'où naissent des flammes et des bouillons de feu ; d'H couronnés avec des festons et des trophées d'armes. C'est ainsi que le roi *Henri IV* le régla avec le chapitre, l'an 1597, en changeant quelque petite chose de celui qu'*Henri III* avait ordonné.

Voici le serment qui était prêté à la réception dans l'ordre par le chevalier à genoux devant le roi, et levant la main sur le livre des Évangiles : « Je jure et voue à Dieu, en la face de son » Église, et vous promets, Sire, sur ma foi et honneur, que je vi- » vrai et mourrai en foi et religion catholique, sans jamais m'en

» départir, ni de l'union de notre mère Sainte-Église Apostolique
» et Romaine; que je vous porterai entière et parfaite obéissance,
» sans jamais y manquer, comme un bon et loyal sujet doit
» faire. Je garderai, et défendrai, et soutiendrai de tout mon
» pouvoir l'honneur, les querelles et droits de Votre Majesté
» royale, envers et contre tous; qu'en tems de guerre je me
» rendrai à votre suite en l'équipage tel qu'il appartient à per-
» sonne de ma qualité; et en paix, quand il se présentera quel-
» que occasion d'importance, toutes et quantes fois qu'il vous
» plaira me mander pour vous servir contre quelque personne
» qui puisse vivre et mourir, sans nul excepter, et ce jusqu'à la
» mort; qu'en telles occasions je n'abandonnerai jamais votre
» personne, ou le lieu où vous m'aurez ordonné de servir sans
» votre exprès congé et commandement, signé de votre propre
» main, ou de celui auprès duquel vous m'aurez ordonné d'être,
» sinon quand je lui aurai fait appàroir d'une juste et légitime
» occasion; que je ne sortirai jamais de votre royaume spéciale-
» ment pour aller au service d'aucun prince étranger, sans votre
» dit commandement; et je ne prendrai pension, gages, ou état
» d'autre roi, prince, potentat et seigneur que ce soit; ni m'o-
» bligerai au service d'autre personne vivante que de Votre Ma-
» jesté seule; que je vous révélerai fidèlement tout ce que je
» saurai ci-après importer à votre service, à l'état et conserva-
» tion du présent ordre du Saint-Esprit, duquel il vous plaît
» m'honorer; et ne consentirai, ni permettrai jamais, en tant
» qu'à moi sera, qu'il soit rien innové ou attenté contre le ser-
» vice de Dieu, ni contre votre autorité royale, et au préjudice
» dudit ordre, lequel je mettrai peine d'entretenir et augmenter
» de tout mon pouvoir. Je garderai et observerai très-religieu-
» sement tous les statuts et ordonnances d'icelui; je porterai à ja-
» mais la croix cousue, et celle d'or au cou, comme il m'est or-
» donné par lesdits statuts; et me trouverai à toutes les assem-
» blées des chapitres généraux, toutes les fois qu'il vous plaira
» me le commander, ou bien vous ferai présenter mes excuses,
» lesquelles je ne tiendrai pour bonnes, si elles ne sont approu-
» vées et autorisées de Votre Majesté, avec l'avis de la plus

» grande partie des commandeurs qui seront près d'elle, signé de » votre main, et scellé du sceau de l'ordre, dont je serai tenu de » retirer acte. » — En lui mettant le collier, le roi dit : « Recevez de notre main le collier de notre ordre du benoist Saint-Esprit, auquel nous, comme souverain grand-maître, vous recevons, et ayez en perpétuelle souvenance la mort et passion » de Notre-Seigneur et Rédempteur Jésus-Christ. En signe de » quoi nous vous ordonnons de porter à jamais cousue à vos habits extérieurs la croix d'icelui, et la croix d'or au cou, avec » un ruban de couleur bleu céleste ; et Dieu vous fasse la grâce de » ne contrevenir jamais aux vœux et sermens que vous venez de » faire, lesquels ayez perpétuellement en votre cœur ; étant certain que si vous y contrevenez en aucune sorte, vous serez privé » de cette compagnie, et encourrez les peines portées par les statuts de l'ordre : au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » —A quoi le chevalier répond : « Sire, Dieu m'en donne la grâce, » et plutôt la mort que jamais y faillir, remerciant très-humblement Votre Majesté de l'honneur et bien qu'il vous a plu me » faire... » Et en achevant il baise la main du roi.

ET. Ce mot, dans les anciennes chartes, n'a pas toujours la signification ni l'air d'une conjonction ; très-souvent il a la force d'une particule disjonctive, et équivaut à *seu* ou *sive* ; aussi en fit-il quelquefois réciproquement la fonction [1].

ÉTOLE D'OR. Marque d'honneur que le sénat de Venise accordait aux nobles de la ville, appelés alors chevaliers de l'*Étole d'or*. On ne sait quand a commencé cette distinction. Les chevaliers portaient à l'ordinaire sur l'épaule une *étoile noire bordée d'un galon d'or*, à laquelle ils joignaient en hiver une ceinture de velours noir avec de franges d'or ; mais dans les jours de cérémonie, s'ils étaient du sénat, ils portaient une robe ducale de drap rouge en damas, qui en hiver était fourrée d'hermine, avec une étole d'or en broderie de la largeur d'un pied, descendant par devant et par derrière, jusqu'aux genoux. Le grand chancelier de la république, quoique citadin, jouissait de la dignité de chevalier de l'étole d'or.

[1] *De Re Dipl.*, p. 531, 89, 541, 101. 543, 103.

ÉTRUSQUE (écriture). Comme nous n'avons pas fait entrer cette écriture dans les différens alphabets que nous avons publiés, et que d'ailleurs elle est de jour en jour d'une importance plus grande, nous n'avons pas cru pouvoir la laisser ignorer à nos lecteurs, et nous nous sommes décidés à la donner ici à part.

On sait que les *Etrusques* ou *Etruriens*, appelés aussi *Tyrrhenes* par les Grecs, et *Rhasenæ* dans leur propre langue, sont cet ancien peuple de l'Italie auquel les Romains empruntèrent presque toutes leurs croyances et tous leurs rites religieux. Balbi met leur langue dans celles des *Thraco-pélagiques*[1]. Tous les jours on découvre des monumens portant des inscriptions en cette langue. Plusieurs érudits se sont occupés de cet alphabet. Voici celui qui a été inséré par Hamilton Gray dans un ouvrage publié récemment[2] :

Alphabet étrusque. (PLANCHE 43.)

A B C E F H I

K L M N P R S

T U V X Z TH CH .....

Comme nous écrivions cet article, nous lisons la nouvelle suivante dans un journal italien.

Dans la séance du 3 mai de l'Académie romaine d'archéologie, le R. P. Secchi a fait une communication très-importante.

[1] Voir le *Tableau général de toutes les langues de cette famille,* dans notre tome XIII, p. 271, et sur l'*étrusque* en particulier, p. 379. Voir aussi un article spécial sur l'*Origine des Etrusques,* dans notre t. VIII, p. 46 (IIIe série).

[2] *Tour to the sepulchres of Etruria in* 1839. London, 1841, p. 524.

Dans les fouilles ouvertes à *Bomarzo,* dans les possessions du prince Marc.-Ant. Borghèse, on vient de découvrir une petite tasse qui, toute vile qu'elle est par la matière et le travail, est unique jusqu'à ce jour, et n'a pas d'égale dans les monumens historiques ou philologiques de la langue étrusque. En l'examinant avec soin, l'académicien a découvert que la longue inscription étrusque, écrite tout autour sur la face externe près du pied de la tasse, contient des lettres et non des paroles. En l'examinant plus attentivement, il s'assura que c'était purement et clairement la suite tout entière de l'*alphabet étrusque.*

Voici, d'après ce savant académicien, comment doivent se classer les différens alphabets trouvés en Italie.

Sur le petit vase de *Céré,* un des ornemens les plus curieux du musée étrusque-grégorien, l'alphabet qui s'y trouve n'est pas l'alphabet étrusque, mais l'alphabet *grec ancien* ou *pélagique ; grec* aussi est celui qui fut trouvé à *Colle*, près de Siène, sur le mur d'une chambre sépulcrale ; *grec* pareillement est l'alphabet qui fut lu sur le couvercle du pot de terre trouvé sur le territoire de l'*Adria* vénitienne. Le modèle authentique de l'alphabet étrusque trouvé à Bomarzo est donc unique.

Tous les érudits, à commencer par Bourguet jusqu'à Lanzi, se sont efforcés de reconstruire l'*alphabet étrusque* par des confrontations répétées avec les tables eugubines et les autres monumens; mais ils ont confondu l'alphabet *ombrien* avec l'*étrusque.* On sait que maintenant Muller et Lepsius, qui se sont occupés les derniers de l'alphabet étrusque, malgré tous les doctes travaux de leurs prédécesseurs, disputent encore sur l'ordre ou sur la valeur des trois premières lettres de cet alphabet.

On comprend donc de quelle importance est la découverte actuelle. Déjà on peut distinguer avec certitude *six divers alphabets* pour le moins usités dans l'antique Italie. — 1. *L'alphabet* de ceux qu'on a appelés *aborigènes,* ou le *latin,* répandu par les Romains, et particulièrement par l'Église catholique, dans toute l'Europe. — 2. L'alphabet *grec archaïque* ou *pelagien,* lu sur la série des lettres ou des inscriptions trouvées en Italie, et en par-

ticulier à *Céré*. — 3. L'alphabet *étrusque* sur un grand nombre de monumens de l'antique Étrurie, et particulièrement sur la série de lettres trouvées sur la petite tasse de Bomarzo. — 4. L'alphabet *ombrien,* le plus abondant en inscriptions, restitué d'après les tables engubines. — 5. L'alphabet *osque,* reconnu et déterminé sur toutes les inscriptions osques. — 6. Enfin, l'alphabet *euganien,* reconnu sur les différentes inscriptions des Euganiens ou Vénitiens antiques, lequel attend encore quelque docte explicateur. — Tels sont les six alphabets sur lesquels on ne peut plus émettre de doute ; mais le docte académicien insinue ensuite qu'on pourrait bien distinguer l'alphabet *euganien* du *vénitien,* et l'alphabet *messapique* de l'*osque* et du *grec,* ce qui en porterait le nombre à huit.

Nous ne savons, faute de comparaison, auquel de ces alphabets il faut spécialement rapporter celui que nous publions ici. Si le P. Secchi publie un jour celui qu'il vient de découvrir et les autres dont il parle, nous les ferons connaître à nos lecteurs.

EUDISTES. Congrégation des prêtres séculiers établie en France sous le titre de *Jésus et Marie,* par le P. Eude Mezerai, frère de l'historien. Les associés s'occupaient spécialement à élever les jeunes clercs dans l'esprit ecclésiastique, à recevoir ceux qui voulaient faire des retraites spirituelles pour avancer dans la perfection ou pour sortir de leurs désordres, et à faire des missions principalement dans les campagnes, pour éclairer les personnes pauvres et oubliées. Cette congrégation s'était d'abord formée à Caen en Normandie, le 26 mars 1643, et c'est de là qu'elle s'était répandue dans les autres endroits de la France, où elle dirigeait un grand nombre de séminaires. Elle était gouvernée par un supérieur auquel elle donnait trois assistans. Elle s'assemblait tous les cinq ans. Les eudistes ne faisaient aucun vœu, et leur habit n'était pas distingué de celui des autres prêtres ; ils étaient seulement obligés d'obéir au supérieur tant qu'ils demeuraient dans la congrégation.

A. B.

Nouvelles et Mélanges.

ITALIE. — ROME. — *Lettre autographe que Sa Sainteté Grégoire XVI a adressée à Mgr l'archevêque de Paris, à l'occasion de son livre intitulé : Introduction philosophique à l'étude du Christianisme.*

GRÉGOIRE XVI,

Vénérable frère, salut et bénédiction apostolique.

Nous avons reçu avec reconnaissance, vénérable frère, les lettres avec lesquelles vous nous avez transmis l'ouvrage que vous avez composé en langue française et publié cette année à Paris sous le titre de : *Introduction philosophique à l'Etude du Christianisme.*

Les soins multipliés de notre pontificat nous ont à peine jusqu'ici laissé le tems d'apprécier toute l'excellence de ce travail, et cependant nous vous félicitons, vénérable frère, d'avoir pu trouver le tems, au milieu des préoccupations de votre ministère, de composer un ouvrage destiné à la sanctification des âmes et à la glorification des vérités de la religion.

Nous avons reçu aussi avec vos lettres l'opuscule que vous avez publié l'année dernière sous le titre de : *OEuvres de saint Vincent de Paul, par suite du choléra-morbus.* Nous avons trouvé avec une véritable satisfaction dans ce livre la preuve que cette belle œuvre de charité chrétienne était dans un état de prospérité.

Nous vous rendons de justes actions de grâces de cet envoi, et nous en prenons occasion de vous assurer de notre fraternel attachement.

Recevez-en pour gage notre bénédiction apostolique, que nous vous donnons du fond de notre cœur. Nous faisons aussi des vœux pour votre bonheur, vénérable frère, et pour celui du clergé et des fidèles qui forment votre troupeau.

Donné à Saint-Pierre de Rome, le 9 avril 1845, quinzième année de notre Pontificat. Signé : GRÉGOIRE XVI.

Bibliographie.

LA BIBLE, traduction nouvelle avec l'hébreu en regard, accompagnée des points-voyelles et des accents toniques, avec des *notes* philologiques, géographiques et littéraires, et les *variantes* de la version des *Septante* et du *texte samaritain*, par S. Cahen, ancien directeur de l'école israélite de Paris. — A Paris, chez l'auteur, rue Pavée, 1, au

Marais ; et chez Treuttel, rue de Lille, 17.— Prix : 6 fr. le volume ; et pris séparément, 7 fr.

Depuis que nous n'avons parlé de cette publication (voir notre tome III, p. 231, 3ᵉ série 1841), trois volumes ont été livrés au public : ce sont les XIᵉ, XIIᵉ et XVII, que nous allons faire connaître ici, en indiquant les parties de l'*Ecriture Sainte* qu'ils contiennent et les *dissertations* que le traducteur y a ajoutées.

Quant à la critique de ces volumes, ne pouvant nous y livrer en ce moment, nous renvoyons à nos précédens articles. Nous confirmons cependant encore l'utilité et la commodité de cette édition pour l'étude de l'hébreu. C'est donc principalement aux professeurs et aux étudians de la langue sainte que nous recommandons cette publication.

Le volume XIᵉ contient : *Ezéchiel* tout entier ; le traducteur y a ajouté : 1° la traduction de sept chapitres du *Moré Nébouchime de Maimonides* sur la *Mercaba*, ou *Vision du char* d'Ezéchiel.— 2° Traduction de la partie de la *Préface d'Abarbanel sur Ezéchiel*, qui regarde cette même vision, où se trouve une explication toute différente de celle de Maimonides. — 3° Traduction du chapitre IX traitant de *la doctrine mystique*, extrait de l'exposition historique de la prédication et des lectures liturgiques chez les Juifs, du D. *Zunz* de Berlin. — 4° *Notes de M. Thiollet, architecte, sur le nom et la dimension des mesures*, dont parle le prophète.— 5° Enfin quelques *notes supplémentaires sur le sens de différens mots hébraïques, par M. Hesse de Trèves.*

Le tome XII contient les douze petits prophètes, c'est-à-dire : *Osée, Joel, Amos, Abdias, Jonas, Michée, Nahum, Habacuc, Sophonie, Aggée, Zacharie, Malachie*. Le traducteur y a joint : 1° Un *avant-propos* où il parle en peu de mots du caractère de chaque prophète. — 2° Préface d'*Abarbanel* sur le *livre des douze prophètes*. — 3° Extrait du *Commentaire géographique sur l'Exode et les Nombres*, par M. de Laborde, ayant rapport *aux sauterelles et aux ravages qu'elles font*. — 4° Enfin le *Commentaire* d'un *rabbin* du 13ᵉ siècle, *Tan'houm de Jérusalem sur Habacuc*, publié texte et traduction par M. *Munk*, d'après le manuscrit unique qui se trouve à Oxford. — 5° Du même, notes supplémentaires sur Rabbi *Saadia Gaon*.

Dans le tome XVII, le traducteur a fait entrer *Daniel, Esdras* et *Néhémie*, c'est-à-dire les livres I et II *d'Esdras* selon notre Vulgate.

Il ne reste donc plus à publier que 4 volumes pour terminer les 18 qui forment la collection.

ANNALES
DE PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Numéro 66. — Juin 1845.

Polémique Contemporaine.

LE DOCTEUR STRAUSS ET SES ADVERSAIRES.

(DEUXIÈME ARTICLE [1].)

§ II. LA VIE DE JÉSUS PAR LE DOCTEUR STRAUSS.

Faiblesse de la défense du christianisme chez les protestans depuis 1770. — Plusieurs de leurs docteurs attaquent la réalité des faits évangéliques. — Systèmes naturalistes. — Puis systèmes mythiques. — Strauss résume tous ces systèmes, c'est-à-dire résume en lui le protestantisme de l'époque. — Ce que Jésus est dans ce système. — Toute la discussion dépend de l'authenticité des Evangiles — Strauss ne l'a pas vu ; ses contradictions.

Les choses en étaient là, en France, quand M. Littré, membre de l'Académie des inscriptions, publia le premier volume de *la Vie de Jésus, ou Examen critique de son histoire, par le Dr David Frédéric Strauss*. Ce livre avait déjà fait une profonde impression en Allemagne, et le rationalisme français comptait beaucoup sur lui pour avancer l'émancipation philosophique. C'est l'histoire de ce livre que nous nous proposons de faire, c'est-à-dire, la chronique d'un ouvrage qui est évidemment un des événemens les plus significatifs de la grande lutte qui préoccupe maintenant tous les esprits sérieux. Mais le livre de Strauss n'est qu'un anneau dans une grande chaîne, c'est le dernier flot d'une mer orageuse soulevée contre le Christ. Il nous faut donc remonter aux origines de cette grande guerre, et savoir avant tout comment l'orage a commencé ; oublions donc, pour un

[1] Voir le 1er art. au n° 64 ci-dessus, p. 245.

moment, la France de 1839, et songeons que nous sommes en Allemagne vers 1770.

Le protestantisme avait porté ses fruits dans les esprits et dans les cœurs. Le christianisme se voyait attaqué sur tous les points; mais ses plus grands périls lui venaient plutôt de ses maladroits amis que de la science ou de l'adresse de tous ses adversaires. Le docteur *Hengstenberg* [1] fait des apologistes protestans de ce tems-là, de l'étroitesse de leur esprit, de la maladresse de leurs concessions, de la petitesse de leurs vues, le tableau le plus vrai comme le plus triste. Mais laissons parler encore ici un autre docteur du protestantisme orthodoxe dont nous reproduirons plusieurs idées. Dans son savant et spirituel ouvrage contre le système de Strauss, le Dr *Tholuck* s'exprime ainsi : « Les défen-
» seurs de la foi ne manquèrent pas jusqu'en 1800 ; mais leurs
» cœurs étaient sans feu et leurs raisonnemens sans sel. La
» théologie fut-elle jamais destituée, comme à cette époque, de
» direction mystique et spéculative ? Il y a, à la vérité, quelques
» exceptions, par exemple, Ch.-Aug. *Crusius, Œttinger, Keuk-*
» *ler;* mais on ne trouve chez la masse de nos théologiens
» qu'une tendance mesquinement pratique, une logique étroite
» et une sèche érudition. Tels sont, J.-D. *Michaëlis, Zacharia,*
» *Seiler, Morus* et l'école de *Tubinge* elle-même. Dans leur plate
» exégèse, ces timides surnaturalistes éliminaient de plus en
» plus, des dogmes et de l'histoire du christianisme, ce qui leur
» paraissait superflu; et, semblables à cet Anglais qui criait au
» voleur en jetant lui-même son mobilier par la fenêtre, ils
» trahissaient ainsi leur propre cause. Le rationalisme pouvait
» avec raison, à cette époque, invoquer ses adversaires comme
» ses complices [2]. »

Un pareil système d'exégèse n'en pouvait rester là. Le clergé protestant vit naître alors en foule, du milieu de ses rangs, une masse d'ennemis cachés du christianisme, qui, sous prétexte de

[1] *Authenticité du Pentateuque,* Introduction.

[2] Tholuck, page 7 de la traduction française, publiée par M. l'abbé de Valroger, professeur au séminaire de Sommervich. Nous rendrons compte de cet important travail quand il aura paru.

le mettre en harmonie avec les besoins de cette époque, s'efforçaient d'arracher de ses mains tous ses titres de gloire. Le protestantisme avait été, dès son origine, une véritable organisation du doute, une constitution de l'anarchie intellectuelle. On peut voir dans le *Banquet de Théodule*, par le baron de Starck, l'impression que produisait ce spectacle de ruine et de désordre sur les meilleurs esprits de ce tems-là. Mais, pour qu'on ne nous accuse pas d'écouter nos préjugés catholiques, laissons parler l'éminent écrivain protestant que nous citions tout à l'heure. « Dans les années 1780 à 90, on vit entrer sur la scène un ra- » tionalisme dont tous les efforts avaient pour but de débar- » rasser l'exégèse des élémens surnaturels du dogme et de l'his- » toire. Lorsque Jésus s'écrie : « *Toute puissance m'a été donnée* » *dans le ciel et sur la terre*, » cela voudrait dire : « La direction » de l'enseignement m'a été donnée chez les juifs et chez les » païens. » Quand il dit de lui-même : « *Avant qu'Abraham fût*, » *j'étais*, » cela voudrait dire : « Longtems avant Abraham, » Dieu a conçu le dessein de m'envoyer dans le monde pour en- » seigner la vertu. » Lorsque les anges chantent, à la naissance » du Sauveur : « *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, paix sur* » *la terre aux hommes de bonne volonté*, » leur éclat resplendis- » sant est, suivant *Eck*, la lumière d'une lanterne portée par un » messager, à laquelle se joint le cri de joie de ceux qui l'ac- » compagnent ; ou, suivant le Dr *Paulus*, une compagnie de » feux-follets qui, d'après les récits des voyageurs, atteignent » en Orient une hauteur remarquable. Quand le Sauveur lutte » et combat dans le jardin de Gethsémani, c'est, d'après *Thiess*, » *un mal de cœur soudain qui lui est survenu* [1]. »

Ce système d'interprétation se résume dans *Bollen* et surtout dans le docteur *Paulus* d'Heidelberg, auquel M. *Strauss* a donné le nom d'*Evhémère chrétien* [2]. Pour lui, l'Evangile est une histoire toute simple, certainement écrite par les apôtres. Il faut bien se garder pourtant d'y voir des merveilles. D'heureuses circonstances, les guérisons faites à propos, les interprétations

[1] Voyez le Dr Tholuck, p. 8 et 9.

[2] Strauss, *Introduction*, § 6.

peu réfléchies des textes, ont seules pu faire passer le Christ pour un faiseur de prodiges. Il était certainement trop modeste pour avoir des prétentions si hautes ; c'était un sage doux et humble de cœur qui est venu donner au monde la fraternité, et qui doit rester éternellement l'étendard des amis de l'humanité et du progrès [1].

Un tel système de théologie ne pouvait pas durer bien longtems ; il était fondé sur des hypothèses trop arbitraires, il entraînait trop de contradictions, il réduisait à des proportions si mesquines tout le gigantesque édifice du christianisme, qu'il était impossible qu'on ne fût pas rapidement frappé de tous ses inconvénients ; nous avons pu le juger dans M. *Salvador*. D'un autre côté, la mobilité des idées protestantes, la curiosité inquiète qui en est le résultat, ne donnent aux théories qu'une existence fugitive et agitée. La vérité n'y gagne certainement rien dans les pays protestans. Elle sort toujours meurtrie et torturée de ces violens orages. Pourtant la Providence ne laisse pas un si grand spectacle inutile pour les esprits purs et pour les cœurs droits. On sent si bien le bonheur et le calme qu'on goûte au sein de l'unité catholique, quand on voit nos frères séparés de la sainte Eglise de Dieu s'agiter dans les convulsions sans fin d'une terrible anarchie ! Ces tempêtes de la pensée humaine, loin d'être un scandale pour notre foi, la consolent et l'affermissent plutôt. Il nous faut comprendre cette vérité sérieuse et grave, que, sans autorité, il n'y a pas de christianisme, sans le christianisme, pas de conviction, c'est-à-dire pas de vertu ; car bien croire est le fondement de bien vivre, a dit Bossuet. Ces reflexions nous viennent naturellement en lisant les deux premiers chapitres du livre du docteur *Tholuck*. On voit en lui une âme vraiment chrétienne, irrésistiblement désolée des variations protestantes qui maintenant s'attaquent au cœur même du christianisme. Son âme généreuse s'indigne de l'hypocrite lâcheté des prétendus ministres de l'Evangile qui livrent et trahissent encore le Sauveur, comme autrefois Judas.

[1] Voyez Strauss, *Introduction*, § 6.

On voit qu'il parle avec bonheur de la décadence du système *naturaliste*. On dirait qu'il a entrevu dans le ciel ténébreux du protestantisme un peu de calme et de soleil ; il semble sourire avec tant de satisfaction aux bonnes idées chrétiennes qui commençaient à fleurir dans les âmes !

Mais il n'en peut être ainsi. La terre aride du protestantisme ne doit jamais plus voir éclore les humbles et douces fleurs de la piété chrétienne. Dans le désert où vous avez placé votre tente, les vents sont trop violens et le ciel est d'airain. Vous n'avez plus d'autre destinée que de changer d'orages et d'agitations. Nous comprenons volontiers que les cœurs qui ont conservé quelque sentiment chrétien s'irritent et s'indignent d'un avenir aussi sombre. De là ces vains efforts de tant d'esprits d'élite au sein du protestantisme actuel, pour bâtir un fantôme d'autorité et saisir une ombre d'Eglise. On peut donner à ces efforts une larme ou quelque sympathie, mais ne leur promettre jamais l'espérance du succès. Nous allons voir, en effet, tout à l'heure, combien tout espoir de calme et de stabilité est inutile et vain au sein des églises protestantes. Un fait va se montrer à nous comme un des plus éclatans de l'histoire contemporaine, c'est qu'au tems où nous vivons les termes moyens deviennent de jour en jour plus impossibles. Être catholique ou n'être rien, tel est l'esprit qui se manifeste de plus en plus dans l'histoire du 19e siècle.

Le système *naturaliste*, avons-nous dit, était en pleine dissolution. Selon le docteur *Tholuck*, outre les causes que nous avons signalées, il faut attribuer sa décadence rapide à trois circonstances principales qui se manifestèrent au commencement du siècle. La nouvelle école littéraire qu'on a appelée *romantique* et qui a donné à l'Allemagne presque tous ses grands génies poetiques, commençait à briller alors d'un éclat qui attirait tous les regards. Deux hommes, dans cette école, deux esprits éminens, et dont la renommée vit encore, *Tieck* et F. de *Schlégel* se montrèrent les intrépides et spirituels adversaires des platitudes littéraires de l'école naturaliste. Comme ils avaient un sentiment fin et délicat, ils firent bonne et rapide justice d'une

école aussi dénuée du véritable sentiment de l'art et du véritable sentiment religieux. Les écoles de *Fichte* et de *Schelling*, en discréditant l'esprit positif de l'école de *Kant*, devaient amener naturellement la ruine d'une exégèse toute pénétrée du système du philosophe de Kœnisberg. Enfin, les progrès des bonnes études philologiques rendirent de plus en plus difficile l'escamotage des miracles par de simples procédés de grammaire.

Pendant que le système *naturaliste* achevait de se perdre en se développant, de se compromettre en achevant ses applications, une autre théorie naissait déjà au sein des écoles protestantes. Les systèmes n'apparaissent pas tout d'un coup à la lumière. Ils se produisent par une germination qui longtems s'enveloppe et se dissimule dans les profondeurs du monde moral. On a cru trop facilement en France que le docteur *Strauss* était un de ces génies éminens qui se montrent à la terre sans que rien les annonce et les prépare, qui se rattachent bien plus à l'avenir qu'au passé [1]. Il semble que cet écrivain, avec une franchise qui lui fait honneur, ait travaillé lui-même à prévenir cette idée. Il nous a, dans son *Introduction*, tracé sa généalogie et donné l'histoire de ses audacieux ancêtres. Les hommes qui, par des tentatives plus ou moins timides, lui ont fourni tous les antécédens de son système, qu'il signale lui-même et qu'il recommande à la reconnaissance de tout le monde savant, sont MM. *Gabler, Schelling, Bauer, Vater, de Wette*, etc. M. Edgar Quinet, dans *Allemagne et Italie*, a fait aussi l'histoire des antécédens du système mythique. Afin d'être court et de ne pas nous écarter de notre but, nous nous bornons à résumer ce que le docteur *Tholuck* en dit dans la *Réfutation du docteur Strauss*, parce que nous ne croyons pas nécessaire d'insister trop longtems sur un point d'histoire reconnu universellement par nos adversaires.

[1] M. Saisset vient de tomber récemment dans cette étrange méprise. » J'appelle hardi un livre comme la vie de Jésus du Dr Strauss, ou une éru- » dition forte et solide est mise au service d'une *conception originale*.» (*Revue des deux mondes*, 1er février 1845). Du reste, M. Saisset trouve fondée l'éloquente critique de M. E. Quinet.

Semler paraît avoir trouvé le premier l'idée fondamentale du système *mythique ;* il donna même le nom de mythe aux histoires d'Esther et de Samson [1]. Dès l'an 1802, *Bauer* osa publier une *Mythologie de l'Ancien et du Nouveau Testament.* Le docteur *de Wette* appliqua les mêmes principes à l'Ancien Testament d'une manière plus incisive; mais il restait pour le Nouveau Testament une difficulté capitale. En effet, si les quatre Evangiles ont été rédigés par les témoins des faits, on ne peut supposer que l'histoire qu'ils renferment soit le produit de l'imagination de l'Eglise chrétienne primitive. Le docteur *Strauss*, avec sa franchise ordinaire, n'a pas dissimulé que, si on pouvait parvenir à démontrer *parfaitement* que les témoins apostoliques ont écrit la vie de Jésus-Christ, le système mythique serait renversé par sa base. Les efforts devaient donc naturellement se porter de ce côté-là. Le docteur *Schulz* avait soulevé des doutes sur l'authenticité de saint Matthieu; mais restaient les trois autres témoins évangéliques, et surtout saint Jean, qui contenait tous ces élémens mystiques devenus si à charge au protestantisme rationaliste. Un esprit hardi et décidé, le docteur *Bretschneider*, attaqua le quatrième Evangile dans ses *Probabilia ;* le soulèvement fut universel, l'hypothèse fut vivement combattue, et, avec une franchise qui fait honneur à son caractère, il avoua qu'il était réfuté. Qu'on nous permette de rapprocher d'un désaveu si honorable et si positif ces paroles excessivement remarquables que je lis dans la préface de la troisième édition du docteur *Strauss :* « Le Commentaire de *de Wette* et la *Vie de Jésus-Christ* » de Néander à la main, j'ai recommencé l'examen du quatrième » Evangile, et cette étude renouvelée a ébranlé dans mon esprit » la valeur des doutes que j'avais conçus contre l'authenticité de » cet Evangile et la créance qu'il mérite.... Dans la première ré- » daction de mon livre, j'avais, avec le zèle d'une polémique ex- » clusive, mis uniquement en évidence le côté défavorable qui » me semblait avoir été négligé; mais peu à peu le côté favo- » rable a repris ses droits; seulement, je ne puis pas, *comme le*

[1] *Libre examen du canon*, par Semler, 2e partie, p. 282.

» *font presque tous les théologiens actuels jusqu'à de Wette*, sacri-
» fier sans plus ample informé toutes les objections. » (p. VI.)

Tel était l'état des choses en Allemagne, quand, en 1835, parut, avec privilége royal, la *Vie de Jésus par le docteur Jean-David-Frédéric Strauss,* répétiteur de théologie au séminaire évangélique de Tubingue.

L'impression que fit ce livre fut profonde en Allemagne, et cela s'explique naturellement : pour la première fois, le protestantisme se contemplait tout entier dans son œuvre. Jusqu'alors, le travail destructif des théologiens protestans semblait s'être fait dans l'ombre, comme s'ils eussent rougi de leur trahison. Tout en souffletant le Christ, ne disaient-ils pas : *Je suis chrétien?* Le livre de Strauss a été un éclair dans cette nuit ténébreuse : *Illuminabit abscondita tenebrarum*. Strauss a présenté à quelques-uns de ses contemporains le miroir fidèle de leur intelligence ; il a écrit sur les murs d'une Babylone condamnée le sinistre présage de la ruine et de la mort. Le mal était fait ; et comme on parle bas à la chambre d'un malade qui va mourir, tous gardaient caché dans leurs poitrines ce secret qui devait désespérer tant d'âmes. Il est vrai, le sacrifice et le dévouement, ce véritable battement du cœur d'une société chrétienne, le scepticisme, les avait tués Il est vrai, il ne restait plus de l'œuvre de Luther qu'une ombre et qu'un cadavre. Mais à cette ombre de christianisme, que d'esprits y tenaient encore par le fond des entrailles ! N'était-ce pas, en effet, tout ce qui restait des vieux souvenirs, des vieilles gloires, d'un calme et d'un bonheur, hélas! perdus si vite? Nul depuis n'a pu se faire illusion. Le protestantisme, en brisant avec la tradition catholique, avait frappé au cœur même l'histoire du christianisme, et un dernier coup de hache venait de renverser dans une église infidèle ce grand arbre de la foi, qui, si longtems, avait couvert d'une ombre si douce les générations du passé. Voilà, ce nous semble, ce qui fait du livre de Strauss un des plus grands événemens de l'époque contemporaine. Si son œuvre eût été une œuvre originale, une œuvre d'un génie égaré, mais d'un génie puissant, c'eût été peu de chose; il n'y a dans *Strauss* ni originalité, ni éloquence, ni puissance d'inven-

tion. Mais il a fait plus que de faire une œuvre de génie : *il a résumé toute une époque*. Il a été le Voltaire du protestantisme allemand, moins le talent. Le docteur *Tholuck* a eu raison de dire qu'il a été l'*organe d'un certain esprit contemporain*.

L'Allemagne étant ainsi disposée par les travaux de tant d'hommes, qui, couverts du manteau de docteur et de ministre du saint Evangile, avaient, dans l'ombre et par derrière, porté au Christ tant de coups de stylet, un homme vint enfin qui voulut, comme le soldat romain, lui donner un dernier coup de lance. « Strauss prononça, au péril de son existence civile, un mot que » beaucoup d'hommes en habit noir ont peut-être maintenant » dans le cœur, et qu'ils n'osent laisser venir jusqu'à leurs lè- » vres. Il l'a fait avec une franchise et une hardiesse que ses ad- » versaires eux-mêmes doivent pleinement reconnaître. Cepen- » dant aussi, sous ce rapport, il savait bien ce qu'il faisait. On » voit combien il est sûr *de ne point être un flot isolé, mais de cou-* » *ler au milieu d'un fleuve dont le lit étendu le protégera*. La con- » science de sa position lui donne une assurance qui aura sur » beaucoup de gens une action plus grande que la force des ar- » gumens. Son audace est la moitié de sa victoire [1]. » Laissons continuer encore le docteur *Tholuck* : ses paroles, sur ce point, feront plus d'effet que toutes les nôtres : « Si l'on peut prouver » que pas un des matériaux de cette imposante construction » n'est nouveau, on aura certainement le droit de s'étonner que » des théologiens mêmes, qui doivent connaître tous ces maté- » riaux, aient pu s'en laisser imposer. Mais ces paroles : *L'his-* » *toire chrétienne est une fable*, ces paroles que beaucoup de mi- » nistres n'osaient laisser parvenir jusqu'à leurs lèvres, ont été » prononcées par notre auteur, et prononcées dans un tems où, » au grand chagrin du parti de la *négation*, la foi était redevenue » une puissance. Comment n'aurait-il pas été accueilli avec joie » par une race si hypocrite et si lâche, ce champion qui s'expose » à toutes les fatigues et à la poussière du combat, pendant » qu'eux, se cachant derrière les buissons, se contentent de se

[1] Tholuck, chap. II, p. 32.

» frotter les mains et de se sourire les uns aux autres[1] ? »

En France, nous ne croyons pas que l'ouvrage du docteur *Strauss* produise jamais d'effets durables. Les utopies savantes n'ont jamais d'existence bien sérieuse dans un pays essentiellement positif, où le sentiment des faits et de l'histoire l'emporte toujours sur les systèmes. D'ailleurs, le livre est fait à un point de vue philosophique essentiellement contraire à la tendance française. Les spéculations ténébreuses de la philosophie *hégélienne* ne s'y enracineront jamais, quoi qu'on fasse. Or, c'est cette philosophie[2] qui a fait le livre du docteur *Strauss ;* chaque page en est pénétrée ; on reconnaît partout le souffle aride qui glace le mouvement et la vie dans leurs germes les plus riches et les plus féconds. Cette absence de la réalité vous transporte, pour ainsi dire, dans ce Tartare antique où l'on n'étreignait que des fantômes. Les figures si vivantes du Christ et des apôtres n'ont pas plus de vie que les abstractions scolastiques de la logique du maître. Il semble, en effet, que plus on a fait de choses étonnantes, plus on doive apparaître dans l'histoire revêtu d'une majestueuse grandeur ; c'est, on en convient, la loi qui se reproduit perpétuellement dans les faits. Il n'en est pas de même dans les systèmes. Le Christ, qui de sa main puissante a brisé l'ancien monde, le Christ, qui a fait d'un seul mot la société moderne, rapetissé qu'il est par l'esprit de système, a perdu son auréole et sa grandeur. Qu'était-ce donc que cet être étrange qui se montre sur la frontière de deux univers pour terminer le monde ancien et créer le monde nouveau ? Ecoutez, car il y a de ces livres qu'on apprécie par les résultats.

Ce qu'est Jésus dans le système protestant de Strauss.

Jésus était un Juif pieux, un esprit clair et droit, mais sans idées très-élevées. Attiré par la réputation de Jean-Baptiste, il lui demanda le baptême, et résolut de s'amender. Il se mit ensuite à prêcher la pénitence. Les questions qu'on lui adressa sur

[1] Tholuck, chap. II, p. 33.

[2] Voir une excellente exposition du système de Hégel, par M. l'abbé de Valroger dans le tome VII (IIIe série), p. 369 et 419 des *Annales*.

sa mission lui firent penser qu'il serait peut-être *le Messie*. Il faut convenir que, dans cette circonstance, il manqua de modestie et qu'il s'abandonna trop facilement à cette idée flatteuse. L'exaltation l'emporta dans son esprit, et il finit par croire sincèrement qu'il tenait sa mission du ciel. Ses projets pourtant n'étaient pas étendus. Il s'imaginait que les Gentils étaient toujours exclus du plan de la Rédemption. Il subissait en cela, comme en beaucoup d'autres choses, les idées de son tems. On a peine à distinguer s'il ne se figurait pas le royaume du Messie sous les formes les plus matérielles. Cependant certaines paroles feraient croire qu'il avait là-dessus des idées plus relevées. En un mot, il n'était pas dégagé des préjugés de son époque, excepté sur un point, celui par lequel il devait faire avancer l'humanité. Les invectives contre les pharisiens, le mépris qu'il témoignait pour le sabbat, lui attirèrent la haine fanatique des chefs de sa nation. Son entrée populaire à Jérusalem l'augmenta encore. Il fut livré à ses ennemis par un de ses disciples, et mourut sur la croix.

On voit que l'auteur a brutalement supprimé de l'histoire du christianisme tout ce qui dépasse le niveau le plus vulgaire, comme Tarquin abattait du bâton la tête des plus belles fleurs. On voit qu'il a retranché de la vie du Christ, non-seulement tout ce qui est merveilleux, mais même tout ce qui est grand. Sa fureur dénigrante a retranché de la passion cruelle et touchante du Sauveur l'agonie du jardin, les outrages des larrons, le vinaigre des soldats, et jusqu'au coup de lance. On dirait qu'il a peur de laisser du Christ une ombre trop vivante. Il semble que, dans cet état de mort, il épouvante encore son imagination timide; qu'il voudrait même effacer de la terre la trace de ses pas. Par haine du Dieu, il a voulu nous enlever jusqu'à l'homme. Il n'a pas seulement découronné sa tête auguste de son auréole, il lui a disputé jusqu'à ses souffrances et ses ignominies. Il ferait volontiers de sa croix une figure, et de son agonie un mythe. Cette sublime douleur lui rappelle le serpent d'airain! Il ne s'aperçoit pas que, pour bannir le Christ de l'univers, il faudrait effacer du sol toutes les merveilles qui le couvrent aujourd'hui;

et si l'histoire de l'Évangile pouvait disparaître de nos mains, nous retrouverions le Christ vivant par la trace des miracles que sa parole a fait éclore. O Rousseau! vous qui trouviez le Fils de Marie si sublime et si grand, qu'eussiez-vous dit d'un tel blasphème? Qu'eussiez-vous donc imaginé du génie d'un tel homme qui veut faire croire qu'on a inventé Jésus-Christ?

Une question se présente ici naturellement : si la vie du Christ a été si humble et si modeste, si ce n'est pas sa parole et son sang qui ont fait le miracle de la société renouvelée, d'où venons-nous donc et où allons-nous? Sommes-nous encore dans le passé ou sur la route de l'avenir? Qui nous a donc donné cette foi qui fait notre vie et toute notre espérance? Il n'est pas de ciron ici-bas qui n'ait sa cause, et le christianisme seul n'en aurait donc pas une? Nous faudra-t-il, comme M. *Salvador,* recourir à l'adresse de saint Paul, ou à la philosophie platonicienne de saint Jean?

Le docteur *Strauss* trouve devant lui une difficulté dont il faut tenir compte. Avec une modération qu'il affecte perpétuellement et qui dédaigne les hypothèses voltairiennes, il veut bien laisser aux apôtres leur vieille réputation de droiture et de sincérité. Il est d'ailleurs peu commode de transformer en politiques ces naïfs témoins qui se sont fait égorger, comme dit Pascal. Il n'y a donc eu dans les origines du christianisme ni politique, ni fraude ; tout n'a été qu'un simple malentendu. « Il » très-naturel de penser que les apparitions du Christ, telles » qu'elles s'étaient présentées réellement aux femmes et aux » apôtres, avaient le *cachet visionnaire* de celles qui apparurent » à Paul sur le chemin de Damas. Une fois reçues dans la tradi- » tion, elles y prirent une consistance de plus en plus forte par » les efforts des apologistes pour écarter tous les doutes sur leur » réalité ; et ainsi, de muettes, elles devinrent parlantes, de *spi-* » *rituelles, matérielles,* et de visibles, palpables » (Strauss). C'est aussi dans la foule des disciples visionnaires que se forma cette multitude de récits légendaires et d'actions merveilleuses dont on embellit la vie si prosaïque du Sage de Nazareth. Tout ce travail était déjà fait dans la société chrétienne primitive quand furent rédigés les Évangiles par des mains inconnues.

L'Evangile n'est donc pas des apôtres, témoins des faits, ni de disciples des apôtres, qui les eussent pu connaître d'une source véritablement digne de foi. Rédigés à la fin du Ier siècle, les trois premiers Evangiles sont l'écho de la tradition populaire de la première communauté chrétienne. Le 4e Evangile, rédigé au milieu des disciples de l'apôtre Jean, contient seulement, dans ce qui lui est propre, les fictions d'un écrivain inconnu. Voici comment le docteur *Tholuck* résume, avec exactitude et précision, la manière dont *Strauss* comprend la formation de la multitude des histoires *fabuleuses* contenues maintenant dans nos quatre Evangiles : « La communauté chrétienne, » animée par l'esprit de son maître, qui avait quitté la terre, lui » appliqua involontairement tout ce que l'Ancien Testament ra- » conte des grands hommes de l'antique Alliance, et ce qui, d'a- » près l'opinion des fidèles, aurait dû arriver au Messie. C'est » ainsi que s'est formée toute la masse des récits miraculeux qui » n'ont aucun fondement historique. Les choses mêmes qui, » n'ayant rien de merveilleux en elles, renferment seulement un » sens et une intention profonds, ont souvent une pareille ori- » gine, et ont été placées autour de la simple histoire de Jésus » comme une *enveloppe significative*[1]. »

Il est clair qu'une pareille théorie ne peut se concilier avec l'authenticité de l'Evangile ; aussi, c'est là un des points de départ du système que nous essayons de faire connaître ici. C'est sur ce point capital que se trahissent toute la faiblesse et le défaut d'originalité du livre du docteur *Strauss*. L'authenticité de nos quatre Evangiles étant un des faits historiques les plus clairs et les mieux constatés, ce serait sur ce terrain que devrait se porter tout l'effort du combat. En ouvrant le livre du docteur *Strauss*, on est étrangement frappé de le voir consacrer à peine quelques pages à ce cœur même de toute la discussion, pour s'épanouir de la manière la plus fastidieuse et la plus accablante sur les questions les plus insignifiantes et les plus vaines. Quels sont donc les argumens nouveaux par lesquels notre auteur

[1] Tholuck, p. 23 et 24.

espère en finir avec l'autorité des Evangiles ? La première preuve de son système, c'est que les Evangiles sont pleins de récits merveilleux, c'est-à-dire impossibles. Il ne dissimule pas qu'en étudiant l'Evangile, la philosophie l'avait depuis longtems débarrassé de toute présupposition chrétienne et dogmatique. Cela veut dire, en français que, *depuis que Hégel a trouvé la loi véritable qui régit l'univers, il est dorénavant défendu à Dieu de s'en mêler jamais.* C'est la gloire de la métaphysique allemande d'avoir posé une borne formidable aux envahissemens perpétuels du Créateur des mondes ! D'ailleurs, supposé que Dieu pût faire des miracles, ce que le philosophe de Berlin démontre être complétement impossible, il ne les aurait certainement pas faits *grotesques*, comme ceux qu'on lit dans l'Evangile. On peut juger, par cette objection, de la portée poétique et sentimentale du célèbre théologien allemand. Les merveilles de la naissance de Jésus, l'aveugle-né, la guérison de la Chananéenne, la résurrection du fils de la veuve et de Lazare : voila ce qu'il appelle des histoires *grotesques !* — La seconde difficulté n'est pas plus alarmante. Il rassemble, il entasse, il développe, il aggrave toutes les variantes qui se trouvent dans les récits de nos quatre Evangiles , pour en conclure qu'ils ne sont qu'une collection de mythes. Un judicieux écrivain, M. *Eugène Mussard*, a démontré que le récit de la mort de Charles le Téméraire devant Nancy, fait qui n'est certainement pas mythique, renfermait de nombreuses contradictions dans les différens historiens qui nous l'ont racontée [1]. Nous prouverons bientôt, en appliquant cette méthode, que la vie de Luther et de Napoléon sont aussi des mythes du 16e et du 19e siècle. Cette difficulté des contradictions apparentes de l'Evangile n'est pas nouvelle ; *Porphyre* l'avait déjà opposée aux Pères des premiers siècles, qui l'avaient savamment combattue [2]. *Chubb, Morgan* et l'auteur des fragmens de *Wolfenbuttel* avaient, au dernier siècle, renouvelé toutes ces difficultés. Malgré son peu de nouveauté,

[1] Eugène Mussard, *Examen du système mythique.*

[2] Voyez Tholuck, p. 24, 25, 26, 27, et 28.

c'est cette partie du livre de *Strauss* qui a fait principalement la fortune de l'ouvrage en Allemagne. Nous en pouvons juger par le récit d'un homme qui connaît mieux que nous l'état de son pays : « Si l'impression produite par ce livre a été grande chez » nos théologiens, elle l'a été bien plus encore chez les laïques. » Comme ils ne lisent le Nouveau Testament que pour leur édi- » fication, les discordances qu'ils ont pu y rencontrer leur ont » échappé entièrement, ou, tout au plus, ont excité chez eux un » étonnement passager. Toutes ces discordances se présentent à » eux, pour la première fois, enregistrées dans ce livre. Et si » c'était un simple catalogue, le mal ne serait que peu de chose; » mais celui qui tient ce registre a été en même tems maître » des comptes !...

» D'un autre côté, il ne vient point à l'esprit des laïques que ces » difficultés sont connues depuis des siècles par des myriades de » théologiens, que les uns ont résolu ces difficultés sans porter » atteinte au texte ou à la raison, que les autres n'ont pas été » étonnés, le moins du monde, de trouver dans l'histoire comme » dans les dogmes du christianisme, des choses embarrassantes ; » enfin, que les uns et les autres ont vécu et sont morts heureux » dans cette doctrine. Ils ne voient donc que le ton affirmatif de » la critique, et son assurance les étourdit. Aussi, la masse des » données offertes par l'ouvrage de *Strauss* (données sur les- » quelles un théologien instruit peut seul porter un juste juge- » ment), et les conclusions destructives proposées aux laïques » avec des données si nouvelles pour eux, rendent-elles très- » dangereuse la propagation générale de cet ouvrage [1]. »

Le savant théologien ajoute des réflexions qui peignent d'une manière naïve la profonde inquiétude qui tourmente, dans les sociétés protestantes, les cœurs restés chrétiens, à la vue d'une audace que nulle puissance humaine ne saurait plus contenir : « La communication aux laïques de toute hypothèse théologique » n'est point légitime à nos yeux. Nous ne demandons pas du » reste qu'on mette plus de réserve à cet égard qu'il n'est pos-

[1] Tholuck, p. 35 et 36

» sible. Une hypothèse théologique a-t-elle passé, chez la généralité des théologiens, à l'état de conviction? Elle ne peut plus alors rester cachée à la communauté ; mais il serait criminel, à chaque idée arbitraire qui s'élève dans l'esprit d'un savant, d'appeler la foi des fidèles à un combat pour lequel les armes leur manquent. Ce serait un attentat contre ce que le peuple a de plus intime et de plus saint, de venir toujours remettre en doute les principes de la vie morale et religieuse, et d'en miner ainsi les fondemens. On perd trop en ébranlant les bases de la foi générale! Quand l'usage d'écrire en latin ne serait plus bon à autre chose, il devrait au moins servir à dérober aux masses des ouvrages qui minent la foi des laïques destitués des connaissances nécessaires pour leur juste appréciation..... Il serait aussi nécessaire de joindre à l'emploi de la langue savante, la défense de reproduire dans les journaux populaires la substance d'un pareil ouvrage, et d'y soulever, à son occasion, des discussions qui arrivent jusqu'aux tavernes de village, comme cela a eu lieu pour le livre de Strauss[1]. »

L'éditeur français n'a-t-il pas raison d'ajouter : « Si insuffisantes que soient les mesures proposées par M. Tholuck, il est clair qu'elles ne peuvent se concilier avec le principe fondamental du protestantisme. Car l'essence de ce principe n'est-elle pas d'appeler sans cesse chaque raison individuelle à reviser par elle-même toutes les parties du symbole chrétien ? »

Nous n'avons jusqu'ici montré que le côté *historique* du système de Strauss ; il nous reste maintenant à le considérer au point de vue *dogmatique;* car, par une de ces excentricités bizarres qui sont particulières à l'esprit allemand, le disciple de *Hégel* prétend conserver un dogme véritablement chrétien. Il va sans dire qu'un pareil dogme n'est d'un bout à l'autre qu'un rêve panthéistique. La communauté chrétienne ne s'est pour ainsi dire trompée qu'en appliquant ses idées dogmatiques à un

[1] Tholuck, p. 36 et 37.

sujet particulier et isolé, tandis qu'elles ne sont vraies que de l'espèce, que de l'humanité tout entière, le véritable Dieu fait homme. Nous allons citer les expressions mêmes du docteur Strauss, afin qu'on ne nous accuse pas de faire des caricatures : « Le sujet des » attributs que l'Eglise donne au Christ est, au lieu d'un individu, une idée, mais une idée réelle, et non une idée sans » réalité, à la façon de *Kant*. Placées dans un individu, dans » un Dieu-homme, les propriétés et les fonctions que l'Eglise » attribue au Christ se contredisent ; dans l'idée de l'espèce, » elles concordent. L'humanité est la réunion des deux natures, le Dieu fait homme, l'infini descendu à la condition » finie, et l'esprit fini qui se souvient de son infinité. Elle est » l'enfant de la mère visible et du père invisible, de l'esprit » et de la nature ; elle est le thaumaturge, car, dans le cours » de l'histoire humaine, l'esprit maîtrise de plus en plus complétement la nature, au dedans comme au dehors de l'homme, » et celle-ci, en face de lui, descend au rôle de matière inerte » sur laquelle s'exerce son activité. L'humanité est l'impeccable ; car la marche de son développement est irréprochable ; la souillure ne s'attache jamais qu'à l'individu, elle » n'atteint pas l'espèce et son histoire. L'humanité est celui qui » meurt, ressuscite et monte au ciel ; car, pour elle, du rejet » de sa naturalité procède une vie spirituelle de plus en » plus haute, etc., etc... La liaison apparente de ce fond à la » personnalité d'un individu ne tient qu'aux raisons subjectives suivantes, savoir : 1° Que cet individu, par sa personnalité et ses destinées, fut l'occasion d'élever ce fond » jusqu'à la conscience universelle ; 2° l'intelligence du monde » ancien et du peuple dans tous les tems n'est capable de » concevoir l'humanité que sous la forme concrète d'un individu, etc., etc... De même que le Dieu de Platon forma le » monde en contemplant ses idées, ainsi la société chrétienne, » en traçant l'image de son Christ à l'occasion de la personnalité de Jésus, a eu en vue, à son insu, l'idée de l'humanité dans son rapport avec la divinité [1]. »

[1] Strauss, t. I.

Tel est l'ensemble de l'ouvrage de Strauss ; il nous reste maintenant à peser sa valeur historique. « La barque qui va » et vient sur le Rhin, dit M. Edgar Quinet, nous a ap- » porté de la contrée des songes assez d'ombres sans corps » auxquelles nous avons accordé le droit de cité. Avant de » les suivre dans leurs vides royaumes, il doit nous être « permis aujourd'hui d'examiner ces hôtes [1]. »

Nous nous proposons donc d'étudier et de faire connaître avec quelque étendue un certain nombre des écrits publiés en Allemagne et en France contre la *Vie de Jésus*. Nous commençons par trois écrits qui contiennent une application des principes de Strauss à trois personnages incontestablement historiques. Nous en prenons quelques extraits les plus curieux, dans l'ouvrage allemand de M. Zeller, publié à Zurich en 1837.

L'abbé F. Edouard.

[1] *Allemagne et Italie*, t. II, p. 142.

Traditions Bibliques.

GÉOGRAPHIE HISTORIQUE DE L'ARABIE,

OU

PREUVES PATRIARCHALES DE LA RELIGION RÉVÉLÉE[1].

(PREMIER ARTICLE.)

Importance des découvertes faites dans l'histoire du passé ; — elles ne peuvent être que providentielles. — Appréciation peu juste des découvertes égyptiennes, chinoises, mexicaines. — Importance réelle des découvertes dans les origines arabes. — Preuves nouvelles de la réalité de l'histoire antique. — Court aperçu sur la 1re colonisation de l'Arabie. — Marche de Chus et de ses enfans. — 2e émigration, celle de Jectan et de ses fils. — 3e colonisation, celle d'Ismaël. — 4e colonisation, celle du fils de Cétura. — 5e colonisation, les enfans de Sara. — Origine du mot Sarasins, ou enfans de Sara. — 6e source, les fils d'*Ad*, descendant de Sem. — Règles pour lire les écrivains orientaux. — Ptolémée justifié. — Sage emploi de l'étymologie.

S'il y a du vrai dans ce mot célèbre, que « tout ce qui fait » prédominer le passé, le lointain ou l'avenir, sur le présent, » augmente notre dignité d'êtres pensans, » à coup sûr, la génération où nous sommes n'a pas de médiocres titres à l'avancement intellectuel. Le passé a récemment beaucoup occupé l'attention : on s'est en particulier adonné avec ardeur à ces spéculations sublimes sur l'origine des peuples auxquelles, dans ces derniers tems, une ample matière a été fournie par les découvertes des voyageurs dans diverses parties du globe. L'Égypte et l'Étrurie dans l'ancien monde, et le Mexique et le Yucatan dans le nouveau, ont été contraints à faire entendre, du fond de leurs sépulcres dès longtems oubliés, des sons d'une mystérieuse importance, prélude peut-être à des annales claires et détaillées, mais, quoi qu'il en puisse être, assez significatifs

[1] Mémoire avec cartes, par le rév. Charles Forster, B. D. 2 vol. in-8°. Londres, 1843.

pour commander la sérieuse considération de ceux qui ont une légitime sympathie pour l'histoire de l'humanité. Il faut, en même tems, convenir que l'attention qui a été soulevée a été principalement plutôt celle d'une curiosité intellectuelle que d'un intérêt moral. Il est vrai que de pareils phénomènes doivent fournir matière à réflexion même au moins réfléchi : toutefois, la réflexion n'est souvent qu'un passe-tems, et peut être rabaissée à des fonctions à peine supérieures à celles de l'animal. Bien des gens examinent les antiquités du monde primitif avec le même esprit qui attire la foule, le dimanche, au *musée Indien* ou *Chinois :* le vermillon et l'albâtre, les images grotesques, les formes colossales des *Memnonium*, les monstres sculptés des Téocallis, les embarrassantes subtilités des hiéroglyphes eux-mêmes, deviennent des joujous pour l'esprit, qui, s'imaginant être utilement occupé, devient en réalité le jouet d'une complaisance vaine ; et ce qui montre le peu de profit qui en résulte, c'est ce passage si rapide d'une chose à une autre, de l'Egypte à l'Etrurie, de l'Etrurie à Palenque ou Uxmal.

Nous disons cela, néanmoins, sans la moindre pensée de décrier de tels objets de curiosité, quand ils sont vus avec le véritable esprit de la philosophie.

Nul esprit sensé, en effet, ne peut douter que la Providence a en vue quelque grand résultat dans le concours simultané de ces surprenantes découvertes ; et, par le progrès de développement de ces « *veterum primordia rerum*[1], » nous avons lieu d'attendre le complément de cette science encore à son berceau, l'histoire de la nature humaine. Cependant, l'étude même d'une nation particulière, si on la poursuit sans viser à des résultats plus étendus, restera souvent improfitable. Les antiquités de l'Egypte et de l'Amérique centrale démontrent la vérité d'un autre mot de notre grand moraliste (et l'auteur de l'ouvrage en question en a fait l'épigraphe d'une publication précédente), que « il y a deux objets de curiosité, le monde » chrétien et le monde mahométan; tout le reste peut être consi-

[1] Commencemens des choses antiques. *Virgile.*

» déré comme barbare. » En *Egypte*, nous voyons à la vérité les preuves d'une prospérité générale, d'un état de société minutieusement organisé, mais aussi non point profondément civilisé dans le sens exact du mot : car un état artificiel des mœurs ou de la politique peut être un indice de barbarie par la complication même de son système. Or, dans cette contrée extraordinaire, nous ne trouvons que des arts imparfaitement développés et demeurant stationnaires pendant des siècles ; dans le génie égyptien, il n'y avait rien de fécond ni d'expansif; l'industrie humaine se dépensait avec une étonnante diligence, pour des fins comparativement insignifiantes, pour d'inutiles tombes, pour l'adoration puérile de monstres informes, pour la conservation d'arides annales, qui valent à peine le travail de les déchiffrer, et qui, par le mélange d'impudentes faussetés, déjouent presque les recherches les plus sagaces [1]. Le parallèle si souvent établi entre l'ancienne Egypte et la Chine pourrait être démontré plus exact qu'on ne le suppose communément, si l'histoire et la littérature du premier de ces pays étaient pleinement connues. En *Chine*, comme le docteur Wall l'a montré amplement, il y a eu la même stupide stagnation d'arts imparfaits pendant des siècles, la même application d'un grossier système idéographique à des annales menteuses ainsi qu'à une littérature dont les seuls morceaux de mérite sont des emprunts évidents, quoique non avoués, aux sources classiques et européennes, tandis que ses productions indigènes sont fades et puériles au plus haut degré. Au *Mexique*, de même, ces monumens étonnans de l'industrie humaine, ces temples gigantesques qui, à distance, pourraient être regardés comme des témoignages d'une civilisation avancée, se trouvent, à un

[1] Nous n'avons pas besoin de dire que nous ne sommes nullement d'accord avec l'auteur anglais sur ce point. La découverte des véritables annales de l'Egypte serait d'un grand secours pour débrouiller les origines antiques. Ce que l'on découvre déjà de la civilisation et de la langue nous menera à l'explication peut-être de l'Assyrie et de la Chine. Nous disons la même chose des annales de la Chine, que nous croyons obscures, incompréhensibles peut-être, mais non menteuses. Un peu de patience, et on y découvrira plus de vérité qu'on ne le pense. A. B.

examen plus rapproché, servir aux horreurs de la plus sanglante superstition que le monde ait jamais connue. Et il y a lieu de soupçonner que si les histoires de ces pays barbares étaient pleinement connues, elles fourniraient peu de matière d'intérêt, excepté quand elles seraient liées avec les annales de l'antiquité sacrée ou classique [1]; elles présenteraient peu d'alimens aux plus nobles sympathies de notre nature, mais elles seraient de simples souvenirs d'une politique basse et de guerres cruelles. Mais encore, dans les travaux sur l'origine des nations du nouveau continent, les poursuites sont restées jusqu'ici sans effet. Il n'y a point de *traditions intéressantes* [2], unissant l'histoire sacrée et profane, d'une force suffisante pour supporter la construction d'aucune théorie probable : une spéculation est remplacée par une autre également plausible, de sorte que toutes deux sont neutralisées, ou également contradictoires à des faits collatéraux; de sorte que toutes deux sont à rejeter. Les analogies vagues et souples de langage, de mœurs, de traditions, sont successivement employées à supporter les théories les plus opposées; un moment, le but semble être tout près d'être atteint ; l'instant d'après, il disparaît de la vue; et la poursuite est aussi trompeuse, aussi variable, et aussi vaine, que celle d'un homme dans un rêve :

Ὡς ἐν ὀνείρῳ οὐ δύναται φεύγοντα διώκειν. (*Ili.* XXII, 199.)

Bien différentes sont les investigations du genre de celles auxquelles M. Forster nous invite. En contemplant ces anciennes nations de l'Orient dont l'origine et les établissements sont le sujet de la révélation, et dont l'histoire subséquente est clairement tracée par des recherches classiques, l'investigateur jouit du grand avantage d'avoir la vérité au point de départ comme

[1] Cela est vrai, et c'est dans ce sens que nous attendons beaucoup de choses des annales et égyptiennes chinoises. Les monumens et les annales mexicaines ont déjà apporté une large part de confirmation à l'antiquité sacrée et profane. A. B.

[2] L'auteur n'a donc pas lu les comparaisons faites par M. de Humboldt, qu'il est impossible de contester. Voir nos *Annales*, tome III, p. 407 ; IV, p. 19. VII, 387, X, 39.

un infaillible indicateur de la direction dans laquelle il doit procéder : et, dans sa marche ultérieure, la tendance à diverger en théories, si naturelle à un esprit incertain, est retenue par l'aspect de certains jalons qui, bien que peu nombreux et très-distancés, suffisent pour aider l'œil observateur à découvrir les limites moins apparentes, mais exactement définies de son parcours.

Mais, outre ces avantages dans la manière de chercher, si hautement appréciable pour l'arme de la vérité, pour le vrai philosophe, l'objet poursuivi a un intérêt profond et intrinsèque. Ainsi, l'*histoire d'Arabie* n'est pas un souvenir isolé : elle est indissolublement liée, depuis les premiers tems jusqu'aux derniers, avec l'enfance, l'adolescence et la maturité de l'homme. Soit comme conservatrice, pendant plusieurs siècles, d'une foi patriarchale, comme proche témoin et sœur du peuple élu, comme gardienne du commerce et de la navigation, comme colonisatrice probable de vastes contrées, comme rivale de la chrétienté dans les armes, et son institutrice dans les arts libéraux, soit comme propagatrice de cette mystérieuse hérésie qui asservit encore la moitié du monde civilisé, conquis par ses enfans, — sous chacun de ses différens aspects, l'Arabie présente un objet d'attention plus que suffisant à occuper les facultés les plus étendues.

Par suite de diverses causes, toutefois, et particulièrement de la jalousie si caractéristique (au moins dans les premiers tems) de la religion mahométane, le vaste territoire de ce peuple intéressant a été jusqu'ici comparativement inconnu aux Européens. Et l'histoire de sa colonisation a été vague, mal précisée, et contradictoire : il serait plus exact de dire qu'elle n'a jamais été systématiquement écrite. Cette tâche si difficile, M. Forster l'a poursuivie avec une diligence consommée, et, nous en avons la conviction, avec un succès pareil. Il a péremptoirement justifié la vérité des mentions géographiques tant sacrées que profanes, contenues dans l'Ecriture, et les a placées bien au-dessus des sophismes sceptiques qui, dans cette branche de connaissances, avaient été particulièrement

spécieux. Le service ainsi rendu au monde intellectuel, estimable en tout tems, est à notre avis spécialement avantageux de nos jours, où nous semblons être menacés d'un renouvellement du scepticisme sous une forme insidieuse : non plus, comme autrefois, produit de l'ignorance ou de l'irréligion, mais invention de ces esprits bien intentionnés, mais moroses, qui, craignant justement que de superbes présomptions d'évidence ne soient prises pour arbitre unique de la Vérité morale et religieuse, lui permettront à regret d'employer une portion secondaire, bien que juste et nécessaire, de ses efforts pour soutenir extérieurement et la morale et la religion. Outre cette antipathie prononcée à examiner des preuves religieuses, nous voyons, d'autre part, une malheureuse habitude d'esprit, engendrée par d'attrayans ouvrages d'historiens comme Niebuhr, et qui ne voit qu'avec défiance les traditions les plus uniformes du monde, à tel point qu'elle admettrait presque le dogme si hasardé de sir Robert Walpole, qu'*il n'y a point d'histoire vraie*. A quels résultats peuvent aboutir ces soupçons et ces doutes? il est impossible de le dire. Mais nous sommes persuadé que la Vérité, quoique forte intrinsèquement, doit toujours avoir à sa portée ses alliés légitimes; que l'accumulation de preuves ne peut jamais être un travail superflu; que la Providence, toujours économe, a remis les démonstrations des vérités religieuses et morales entre nos mains, sinon pour être employées comme les armes d'une guerre présente, au moins pour être mises en réserve contre des agressions éventuelles.

C'est évidemment sous la forte conviction de l'importance de ces sentimens, que M. Forster a élevé son œuvre. Sa manière d'argumenter tant en général qu'en particulier est également originale; mais l'écrivain ne se contente pas de produire un effet brillant : il renforce sa ligne de raisonnement, pour me servir de sa propre expression, par une triple ou plutôt par une multiple corde, ayant recours, dans chaque exemple avantageux, au témoignage de l'Ecriture, de l'antiquité classique, de la tradition locale, de la science moderne, aux analogies de langage, aux ressources de l'étymologie, et à d'autres argu-

mens indirects. Son raisonnement peut paraître redondant à un homme superficiel ; mais l'ami de la vérité le trouvera complet, définitif, convenable à un tel sujet. En établissant, par une plénitude d'évidence, à la fois démonstrative et analogique, ces faits profondément féconds relatifs à l'origine d'une portion si influente de la race humaine, — nation de tout un continent, plutôt que tribus d'une nation,— il a peut-être écrit le premier chapitre de l'histoire de la colonisation du monde, son plan fournissant un modèle pour de futurs travaux qui peuvent employer utilement la patiente industrie de plusieurs doctes existences.

La nature même de ce traité, qui consiste en une succession de raisonnemens serrés, ne se prête qu'à un imparfait et incomplet examen dans les limites d'une *Revue*. Nous nous contenterons, en conséquence, de présenter un court aperçu de la colonisation de l'Arabie, et quelques observations sur certaines parties les plus remarquables de l'ouvrage.

La population de l'Arabie, comme le savent tous ceux qui ont quelque teinture d'histoire, se compose non d'une, mais de diverses races, qui émigrèrent à cinq périodes successives, ou six, selon la tradition arabe. La première immigration eut lieu avant la confusion des langues, sous *Chus,* fils de *Cham*, avec ses deux fils et cinq petits-fils. Selon une tradition uniforme, la colonisation de cette souche primitive commença à la pointe du golfe Persique.

La colonisation devait naturellement commencer dans le voisinage de la Mésopotamie, d'où les descendans de Noé émigrèrent originairement, ou dans les parties de l'Arabie avoisinant l'Euphrate et le golfe Persique ; mais, l'émigration une fois commencée, les colons, dans les progrès d'un établissement non interrompu et sans opposition, ne devaient pas moins choisir naturellement, à mesure qu'ils avançaient dans la péninsule, les districts les plus fertiles ou les sites les plus avantageux, — motifs de choix, on peut l'affirmer sans crainte, communs à tous les nouveaux colonisans, dans tous les pays et âges du monde. Ce point étant pris comme assuré, le caractère physique de l'Arabie, qui doit toujours avoir suggéré ou plutôt forcé un choix de situation convenable, devient, avec un haut degré de probabilité, notre guide pour tracer, antécédemment à toute preuve, la marche

de colonisation que suivront vraisemblablement les fils de *Chus* et leurs propres descendans immédiats; car toutes les descriptions, soit anciennes, soit modernes, de la péninsule Arabique, s'accordent à représenter le pays comme un vaste désert, entouré d'une ceinture de districts montagneux et fertiles, — cette ceinture de montagnes, à son tour, étant environnée sur trois côtés par un circuit de côtes encore plus vaste, et faisant face en autant de directions à des terres riches, larges et accessibles au commerce [1].

Partant de ce point, *Chus* et ses enfans formèrent leurs établissemens en des lieux où leurs noms laissent encore des traces, le long du golfe Arabique, occupant le district appelé aujourd'hui *Bahrein,* et de là s'avançant vers l'*Oman* et le long de la partie nord-est de l'*Hadramaut*, à la base de la péninsule arabe. Ces territoires, par cela même qu'ils offrent de très-fréquentes et continuelles traces de leurs premiers possesseurs, semblent avoir été les lieux-forts de la race. Quoiqu'il reste encore des preuves considérables de leur établissement dans l'*Yemen,* et sur les bords méridionaux de l'*Hedjaz*, et quelques indices plus faibles de leur nom jusqu'à la pointe du golfe d'*Akaba,* il ne paraît pas qu'ils aient jamais occupé la portion centrale du pays.

La 2e immigration fut celle de *Jectan*, quatrième descendant de *Sem,* et frère de *Phaleg*, au tems duquel « la terre fut divisée, » c'est-à-dire que la dispersion générale eut lieu par suite de la confusion des langues. Qu'il y ait eu des émigrations partielles depuis l'habitation primitive après le déluge et avant la dispersion de Babel, cela est évident non-seulement par l'exemple de Chus, mais encore par les témoignages présomptifs que fournit l'histoire générale. Les établissemens de *Jectan* se trouvent avoir été faits précisément dans les localités où *à priori* le raisonnement nous aurait induits à les chercher.

Cette distribution des tribus aborigènes *chusites* détermine nécessairement, avant toute autre preuve, la direction, au moins dans le premier cas, des établissemens postérieurs de *Jectan*. Les familles *jectanites,* trouvant les côtes déjà occupées, devaient naturellement chercher des demeures et des pâturages dans l'intérieur. Des grands déserts du nord (formés, ce

[1] Vol. I, p. 16.

semble, pour être le berceau ou refuge primitif des tribus *arabes bédouines* encore à leur état d'enfance), nous pourrions avec assurance calculer, *à priori*, leur graduelle extension vers les terres du sud, dont les collines boisées et les fertiles vallons devaient certainement, avec le tems, inviter à d'autres excursions leurs forces développées, jusqu'à ce que, par suite des événemens, les tribus de *Jectan* eussent fondé des colonies et des royaumes en subjuguant ou en expulsant leurs prédécesseurs *chusites*. Telle, suivant toutes les probabilités antécédentes, et suivant toute analogie historique connue, telle était la marche qui vraisemblablement devait être suivie [1].

Les faits ici confirment pleinement la supposition. Les chefs-lieux des *Jectanites* sont démontrés, par des traces claires encore existantes des noms de *Jectan* et de ses fils, avoir été situés dans la partie centrale de l'Arabie, dans le *Nedj;* leurs établissemens s'étendant vers l'*Hadramaut* et l'*Yemen,* — où les puissans *Hamyarites* gardèrent le nom d'*Hamyar*, petit-fils de *Jectan*, — et leur limite septentrionale étant le mont *Zamès*. Ils poussèrent aussi leurs branches dans l'*Oman,* où ils supplantèrent tout à fait les *Chusites*. Dans cette partie de ses recherches, M. Forster a jeté une remarquable lumière sur la délimitation de leurs frontières indiquée dans l'Écriture : « Et leur habitation étant depuis Messa en venant à Sephar, montagne de « l'orient [2]. »

La situation de ces deux montagnes, de la première en particulier, a été pour les géographes le sujet des plus vagues conjectures. Heureusement Bochart prouve que le *Sephar* était identique avec la chaîne des montagnes du coin sud-ouest de l'Arabie, le mont *Climax* de Ptolémée : décision justifiée par le témoignage que rend ce dernier géographe à l'existence d'un peuple nommé *Sepharites,* dans ce district, et par le fait que le nom de *Sabbar* se retrouve encore là de nos jours. Dans cette même localité habite une des tribus de la grande famille de *Beni-Kahtans,* dont la tradition immémoriale s'identifie avec les

[1] Vol. I, p. 96.
[2] *Genèse*, x, 30.

Jectanites, car selon le génie des langues orientales, le I ou J peut être supprimé au commencement du mot.

M. Forster suppose avec justesse que le mont *Messa* doit naturellement se rencontrer dans une direction contraire au mont *Sebbar* ou *Sephar,* c'est-à-dire vers le nord-est. Or, au nord-est du mont *Sebbar*, se trouve une colline qui est actuellement la limite la plus septentrionale des tribus *Beni-Kahtans*, au sud desquelles précisément se présente une puissante division de cette race, identique en situation avec les *Catanitæ* de Ptolémée ; ce qui correspond exactement au mont *Messa* de l'Écriture, comme limite des fils de *Jectan*. C'est une chose remarquable que, au voisinage immédiat de cette chaîne de montagnes, tout au nord, Ptolémée place les *Masæmanes* (manifestement tribu ismaélite de *Mishma* ou *Masma*), dont il semblerait que le mont *Messa* tire son nom, tandis que son nom classique de *Zamès* lui vient des *Masæmanes :* conjecture confirmée par l'existence de la tribu des *Beni-Shaman* dans ces mêmes parages. Nous différons toutefois de M. Forster, qui considère le nom classique, dans cet exemple, comme un anagramme de celui de l'écriture. Quoique pleinement convaincus de la prédominance de l'anagramme dans la dénomination orientale, nous pensons que les deux dénominations sont simplement prises des deux parties du même mot : celui de l'écriture, de la première partie ; et le classique, de la dernière. Nous ne pouvons que remarquer en passant sa méthode très-ingénieuse d'établir un point contesté de l'ancienne géographie qu'il corrobore par les preuves abondantes résultant de la comparaison des noms classiques et arabiques des tribus environnantes.

La 3e colonisation de l'Arabie fut par *Ismaël*, l'enfant de la prophétie, dont les descendans puissans et au loin répandus ont eu l'accomplissement de la promesse divine qu'il serait père *d'une grande nation :* nation connue indistinctement sous les désignations d'*Ismaélites, Agarènes*, et *Madianites ;* ses douze fils étant les auteurs de douze grandes tribus dont l'existence est également attestée par l'antiquité juive et classique, et dont les noms se retrouvent encore à travers la péninsule. Les deux

principaux étaient les *Nabathéens* ou fils de *Nebaioth*, et les *Kédarites*; ces derniers, reconnus comme les auteurs des *Koreish* ou famille de *Mahomet*, et des califes arabes qui occupèrent le siége de leurs ancêtres. Prenant leur point de départ dans le désert de *Sin* et la péninsule du *Sinaï*, ils s'étendirent à travers l'isthme de l'Arabie vers l'*Euphrate*, envahissant les établissemens des *Chusites* d'*Hévila* dans le *Bahrein*, le long des côtes supérieures et moyennes du *golfe Persique*, et réalisant ainsi à la lettre la délimitation de l'Écriture : « Et il habita depuis *Hévila* jusqu'à *Sur*, qui regarde l'Égypte quand on vient » en *Assur* [1]. » — Ils occupèrent aussi le côté occidental du *golfe Arabique* jusqu'aux limites de l'*Yemen*, et la portion de l'*Arabie Déserte* au nord du mont *Zamès*. Mais, quoique les parties nord de l'Arabie fussent les établissemens particuliers de cette vaste et puissante famille, des traces considérables de leur colonisation se rencontrent au sud, tout à la fois dans l'*Oman* et dans le quartier opposé, l'*Arabie Heureuse*.

L'auteur montre victorieusement que le nom d'*Agarites* était la désignation reconnue des enfans d'Ismaël :

Par l'abandon d'*Agar* et de son fils, bien qu'en obéissance à la recommandation divine, *Abraham* avait clairement perdu tous ses droits comme père. *Agar*, en vertu de cet acte, devint, par le fait, le seul père d'*Ismaël* et la mère légitime de sa future postérité. Il semble donc que c'est par une juste conséquence et une anticipation naturelle, que la race d'*Ismaël* devait, entre autres appellations nationales, conserver et perpétuer le nom et le souvenir de sa mère [2].

Aussi, voyons-nous que le nom d'*Agar* prévaut dans tous les quartiers des territoires *ismaélitiques*. Le mont *Sinaï*, au tems de saint Paul, était appelé *Agar* [3], comme il l'est encore chez les Arabes présentement ; et les témoignages, à la fois sacrés, classiques et arabiques, comme M. Forster le dé-

[1] *Genèse*, xxv, 18.

[2] Vol. I, p. 181.

[3] L'auteur anglais se trompe ici : saint Paul ne dit pas que le *mont Sina s'appelait Agar*; il dit seulement que la première alliance figurée par Agar fut établie sur le mont Sina. *Galates*, IV, 24.

montre par des preuves accumulées, font identiques les *enfans d'Agar*, comme ils sont appelés dans le Ier livre des *Chroniques*[1], avec les *Agræi*, *Gerræi* et les *Aragitæ* de Ptolémée et de Pline; identique aussi est l'un de leurs principaux lieux avec la ville de *Hedjram* dans l'Arabie Heureuse, la classique *Agarena* (le *G* dur du grec et de l'hébreu était représenté en arabe par le *G* doux ou *Dj*); et la rencontre de ces diverses modifications du même mot a lieu invariablement dans les contrées des tribus ismaélites.

A cette vérification se rattache la découverte de l'origine réelle de la désignation classique d'*Arabie Pétrée*, demeure principale des *Ismaélites* :

La capitale et le royaume des *Nabathéens* étaient connus aux Grecs et aux Romains sous les noms familiers de *Pétra* et *Arabie Pétrée*, et on a généralement supposé dans le monde savant que ces dénominations dérivent du caractère *pierreux* de la contrée; mais, quoique applicable au site de la métropole nabathéenne, le nom classique a peu de justesse si on l'étend aux districts environnans de la *Nabathène*. En se reportant à l'original arabique, on arrive à une explication bien différente, savoir que *Pétra* et *Arabie Pétrée* sont simplement des noms fautifs dus à une erreur bien naturelle et qui se comprend aisément de la part des Grecs de Syrie, qui essayèrent, sans y prendre garde, de traduire le *nom propre*. *Agar*, avec l'initiale (*hh*) en arabe, signifie *roche* ou *pierre;* mais *Agar*, avec l'initiale (*h*) (et tel est presque toujours le mot employé par les Arabes comme désignation de lieu), est le nom de la mère des tribus ismaélites. ......Il semble y avoir tout sujet de s'autoriser à croire que *Pétra* et *Arabie Pétrée* sont de fautives translations, restées classiques, du nom propre d'*Agar*[2].

La 4e *colonisation* se fit par une seconde tige d'Abraham, les enfans qu'il eut de *Cétura*. Ceux-ci furent entremêlés avec leurs frères les *Ismaélites*, leurs habitations étant principalement dans l'*isthme* de la péninsule, avec des établissemens partiels dans l'*Yemen* et sur le *golfe Persique*. Leur plus remarquable tribu fut celle des *Madianites*, dont la grandeur fut

[1] I *Paralipomènes*, v, 10.
[2] Vol. I, p. 237.

telle que leur nom fut souvent adopté comme une désignation commune aussi aux *Ismaélites*. Les noms *Suha* et de *Saba* se rattachent au livre de *Job*, étant deux tribus de son voisinage sur les confins de la *Chaldée*; la première, celle à laquelle appartenait *Baldad* le Suhite; la dernière, les *Sabéens*, ou horde de bédouins brigands, dont les incursions sont mentionnées dans le 1er chapitre de cet antique poëme. Les enfans de *Cétura*, aussi bien que ceux d'*Agar* et de *Sara* (comme nous l'allons montrer), portèrent le nom de leur mère comme désignation générique. M. Forster a retrouvé le nom de *Cétura* ou *Kétura* dans le *Katara* de Ptolémée, les *Katarœi* de Pline, et le *Katura* de d'Anville, parmi les établissemens des *Agarènes* sur le golfe Persique.

Le 5e *établissement* fut celui d'*Esaü*, dont les descendans, sous les noms d'*Edomites* et *Sarasins*, ou *enfants de Sara*, occupèrent les territoires contigus à la Terre sainte, et furent les voisins les plus septentrionaux des *Agarènes*. De cette nation puissante la plus remarquable tribu fut celle des *Amalécites*, désignation générique sous laquelle se rangent plusieurs des tribus circonvoisines du même parentage. Une de celles-ci, les enfans d'*Omar*, fuyant devant la guerre d'extermination divinement ordonnée, firent leurs établissemens définitifs dans l'*Arabie Heureuse*, où le nom de leur père s'est conservé dans celui de la fameuse nation des *Homérites*.

L'une des *vexatæ quæstiones* de l'histoire orientale est l'origine du mot *Sarasins*. Sa dérivation populaire du nom de *Sara* a été condamnée par plusieurs écrivains, spécialement par le savant Pococke, par Gibbon, et par Assemani, mais sur des raisons réellement insuffisantes. L'objection d'Assemani, que la dérivation propre de *Sarah* n'est point *Sarasin* mais *Sarœen* ou *Sarite*, est atteinte premièrement par le fait si simple pour des orientalistes, que *h* s'échange continuellement avec *ch* ou *k* (comme Jera*ch* pour Jera*h*, *Kh*aulan pour *H*aulan) et secondement par l'identification de la *Saraca* de Ptolémée avec ses *Saritæ*. La remarque de Gibbon, que, à l'époque de Ptolémée, les *Sarasins* étaient une obscure tribu sur les confins de l'E-

gypte, n'a point de fondement. Il y avait trois établissemens de *Sarasins*, comme il appert d'après Ptolémée et Etienne, un à la pointe du *golfe Arabique*, l'autre dans l'*Arabie Pétrée*, et un troisième dans l'*Yemen* :

Et ainsi *l'obscure tribu sur les contrées de l'Egypte* de M. Gibbon devient dans Ptolémée une nation florissante et répandue au loin, occupant des établissemens tout à la fois au centre et dans les coins nord-ouest et sud-ouest de la péninsule Arabique! En voilà assez pour l'exactitude géographique tant vantée de l'historien de l'empire romain [1].

Mais quant à la dérivation du nom des *Sarasins*, M. Forster s'applique à en faire une démonstration fort étendue d'après les faits suivans : 1° les parties centrales du nord *de l'Arabie* où Ptolémée avait placé les *Sarasins*, étaient connues familièrement aux juifs du 1er siècle sous le titre de *Montagne de Sara*, comme il appert d'un passage du 1er livre des *Machabées* [2]; 2° l'*Idumée*, en vertu de la même autorité, était regardée comme identique avec ce même nom ; 3° la *Saracena* de Ptolémée est la terre d'*Amalec* de l'Ecriture, c'est-à-dire des descendans d'*Esaü*; 4° leurs frontières coïncident ; 5° les noms des *fils d'Esaü* sont lisiblement inscrits sur toute cette étendue de pays ; 6° les *Sarasins* du tems de Mahomet étaient connus aux Grecs comme *Amalécites* ; 7° le *Saracæ* et le *Saritæ* de Ptolémée, les noms modernes *Al Saruat*, et *Ayel Sarah* (le peuple de *Sara*), appartiennent tous au même district de l'*Yemen*.

Telle est l'esquisse de son puissant argument, qui mettra pour toujours cette question au repos, établissant par une preuve démonstrative la belle analogie qui existe entre les *trois races abrahamiques* d'Arabie, dans leurs désignations génériques, chacune dérivée d'une femme leur aïeule.

Il reste à mentionner brièvement une 6e *source de colonisation*, qui, il est vrai, ne s'appuie d'aucune preuve sacrée ou classique,

[1] Vol. II, p. 14.

[2] Nous n'avons pu retrouver ce passage dans les *Machabées* ni dans l'Écriture.

la race ayant disparu à une époque très-ancienne. De solides et uniformes traditions des Arabes mentionnent cependant une colonie qui s'établit dans l'*Oman* après la confusion des langues, la fameuse tribu d'*Ad*, fils d'*Aws* ou *Uz*, fils d'*Aram*, fils de *Sem*; et de cette tribu, M. Forster pense en avoir découvert une trace sur la côte de l'*Yemen*, ainsi que nous en parlerons en son lieu.

(*Traduit du n°* 148, *octobre* 1844 *du* QUARTERLY REVIEW.)



Polémique Catholique.

EXAMEN CRITIQUE
DES
REPROCHES FAITS A LA PHILOSOPHIE DU CLERGÉ,
par M. Saisset et les rationalistes.

Par le travail inséré dans notre dernier cahier sur la théorie philosophique de M. l'abbé Maret, nous avons assez fait connaître que nous ne croyons pas que tout soit parfaitement coordonné et défini dans la philosophie du clergé. Cet enseignement comprenant les preuves diverses que l'esprit humain peut donner des vérités divines définies, fixées par l'Eglise, et aussi l'enseignement de celles qui n'ont pas été définies, est essentiellement la partie mobile, variable de la croyance catholique. C'est là qu'il peut y avoir progrès ou déchéance, selon que l'homme, l'écrivain qui l'expose a l'esprit plus ou moins élevé, plus ou moins sûr, connaît mieux, saisit mieux la portée des principes, des paroles qu'il s'efforce d'établir ou de développer. Dans ce sens donc, on peut sans crainte blâmer çà et là quelques parties de l'enseignement du clergé ; quand la guerre est faite courtoisement, loyalement, avec le désir sincère de trouver la vérité, le clergé ne s'en formalisera jamais. Nous avons usé nous-même largement de cette permission dans notre article sur la théorie de M. l'abbé Maret et de M. l'abbé Noget, et nous espérons bien qu'aucun de ces écrivains honorables ne s'en sera formalisé.

Nous ne sommes donc pas étonné de voir M. Saisset critiquer quelques points isolés de la philosophie du clergé ; mais nous croyons qu'il se trompe dans le jugement général qu'il a porté de cette philosophie, dans un travail spécial sur cette question inséré dans la *Revue des deux mondes* de l'an dernier [1],

[1] Voir l'article intitulé : *De la philosophie du clergé,* dans le cahier du 1er mai 1844, t. VI, p. 440.

et c'est ce que nous nous proposons de montrer dans le présent travail.

Et si quelqu'un de ses amis ou des nôtres nous demandait pourquoi c'est à lui particulièrement que nous nous adressons parmi le grand nombre de rationalistes qui attaquent le clergé, nous lui répondrions que nous avons deux motifs d'en agir ainsi : le premier, c'est que, malgré la manière un peu sans-façon dont il traite plus d'une fois les écrivains honorables de la cause catholique, cependant nous croyons qu'il cherche la vérité de bonne foi, que, plus que la plupart de ses amis, il a vu la vérité du christianisme, et compris son influence, sa nécessité même pour conserver la vérité et la propager parmi les hommes. Dans les articles où nous avons parlé de lui, nous en avons donné plusieurs exemples [1], et, quoi qu'en aient pu dire M. Michelet et d'autres adversaires, ses paroles sortent de son âme, et ne sont ni commandées ni *payées*. Nous le répétons, le christianisme, l'Eglise aiment à conférer avec de tels adversaires, ils aiment à leur exposer ouvertement et sans détour quelles sont les preuves de la foi, à leur communiquer tout ce qu'ils ont de science divine et humaine, prêts à recevoir celle que de tels adversaires ont pu acquérir eux-mêmes.

En second lieu, M. Saisset, par sa position de professeur à l'école normale, au collége Henri IV, par son active co-opération à la *Revue des deux mondes*, lue par tous les esprits graves, théoriques et philosophiques de notre époque, par sa parole plus claire, plus saisissante que celle de M. Cousin, exprime mieux l'état actuel du rationalisme, est plus dangereux que la plupart des autres, et jette, nous le savons, la confusion et le trouble dans plus d'un esprit, hésitant et doutant, comme sont tous ceux qui sortent d'un cours de philosophie.

Nous sommes donc naturellement porté à désirer de nous entendre avec lui, et pour y parvenir, nous chercherons à réduire toutes ses attaques contre la philosophie du clergé à

[1] Voir dans le n° 62 l'article : *Réaction anti-voltairienne*, et dans le n° 63, la *Réponse à la critique* qu'il a faite de l'*ouvrage de Mgr de Paris*, ci-dessus, p. 85 et 208.

certains points généraux que nous essayerons d'éclaircir selon nos forces.

1. L'Eglise condamne-t-elle toute philosophie à l'impiété et à l'extravagance? — Que faut-il entendre par rationalisme? — L'Eglise supprime-t-elle les droits de la raison?

A entendre M. Saisset, non-seulement quelques philosophes parmi le clergé, « mais l'*Eglise elle-même* condamnerait toute » philosophie, voudrait anéantir la raison. » Nous avons déjà prouvé plusieurs fois que telle n'est pas la volonté de l'Eglise; l'Eglise, en maintenant la liberté de l'homme, son activité, la moralité de ses actions, soutient assez bien, contre tous les fatalistes et tous les panthéistes, que l'homme possède un principe d'action propre, que c'est lui et non un autre qui agit, raisonne, se détermine. Mais l'Eglise se refuse à admettre que l'homme *se soit formé lui-même*, que sa raison soit une *incarnation du Verbe*, c'est-à-dire qu'il *soit Dieu*, comme le soutiennent en propres termes M. Cousin, et implicitement tous les rationalistes.

Pour nous, avec Mgr de Paris et tous les apologistes pour le fond, nous soutenons que la raison de l'homme n'a pas pu *inventer* Dieu et ses perfections; que ce n'est pas elle qui a fait les rapports qui unissent la créature au Créateur; c'est-à-dire que l'homme ne s'est pas inventé pour lui-même ce qu'il doit croire et ce qu'il doit faire. A part ces deux points, nous laissons à la raison toutes ses forces, toutes ses prérogatives. Bien loin de diminuer ses qualités, nous les rendons plus sûres et plus certaines.

« Mais, dit M. Saisset, qu'on s'explique donc clairement et » sans réticence. Qu'appelle-t-on le *rationalisme?* Entend-on » par là une certaine espèce particulière de philosophie qui con» sisterait à prendre *la raison et la raison seule pour guide?* » Mais, en vérité, il n'y a pas une autre philosophie que *celle-là*. » Le *développement libre de la raison*, voilà la philosophie; elle » est cela, ou elle n'est pas. La *liberté de la pensée* ne constitue » pas seulement un des caractères, un des droits de la philoso» phie, c'est son *essence*, c'est son *être*. » (P. 445.)

M. Saisset nous paraît confondre ici des choses bien distinctes

et entremêler ainsi le vrai et le faux, d'une manière d'autant plus fâcheuse qu'il semble demander pour la raison des droits qu'il avoue lui-même ne pas lui appartenir, et accuser l'Eglise de lui refuser ce qu'elle lui accorde en effet. Essayons de rendre toutes ces notions un peu plus précises.

Et d'abord, en disant que l'homme doit prendre sa raison et sa raison seule *pour guide*, veut-il dire que l'homme ne marche qu'à l'aide de la lumière qui est en lui, de quelque manière qu'elle y soit venue, et quelle que soit la rectitude de cette lumière? Il ne dit là qu'une chose bien commune : aucun autre homme n'a en effet le droit d'imposer à un autre sa raison à soi. C'est la thèse même que nous soutenons contre les philosophes, qui, d'une part, soutiennent que toutes les raisons sont indépendantes et divines, et, de l'autre, veulent créer des dogmes et des règles de morale obligatoires pour les autres individus.

La question ni la difficulté ne sont pas là. La véritable et seule difficulté est de savoir si la lumière qui est dans l'homme lui est inhérente, provient de lui-même; s'il suffit à l'homme de voir une lumière en lui pour que cette lumière soit bonne, soit divine; il s'agit de savoir si chaque individu trouve sa règle de croyance et de conduite en soi, ou s'il doit se conformer à une règle extérieure venue non de l'homme, mais de Dieu; c'est-à-dire qu'il s'agit de savoir si la *raison est une incarnation du Verbe,* si elle est le *Dieu de ce monde,* comme le dit M. Cousin. Voilà ce que l'Eglise refuse d'accorder, voilà le point de la question, sur lequel nous prions M. Saisset de s'expliquer.

Il s'agit donc, pour nous résumer, non de savoir si l'homme doit prendre sa raison pour guide, mais de savoir comment lui vient cette raison, sur quoi elle doit être basée pour être solide, à quels signes on peut reconnaître qu'elle est un guide sûr, une règle divine.

Pour nous, nous disons que l'homme ne se crée pas sa croyance et sa règle; que ce sont là des choses que Dieu lui a imposées; et afin que cette règle fût uniforme, obligatoire, et que l'homme pût savoir quand il se trompe ou quand il ne se trompe pas, Dieu n'a pas mis cette regle dans le cœur de

l'homme, mais dans une loi, dans une règle extérieure, comme sont toutes les lois humaines; c'est la seule manière *naturelle* d'imposer, de promulguer, de rendre obligatoire une loi. « Il a « fallu, comme dit Mgr de Paris, que cette loi n'émanât pas de « l'homme lui-même. »

Cela posé, pour la recherche, la discussion, l'acceptation de cette loi, chaque homme devra bien user de sa raison, la prendre pour guide; ce qui revient à dire, devra bien agir lui-même, penser lui-même, rechercher lui-même, se déterminer lui-même; or, qui jamais a pu sérieusement nier ces choses? Mais il ne devra pas rechercher en lui-même et seulement en lui-même cette vérité, cette loi, mais la rechercher hors de lui. Les philosophes ferment leurs yeux au monde, se mettent hors de la société, s'isolent des autres hommes, et cherchent en eux. Or, dans cette recherche, ils ne trouveront qu'eux-mêmes, ou plutôt il est évident qu'ils ne s'isoleront jamais complétement, et qu'ils trouveront toujours en eux-mêmes les élémens religieux et moraux que la société, que l'instruction y ont déjà mis. Ils examineront, et sous une face et sous une autre, ces élémens, nieront celui-ci, accepteront celui-là, prendront une dose de l'un, une dose de l'autre, puis donneront leur assentiment à tel ou tel de ces mélanges; mais ils n'auront pas créé ces élémens, mais surtout ils n'auront jamais qu'un *composé* humain, qu'un *symbole* humain variable pour chaque individu, sans origine, sans base divine pour eux-mêmes, sans autorité pour les autres, sans aucune sanction de récompense ou de peine, religion sans culte, sans sacrifice, sans autel, sans communion. Voilà forcément et inévitablement ce qui s'ensuivra de cette méthode.

Ceci, comme on le voit, ne touche pas à la question de savoir *si l'homme est libre, et s'il doit prendre sa raison pour guide;* il s'agit de savoir si la loi qui doit être acceptée par sa raison est en lui ou hors de lui, si elle a été posée, promulguée, sanctionnée par Dieu ou par l'homme; il s'agit, nous le répétons encore, de savoir si l'*homme est Dieu;* il s'agit de la *loi en elle-même*, et non du sujet qui la cherche et qui la trouve. La

méthode de la recherche est multiple, selon la force et la capacité de chaque individu; mais la loi est une et ne peut être autrement.

M. Saisset demande encore si par *rationalisme* on entend tout *système de philosophie contraire à la révélation*, et déclare ne vouloir *rien admettre au monde que sur la foi de l'évidence et de la raison;* et qu'ainsi la philosophie ne saurait prendre *d'avance l'engagement d'admettre tout ce qui est révélé* (p. 446). Il nous semble qu'il est facile ici d'ôter ses scrupules et de nous entendre avec lui. Il est clair que l'homme ne peut prendre à l'avance l'obligation d'adopter telle ou telle religion. Les religions doivent donner leurs preuves, et pour se faire admettre, faire voir qu'elles sont révélées de Dieu. La philosophie peut et doit rechercher ces preuves, mais elle ne renonce à aucune de ses prérogatives, à aucun de ses droits, en prenant l'engagement d'admettre ce qui est *révélé de Dieu.* Comme Dieu, d'après M. Cousin et M. Saisset, et tout le monde, est la *vérité absolue,* ou plutôt est la *vérité même,* comme disent les chrétiens, en réalité, c'est seulement prendre l'obligation de suivre *l'évidence et la raison*, en tant que ces deux dernières représentent la *vérité.*

C'est aussi ce que l'Eglise nous indique parfaitement. Voyez ce qu'elle a toujours fait. Elle a toléré toutes les voies ouvertes et suivies par la raison humaine pour la recherche de la loi, de la vérité de Dieu. Elle n'en a repoussé aucune d'une manière absolue. Elle a toléré l'espèce de platonisme de quelques pères et de quelques écrivains plus modernes, l'aristotélicisme mitigé du moyen âge, le cartésianisme, retenu dans ses justes bornes; elle a toléré tout ce que les différentes philosophies ont trouvé de bon, la démonstration de l'existence de Dieu par ses œuvres ou par l'être nécessaire, la démonstration de l'immatérialité de l'âme par son essence; elle accepte l'autorité du sens intime, des sens, du témoignage des hommes, des argumens ontologiques et psychologiques; elle acceptera l'opinion de M. Saisset, qui dit que l'âme humaine a l'*instinct du bien, du beau, de l'infini;* elle acceptera tout, tout, excepté que la raison

est une *incarnation du Verbe,* comme le dit M. Cousin, ou une *portion,* ou une *émanation* de Dieu, comme le disent les humanitaires, ou un *écoulement de la lumière* de Dieu, comme le dit M. l'abbé Maret, parce qu'elle ne veut pas reconnaître que *la raison soit le Dieu de ce monde*, avec M. Cousin et l'école éclectique.

Que M. Saisset s'explique, lui aussi, clairement et sans réticence : veut-il ou ne veut-il pas que la raison soit le *Dieu personnel de ce monde*...? Mais alors, qu'il l'adore dans chaque individu, qu'il cesse de vouloir instruire, blâmer, condamner autrui ; car on n'instruit pas, on ne blâme pas, on ne condamne pas *un Dieu;* et surtout qu'il laisse en paix M. Michelet, et qu'il se prosterne devant cette parole du professeur : « J'ai tout contrôlé » devant le juge intérieur que je porte en moi [1]. »

2. Si le clergé est et doit être cartésien.

M. Saisset, qui ailleurs a trouvé bien des choses à redire à Descartes, se proclame ici tout à fait cartésien, et reproche au clergé de ne pas suivre aveuglément les doctrines de ce philosophe. Il s'étonne d'une semblable hardiesse, et dit : « Ce grand » homme ne serait-il point, par hasard, aux yeux du clergé, un » *vrai philosophe,* et le père de la *vraie philosophie?* » (p. 445.) — Le clergé répond hardiment à M. Saisset que les catholiques ont trop bonne opinion de l'esprit humain, vénèrent trop l'humanité qui a précédé l'époque de Descartes, ont surtout trop haute opinion de la bonté et de la libéralité de Dieu, pour croire que la voie de la vérité, c'est-à-dire la *vraie philosophie* ait été cachée aux hommes jusqu'à la venue du philosophe tourangeau. Comment M. Saisset et tous les cartésiens ne voient-ils pas qu'en faisant dater la vraie philosophie du 10 novembre 1619, jour où Descartes prétendit avoir eu *une révélation directe de sa méthode* [2], ils condamnent le genre humain tout entier, ils sacrifient l'humanité à un seul homme, ils font le plus grand ou-

[1] *Du Prêtre, de la Femme,* etc., p. XVI de la *Préface.*

[2] Voir notre cahier de mars, où nous donnons, d'après Descartes lui-même, toutes les circonstances et les détails de cette curieuse révélation, ci-dessus, p. 128.

trage à cette même raison humaine qu'ils déclarent cependant vouloir prendre pour leur seul guide? En effet, si la raison n'est bonne à suivre que depuis que Descartes lui a tracé des règles, et seulement d'après ces règles, il s'ensuit qu'en elle-même et par elle-même, elle ne peut marcher et nous guider ; il s'ensuit qu'avant lui on ne devait pas la prendre pour guide. Ce sont là des exagérations qu'il est impossible au clergé catholique d'admettre. Et nous nous étonnons même que les rationalistes nous le proposent, car suivre forcément la raison d'un autre, n'est-ce pas renoncer à la sienne?

L'erreur sur tout cela provient de ce que l'on attribue à Descartes plus qu'il n'a inventé ; on lui attribue ce qui fait une partie essentielle des priviléges de l'humanité, ce dont elle n'a jamais cessé de se servir.

En effet, ces grandes maximes : *Ne recevoir pour vrai que ce que l'on aura reconnu être tel ; ne donner son assentiment qu'à l'évidence et à la raison*, Descartes les a-t-il vraiment inventées? En allant au fond des choses, ne peut-on pas dire plutôt que jamais la raison humaine n'a suivi d'autre guide? Mais, nous dit-on, Descartes *a inventé le doute méthodique*, et par là a affranchi l'esprit humain ; comme si le doute en général, c'est-à-dire la suspension de l'esprit à l'égard des choses qui ne sont pas claires, n'était pas un de ces principes généraux de la raison, dont elle a toujours usé. Fort avant Descartes, Aristote l'avait posé comme principe de toute recherche, de toute philosophie. Ce qui appartient réellement et personnellement à Descartes, c'est d'avoir supposé que l'on pouvait douter de tout, ce qui est faux. Ce qui appartient à Descartes, c'est de se placer dans un état d'isolement complet, absolu, et de poser ainsi, pour première base de son système, une impossibilité et un mensonge ; c'est encore de supposer, lorsqu'il a prononcé son fameux *Je pense, donc j'existe*, que toutes ses connaissances reposent sur lui-même, ce qui est encore une erreur. Si Descartes avait été seul, isolé, en ce monde, il ne serait jamais arrivé à la qualité d'homme raisonnable, il n'aurait jamais existé. Si la société, ou la civilisation, selon l'expression de M. Saisset, ne lui avait pas

donné la connaissance de Dieu et de tous les premiers principes, il ne l'aurait jamais eue. Réduits à ces termes, ces principes, qui sapent par la base le système de Descartes, ne peuvent plus être contredits. Descartes s'est affirmé lui-même et par lui-même, ce que Dieu seul a le droit de faire [1]. — Or, dans ce sens, nous pouvons avertir M. Saisset que le clergé n'est pas et ne doit pas être cartésien.

Mais poursuivons. M. Saisset fait ici une revue plus ou moins exacte des principes philosophiques ayant autorité ou cours parmi le clergé. Nous aurions bien des choses à dire sur cet exposé, mais nous ne pouvons discuter à fond chacun des ouvrages polémiques publiés par le clergé dans ces derniers tems; il s'agit ici de principes, et nous préférons discuter ceux que les rationalistes reprochent au clergé de ne pas admettre.

3. Si la raison humaine, étant finie, est capabe d'atteindre l'infini.

M. Saisset avoue d'abord que s'il s'agit de *comprendre* Dieu, les catholiques ont raison, car Dieu en lui-même est incompréhensible. Que réclame donc la philosophie, d'après M. Saisset? Écoutons les prérogatives qu'il revendique pour elle ; peut-être sommes-nous plus près de nous entendre qu'il ne le croit lui-même.

« La philosophie réclame hautement le droit qu'elle emprunte à » la raison de s'élever au delà du monde visible et d'embrasser » dans son horizon le principe éternel de l'existence et la na- » ture de Dieu même.... »

Admis ; car M. Saisset dit lui-même qu'elle s'y élève avec le *secours de la civilisation, sans lequel secours*, *l'âme n'aurait que des germes qui mourraient avant d'éclore* [2].

« ... De méditer sans cesse cette nature infinie, pour appren-

[1] On n'a pas assez remarqué le paralogisme renfermé dans l'argument, *Je pense, donc j'existe*. Descartes veut prouver son *existence*. Or, la première base qu'il pose pour cela est son existence même, en prononçant JE. Cela revient à dire : moi *existant*, pense, donc *j'existe*.

[2] Voir ci-après tout ce passage, p. 450.

» dre aux hommes à la connaître et à l'adorer toujours da-
» vantage.... »

Admis encore; et en sus, la religion exhorte la philosophie à méditer toujours davantage sur ce sujet, et la prie de vouloir bien lui venir en aide pour faire connaître et adorer aux hommes cette nature divine. Elle se glorifiera de la compter au nombre de ses catéchistes.

« Elle réclame *le droit de donner à la justice humaine une règle*
» *invariable*, au droit méconnu un vengeur, à l'artiste un idéal,
» à toutes les sciences une suprême unité, le droit de *montrer*
» au physicien qui l'oublie, la main qui donna le branle à l'u-
» nivers, à l'astronome absorbé par le calcul des mouvemens cé-
» lestes, l'éternel géomètre, qui, par une mathématique immua-
» ble, en règle et en conserve l'admirable économie. » (P. 453.)

Admis encore; car M. Saisset reconnaît que le *droit de donner à la justice humaine une règle invariable*, ce privilége de *montrer la main de Dieu*, la raison ne l'a pas trouvé en elle-même, mais l'a reçu de la civilisation ou de la tradition. Car tous les *germes* qu'elle possède, *périraient avant d'éclore*, si elle ne recevait pas le secours de cette civilisation. C'est M. Saisset qui nous l'assure. On voit qu'en allant au fond des choses, la philosophie et le clergé ne sont pas si loin de pouvoir s'entendre. M. Saisset a tort d'accuser ce dernier de « soutenir que la
» philosophie ou la raison naturelle, ne peut atteindre, *de quel-*
» *que façon que ce puisse être*, l'objet même de la religion, l'être
» des êtres, l'infini, Dieu » (p. 455). Le clergé est loin de soutenir cela, ce serait nier la nature humaine. Il montre au contraire la *façon*, et la *seule façon*, dont elle atteint Dieu. Cette *façon* ou cette condition, c'est d'être un être social, c'est-à-dire d'être homme, d'être formé, comme sont formés tous les hommes, par les soins et les influences de la *civilisation* au milieu de laquelle il vit. M. Saisset est et ne peut pas ne pas être d'accord avec le clergé sur ce point. Ceux qui détruisent cette base, détruisent en même tems la raison humaine et l'homme tout entier. Aussi nous accordons tout ce que dit M. Saisset des notions de Platon et d'Aristote sur Dieu ; seulement nous le prions

de se souvenir qu'Aristote ne les a pas *inventées*, et qu'il n'est que le *premier* à en avoir parlé [1].

Les choses étant ainsi, nous avons lieu de nous étonner de voir M. Saisset s'écrier : « Quoi, le fini ne peut donc connaître » l'infini sans un miracle ! » (p. 457.) Mais ce n'est pas nous qui appelons ici à notre aide un miracle, c'est vous. Nous disons, nous, que le fini prend connaissance de l'infini de la manière la plus commune et la plus *naturelle*, par la communication du langage, de la même manière qu'il connaît presque toutes les autres choses. Tandis que vous, vous appelez à votre aide une *révélation surnaturelle, intime*, *personnelle* de Dieu à vous, c'est-à-dire un vrai miracle. C'est bien plus qu'un miracle ; car en soutenant que le *Verbe de Dieu s'incarne dans la raison humaine*, c'est une déification que vous appelez à votre aide. — Alors, à quoi bon s'indigner et dire : « Et ce » sont des chrétiens, des prêtres, des évêques, qui tiennent » ce langage ou qui l'autorisent ! ! »

4. Si le clergé a tort de dire que la raison humaine, étant individuelle, ne peut constituer une morale universelle.

Ceci est le second reproche fait par M. Saisset à la philosophie du clergé. Nous l'avouons, ici il expose bien l'opinion des catholiques. Le clergé tient le langage même de Mgr l'archevêque. « Si la raison, dit-il, est investie d'une parfaite indépendance, » si elle est le seul juge compétent, supposition commune à tous » les philosophes, il est évident que chaque individu pourra » faire sa morale, ou plutôt qu'il n'y aura plus de morale. La » morale est essentiellement une loi, et toute loi, ainsi que le dit » l'école et le bon sens, est une règle commune à tous, et non » une règle particulière, une règle permanente et non variable à » l'infini, une règle émanée d'un pouvoir supérieur et non du » sujet qui doit s'y soumettre [2]. »

Nous dirons avec M. Saisset : *Ce langage est clair ;* nous ajou-

[1] Voir les preuves de cette vérité développées dans notre article sur les assertions de M. Saisset, dans notre cahier de mars, ci-dessus, p. 220.

[2] *Observations sur la liberté d'enseignement*, p. 57, cité par M. Saisset, *ib.*, p. 459.

tons : Il est parfaitement fondé en droit et en raison. Aussi nous sommes impatient d'apprendre ce que M. Saisset va y répondre. Ecoutons d'abord : il dit que c'est le langage de M. Bausain, de Pyrrhon, de Carnéade, de Montaigne, de Bayle, et, en dernière analyse, de M. l'abbé de La Mennais, comme si tout ce qu'ont dit ces philosophes était faux... Et quant à cette morale et religion naturelles révélées à Adam, connues et transmises par la parole, que le clergé admet, il se contente de l'exposer : « Tout cela, dit-il, nous est donné par la parole, par l'enseigne- » ment, c'est-à-dire par une tradition qui remonte au pre- » mier homme... C'est par la tradition orale que Platon s'éleva, » au sein du paganisme, à l'idée d'un Dieu unique et spirituel, » source de l'être et père des hommes... »

Oui, voilà bien la question posée, c'est là la doctrine catholique; aussi, sommes-nous très-impatient de savoir comment M. Saisset y répondra. Voici sa réponse *in extenso* : « Nous n'a- » vons point à discuter ces théories; nous voulons seulement » les exposer, pour mettre en lumière, par une décisive et der- » nière preuve, l'étroite union qui existe entre les principes » du *clergé* et ceux d'un *homme* qu'il désavoue maintenant, et » dont il subit, sans le vouloir et sans le savoir, la vivace et fu- » neste influence... » (P. 460.)

Voilà, ce nous semble, les plus graves reproches faits à la philosophie du clergé, et les preuves alléguées contre elle ; donnent-elles le droit de chanter victoire, comme le fait M. Saisset ; car voici la suite de son raisonnement : « Je crois donc avoir le droit » de conclure que le triple principe sur lequel repose toute la » polémique du clergé contre la philosophie, savoir : l'im- » puissance où est une intelligence finie de *concevoir l'infini* » (M. Saisset avait d'abord dit *de s'élever à l'infini*, ce qui est » bien différent) ; la variabilité et l'individualité de la raison, » enfin, l'incapacité absolue de l'esprit humain sans une révé- » lation faite au premier homme et transmise par la parole, » ce triple principe vient directement de M. de La Mennais, » qui l'avait emprunté lui-même à Pascal » (Pascal n'avait pas même l'idée de l'origine de la vérité par le langage et la

tradition), « c'est-à-dire à Montaigne et au scepticisme. » (P. 460.)

Nous ne répondrons pas non plus nous-même à ce raisonnement, qui nous prouve que M. Saisset n'a pas même saisi l'enseignement catholique sur l'origine des croyances et des préceptes. Nous nous contenterons d'ajouter un autre sceptique à tous les sceptiques. C'est M. Saisset lui-même qui, en ces propres termes, a soutenu les principes de ce terrible abbé de La Mennais, dont il veut faire une espèce de Croquemitaine pour effrayer ensemble le clergé et les lecteurs de la *Revue des deux mondes*.

« La nature et la raison, ces nobles instincts, *resteraient étouf-* » *fées en nous sans une culture assidue et régulière ; cette culture,* » *c'est la civilisation qui la donne.* Les deux forces que la civili- » sation emploie à ce grand ouvrage, ce sont la religion et la » philosophie. Otez la religion et la philosophie, vous ôtez » les arts et la poésie, vous ôtez encore les institutions civiles » et politiques ; en un mot, *vous ôtez la civilisation. Il reste sans* » *doute les germes de tout cela ; mais ces germes périssent avant* » *d'éclore*[1]. »

Que M. Saisset veuille bien nous dire la différence qu'il y a entre ces principes et ceux de ce terrible *homme* qu'il accuse d'avoir fasciné et perdu le clergé de France. Est-ce qu'il aurait fasciné et perdu aussi M. Saisset ? Quoi qu'il en soit, nous déclarons, en cela, vouloir errer et nous perdre avec M. Saisset.

5. Si le clergé a tort de soutenir que la philosophie rationaliste aboutit nécessairement au panthéisme.

Le clergé avait dit que le rationalisme philosophique mène forcément au panthéisme ; M. Saisset change les termes de ce reproche : ce n'est plus la *philosophie* qui conduit au panthéisme, c'est la *raison ;* M. Saisset suppose ce qui est à prouver, que *philosophie*, *rationalisme* est la même chose que la *raison*, et il en conclut que si la raison mène nécessairemeut au panthéisme, celui-ci est parfaitement *raisonnable*... C'est un des plus jolis argumens qui aient été faits en faveur de rationalisme.

[1] Le *Christianisme et la Philosophie*, dans la *Revue des deux mondes*, 15 mars 1845, p. 1032.

Nous nous permettrons de changer un peu ces définitions, et nous dirons que ceux qui font de la raison *une incarnation du Verbe*, ceux qui font de la raison *le Dieu de ce monde*, ceux-là arrivent nécessairement au panthéisme. Voilà la thèse nettement posée; tous les raisonnemens de M. Saisset hors de cette thèse sont vains et sans portée, puisqu'ils ne touchent pas au point de séparation de la religion et du rationalisme. Aussi, tous les reproches qu'il fait au clergé portent à faux. Car en ceci le clergé est parfaitement d'accord avec Bossuet, Descartes, Leibnitz, avec tous les vrais philosophes.

6. Si le clergé condamne la doctrine du progrès généreux pur de toute impiété.

M. Saisset prétend que le clergé prodigue les accusations les plus flétrissantes aux esprits d'élite qui *veulent un progrès pur de toute impiété*. Cela serait grave, mais ce reproche est-il vrai?

Et d'abord, M. Saisset « accorde sans peine que la théorie du » progrès n'est point de mise en pure et stricte théologie. Une » religion n'existe en effet qu'à condition d'avoir un symbole de » foi immuable. Quel catholique pourrait concevoir la folle » pensée d'ajouter, de retrancher, de changer un seul article au » Symbole des apôtres? Toucher au symbole, c'est toucher » à Dieu; modifier le symbole, c'est corriger Dieu. » (P. 467.) — Voilà qui est bien dit, nous ne soutenons pas autre chose. — Mais, dit-il ensuite : « Si cette doctrine du progrès est en un » sens (exception ajoutée nous ne savons en quel sens) inad» missible en théologie, est-ce une raison de la proscrire dans » l'ordre des vérités philosophiques et sociales? » (Non, nous admettons le progrès dans ces vérités, tant qu'elles ne voudront pas ajouter ou retrancher au Symbole, tant qu'elles ne toucheront pas à Dieu, qu'elles ne corrigeront pas Dieu; c'est M. Sausset qui a posé ces exceptions)... » De ce qu'on croit » que Dieu a révélé aux hommes un certain nombre de vérités » essentielles, est-ce à dire qu'il a condamné le genre humain à » une *absolue immobilité*, et que, pour éclairer notre raison, il ait » dû la *pétrifier?* » (*Ibid.*) Non, l'esprit humain doit progresser et agir, mais toujours, bien entendu, sans toucher à ce certain

nombre de vérités essentielles que Dieu a révélées aux hommes; c'est encore M. Saisset qui le dit, et la philosophie catholique ne soutient pas autre chose.

On le voit, nous acceptons les conditions que M. Saisset lui-même impose *au progrès*. Il s'agit donc de savoir si le clergé les a violées ; suivons avec attention ; la question en vaut la peine : il s'agit de la doctrine du progrès ; il s'agit de savoir si le clergé veut arrêter la marche de l'esprit humain. Jusqu'ici nous sommes d'accord avec l'école progressive.

Nous continuons à lire M. Saisset, pour trouver les preuves de l'accusation formulée contre le clergé, et voilà que M. Saisset nous échappe encore et passe à une autre question, celle du *panthéisme*. Mais, monsieur Saisset, vous avez accusé le clergé de prodiguer les accusations les plus flétrissantes aux *intelligences d'élite qui veulent un progrès qui ne touche ni à Dieu, ni au Symbole, ni aux vérités révélées par lui*... Et après cette grave accusation, vous vous dispensez d'en exposer les preuves immédiates.

Mais peut-être que c'est parce qu'il est opposé *au panthéisme* que le clergé est *l'ennemi du progrès*, la question est toute différente. M. Saisset ne peut le prétendre, lui qui pense que le panthéisme offre un vrai danger à la religion. Suivons-le pourtant sur ce nouveau terrain.

7. Est-il vrai que le clergé catholique comprend mal la question du panthéisme ?

Et d'abord, M. Saisset convient que « absorber Dieu dans » l'univers, l'infini dans le fini ; en un mot, professer la théorie » de l'univers-Dieu, c'est nier Dieu... » Il ne veut pas que l'on appelle cela du *panthéisme,* mais de *l'athéisme ;* c'est à ses yeux une *doctrine* bien *basse* et bien *grossière*. Accordons-lui tout cela, puis écoutons ce qu'il a à dire du panthéisme. Voici, d'après lui, quelle est la clef du panthéisme, qui est aussi celle du système de Spinoza, qu'il appelle un *métaphysicien-géomètre, à la physionomie austère et calme, élevé à l'école de Descartes* (p. 470).

« La clef du système de Spinoza, qui est aussi celle du Pan-

» théisme, c'est la conception d'une activité infinie qui se déve-
» loppe, par la nécessité de sa nature, à travers l'espace et le
» tems, en une variété inépuisable d'êtres successifs et limités,
» qui apparaissent tour à tour sur la scène changeante du monde
» pour bientôt disparaître et céder la place à de nouveaux
» êtres, dans une métamorphose perpétuelle, sans terme et
» sans repos. Cette source qui ne tarit pas, ce centre immo-
» bile et fécond d'où la vie rayonne, cette éternité du sein de
» laquelle s'écoule le tems, cet océan sans fond et sans rives,
» dont tous les êtres sont des flots, voilà *Dieu*. Ce nombre infini
» d'êtres mobiles et fugitifs qui se succèdent dans la durée, qui
» se bornent dans l'étendue, s'opposent ou s'unissent, se com-
» binent ou se séparent en mille façons variées, mais suivant
» un ordre nécessaire, voilà *le monde*. Dans un tel système, il
» est clair que Dieu n'est pas plus sans le monde que le monde
» sans Dieu. Le monde sans Dieu, c'est une série infinie d'ef-
» fets sans cause, de modes sans substance, de phénomènes
» sans ordre et sans raison. Dieu sans le monde, c'est l'être
» absolument indéterminé, sans attributs et sans différence,
» incompréhensible et ineffable, c'est-à-dire une abstraction
» stérile et morte, *un véritable néant d'existence*. Et cependant
» on ne saurait dire que Dieu et le monde soient ici confondus
» et rigoureusement identifiés. Ils ne sont point séparés sans
» doute, ni même séparables : ils existent l'un avec l'autre, et,
» pour ainsi dire, l'un par l'autre ; mais ils restent distincts,
» comme l'éternité est distincte du tems, l'immensité des formes
» de l'étendue, la substance une et identique de la variété et de
» la multiplicité de ses modes, la cause enfin de ses effets,
» même nécessaires. C'est donc imposer à la doctrine de Spi-
» noza et au panthéisme deux formules également fausses, que
» de les définir : L'*absorption du fini dans l'infini*, formule du
» théisme extravagant de l'école d'Elée, rêve à la fois grandiose
» et puéril de la philosophie grecque au berceau ; ou bien, l'*ab-*
» *sorption de l'infini dans le fini*, formule de l'athéisme absolu de
» Démocrite et d'Epicure. La vraie formule du panthéisme,
» c'est l'*union nécessaire du fini et de l'infini*, la *consubtantialité*

» *et la coéternité d'un univers toujours changeant et d'un Dieu im-* » *muable* » (p. 470).

Nous aurions bien quelque chose à dire sur ces différentes définitions ; mais comme nous ne livrons pas un combat de mots, et que M. Saisset rejette ici le spinosisme entendu dans ce dernier sens, nous ne nous arrêterons pas à discuter tous les termes de sa définition.

M. Saisset convient ensuite que la place de ce panthéisme est grande dans le mouvement actuel de la philosophie européene. Depuis 40 ans il triomphe en Allemagne ; peu goûté en Italie et en Angleterre, il a rencontré en France de très-vives sympathies. M. Saisset convient que le clergé a droit de s'alarmer de ce fait.

Il ne veut pas que l'on identifie le *panthéisme* avec le *matérialisme et l'athéisme* (p. 172) ; il convient pourtant que ces deux derniers systèmes y mènent naturellement. Il insiste beaucoup ensuite à soutenir que le « panthéisme spiritualiste dérive d'un » sentiment essentiellement religieux à sa source, bien qu'é- » garé dans son terme et dans tout son cours, je veux dire le » sentiment profond de l'*inconsistance des choses finies* et de l'*im-* » *mensité, de la toute-puissance,* de la toute-présence de Dieu » (p. 472).

Nous pouvons lui accorder cela ; mais écoutons-le posant encore les droits et les prérogatives de la philosophie. Nous allons le trouver encore à peu près d'accord avec nous.

« L'infini et le fini, continue-t-il, l'existence absolue et » l'existence relative, Dieu et le monde, *voilà les deux termes de* » *la philosophie*. Or, la grande affaire en haute métaphysique, » ce n'est pas de *trouver* (notez bien cette concession) l'un ou » l'autre de ces deux termes, qui sont donnés par la *conscience et* » *le sens commun,* mais d'en *pénétrer* assez profondément la » nature pour en *comprendre* la coexistence et les mettre en *un* » *juste rapport*. C'est ici que commence le *rôle de la science,* de la » *philosophie*. Ce qui se *manifeste* sourdement à la conscience du » genre humain par de *vagues inspirations,* par des *pressentimens* » *obscurs et mystérieux* (à la place de ces mots obscurs, ayez

» le courage de dire que c'est par la société et par la parole), la » philosophie veut le traduire en *conceptions* précises, en *expli-* » *cations* lumineuses, et, sans se séparer jamais du *sens commun*, » elle aspire à l'emporter à sa suite dans une carrière qui s'a- » grandit sans cesse avec les âges » (p. 472).

Nous n'avons pas à discuter en ce moment comment l'humanité peut apprendre *par la conscience*, par de *vagues inspirations*, par des *pressentimens obscurs et mystérieux*, les grandes notions de Dieu, de l'infini, et si la *conscience* individuelle est bien la même chose que le *sens commun;* nous nous bornons à constater que le propre de la philosophie n'est pas de *trouver*, de découvrir, d'inventer ces grandes vérités ; M. Cousin nous l'a déjà dit[1], M. Saisset le répète ; c'est seulement

D'en *pénétrer* la nature ;

D'en *comprendre* la coexistence ;

De les mettre en un juste *rapport* ;

De les traduire en *conceptions* précises et en *explications* lumineuses.

Or, nous accordons tout cela à la philosophie ; qu'elle travaille et travaille ; nous lui demandons seulement

De ne pas se séparer du *sens commun*,

Et de ne pas oublier les explications *lumineuses*.

Voilà donc la part faite à la philosophie. Nous acceptons les conditions de M. Saisset, qu'il ne les oublie pas lui-même.

Or, que disent de plus ceux qui soutiennent que l'homme, par la parole, acquiert la connaissance de ce qu'il doit croire et de ce qu'il est obligé de faire, et que le reste est un champ ouvert à la philosophie? En quoi sont-ils ennemis de la philosophie? Ils lui accordent ce que MM. Cousin et Saisset demandent. Puisque ce n'est pas la philosophie, c'est-à-dire la raison humaine, qui *trouve* ces vérités, il faut nécessairement qu'elles lui aient ét révélées par Dieu au commencement, et qu'elles soient révélées

[1] Voir la *Théorie des droits et des fonctions de la philosophie*, exposée par M. Cousin dans notre cahier de mars, p. 240

tous les jours à l'individu par la société au moyen de la parole.

Mais la philosophie peut-elle faire ce que lui impose ici M. Saisset? Écoutons-le, et nous allons le voir émettre de sages explications; car nous persistons à le dire, malgré la hauteur et la dureté avec lesquelles il traite ce qu'il appelle *la philosophie du clergé*, il est plus près qu'il ne le pense d'être d'accord avec elle.

Pour résumer toute la question du panthéisme, M. Saisset parle de trois suppositions faites par la philosophie, et qui sont, à son sens, tout autant d'erreurs.

Il y a une philosophie qui conçoit Dieu comme un être nécessaire au monde, mais séparé de lui, de telle sorte que la substance et l'être même du monde *soient en dehors* de la substance de Dieu; « il avoue que c'est là un Dieu limité au fond et » presque inutile dans l'éclat trompeur de son oisive per» fection » (p. 473); — c'est au reste ce qui est condamné par saint Paul, qui dit : *Nous sommes en lui* (in ipso sumus).

2° Une autre philosophie, effrayée de ce dualisme, se jette dans l'extrémité opposée, et proclame que « la *nature et l'humanité* ne » sont autre chose que le *développement varié de l'activité divine*, » seule immuable, seule éternelle. » (*Ib.*) — Mais il faut observer que, « dans la nécessité absolue de ce développement éternel, » s'évanouissent, avec la liberté, et la sagesse, et la justice, » et la bonté, et tous ces attributs sublimes qui font Dieu » accessible et adorable au genre humain! » (p. 474.) — Nous n'avons encore rien à dire à ces propositions.

» Ainsi, voilà la pensée humaine entre deux écueils; être » *dualiste*, c'est presque renoncer à Dieu; être *panthéiste*, c'est » renoncer à soi-même. » Eh bien, que faire?

Le catholicisme vient ici au secours de la raison humaine, en lui apprenant que le monde a été *créé*, c'est-à-dire fait de rien, c'est-à-dire sorti mode et substance, non de la substance, mais de la volonté de Dieu. M. Saisset se raille quelque peu des métaphysiciens du clergé qui soutiennent cette solution, et dit que ce n'est pas là une *explication* : ici encore, il attribue à l'école catholique une doctrine qui n'est pas la sienne. Le catho-

licisme n'a jamais prétendu *expliquer* l'union et la séparation de l'homme et de Dieu ; elle propose de croire fermement l'une et l'autre, et de ne jamais abandonner ni l'une ni l'autre. Elle fait au reste ce que dit M. Saisset : « Elle pose le dogme de la créa-» tion comme une *règle de sagesse* sur un mystère impénétrable, » une sorte de digue opposée par la sagesse des conciles aux » témérités des théologiens et des philosophes » (p. 474). Nous le répétons, les catholiques ne veulent faire que ce que M. Saisset dit ici que l'Eglise fait. Ils proposent les deux dogmes à croire, mais ils ne prétendent pas les *expliquer*, pas plus que les philosophes. Aussi, sommes-nous de son avis quand il fait voir qu'un grand nombre de théologiens et de philosophes qui ont agité ces problèmes s'y sont plus ou moins perdus.

3° Enfin, arrive la grande question du panthéisme.

« Personne, dit M. Saisset, n'est plus éloigné que moi de » penser que le *christianisme et le panthéisme puissent jamais* » *s'accorder*. Comment soutenir, en effet, une identité, un accord » aussi étranges, lorsqu'il est incontestable, d'une part, que » le principe fondamental du panthéisme, c'est la *coexistence* et » la *consubstantialité* de Dieu et de l'univers ; de l'autre, que le » principe contraire est écrit pour ainsi dire en caractères écla-» tans, à chaque page de la métaphysique chrétienne?.. (p. 475.) »

M. Saisset pose ensuite bien les limites respectives entre Dieu et le monde ; mais c'est en répétant, en exposant la croyance catholique. « Ce n'est point en effet de sa substance que Dieu » tire l'univers, ni d'une substance étrangère. Il dit, et les » mondes sortent du néant. Voilà le miracle, voilà le mystère » de la création. Dieu ne tire de soi que ce qui est égal à soi. » Le Père engendre le Fils, le Saint-Esprit procède de l'un et » de l'autre, et, dans cette région sublime, la co-éternité et la » consubstantialité sont nécessaires. Partout ailleurs, elles sont » impossibles et sacriléges. Tout ce qui n'est pas Dieu diffère » infiniment de Dieu, et est séparé de lui par un abîme infran-» chissable » (p. 476).

Nous le répétons, cela est bien ; mais ce n'est pas la philosophie qui a appris cette doctrine au genre humain, c'est la ré-

vélation, c'est la croyance catholique, c'est l'enseignement de l'Eglise à qui le Christ l'a révélée. C'est l'Eglise qui conserve et enseigne maintenant ces sublimes et incompréhensibles vérités, et c'est à elle que M. Saisset emprunte en ce moment ces vérités et les termes qui les expriment.

M. Saisset est fort raisonnable encore quand il explique certaines expressions de quelques philosophes chrétiens, qui, prises au pied de la lettre, sont panthéistiques, comme celle-ci, de Bossuet : « Pour vous, ô Dieu de gloire et de majesté, vous êtes » dans vos ouvrages par votre *vertu,* qui les forme et qui les » soutient; et votre *vertu*, c'est vous-même, c'est *votre sub-* » *stance*[1]. »

« Nous sommes donc, conclut-il, aussi éloignés que personne » de soutenir que les grands docteurs de l'Eglise aient jamais » professé expressément le principe de la *consubstantialité du* » *monde et de Dieu;* mais nous disons qu'ils y ont visiblement » *incliné*, sans le vouloir et sans le savoir, toutes les fois que, » ne pouvant se *contenter de la règle de haute réserve donnée par* » *l'Eglise*, ils ont voulu porter la lumière sur le rapport mysté- » rieux et inexpliqué qui unit la terre au ciel, le fini à l'infini, » l'homme à Dieu. Arrivés par l'irrésistible essor d'une curio- » sité sublime à ce faîte des spéculations humaines, je dis que » leur raison a quelquefois perdu ce sage équilibre que le chris- » tianisme ordonne, et que, plus pressés de rattacher l'homme à » Dieu, que de maintenir les droits de l'individualité des êtres li- » bres, ils ont *penché* vers le principe séduisant et périlleux de » la *consubstantialité universelle* » (p. 477).

Oui, c'est bien dit, monsieur Saisset. Il faut se contenter de *la règle de haute raison donnée par l'Eglise.* C'est la seule chose que nous conseillions aux philosophes du clergé et de l'Université, c'est la seule règle de notre philosophie. On voit combien M. Saisset est raisonnable quand il traite la grande question de la création; il ne l'est pas moins quand il apprécie la portée actuelle de l'invasion en France de la philosophie allemande. Ses paroles sont

[1] *Elévations*. I, 8.

profondes et vraies, elles peuvent être utiles aux philosophes catholiques, et c'est pour cela que nous allons les citer ici :

« Depuis trente années, la France a honoré la littérature et la » philosophie germaniques d'une sympathie et d'un enthou- » siasme qui sont allés jusqu'à l'engouement. On commence au- » jourd'hui à se désenchanter, et à admirer l'Allemagne, que » l'on connaît mieux, avec plus de calme, de discrétion et de » mesure. En vérité, la France philosophique a été, depuis plus » d'un siècle, et trop modeste et trop docile. Elle s'est d'abord » traînée avec Condillac sur les pas de Locke et de la philosophie » anglaise. Plus tard, elle a cherché dans la philosophie écos- » saise un refuge contre le matérialisme de Cabanis et de Tracy ; » heureusement délivrée aujourd'hui de ce double esclavage, » n'aurait-elle rien de mieux à faire que de se jeter dans les » bras de la philosophie allemande ? Il est tems que la France » se souvienne qu'elle n'a pas *besoin de courir l'Europe* pour y » trouver des maîtres, et que, sans rester fermée aux décou- » vertes de ses voisins, la patrie de Descartes doit, avant tout, » être elle-même » (p. 479).

Nous sommes tout à fait de l'avis de M. Saisset, même en ce qui concerne Descartes ; car si nous le comparons aux philosophes étrangers, nous l'estimons et plus logique, et plus rationnel, et même plus religieux qu'eux tous, de même que nous le remercions de nous avoir délivrés de la tyrannie du païen Aristote ; mais si nous comparons sa théorie personnelle, isolée, à la théorie traditionnelle et sociale, nous dirons, avec M. Saisset, qu'il est tems que les chrétiens se souviennent qu'ils *n'ont pas besoin de sortir* de l'Eglise et de courir le monde pour *y trouver des maîtres*. Sans *rester fermée aux découvertes philosophiques*, l'Eglise doit, avant tout, être certaine qu'elle possède la vraie *méthode de trouver la vérité*. Continuons.

« La nouvelle génération philosophique est entrée avec ardeur » dans cette voie nouvelle. Ces systèmes qui, dans un obscur » lointain, lui apparaissaient sous des aspects si imposans, ces » spéculations audacieuses de Fichte, de Hegel, de Oken, vues » de plus près aujourd'hui, sont plus froidement et plus sévè-

» rement appréciées. On commence à *s'apercevoir que cette bar-
» bare et ambitieuse terminologie ne couvre pas toujours des pro-
» fondeurs*, que la fausse originalité se complaît dans ces *ténèbres
» volontaires* dont l'originalité véritable n'a pas besoin. On se
» souvient que Descartes prit soin de se débarrasser de ce formi-
» dable appareil de formules scolastiques quand il voulut gagner
» l'Europe à la philosophie la plus simple à la fois et la plus pro-
» fonde qui fut jamais ; que Leibnitz, tout Allemand qu'il était,
» exprimait aussi avec simplicité, d'un trait ferme et clair, les
» pensées du monde les plus originales et les plus hautes. Mais
» il y a des causes de défiance non moins légitimes et plus pro-
» fondes. La solidité de l'esprit français n'accueille qu'avec réserve
» *ces constructions merveilleuses où l'on se place d'emblée dans l'ab-
» solu, pour se former des univers de fantaisie, du haut desquels
» on regarde en pitié l'expérience, l'histoire et le sens commun.*
» Tous les hommes sérieux, en présence de ces déréglemens de
» la spéculation en délire, ont senti le besoin de tempérer la té-
» mérité naturelle de l'esprit de système par le contrepoids d'une
» méthode sévère, et ils se sont ralliés avec force à cette *grande
» méthode psychologique* fondée par Descartes et que ce grand
» esprit abandonna trop vite, dont le fatal oubli égara Male-
» branche et perdit Spinoza, méthode salutaire et prévoyante,
» qui condamne d'avance les excès du panthéisme, en donnant
» pour base à toute spéculation rationnelle *l'invincible sentiment
» du moi, de son activité et de sa liberté, fondement de ses droits,
» de ses devoirs, de ses espérances immortelles* » (p. 479).

Il y a encore bien des choses vraies dans ce tableau. Nous signalons en particulier le reproche adressé à certains philosophes de se placer *d'emblée dans l'absolu*, pour, de là, braver *l'expérience, l'histoire et le sens commun.* Si nous ne connaissions la haute estime que M. Saisset professe pour son maître, M. Cousin, nous dirions qu'il a voulu le railler de son fameux *Programme sur les vérités absolues*, où, en effet, dès les premières lignes, il pose cette thèse : « L'absolu, élément scientifique. De l'es-
» prit scientifique. Transporter sans cesse l'absolu dans le rela-
» tif, et ramener sans cesse le relatif à l'absolu, pour être tou-

» jours dans l'absolu, c'est-à-dire dans la science [1]. » Il pourrait bien aussi y avoir fait allusion, en disant qu'une *barbare terminologie ne couvre pas toujours la profondeur*, et que ces *ténèbres volontaires* ne plaisent qu'à la *fausse originalité.*

Mais aussi nous ne saurions admettre que nos *droits, nos devoirs, nos espérances immortelles* n'aient pour fondement que le *sentiment du moi.* Car *le moi*, ne s'étant pas formé lui-même, ayant eu besoin, comme dit M. Saisset, de la *société*, ne peut donner ce qu'il ne possède, ce qu'il ne connaît pas, les *notions* de droit et de devoir, la *sanction* des récompenses ou des peines.

Mais il est tems de terminer cet examen. Nos lecteurs ont déjà jugé la valeur des reproches faits par M. Saisset à la philosophie du clergé. En finissant, disons encore un mot sur le point fondamental de la valeur de la raison, sur laquelle toute l'école rationaliste a des notions quelque peu confuses.

7. M. Cousin confond les notions de la raison divine et de la raison humaine.

Ecoutons d'abord ces reproches peu mérités : « Le zèle aveugle » des écrivains du clergé s'emporte jusqu'à condamner, dans les » livres des philosophes, des doctrines que l'Eglise approuve » par l'organe de ses plus sacrés docteurs. Pourrait-on croire, » si on ne lisait de ses propres yeux, les *mandemens* et les in- » structions *pastorales* de nos évêques, qu'on ait sérieusement » reproché à M. Cousin de soutenir que la *raison qui éclaire nos » intelligences.... est divine dans son essence, est Dieu même?* » (p. 468.)

Non, personne n'a nié cela ; mais on nie une chose tout autre, on nie que cette raison divine qui est *Dieu même, s'incarne* en chacun de nous, où elle prendrait le nom de *raison humaine.* On nie que cette raison humaine soit *consubstantielle à celle de Dieu.* On soutient que M. Cousin confond deux choses très-distinctes : la raison divine, toujours infaillible, toujours vraie,

[1] *Programme des leçons données à l'école normale et à la faculté des lettres en* 1818, *sur les vérités absolues*, dans *Frag. phil.*, t. I, p. 291, édit. de 1838.

toujours Dieu, en quelque lieu ou corps qu'elle se trouve, et la connaissance partielle, couverte de ténèbres, que nous avons de cette raison, connaissance qui nous est donnée par la parole, laquelle ne constitue pas une substance, une portion de divinité en nous, mais seulement une simple connaissance, ou manifestation, ou révélation de la raison divine; connaissance, manifestation que nous appelons *raison humaine :* laquelle est plus parfaite, plus sûre, plus stable, à mesure que la raison divine nous est plus connue, plus révélée, plus manifestée.

Voilà la doctrine du clergé ; quelles que soient les paroles des philosophes catholiques, ils n'ont jamais eu d'autre doctrine, parce que jamais ils n'ont voulu *déifier* la raison humaine ; elle doit être même forcément la doctrine de M. Saisset, qui convient que la raison humaine est *variable et faillible en chacun de nous* (*ib.*); ce que nul philosophe ne pourra jamais dire de cette *raison divine*, *qui est Dieu même.* Et puisque nous citons cette opinion de M. Saisset sur la faillibilité de la raison humaine, il s'ensuit de là qu'on ne saurait l'*identifier* à celle de Dieu, ni par émanation, ni par incarnation, ni par écoulement, ni par aucun autre moyen qui exprimerait identification quelconque. Il s'ensuit encore qu'il n'est pas vrai, comme le soutient M. Jouffroy, que l'esprit humain *n'aille jamais de l'erreur à la vérité*, *de la vérité à l'erreur.* Ce qui impliquerait que l'erreur ne peut exister dans l'esprit humain; ce qui serait vrai au reste, si la raison humaine était identique en substance à la raison divine.

Ce sont là de ces notions du sens commun que M. Saisset défend à la philosophie de méconnaître ou d'oublier. Nous désirons qu'il ne les oublie pas lui-même ; que, plus juste, plus impartial sur la philosophie en général, sur celle de l'Eglise en particulier, il travaille, comme nous, non à diviser, mais à réunir ces deux grandes institutrices de l'humanité.

A. B.

NÉCROLOGIE DES AUTEURS MORTS PENDANT L'ANNÉE 1845.

AVEC LA LISTE DE LEURS OUVRAGES, CLASSÉS PAR ORDRE CHRONOLOGIQUE.

Augé (l'abbé Ant. Jean-Bap.), 12 nov. — 87 ans.

Né à Beauvais, docteur de Sorbonne, théologien, supérieur de séminaire, directeur du collége Stanislas, mort vicaire-général de Paris, collaborateur, avec Mgr Asseline, du *Miroir du Clergé*.— *Conférences sur la Pénitence*...

Auguis (P. R.), 22 déc. — 58 ans.

Littérateur, philosophe, et dernier éditeur de l'*Origine des Cultes* de Depuis, député, conservateur à la bibliothèque Mazarine, un des principaux trafiquans de littérature, comme on le verra par la liste de ses plagiats dressée par la *France littéraire* et la *Bibliographie de la France*; un des derniers adversaires de la religion révélée. — *Lettre* du citoyen Zarillo au citoyen Millin sur une inscription grecque, 1802. — *Examen critique* de l'ouvrage intitulé *Lettres critiques* de Voltaire à la commission de Lutzelbourg, 1812. — *Sur les monumens anciens et modernes de l'Indostan*, 1812. — *Histoire* de Catherine II et de Paul I, 1813. — Le *Phédon*, pièce de vers, 1813. — *Lettre* à l'empereur de Russie sur cette histoire, 1814. — *Révélations indiscrètes* du 18e siècle par le cardinal de Bernis, Bossuet, Cabanis, Cerutti, Champcenetz, 1814.—Edition de l'*Histoire de l'origine* et du progrès des dix premières années de la Société biblique, 2 vol. in-8, 1816. — *Correspondance* de Louis XVIII avec le duc de Fitz-James, le marquis et la marquise de Favras et le comte d'Artois, 1815; pamphlet désavoué après par l'auteur. — *Lettre* d'un colonel français à un évêque anglais, 1815. — *Napoléon*, la révolution, la famille des Bourbons, 1815. — *Monument* à la gloire nationale, ou recueil de proclamations, rapports et bulletins des armées françaises depuis 1792 jusqu'en 1815; 1818, 2 vol. in-8 (inachevé). — *Pièces* détachées de l'éd. in-12 des œuvres de Mad. Cottin éditées par lui, 1818. — *Edition* des discours sur la liberté de la presse prononcés en l'an IV par MM. Pastoret et Boissy-d'Anglas, 1818. — Edition des *OEuvres de Boisgelin*, 1818.— Edition des *Considérations* sur l'histoire des principaux conciles, de Potter, 2 vol. in-8, 1818.— Edition des *Lettres* du chev. Digby à ses enfans, 1818. — *Imitations* de 38 épigrammes de Martial, en vers français dans la traduction de Martial de E.-T. Simon, 3 vol. in-8, 1819; mais 27 de ces épigrammes sont prises à Brébeuf et 6 à divers autres auteurs.— *Sur Martial et ses écrits*, dans le même ouvrage; long plagiat dérobé à *Sénécé*, *Gouget*, etc. — Edition des *Mémoires* et cor-

respondance de Catinat, 3 vol. in-8, 1819; sous le nom de *Bouyer de Saint-Gervais*, avec *Eloge* de l'édition, signé Auguis, dans le *Moniteur* du 2 octobre 1820. —Edition compacte des *OEuvres complètes* de Thomas, 2 vol. in-8, 1819; la *Notice* sur la vie et les écrits de Thomas est composée de lambeaux de l'Essai de la vie de Thomas de *Deleyre*; aussi le libraire fut forcé de remplacer cette notice par une autre faite par *Villenave*. — Edition des *Lettres sur l'Italie* de Dupaty, 1819; avec *Notice* copiée en grande partie de l'éloge de Dupaty de *Robespierre*. — Edition des *Mémoires* du cardinal de Retz, 6 vol. in 8, 1820. —Du *Génie* de la langue française, 1820; placé aussi en tête du supplément au *Glossaire de la langue romane* de Roquefort; copié textuellement du tableau annuel de la littérature de *Clément*. — *Eloge historique* de Millin, 1820. — *Notice* historique sur la vie et les voyages de Chaumeton dans les *Mémoires* de la société des antiquaires, t. III, 1821. — Continuation de l'*Histoire* de France du président Hénault, publiée par Walckenaer en 1821 et formant les tomes IV, V, VI; avec de longs et fréquens passages copiés des *Mémoires révolutionnaires* de Vasselin, qui n'est pas cité. — *Napoléon* et la grande armée, etc., par un officier supérieur, 2 vol. in-8, 1821. — Edition des *Mémoires* et correspondance de Duplessis-Mornay, 1822. — Edition des *Poésies* de Malherbes, 1822; avec une notice copiée à *Sautreau de Marsy* et imprimée en 1779. — Edition des *Maximes* de la Rochefoucauld, 1823; avec une *Notice* copiée à *Suard* et *Palissot*. — *Examen* critique du récit des historiens qui ont avancé que la bibliothèque d'Alexandrie avait été brûlée par le kalife Omar, 1823; dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires*..— *Recherches* sur la dénomination allemande du soleil et de la lune (*ibid.*), 1823. — *Sur le linge* des Romains (*ibid.*), 1823. — Edition des *OEuvres* de Cl. Marot, 5 vol. in-18, avec *Notice* copiée textuellement à celle de *Lenglet Dufresnoy*, à qui aussi il a copié, sans le nommer, la liste des éditions et le Glossaire. — Edition des *OEuvres complètes* de Molière, avec notice copiée en partie de Petitot. — Edition des *OEuvres* de Champfort, 1824, 5 vol. in-8, avec *Notice* copiée en grande partie à *Ginguené*. — Edition des poètes français depuis le 12e siècle jusqu'à Malherbe, 1824, 6 vol. in-8. — Edition des *OEuvres* de J. J. Rousseau, avec des éclaircissemens et notes historiques, 1825; les avant-propos, éclaircissemens et notes sont des plagiats. — Réviseur et continuateur d'une *Histoire de la Révolution française* depuis 1814 jusqu'en 1830, imprimée sous le nom de *Dulaure*, que s'est attribuée M. Auguis, mais qui est d'un M. *Flottard*. — Nouvelle édition de l'*Origine des cultes* de Dupuis, 1835, 11 vol. in-8, avec Atlas; édition pré-

parée, ainsi que la *Notice*, par *Saint-Edme*, et dont M. Auguis n'a revu que les épreuves des derniers volumes. — Enfin un *article* dans la *Biographie des hommes du jour, sur..... lui-même.*

Auribeau (l'abbé Pier. Hesminy d'), fin déc. 1843. — 88 ans.

Né à Digne en 1756, oratorien, historien et controversiste estimé, a laissé : *Lettre* sur la détention de Mgr Ruffo de Bonneval, évêque de Senez, 1790. — *Traduction* de l'oraison funèbre de Louis XVI de Leardi, 1794. — *Id.* du discours aux Romains, de Marotti, 1794. — *Id.* de la lettre pastorale du cardinal Maury, 1794. — *Mémoires* pour servir à l'histoire de la persécution française, 2 vol. in-8, 1795. — *Traduction* des motifs d'encouragement aux Italiens pour la présente année, 1796. — *Bienfaits* de Pie VI et de ses États envers les émigrés français, 1796. — *Témoignages* authentiques contre le serment de haine à la royauté, 1799. — *Paris, rends tes comptes*, 1799. — *Traduction* do l'oraison funèbre de Pie VI, de Brancadoro, 1800. — *Traduction* de l'oraison funèbre du cardinal Gerdil, de Fontana, 1802. — *Id.* Anniversaire du couronnement de Pie VII, 1802. — *Id.* L'antiquaire, ou le guide des étrangers pour un cours d'antiquités romaines, 1804. — *Id.* Journées pittoresques des édifices de Rome et des environs, 1804. — *Id.* Le mausolée de Marie-Christine de Canova expliqué par Van de Vivere, 1805. — *Id.* Du journal sur les médailles antiques inédites de Rome de Visconti, 1806. — *Eloge* académique de Marie Pizzelli, en vers, 1805. — *Epître* en vers à Viviani, etc., 1805. — *Hommage* académique en vers aux cardinaux Thomasi, Gerdil et Borgia, 1805. — *Discours académiques* sur les avantages de la langue française, avec notes, 1812. — *Extraits* de quelques-uns de ses écrits, 1814. — *Essai d'inscription* pour la statue d'Henri IV, 1818. — *Sur la colonne* de la place Vendôme, 1819. — *Inscription* pour deux médailles sur la naissance du duc de Bordeaux, 1820. — *Discours académiques* et mélanges historiques sur Massillon, suivis d'un choix de réflexions des plus habiles écrivains sur l'éloquence sacrée, 1823, forme le 14e volume des œuvres de Massillon, de Gauthier en 1828. — *Lettres* sur les conclaves, 1823. — *Inscription* du nouveau reliquaire de la sainte ampoule de Reims, etc., 1825. — *Lettre* sur les épitaphes des cardinaux de Bausset et de la Luzerne, suivie d'une notice sur la Sorbonne et sur le cardinal de Richelieu, 1826. — *Histoire calcographique* des 17 années saintes du jubilé universel, avec un grand nombre de documens sur les papes qui les ont ouverts, 1826.

Bechard (Louis), 31 octob.

Directeur et rédacteur de la *Gazette du Bas-Languedoc.*

Blaze (Sébastien), 23 octobre. — 56 ans.

Pharmacien, a laissé : *Mémoires* d'un apothicaire sur la guerre d'Espagne pendant les années 1808 à 1814.

Bouillon-Lagrange (E. J. B.), 24 août. — 80 ans.

De Paris, chimiste, membre de l'Académie de médecine, a laissé : *Cours d'études pharmaceutiques*, 4 vol. in-8, 1795. — *Tableau* réunissant les propriétés physiques et chimiques des corps, disposées méthodiquement, 1799. — *Manuel* d'un cours de chimie, 1799-1812. — *Réflexions* sur les pharmacopées françaises, 1800. — *Traduction* de l'art de fabriquer la poterie anglaise d'Oppenhein, 1807. — *Analyse* de la craie qui constitue le sol des environs de Paris, dans le *Journal des Mines*, t. XXIII, 1808. — *Manuel* du pharmacien avec un supplément pour les écoles vétérinaires, 1808. — *Essai* sur les eaux minérales naturelles et artificielles, 1811. — *Dispensaire* pharmaco-chimique à l'usage des écoles vétérinaires, 1813. — *Edition* du cours de teinture d'Homassel, 1818. — 9e *Edition* des élémens de pharmacie de Baumé, 1818. — *Considération* sur les médicamens préparés en fabrique, 1820. — L'*Art de composer* facilement et à peu de frais des liqueurs de table, des eaux de senteur, etc., 1825.

Chazet (Réné Alissan de), 17 août. — 69 ans.

Poète lyrique et dramatique de la vieille école, a laissé : Le *Bouquet* de roses, ou le chansonnier des grâces, annuel depuis 1801. — *Etrennes* à Geoffroy, 1801. — *Esprit* de l'Almanach des Muses. — *La Lyre* d'Anacréon, 1800. — *Le Salomon* de la rue de Chartres, 1803. — *Eloge* de la Harpe, 1805. — *Eloge* de P. Corneille, 1808. — L'*Art de causer*, 1812. — Les *Russes* en Pologne, tableau historique depuis 1762 jusqu'à nos jours, 1812. — *Tableau* des élections depuis 1789 jusqu'en 1816, 1817. — *Les trois journées*, ou recueil de discours en vers adressés au nom de la garde nationale parisienne, le 12 avril, 3 mai et 8 juillet 1816, 17 et 18, au roi et à Monsieur, 1818. — *Edition* des œuvres posthumes de Marmontel, 1820. — *La nuit et la journée du 29 octobre* 1820, ou détails authentiques de tout ce qui s'est passé le jour de la naissance du duc de Bordeaux, 1820. — L'*Inauguration* de la statue de Louis XIV, 1822. — *Relation* des fêtes données pour le baptême du duc de Bordeaux, 1822. — *Le Conciliateur*, ou 30 mois de l'histoire de France, 1824. — *Louis XVIII* à son lit de mort, ou relation de ce qui s'est passé aux Tuileries les 13, 14, 15 et 16 septembre 1824 — *Des Mœurs* et

des lois, 1830. — *Mémoires*, souvenirs, œuvres et portraits, 3 vol. in-8, 1837. — Et de plus un grand nombre de *pièces de théâtre*.

Cressac (le baron), 25 octobre. — .....

Ingénieur en chef, directeur au corps royal des mines, a laissé : *Notice* sur la nouvelle variété d'épidote, dans le *Journal des Mines*, t. XII, 1802. — *Note* sur la variété de chaux carbonatée trouvée près le port de Seguin ; *Id.* 1802. — *Rapport* sur la mine de plomb de Glanges ; *Id.* t. XIV, 1803. — *Notice* sur la découverte de l'étain en France ; *Id.* t. XXXIII, 1813. — *Expériences* sur la qualité du charbon de houille, de Lardin ; *Id.* t. XXXVII, 1815.

Darcet (S. P. Jos.), 2 août. — 67 ans.

De Paris, chimiste, membre de l'Institut, inventeur de cette fameuse gélatine extraite des os, tant prônée d'abord, et que l'on vient de prouver être nuisible aux malades, a laissé : *Description* d'un petit fourneau à coupelle, 1813. — *Description* des appareils à fumigation, 1818. — *Mémoires* sur l'art de dorer le bronze au moyen de l'amalgame d'or et de mercure, 1818. — *Mémoires* sur les soufroirs, 1821. — *Description* d'un fourneau de cuisine, etc., 1822. — *Mémoire* sur la construction des latrines publiques et sur leur assainissement, 1822. — *Précis* sur la mine de sel gemme de Vic, et sur les principales mines de sel de l'Europe, 1824. — *Rapport* à l'Académie sur le sel gemme de Vic, 1824. — *Lettre relative à l'usage alimentaire de la gélatine* extraite des os par le moyen des acides, 1825. — *Description* d'une salle de bains, 1827. — De l'*Incendie* des salles de spectacle, 1827. — *Annales d'hygiène publique*, 1829. — *Instruction* de l'art de l'affinage, 1829. — *Note* sur l'assainissement des salles de spectacle, 1829. — *Recherches* sur les substances nutritives des os, avec Puymaurin, 1829. — *Résultat* de l'emploi alimentaire de la gélatine des os, 1833. — Collabore au *Dictionnaire de l'Industrie*, 1833. — *Extrait* du *Tems*, réclamation, 1833. — *Note* sur l'emploi de la gélatine, 1839. — *Changement* à faire dans les procédés de la panification, 1840. — *Notice* sur l'emploi continu et régulier de la gélatine pendant onze ans à l'hôpital Saint-Louis, 1841. — *Description* des appareils de chauffage des magnaneries, 1841. — *Collection* de mémoires relatifs à l'assainissement des ateliers, 1843. — *Latrines*-modèles construites sous un colombier, 1843. — *Amélioration* du régime alimentaire des hôpitaux, des pauvres et des grandes réunions d'hommes, 1844.

Deseynes (Alphonse), 10 oct.—

De Nîmes, architecte dessinateur, a laissé : *Monumens* romains de

Nîmes, dessinés d'après nature et lithographiés, 1818. — *Essai sur les fouilles* faites en 1821 et 22 autour de la Maison-Carrée, à Nîmes, 1823, 2e édition, 1824.

Dombasle (Chris. Jo. Al. Mat. de), 27 déc. 1843.—67 ans.

De Nancy, agronome, a laissé : *Essai* sur l'analyse des eaux naturelles par ses réactifs, 1810.—*Halle au blé* de Nancy, 1818.—*Instruction* théorique et pratique sur la fabrication des eaux-de-vie de grain et de pommes de terre, 1820. — *Examen critique* du traité de chimie agricole de Davy, 1821.— *Description* des nouveaux instrumens d'agriculture les plus utiles, traduite de l'allemand, 1821. — *Mémoire* sur la charrue, 1821. — *Du mode* de nutrition des plantes, 1821. — *Le Calendrier* du bon cultivateur ou *Manuel* de l'agriculteur praticien, 1822 à 1830.—*Notice* sur le trèfle incarnat, 1823. — *De l'impôt* sur les eaux-de-vie, 1824. — *Annales agricoles* de Roville, 1824-32. — *De l'agriculture* pratique et raisonnée, traduit de l'anglais, 1825. — *Des impôts* dans leurs rapports avec la production agricole, 1829. — *Faits* et observations sur la fabrication du sucre de betteraves, 1831. — *Procédé* de macération pour la fabrication du sucre de betteraves, 1832. — *La richesse* du cultivateur, ou les secrets de Jean-Nicolas Benoît, 1832. — *Des droits* d'entrée sur les laines et sur les bestiaux, 1834. — Du sucre indigène et de la situation actuelle de cette industrie en France, 1835. — *Fabrication* simple et peu dispendieuse du sucre indigène, 1838. — *Nouvelles* considérations sur la question des sucres, 1839. — *Instruction* sur la fabrication du sucre de betteraves, 1839. — *Des forêts* relativement aux sources, 1839. — *Question des sucres*, etc., 1840. — *Le procédé* de macération en 1841. — *Lettre* sur le même sujet, 1841. — *Question* des bestiaux, 1842. — *Sucre* indigène, 1842. — *Question* des sucres, 1843. — *Du sucre indigène;* 1843. — *OEuvres diverses;* économie politique, instruction publique, harras et remontes, 1843. — *Droit de chasse*, 1843.

Dubos (Constant) 30 déc. — 76 ans.

Professeur de rhétorique, a laissé : *Les fleurs*, idylles, 1808-1817. —*Traduction* de Martial.

Durozoir (Char.) 14 sept.—53 ans.

De Paris, professeur d'histoire, a laissé : *Le dauphin*, fils de Louis XV, etc., 1815.—*Tableau* chronologique et historique des rois de France, 1820. — *Description* géographique, historique et routière de l'Espagne, 1823.—*Discours* d'ouverture du cours d'histoire ancienne, 1824.—*Discours* prononcé aux funérailles de M. de Guerle, 1824. — *Louis XVIII* à ses derniers

momens, etc., 1824. — *Eloge* historique et religieux de Pie VI, avec l'histoire religieuse de l'Europe sous son pontificat, 1825. — *Histoire ancienne*, 1826. — *Notice* sur les historiens de Flandre, 1828. — *Précis* de l'histoire romaine, 1828. — *Relation historique*, pittoresque et statistique du voyage de S. M. Charles X dans le département du Nord, 1828.—*Traduction* de l'Histoire romaine de Florus, 1829.—*Traduction* des œuvres de Salluste, 1829. — *Edition* de la traduction des œuvres complètes de Sénèque, 1833. — *Abrégé* de l'histoire de Carthage, 1843. —Et de plus collaborateur de la *Gazette de France*, du *Moniteur*, de la *Biographie universelle*, etc.

Étienne (Char. Guil.) 13 mars 1845.—68 ans.

De Chamouilly (Haute-Marne), censeur du Journal de l'Empire depuis 1810, l'un des propriétaires et rédacteurs du *Constitutionnel*, libéral sous la Restauration, poète dramatique, rédacteur de la *Minerve*, a laissé : *Histoire* du théâtre français, depuis le commencement de la révolution jusqu'à la réunion générale; avec Martainville, 1802. — *Vie* du comédien Molé, 1803. — *Discours* de réception à l'Institut, 1811. — *La fête du village*, divertissement pour la naissance du roi de Rome, 1811. — *Lettres* sur Paris, 1820. — *Différens* discours prononcés à la Chambre des députés, 1821. — *Réponse* à l'écrit du ministère sur le renouvellement intégral de la Chambre des députés, 1823. — *Notice* sur le Tartufe de Molière, 1824. — *Notice* sur le général Foy, 1826. — *Notice* sur Mad. de Tencin, 1826. — *Discours* sur le prix de vertu, 1839. — *Discours* sur l'inauguration du monument de Molière à la rue Richelieu, 1844. — Et un grand nombre de *comédies*, parmi lesquelles les *Deux gendres*, qu'on a dit qu'il avait volée à un jésuite.

Faivre (Antoine) 28 oct.—60 ans.

Franc-comtois, habile helléniste, n'ayant commencé à apprendre le grec qu'à 40 ans, écrivain religieux, a laissé : *Traité* des fêtes de l'Eglise. — *Traduction* des lettres de saint François-Xavier. — *Traduction* des œuvres de Théodoret, évêque de Cyre, avec *introduction* et notes, suivies de la *traduction* de la raillerie d'Hermias, 1842. — *Traduction* des œuvres complètes de saint Cyrille, avec notes très-étendues, 1844.

Fauriel (Claude) 15 juillet.—72 ans.

Né à Saint-Etienne, le 21 oct. 1772, élève des oratoriens, philosophe et rédacteur de la *Décade philosophique*, secrétaire particulier de Fouché, en 1799-1802. — *Notices* et éditions sur les poésies de Chaulieu et de La Fare, 1803.—*Traduction* de la Parthénéide de Baggesen, 1810.—Articles dans le *Mercure de France*.—1812-13.—*Traduction* de la *Carmagnola*

et d'*Adelchi* de Manzoni, 1823. — *Traduction des Réfugiés de Parga* de Berchet, 1823. — Edition et traduction des *Chants populaires de la Grèce moderne*, 2 vol. in-8°, 1824-1829. — Nommé à la chaire de littérature étrangère, créée exprès pour lui à la Sorbonne en 1830. — *Histoire* de la Gaule méridionale sous les conquérans germains, 4 vol., 1836. — La *Chronique des Albigeois*, 1837, dans la collection des *documens de l'histoire de France*. — *Sur la gramm. romane* de Raynouard, dans le t. I des *Archives philosophiques*.—*Sur l'archéologie galloise, id.* t. II. — *Sur les travaux de Bopp, id.* t. IV. — Sur l'*Histoire* littéraire d'Italie de Salfi, dans la *Revue encyclopédique* (1819). — Sur le *poème* sanscrit de *Nalus, id.* — Sur l'*Anthologie arabe, id.* — *Sur les poésies de Marie de France, id.*—Sur *Tomboctou, id.* — *Histoire* de la guerre de Souli.— *Origine* de l'épopée chevaleresque, dans la *Revue des Deux-Mondes*, 1832. — *Vie de Dante, id.* 1834.—*Vie de Lopé de Vega*, id., 1839.—*Les amours* de Lopé de Vega, 1843.—Sur *Brunetto Latini*, dans le t. XX de l'*Histoire littéraire de la France*. — Le XXI contiendra de lui les notions suivantes : — André Lechapelain ; — Sordel ; — Baudoin-Butors ; — Le roman de Coustaus ; — Le roman du Renard ; — Lancelot du lac ; — Philoména ; — La vie de saint Honorat ; — Gérard de Roussillon ; — Joffroy et Brunissende ; — Ferabras. — Son *Cours sur l'histoire de la poésie provençale* est sous presse, en 3 vol. in-8°.

Guilbert de Pixérécourt (Réné-Charles) 20 juillet.—71 ans.

De Nancy, fécond auteur dramatique ; outre ses nombreuses pièces de théâtre, il a laissé : *Traduction* des souvenirs de Paris en 1804, de Kotzebue ; 1808. — *Id.* des souvenirs d'un voyage en Livonie, à Rome et à Naples, 1806. — *Vie* de Dalayrac, 1810. — *Des faits opposés* à des mensonges, ou réponse au libelle intitulé : *Confidences de l'hôtel Bazancourt*, 1818. — *Guerre* au mélodrame, 1818. — *Traduction* du roman allemand *Charles XII*, 1822.

Liebermann (   ), 11 nov.—

Vicaire-général de Strasbourg, a laissé : *De disciplinâ arcani*, 18...— Collaborateur du *Catholique de Spire*...

Metzcherski (Le prince Elim), 15 nov. — 36 ans.

Chambellan de S. M. l'empereur de Russie, poète et prosateur, a publié dans nos *Annales* l'article intitulé : *Tableau des auteurs et des ouvrages parus récemment en Allemagne en faveur du christianisme*, t. XII, p. 165. — De plus, *Les boréales*, dont il s'est dit seulement l'éditeur. — *Artemann Matveief*, tableau-scène, 1843.—*Ode* à LL. AA. imp. et roy. Mad. la grande-duchesse Marie et le grand-duc de Saxe-Veymar, à l'occasion

de la naissance d'un fils, 1844. — Et de plus un grand nombre de *pièces* de vers dans les journaux littéraires. — Le prince Elim comprenait les questions religieuses en grande partie comme nous; plusieurs fois on a dit qu'il avait embrassé le catholicisme.

Mollevault (Char. Louis), 15 nov. — 68 ans.

De Nancy, de l'Académie française, a laissé : *Traduction* en vers de Musée, 1800. — *id.* des élégies de Tibulle, 1806. — *La bataille d'Iéna*, 1809. — *Traduction* de Salluste, 1809. — *id.* en vers de Catulle, 1812. — *Eloge* de Goffin ou les mines de Beaujonc, 1812. — *Traduction* en vers de Tibulle, 1814. — *id.* de l'Enéide en prose, 1814. — *La paix*, élégie, 1814. — Ode sur le mariage du duc de Berry, 1816. — *Traduction* des élégies de Properce, en vers, 1816. — *La restauration* de la statue d'Henri IV, 1818. — *Les fleurs*, poème, 1818. — *Cent fables* de quatre vers chacune, 1820. — *La légitimité*, ode, 1820. — *Elégies*, 1821. — *Poésies diverses*, 1821. — *Les amours* d'Ovide, en vers, 1821. — *Traduction* de la vie d'Agricola, 1822. — *Traduction* de l'Enéide, en vers, 1822. — *Chants sacrés*, 1824.—*Traduction* d'Anacréon, en vers, 1825. — *Pensées* en vers, 1829. — *Géorgiques* de Virgile, en vers, 1830. — *Art poétique* d'Horace, vers pour vers, 1838. — *La postérité*, ode, 1839. — *Cent épigrammes* de Martial, vers pour vers, 1839. — 50 *sonnets* dédiés aux 50 membres de l'Académie des inscriptions, etc., etc., 1841. — *Extrait* d'un mémoire sur le 6ᵉ livre de l'Enéide, 1844. — *La langue française*, sonnet, 1844. — *La vieillesse*, sonnet, 1844. — *Résumé* de la discussion sur le cœur de saint Louis, 1844.

Pacca (le cardinal Barth.), 19 avril. — 88 ans.

Né à Bénévent, le 25 déc. 1756, doyen du sacré Collége, a laissé de nombreux écrits; voici ceux qui ont été traduits en français : *Mémoires* contenant des notes sur son ministère, et l'histoire de ses deux voyages en France, 1832. — *Autre traduction* en 1833. — *Mémoires* sur le Portugal, et voyage à Gibraltar, avec des considérations sur les principales causes de la révolution, 1837. — *Voyage de Pie VII à Gênes*, 1844. — *Mémoires* historiques sur les affaires ecclésiastiques d'Allemagne et de Portugal pendant ses nonciatures, 1844. — Nous avons en outre inséré dans les *Annales* (t. VIII, p. 165, 3ᵉ série) un *Discours sur l'état actuel et les destinées futures de l'Eglise catholique*.

Panckoucke (C. L. F.), 11 juillet. — 64 ans.

De Paris, imprimeur et littérateur, a laissé : *De l'exposition*, de la

prison et de la peine de mort, 1807. — *La Germanie*, traduite de Tacite, 1824. — *Exemples* de style extraits de Boileau et de Racine, 1827. — *Fragmens* de la vie d'Agricola, 1830. — *L'Ile de Staffa* et sa grotte basaltique, in-fol., 1831. — *Traduction* des œuvres de Tacite, 1831. — *Observations critiques* sur quelques passages de la traduction de Tacite de Burnouf, 1835. — Et de plus comme *éditeur* il a publié : *Dictionn. des sciences médicales* en 100 vol. in-8. — *Victoires et conquêtes* des Français depuis 1772 jusqu'en 1823, 28 vol. in-8 ; depuis les Gaulois jusqu'en 1772, 6 vol. — *Description de l'Egypte* avec les planches, 28 vol. — *Nova scriptorum latinorum collectio.* — *Traduction* des classiques étrangers, 16 vol. — *Le Barreau français et anglais*, 19 volumes. — *Annales de l'éloquence judiciaire.* — *Causes célèbres* étrangères. — *Répertoire* du théâtre français. — *Bibliothèque classique et latine* avec traduction nouvelle. — *Continuation* de cette bibliothèque latine pour les auteurs inférieurs. — *Lettres* de Voltaire et de J. J. Rousseau à C. J. Panckoucke. — *Vases grecs* formant la collection de M. Panckouke. — S'il faut en croire la *France littéraire*, la plupart des ouvrages qui ont paru sous le nom de cet auteur ne seraient pas de lui.

Pons (Phil. Laur.), 7 mai. — 95 ans.

Ancien conventionnel ayant voté la mort du roi, accusateur public de Paris, faiseur de petits vers, dit *de Verdun* où il était né en 1749, a laissé : *Mes loisirs*, contes et poésies diverses, 1778-1807. — *Opinion* dans le procès du roi, 1792. — *Portrait* du général Souvarow, 1795. — *Collaborateur* des recueils littéraires ; philosophe mort éloigné de l'Eglise.

Regnault-Warin (Jean-Bapt. Jos.), 19 nov. — 69 ans.

De Bar-le-Duc, romancier, historien, un de ces écrivains dits libéraux sous la Restauration, a laissé : *Elémens* de la politique, 1790. — *Bibliothèque* du citoyen, ou catéchisme civique, 1791. — *La Constitution française* mise à la portée de tout le monde, 1791. — *Le siècle de Louis XVI*, 1791, inachevé. — *Eloge* de Mirabeau, 1791. — *OEuvres diverses*, 1791. — *Révision* de la Constitution française, 1792. — *Conseils* au peuple sur son salut, 1792. — *Vie de Pétion*, maire de Paris, 1796. — *La Caverne de Strozzi*, 1798. — *Le Cimetière de la Madeleine*, 4 vol. in-12, 1800. — *Roméo et Juliette*, 1800. — *Le Contemplateur*, 1801. — *La jeunesse de Figaro*, 1801. — *Le Paquebot* de Calais à Douvres, 1802. — *Les Prisonniers* du Temple, 1803. — *Clémence*, 1803. — *Spinalba*, 1803. — *Sicile* ancienne et moderne, 1803. — *La Diligence de Bordeaux*, 1804. — *Loisirs littéraires*, 1804. —

L'Homme au masque de fer, 1804; avec supplément, 1806. — *Madame de Maintenon*, 1806. — *Napoléonide* sur la campagne de deux mois, 1806. — *Le Mal* et le remède des cours, contre M. de Châteaubriand, 1815. — *Pour et contre*, ou Embrassons-nous, 1815. — *Réfutation* du rapport fait au roi sur l'état de la France, par Châteaubriand, 1815. — *Cinq mois de l'histoire de France*, ou fin de la vie politique de Napoléon, 1815. — *La Nouvelle France*, premier et unique cahier d'un journal, 1815. — *L'Ange des prisons*, Louis XVII, 1816. — *Henri II*, duc de Montmorency, 1816. — *Biographie héroïque*, 1818. — *Mémoires* et correspondance de l'impératrice Joséphine, 1819, apocryphe. — *Introduction* à l'histoire de l'empire français, 1820. — *Rosario*, 1821. — *Médailles* biographiques; Mina et Morillo, 1823. — *Mémoires* pour servir à la vie du général Lafayette, 1824. — *Chronique* indiscrète du 19e siècle, 1825, apocryphe. — *Mémoires* sur Talma, 1827. — *Histoire politique* et militaire de Lafayette, 1831, inachevée. — Il a composé plusieurs ouvrages sous le pseudonyme de *Saint-Edme*.

Tristan (Mad. Flora), 16 nov. — 39 ans.

Parçourant la France comme apôtre des doctrines socialistes, morte en revenant à la religion catholique à Bordeaux, a laissé : *Méphis*.... — *Pérégrination* d'une paria, 2 vol. in-8 (1833 et 1834), 1837. — *Promenades* dans Londres, ou l'aristocratie et les prolétaires, 1842. — *Union ouvrière*, 1843-1844.

Veyrat (Jean-Bap.), nov.

De Chambéry, littérateur réfugié, collaborateur en 1834 de *l'Homme rouge* et de la *Glaneuse* de Lyon, exalté démocrate; converti à la foi catholique dans un voyage à la Chartreuse; expose ses nouvelles convictions dans la *Coupe de l'exil*; fonde à Chambéry, en 1842, le *Courrier des Alpes;* collabore à l'*Institut catholique* de Lyon.

ERRATA DU XI° VOLUME.

N° 63, p. 180,	l. 15, *qui* est inique, lisez :	*qu'il* est inique.
N° 65, p. 329,	l. 10, il n'y a *eu*, lisez :	il n'y *a*.
	l. 11, qui a *eu*, lisez :	qui *a*.
	l. 13, *alors a été* épuisée, lisez :	*ainsi est* épuisée.
	l. 17, consubstantiel *à* Dieu, lisez :	*en* Dieu.

Compte Rendu.

A NOS ABONNÉS.

En commençant ce compte rendu, nous devons mentionner les nombreuses approbations que nous avons reçues pour les travaux qui sont entrés dans ce volume, pour la part plus grande que nous avons donnée à la polémique contemporaine, et pour la modération et les égards que nous avons su garder dans nos paroles. Malgré ces encouragemens, nous avons encore besoin de dire les puissantes raisons qui nous ont fait sortir de notre placidité ordinaire pour entrer dans une phase de controverse dirigée quelquefois contre nos amis. La raison en est qu'il nous a paru utile, nous dirions même indispensable, dans l'état actuel de l'antagonisme entre la religion et la philosophie, d'entrer dans une voie nouvelle, celle que nous appellerions volontiers de la philosophie des faits et de la tradition, à la place de la philosophie des idées, des mots, des argumentations, des théories et des systèmes, qui est plus ou moins reçue en ce moment par nos amis et nos adversaires. Cette philosophie, quelles que soient ses paroles, repose en dernière analyse sur un homme isolé; qu'il s'appelle Descartes, Cousin ou Saisset, La Mennais, de Bonald ou Bautain ; elle ne reposera jamais que sur l'autorité d'un homme, homme qui n'a nul droit, nulle autorité sur les autres hommes ; que personne, par conséquent, n'est obligé de suivre, de croire ou d'imiter. Sans doute, il y a des principes vrais de religion et de morale dans la parole de ces hommes, et l'on est tenu de suivre ces principes partout où on les trouve ; mais ces principes, ils ne les ont pas faits, ils ne sont pas à eux ; il faut donc les chercher hors d'eux, indépendamment d'eux, et ils nous doivent de nous les montrer, de nous les prouver en dehors d'eux-mêmes. Les rationalistes ont paré à cette objection insoluble par une preuve insoluble aussi si elle était réelle ; ils nous ont dit que la raison qui est dans l'homme

est une incarnation du Verbe de Dieu. Cette théorie n'est point une parole avancée à la légère par M. Cousin, c'est le fond, c'est la pierre angulaire de tout le rationalisme. Or, nous refusons de croire à cette assertion; nous refusons de croire que la raison humaine soit le *Dieu de ce monde*, comme il est forcé de le dire; nous refusons de le croire, parce qu'il n'en donne d'autre preuve que son assertion même; parce que, cela admis, on est forcé d'admettre qu'il y a autant de dieux que de raisons, que la vérité est changeante, ou plutôt que toute erreur est divine, etc.

La philosophie traditionnelle, au contraire, plaçant la règle de croire et la règle d'agir en dehors de l'homme dans la loi divine, en cherchant cette loi dans une tradition et une révélation certaine, conservées en dehors de l'homme, arrive ainsi à l'autorité divine. Cette règle est déjà admise pour les préceptes évangéliques, pour la religion chrétienne; tous ses dogmes, tous ses préceptes, reposent sur la parole du Christ, conservée par la tradition de l'Eglise. Or, comme la religion et le Christ datent du commencement du monde, comme ils ont toujours existé, ainsi que le dit saint Augustin, il faut bien que l'on suive la même règle pour le tems qui s'est écoulé avant sa venue corporelle en ce monde.

On nous dira que nous voulons changer les bases de la philosophie; quand cela serait, c'est ce qu'ont fait tous les auteurs qui ont écrit sur cette matière depuis Aristote jusqu'à Descartes et à M. Cousin. Mais telles ne sont pas nos prétentions. Cette base est changée déjà dans la plupart des ouvrages et des cours de philosophie catholique. Presque tous, en effet, tous peut-être, admettent que l'homme n'a pas inventé le langage, et que le langage est nécessaire pour penser, pour être mis en possession des vérités, ou au moins, comme le dit M. l'abbé Maret, pour que les vérités soient perceptibles à nous et transmissibles aux autres. Dès lors, voilà que l'homme est mis en possession de la vérité par une *cause externe;* on ne peut plus dire en aucune manière et en aucun sens que la *raison humaine soit une incarnation du Verbe;* l'état de nature, l'homme isolé, solitaire, ne sont plus possibles; et avec ces hypothèses est tombé le système

cartésien, qui y était assis. Tout cela, nous le répétons, nous ne l'avons pas inventé ni mis en avant, tout cela est admis par les philosophes catholiques, et même par plusieurs de nos adversaires, par M. Saisset en particulier, qui dit que les *germes de toutes les vérités mourraient avant d'éclore s'ils n'étaient aidés de la civilisation.* Or, ce que nous conseillons, nous, c'est de coordonner tout l'enseignement catholique et philosophique avec ces principes généralement posés et admis ; c'est de signaler à tous les hommes honorables qui enseignent ou qui écrivent avec tant de talent sur les questions philosophiques, les conséquences qui sont incompatibles avec les principes qu'ils ont posés. On voit que notre tâche n'est pas si difficile, et que, quelle que soit notre faiblesse, nous pouvons espérer, sans trop présumer de nous, de pouvoir éclaircir par-ci par-là quelque question, réformer quelque erreur, éclairer quelque coin obscur et négligé de l'enseignement.

Cette polémique, faite avec loyauté et bonne foi, et avec les égards dus aux personnes avec lesquelles on dispute, nous paraît devoir être acceptée par tous, nous ajoutons même plaire à tous nos adversaires.

Que si, ce qu'à Dieu ne plaise, quelqu'un était contrarié ou offensé de la liberté que nous prenons de soumettre les différentes parties de son enseignement à la critique de la parole, nous en serions bien sincèrement affligé nous-même, mais nous n'en continuerions pas moins notre but et notre tâche. Nous avons, pour critiquer et pour conseiller, le même droit, la même impulsion qu'il a lui-même, celui de servir la cause de la vérité. La force, la constance, pas plus que la modération et la politesse, ne nous feront défaut, Dieu aidant, dans cette lutte.

Nous n'avons pas besoin de dire que nous accueillerons volontiers les observations qui pourront nous être faites. Nous en avons déjà reçu quelques-unes que nous publierons, en n'y mettant qu'une condition, c'est que l'auteur voudra bien les signer, pour que nous ne paraissions pas nous battre contre des fantômes.

Mais les soins donnés à la polémique actuelle ne nous ont pas fait oublier la partie scientifique, celle que l'on peut appeler d'érudition. Dans les articles sur la *polémique entre les païens et les martyrs*; dans celui sur les *preuves patriarchales de la religion* en Arabie, on aura trouvé de nouvelles preuves de la véracité de la Bible et de la tradition apostolique. Ces points ne sauraient être négligés par les *Annales;* et plusieurs travaux sont encore prêts, ayant toujours pour but d'éclaircir quelques points des religions et des traditions antiques, d'avant ou d'après notre rédempteur, le Christ.

Nous n'avons donné que dans un seul cahier la *revue des journaux philosophiques et religieux*. Les longs articles sur la philosophie en ont tenu place pour les autres; mais nous ne la négligerons pas. Nous comptons même y donner plus d'étendue; car nous savons que nos lecteurs désirent, d'une manière particulière, être tenus au courant de la polémique anti-catholique.

Un des principaux adversaires de la religion du Christ, celui, on peut dire, qui les résume tous, est le *Dr Strauss*. On a vu avec quelle solidité M. l'abbé Edouard *** en a commencé l'examen critique. Cet examen sera continué, nous en avons les matériaux dans nos mains. Un 3e article paraîtra dans le cahier de juillet.

Nous n'avons pas besoin de parler des *Conférences du P. de Ravignan*. Nos lecteurs savent tous l'avantage qu'on peut retirer à les avoir ainsi, dans leur force et leur solidité, réunies dans un petit nombre de pages. Nous devons tous former des vœux pour que cette voix éloquente ne soit pas emportée pour toujours dans la tempête qui s'est élevée, dans ces derniers tems, contre l'ordre auquel il appartient.

Plusieurs professeurs de philosophie, et plusieurs de ces jeunes gens qui s'occupent avec tant d'ardeur d'études philosophiques, nous ont particulièrement remercié de leur avoir fait connaître la curieuse *Histoire de l'illuminisme de Descartes*. Ils n'en avaient jamais entendu parler. Tout le monde parle de Descartes, partout on se dit son disciple, et personne ne savait cette origine, on peut dire, originale, de son fameux système. Mais tout s'e-

clarcit peu à peu; MM. Mickievictz, Quinet et autres se posent en prophètes, ils se croient, comme les apôtres, *pleins de l'Esprit saint,* et voilà qu'il arrive que celui qui leur a ouvert la voie, a prétendu aussi que Dieu s'était penché du haut du ciel, et était venu répandre, non point la lumière, mais cette nuit obscure et tous ces principes contradictoires que proclament tous les cartésiens. Non, non, tout ce qui a un esprit juste et un cœur généreux ne peut hésiter longtems entre cette révélation solitaire, contradictoire, fantastique, et la révélation extérieure, raisonnable et historique que nous conserve et nous enseigne l'Eglise catholique.

Quant à nous et à ceux de nos amis qui nous suivent depuis longtems, notre choix est fait, et nous le proclamons hautement.

Le directeur-propriétaire,

AUGUSTIN BONNETTY,

De l'Académie de la Religion catholique, de Rome, et de la Société royale asiatique de Paris.



TABLE GÉNÉRALE

DES MATIÈRES, DES AUTEURS ET DES OUVRAGES.

(Voir, page 5, la table des articles.)

A

Affre (Mgr); analyse de son Introduction philosophique à l'étude du christianisme. 165. — Sur l'origine de la religion naturelle. 166. — Réponse à la critique qu'en a faite M. Saisset. 208. — Sur la formation de la raison. 333. — Sur la raison naturelle. 343
Albert le Grand; son caractère scientifique. 266
Anaxagore; s'il a conçu Dieu et en a parlé pour la première fois en Grèce. 226
Auribeau (M. l'abbé d'); ses ouvrages. 465
Aristote; sur Anaxagore. 226. — Sur les esclaves. 237. — Ses classifications. 265. — Sur le doute. 444
Augé (M. l'abbé); ses œuvres. 463
Auguis (M.); ses ouvrages. 463
Augustin (saint); la religion chrétienne existait depuis le commencement du monde. 219

B

Baillet; extrait des *Olympica* de Descartes. 132
Baty (le R. P.), mariste; sa lettre. 81
Feurier (le P.); sur son système de théologie. 219
Bezy (Mgr); sa lettre. 81
Blainville (M. de); analyse de son Histoire des sciences de l'organisation. 257
Bonald (M. de); le langage est le principe de nos connaissances. 7. — Des faits extérieurs et sensibles qui servent de base à notre raisonnement. 15
Bonald (le card. de); condamnation du Manuel du droit public ecclésiastique de M. Dupin. 161
Bonnetty (M. Augustin); *voy.* Dictionnaire de diplomatique. — Examen des auteurs ecclésiastiques ou profanes nouvellement découverts et édités par le card. Mai. 43, 104. — Compte rendu des soirées poétiques de M. Hébrard. 60. — Examen de l'ouvrage de M. Michelet sur le Prêtre et la Femme, et de la critique de M. Saisset contre cet ouvrage. 85 — De la polémique entre les voltairiens et les anti-voltairiens. 101. — Considérations sur l'illuminisme de Descartes, et publication de l'opuscule où Descartes se prétend illuminé. 128. — Revue des journaux philosophiques et catholiques. 140. — Bref de Sa Sainteté Grégoire XVI qui le nomme chevalier de l'ordre de Saint-Grégoire-le-Grand. 159. — Examen de l'Introduction philosophique à l'étude du christianisme, de Mgr Affre. 165. — Exposé de la polémique entre les païens et les chrétiens des premiers siècles. 188. — Le christianisme et la philosophie; réponse à la critique faite par M. Saisset contre Mgr l'archevêque de Paris. 208. — Examen critique de la théorie catholique des rapports de la religion avec la philosophie, exposée par M. l'abbé Maret. 325. — Examen critique des reproches faits à la philosophie du clergé par M. Saisset. 438. — Analyse et examen des conférences du R. P. de Ravignan. 273, 374. — Compte rendu aux abonnés. 474
Borghi (Mgr); extrait de sa lettre. 163
Borjon (le R. P.); extr. de sa lettre. 81
Bossuet; sur la Trinité. 9. — S'il a été mystique exagéré. 97. — Est presque panthéiste sans le savoir. 158
Bouddhisme chinois; ses caractères. 117
Bouillon-Lagrange (M.); ses ouvr. 466
Buffon; son caractère scientifique. 269

C

Cahen (M. S.); annonce de sa traduction de la Bible. 403
Cauvigny (M. l'abbé): examen de l'Harmonie entre l'Église et la Synagogue de M. Drach, 2e art. 56
Charlemagne ; ses portraits. 75
Chazet (M. de); ses œuvres. 466
Cicéron; sur la tradition. 239
Cluzel (M.), lazariste ; extrait de sa lettre. 81
Confession ; témoignage de son antiquité. 53
Constantin (le diacre); traduction de son panégyrique de tous les martyrs nouvellement mis au jour. 188, 304, 356
Cousin (les conditions que M.) assigne à l'intelligence confirment la théorie de l'origine des connaissances par le langage. 7-20. — Il ne peut y avoir connaissance que là où il y a deux termes. 8.—Dans Dieu le sujet est l'objet. 10. — L'homme n'a que le sujet : son âme. 11. — Dans son édition de Descartes, a oublié de mentionner l'histoire que fait Descartes de la révélation qu'il a reçue de sa méthode. 131. — Sur l'origine des vérités. 146. — Condamnation de son livre d'instruction morale et religieuse. 162. — Sur Orphée. 223. — Fausse traduction d'un passage d'Aristote. 228.— Sur Xénophane. 224, 240. — Sur l'émanation de Platon. 229. — Sur Platon. 231. — Le rôle et les droits de la philosophie. 237. — Sa théorie sur les fondemens de la morale est païenne. 349. — Est mis à l'index. 313
Cressac (le baron); ses œuvres. 467
Creuzer ; sur Orphée. 223
Cziwthowietz (le R. P.), rédemptoriste; extrait de sa lettre. 81

D

Darcet (M.); ses œuvres. 467
Daveluy (J.); les conditions que M. Cousin assigne à l'intelligence confirment la théorie de l'origine des connaissances par le langage. 7
Descartes ; son illuminisme ou histoire de sa méthode racontée par lui-même. 128. — Le clergé ne peut accepter sa méthode. 444
Dieu; ses différens noms dans l'antiquité. 217. — Sa notion n'a pas été inventée par les philosophes. 223. — Si sa volonté seule ne peut pas engendrer d'obligation. 346
Dictionnaire de diplomatique ou cours philologique et historique d'antiquités civiles et ecclésiastiques, par dom de Vaines, augmenté par M. A. Bonnetty: écriture liée. 21. — Dégradation et renouvellement de l'écriture. 22. — Écritures gothiques avec planches. 24. — Défense des anciennes écritures. 30. — Vérification des écritures. 34. — Écriture en chiffres. 38.—Écriture des diplomes. 39. — Écritures saintes. 148. — Encre. 153. — Enseignemens. — Épîtres. 294
Dombasle (M. de); de ses œuvres 468
Drach (M. le chev.): analyse de son Harmonie entre l'Église et la Synagogue, 2e art. 56-68
Dupin (M.); condamnation de son Manuel du droit public ecclésiastique. 161.— Sa mise à l'index. 313
Durozoir (M.); ses œuvres. 468

E

Edouard (M. l'abbé F.): le docteur Strauss et ses adversaires, 1er art. 245. 2e art. 405

F

François (le R. P.); extrait de sa lettre. 163
Forster (M.): analyse de son mémoire intitulé : Géographie historique de l'Arabie. (1er art.) 425
Frank (M.); il se trompe en pensant que la religion chrétienne n'a commencé qu'au Christ, et ne date pas du commencement du monde. 141

G

Gallien; continue l'œuvre d'Aristote. 266
Gessner; son influence sur la science. 267
Grégoire XVI (S. S.); son bref nommant M. Bonnetty chevalier de l'ordre de Saint-Grégoire-le-Grand. 159. — Sa lettre à Mgr l'archevêque de Paris. 403
Gousset (Mgr) ; adhère à la condamnation du Manuel du droit public ecclésiastique de M. Dupin par Mgr de Bonald. 162
Guénebault ; analyse de son dictionnaire iconographique. 75
Guichard (M.); son introduction à la traduction de l'essai sur les arts du moine Théophile. 179

H

Hautpoul (Mgr d'), condamnation du livre d'instruction morale et religieuse de M. Cousin. 462
Hébrard (M.); ses poésies lues à la société de St-François-Xavier. 60
Hengstenberg (le docteur): sur les docteurs protestans. 406
Hogdson; sur l'existence d'un être souverainement parfait dans le système bouddhiste. 119

J

Jéhan (M. L. F.); analyse de l'histoire des sciences de l'organisation de MM de Blainville et Maupied. 257
Jéhovah; connu des Romains. 236

K

Kuhn (le docteur); sur l'établissement du christianisme. 245
Kapila; sa doctrine sur la production de la nature. 120

L

Lamarck (M. de); sa méthode. 270
La Mennais (M. l'abbé de): en quoi condamné. 326
Langage; n'est pas inventé par l'homme; est l'origine des connaissances. 7, 17. — Origine admise par M. Saisset, 215. — Mal défini par M. l'abbé Maret. 328
Leroux (M. Pierre); sur l'établissement du christianisme. 246. — Son école. 251
Lescalopier (M. le comte de); sa traduction de l'essai sur divers arts du moine Théophile. 179
Linné; sa méthode. 268
Lithographies. — *Plan.* 40 et 41. — Lettres liées des manuscrits et des inscriptions. 21. — *Plan.* 42. — écriture gothique, onciale, minuscule, etc., de tous les pays 29 — *Plan.* 43. — Alphabet de la langue étrusque 400
Lorain (M. P.); sa traduction du panégyrique de tous les martyrs du diacre Constantin. 188, 304, 356

M

Mai (le cardinal); liste de tous les auteurs ecclésiastiques ou profanes nouvellement découverts et édités dans son *Spicilegium romanum*, tom. VII, VIII, IX 43 tom X. 104. — Son édition des ouvrages inédits de Fronton et Marc-Aurèle. 108 — Des peintures ayant rapport à Homère et à Virgile. 109
Maret (M. l'abbé) critique de son origine des connaissances. 144. — Critique de sa théorie catholique des rapports de la religion avec la philosophie. 325
Martin (M. Henri): sur l'émanation dans Platon. 229
Masson (M.); extrait de sa lettre. 82
Maupied (M. l'abbé); examen de son histoire des sciences de l'organisation. 257
Mercier (le R. P.); extrait de sa lettre. 164
Michelet (M.); examen critique de son livre du Prêtre et de la Femme. 85. — Sa lettre contre M. Saisset 101. — Ses attaques contre l'Église. 250. — Est mis à l'index. 313
Migne (M. l'abbé); analyse du tom. XXVIII de son *Cours de théologie*. 83. — De son atlas d'Écriture sainte. 84. — Analyse des dix premiers volumes de ses *Démonstrations évangéliques*. 313

N

Noget-Lacoudre (M. l'abbé A.): critique de ses Institutions philosophiques du séminaire de Bayeux, et de sa théorie de la morale comme indépendante de Dieu. 345

O

Orphée. s'il a inventé sa doctrine. 222

P

Panthéisme; chez les Chinois, son appréciation. 117.—Mal réfuté par M. l'abbé Maret. 328. — Si la philosophie rationaliste y conduit. 450
Paulus (le docteur) son système d'interprétation. 407
Pavie (M. Théodore); sur les trois religions de la Chine. 142
Petit-Jean (le R. P.), mariste; extrait de sa lettre. 81
Pierre (saint). témoignage d'un père grec. 55
Pierron et Zevort (MM.): fausse traduction d'un passage d'Aristote. 227
Platon. ses erreurs sur le monde éternel et sur les idées éternelles. 174. — Sur sa manière d'argumenter. 211 —Jugement de sa doctrine 231. — Ses voyages, s'il a pu avoir connaissance de la Bible. 232 — Sur les étrangers, 236. — Sur la tradition 239.— Sur la communication des hommes avec les dieux. 339 — Comment les tradi-

tions se sont perdues. 342
Pline ; ses doctrines scientifiques. 266
Pompallier (Mgr) ; extraits de ses lettres. 81
Poummeyrol (M. de); analyse de l'essai sur les arts du moine Théophile. 179
Proclus; sur les traditions suivies par Platon. 231
Pythagore ; s'il a inventé ses doctrines ; ses voyages dans l'Orient. 233

Q

Quinet (M.); sur le livre de Strauss. 255

R

Raison ; mal définie par M. l'abbé Maret. 238. — Ses droits, d'après les naturalistes. 446
Ravignan (le P. de); analyse et examen de ses conférences. 273-374
Ray ; crée la méthode artificielle. 268
Rémusat (Abel); analyse de ses mélanges posthumes d'histoire et de littérature orientale. — Suite de l'exposition du Bouddhisme chinois, 2ᵉ art. 111
Rendu (M.); sur l'instruction rationaliste. 171
Retord (Mgr); extr. de ses lettres. 164
Révélation naturelle et surnaturelle ; mal définies par M. l'abbé Maret. 338
Rohrbacher (M. l'abbé); son Histoire universelle de l'Église catholique. 220

S

Sabasius (Jupiter); le même que Dieu Sabaoth. 236
Saisset (M.); sur sa réfutation du livre sur le Prêtre et la Femme de M. Michelet. 91. — Sa polémique. 101. — Critique de sa réponse à Mgr l'archevêque de Paris. 208 — Sur l'origine des connaissances. 212-215. — Examen critique de ses reproches faits à la philosophie du clergé. 438
Salvador (M.); ses doctrines. 254
Séguier (M. le marquis), sur la question du gallicanisme et de l'ultramontanisme. 301
Sénèque ; nie que la miséricorde soit une vertu. 238
Semler ; invente le système mythique. 411
Servant (le R. P.), mariste ; ses lettres. 80
Simon (M. Jules); comment Platon traitait le peuple. 231
Spinoza ; son panthéisme. 452
Starck (le baron de); sur les défenseurs du protestantisme. 407
Solon ; s'il a inventé son enseignement religieux ; son voyage dans l'Orient. 233
Sydenham ; sur l'intelligence divine de Platon. 229

T

Taillandier (M.) ; extrait de sa lettre. 164
Thiébaud (le R. P.), missionnaire, extrait de sa lettre. 163
Trinité ; preuves qu'elle a été connue dans la Synagogue. 56
Théophile, prêtre et moine ; analyse de son essai sur divers arts. 179
Tholuck (le docteur) ; sur les docteurs protestans. 406, 413. — Il réfute Strauss. 417
Tripe (le R. P.), missionnaire ; extrait de sa lettre. 80
Trioche (Mgr), missionnaire; extr. de sa lettre. 164

V

Valère (Maxime) ; sur l'introduction de la religion juive à Rome. 236
Valroger (M. l'abbé) ; exposé du système du Bouddhisme chinois, 2ᵉ art. 111

X

Xénophane ; s'il a inventé un Dieu unique et spirituel. 224. — Ce qui lui est propre dans son système philosophique. 240

Z

Zevort et Pierron (MM.) ; fausse traduction d'un passage d'Aristote. 227

FIN DU 11ᵉ VOLUME.

PARIS. — IMPRIMERIE D'A. SIROU, RUE DES NOYERS, 37

